

ReSciLac N°12

Revue Pluridisciplinaire

ISSN : 1840-8001

2^{ème} semestre

décembre 2020, Vol.1

Université d'Abomey-Calavi

©LASODYLA-REYO, 2020



Indexation : Worldcat, Stanford Libraries, Penn Libraries, Zeitschriften Datenbank

Preuve de l'indexation

- <http://www.worldcat.org/title/rescilac-revue-des-sciences-du-langage-et-da-la-communication/oclc/957341200>
 - <https://searchworks.stanford.edu/view/11844535>
-

Université d'Abomey-Calavi
Faculté des Lettres, Langues, Arts et Communication
LASODYLA-REYO / UAC – 2020

ReSciLaC N°12, Vol.I
Revue pluridisciplinaire

2^{ème} semestre 2020 (décembre)

Directeur de publication

Prof. Akanni Mamoud IGUE (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Rédacteur en Chef

Prof. Aimé Dafon SEGLA (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Comité de rédaction

Dr (MC) Moufoutaou ADJERAN (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Dr (MA) Guillaume CHOGOLOU (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Comité scientifique et de lecture

Prof. Aimé Dafon SEGLA (CNRS, Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Akanni M. IGUE (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Blaise DJIHOUESSI (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Céline PEIGNE (INALCO, Paris)

Prof. Christophe H. B. CAPO (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Flavien GBETO (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Pascal O. TOSSOU (Université d'Abomey-Calavi)

Prof. Florentine AGBOTON (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Gratien Gualbert ATINDOGBE (Buea, Cameroun)

Prof. Jean Euloge GBAGUIDI (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Julien K. GBAGUIDI (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Kofi SAMBIENI (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Laré KANTCHOA (Université de Kara, Togo)

Prof. Maxime da CRUZ (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Prof. Tchaa PALI (Université de Kara, Togo)

Prof. Romuald TCHIBOZO (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Dr Guillaume CHOGOLOU (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Dr Michael AKINPELU (Université de Regina, Canada)

Dr Etienne K. Iwikotan (Université d'Abomey-Calavi, Bénin)

Dr Dame NDAO (Université Cheikh Anta Diop, Sénégal)

Adresse

Laboratoire de Sociolinguistique, Dynamique des Langues et Recherche en Yoruba
(LASODYLA-REYO)

Université d'Abomey-Calavi.

laboratoiresociolinguistique@yahoo.fr

Site : <https://lasodyla.uac.bj>

Consignes aux auteurs

Modalités de soumission

Les articles doivent être envoyés au directeur de publication à l'adresse suivante : **laboratoiresociolinguistique@yahoo.fr**

Chaque proposition est évaluée par deux instructeurs anonymes dans un délai d'un mois (les propositions sont anonymées pour la relecture). Un article proposé pourra être refusé, accepté sous réserve de modifications, accepté tel quel. Les articles peuvent être rédigés **en français, en anglais, en allemand, en espagnol et en yoruba**.

Ils doivent comporter un résumé de 20 lignes maximum en français et en anglais, ainsi que 5 mots-clefs en français et en anglais. Le nombre de pages ou de caractères d'un article n'est pas limité. En revanche, un minimum de 8 pages est requis.

Présentation des contributions

Mise en page :

Format A4 ; Marges = 2,5 cm (haut, bas, droite, gauche) ; Reliure = 0 cm ; Style normal (pour le corps de texte) : Police CentaurI4 points, sans couleurs, sans attributs (gras et italiques sont acceptés pour des mises en relief) ; paragraphe justifié, pas de retrait, pas d'espacement, interligne simple.

Titre de l'article : Police CentaurI4 points, sans couleurs, majuscules, gras ; paragraphe centré, pas de retrait, espacement après = 18 points, pas de retrait de première ligne, interligne simple.

Titre 1 : Police CentaurI4 points, sans couleurs, gras ; paragraphe gauche, espacement avant = 18 points, espacement après = 12 points, pas de retrait, pas de retrait de première ligne, interligne simple.

Titre 2 : Police CentaurI2 points, sans couleurs, gras ; paragraphe gauche, espacement avant = 12 points, espacement après = 6 points, pas de retrait, pas de retrait de première ligne, interligne simple.

Titre 3 : Police CentaurI2 points, sans couleurs, italiques ; paragraphe gauche, espacement avant = 12 points, espacement après = 3 points, pas de retrait, interligne simple.

Notes : notes de bas de page, numérotation continue, 1...2...3... ; Police CentaurI0 points, sans couleurs, sans attributs (gras et italiques sont acceptés pour des mises en relief) ; paragraphe justifié, pas de retrait, pas d'espacement, pas de retrait de première ligne, interligne simple.

Références bibliographiques : Police Centaur 14 points; paragraphe justifié, pas d'espacement, interligne simple. Retrait d'une tabulation à partir du début de la deuxième ligne de chaque référence.

Exemples :

Blakemore, D. 1992. *Understanding Utterances*. Oxford : Blackwell Publishers.

Braconnier, C. 1993. Quelques aspects du passif mandingue dans saversion d'Odiène. *Linguistique Africaine* 10 : 29-64.

Casali, R. 2008. ATR harmony in African languages. *Language and Linguistics Compass* 2/3 : 496–549.

De Korne, H. 2007. The pedagogical potential of multimedia dictionaries. Lessons from a community dictionary project. The 14th annual stabilizing indigenous language symposium in Michigan on 1-3 June 2007. Consulté le 1er février 2012 sur <http://jan.ucc.nau.edu/~jar/ILR/ILR-11.pdf>.

Présentation

ReSciLaC (Revue des Sciences du Langage et de la Communication) est une revue du Laboratoire de Sociolinguistique, Dynamique des Langues et Recherche en Yoruba (LASODYLA-REYO) de l'Université d'Abomey-Calavi (UAC). ReSciLaC est une revue pluridisciplinaire qui accueille des contributions abordant un grand nombre de champs d'études des sciences humaines et sociales.

ReSciLaC permet de faire la diffusion de travaux de jeunes chercheurs ou de chercheurs confirmés en sociolinguistique, en linguistique, en didactique des langues, en communication, en littérature, en philosophie du langage, en sciences de l'éducation, en sociologie, en histoire des sciences et techniques, en histoire de l'art, etc.

L'objectif de ReSciLaC est d'encourager des discussions scientifiques et théoriques les plus larges possibles portant aussi bien sur les sciences humaines, les sciences sociales que sur l'éthique et la déontologie.

Ethique et authenticité

Pour lutter contre le plagiat, nous utilisons l'application en ligne Plagiarisma pour vérifier les contenus des articles publiés. Un code QR pour la revue et pour chaque article. Ce code QR personnalisé contribue au renforcement de la sécurisation et de l'authentification des articles.

LANGUES, LETTRES, ARTS ET COMMUNICATION

1. CORPS ET LANGAGE EN AGNI, Amoikon Dyhie ASSANVO 2
 2. ANALYSE MORPHO-LEXICOLOGIQUE DES DIALECTES AKYÉ DE CÔTE D'IVOIRE, N'Cho Jean-Baptiste ATSÉ 15
 3. LA DENOMINATION DES MAQUIS DANS LA VILLE DE BOUAKE : ENJEUX SOCIAUX ET COMMERCIAUX, Kouakou KOUAME 33
 4. LES TRAITS DE LA PERFORMATIVITE DISCURSIVE DANS LE LANGAGE : LE CAS DU DISCOURS DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE, ALASSANE OUATTARA DEVANT LE PARLEMENT, N'Dri Maurice KOUASSI 46
 5. LA POLYSEMIE : ELEMENT MAJEUR DANS LA LANGUE JURIDIQUE, Monia SENDI 60
 6. BLACK AMERICANS' INSANE MENTALITY AS A MAJOR FACTOR OF RACISM IN THE UNITED STATES OF AMERICA, Ferdinand KPOHOUE & A. André O. EDON 68
 7. ANCRAGE DES EXPRESSIONS CULTURELLES TRADITIONNELLES DANS LE RAP AFRICAIN, Souleymane GANOU 80
 8. PERFORMANCE ORALE ET SURVIVANCE DES MYTHES DANS FER DE LANCE, LIVRE (I) DE BERNARD ZADI ZAOUROU, Ludovic Mousso YAPO 95
 9. ÉTUDE DES VERITABLES VECTEURS DE DEVELOPPEMENT DE LA CARRIERE TOURISTIQUE EN AFRIQUE : APPORT DES LANGUES ETRANGERES, Charles Afram Senior 109
 10. JEUX ET ENJEUX DE LA REFERENCIATION ET DE LA COREFERENCIATION PRONOMINALES DANS LA PROSE ROMANESQUE NEGRO-AFRICAINE D'EXPRESSION FRANCAISE: LE CAS D'AHMADOU KOUROUMA, Alfred ESSIS 114
 11. POETIQUE DE L'ANTHROPONYMIE MBÏSI : COEXISTENCE DES PROVERBES AVEC LES NOMS DE PERSONNES CHEZ LES MBÏSI, Paulin Roch BEAPAMI 132
 12. ANALYSIS OF CULTURAL FEATURES IN THE FRENCH TRANSLATION OF SOYINKA'S *THE LION AND THE JEWEL*, Keji Felix FANIRAN, Abiodun Abosede OSHIN & Toluwalope Olubukola OYENIYI 148
 13. VALEURS SOCIOCULTURELLES AFRICAINES COMME PRINCIPE D'ALTÉRITÉ DANS LE THÉÂTRE AFRICAIN : UNE LECTURE *D'ASSEMBLÉE DÉHYLÉ, ROI DU SANW* DE BERNARD DADIÉ, Losséni FANNY & Kouakou Jean-Michel KOUASSI 160
-

14. VIOL ET STÉRILITÉ COMME SYMBOLIQUE DES SÉQUELLES DE DÉCHIRURE COLONIALE DE L'AFRIQUE : UNE LECTURE DE <i>LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES</i> D'AHMADOU KOUROUMA, Mawuloe Koffi Kodah, Mawuyra Gli	173
15. A CRITICAL INQUIRY IN THE AFRICAN-AMERICAN EXPERIENCE IN TONI MORRISON'S <i>PARADISE</i> , Bi Boli Dit Lama Berté GOURE	182
16. SEKOU TOURE DANS <i>LES ECAILLES DU CIEL</i> DE T. MONENEMBO ET <i>EN ATTENDANT LE VOTE DES BETES SAUVAGES</i> D'A. KOUROUMA OU LA STIGMATISATION ROMANCISÉE D'UNE REVOLUTION GACHEE, Kouakou Léon KOBENAN	193
17. LA SIMILITUDE DANS LA CREATION ROMANESQUE DE SAMUEL BECKETT : CAS DE MERCIER <i>ET CAMIER</i> , Média Stévha OKET	214
18. DEMOCRATIE EN AFRIQUE : UNE PREOCCUPATION DES ECRIVAINS DU 21 ^E SIECLE, Sule LAWANI	236
20. LA POETIQUE MAGIQUE : UN OUTIL D'ANALYSE DES FIGURES POLITIQUES DANS <i>L'ETAT Z'HEROS OU LA GUERRE DES GAOUS</i> DE MAURICE BANDAMAN, Lamoussa TIAHO	243
21. ANALYSE STYLISTICO-THEMATIQUE DE LA TRADITION ORALE DANS LA PRODUCTION MUSICALE D'ORLANDO OWOH POUR LA RENAISSANCE AFRICAINE, Olaosebikan T. O. WENDE	253
22. <i>CINÉMACITÉ</i> : UNE MODALITÉ D'ANALYSE DE L'ARTICULATION DE LA SIGNIFICATION DANS LES FILMS AFRICAINS, Toro Justin OUORO	265
23. ANTHROPOLOGUE ET ETUDES D'IMPACT. ESQUISSE D'UNE DEMARCHE METHODOLOGIQUE A PARTIR DES EXPERIENCES DE TERRAINS, Georgin MBENG NDEMEZOGO	281
24. ELEMENTS DE CONNEXION CULTURELLE ENTRE LES DONNEES ARCHEOLOGIQUES ET LES KURUMBA DE POBE MENGAO (BURKINA FASO), Yves Pascal Zossin SANOU	292
25. LANGUAGE ACROSS CULTURES : COMPLEMENTARY OR CONROVERSIAL IMPLICATIONS, Taiwo FAWEHINMI	309
26. LUTTE CONTRE LE « BIZUTAGE » A L'INSTITUT NATIONAL POLYTECHNIQUE HOUPHOUËT BOIGNY DE YAMOUSSOUKRO : UNE CONTRIBUTION DE LA COMMUNICATION ENGAGEANTE, SORO NANGAHOUOLO OUMAR & SIKA KOUAME PROSPER	319
27. PERSUASION PUBLICITAIRE ET LUTTE CONTRE LA COVID-19 DANS LES CAMPAGNES PUBLICITAIRES EN COTE D'IVOIRE, Katia OUATTARA	333
28. RIPOSTE CONTRE LA COVID-19 AU SENEGAL Á (EN) JEUX MULTIPLES : UNE COMMUNICATION MULTI-ACTEURS, UN DISCOURS MULTI-FORMES, POUR UN OBJECTIF MULTI-FONCTIONS, El Hadji Mouhamadou Fadilou Diallo BA	353

29. L'AVENEMENT DES ACRONYMES DANS L'ARENE POLITIQUE IVOIRIENNE : DU STATUT DE POLITICIENS AUX PRODUITS PUBLICITAIRES ? Jean-hervé WOBÉ	365
--	-----

SCIENCES DE L'EDUCATION & PSYCHOLOGIE

30. CARACTERISTIQUES DES INTERACTIONS INDIVIDUALISEES DES FILLES ET DES GARÇONS DANS LES CLASSES DU PRIMAIRE EN COTE D'IVOIRE : SOCIALISATION A L'ECHELLE DE LA CLASSE ? Flaubert Koukougnon AKA	376
31. TEMPS DE TRAVAIL ET RISQUES D'ACCIDENTS CHEZ LES ECAILLEURS DE POISSONS DES CENTRES DE PECHE DE LIBREVILLE ET DU PONT-NOMBA-OWENDO ? Parfait MIHINDOU BOUSSOUGOU	384

LANGUES, LETTRES, ARTS ET COMMUNICATION

LANGUES, LETTRES, ARTS ET COMMUNICATION

CORPS ET LANGAGE EN AGNI

Amoikon Dyhie ASSANVO

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
adyhies@gmail.com ou assanvo.amoikon@ufhb.edu.ci

Résumé

Depuis les hiéroglyphes de l'Égypte antique, aux manuscrits la mer morte, en passant par le langage des fleurs et à la langue des signes, l'univers des significations n'a cessé de s'agrandir. En effet, les logiciens et linguistes ont toujours clamé qu'aucune langue humaine ne peut traduire avec fidélité la réalité vécue, notamment certaines émotions. Ainsi de façon générale en Côte d'Ivoire, et singulièrement dans les langues Kwa, notamment en agni, tout a une signification dans l'univers du discours. À ce titre, l'association de certaines parties du corps à des verbes, noms et adjectifs couleurs est symptomatique d'une signification dans la réalité extralinguistique (univers du discours). En effet, [nɔa + bɔ], [ja + si] ou [klu + fufue] renvoient respectivement à *étonnement*, *disciple* ou *méchanceté*. Au cours de cette analyse, après une esquisse des parties du corps humain les plus utilisées dans la construction d'unité sémantique, il sera question d'examiner les procédés de création lexicale à partir de la combinaison des parties du corps humains à d'autres unités du stock lexicale de l'agni.

Mots-clés : Partie du corps, création lexicale, stock lexical, univers du discours

Abstract

From the hieroglyphics of ancient Egypt, to the dead dea scrolls, via the language of flowers and sign language, the universe of meanings has been constantly expanding. Indeed, philosophers have always believed that no human language can faithfully translate lived reality. Generally in Côte d'Ivoire, and particularly in the Kwa languages, especially in Agni, everything means. As such, the association of certain body parts with verbs, nouns and color adjectives are symptomatic of meaning in extralinguistic reality (universe of discourse). As such, [nɔa + bɔ], [ja + si] or [klu + fufue], revisit respectively 'astonishment', 'disciple' or 'wickedness'. During this analysis, after a sketch of the body parts most used in the construction of semantic unity, it will be a question of examining the processes of lexical creation from the combination of human body parts with other units of the lexical stock of agni language.

Keywords : Body Part, Lexical Creation, Lexical Stock,

Introduction

La langue objet de cette étude, l'agni, appartient à la famille Kwa, elle-même sous-groupe du Niger-Congo. L'origine du mot 'kwa' est attribuée au linguiste Gottlob Krause (1885). En effet, le terme 'kwa' s'appuie sur les noms des lointains ancêtres Akan qu'on nommait 'Kwakon'. C'est pourquoi, on découvre dans la racine des patronymes masculins à base calendaire le préfixe [kwa]. À partir du tableau comparatif ci-dessous, on peut observer la présence du préfixe [kwa] dans les patronymes masculins *Kouamé*, *Kouassi*, *Kouadio*, *Kouablan*, *Kouakou*. Selon Kossonou & Assanvo (2017), des décalages substantiels sont observés dans les différents calendriers des peuples Abron, Agni sanwi, Agni indénié et Baoulé bien qu'issus du même ancêtre. L'une des raisons évoquées est que les peuples Abron et Agni sanwi auraient aligné leur calendrier sur celui des Ashanti qui lui-même est calqué sur l'anglais. À l'inverse, les Agni indénié et Baoulé auraient

simplement aligné leur calendrier sur celui des français, qui fait débiter le premier jour de la semaine ‘lundi’.

Tableau comparatif

Abbron		Agni sanwi		Agni indéné		Baoulé	
[kwasi]	<i>Kouassi</i>	[kasi]	<i>Kassy</i>	[kwam]	<i>Kouamé</i>	[kwamé]	<i>Kouamé</i>
[kwàjo]	<i>Kouadio</i>	[kaʃo]	<i>Kadjo</i>	[kwasi]	<i>Kouassi</i>	[kwasi]	<i>Kouassi</i>
[kwàbena]	<i>Kouabenan</i>	[kwabla]	<i>Kablan</i>	[kwaʃo]	<i>Kouadio</i>	[kwaʃo]	<i>Kouadio</i>
[kwàkú]	<i>Kouakou</i>	[kaku]	<i>Kacou</i>	[kwabla]	<i>Kouablan</i>	[kwabla]	<i>Kouablan</i>
[jàv]	<i>Yao</i>	[kwaʋ]	<i>Kouao</i>	[kwaku]	<i>Kouakou</i>	[kwaku]	<i>Kouakou</i>
[kòfi]	<i>Koffi</i>	[kofi]	<i>Koffi</i>	[jáv]	<i>Yao</i>	[jao]	<i>Yao</i>
[kwáw]	<i>Kouao</i>	[kwam]	<i>Kouamé</i>	[kofi]	<i>Koffi</i>	[kofi]	<i>Koffi</i>

Source : Kossonou & Assanvo (2017, p.28)

Les procédés de création lexicale sont nombreux dans les langues maternelles. De façon succincte, il s’agit de la composition et la dérivation (préfixation, suffixation reduplication, inversion). Mais selon Assanvo (2016, p.5) « Il n’est pas exclu de recourir à l’emprunt ». Des différents procédés évoqués, celui en usage dans la présente analyse est la composition lexicale. Par définition, la composition lexicale consiste à unir des mots autonomes dans la langue pour obtenir une seule unité de sens. Et Bouzidi (2010) n’en dira pas le contraire. Pour ce dernier :

La composition [...] est une unité lexico-sémantique formée de deux ou plusieurs composants lexicaux libres, identifiables. Le sens du mot composé n’est pas la somme des sens des mots qui le composent. Il ne sera en aucun cas additionnel ou compositionnel. Il restera le produit de la rencontre, de l’alignement, de l’agglutination ou de la fusion des composants. Il ne s’agit pas d’une addition mais d’un produit.

Bouzidi (2010, p.104)

Au sein du syntagme nominal (NP), la juxtaposition des parties du corps aux noms, aux verbes ou même aux adjectifs (de couleur) génère un nouveau lexique. À partir de ce qui précède, la problématique qui accompagne cette analyse est comment construire de nouvelles unités linguistiques de sens à partir des parties du corps humain ? Dans la perspective d’une réponse à l’interrogation, nous subdivisons l’étude en deux parties. Il s’agit entre autres de la construction de nouvelles unités lexicales et la valeur sémantique que revêt celles-ci. Mais avant d’y parvenir, déterminons les cadres méthodologiques et théoriques.

La présente étude s’appuie sur le recueil de données de terrain. Le corpus de base est constitué de lexiques et de phrases collectés à partir d’un questionnaire d’environ 430 items et phrases soumis à des locuteurs natifs (volontaires) vivants à Affalikro (15km d’Abengourou) et à Agnikro (un quartier d’Abengourou près du palais royal). En outre, notre connaissance de la langue décrite, en tant que locuteur natif a facilité le recueil des données. En effet, notre présence sur le terrain a plutôt consisté à collecter des données, puis à les vérifier en partie par nous-même.

Nous étudie s'inscrit dans le champ de la morphologie lexicale ou formation des mots. Pour conduire à bien cette étude, l'analyse s'appuie sur les travaux de recherche des auteurs tels que Gardes-Tamine (1988), Kouamé (2014), Kossonou (2003) Aronoff (1976). Par convention terminologique, la morphologie lexicale s'attèle à identifier les mots impliqués dans la forme du lexique et ainsi que les règles qui en déterminent leurs combinaisons. Par ailleurs, en choisissant de réfléchir sur l'usage des parties du corps dans le discours notre objectif consiste à observer le processus de création lexicale à partir des parties du corps humain.

I. Nom simple

L'anatomie humaine est construite autour de deux types de noms. Nous avons d'une part les noms simples de type [N], et d'autre part les noms composés [N + N]. Dans le premier type, c'est-à-dire le NP réduit à N. Nous avons :

(01)

[tí]	tête
[nvòka]	joues
[boŋi]	nez
[ŋrú]	visage
[anɔa]	bouche
[klú]	ventre
[sa]	main
[je]	dent
[ja]	pied
[kɔmɛ]	cou
[ŋɛ]	œil
[naglɔma]	genoux
[mbati]	épaules
[ŋwɔ]	corps
[sɔ]	oreille
[ndɔma]	testicules
[sɔwa]	cuisse
[moja]	sang

Comme observé en (01), il s'agit à la base de NP réduit à la tête lexicale. Cependant, certaines parties du corps sont obtenues par juxtaposition de [N] + [N] → NP.

2. Nom complexe

La formation de noms complexes est obtenue par la fusion d'unités lexicales sémantiquement autonomes. En termes de règles de réécriture, nous avons NP = N + N.

Pour la clarté de cet exposé, examinons les compositions suivantes :

(02)

[tí]	tête	+	[ɛ̃nwá]	poils	→	[tĩnwá]	cheveux
[tí]	tête	+	[kaŋgɔ]	goblet	→	[tikaŋgɔ]	crane
[ŋɛ]	œil	+	[sɪ]	arrière	→	[ŋɛasi]	sourcils

À l'exposé des motifs, certaines formations sont le fruit de divers changements phonologiques. Ainsi les noms [klu] « intérieur » et [blu] « anus » issus de la composition de [kũ] « ventre », [bũ] « fesses » et [nu] « dans » sont obtenus après la chute de la voyelle de la base, puis par une restitution consonantique de la dentale. En effet, dans cette langue comme dans la plupart des autres langues kwa, les consonnes sourdes se sonorisent en contexte de voyelles nasales, tandis que les consonnes sonores deviennent des nasales. Sur cette base, il est donc convenable que la forme phonétique [nu] soit dérivée de /lu/. Actant ce principe, nous avons :

(08)

a-/kó/ « ventre +	/lu/ « dans » →	/kúlu/ ↔	[klu]	« intérieur »
b-/bú/ « fesses +	/lu/ « dans » →	/búlu/ ↔	[blu]	« anus »

En s'appuyant sur les travaux de recherche de Kéita (2008), Adouakou (2005) et Assanvo (2016) des recompositions morphologiques sont souvent attestées en agni lors de la formation du nom. Ainsi, CVLV et CVRV peuvent être réalisées CLV ou CRL. À l'inverse des compositions (07a) et (07b), le cas (07c) est rejeté par le lexique. Quelle peut être la raison ? En se basant sur les structures canoniques de l'agni, bien que la structure CLV soit attestée, la consonne C de CLV est soit /k/, soit /b/ ; d'où le rejet de la forme [slu]. À la suite de formation du nom par composition, mettons le cap sur la formation par parasynthétique.

-Parasynthétique

La définition classique telle que voulue par Kossonou (2003), Kouamé (2014), Yeo (2014) veut que la formation par parasynthétique soit la juxtaposition à un même radical (X) d'un préfixe (P) et d'un suffixe (S), soit :

(i)

$$[P + [X] + S]$$

Si la règle en (i) est attestée pour la formation du nom de façon générale en agni au regard de l'exemple :

(09)

[é]	+	[hó]	+	[lé]	→	[éhólé]	« départ »
[é]	+	[mlí]	+	[lé]	→	[émlilé]	« perte »
[a]	+	[síe]	+	[líe]	→	[ásiélíe]	« enterrement »
[é]	+	[hlé]	+	[lé]	→	[éhlélé]	« écriture »
[é]	+	[fóké]	+	[lé]	→	[éfókélé]	« maladie »

elle n'est cependant pas applicable lors de la formation des noms issus des parties du corps. En effet, pour la formation d'un nom comme [aṇézòé] « respect », avec quelques changements morphologiques (nous y reviendrons), nous avons [a] « préfixe » + [ṇé] « œil » + [sɔ] « allumer » + [lé] « suffixe ». D'où la modification partielle de la formule en (i). En termes de règle, on a la configuration suivante :

(ii)

$$[P + [X + Y] + S]$$

Dans le cas-ci, la position occupée par la deuxième base, c'est-à-dire base (Y) est toujours un verbe. Ainsi, pour la formation du nom et de l'adjectif, nous avons l'association d'un préfixe et d'un suffixe à deux bases, dont l'une (X) demeure un nom et l'autre (Y) un verbe. Pour plus de précisions, considérons la composition suivante :

(10)	P		X		Y		S		N	
	a-[a]	+	[nɛ́] œil	+	[sɔ́] allume	+	[lɛ́]	→	[aṇɛ́zɔ́ɛ]	respect
	b-[a]	+	[nɛ́] œil	+	[blɔ́] murir	+	[lɛ́]	→	[aṇɛ́blɔ́ɛ]	envie
	c-[a]	+	[nɛ́] œil	+	[tí] cueillir	+	[lɛ́]	→	[aṇɛ́díɛ]	éveillé
	d-[a]	+	[klu] ventre	+	[ɔ́] refroidir	+	[lɛ́]	→	[akluɔ́ɛ]	paix
	e-[a]	+	[klu] ventre	+	[cÜ-cÚ] tirer (réd.)	+	[lɛ́]	→	[akluɔ́-cÚɛ]	peur
	f-[a]	+	[klu] ventre	+	[tí-tí] cueillir (réd.)	+	[lɛ́]	→	[akluɔ́-tíɛ]	paix
	g-[a]	+	[nwa] bouche	+	[sɛ́] écraser	+	[lɛ́]	→	[anwazɛ́]	paix
	h-[a]	+	[nwa] bouche	+	[bɔ́] casser	+	[lɛ́]	→	[anwabɔ́ɛ]	étonné
	i-[a]	+	[ɲru] visage	+	[sɔ́] attraper	+	[lɛ́]	→	[aṇruɔ́ɛ]	honte
	j-[a]	+	[ɲru] visage	+	[gua-asɪ] verser	+	[lɛ́]	→	[aṇruguasɪɛ]	humilié
	k-[a]	+	[ɲru] visage	+	[buké] ouvrir	+	[lɛ́]	→	[aṇrubukéɛ]	honoré

Formation nominale et adjectivale par parasynthétique

Au regard de la liste en (10), certaines modifications morphologiques méritent d'être expliquées. De façon redondante, on assiste à la réduction du suffixe [lɛ̃] en [ɛ̃] lors de la formation du parasyntétique. Vu qu'aucun principe phonologique ne permet de justifier cette aphérèse¹, nous optons pour un principe d'économie linguistique. En effet, selon Dele (2011) citant Dubois et al. (2002, p.163) :

Le principe de l'économie linguistique repose sur la synthèse entre les forces contradictoires (besoin de communication et inertie) qui entrent constamment en conflit dans la vie des langues. Il permet d'expliquer un certain nombre de faits en phonologie diachronique.

Dele (2011, p.27)

Abondant dans le sens de Dele (2011), pour Crystal (2003, p.153) l'économie linguistique « [...] est un critère en linguistique qui requiert, entre autres, qu'une analyse doive viser à être aussi courte et à utiliser le moins de termes possibles ». Par ailleurs, des phénomènes de sonorisation et de nasalisations sont également observés dans l'exemple (10). Par principe phonologique, une consonne sourde orale dans un environnement de voyelle nasale se sonorise (iii), tandis qu'une consonne sonore orale se nasalise (iv). Pour illustrer ces propos, nous avons (10(a), (10(c), (10(e), (10(f), (10(g), (10(i).

(iii)

$$C_{[sourd+orale]} / V_{[nasale]} \rightarrow C_{[sonore]}$$

(iv)

$$C_{[sonore+orale]} / V_{[nasale]} \rightarrow C_{[nasale]}$$

Mais ces règles phonologiques de base ne sont pas toujours respectées : (10(b), (10(d), (10(h), (10(j) et (10(k). En effet, au regard des voyelles nasales qui précèdent la consonne des verbes [b, ʃ, g], l'on s'attendait à une nasalisation de celles-ci eu égard à la formule (iv). L'explication de cette résistance des consonnes se trouve dans les traits sémantiques desdites consonnes. En effet, lorsqu'une consonne [+lenis] est dans un environnement de nasalité, elle n'échange aucun trait phonétique avec cette dernière ; ce qui n'est pas le cas des consonnes [-lenis]. Pour une meilleure connaissance des consonnes [-lenis] et [+lenis], considérons le tableau (I) suivant :

(v)

Tableau (i)

-sonorant	[-lenis]	p	t	c	k	kp
	[-lenis]	b	d	ʃ	g	gb
+sonorant	[+lenis]	b	d	ʃ	g	gb
	[+lenis]	w	l	j	-	-

Source Ahoua (2006, p.11)

En guise de conclusion partielle, la formation de noms/ adjectifs par parasyntétique n'est possible qu'avec la règle [P + [X + Y] + S]. En contrepartie, toutes autres formations nominales autres que celle prescrite en (ii) seront systématiquement rejetées par le lexique :

¹ Suppression de phonèmes ou syllabe en début d'un mot.

(11) *[P + [X + Y]]

P		X		Y		
*[a]	+	[nɛ́]	<i>œil</i>	+	[sɔ́]	<i>allume</i> → [aɲɛ́zɔ́]
*[a]	+	[nɛ́]	<i>œil</i>	+	[blɔ́]	<i>murir</i> → [aɲɛ́blɔ́]
*[a]	+	[nɛ́]	<i>œil</i>	+	[tí]	<i>cueillir</i> → [aɲɛ́dí]
*[a]	+	[klú]	<i>ventre</i>	+	[ʒo]	<i>refroidir</i> → [aklúʒo]
*[a]	+	[klú]	<i>ventre</i>	+	[cú-cú]	<i>tirer</i> (réd.) → [aklúɲú-cú]
*[a]	+	[klú]	<i>ventre</i>	+	[tí-tí]	<i>cueillir</i> (réd.) → [aklúdí-tí]
*[a]	+	[nwa]	<i>bouche</i>	+	[sé]	<i>écraser</i> → [anwázɛ]
*[a]	+	[nwa]	<i>bouche</i>	+	[bɔ]	<i>casser</i> → [anwabɔ]
*[a]	+	[ɲrú]	<i>visage</i>	+	[sɔ]	<i>attraper</i> → [aɲrúzo]
*[a]	+	[ɲrú]	<i>visage</i>	+	[gua-así]	<i>verser</i> → [aɲrúguasí]
*[a]	+	[ɲrú]	<i>visage</i>	+	[buké]	<i>ouvrir</i> → [aɲrúbuké]

(12) *[[X + Y] + S]

X		Y		S		
*[nɛ́]	<i>œil</i>	+	[sɔ́]	<i>allume</i>	+	[lɛ́] → [ɲɛ́zɔ́ɛ]
*[nɛ́]	<i>œil</i>	+	[blɔ́]	<i>murir</i>	+	[lɛ́] → [ɲɛ́blɔ́ɛ]
*[nɛ́]	<i>œil</i>	+	[tí]	<i>cueillir</i>	+	[lɛ́] → [ɲɛ́díɛ]
*[klú]	<i>ventre</i>	+	[ʒo]	<i>refroidir</i>	+	[lɛ́] → [klúʒoɛ]
*[klú]	<i>ventre</i>	+	[cú-cú]	<i>tirer</i> (réd.)	+	[lɛ́] → [klúɲú-cúɛ]
*[klú]	<i>ventre</i>	+	[tí-tí]	<i>cueillir</i> (réd.)	+	[lɛ́] → [klúdí-tíɛ]
*[nwa]	<i>bouche</i>	+	[bɔ]	<i>casser</i>	+	[lɛ́] → [nwabɔɛ]
*[ɲrú]	<i>visage</i>	+	[sɔ]	<i>attraper</i>	+	[lɛ́] → [ɲrúzoɛ]
*[ɲrú]	<i>visage</i>	+	[gua-así]	<i>verser</i>	+	[lɛ́] → [ɲrúguasíɛ]
*[ɲrú]	<i>visage</i>	+	[buké]	<i>ouvrir</i>	+	[lɛ́] → [ɲrúbukéɛ]

2. Symbolisme des parties du corps

Pour mieux comprendre la suite de cet exposé, il convient de lever un coin du voile sur le symbolisme des parties du corps. Dans la vision collective du peuple agni, chaque société doit être organisée de façon pyramidale. Ainsi, le sommet de la pyramide, c'est-à-dire la tête renvoie au siège de la responsabilité, le lieu de réflexion ; en un mot, le Roi. D'où l'expression populaire, « Quand la tête est là, le genou ne porte pas de chapeau ». À la suite de la tête, nous avons le *cœur*, symbole des sentiments bons ou mauvais. Il arrive est par moment que le *ventre* ou [klú] soit utilisé au même titre que le *cœur*. À titre d'exemple, nous avons des expressions comme :

(13)

mɛ́ klú té
Mon ventre mauvais
Je suis mauvais

(14)

mɛ́ àwònébá té
Mon cœur mauvais
Je suis mauvais

Cependant, le *ventre* désigne le réservoir des sentiments, la *bouche* renvoie à la porte et les *bras* désignent les descendance.

3. Syntaxe des parties du corps

En position d'épithète, la composition obtenue prend la valeur d'un adjectif au sein de l'énoncé. Il convient de noter à ce niveau que le syntagme adjectival est obtenu à partir de la postposition d'un adjectif de couleur à une partie du corps. Formellement, nous avons les illustrations suivantes :

(15)

áma	[klú	fúfúè]
Ama	ventre	blanc

Ama est aimable.

(16)

áma	[klú	blé]
Ama	ventre	noir

Ama est méchante.

Au niveau syntaxique, il est possible d'insérer la copule [tí] entre la partie du corps et son adjectif. On passe ainsi d'un adjectif à la fonction d'épithète à celle d'attribut.

(17)

áma	[klú	tí	fúfúè]
Ama	ventre	copule	blanc

Ama est aimable.

(18)

áma	[klú	tí	blé]
Ama	ventre	copule	noir

Ama est méchante.

À l'image des énoncés adjectivaux en (15) et (16), il est possible de construire d'autres énoncés de ce type par l'ajout de valeurs aspectuelles entre la partie du corps et son épithète.

(19)

áma	[nɛ́	à	blǒ]
Ama	ventre	Acc	murir

Ama est occupée.

(20)

áma	[nǒá	à	bǒ]
Ama	ventre	Acc	casser

Ama est sourde.

(21)

áma	[ɲwɔ́	à	bùbù	jǐ]
Ama	corps	Acc	casser+Red ²	Elle

Ama est attristée.

² Réduplication

(22)

áma	[só	à	tí]
Ama	oreille	Acc	mur

Ama est attristée.

(23)

áma	[sà	bù]
Ama	[bras	casser

Ama a eu ses menstrues.

(24)

áma	[nwá	nú	tí	tè]
Ama	[bouche dans	copule	laid	

Ama est menteuse.

Conclusion

Cette analyse a permis d'observer l'usage des parties des corps dans le lexique et l'énoncé verbal. À ce titre, pour les parties du corps interviennent à la fois dans la construction de noms simples et de noms complexes. Au niveau des noms simples, il était question de lister les parties du corps prises en compte dans l'énoncé. En ce qui concerne la construction des noms composés, nous avons pu observer les possibilités combinatoires suivantes :

- [N + N]
- [N + Postposition]
- [Prép + [X + Y] + Suf]

Dans la dernière configuration [Prép + [X + Y] + Suf], X et Y sont respectivement des bases lexicales autonomes. De point de vue distributionnel, X est toujours une partie du corps et Y un verbe. Au plan syntaxique, l'usage des parties du corps dans le discours génère des adjectifs. Ainsi la postposition des adjectifs de couleurs aux parties du corps, la mise en énonciation des parties des corps permettent d'obtenir des énoncés adjectivaux. Compte tenu du stock lexical moins riche, l'agni fait couramment usage des parties du corps.

Références bibliographiques

- Ahoua, F. 2006. « Reconstruction of consonants in Bia languages : innovation or Retention », Annual Colloquium of the Languages of the Volta Basin Legon-Trondheim, *Linguistics Project* : 9-13.
- Adouakou, S. 2005. *Tons et intonation dans la langue agni Indénié*. Thèse de doctorat. Allemagne : Université Bielefeld.
- Aronoff, M. 1976. *Word Formation in Generative Grammar*, the M.I.T Press
- Assanvo, A. D. 2016. « Procédés de création lexicale dans trois langues kwa de Côte d'Ivoire : abron - agni – baoulé ». RSS-PASRES : Revue Trimestrielle des

Sciences Sociales Programme d'Appui Stratégique à la Recherche Scientifique (Côte d'Ivoire), n°13 :03-16.

- Assanvo, A. D. & Kossonou, K. T. 2017. « Onomasiologie dans quelques langues kwa : « dis-moi ton prénom, je te dirai qui tu es ». Actes du 1er Colloque scientifique national sur le nom dans les langues naturelles du 05 au 06 octobre 2017 au Centre Jean Paul Ier de Kodjoboué (Bonoua). *ReSciLac : revue des Sciences du Langage et de la Communication, Faculté des Lettres, Langues, Arts et de la Communication, LASODYLA-REYO*, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), n°6, Tome I :024-034.
- Assanvo, A. D., Ethien, S. A., & Goudale, S. S. 2019. « Système tonal de l'agni, langue kwa de Côte d'Ivoire ». *Akofena, revue scientifique des sciences du langage, lettres, langues & communication*. Éd. L3DL-CI, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Hors-série n°I, pp.65-78. [En ligne], consulté le 07 juin 2020. URL : <http://revue-akofena.org/wp-content/uploads/2020/05/06-Article-06-ASSANVO-65-78.pdf>
- Bouzidi, B. 2010. *Néologie et néologismes de forme dans le dictionnaire : le Petit Larousse Illustré*. Thèse de doctorat, Université Ferhat abbas – Setif : 342
- Courtine, J-J. 1987. « Corps, Regard, Discours ». *Langue française*, n°74. La typologie des discours 108-128 ; doi : <https://doi.org/10.3406/lfr.1987.6438>. [En ligne], consulté le 29 mai 2020. URL : https://www.persee.fr/docAsPDF/lfr_0023-8368_1987_num_74_1_6438.pdf
- Crystal, D. 2003. *A Dictionary of Linguistics & Phonetics*. London : Blackwell Publishing 5è édition
- Dele, A. 2011. « De l'économie en langue ou dans le langage : une linguistique 'des temps qui pressent' » in *Synergie Afrique Centrale et de l'Ouest* n°4 : 25-37. [En ligne], consulté le 18 juin 2020. URL : <https://gerflint.fr/Base/Afriqueouest4/dele.pdf>
- DUBOIS Jean et al. 2002. *Dictionnaire de linguistique et des Sciences du langage*, Larousse.
- FEDRY Jacques. 1976. L'Expérience du corps comme structure du langage. Essai sur la langue sàṛ (Tchad). *L'Homme*, tome 16 n°1 :65-107 ; doi : <https://doi.org/10.3406/hom.1976.367615>. [En ligne], consulté le 29 mai 2020. URL : https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1976_num_16_1_367615
- Gardes-Tamine, J. 1998. *La grammaire. T1 : Phonologie, morphologie, lexicologie*. Paris, A. Colin
- Heyna, F. 2012. *Étude morpho-syntaxique des parasyntétiques. Les dérivés en dé- et en anti-*. De Boeck Supérieur, « Champs linguistiques » : 304 <https://www-cairninfo.ezproxy.uvci.edu.ci:2443/etude-morpho-syntaxique-des-parasyntetiques--9782801116982.htm>
- Kéita, M. 2008. *Système morpho-vocalique de l'agni, complexité tonale et récupération du gabarit en agni*. Thèse de doctorat en Linguistique théorique, descriptive et automatique, Paris 7 : Université Denis Diderot

- Kouamé, Y. E. 2014. « Morphologie dérivationnelle du dida, langue kru » *Revue Nodus sciendi* (Mythe, création et société), Université Félix Houphouët-Boigny, Vol. 11 : 5-12
- Kossonou, K. T. 2003. *Morphologie nominale en mérézon, parler abron de la S/P de Transua*. Thèse pour le doctorat unique, université de Cocody Abidjan.
- Yeo, K. O. 2014. « Les nasales syllabiques dans les langues sénoufo : nature, fonctions et caractéristiques morpho-phonologiques », décembre 2014, in *Revue des Cahiers Ivoiriens de Recherche Linguistique*, n° 36 A : 91-110.

ANALYSE MORPHO-LEXICOLOGIQUE DES DIALECTES AKYÉ DE CÔTE D'IVOIRE

N'Cho Jean-Baptiste ATSE
Université de Bouaké (Côte d'Ivoire)
jbatse@yahoo.fr

Résumé

Le présent article met en évidence les trois dialectes (bodin, kété et naïndin) de l'akyé ; une langue de la grande famille linguistique Kwa de Côte d'Ivoire. L'étude consiste en une comparaison sur le plan morpho-lexicologique entre ces trois variétés parlées par des locuteurs ayant l'akyé comme langue maternelle dans trois localités différentes : Bécédi-Brignan pour le bodin, Afféry pour le kété et Memni pour le naïndin. S'appuyant sur un travail de terrain mené dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en sociolinguistique entre 1998 et 1999 et réactualisé en 2020, la contribution a pour objectif de rendre compte du degré de variation de chaque dialecte et de montrer la spécificité de chacun de ces dialectes dans le grand groupe akyé. La démarche descriptive fondée sur une approche lexicostatistique s'inspire du modèle d'analyse proposé par W. E. Welmers (1958) et revu par R. W. Long (1971), R. Bole-Richard et S. Lafage (1983), D. Barreteau et H. Jungraithmayr (1993) et C. Grégoire et B. De Halleux (1994). Le corpus sur lequel reposent ces analyses est constitué de 513 items lexicaux. Il ressort de cette étude qu'il existe un fort degré d'intercompréhension entre les locuteurs de ces parlers, malgré quelques légères différences d'ordre morpho-lexicologique.

Mots-clés : Langue, dialecte, akyé, morpho-lexicologie, lexicostatistique.

Abstract

This article highlights the three dialects (Bodin, Ketin and Naïndin) of Akyé ; a language of the large Kwa linguistic family of Côte d'Ivoire. The study consists in a comparison on the morpho-lexicological level between these three varieties spoken by speakers having Akyé as a mother tongue in three different localities : Bécédi-Brignan for bodin, Afféry for ketin and Memni for naïndin. Based on fieldwork carried out as part of a master's thesis in sociolinguistics between 1998 and 1999 and updated in 2020, the contribution aims to report on the degree of variation of each dialect and to show the specificity of each of these dialects in the large Akyé group. The descriptive approach based on a lexicostatistic approach is inspired by the analysis model proposed by W. E. Welmers (1958) and reviewed by R. W. Long (1971), R. Bole-Richard and S. Lafage (1983), D. Barreteau et H. Jungraithmayr (1993) and C. Grégoire and B. De Halleux (1994). The corpus on which these analyzes are based consists of 513 lexical items. It emerges from this study that there is a high degree of intercomprehension between the speakers of these dialects, despite some slight differences of a morpho-lexicological nature.

Keywords : Language, Dialect, Akye, Morpho-lexicology, Lexicostatistics.

Introduction

La description des langues laisse entrevoir qu'elles ne sont pas toutes identiques sur les aires et les espaces où elles se parlent. C'est pourquoi, la sociolinguistique en tant que discipline scientifique étudie « la langue dans sa totalité avec sa dimension sociale et avec tout ce que cela comporte d'hétérogénéité à travers le temps, à travers l'espace, à travers les groupes sociaux ». Quand la langue, dans son usage, change d'un territoire à un autre ou d'une localité à une autre, « on dira, dans ce cas, que la langue connaît plusieurs

dialectes, et toute description devra spécifier de quel dialecte il est question » (A. Martinet, 1970 : p. 30). Beaucoup de langues dans le monde dont l'akyé subissent ce même phénomène de dialectisation. En effet, l'akyé est une langue kwa de la grande famille Niger-Congo parlée exclusivement en Côte d'Ivoire. Cette langue, à travers ses dialectes, a fait l'objet de plusieurs descriptions linguistiques. Parmi ces écrits, nous pouvons citer O. Chaumeton (1975), A. Monin (1978), N. J.-B. Atsé (2000) et F. Ahoua et A. P. Brouh (2009) pour ce qui est de l'akyé *bodin*. Pour le dialecte *kétin*, nous avons seulement Anguié (1997) pour illustrer les données de notre travail. Enfin, pour l'akyé *naindin*, nous dénombrons les travaux de É. Hood et al. (1984), J. Cooper (1989), la Société biblique internationale (1995) et N. J. Kouadio (1996). Les travaux de N. J. Kouadio (1996) et de F. Ahoua et A. P. Brouh (2009) sont d'une grande importance pour les pratiques lexicologiques et lexicographiques. Notre contribution est une étude comparative des différents dialectes akyé ; d'abord le *bodin* avec le *kétin*, ensuite le *kétin* avec le *naindin* et enfin, le *naindin* avec le *bodin* sur le plan morpho-lexicologique. Elle pose l'hypothèse des variétés de l'akyé tout en faisant ressortir les caractéristiques qui fondent ces dialectes. Dès lors, quels sont les traits qui marquent chaque dialecte ? Quelles sont les propriétés différentielles ? Mieux, n'y a-t-il pas des marques morpho-lexicologiques qui permettent de rapprocher et/ou de séparer ces dialectes ? L'objectif principal de ce travail est de mettre en rapport les différents dialectes akyé en vue de rendre compte de ce qui fait leur spécificité et leur degré de différence et/ou de ressemblance dans les aires qu'ils occupent et en fonction de leurs usages par les locuteurs. Sur le plan théorique, il s'inscrit dans le cadre global de la lexicologie, plus spécifiquement de la lexicostatistique. Pour ce faire, nous adoptons la démarche descriptive et comparative des monèmes attestés dans les différents dialectes akyé sur le plan morpho-lexicologique en mettant en rapport lesdits dialectes ; d'abord le *bodin* avec le *kétin*, ensuite le *kétin* avec le *naindin* et enfin, le *naindin* avec le *bodin*. Inscrit dans une perspective sociolinguistique, notre travail est structuré de la manière suivante. D'abord, nous commencerons par la méthodologie mise en place pour aboutir à notre étude comparative (A. Meillet, 1970). Ensuite, nous ferons une brève présentation de la langue akyé et de ses dialectes dans la grande famille linguistique Kwa de Côte d'Ivoire. Nous aborderons enfin l'étude proprement dite par une analyse des dialectes sur le plan morpho-lexicologique.

I. Méthodologie et collecte des données

Le corpus sur lequel est fondée notre étude est constitué de 513 items lexicaux issus de nos travaux de 2000 que nous avons actualisés en 2020. Ces données sont généralement quelques mots simples et usuels collectés et classés par ordre alphabétique à partir de lexique français/akyé de certains auteurs cités (N. J. Kouadio, 1996 ; M. L. F. Anguié, 1997 ; F. Ahoua et A. P. Brouh, 2009). Pour la vérification de ces données, notre méthode d'enquête a été possible grâce au *Questionnaire d'enquête linguistique* de M. Houis³ que nous avons soumis à nos informateurs. L'un des procédés que nous avons

³ ILA, document inédit et non daté.

souvent utilisé a consisté en des entretiens réguliers et nombreux au cours desquels nous posions des questions spécifiques à d'autres locuteurs restés dans « leurs milieux naturels » pour des vérifications ou pour des informations complémentaires sur des données linguistiques et des faits grammaticaux. Nous avons ensuite procédé à la transcription de ces items lexicaux. Le système de notation et de transcription des données sur l'akyé est l'alphabet phonétique international (API).

2. La langue akyé et ses dialectes

Ce chapitre de notre travail présentera la langue akyé et ses dialectes dans la grande famille linguistique Kwa de Côte d'Ivoire.

2.1. L'akyé dans les langues kwa de Côte d'Ivoire

Plus connue sous l'exonyme *attié*, glottonyme retenu par l'administration ivoirienne et étrangère, l'akyé est, parmi les langues kwa parlées au Sud-Est de la Côte d'Ivoire, une des langues minoritaires classées comme un isolat. C'est une langue qui défie la plupart des analyses classiques par son système phonologique et grammatical, peu commun dans les langues Kwa connues à ce jour (R. Bole-Richard et S. Lafage, 1983). Son territoire commence près de la ville d'Abidjan et s'étend vers le nord d'Abidjan, la capitale administrative, sur 160 Km.

Dans les grandes familles linguistiques de la Côte d'Ivoire, l'akyé est classé dans le groupe des langues Kwa, de la grande famille Niger-Congo. G. Herault (1978) le situe plus précisément dans le groupe des langues lagunaires de Côte d'Ivoire, formant avec l'*abbey*, l'*abidji*, le *krobou* et l'*adioukrou* un sous-groupe parmi les langues lagunaires désigné par le terme de sous-groupe « intérieur », à l'opposé du sous-groupe « côtiers » avec les langues abouré, alladjan, avikam, ébrié, éga, éhotilé, mbatto et nzima. Les Akan avec les langues abron, agni et baoulé constituent l'autre groupe linguistique. Cela est schématisé de la manière suivante :

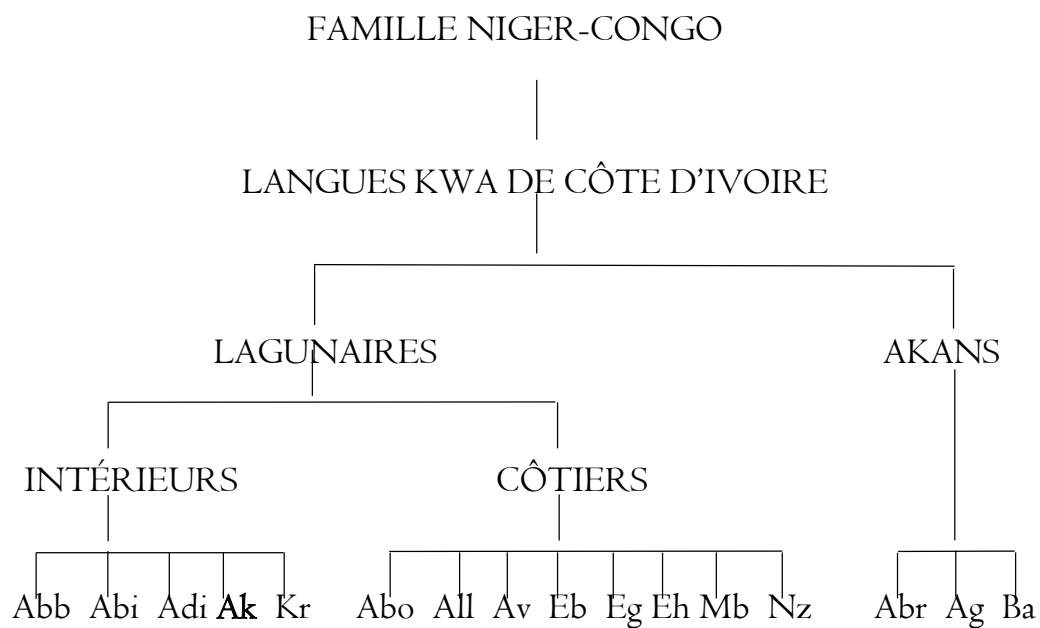


Abb	=	abbey
Abi	=	abidji
Adi	=	adioukrou
Ak	=	akyé
Kr	=	krobou
Abo	=	abouré
All	=	alladjan
Av	=	avikam
Eb	=	ébrié
Eg	=	éga
Eh	=	éhotilé
Mb	=	mbatto
Nz	=	nzima (appolo)
Abr	=	abron
Ag	=	agni
Ba	=	baoulé

Selon les rapports du recensement général de la population de 2014, le nombre de locuteurs akyé est estimé à environ 380 000 personnes vivant sur un territoire dont la superficie est comprise entre 9 000 et 10 000 Km². La population akyé, à l'image de C. Kutsch Lojenga et É. Hood (1982 : p. 227), se répartit en trois groupes que sont :

- le groupe Nord dont la principale ville est Adzopé ;
- le groupe Sud dont la principale ville est Anyama ;
- le groupe Est dont la ville principal est Alépé.

Ces différents groupes présentent en leur sein des dialectes.

2.2. Les dialectes akyé

Le dialecte est la forme concrète que prend localement une langue. En effet, d'une localité à une autre ; d'une région à une autre ou même à l'intérieur de celles-ci, l'akyé est parlé différemment par les locuteurs. Ainsi, sur le plan dialectal, l'akyé présente trois variétés : le *bodin*, le *kétin* et le *naindin*.

2.2.1. Le bodin

Le bodin est le dialecte attesté au nord du pays akyé. Il est parlé dans tout le canton Tchoyasso, à l'exclusion des villages de Yakassé-Mé et d'Abié⁴, avec une certaine originalité dans les villages d'Akoudzin et de Boudépé, mais déformé légèrement dans les cantons Attobrou et Annapun. Étymologiquement, bodin [bodɛ̃] (littéralement /roche/laper/) signifie « ceux qui ont lapé la roche, la pierre ». La variété du bodin choisie pour l'étude est l'*akyé bodin* tel qu'il est parlé à Bécédi-Brignan, village situé dans le canton Tchoyasso à environ 75 Km d'Abidjan et à 37 Km d'Adzopé.

2.2.2. Le kétin

Ce second dialecte appartient également au groupe Nord de l'ensemble akyé, mais parlé dans le canton Ketté dans les Sous-préfectures d'Afféry, Akoupé et Bécouefin avec les villages comme Asseudji, Bacon, Assangbadji, Yadio, etc. Il est attesté dans le canton N'kadzun avec les villages comme Ahouabo, Ananguié, Bouapé, Moapé, etc. D'un de nos informateurs, le mot « kétin » viendrait de « *bù akjé tɛ̃* ? ». Une phrase interrogative souvent posée par les peuples voisins aux locuteurs de ce dialecte akyé pour dire : « tu comprends akyé ? ». C'est cette phrase qui aurait été déformée, tronquée et qui serait devenue [kjé tɛ̃] (*kētɛ̃*). Pour l'étude, c'est le parler d'Afféry, ville située à environ 115 Km d'Abidjan et à 26 Km d'Adzopé qui a été choisi pour illustrer le dialecte *kétin*.

2.2.3. Le naindin

Ce dernier dialecte prête à confusion avec celui qui le parle et l'endroit où il est parlé. En effet, en tant que l'une des tribus de la Sous-Préfecture d'Anyama, les Naindin qui sont

⁴ Au cours de nos enquêtes, l'un de nos informateurs nous a signifié que les ressortissants de Yakassé-Mé et d'Abié viennent pour la plupart du Sud du pays akyé, plus précisément d'Anyama. Ils appartiennent au même groupe que les habitants de Brofodoumé, d'Atchékoi et d'Ahoué. Leur parler est à cheval entre le *bodin* et le *gnan*, un parler dérivé du *naindin* qui est parlé à Anyama.

représentés par les habitants des villages d'Akoupé-Anyama, Attinguié, M'bago, M'pody, Adiakè, Adéromé sont opposés aux Gnan, autres populations akyé réparties dans les villages d'Anyama-Adjamé, Anyama-débarcadère et Ebimpé. Pour ce qui est de la langue, le *naindin* [nɛ̃di] est le dialecte parlé par les Akyé du Sud et de l'Est dans les Sous-Préfectures d'Alépé et d'Anyama. Ces locuteurs du naindin ont à eux des parlers qui leur sont propres, à savoir :

- le *gnan* [ɲa] qui est parlé par les habitants de la Sous-préfecture d'Anyama et serait influencé par les Ébrié ;
- le *lépin* [lɛ̃pɛ̃], le parler servant d'instrument de communication aux villages de Grand-Alépé, de Montézo, de Memni et aux autochtones de la ville d'Alépé⁵. Il serait influencé aussi par les M'batto, leurs voisins immédiats. Ces deux parlers différents l'un de l'autre sont dérivés du dialecte *naindin*. La variété du *naindin* qui sert d'objet d'étude est le parler de Memni, un village situé dans le département d'Alépé, à 10 Km d'Alépé et à 40 Km d'Abidjan.

3. Analyse morpho-lexicologique

Nous consacrons cette partie de notre étude à la comparaison des unités lexicales des dialectes akyé et à leurs procédés de formation d'unités lexicales. La comparaison de 513 termes du vocabulaire courant recueillis dans les trois dialectes étudiés (akyé bodin pour AB ; akyé kétin pour AK et akyé naindin pour AN) permet de faire quelques remarques quant à leur degré de parenté. Mais bien avant, nous présenterons ci-dessous les quelques points pratiques sur lesquels s'appuieront nos analyses. Nous utiliserons par conséquent la méthode de classification lexicostatistique des langues mandé telle que proposée par W. E. Welmers (1958) et revu par R. W. Long (1971), R. Bole-Richard et S. Lafage (1983), D. Barreteau et H. Jungrathmayr (1993) et C. Grégoire et B. De Halleux (1994). Dans le cadre de notre étude, nous avons légèrement modifié cette méthode et l'avons rendue plus explicite.

3.1. Étude lexicostatistique

La méthode de classification lexicostatistique vise à définir le degré de parenté entre plusieurs langues. La première opération consiste à comparer deux listes d'items de deux langues différentes et à classer ces items en quatre (4) catégories qui sont :

- **Same** : les items comparés sont totalement identiques dans leur forme phonétique ;
- **Cognate** : les items sont apparentés sur la base d'une correspondance régulière des sons ;
- **Questionnable** : les formes sont au moins ressemblantes, c'est-à-dire qu'elles sont apparentées, mais la règle caractéristique de correspondance des sons n'est pas claire ;
- **Negative** : les items ne sont pas apparentés, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune règle pour caractériser les correspondances.

⁵ Cité par Y. J. Bogny (1988) *Le système tonal de l'akyé, parler lépin de Grand-Alépé*, Rapport de DEA, FLASH, Département de Linguistique, Université nationale de Côte d'Ivoire, p. 5.

Ensuite, de ces quatre catégories, on calcule le pourcentage dans chacune des catégories. Ainsi, les langues ayant un très fort pourcentage d'items « **Same** » seront bien sûr très apparentées. Dans le cas contraire, un fort pourcentage d'items « **Negative** » sera l'indice d'un faible degré de parenté.

Mais pour plus de compréhension et de simplification, nous utiliserons les termes d'« unités identiques » pour « Same », d'« unités partiellement différentes » pour « Cognate » et « Questionnable » et d'« unités complètement différentes » pour « Negative ».

Dans cette pratique, c'est la forme des mots qui constitue l'élément fondamental d'appréciation. En d'autres termes, les unités d'un dialecte sont jugées « identiques » à celles d'un autre lorsque, pour un sens donné, les monèmes en question sont en totalité composés par les mêmes phonèmes, sans modification de la structure de l'unité significative, comme dans les exemples suivants :

	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(1) [63] -	ḡkã	ḡkã	ḡkã	« Canne à sucre »
(2) [209] -	wínḡ	wínḡ	wínḡ	« Génie de la forêt »
(3) [300] -	bãṣũ	bãṣũ	bãṣũ	« Mangouste »
(4) [321] -	mâ	mâ	mâ	« Monde »

Ensuite des unités lexicales sont jugées « partiellement différentes » lorsque pour un sens donné, celles-ci sont en partie composées par les mêmes phonèmes ; la différence ne résidant qu'au niveau d'un seul ou de quelques phonèmes avec ou sans modification de la structure de l'unité significative, même avec des tons en partie ou totalement différents.

Exemples :

	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(5) [5] -	bókã	bõkã	bókã	« Aider »
(6) [15] -	fumũdũ	òfumũnũ	ḡfumũ	« Âne »
(7) [77] -	màbwà	bwàbwà	ḡgbàbwà	« Chaussure »
(8) [96] -	kũkõ	kṽkõ	kĩkõ	« Colère »

Enfin des monèmes d'un dialecte sont jugés complètement différents de ceux d'un autre, lorsque, pour un sens donné, les monèmes en question sont composés par des phonèmes totalement différents ou bien possédants en partie ou en totalité les mêmes phonèmes sans toutefois que l'intuition du locuteur d'un dialecte en fasse immédiatement le parallèle, même avec des tons identiques ou différents comme dans les items suivants :

	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(9) [115] -	kútukũ	kàkàbó	ḡgbókũ	« Cuisine »
(10) [220] -	kòkwé	nãṣḡ	nãṣũ	« Grand-père »
(11) [244] -	kpuḡṽ	ṽṽ	akóló	« Hoquet »
(12) [365] -	mòḡwṽ	kòdzó	abádé	« Patate douce »

Ainsi, à partir de nos trois critères de différenciation lexicale, à savoir : les « unités identiques », les « unités partiellement différentes » et les « unités complètement différentes », le calcul des pourcentages dans chacune des catégories nous a permis d'établir les tableaux suivants :

Entre le bodin et le ketin

Unités	Identiques	Partiellement différentes	Complètement différentes
Nombre	149	212	152
Pourcentage	29,05%	41,32%	29,63%

Entre le kétéin et le naindin

Unités	Identiques	Partiellement différentes	Complètement différentes
Nombre	109	218	186
Pourcentage	21,26%	42,49%	36,25%

Entre le naindin et le bodin

Unités	Identiques	Partiellement différentes	Complètement différentes
Nombre	173	216	124
Pourcentage	33,72%	42,10%	24,18%

L'observation de ces tableaux nous indique que le naindin et le bodin ont plus d'unités identiques avec un pourcentage de 33,72 % et moins d'unités complètement différentes (24,18 %). Ensuite vient l'opposition bodin / kétéin avec 29,05 % d'unités identiques et 29,63% d'unités complètement différentes. Enfin, nous avons l'opposition kétéin / naindin avec un faible pourcentage d'unités identiques (21,26 %) et un fort taux d'unités complètement différentes par rapport aux deux autres oppositions, soit 36,25 %.

Le problème ainsi posé, nous pouvons tout de suite affirmer que le bodin est le dialecte central qui se rapproche des deux autres au niveau lexical, bien qu'il soit plus proche du naindin que du kétéin. Cela peut s'expliquer par le fait que, dans la classification du peuple akyé en différents cantons, les villages comme Yakassé Mé et Abié, même s'ils font partie du canton Tchoyasso, proviennent de leur migration du sud du pays akyé, plus précisément des villages de Brofodoumé, d'Atchékoi et d'Ahoué. Selon nos informateurs, ils ne parlent pas le même akyé que celui parlé par les autres villages de ce canton. Par ce contact de langues donc, Yakassé Mé et Abié, par leur parler, pourraient influencer les villages voisins dont Bécédi-Brignan (le village qui a servi de cadre d'étude au bodin). Aussi faut-il dire que le lépin (parler akyé de Grand-Alépé dont fait partie le village de Memni qui a servi de cadre d'étude au naindin) serait très proche du bodin tant du point de vue géographique que linguistique. Dès lors, le kétéin qui est parlé dans le nord du pays akyé aurait subi

l'influence des langues voisines telles que l'agni morofouê (le dialecte agni parlé à Bongouanou) et l'agni indénié (le dialecte agni parlé à Abengourou). Ainsi, son vocabulaire serait soit emprunté à ces peuples-là, soit, se fait beaucoup plus dans le registre familial.

Tous ces faits de différence et/ou de ressemblance entre les unités des dialectes en présence par le biais de la méthode de classification lexicostatistique seront illustrés par des exemples dans l'analyse qui suit.

3.2. Analyse des différences morphologiques entre les unités des parlers en présence

Cette partie du travail met en rapport sur le plan morpho-lexicologique les différents dialectes akyé ; d'abord le *bodin* avec le *kétin*, ensuite le *kétin* avec le *naïndin* et enfin, le *naïndin* avec le *bodin*.

3.2.1. Les différences morphologiques entre le bodin et le kétin

Sur 513 items, ces deux dialectes ont 152 mots complètement différents. Ce nombre qui donne un pourcentage de 29,63 % se fait aussi remarquer dans les mots usuels, les noms d'animaux et d'insectes, dans les verbes. Ainsi, dans ces mots, les termes que le kétin utilise pour illustrer le sens d'un mot signifient autre chose que le sens accordé à ce mot en bodin.

Exemples :

<u>Glose</u>	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>Significations en AB</u>
(13) [59] - « Caillou »	māṅkwē	bō	→ « Roche » / « Objet pour écraser »
(14) [118] - « Cuvette »	kjêṣī	kpɔ̄ṅgbó	→ « Assiette »
(15) [81] - « Chenille »	àfɔ̄fɔ̄	nɔ̄kwê	→ « Insecte »
(16) [112] - « Crocodile »	alébo	sōgbɔ̄	→ « Caïman »
(17) [150] - « Écureuil »	kú	alufi	→ « Écureuil volant »
(18) [274] - « Lézard »	anumé	atò	→ « Margouillat »
(19) [189] - « Fleurir »	ṅkófú	pɔ̄pwé	→ « Nouveau »
(20) [335] - « Natter »	dū	ṅwɛ̄lè	→ « Tresser les cheveux »
(21) [182] - « Fermer »	kà / dà	fjɛ̄	→ « Ouvrir »

Pour le dernier terme en (21), en ce qui concerne le verbe « fermer », il y a des nuances pour le locuteur bodin, auxquelles le Kétin apporte les précisions suivantes : ainsi pour dire « ferme la porte ! », le Kétin dira [fjɛ̄ mǐmǐ] (pour [ouvrir + porte] en bodin) alors que le bodin dira [kà sǔmǐ] ou [dà sǔmǐ] [fermer + maison + bouche]. Or le locuteur kétin emploie le verbe [dà] pour « fermer » tout ce qui se rapporte au corps humain. Par exemple, « ferme ta bouche ! » et « rabats tes jambes ! » se traduiront respectivement par [dà bú mǐ] et [dà bú kpá].

Toujours dans le cadre de la précision, au moment où le bodin emploie [sùnmí] pour « la porte » ; le kétéin utilise plutôt [mímí]. Pour ce qui est de la traduction littérale ou mot-à-mot, [sùnmí] veut dire « maison / bouche » ou plus précisément « bouche de maison » or [mímí] ne veut rien traduire littéralement en kétéin. Pour le kétéin, [sùnmí] que le bodin emploie pour désigner « porte » signifie « le cadre de la porte » ou encore « l'ouverture faite pour entrer dans une maison ». Aussi, là où il y a encore quelques nuances, c'est au niveau du terme pour désigner le serpent « mamba vert ». Quand le bodin emploie [àkèndò], le kétéin quant à lui dit [àkèbí]. Pour les locuteurs du kétéin, [àkèndò] représente le mamba jaune et [àkèbí] en plus d'être appelé « mamba vert » il désigne le « serpent noir » ; ce que le bodin semble ignorer pour [wó bí] « serpent noir ».

Ce même problème se pose avec les termes de « Chauve-souris » et de « Roussette ». Pour désigner la grande « chauve-souris », l'akyé bodin et l'akyé kétéin utilisent respectivement [àkpàné] et [àkpàní], ce qui est juste même s'il y a une petite différence phonologique au niveau des voyelles finales. Pour ce qui est de la « petite chauve-souris », c'est-à-dire celle qui vit dans les toitures des maisons, le bodin la désigne par [bòtú fá] et le kétéin par [àfá] ; ce qui est compréhensible même si du côté du kétéin ce mot a subi une troncation suivie d'un ajout de morphème. Mais en ce qui concerne la « roussette », c'est-à-dire celle qui vit dans les arbres (les palmiers en général) et dont on se nourrit, le bodin emploie [àhjá] alors que le kétéin utilise toujours [àkpàní]. Donc ce qui pourrait dire qu'il n'y a pas de différence entre la grande chauve-souris et la roussette chez le locuteur kétéin.

Enfin, entre le bodin et le kétéin, il y a des mots spécifiques que ces dialectes utilisent sans que l'intuition des locuteurs détecte ce que ces mots veulent dire. Ce sont :

<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>Significations</u>
(22) [29] - b́śś	kàpjéí / p̄sā	« Balai »
(23) [31] - ñgbàgbà	àkàsàtú	« Bambou de Chine »
(24) [115] - kútúkù / ʃé̃sù	kàkàbó	« Cuisine »
(25) [358] - ñw̄s̄ē	ʃōtê	« Papillon »
(26) [373] - tsòkpá	kpàkpri	« Perdrix »
(27) [380] - ñádé	bùtúbù	« Pigeon domestique »
(28) [411] - m̀m̀ó	ó̄jē	« Quartier »

3.2.2. Les différences morphologiques entre le kétéin et le naindin

Entre ces deux dialectes, les unités complètement différentes sont les plus nombreuses. Elles sont au nombre de 186 sur 513 items pour un pourcentage de 36,25 %. Ces unités concernent le plus souvent les mots usuels, les noms d'animaux et quelques verbes. Ici, les différences morphologiques se situent dans la formation du mot même. Pour ces mots, le kétéin utilise le procédé de composition qui consiste à assembler deux ou plusieurs unités de sens différents pour former une unité indépendante répondant à un objet unique dans la pensée. Ce qui nous fait dire que le vocabulaire du kétéin est tiré du registre familier (peut-être que cela est dû aux idiolectes de nos informateurs dans le cadre de nos recherches sur le kétéin). En revanche, le vocabulaire du naindin provient le plus souvent du registre courant.

Ainsi, pour des mots comme « asthme », « avare (être) », « ceinture », « ergot », « singe », etc., au moment où le kétéin utilise la composition pour leur formation, le naindin leur accorde une formation spécifique.

Exemples :

<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(29) [23] - hēfútsɔ̃ /toux/haut/tousser/	àfufu	« Asthme »
(30) [26] - ʃíkálájɛ̃ /argent/aimer/	kpìkpè	« Avare (être) »
(31) [67] - babà kɛ̃ /enrouler/ chose/	n̄kpèbà / ɲɔ̃bjɛ̃	« Ceinture »
(32) [168] - kwāwɛ̃tikā /poulet/pied/petit/derrière/	ʃitè	« Ergot »
(33) [455] - kàfúnānā /en- haut/ animal/	ʃɔ̃	« Singe »

En ce qui concerne les noms d'animaux et d'insectes, la morphologie du mot diffère d'un parler à un autre, ou d'un dialecte à un autre :

<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(34) [19] - àpɪʃékɛ̃	àʃékɔ̃tɔ̃	« Araignée »
(35) [455] - kàfúnānā	ʃɔ̃	« Singe »
(36) [195] - ʃɪ̃	tɛ̃	« Fourmi »
(37) [76] - àmíndô	àwó	« Chat »

Pour les trois premiers mots dans les exemples 34, 35 et 36, les significations accordées par le dialecte kétéin peuvent causer des confusions de sens chez des locuteurs naindin et bodin, car [àpɪʃékɛ̃], [kàfúnānā] et [ʃɪ̃] signifient respectivement « cafard », « toute sorte d'animaux se déplaçant en- haut ou sur un arbre » et « fourmi magnan ». Il en est de même pour des verbes où le dialecte

kétin utilise des termes qui peuvent aussi, dans certains cas, susciter des confusions de sens chez le locuteur naindin, parce que dans ce dialecte, ces termes utilisés par le kétin ont d'autres significations. Ce sont :

	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(38) [22] -	lōgbú	ʃú	« Arracher »
(39) [39] -	sákàji	tɔ̃ɛ̃	« Bénir »
(40) [106] -	kèdòlōfú	gbû	« Couler »
(41) [223] -	kú	dù	« Grandir »
(42) [324] -	kūmÁfjá	mũ	« Moquer (se) »

En naindin comme en bodin, [lōgbú] veut dire « tirer » ; [sákàji] veut dire « prier » ; [kèdòlōfú] signifie « le fait de verser quelque chose » ; [kú] signifie « vieillir » et [kūmÁfjá] veut dire « provoquer » dans les sens de « agacer » ou encore « énerver » quelqu'un.

3.2.3. Les différences morphologiques entre le naindin et le bodin

Ces deux dialectes ont moins d'unités complètement différentes, c'est-à-dire un total de 124 sur 513 items pour un pourcentage de 24,18%. Ici, les différences morphologiques se situent dans le fait que les items ne sont apparentés sur la base d'une correspondance régulière des sons. Ce sont des mots, comme dans les oppositions précédentes qui, lorsqu'ils sont émis dans l'art de communication dans un dialecte, renvoient à d'autres référents dans l'autre.

Exemples :

	<u>Glose</u>	<u>AB</u>	<u>AN</u>	<u>Significations en AB</u>
(43) [12] -	« Albinos »	fí	gǝǝjã	→ « Rouquin »
(44) [182] -	« Fermer »	kǎ / dà	fǝǝ	→ « Ouvrir »
(45) [185] -	« Feuille »	baté	pǝǝtǝ	→ « Herbe »
(46) [202] -	« Fumée »	ʃúkwã	tsuǝkǝ	→ « Cendres »
(47) [238] -	« Hernie »	hé	jǝ	→ « Dartre »
(48) [390] -	« Plomb »	ʃú mũ	dzǝ	→ « Poudre à canon »

Par ailleurs, certains mots sont propres aux parlers de ces dialectes. Ces mots peuvent différer d'un dialecte à un autre et leurs sens ne peuvent être compris au cours d'un dialogue que dans des contextes bien précis des idées que les locuteurs émettent. En d'autres termes, c'est l'idée que le locuteur d'un dialecte (akyé naindin ou akyé bodin) développe à travers ces mots qui renvoie à ce que celui-ci veut dire. Ce sont :

	<u>AN</u>	<u>AB</u>	<u>Significations</u>
(49) [20] -	ǎǎǎlẽ	ǎǎǎǎǎǎ	« Arc-en-ciel »
(50) [258] -	hǎǎǎwã	dǎ	« Jumeau »
(51) [354] -	ǎǎǎǎ	kǎkǎǎǎǎ	« Panaris »
(52) [365] -	ǎǎǎǎǎ	mǎǎǎǎ	« Patate douce »
(53) [452] -	tolǎ	ǎǎǎǎ	« Serviette »

3.3. Analyse des procédés de créations lexicologiques

En akyé, la formation des mots est de plus en plus perceptible. Dans ses dialectes, il existe les procédés formels de création lexicale les plus courants que sont la dérivation, la composition et la reduplication de mots ou de syllabes.

3.3.1. La dérivation

La dérivation est un procédé de formation de mots nouveaux par ajout d'affixes à un mot appelé base. Quand l'élément de formation (le morphème dérivationnel) est postposé au mot (racine, base ou radical), on parle de suffixation. En revanche, il y a préfixation quand l'élément de formation précède le radical. Tous ces deux procédés de formation apparaissent dans les trois dialectes akyé.

- La suffixation

Notre corpus nous a permis de relever les cas suivants :

	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(54) [110] -	kpukòsē	kpukòsē	kòtèbòsē	« Crieur public »
(55) [159] -	bitjō	bitjō	bikwō	« Enfant (petit) »
(56) [161] -	ʃukpāsē	kpōsà	ʃukpōsē	« Ennemi »

Dans les exemples 54 et 56 des mots [110] et [161], le morphème sē postposé au lexème verbal permet de former des noms d'agent. Il sert généralement de suffixe au bodin et au naindin pour former des mots nouveaux. Le kétin, quant à lui, emploie les suffixes sē et sà, signifiant tous deux « homme » ou « mâle ». À la différence des dialectes bodin et naindin, les voyelles de ces morphèmes ne sont pas nasales, puisqu'ils ont subi une déformation en kétin.

Exemple :

	<u>AK</u>	<u>AB et AN</u>	<u>Significations</u>
(57)	sē	sē	« Homme (vs Femme) »
(58)	sà	tsā	« Homme (Être humain) »

Pour ce qui est de l'exemple (55), il s'agit d'un suffixe dimunitif. Les morphèmes tjō en bodin, tjō en kétin ou encore kwō en naindin signifiant tous « petit » et postposé au mot [bì] « enfant » donne une idée de petitesse, d'où de « petit enfant ». Quant à l'exemple (58), il s'agit d'une opposition consonantique entre la consonne fricative alvéolaire sourde /s/ en kétin et la consonne affriquée alvéolaire sourde /ts/ en bodin et naindin.

- La préfixation

Le seul préfixe identifié dans notre corpus varie selon les dialectes. Les trois variétés de l'akyé utilisent le morphème [kà] « chose » ou « quelque chose » comme préfixe qu'ils ajoutent à un mot pour obtenir, soit un substantif, soit un verbe. Ce même morphème peut devenir [kē] « chose » selon les circonstances. Pour

le kété, par exemple, le plus souvent c'est [kɛ̃] qui est utilisé. Il est très usuel dans le vocabulaire kété. Dans ce dialecte, ce morphème se comporte comme une modalité verbale.

Exemples :

<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(59) [134] - kàdzé	dzékẽ	dzé	« Donner »
(60) [156] - kàpā	kàpœ̃	kèpā	« Emprunt »
(61) [162] - kàkā	kœ̃	kàkā	« Enseigner »
(62) [344] - kàhā	kàhā̃	kèdzé	« Offrir »
(63) [377] - -	-	kèwò	« Pétrir »
(64) [401] - -	-	kèpō̃	« Pourrir »

3.3.2. La composition

Dans les trois dialectes akyés, ce procédé existe et est utilisé pour former des mots composés comme les noms et les verbes. Ces mots s'obtiennent par la combinaison soit de deux noms, soit d'un nom et d'un verbe, soit d'un verbe et d'un nom, soit enfin d'un nom et d'un adverbe, selon notre corpus d'étude.

• Nom + Nom

Ici on a la juxtaposition dans l'ordre déterminant déterminé de deux unités ayant chacun le statut de substantif. En voici quelques exemples :

<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(65) [84] - hwípũ /tête/+poil/	hwépũ /tête/+poil/	hwípõ /tête/+poil/	« Cheveu »
(66) [317] - ηwɔ̃s̃ /abeille/+eau/	ηwɔ̃s̃ /abeille/+eau/	ηwɔ̃s̃œ̃ /abeille/+eau/	« Miel »
(67) [456] - s̃kwí̃ /eau/+faim/	s̃kwé̃ /eau/+faim/	sœ̃kwí̃ /eau/+faim/	« Soif »
(68) [481] - sũñí̃ /excréments/+trou/	sũñí̃ /excréments/+trou/	sœ̃ñí̃ /excréments/+trou/	« Toilettés (WC) »

• Nom + Verbe

Cette structure comprend un substantif antéposé au lexème verbal ; ce qui donne une structure de déterminant-déterminé pour former des verbes en akyé.

<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(69) [122] - ndàbjé /nouvelle/+demander/	nnàbjé /nouvelle/+demander/	nùbjé /derrière/+demander/	« Demander les nouvelles »
(70) [164] - dzakõ /médicament/+lancer/	kpākõ /sorcellerie/+lancer/	dzakõ /médicament/+lancer/	« Envoûter (Ensorceler) »
(71) [217] - nùdà /langue/+coller/	nùdà /langue/+coller/	nõdà /langue/+coller/	« Goûter »
(72) [253] - mĩkpā	mēkpā	mĩkpœ̃	« Jeûner »

/bouche/+/accrocher/ /bouche/+/accrocher/ /bouche/+/accrocher/

- Verbe + Nom

Dans cette catégorie de mots, le lexème verbal en fonction de déterminant précède le substantif en fonction de déterminé.

	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(73) [10] et [500] -	f̀l̀s̀r̀	f̀l̀s̀r̀	f̀c̀s̀œ̀	« Air » ; « Vent »
	/voler/+/eau/	/voler/+/eau/	/voler/+/eau/	

- Nom + Adverbe

Notre corpus présente un seul exemple :

	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(74) [87] -	dz̀r̀f̀ù	z̀r̀f̀ù	dz̀œ̀f̀ù	« Ciel »
	/Dieu/+/en-haut/	/Dieu/+/en-haut/	/Dieu/+/en-haut/	

3.3.3. La reduplication de mots ou de syllabes

La reduplication de mots ou de syllabes est un procédé de formation de mots qui permet la répétition d'un ou plusieurs éléments d'un mot ou d'un mot tout entier. Pour ces trois dialectes, notre corpus nous a permis de relever trois en *bodin*, quatre en *naindin* et six en *kétin*. La plupart de ces exemples correspondent à la formation de verbe, d'adverbe, d'adjectif et de nom. Ce sont :

	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Significations</u>
(75) [407] -	n̄n̄	-	-	« Promener (se) »
(76) [52] -	-	f́í́f́í́	-	« Briller »
(77) [136] -	b̀è̀t̀è̀b̀è̀t̀è̀	b̀è̀d̀è̀b̀è̀d̀è̀	b̀l̀è̀b̀l̀è̀	« Doucement » / « Lentement »
(78) [212] -	-	p̀ò̀t̀ò̀p̀ò̀t̀ò̀	-	« Gluant »
(79) [276 ⁶] -	-	f̀w̄f̀w̄	f̀w̄f̀w̄	« Lime »
(80) [280] -	-	-	m̀l̀è̀m̀l̀è̀	« Lisse »
(81) [479] -	k̀p̀ù̀k̀p̀ù̀k̀p̀ù̀k̀p̀ù̀	k̀p̀ò̀k̀p̀í̀k̀p̀ò̀k̀p̀í̀	k̀p̀ò̀k̀ú̀k̀p̀ò̀k̀p̀ú̀	« Thon »
(82) [495] -	-	f̀ú̀t̀ú̀f̀ú̀t̀ú̀	-	« Troubler »

3.3.4. Emprunts ou mots communs ?

Il n'est pas facile d'affirmer qu'une langue ivoirienne emprunte à une autre langue ivoirienne quand on sait que ces langues sont regroupées en différentes familles linguistiques par le lien de parenté. Mais l'on peut reconnaître qu'une langue emprunte à une autre langue quand le mot emprunté n'a pas de sens originel ou étymologique dans la langue emprunteuse. En Côte d'Ivoire, l'on retrouve le plus souvent les mots d'une langue dans d'autres langues qui ont le même sens avec la même prononciation ou avec une légère déformation phonologique et/ou morphologique. En akyé, des études sur les emprunts ont été faites (G. Yapi, 2001 ; G. N'Cho, 2006). Ces études ont prouvé que

⁶ Les exemples issus des mots en [276] en akyé kétin et en akyé naindin sont plutôt des mots issus d'une formation par onomatopée que d'une formation par reduplication de syllabes.

des mots du lexique akyé proviennent, d'une part, de certaines langues indo-européennes et se rapprochent, d'autre part, de certains mots dans d'autres langues ivoiriennes plus proches géographiquement comme linguistiquement. Ainsi, en bodin, en kétin comme en naindin, des mots de même signification sont communs à des langues voisines de l'akyé. Dans ce cas, pouvons-nous parler d'emprunts à ces langues ou de mots communs ? Comme le remarque L. Duponchel (1970 : p. 47),

Malheureusement peu de langues de Côte d'Ivoire ont été étudiées à ce jour, et en outre, lorsqu'on se trouve en présence d'un mot pour distinguer une même chose dans deux ou plusieurs langues géographiquement voisines, il est impossible de savoir quelle est la langue qui a emprunté à l'autre (...). Il faudrait donc des dictionnaires avec datations précises pour savoir d'où proviennent par exemple /saka/ = le riz ; /kpangô/ = le cheval ; /laka/ = la valise ou le cercueil (...) ; /kojê/ = la pintade ; /frimu/ = un âne ; (...) et tant d'autres mots communs à plusieurs langues de Côte d'Ivoire.

En effet, N. J. Kouadio (1996 : p. 9) dans ses recherches a fait des statistiques et a trouvé que l'akyé (les dialectes akyé) présente quelques ressemblances avec certaines langues du groupe kwa. Ce sont :

- avec l'abbey : 23,80% ;
- avec l'abouré : 19,40% ;
- avec le krobou : 19,90% ;
- avec l'agni : 17% ;
- avec le m'batto : 17,70%.

Pour notre corpus, les quelques mots que les dialectes akyé ont empruntés à d'autres langues sont utilisés parfois avec leur sens initial ou d'origine (celui de la langue source). Ces emprunts s'intègrent dans le système de la langue emprunteuse (AB, AK et AN) ou parfois avec quelques déformations tonales ou ajout de phonèmes. C'est le cas dans les exemples de mots suivants :

<u>Glose</u>	<u>AB</u>	<u>AK</u>	<u>AN</u>	<u>Langue empruntée</u>
(83) [92] - « Cochon »	gbókò	kpakò	gbókò	du portugais porco
« Cochon »				
(84) [287] - « Machette »	bèsé	bèsé	duḡbà	du malinké bèsé « Machette »
(85) [351] - « Pain »	kpáũ	kpāṽwũ	kpāṽũ	du portugais pão [pɐw]
« Pain »				
(86) [450] - « Seau »	bókìtì	(àdũfó)	kpókìdʒì	de l'anglais bucket [bʌkɪt]
« seau »				
(87) [452] - « Semaine »	(lātsɛ̃)	dìmàʂà	(lœʂɛ̃)	du français « dimanche »

À ces différents mots considérés comme des emprunts, s'ajoutent d'autres mots comme fú mũ « plomb » de l'exemple (48) en akyé bodin et de tolĩ « serviette » de l'exemple (53) en akyé kétin qui ont été empruntés respectivement au portugais « ozum » et à l'anglais « towel » pour désigner les mêmes termes, selon l'étude de K. É. N'gatta (2014) sur la langue abouré.

Conclusion

Notre objectif dans le cadre de ce travail était de rendre compte du degré de variation de chaque dialecte akyé dans une étude comparative en les mettant en rapport les uns avec les autres sur le plan morpho-lexicologique. Pour ce faire, nous avons utilisé la méthode de classification lexicostatistique pour mener à bien notre analyse. Ainsi, l'étude comparative nous a révélé qu'il existe un fort degré d'intercompréhension entre les dialectes bodin, kétéin et naindin, mais laisse entrevoir des ressemblances et quelques différences portées sur un corpus de 513 items répartis dans les trois dialectes. L'étude nous a montré que le bodin se rapproche plus du naindin que du kétéin au niveau du lexique (vocabulaire). Le dialecte kétéin qu'on dit être très proche du bodin serait surtout marqué par une forte influence des parlers agni voisins (agni-indénié et agni-moroufoué) et par un vocabulaire très familier basé sur la composition. En revanche, le vocabulaire du naindin et celui du bodin proviennent le plus souvent du registre courant. Également, l'on retrouve dans les trois dialectes des emprunts à quelques langues ivoiriennes et indo-européennes. Ensuite, pour ce qui est des procédés de formation d'unités lexicales, ils sont les mêmes pour les trois dialectes, à savoir : la dérivation, la composition et la reduplication de mots et de syllabes. Le kétéin utilise beaucoup plus ces deux derniers procédés pour étendre son lexique. Enfin, il est donc clair qu'il existe beaucoup plus de ressemblances que de différences au niveau morpho-lexicologique lorsqu'on oppose ces trois différents dialectes.

Références bibliographiques

- Ahoua, F., Leben, W. R. 2006. *Morphophonologie des langues kwa de Côte d'Ivoire*, Rüdiger Kopper, Cologne, Allemagne.
- Ahoua, F. et Brouh, A. P. 2009. *Parlons akyé bodin*, Paris, L'Harmattan.
- Anguïé, M. L. F. 1997. *Esquisse phonologique d'un parler attié : le parler d'Afféry*, Mémoire de Maîtrise, UFR Langues, Littératures et Civilisations, Département des Sciences du Langage, Université de Cocody, Abidjan, Côte d'Ivoire.
- Atsé, N. J-B. 2000. *L'akyé : une étude comparative du bodin, du kétéin et du naindin*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody, Abidjan, Côte d'Ivoire.
- Barreteau, D., Jungraithmayr, H. 1993. Calculs lexicostatistiques et glottochronologiques sur les langues tchadiques. In : Barreteau Daniel (ed.), Graffenried C. Von (ed.). *Datation et chronologie dans le bassin du Lac Tchad. Dating and chronology in the Lake Chad basin*. Bondy : ORSTOM, pp. 103-140. Consulté le 6 novembre 2020. Lien : http://horizon.documentation.ird.fr/exl-oc/pleins_textes/pleins_textes_6/colloques2/38086.pdf
- Bogny, Y. J. 1986. *Esquisse phonologique du lépin, parler akyé de Grand-Alépé*, mémoire de Maîtrise, F.L.A.S.H., Département de Linguistique, Université d'Abidjan, ILA.
- Bogny, Y. J. 1988. *Le système tonal du lépin, parler akyé de Grand-Alépé*, Rapport de DEA, F.L.A.S.H., Département de Linguistique, Université d'Abidjan, ILA.

- Bole-Richard, R. et Lafage, S. 1983. Étude lexicostatistique des langues kwa de Côte d'Ivoire, in *Atlas des langues kwa de Côte d'Ivoire*, Tome 2, pp. 201-214.
- Chaumeton, O. 1975. *L'attié (parler bodin) : morphologie du nom*, Mémoire de Maîtrise, F.L.A.S.H., ILA, Université d'Abidjan.
- Cooper, J. 1989. *Attié Dictionary*, Inédit, SIL, Abidjan.
- Dumestre, G. 1971. *Atlas linguistique de Côte d'Ivoire : les langues de la Région Lagunaire*, Institut de Linguistique Appliquée, Documents linguistiques, Abidjan.
- Grégoire, C. et De Halleux, B. 1994. Etude lexicostatistique de quarante-trois langues et dialectes mande. In : *Africana Linguistica* II, pp. 53-70.
- Herault, G. 1978. *Éléments de grammaire adioukrou*, ILA, Vol. LXIX, Abidjan.
- Herault, G. (éd.) 1982. *Atlas des langues kwa de Côte d'Ivoire*, Tome I : Monographies, ACCT-ILA, Abidjan, Paris.
- Herault, G. (éd.) 1983. *Atlas des langues kwa de Côte d'Ivoire*, Tome 2 : Listes lexicales et études comparatives, ACCT-ILA, Abidjan, Paris.
- Hood, É., Kouachi, A. J., Kutsh Lojenga, C. 1984. *Syllabaire attié (dialecte naindin)*, SIL, NEA, Abidjan.
- Houis, M. (sans date). *Questionnaire d'enquête linguistique*, liste, ILA, Document inédit.
- Kouadio, N. J. 1996. *Description systématique de l'attié de Memni (langue kwa de Côte d'Ivoire)*, Thèse de doctorat d'État, Vol. I et 2, Université de Grenoble III, France.
- Kutsh Lojenga, C., Hood, É. 1982. L'attié, dans *Atlas des langues kwa de Côte d'Ivoire*, Tome I, HERAULT, G. (direction), ACCT-ILA, Abidjan, Paris, pp. 227-253.
- Long, R. 1971. *A comparative study of the Northern Mande Languages*, Bloomington, Indiana University, 190 p.
- Martinet, A. 1970. *Éléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris, 3^{ème} Édition.
- Meillet, A. 1970. *La méthode comparative en linguistique historique*, Paris, France.
- Monin, A. 1978. *Akyé-Deutsch-Wörterbuch*, Universität des Saarlandes, Saarbrücken.
- N'cho, A. G. 2006. *Les emprunts lexicaux des langues ivoiriennes aux langues indo-européennes : cas de l'akyé et du dida*, Mémoire de maîtrise, Université de Cocody, Abidjan.
- N'gatta, K. É. 2014. Emprunts lexicaux abouré aux langues indo-européennes : contexte d'apparition et changements morphophonologiques, In *Ltml*, N° 10, Janvier 2014, www.ltml.ci
- Société biblique internationale (en collaboration avec l'Association ivoirienne pour la traduction de la Bible) 1995. *Le Nouveau Testament en akyé (naindin)*, Première édition.
- Welmers, W. E. 1958. The Mande Languages, *Monograph Series on Languages and Linguistics* II, Washington, pp. 9-24.
- Yapi, G. G. E. 2001. *Emprunts de l'akyé aux langues européennes : cas de l'akyé de Memni*, Mémoire de maîtrise, Université de Cocody, Abidjan.

LA DENOMINATION DES MAQUIS DANS LA VILLE DE BOUAKE : ENJEUX SOCIAUX ET COMMERCIAUX

Kouakou KOUAME

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

rassou07@yahoo.fr

Résumé

Inscrite dans une perspective de l'onomastique urbaine, l'objet de cette étude est de mettre en exergue les mécanismes langagiers sous-jacents à l'émergence des noms de maquis dans un cadre plurilingue d'une part, et, d'autre part, les enjeux sociaux et commerciaux assumés par ce fait sociolinguistique. Pour ce faire, nous avons recouru aux méthodes et à la théorie de la sociolinguistique urbaine pour la constitution et l'analyse du corpus. Ainsi, avons-nous procédé à une description grammaticale et morpho-lexicologique de ces dénominations de même qu'à l'analyse de leurs effets perlocutoires. Il ressort de nos investigations que l'onomastique des maquis à Bouaké, qui se constitue à l'aide de noms propres et de noms communs, exploite presque toutes les formes de formations lexicales pour se déployer (dérivation suffixale, substantivation, composition, emprunt, néologie, etc.). Sur le plan stratégique, ces dénominations permettent de capter la clientèle en fonction de ses intérêts, en prenant appui sur les méthodes de l'ethno-marketing et celles de la pragmatique sociale.

Mots-clés : nom de maquis, onomastique, sociolinguistique, marketing, sémiotique de l'action et de la manipulation

Abstract

Based on urban onomastics perspective, the study seeks to highlight the speech processes underlying the naming of 'maquis' in multilingual situation, on the one hand, and the social and trade issues involved in this sociolinguistic phenomenon, on the other hand. For this purpose, we resorted to the methods and theory of urban sociolinguistics for the setting and analysis of data. We therefore proceeded by the grammatical and morpho-lexicological description of these naming terms as well as the analysis of their perlocutory effects. The investigations reveal that the naming of 'maquis' in Bouake proceeds by all lexicalization means (derivation by suffixing, substantivising, composition, borrowing, neology etc.). Meanwhile, these namings are used as strategic means for drawing customers' attention regarding one's interests, and basing on the methods of ethno-marketing and social pragmatics.

Keywords : Name of Foods and Drinks Sales Places, Onomastics, Sociolinguistics, Marketing, Semiotics of Action and Manipulation.

Introduction

Depuis l'avènement de la linguistique comme discipline autonome, l'approche scientifique de la langue est caractérisée par la variabilité et la multiplicité des méthodes d'analyse. A ce titre, le fait social se dégage comme un prisme idéal au travers duquel le phénomène langue est rendu intelligible et appréhendable. Ainsi, l'étude du rapport entre la langue et la société, autrement dit, l'étude de la langue dans son milieu social, permet d'appréhender la variabilité des manifestations de celle-ci dont l'acte de nommer en est une manifestation spécifique. Cette action de nommer qui, à bien des égards, peut paraître triviale, est en réalité l'une des fonctions principales et primordiales de la langue. Selon M. Grimaud (1990), qui souscrit à cette conception de la langue, « parler, c'est

nommer et que peut-on nommer de plus important qu'un être humain ou qu'un lieu reconnu comme unique par la société ? » (p. 5). Si l'acte premier de la nomination est établi, cette action se complexifie cependant avec l'évolution, en particulier l'urbanisation des sociétés et le contexte plurilingue qui en découle. C'est dans ce contexte que la ville, perçue comme un terrain de rencontre de plusieurs langues et de différents phénomènes langagiers, constitue depuis les années 1990, un centre d'intérêt pour la sociolinguistique urbaine. Pour L. J. Calvet (1990), le confirme quand il dit que « les murs de nos villes parlent... Ce marquage linguistique de l'espace urbain témoigne des différentes présences... et fournit des indices ou des signes sur la fonction sociale des langues et les différents statuts des locuteurs ». Cet article s'inscrit dans cette conception onomastique, voire toponomastique de la langue dans ses manifestations dans la ville. Plus spécifiquement, il se veut un lieu d'interrogation des stratégies discursives qui sous-tendent les noms de maquis de la ville de Bouaké ainsi que les visées commerciales et sociales qui en découlent. Pour ce faire, l'étude concilie marketing, publicité, sociolinguistique et sémiotique de l'action et de la manipulation. Notre démarche consistera d'une part, à la description grammaticale et morpho-lexicologique des noms des maquis et, d'autre part, à l'analyse de l'effet perlocutoire de cette onomastique dans ce type particulier de communication publicitaire. En effet, la ville de Bouaké, seconde métropole de la Côte d'Ivoire après Abidjan, avec une population estimée à 1,5 million d'habitants, est géographiquement et socialement une ville carrefour. Située au centre du pays, la ville s'est démarquée depuis l'époque coloniale comme un hub ferroviaire et terrestre. Cette situation économique et géographique a favorisé l'installation d'une diversité d'habitants venus tant des pays voisins que des autres régions de la Côte d'Ivoire. Cette rencontre de populations a ainsi donné jour à sa réalité plurilingue. Dans ce contexte, les maquis qui allient les fonctions de cafés et de restaurants populaires deviennent des lieux d'interactions sociales et les noms qui se déploient pour les désigner pourraient être vus comme représentatifs de ce plurilinguisme. Le nom peut être vu ici comme le langage en acte, voire comme des marques dont la consommation obéit à des enjeux socioculturels et commerciaux dans un monde de coopération-compétition. La dynamique concurrentielle étant de mise, il semble aussi que pour fonctionner, le schéma dénomiatif adopté par les maquis puise dans des ressources mises à disposition par cette réalité plurilingue que connaît la cité à travers un acte langagier sous-tendu par la recherche d'un effet perlocutoire sur le consommateur. C'est cette hypothèse qui constitue le fil conducteur de cette étude, structurée comme suit : de prime abord, notre travail consistera à une description grammaticale (au sens que R. Tomassone (2002, tome I) donne au terme de grammaire) des noms de maquis. Par la suite, nous décrirons leurs caractéristiques morpho-lexicologiques. Enfin, nous nous pencherons sur les enjeux, notamment commerciaux et sociaux que révèle ce dynamisme langagier. Pour parvenir à cette fin, plus d'une cinquantaine de maquis disséminés à travers la ville, et qui semblent être représentatifs du dynamisme de l'activité des maquis dans la ville, ont été visités. Ce sont les noms de ces maquis qui servent de corpus pour l'étude.

I. Les noms de maquis et leur profil grammatical

Faire une étude onomastique revient, à notre sens, à élucider les procédés linguistiques qui permettent de donner jour aux unités de la dénomination. Nonobstant les approches de l'onomastique traditionnelle qui se limitaient à l'investigation lexico-étymologique, la recherche contemporaine dans le champ de l'onomastique se penche sur des questions plus en lien avec les lois linguistiques. C'est dans ce sens que C. Baylon & P. Fabre (1982 : 15) abondent quand ils soutiennent qu'« on ne peut pas faire de bonne onomastique sans de sérieuses bases linguistiques. Cela non seulement comme il va de soi au sujet de la connaissance des langues auxquelles se rattache l'onomastique de telle région, mais aussi en ce qui concerne les diverses disciplines linguistiques prises en tant que telles et les divers problèmes théoriques propres à la linguistique ». Le recours aux méthodes structuralistes dans ce sens permet de mettre en exergue la nature des processus linguistiques qui entrent dans l'élaboration des noms.

Dans cette logique, l'analyse du profil grammatical des noms de maquis concourt à établir une taxinomie quant à leur appartenance grammaticale. Notre corpus révèle deux sous-classes, si nous nous référons à R. Tomassone (2002) : ce sont des appellations faites de noms propres et des appellations faites de noms communs.

1.1. L'appellation est constituée d'un nom propre

Cette catégorie d'appellations est révélée dans le corpus par les exemples suivants :

- (1) : Chez tonton Abel
- (2) : Chez Laeti
- (3) : Chez Julie
- (4) : Chez Prospero
- (5) : Chez Jeannot

1.2. L'appellation est constituée d'un nom commun

Ce sont les plus nombreux. Comme exemples de ce type d'appellation, nous avons :

- (6) : Allocodrome ; (10) : L'Opéra ; (14) : La liga
- (7) : Tontonwa ; (11) : Le Bonus ; (15) : Cours d'appel
- (8) : La Connexion ; (12) : 50tenaire ; (16) : Table ronde
- (9) : La Station ; (13) : II d'Afrique ; (17) : Champion's League

2. Caractéristiques morpho-lexicologiques des appellations

La structure morpho-lexicologique des appellations est l'une des caractéristiques qui fondent la particularité de l'onomastique des maquis de Bouaké. Ainsi, relève-t-on dans le corpus des appellations faites à l'aide de suffixation, de substantivation, de composition, etc.

2.1. *Dénomination par suffixation*

Les dénominations ainsi observées sont construites à partir de l'adjonction d'un suffixe à une racine qui donne un nouveau nom selon la logique suivante : Nom = Racine + Suffixe. Ce type de dénomination est révélé par les noms de maquis ci-dessus :

(18) : Allocodrome = racine (alloca-) + suffixe (-drome)

(19) : Tontonwa = racine (tonton-) + suffixe (-wa)

Ces noms construits à partir de la suffixation permettent de voir que l'onomastique des maquis recourt aux richesses conceptuelles de la langue pour s'affirmer. C'est dans cette même logique que s'inscrit la dénomination par substantivation.

2.2. *Dénomination par substantivation*

Le procédé langagier de la dénomination par substantivation dans le cadre de l'onomastique des maquis de Bouaké contribue à assigner à un lieu une appellation particulière par glissement catégoriel. C'est un mécanisme linguistique qui permet dans ce cas à une unité linguistique de passer d'un nom commun à un nom propre dans sa fonction toponomastique, comme le montrent les noms suivants :

(20) : La Connexion = défini (la) + déterminé (connexion)

(21) : La Station = défini (la) + déterminé (station)

(22) : L'Opéra = défini (l') + déterminé (opéra)

(23) : Le Bonus = défini (le) + déterminé (bonus)

Le glissement catégoriel qui entre dans la constitution des noms de maquis de Bouaké ne se limite pas qu'à la sollicitation des noms communs, il recourt également aux noms propres de personne auxquels est juxtaposée la préposition " chez " (antéposé au nom) pour assurer cette fonction d'unité toponomastique, ainsi que le montrent les exemples suivants :

(24) : Chez Prospero = préposition (chez) + nom propre (Prospero)

(25) : Chez Julie = préposition (chez) + nom propre (Julie)

(26) : Chez Laeti = préposition (chez) + nom propre (Laeti)

(27) : Chez Mickael = préposition (chez) + nom propre (Mickael)

On note aussi que la toponomastique par substantivation se fait sur la base d'une seule et unique unité linguistique traduisant soit un lieu (capitale de pays ou un lieu biblique), un genre musical, ainsi que le stipulent les noms tels que :

(28) : Jardin d'Eden = Nom de lieu biblique

(29) : Istanbul = Nom de capitale

(30) : Rumba = Nom de genre musical

Ainsi que nous venons de le voir, la substantivation se démarque comme un mécanisme linguistique qui contribue grandement à la construction des noms de maquis dans la ville

de Bouaké. En donnant la possibilité aux unités linguistiques de changer de catégorie dans l'élaboration des noms, on remarque que le contexte plurilingue de la ville offre aussi une large palette de choix aux usagers dans cette entreprise onomastique, qui peut aussi s'exercer avec d'autres procédés que celui de la substantivation.

2.3. *Dénomination par composition*

Tout comme la dénomination par suffixation et par substantivation, la dénomination par composition est l'est des éléments marqueurs de l'onomastique des maquis de Bouaké. Comme exemples de composition, nous avons :

Nom + Prép+ nom

Exemple (31) : Tribune du live = nom (tribune) + déterminant (du) + nom (live)

(32) : Cours d'appel

Nom + Prép+ nom

Exemples (33) : Table ronde

(34) : Monde arabe

V + Adv

Exemple (35) : Rame Plus < ramer plus

Adj + Nom

Exemple (36) : 6e sens

2.4. *Dénomination combinant d'autres procédés morpho-lexicologiques*

Dans la ville de Bouaké, l'onomastique des maquis prend aussi appui sur des constructions telles que La dénomination faite d'un syntagme verbal. Le nom est constitué par un syntagme verbal.

Exemple (37) : Coller les petites = verbe (coller) + déterminant (les) + noms (petites)

La dénomination faite à l'aide d'une phrase ou dénomination par dérivation phrastique

Ici, c'est une phrase qui fonctionne comme un nom.

Exemple (38) : N'sonzombé [ɲ sɔ̃zɔ̃ be] = pronom (ɲ) "je" + groupe verbale (sɔ̃zɔ̃) "faire comme" + pronom (be) "eux". Nom emprunté à la langue baoulé, signifiant "je veux faire comme eux" ou encore, "je ne fais que les imiter".

2.5. *Dénomination par emprunt*

Dans la ville de Bouaké, plusieurs noms de maquis sont formés de mots empruntés à des langues telles que l'Anglais et l'Espagnol.

2.5.1. *Dénomination par emprunt à l'anglais*

Exemples : (39) : After Work

(40) : Life Box

(41) : Champion's League

(42) : Black and White

2.5.2. *Dénomination par emprunt à l'espagnol*

Exemples : (43) : La Casera

(44) : La Liga

2.5.3. Dénomination par emprunt aux langues locales

L'onomastique des maquis de Bouaké sollicite aussi le patrimoine linguistique local pour se constituer. Ainsi, relève-t-on dans le corpus :

Des appellations faisant recours à la langue baoulé :

Exemples :

(45) : Tontonwa

(46) : N'sonzombé

Un exemple d'appellation recourant au mangoro :

(47) : Hambol < ambol (mot mongoro déformé phonétiquement) < ā bōla

Nous sommes sortis

2.6. Dénomination par néologisme

Pour s'implanter ou attirer la clientèle, les propriétaires de maquis à Bouaké s'appuient aussi sur la néologie. Cette manière de dénommer leurs différents lieux de commerce a donné lieu à la création de noms formés soit par déformation de l'orthographe française, soit par à partir de concepts nouveaux.

2.6.1. Dénomination par déformation de l'orthographe française

L'appellation est écrite à l'aide d'une combinaison de chiffres et de lettres.

Exemple (48) : 50tenaire = cinquantenaire

(49) : II d'Afrique = onze d'Afrique.

2.6.2. Dénomination recourant à un concept nouveau

Exemple (50) : 6e sens = sixième sens ; alors que l'imaginaire culturel français ne reconnaît que cinq sens avec lesquels l'être humain fonctionne.

3. Onomastique des maquis et conquête du marché à Bouaké : entre visées sociales et marketing

L'ouvrage de M. Guidère (2000), posant les jalons d'une réflexion traductologique sur la communication publicitaire fondée sur une sémiotique de l'action et de la manipulation, a tracé un cadre d'analyse sémiotique de la propriété du nom dans la publicité. Pour ce dernier qui y dégage trois fonctions sémiotiques (la fonction de singularisation, la fonction de thématisation et la fonction testimoniale), le nom participe à la construction d'une représentation fondée sur la transitivité en faisant passer le récepteur d'une réalité objective à une réalité subjective de l'objet et de l'univers qui lui est associé. Celui de R. Druetta (2008) insiste sur la valeur du nom comme marqueur identitaire dans la communication publicitaire. Dans une perspective beaucoup plus linguistique, R. Barthes (1957) a, de son côté, expliqué ce processus de sémantisation qui affecte les objets de

consommation dans nos sociétés, en sollicitant les concepts de dénotation et de connotation. Le principe même de la communication commerciale étant de séduire afin de convaincre une personne à consommer un produit, il existe aujourd'hui des recherches en marketing de la séduction qui voient dans le nom, un élément qui véhicule le positionnement recherché. C'est à partir de cette assiette théorique que nous allons mener l'analyse pragmatique de l'onomastique des maquis que nous avons visités. Cet exercice passe d'abord par une définition du terme de maquis ; lequel exercice nous permettra de faire l'inventaire du profil sémantique des noms répertoriés ; l'analyse des visées sociales et marketing que recouvrent ces divers mécanismes linguistiques suivra finalement.

3.1. Le maquis : définition selon l'univers socioculturel ivoirien

Le maquis, mot attesté par la langue française, avait au départ dans l'argot ivoirien un sens équivalent à celui du terme baoulé fiadi < fia di cacher manger « se cacher pour manger » ; terme désuet, utilisé pour désigner le concept de boutique à son apparition dans le quotidien des Ivoiriens avec la colonisation jusqu'aux années 1980. Appelé à cette époque aussi bar, le maquis était en effet un petit coin ou un abri de fortune aménagé par un boutiquier sur son lieu d'achalandage. Les maquis étaient donc à ces époques dans l'enceinte de la maison où sont exposés les articles, et permettaient à certains clients qui le voulaient, de boire ou se restaurer sans être vus. De bar ou restaurant clandestin ou mal famé, le sémantisme du mot maquis va évoluer pour signifier aujourd'hui dans l'argot ivoirien, un espace de restauration et de consommation de boisson à prix réduit, comportant des caractéristiques particulières ou tout autre lieu où s'exerce une activité similaire ou proche.

3.2. Profil sémantique des noms

Le corpus indique deux types de noms en concurrence dans l'univers des maquis de Bouaké. Ce sont les noms à signifiante dénotée et les noms à signifiante connotée.

3.2.1. Noms à signifiante dénotée

Cette catégorie de noms fonctionne dans l'univers des maquis suivant la thèse de Platon selon laquelle « la propriété du nom consiste à représenter la chose telle quelle ». Rencontre-t-on dans cette catégorie :

- Des noms qui situent le maquis dans son sens originel :

Exemples : (51) : L'acoustic (le maquis est un lieu de musique) ;

(52) : After Work (le maquis est un lieu de repos après le travail)

(53) : Beaujolais, Beaufort (le maquis est un lieu où on va prendre un verre).

(54) : La cachette

- Des noms à valeur purement toponymique :

Exemples : (55) : Maquis Le manguier (le maquis est situé à côté d'un manguier) ;

- (56) : Maquis Terrasse du feu (le maquis est une terrasse située près du feu tricolore) ;
- (57) : Maquis corridor (le maquis est situé à côté d'un corridor) ;
- (58) : Maquis gazon (le maquis est sur une terrasse faite de gazon).

3.2.2. Noms à signification connotée

Ici, on a affaire aux noms formés sur la base d'artifices langagiers auxquels on associe un ensemble multiforme d'enjeux. En effet, en même temps qu'ils cherchent implicitement à inciter à la consommation, les différents noms repérés semblent, comme nous allons le montrer à travers les exemples qui suivent dans la section ci-dessous (3.3), se présenter dans ce contexte plurilingue comme des discours guidés par des enjeux qui sont soit sociaux, soit commerciaux.

3.3. Visées sociales et marketing de l'onomastique des maquis

En plus de leurs fonctions phatique et toponomastique, des enjeux sociaux et commerciaux sont aussi rattachés à la dénomination des maquis dans la ville de Bouaké obéit à plusieurs enjeux, ainsi que nous allons le voir avec les exemples qui suivent.

3.3.1. L'onomastique comme moyen de communication associant l'image du maquis à la réputation du propriétaire

Ce type de communication fait la part belle à la dénomination à référence anthroponymique. Comme certains tenanciers nous l'ont fait savoir, cette dénomination particulière permet de satisfaire deux objectifs. Socialement, une telle dénomination permet de dégager l'identité du propriétaire. L'enjeu marketing qui découle de l'intérêt social accordé à ce genre de dénomination, c'est d'une part, se démarquer des autres maquis, et d'autre part, établir un commerce de réseau (œillade à des amis d'enfance, du quartier, à sa communauté religieuse, ethnique, etc.). Dans ce dernier aspect, tout en jouant le rôle de caution morale, l'anthroponyme va aussi permettre d'établir et de renforcer la confiance dans les échanges. Ainsi, en optant pour ce type de dénomination, le tenancier du maquis s'engage à avoir une relation sociale plus affirmée avec ces clients puisque désormais, son identité et celle de son maquis font corps ; la crédibilité du maquis reposant dans ce cas de figure sur la capacité de ce dernier à répondre aux attentes de ses clients par la tenue de ses promesses. On relève comme exemples de dénomination instituant ce type de relation commerciale, les noms de maquis comme :

- (59) : Chez tonton Abel
- (60) : Chez Laeti
- (61) : Chez Julie
- (62) : Chez Prospero

3.3.2. L'onomastique comme moyen de communication basée sur l'inculturation de l'offre

Les recherches en psychologie sociale indiquent que la consommation est une pratique sociale et culturelle parmi tant d'autres pratiques. Inscrivant ses vues dans cette perspective, J. Baudrillard (1968 ; 1969) a posé les jalons d'une grammaire sociologique de la consommation qui voit l'objet non pas comme quelque chose qui est consommé dans sa matérialité mais plutôt dans sa fonction de signe. Le fonctionnement des noms de maquis de Bouaké ne déroge pas à ces présupposés théoriques. Entrent dans cette façon de nommer les maquis, les dénominations suivantes, porteuses d'une charge perlocutoire à forte empathie publicitaire communautairement orientée.

(63) : Maquis Hambol

(64) : Maquis Le Grand Ouest

(65) : Maquis Au Baoulé

(66) : Maquis Indenié (Nom qui évoque la région agni de l'Indenié)

(67) : Restaurent CEDAO

Ce type de dénomination, caractéristique d'une affirmation identitaire de l'offre, ne repose pas uniquement sur le recours à la langue française ; il en existe, qui s'appuient sur la langue du terroir, la langue baoulé. Entre autres exemples, nous avons :

(68) : N'sonzombé

(69) : Tontonwa

(70) : N'zassa

(71) : N'zisièsou

En plus de proposer des produits communautairement orientés, les maquis qui portent ce genre d'appellations se présentent aussi comme des lieux de rencontre entre des gens appartenant à la même communauté culturelle et linguistique.

3.3.3. L'onomastique comme moyen de communication surfant sur les tendances du moment

Ces noms de maquis ont tous un lien étroit avec les réalités contemporaines, c'est-à-dire les tendances du moment pour fonctionner. Ces liens divers sont en rapport avec des faits sportifs, musicaux ou encore les technologies de l'information et de la communication. A ce titre, nommé un maquis "II d'Afrique" (72) ou encore "Champion's league" (73), c'est chercher à établir un lien entre cet établissement et le monde dynamique du football, les jeunes qui aiment le football ; qui deviennent du coup les abonnés de ces espaces. Ce type de stratégie s'applique également aux noms de maquis tels que "Play store" (74), "Rumba", "Live Box" (75), "Coller les petites" (76) qui font référence à la musique et à la technologique de l'information pour attirer et fidéliser leur clientèle, en offrant des espaces de rencontre aux adeptes de ces tendances.

3.3.4. *Autres enjeux marketing suggérés par les appellations*

A la différence des appellations que nous venons d'analyser, qui semblent toutes être à la recherche d'un marketing de réseau fondé sur la mode, la culture, le nom du tenancier, on retrouve d'autres noms dont l'évocation renvoie à divers modes de consommation.

- Le nom évoque une consommation ostentatoire

Ici, le client lie son statut socio-professionnel au nom du maquis qu'il a créé. Thèse confirmée par les propos suivants tenus par le propriétaire du maquis "Le succès" (77) : « Quand je sais que j'ai été « salonier » chez des gens où j'étais le dernier à me coucher et le premier à me lever, lorsque j'étais élève. Quand je sais que j'ai été « cambodgien », quand j'étais étudiant et que à ces moments précis, je ne pouvais pas m'offrir le plaisir de boire ne serait-ce qu'une bouteille de bière, même pendant les fêtes de fin d'année. Si aujourd'hui, j'ai pu me créer une affaire qui me donne du succès dans la vie, c'est que j'ai réussi. Je veux que ceux qui viennent ici aient aussi du succès comme moi. C'est de là que vient le nom de mon maquis : le succès. »

- Le nom fait vivre l'imaginaire, le rêve ou le sensationnel

Exemple : (78) : La plage où l'évocation du nom fait croire au client qu'il est sur une plage alors qu'il n'en est rien.

- Le nom traduit la qualité du produit proposé

Exemples : (79) : Super poisson

(80) : Ô Délice

(81) : Full option

- Le nom est associé à un passé nostalgique

Soit en jouant sur la corde sensible de la jeunesse passée du client

Exemple : (82) : Le retro

Soit en jouant sur un élément de la tradition qui évoque un moment de sa vie d'enfance.

Exemple : (83) : Le talié (du baoulé, marmite, ce nom évoque la marmite avec laquelle la grand-mère, la mère, la sœur, la tante ou la cousine ou encore la tutrice préparait dans la tendre enfance du client).

Discussion en guise de conclusion

Dans cette étude, nous nous sommes attelé à l'analyse des noms de maquis de la ville de Bouaké et leurs enjeux sur le plan social et économique. Inscrite dans le cadre de la toponomastique urbaine, ce travail prend appui sur les approches méthodologiques et théoriques d'une sociolinguistique urbaine qui fait une jonction entre marketing, publicité, et sémiotique de l'action et de la manipulation. Ainsi, nos investigations ont consisté en la mise en exergue des mécanismes langagiers qui entrent dans la conception des noms de maquis, d'une part, et d'autre part, à l'élucidation des enjeux sociaux et marketing que véhiculent ce riche procédé discursif. Il en résulte que l'onomastique des

maquis à Bouaké émerge dans un contexte marqué par le plurilinguisme. Cependant, si des noms s'en sont trouvés influencés par ce plurilinguisme et que la communication publicitaire qui en résulte, subit, elle aussi, cette réalité socioculturelle de la ville, l'étude montre que l'onomastique des maquis, perçue ici comme un « marquage linguistique » de la ville par les peuples qui l'habitent, n'est pas représentative de la réalité plurilingue de la ville de Bouaké et encore moins celle de la Côte d'Ivoire. En effet, le corpus montre que la dénomination par emprunt aux langues locales sollicite seulement deux langues locales, à savoir le baoulé (langue du groupe kwa) et le mangoro (langue du groupe mandé nord). Or, en tant que seconde métropole de la Côte d'Ivoire après Abidjan, avec une population estimée à 1,5 million d'habitants, Bouaké est une ville carrefour où toutes les diversités linguistiques ivoiriennes sont censées être présentes. A ce titre, on aurait dû voir des noms de maquis exprimés dans au moins une des langues représentatives des quatre grands groupes linguistiques ivoiriens que sont le groupe kwa, le groupe gur, le groupe kru et le groupe mandé (sud et nord). Ce qui n'est pas le cas ici. En effet, quand ça devrait l'être, la dénomination est faite en français, et c'est seulement son contenu sémantique qui permet de lui faire correspondre l'appartenance ethno-linguistique du tenancier. C'est par exemple le cas de l'appellation « Grand Ouest » où le terme Ouest permet de savoir que l'on a à faire à un maquis dont le tenancier est issu de groupe kru.

Sur le plan morphosyntaxique, les noms de maquis sont construits à partir d'une variété de procédés recourant à la dérivation suffixale, la substantivation, la composition, l'emprunt, la néologie, etc. Puisant aussi dans les langues locales pour se constituer, l'onomastique des maquis se présente à ce titre comme l'expression d'une identité plurielle de la ville sur le plan linguistique, mais aussi comme un acte sémiotique qui permet aux tenanciers de maquis de donner une identité singulière à leurs lieux de commerce.

On sait avec S. Guérin (2013) que les recherches sur la question du sémantisme des noms sont scandées par quatre conceptions : l'asémantisme, selon laquelle le nom propre est vide de contenu ; l'hyposémantisme, pour laquelle le nom propre possède un contenu minimal ; le sémantisme, qui affirme qu'il possède le même contenu que les noms communs ; et enfin, l'hypersémantisme, qui prône que le nom propre regorge de contenu dénotatif et/ou connotatif. Or, sur le plan marketing, cette étude montre que le nom de maquis n'est pas dénué de sens. Il se positionne dans son fonctionnement socio-sémiolinguistique comme l'expression d'un certain mode de consommation où les attributs socioculturels des différents acteurs impliqués dans le processus d'échanges sont sollicités. Un tel aspect sémantique de l'onomastique des maquis qui vient contredire la thèse platonicienne selon laquelle le nom ne serait qu'une sorte de déictique.

Bibliographie

- Admin-histoiresdecontenu, 2018. L'inbound marketing, une technique de séduction qui marche !, Consultable à [https ://steveaxentios.ch/les-qualites-dun-nom-de-marque-performant/](https://steveaxentios.ch/les-qualites-dun-nom-de-marque-performant/).
- Barthes, R. 1957. *Mythologies*, Paris : Seuil.
- Baudrillard, J. 1969. *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris : Gallimard.
- Baudrillard, J. 1968. *Le système des objets*, Paris : Gallimard.
- Baylon, C. et Fabre, P. 1982. *Les noms de lieux et de personnes*, Paris : Nathan.
- Calvet, L. - J. 1990. Des mots sur les murs : le marquage linguistique du territoire. *Migrants-Formation* 83 : 149-160.
- Druetta, R. 2008. Les noms de marque et de produit comme marqueurs identitaires. *Études de linguistique appliquée* 2/150 : 157-175.
- Grimaud, M. 1990. Les onomastiques. Champs, méthodes et perspectives. *Nouvelle revue d'onomastique*, pp. 5-23.
- Guidère ,M. 2000. *Publicité et traduction*, Paris : L'Harmattan.
- Guérin, S. 2013. Les anthroponymes dans Grande Sertão : Veredas pour une approche sémantique et contrastive. Consultable à [https ://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01004606/document](https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01004606/document).
- Masseron, C. et Schnedecker, C. 1988. Le mode de désignation des personnages. *Pratiques : linguistique, littérature, didactique* 60 : 98-123. Consultable à [https ://doi.org/10.3406/prati.1988.1499](https://doi.org/10.3406/prati.1988.1499), [https ://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1988_num_60_1_1499](https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1988_num_60_1_1499).
- Tomassone, R. 2002. *Pour enseigner la grammaire, tome I*, Paris : Delagrave.

Sitographie

- [https ://www.google.com/search?q=positionnement%20marketing%20d%C3%A9finition%20mercator](https://www.google.com/search?q=positionnement%20marketing%20d%C3%A9finition%20mercator), Consulté le 28/09/2020.
- [https ://www.marketing-etudiant.fr/le-positionnement.html](https://www.marketing-etudiant.fr/le-positionnement.html), Consulté le 28/09/2020.
- [http ://www.eplucheur-commercial.fr/blog/Seduire-c-est-communiquer-Seduire-c-est-aussi-influencer-par-interet.html](http://www.eplucheur-commercial.fr/blog/Seduire-c-est-communiquer-Seduire-c-est-aussi-influencer-par-interet.html), Consulté le 27/09/2020.

Annexe :

Quelques images de dénominations de maquis convoqués.



LES TRAITS DE LA PERFORMATIVITE DISCURSIVE DANS LE LANGAGE : LE CAS DU DISCOURS DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE, ALASSANE OUATTARA DEVANT LE PARLEMENT

N'Dri Maurice KOUASSI

Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire
nd_mauri@yahoo.fr

Résumé

L'idéologie assortie de la stratégie argumentative du président de la république est assez nette. Il use adroitement de l'image de soi dans son bilan mais aussi et surtout pour amener son auditoire à abonder dans la vision future qu'il propose pour son pays. La prise en compte des attentes, au-delà du système des valeurs de l'auditoire est une donnée majeure dans le processus de la finalité assignée au discours. Si le succès du dire est tributaire du locuteur dont les attentes peuvent être multiples, il s'inscrit, de ce fait, dans un jeu de rôles variés qui sont autant de stratégies présumées de l'auditoire à convaincre.

Mots clés : Énonciation, Discours, Subjectivité, Illocutoire, Pragmatique

Abstract

The ideology with the argumentative strategy of the president of the republic is quite clear. He skillfully uses his self-image in his balance sheet but also and above all to bring his audience to abound in the future vision he proposes for his country. Taking into account the expectations, beyond the system of values of the audience is a major factor in the process of the finality assigned to the speech. If the success of the statement depends on the speaker, whose expectations may be multiple, it is therefore part of a varied role-playing game, which are as many presumed strategies of the audience to be convinced.

Keywords : Enunciation, Statement, Subjectivity, Illocutionary, Pragmatic

Introduction

La langue occupe une fonction essentielle dans le processus d'assignation de sens dans la société. Dans cette perspective, l'analyse du discours tient compte bien souvent de l'élément émotionnel tel qu'il s'inscrit dans le discours en étroite liaison avec la doxa de l'auditoire et les processus rationnels qui visent à emporter l'adhésion. (P. Charaudeau, 2000 : p 138). Le président Alassane Ouattara a dit son discours pour la première fois dans l'histoire de la Côte d'Ivoire, devant le parlement réuni en congrès avec les sénateurs, à Yamoussoukro, la capitale politique du pays le 05 mars 2020. Nous sommes à la première session extraordinaire du parlement ivoirien. C'est donc un discours historique qui mérite une attention particulière dans le décryptage énonciatif, subjectif et sémantique. Cette adresse du président s'inscrit dans une perspective de bilan au terme de deux mandats. A ce titre, le pouvoir de séduction par les actions menées ou en cours est d'une importance capitale et cristallise les aspects persuasifs en vue d'un renouvellement de confiance. Notre problématique s'articule autour des interrogations ci-après, qui suscitent autant d'intérêts dans cet exercice fort délicat d'un chef d'État en quête de

légitimité, de confiance renouvelée. Quelle est donc la force illocutoire d'une telle adresse ? Qu'en est-il des structures prépositionnelles et la force argumentative qui appellent à une adhésion parfaite des élus du peuple ? L'évaluation subjective et énonciative n'est-elle pas une caractéristique essentielle du discours dans lequel l'auteur se ménage soi-même ? Notre problématique se veut une construction progressive en fonction des faits suscités qui attirent une attention on ne peut plus importante.

I. Problématique et cadre théorique.

Notre démarche dans le présent article consiste à étudier ou à analyser le discours du président à travers les indices grammaticaux de l'énonciation. Comment les modalités énonciatives concourent-elles à la mise en relief du sens discursif ? Dans une communication, il faut toujours établir les prémisses de l'argumentation qui permettent d'établir une communion parfaite des esprits en tablant sur les valeurs et des hiérarchies communes. Étudier le discours d'une manière générale, c'est étudier la manière dont les contraintes qu'il impose agissent soit à l'intérieur même de la phrase, soit dans les relations entre phrases successives. Pour E. Benveniste, 1986 : p 234, le discours est la mise en action de la langue par un sujet parlant, « la conversion individuelle de la phrase en discours ». Cette perspective conduit à adjoindre à la perspective linguistique une étude de l'énonciation, comme processus de production linguistique. Le présent discours devant le parlement réuni en congrès, pour la première fois dans l'histoire du pays, est d'une importance capitale. Dans ce discours donc, qui constitue notre corpus d'analyse, autant d'éléments linguistiques apportent une richesse énonciative, tant du point de vue syntaxique que sémantique. On peut en effet se demander dans quelle mesure le discours du président Ouattara contribue à l'impact de la parole. En termes différents, quelle place convient-il d'accorder à une telle communication historique dans une perspective esthétique, pragmatique et énonciative ? Pour les besoins de l'analyse et de référenciations, nous proposons des extraits du discours qui fondent ou illustrent notre analyse. C'est un choix que nous opérons car le discours intégral est très long. Proposer l'intégralité du discours (en annexe) pourrait allonger exagérément notre article.

2. La force illocutoire du discours.

Dire, c'est agir, tout d'abord en produisant une suite de sons douée de sens qui nécessite la mise en œuvre de notre cerveau, de nos muscles, de nos sens. En cela, dire est un acte locutoire. Tout acte locutoire comprend un autre acte, appelé illocutoire (le préfixe « il », variante combinatoire du « in » signifiant « dans », montre que cet acte est contenu dans tout acte locutoire). Il existe autant d'actes illocutoires qu'il existe de verbes impliquant un acte d'énonciation. Nous pouvons relever avec J. Austin et Searle qui considèrent que tout énoncé linguistique fonctionne comme un acte particulier (ordre, question, promesse, etc.) c'est-à-dire qu'il vise à produire un certain effet et à entraîner une certaine modification de la situation interlocutrice. Searle appelle « illocutionary force » (en français force illocutoire) la composante de l'énoncé qui lui donne sa valeur d'acte. Cette force illocutoire vient s'appliquer au contenu propositionnel de l'énoncé.

2-I. Le principe de sincérité dans le discours.

D'emblée, il faut mentionner l'objectif visé du discours du président Ouattara. Discours qu'il qualifie lui-même « d'historique » pour le fait qu'il s'adresse pour la première fois au parlement réuni en congrès. C'est donc cette rencontre de l'exécutif avec le parlement qui consacre son caractère de solennité indéniable. L'objectif de cette rencontre était, comme le stipule le tenant du discours, de dresser l'état de la nation, après neuf ans d'exercice du pouvoir d'Etat et de parler des perspectives. La question de sincérité du président trahit sa mauvaise foi, parce que précisément toute énonciation est présumée sincère. Le locuteur est censé n'asserter que ce qu'il tient pour vrai, n'ordonner que ce qu'il veut voir réaliser, ne demander que ce dont il veut effectivement connaître la réponse, etc. En d'autres termes, le locuteur ici est censé adhérer à son propos. Mais ce n'est là qu'une sorte de règle de jeu, non une thèse de sincérité « effective » des sujets. En effet, on oscille entre une conception « cynique » de ce principe (il n'y a pas de sincérité ni insincérité, mais des sujets qui disent ce qu'il faut pour être intégrés dans une collectivité) et une conception psychologique ou éthique : être sincère, c'est dire ce que l'on pense. Soit le passage suivant :

En 2010, mon programme était chiffré et ambitieux. Malgré la situation que nous avons trouvée en 2011, je n'ai pas perdu de vue les engagements que j'avais pris devant mes compatriotes. Ainsi, en 2010, j'avais pris l'engagement de renforcer l'accès à l'eau potable et à l'électricité.

Aujourd'hui, grâce à nos efforts, près de 80% des populations ont accès à l'eau potable dans nos villes et dans nos villages contre 55% en 2011. Pour l'électricité, tous les villages de plus de 500 habitants seront électrifiés d'ici la fin de cette année 2020 ; le taux de couverture, qui était de 69% en 2019 sera de 80% en 2020, contre 33% en 2011. Dans l'acte de langage proféré par le locuteur, il fait preuve d'une rigueur dans le processus performatif. En effet, en se référant au postulat de départ, relevant les engagements pris devant son peuple et de la confiance placée en lui, l'énonciateur ménage sa face par des résultats de satisfaction dans bien des domaines qui emportent l'adhésion de son interlocuteur. Ce bilan qui n'est pas encore à son terme finit par convaincre plus ou moins l'auditoire sur la démarche entreprise. Même si beaucoup restent à faire comme le montre l'exposé discursif par la projection dans le temps (d'ici à la fin de 202), le locuteur ménage sa face dans un processus d'adhésion parfaite de la part de l'assemblée réunie pour la circonstance. Searle, 1972 : p 101 écrit à propos de la promesse : « il est pour moi hors de propos de promettre de faire quelque chose s'il est évident aux yeux de tous ceux que concerne cette promesse, que cette chose, je vais la faire de toute façon. Si je fais une telle promesse, mes interlocuteurs (...) devront supposer que, pour moi, il n'allait pas de soi que j'accomplisse la chose promise. » Dans le cas des promesses sincères, le locuteur a l'intention d'effectuer l'acte promis. Mais n'est-il pas plus agréable d'effectuer ces actes que d'en faire un slogan de campagne prématuré ?

2.2 Les catégories d'actes illocutoires dans le discours.

Les axes directifs et assertifs dans le discours font partie des cinq catégories générales d'actes illocutoires formulés par Searle, cité par C. Orecchioni, 2016 : pp 20-21. Il les

définit comme suit : « nous disons à autrui comment sont les choses (les assertifs), nous essayons de faire faire des choses à autrui (les directifs), nous nous engageons à faire des choses (les promissifs), nous exprimons nos sentiments et nos attitudes (les expressifs) et nous provoquons des changements dans le monde par nos énonciations (déclarations) ». Après ce “balayage” terminologique, nous étudions dans les lignes qui suivent comment ces catégories d’actes illocutoires apparaissent dans le discours du locuteur et leur impact sémantique.

2.2.1. Les assertifs dans le discours.

Les actes illocutoires assertifs ont pour but « d’engager la responsabilité du locuteur (à des degrés divers) sur l’existence d’un état de choses, sur la véracité de la proposition exprimée ». Apprécions à titre illustratif et indicatif dans l’extrait qui suit :

Nous avons, tout d'abord, rétabli la paix et la sécurité. Nous avons redéployé l'administration, sur toute l'étendue du territoire national. Nous avons remis la Côte d'Ivoire au travail et apporté des solutions immédiates aux urgences sociales. (...) Nous avons procédé à une réforme profonde du secteur de la sécurité, qui a permis d'améliorer de façon significative l'indice de sécurité grâce à des forces plus professionnelles, mieux formées et bien équipées.

La Côte d’Ivoire a connu une situation de guerre sans précédent au terme de l’élection présidentielle de 2010 qui a plongé le pays dans une situation de paupérisation indescriptible. Le locuteur ici fait l’état des lieux au terme de neuf ans de gestion du pouvoir. Cet état des lieux engage foncièrement le locuteur comme nous avons pu l’apprécier dans l’extrait. En effet, celui-ci se glorifie des performances significatives qui relèvent de sa responsabilité, qui l’engagent au plus haut niveau. Ainsi table-t-il sur les questions de paix et de sécurité sans lesquelles aucun développement durable et sérieux ne peut se faire. Ces faits qu’il présente avec enthousiasme sont effectivement observables, authentiques, véritables. A ce titre, le locuteur se distingue comme un dirigeant crédible aux yeux du parlement réuni en congrès. En somme, les faits présentés par le tenant du discours achèvent par convaincre son auditoire, emportant ainsi parfaitement son adhésion aux réalités évoquées. Nous pouvons dire à ce titre que l’acte illocutoire assertif a atteint ses objectifs, strictement sur ces faits. Qu’en est-il des directifs ?

2.2.2. Les actes directifs dans le discours.

Le but illocutoire des directifs consiste « dans le fait qu'ils constituent des tentatives de la part du locuteur de faire faire quelque chose par l'énonciateur ». Ces tentatives peuvent constituer une sorte d'invitation à faire une chose, à ordonner, réclamer, insister, selon l'axe du degré d'intensité de la présentation du but, selon Searle. Les quelques traits du discours qui suivent s'inscrivent dans cette mouvance. Appréciations :

Par la loi du 17 septembre 2015, l'école est désormais obligatoire en Côte d'Ivoire pour les enfants de 6 à 16 ans. Ainsi près de deux millions de jeunes ivoiriens seront préservés de l'analphabétisme et du travail des enfants. De plus, l'État a accompagné cette mesure par la gratuité totale et la distribution de kits scolaires jusqu'à la fin du primaire ainsi que la construction de 33 698 salles de classes du primaire et 277 collèges et lycées, entre 2011 et 2019, sur toute l'étendue du territoire. J'avais promis la couverture maladie universelle (CMU). J'avais promis une hausse du pouvoir d'achat des ivoiriens ; les salaires des fonctionnaires, bloqués, depuis 25 ans, ont été débloqués et le SMIG a pratiquement doublé.

Dans son allocution, le président de la République réaffirme son engagement face à la nation d'améliorer le quotidien de ses compatriotes. C'est dans ce contexte qu'il ordonne avec une insistance accrue la mise en place d'un certain nombre de choses allant dans le sens de l'amélioration des conditions de vie des ivoiriens. Toutefois, si la démarche entreprise est salubre, un certain nombre de choses reste encore en deçà des attentes des ivoiriens, notamment la mise en place de la couverture maladie universelle (CMU). En effet, annoncée à grande pompe, cette démarche est un échec patent dans sa mise en œuvre. Ce sont des grognes récurrentes et à n'en point finir qui sont le quotidien des fonctionnaires du point de vue de leur santé, de l'indisponibilité des produits pharmaceutiques. Bien plus, la gratuité de l'école tant prônée, présente dans sa mise en pratique, un échec larvé. La gratuité des kits scolaires, sur toute l'étendue du territoire national, tant revendiquée est un simple slogan qui n'a pas tenu ses promesses. Ce sont donc autant de données parmi plusieurs qui créent un désintérêt de la part des ivoiriens. Comme conséquence directe de ces propos directifs, flatteurs à la limite, c'est la pauvreté criante qui s'installe de jour en jour dans le pays. Les taux de pourcentage de pauvreté énoncés de 51 en 2011 et 35 en 2020 ne reflètent aucunement la réalité sur le terrain.

2.2.3. Les actes promissifs du discours.

En ce qui concerne la catégorie des promissifs, Searle reprend à son compte la définition d'Austin. À ce propos, il écrit que ce sont des actes « dont le but est d'obliger le locuteur à adopter une certaine conduite future ». Ici, la conduite future que veut adopter le tenant du discours devant le parlement s'inscrit dans une vision de modification de la loi fondamentale du pays, en l'occurrence la constitution de 2016, votée à 93 pour cent. Les extraits ci-après qui sonnent comme un effet d'annonce solennel devant les élus du peuple finissent par convaincre plus d'un :

Trois années après l'adoption de la Constitution de la III^e République et la mise en place des Institutions qu'elle a prévues, je viens vous soumettre, aujourd'hui, conformément à l'article 177 de la Constitution, la réforme constitutionnelle que j'ai annoncée depuis quelques mois.

Je voudrais rappeler que la révision de la Constitution relève d'une procédure normale, prévue par la Constitution elle-même. Il est vrai que les révisions constitutionnelles suscitent méfiance

et suspicions, car l'histoire récente de notre pays et celle de bien d'autres ont montré qu'elles ont souvent servi de prétexte pour pérenniser un pouvoir ou pour exclure des adversaires politiques du jeu électoral. Je veux vous rassurer : le projet de révision de la Constitution que je vous soumettrai ne s'inscrit nullement dans cette optique. Cependant, il est apparu nécessaire d'initier quelques adaptations dans la Constitution de la III^e République, dans le souci d'améliorer cette Constitution et de pérenniser un modèle de fonctionnement de l'exécutif qui a démontré son succès et son efficacité. Il s'agit également de procéder, comme l'ont préconisé d'éminents juristes, notamment le Président du Comité d'Experts chargé de la rédaction de l'Avant-projet de Constitution, à des améliorations techniques pour assurer un meilleur fonctionnement des institutions.

Dans nos États africains en général et en particulier en Côte d'Ivoire, la fin d'un mandat présidentiel a toujours suscité des "vagues de tension". Bien souvent, ces situations sont provoquées par les tenants du pouvoir et, la population meurtrie dans sa majorité redoute les conséquences de telles pratiques qui pourraient engendrer des troubles suffisamment graves. Sachant bien que le pays a traversé une grave crise post-électorale en 2011, avec à son actif trois mille morts, est-il opportun d'envisager, en l'état actuel des choses, une révision constitutionnelle ? À moins que cela ne soit fait à des fins non encore suffisamment élucidées, la situation socio-politique actuelle qui prépare une nouvelle élection présidentielle n'est pas souhaitée ou appropriée pour une éventuelle modification de la loi fondamentale. Le locuteur, dans son adresse au parlement, s'inscrit dans une volonté manifeste d'obliger les parlementaires à abonder dans la même vision que lui, aux mépris de la population, même si les députés sont le représentant. Cette adresse se veut ainsi comme une préparation des esprits quant à l'attitude à adopter dans une situation future d'attente redoutée.

2.2.4. Les traits de la performativité expressifs et déclaratifs du discours.

Les actes illocutoires expressifs dans le discours se répartissent en des termes de remerciement, de félicitation, d'excuse, etc. Ils ont pour but « d'exprimer l'état psychologique spécifié dans la condition de sincérité, vis-à-vis d'un état de chose spécifié dans le contenu propositionnel ». Quant à la classe des actes déclaratifs, elle a pour caractéristique définitionnelle que : Searle, cité par C. Orecchioni :

L'accomplissement réussi de l'un de ses membres garantit que le contenu propositionnel corresponde au monde : si j'accomplis avec succès l'acte de vous désigner président, vous êtes président ; si j'accomplis avec succès l'acte de vous proposer comme candidat, vous êtes candidat ; si j'accomplis avec succès l'acte de déclarer l'état de guerre, c'est la guerre ; si j'accomplis avec succès l'acte de me marier avec vous, nous sommes mariés. (C. Orecchioni, 2016 : p 21)

Quelles analyses nous inspirent ces définitions au regard du discours du président de la république à la veille d'une fin d'exercice du pouvoir d'État ? Les actes expressifs pertinents du locuteur se résument comme suit : extrait :

Comme je l'indiquais tout à l'heure, la Côte -d'Ivoire se porte bien ! La Côte-d'Ivoire a renoué avec la paix (...). Je suis fier de toutes ces belles performances que nous avons accomplies ensemble, tout au long de ces neuf dernières années. Ces résultats sont conformes aux engagements que j'avais pris, devant mes compatriotes, au moment où je briguais la magistrature suprême. Comme vous le savez, tout au long de ma carrière et durant les deux mandats que vous

m'aviez confiés à la tête de notre beau pays, j'ai toujours accordé une importance toute particulière au respect de mes engagements. Dans le même esprit, j'avais, à plusieurs occasions, indiqué, au moment de l'adoption de la constitution de la III^{ème} république en 2016, que je ne souhaitais pas me représenter à un nouveau mandat présidentiel.

Ici, le locuteur se félicite de son bilan qu'il fait lui-même après deux mandats à la tête de son pays. Naturellement, dans un tel cas de figure, on ne présente que sa bonne posture du point de vue des résultats acquis. Le président se félicite alors (lui-même) ; il remercie ses collaborateurs qui l'ont accompagné dans cette carrière exaltante mais aussi et surtout, au regard des résultats satisfaisants qui finissent par convaincre. Néanmoins, le locuteur reconnaît des faiblesses par endroit dans ses propos comme pour dire que l'œuvre humaine n'est jamais achevée et parfaite : « je n'ai certainement pas tout réussi mais les résultats sont là ; ils sont appréciés par la grande majorité des ivoiriens. J'ai donné le meilleur de moi-même, pour mes compatriotes parce que j'aime mon pays ».

Qu'en est-il des actes déclaratifs ?

Ceux-ci se présentent dans le discours comme une sorte de persuasion indéniable au prisme d'une passation du pouvoir à une nouvelle génération, de façon démocratique. A ce propos, les extraits suivants sont édifiants en la matière :

En conséquence, je voudrais, vous annoncer solennellement, que j'ai décidé de ne pas être candidat à l'élection présidentielle du 31 octobre 2020 et de transférer le pouvoir à une jeune génération. (...). Je veux aussi assurer les conditions d'une passation du pouvoir d'un Président démocratiquement élu à un autre, pour la première fois dans l'histoire de notre pays.

Cette déclaration s'inscrit dans l'accomplissement réussi de ses œuvres à la tête de la Côte d'Ivoire au cours de ses deux mandats. L'énonciateur semble avoir accompli avec succès l'acte d'être président. Nonobstant, dans sa projection dans le futur pour la continuation de ses résultats louangeurs à ses yeux, il affine implicitement que ces résultats, ou du moins ces acquis ne sauraient être laissés dans les mains de n'importe qui. En conséquence, il se propose, implicitement de donner des orientations quant au choix de son potentiel successeur à la tête du pays. Sans nommer pour l'instant quelqu'un de façon plausible, il semble inviter l'auditoire, le moment opportun, à adhérer à son choix sur le futur candidat, qu'il estime capable d'assumer effectivement cette noble et prestigieuse fonction qu'est la présidence de la République. Sûrement, cette implicite sera dévoilée peu ou prou. Pour l'instant, le locuteur se contente de donner une nette description sur son présumé successeur : il mise sur la jeunesse compétente, expérimentée qui a appris auprès de lui pendant l'exercice du pouvoir. En définitive, nous retenons de ces titres, notamment ceux qu'on retrouve dans cette catégorie, tous les énoncés performatifs au sens le plus fort de ce terme, dont le fonctionnement repose sur l'existence dans le monde extralinguistique de telle ou telle institution (la loi, la constitution, etc.), et de règles rituelles bien précises. Corrélativement, les formules discursives permettent de réaliser une « déclaration » comme l'a fait le président Ouattara dans son discours historique tenu, pour la première fois devant le parlement réuni en congrès. Toutefois, la loi démocratique dont il se réclame tant, ne prédispose pas un choix préétabli et édité par un président sortant à un président entrant. Nous croyons que ces jets d'une énonciation

implicite mais fortement sous-entendue ne finiront pas par entacher le jeu démocratique dans cette jeune nation.

3. Les structures présuppositionnelles dans le discours.

L'adjectif "complexe" a bien le mérite de qualifier la notion de présupposition. En effet, nous le savons, les supports linguistiques des présupposés des phrases sont divers. Il est difficile de dresser une typologie exhaustive des phénomènes linguistiques qui entraînent une relation de présupposition. Sur le plan discursif, la présupposition est fréquemment sollicitée pour tenter, de manière indirecte, d'imposer certaines idées ou conceptions. Sans souci d'exhaustivité, nous étudions dans les lignes qui suivent certains aspects qui nous paraissent édifiants dans le discours du président Ouattara.

3.1. Les verbes factifs ou contrefactifs.

Est dit factif, D. Maingueneau, 2005, p 85 « les verbes qui présupposent la vérité (les verbes factifs) ou la fausseté (verbes contrefactifs). Comment ces verbes apparaissent-ils dans le discours du président et quelle est la valeur sémantique qui s'en dégage du point de vue interprétatif ? Soit l'extrait :

Parce que la loi fondamentale ivoirienne a été, dans un passé récent, à l'origine des nombreuses crises qu'a connues notre pays, il s'agissait, à travers cette nouvelle constitution plus moderne de tenir compte de l'évolution de notre société et de nos traditions, en renforçant les Institutions de la République, en respectant les engagements internationaux souscrits par l'État de Côte d'Ivoire afin de consolider la paix et la stabilité politique dans notre pays. Ainsi, cette Constitution affirme notre attachement à la légalité constitutionnelle et aux institutions démocratiques ainsi qu'à la promotion de la bonne gouvernance.

D'emblée, nous situons le contexte des propos du président de la République. En effet, la Côte d'Ivoire a connu une instabilité politique depuis le coup d'État de la junte militaire de 1999, précisément le 24 décembre, dirigé de main de maître par feu, le général Robert GUEI. Une fois installée au pouvoir, la junte, voire la communauté internationale ont estimé que la constitution d'alors était à l'origine de cet état de fait, d'où la soumission d'un nouveau texte avec pour point focal les connecteurs linguistiques « et » et « ou ». Au terme d'un long processus de consultation, ce nouveau texte n'a pu trancher la question qui s'est soldée par des troubles plus graves. Bref. En tout état de cause, les propos du président Ouattara s'articulent autour de cette question constitutionnelle en vue de réconcilier définitivement les ivoiriens et préserver le climat social, mais surtout de prévenir des troubles futurs. Et ce, au regard des acquis solides de développement issus de sa gouvernance, il s'arroge le droit de modifier encore la constitution qui garantisse à jamais la stabilité et la paix dans le pays. Mais comment ? Cette question constitue la colonne dorsale d'une adresse historique devant le parlement.

Dans le passage ci-dessus, les faits plausibles, en termes de factifs, donc de vérité relèvent de ce qui suit : « parce que la loi fondamentale ivoirienne a été, dans un passé récent, à l'origine de nombreuses crises qu'a connues notre pays, [...] ». Le président donne comme le rappel d'une vérité déjà établie ce sur quoi porte en fait son discours. C'est

probablement pour esquiver ce présupposé de vérité que le locuteur convie le parlement à abonder dans la même vision (la sienne) aux représentants du peuple. C'est sans doute cet aspect qui ne va pas certainement emporter l'adhésion du peuple lui-même dans la mise en pratique de cette loi, et qui pourrait encore davantage occasionner des situations plus dramatiques. Le peuple aurait souhaité une consultation plurielle par le truchement d'un referendum pour trancher la question comme cela est de coutume et que lui-même (le président Ouattara) a rappelé dans son exposé liminaire (Cf. discours) avec un taux de 93,42 pour cent de suffrage exprimé. Ce que nous relevons de contrefactifs dans un tel discours, c'est qu'en réalité une bonne constitution ne garantit pas forcément une stabilité dans un pays. Bien d'autres facteurs dont nous faisons économie pourraient constituer la cause ou les causes d'une faiblesse gouvernementale et par ricochet, créer des troubles. Cette situation nous amène, nous analyste, de nous interroger sur la question même de l'indépendance de nos États africains où, tout dépend encore en partie et foncièrement de l'extérieur, des pays colonisateurs. A ce niveau, nous relevons donc les faiblesses d'une telle allocution car, en réalité, les propos du président sont frappés d'une insuffisance certaine. Comme pour dire que toutes les fois qu'un président accèdera à la magistrature suprême, il va falloir modifier la constitution qui régit la nation. La bonne gouvernance tant prônée est-elle toujours tributaire d'une bonne constitution ? Qu'en est-il des verbes subjectifs dans le discours ?

3.2. L'étude des verbes subjectifs dans le discours du président.

Les structures présuppositionnelles sont nombreuses dans le discours. Hormis les verbes factifs et contrefactifs que nous venons de voir supra, nous relevons les verbes subjectifs, les verbes ou les marqueurs aspectuels (cesser de, à nouveau), les nominalisations (le désespoir), les descriptions définies, les constructions clivées, les relatives appositives etc. Toutes ces données linguistiques relèvent des structures présuppositionnelles. Toutefois, nous nous intéresserons exclusivement à l'étude des verbes subjectifs dans les énoncés. En effet, ce choix s'inscrit dans une perspective d'emplois récurrents de verbes qui relèvent de la pure subjectivité langagière dans le discours. Ces verbes impliquent un jugement de valeur dans le discours et leur valeur évaluative est bien généralement prise en compte par l'énonciateur. Apprécions : « j'ai donné le meilleur de moi-même pour mes compatriotes, parce que j'**aime** mon pays. (...). Comme je l'indiquais tout à l'heure, la Côte d'Ivoire **se porte bien** ! La Côte d'Ivoire **rayonne** et assume son leadership dans la sous-région. (...) . Je **suis fier** de toutes ces belles performances... »

L'évaluation subjective du discours est marquée d'emblée par le pronom « je » et ses substituts (nous avons relevé 70 occurrences dans le corpus) qui indiquent la forte présence du tenant du discours. L'énonciateur peint ici un tableau harmonieux du bilan de ses neuf ans de pouvoir. Les verbes « aimer, donner, rayonner, être fier, se porter bien... », sont autant de formes verbales hautement subjectives. Ils sont employés pour porter un jugement de valeur. Cette description subjective n'est pas fortuite. En effet, une telle "peinture" appelle nécessairement une invitation à l'auditoire de partager cette subjectivité, par les performances remarquables et exceptionnelles enregistrées au cours de

son mandat. L'énonciateur profite de l'image de soi, pour amener son auditoire dans le sens le plus favorable qu'il propose des faits relatifs à sa gouvernance, supposée bonne, très bonne d'ailleurs. Bien plus, l'explosion exclamative en fin d'énoncé (...la Côte d'Ivoire se porte bien !) est un aspect additif de la subjectivité langagière dans le discours. Mais on s'en doute. Non seulement, comme le dit D. Maingueneau, 2005 : p 87 et dont nous épousons les propos : « il peut y avoir manipulation, coup de force discursif, mais aussi parce qu'il est impossible à l'énonciateur de connaître exactement ce qui est admis ou non par le destinataire. Il en réduit à faire constamment des hypothèses à ce sujet ». L'énonciateur donne le statut de présupposés aux informations les plus importantes pour son auditoire. C'est là une manière d'informer l'auditoire en donnant une apparence naturelle subjective à la communication et l'amener à partager cette subjectivité que des linguistes comme C. Kerbrat Orecchioni (2016) ont appelé « les modalités intersubjectives ».

3.3. Les présupposés pragmatiques.

Les présupposés que nous venons d'étudier relèvent des structures présupposées sémantiques, que l'on oppose bien souvent des présupposés pragmatiques. Ces derniers ne sont pas des éléments du contenu de l'énoncé, mais dépendent de l'énonciation, des conditions de réussite de l'acte de langage. Par ailleurs, nous savons avec D. Maingueneau que tout acte de langage par son énonciation implique que les conditions de sa légitimité sont réunies. Cette « implication » peut-être reformulée comme une présupposition pragmatique. Ici, l'acte du président de la république, à travers son discours est un acte de questionnement, en vue de modifier la constitution par ordonnance à défaut de la procédure normale au bénéfice d'un référendum. Et il reconnaît ce fait par ces propos : « je voudrais rappeler que la révision de la constitution relève d'une procédure normale, prévue par la constitution elle-même (...), il est apparu nécessaire d'initier quelques adaptations (...), de procéder, comme l'ont préconisé d'éminents juristes, notamment le président du comité d'Experts chargé de la rédaction de l'Avant-projet de constitution, à des améliorations techniques pour assurer un meilleur fonctionnement des institutions ».

L'acte de questionner le parlement du président Ouattara présuppose un certain nombre de choses : par exemple que le questionneur-énonciateur ne connaisse pas la réponse, qu'il soit intéressé à ce qu'on lui (le parlement) réponde, que la réponse ne soit pas évidente, que l'auditoire ou le destinataire soit susceptible de connaître la réponse, etc. Dans ces conditions, l'énonciateur cherche l'approbation concrète ou pragmatique de l'auditoire ; il souhaite par cette explosion subjective que le parlement lui donne mandat, lui autorise le droit pour procéder à une modification de la constitution. L'énonciateur cherche à légitimer son acte. À ce titre, il se met en avant-garde de putatifs experts ou du moins, il s'appuie sur des propositions de juristes qu'il caractérise à souhait lui-même « d'experts » pour légitimer son projet de modifier la constitution. On peut parler ici d'une connivence ou d'une complicité tacite, savamment orchestrée en avance pour la porter devant tous les députés et les sénateurs, car de telles pratiques, en politique sont minutieusement préparées. C'est bien parce qu'il existe de telles présuppositions que certaines

manipulations sont possibles, et au premier chef le mensonge qui sous-tend l'acte d'énonciation. En outre, avec des pratiques de manipulation de cette nature, aucune objection réelle et véritable ne saurait se poser. La présupposition pragmatique atteint forcément ses objectifs. En d'autres termes, l'auditoire est supposé adhérer aux propos de l'énonciateur. Et pour plus de mécanismes dans le processus argumentatif, l'énonciateur ne lésine pas sur les mots pour ménager son image le plus favorable possible, que nous voyons à présent dans les lignes qui suivent.

3.4 Se ménager soi-même.

Dans son adresse au parlement, le président de la république a mis tout en œuvre dans son argumentation pour favoriser l'adhésion parfaite de l'auditoire. L'argumentation dans cette posture énonciative occupe une place importante. C. Perelman, L. Olbrechts-Tyteca dans *la nouvelle rhétorique* (1970 : p.5) ont défini l'argumentation comme « *des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment* ». Ainsi, l'énonciateur du grand jour a su établir dans sa communication les prémisses de l'argumentation qui permettent d'établir cette communion parfaite des esprits, en tablant sur des valeurs acquises que sont : la sécurité, la paix, la stabilité, pour ne citer que celles-ci. A ces acquis, il faut adjoindre le rayonnement du pays à l'échelle continentale et mondiale.

Le président, se félicitant de ces réalisations ménage sa face positive et le territoire de son auditoire. A lire le président, dans un discours minutieusement préparé pour la circonstance, sur les acquis réalisés à son compte, il se montre informatif. Il se décerne une sorte de brevet de bonne conduite langagière en se complimentant (je me félicite, je suis particulièrement heureux d'être ici etc.). A ce titre, nous convenons avec C. Orecchioni (1987 : p 15) à propos du compliment : « c'est un acte de langage illocutoirement double : en tant qu'assertion, il prétend faire admettre au destinataire son contenu comme vrai ; en tant que cadeau verbal il vise à faire plaisir ». En outre, D. Maingueneau, 2005 : p 116 avance que « le compliment menace aussi le territoire du destinataire puisqu'il suppose une ingérence dans ses affaires (...), l'oblige à fournir une compensation ». Par conséquent, l'auditoire ne peut qu'acquiescer les propos complimentés du locuteur en valorisant sa face positive car, un rejet peut porter atteinte au président. Il peut penser qu'on redoute sa sincérité. C'est donc une question de dosage du discours argumentatif pour éviter une répulsion possible de l'auditoire car « toute médaille a son revers, dans les lois du discours, il ne faut pas trop en faire (...), l'humilité peut se dégrader en bassesse », D. Maingueneau, 2005 : p 114. Tout cela est tributaire d'une certaine subjectivité du discours de l'énonciateur, ici le président de la république.

4. L'évaluation subjective dans le discours.

Dans son adresse historique au parlement, c'est bien l'image que le locuteur construit, délibérément ou non dans son discours, qui constitue un composant de la force illocutoire. Cette adresse ne peut se soustraire de l'émotion de l'énonciateur que nous

analysons à présent. L'émotion ou « le pathos » de l'énonciateur est distillée dans le discours sous plusieurs formes linguistiques.

4.1. Les pronoms personnels.

Le discours du président est perçu comme une tentative d'éveiller une émotion chez l'allocutaire. Il a certes des mentions verbales de sentiment qui sont tantôt directes, tantôt indirectes. Cependant, l'émotion ou le « pathos » mentionnée en toutes lettres est attribuée au locuteur. Dans ce cas, le discours compte sur un « effet de contagion » qui, bien évidemment ne peut être garanti ou contrôlé. La marque tangible de cette émotion subjective (la plus remarquable) à notre humble avis est le pronom de la première personne « je » et ses substituts. Nous en avons relevé soixante-dix occurrences dans le discours. Tant bien considéré, nous sommes à mesure de dire que le discours du président est éminemment subjectif au regard de cette peinture à la fois pittoresque et édifiante de la marche du pays pendant ses neuf ans d'exercice du pouvoir. Les émotions se disent dans les procédés syntaxiques qui comprennent l'ordre des mots, les phrases exclamatives (comme je l'ai indiqué tout à l'heure, la Côte d'Ivoire se porte bien !), les interjections etc. Ces procédés syntaxiques peuvent à ce titre fonctionner comme des « pathèmes », à savoir des éléments censés provoquer une émotion dans l'auditoire. Dans cette perspective, R. Amossy, 2000 : p 179 énonce que « les sentiments du locuteur suscitent (ou du moins tentent de susciter) une empathie dans l'interaction qui s'établit avec son partenaire ». Le partenaire étant dans notre analyse les parlementaires et les sénateurs. Aussi les sentiments du locuteur-président dont il est question, par contre, font-ils l'objet d'une négociation entre lui et son allocutaire, où le premier c'est-à-dire le président, doit offrir une description qui permet à son public de se projeter dans le tiers dont on l'entretient. Aux pronoms personnels, s'ajoutent les adjectifs qualificatifs dans l'aspect subjectif du discours.

4.2. L'évaluation subjective par l'adjectif qualificatif.

La classe adjectivale est un élément essentiel de l'analyse stylistique. Aussi un grand nombre d'adjectifs qualificatifs constituent-ils un lieu d'inscription privilégié de la subjectivité. Traditionnellement, les grammairiens divisent les adjectifs en « objectifs » et « subjectifs ». Cette distinction est justifiée par deux raisons : les uns décrivent le monde, les autres renvoient à un jugement de valeur du sujet énonciateur. Seuls nous intéressent les adjectifs subjectifs ou affectifs. Ceux-ci, comme le souligne C. Orecchioni (1980), énoncent en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent une relation émotionnelle du sujet parlant (ici le président) en face de cet objet. Dans son discours face au parlement réuni en congrès, le président use adroitement des moyens linguistiques pour emporter l'adhésion de son auditoire face au décryptage des acquis politiques sous son mandat. A titre illustratif et indicatif, nous pouvons relever par exemple : « je suis *particulièrement heureux* de me retrouver ici (...), je voudrais aussi vous dire *ma grande fierté* d'être devant vous... ». Dans ces extraits, les adjectifs « heureux et grande » achèvent par convaincre quant à leur charge de subjectivité contenue dans les propos du président. Encore mieux, la construction syntaxique amenée sur la forme :

verbe + adjectif possessif + adjectif qualificatif + préposition et verbe + adverbe + adjectif + préposition, constitue une forme intensive du discours du point de vue affectif de la part du locuteur. Qu'en est-il du verbe dans cette ferveur émotionnelle ?

4.3. L'émotion par le verbe.

La valeur évaluative du verbe dans le discours est bien généralement prise en charge par le sujet parlant. Soit l'extrait : (...) *parce que j'aime mon pays*. .. (trente occurrences) dans le discours ne serait-ce que pour ce seul verbe. À travers cette illustration, l'énonciateur, par l'emploi de ce verbe intrinsèquement subjectif, montre son amour, son attachement indéfectible à son pays. En effet, il espère fort bien que cet amour qu'il manifeste sans fioritures atteindra par ricochet son auditoire et favorisera son adhésion à l'analyse qu'il fait de la situation. Au terme de cette évaluation subjective, nous pouvons nous intéresser à la visée pragmatique dans l'interaction argumentative du discours.

4.4. La visée pragmatique du discours.

La pragmatique étudie les relations entre le système de la langue et son emploi en situation. Nous sommes en effet de plus en plus sensible au fait que, le sens n'est pas seulement inscrit dans les énoncés, mais qu'il se construit aussi à travers l'activité des sujets engagés dans une communication inscrite dans des contextes toujours particuliers. C'est à cet exercice de sens auquel se livre le président de la République, du moins son discours face au parlement. Quelle est l'intention pragmatique associée à l'argumentation discursive singulière de l'hôte du jour ? Pour D. Maingueneau, 2005 : p 4, « la pragmatique se présenterait ainsi comme l'étude non des phrases comme types, hors contexte, mais des occurrences des phrases, de cet événement singulier qu'est chaque acte d'énonciation ». En outre, en s'adressant ce jour (05 mars 2020), à quelques mois de l'élection présidentielle dans le pays, le locuteur, à travers ses propos, semble projeter son image qui constitue en la matière et à notre humble avis, une stratégie. Par ailleurs, la représentation que le locuteur se fait de son public s'inscrit dans le discours en déterminant des modalités argumentatives. Il donne à son public une image de lui-même susceptible de favoriser son entreprise de persuasion. Ainsi, le locuteur dans ses propos, comme le souligne R. Amossy, 2000 : p 57, « tente d'infléchir des opinions (contraires) et des conduites (contraires) en lui tendant un miroir dans lequel il prendra plaisir à se contempler ».

En vérité, et ce qui est plausible et pragmatique dans cette adresse, c'est l'intention inavouée de manipuler le texte fondateur de la république en sa faveur sur des points essentiels qui concourent à une confiscation du pouvoir d'Etat, soit par lui-même, soit par un tiers qu'il aura désigné. Soit l'extrait : « je voudrais vous annoncer solennellement, que j'ai décidé de ne pas être candidat à l'élection présidentielle du 31 octobre 2020 et de transférer le pouvoir à une jeune génération » De tels propos sont nuls et de nul effet, d'autant plus que la constitution elle-même accorde seulement deux mandats au président élu. Le locuteur se trouve au terme de ses deux mandats. Ce sont donc des propos qui ne peuvent émouvoir le commun des mortels. Encore que, ce n'est pas le président sortant

qui donne le pouvoir à qui il veut. C'est le peuple souverain en démocratie qui est sollicité en la matière et qui élit un candidat qu'il juge compétent avec un programme convaincant. En tout état de cause, nous épousons la pensée de Perelman, cité par R. Amossy, (1970, p 43) pour qui : « chaque culture, chaque individu a sa propre conception de l'auditoire universel, et l'étude de ces variations serait fort instructive, car elle nous ferait connaître ce que les hommes ont considéré, au cours de l'histoire, comme réel, vrai et objectivement valable. ».

Conclusion

La communication discursive du président de la république est une modalité privilégiée de la fonction actionnelle de la parole. Auditoire, postures énonciatives et ethos entretiennent un lien étroit et quasi « naturel » dans la mesure où ils participent de l'argumentation sous forme de moyens opérationnels. L'adresse du président vise à atteindre un but ; donc une démarche à visée persuasive. L'analyse a permis de comprendre que l'image de soi peut être au service de la fin poursuivie par le tenant du discours. L'auditeur se pose comme le garant de la Côte d'Ivoire moderne ; il veut doter le pays d'institutions fortes au terme de son mandat d'où la forte convocation de l'image de soi. Les traits de la performativité discursive ont permis de justifier l'argumentation dans la fonction stricte d'assignation de sens. L'acte de langage joue une fonction essentielle dans le discours. Ainsi les évaluations subjective et énonciative sont-elles une caractéristique importante dans le discours dans lequel l'auditeur se ménage lui-même dans le strict but des objectifs pragmatiques.

Références bibliographiques

- Amossy Ruth, (2000), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan.
- Cathérine K. Orecchioni, (2016), *Les actes de langage dans le discours*, Paris, Armand Colin.
- Cathérine K. Orecchioni, (1980), *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- Maingueneau D., (2005), *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Armand Colin.
- Maingueneau D, (1990), *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas.
- Maingueneau D, (1999), *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- Maurice Kouassi, (2016), *Le discours subjectif dans le Paradis français de Bandaman* Maurice, C.I.R.L, pp 117-134.
- Perelman Chaim, Olbrechts Tyteca O., (1970), *Traité de l'argumentation, la nouvelle rhétorique*, Université de Bruxelles.
- Véronique Schott-Bourget, (1994), *Approches de la linguistique*, Paris, Nathan

LA POLYSEMIE : ELEMENT MAJEUR DANS LA LANGUE JURIDIQUE

Monia SENDI

Université de Gafsa (Tunisie)

sendimoniam@yahoo.fr

Résumé

La polysémie est un phénomène fondamental et omniprésent dans toutes les langues naturelles. En fait, ce phénomène donne toute la plasticité et la richesse aux langues. La présence de cette notion dans la langue juridique rend la compréhension de cette notion très difficile par les non - juristes. À ce propos, il faut comprendre pourquoi nous parlons d'une langue du droit. En effet, le droit accorde des significations particulières et spécifiques pour les mots qui constituent le vocabulaire juridique. Dans ce présent travail, nous tenterons de présenter les caractéristiques de la notion de polysémie juridique en se basant sur la théorie de G. Cornu.

Mots-clés : droit, langue juridique, polysémie juridique, polysémie interne, polysémie externe.

Abstract

Polysemy is a fundamental and ubiquitous phenomenon in all natural languages. In fact, this phenomenon gives all the plasticity and richness to languages. The presence of this notion in legal language makes the understanding of this notion very difficult by non - lawyers. In this regard, we must understand why we are talking about a language of law. Indeed, the law grants particular and specific meanings for the words which constitute the legal vocabulary. In this present work, we will attempt to present the characteristics of the notion of legal polysemy based on the theory of G. Cornu.

Keywords : Law, Legal Language, Legal Polysemy, Polysemy Internal, External Polysemy

Introduction

Cet article présente une analyse de la notion de polysémie dans un domaine particulier qui est le droit. La polysémie juridique est considérée parmi les polysémies les plus complexes. Nous avons remarqué la rareté des études dans ce domaine. L'objectif de ce travail consiste à proposer une analyse de la notion de polysémie juridique. Dans ce travail, nous adoptons l'approche de G. Cornu (2005) qui est considérée parmi les études les plus pertinentes de la notion de polysémie appliquées au langage juridique. G. Cornu s'intéresse à la jurilinguistique. Le but majeur de cette approche est de désambiguïser le lexique juridique. Cet article s'articule autour de trois parties. Dans la première partie, nous allons définir le mot « droit ». Ensuite, nous allons décrire la langue juridique. La langue juridique fait partie des langues naturelles. Au sein de cette langue, nous trouvons des mots qui ont des sens exclusivement juridique et d'autres qui possèdent des différentes significations. Enfin, nous tenterons de donner une présentation générale de la notion de polysémie juridique.

I- Esquisse de définition du concept de droit

Le concept *Droit* est connu par sa complexité. La diversité des acceptions rend compte de la polysémie de ce terme. La détermination de sens exact de mot *Droit* est une tâche

très difficile vue la polysémie de ce mot. Pour mieux comprendre ce concept, nous allons citer la définition donnée par G. Cornu. Il détermine 7 emplois du concept de droit : (G. Cornu, 2009 : pp. 333-334).

I. Droit objectif (on écrit Droit – avec une majuscule – par opp. au droit subjectif)

a) Ensemble de règles de conduite socialement édictées et sanctionnées, qui s'imposent aux membres de la société.

b) Nom donné par certains auteurs à des règles non obligatoires positivement qui tire leur valeur d'une source autre que l'autorité étatique.

2. Science ou étude du Droit pris dans son ensemble ou dans telle de ses branches (auxquelles correspondent autant de disciplines juridiques).

3. Employé absolument peut être syn. de Droit idéal ou de Droit naturel ou encore de justice.

4. Dans un sens technique de précision, le droit subjectif (on écrit droit – avec une minuscule – par opp. à Droit objectif) : prérogative individuelle reconnue et sanctionnée par le Droit qui permet à son titulaire de faire, d'exiger ou d'interdire quelque chose dans son propre intérêt ou, parfois, dans l'intérêt d'autrui.

5. Plus largement, et dans un sens moins technique, toute prérogative reconnue par la loi aux hommes individuellement ou parfois collectivement (faculté, liberté, protection, etc.).

6. Par ex., désigne parfois en Droit public une faculté juridique qui est en réalité une compétence conférée pour l'exercice d'une fonction, ou une prérogative de l'autorité publique.

7. Syn d' —impôt ; s'emploie plus spécialement en matière de douane, d'enregistrement et des contributions indirectes.

Nous remarquons que le mot *droit* possède plusieurs emplois. G. Cornu détermine sept acceptions de ce concept. Il désigne un ensemble des règles qui ont pour objet de réguler la vie collective au sein de la société. Le concept *du droit* désigne l'ensemble des normes qui présentent les contraintes assurant des garanties pour les individus. Chaque individu possède des droits indépendamment de sa condition sociale. Le concept *du droit* est très utilisé cela explique la présence de plusieurs situations d'usage différentes. Les différents emplois de mot « *droit* » sont apparentés. Donc, ce concept est fortement polysémique.

2. La langue juridique

Pour définir la langue juridique, nous nous partons par les définitions suivantes :

- « Sous-système linguistique qui utilise une terminologie et d'autres moyens linguistiques et qui vise la non-ambiguïté de la communication dans un domaine particulier ». (Afnor, Norme Iso, 1990)

- « La langue juridique est l'une des langues de spécialité les plus complexes. Ses éléments constitutifs sont le sens, la syntaxe, le lexique et le style, dont le premier serait le plus impénétrable ». (G. Cornu, 1991 : p. 276)

- « On appelle langue de spécialité un sous-système linguistique tel qu'il rassemble les spécificités linguistiques d'un domaine particulier. En fait, la terminologie, à l'origine de ce concept, se satisfait très généralement de relever les notions et les termes considérés comme propres à ce domaine. Sous cet angle, il y a donc abus à parler de langue de spécialité, et vocabulaire spécialisé convient mieux». (J. Dubois, 1994 : p. 440).
- « Le discours juridique est un type de communication spécialisée singulièrement par un ensemble de traits qui tiennent autant à l'existence d'un vocabulaire spécialisé qu'aux particularités de sa structure discursive ». (D. Sereno Inacio, 2010 : p. 21)

La langue juridique est un langage particulier. La compréhension de cette langue n'est pas à la portée de tous les gens. Elle semble étrange et même mystérieuse. En effet, pour comprendre certains vocabulaires, nous cherchons, le plus souvent, des synonymes et des équivalents. Cela multiplie les risques de perdre le premier sens et de ne pas comprendre sa précision technique.

Cette langue fait partie de ce qu'on appelle langue de spécialistes. Nous constatons que la majorité de linguistes estiment que la langue de spécialité n'est qu'une partie des langues naturelles. Cette langue présente une particularité au sein de chaque langue. La langue juridique est compréhensible seulement par les juristes. Elle possède des spécificités qui la rendent une langue étrange. La langue juridique est utilisée dans un domaine particulier. J. Sourious et P. Lerat la considèrent comme « une façon particulière de s'exprimer, un mélange des phénomènes de langue courante et des phénomènes étranges à cette dernière ». (J. Sourious et P. Lerat, 1975 : p. 9)

La langue spécialisée est utilisée par les spécialistes pour communiquer entre eux. A ce propos, les spécialistes parlent des termes possédant uniquement un sens en droit c'est à dire des termes qui appartiennent exclusivement au langage du droit. Tous ce débat explique bien pourquoi il y a un langage spécialisé pour le domaine juridique.

Selon G. Cornu le lexique juridique comprends environ 10000 mots. Ces mots possèdent un ou plusieurs significations dans la langue juridique. G. Cornu (2005) affirme qu'il existe environ 400 mots d'appartenance exclusive juridique. Ces termes n'ont pas un sens extralinguistiques. Nous citons les mots suivants : greffier, inquisitoire, codicille, etc. En effet, les mots appartenant exclusivement au langage juridique possèdent un sens très précis. Ce type de mots présente des éléments particuliers et exclusifs dans le système juridique. Les autres mots sont considérés des mots de double appartenance. Ils possèdent une diversité de significations dont une au moins juridique. Nous citons les mots suivants : contrat, gouvernement, gage, etc.

Cela fait appel à un phénomène de multiplication de sens qui est la polysémie. Pour résumer, nous pouvons dire que la langue juridique est un ensemble des termes qui ont un ou plusieurs sens juridiques. La langue juridique présente un ensemble de mots qui possèdent un sens juridique et qui font partie de la langue courante. La langue juridique

n'est pas un ensemble de termes seulement mais aussi des textes comme les lois, les décisions de juristes, *etc.* Mais, ils possèdent des sens particuliers (sens juridique). Cela explique pourquoi nous ne pouvons pas parler des mots d'appartenances juridiques exclusives. A ce propos G. Cornu fait la distinction entre la polysémie interne et la polysémie externe.

3- La polysémie dans le discours juridique

3.1 La polysémie

Par définition, le mot polysémie désigne le fait qu'une même unité linguistique possède plusieurs significations. Cette notion est créée par Bréal. Il la définit comme un processus de dynamisme langagier. Il estime que la présence d'un nouveau sens ne supprime pas l'ancien.

Le sens nouveau, quel qu'il soit, ne met pas fin à l'ancien. Ils existent tous les deux l'un à côté de l'autre. Le même terme peut s'employer tour à tour au sens propre ou au sens métaphorique, au sens restreint ou au sens étendu, au sens abstrait ou au sens concret...À mesure qu'une signification nouvelle est donnée au mot, il a l'air de se multiplier et de produire des exemplaires nouveaux, semblables de forme, mais différents de valeur. Nous appellerons ce phénomène de multiplication la polysémie.. (M. Bréal, 1982 : pp. 154-155)

La notion de polysémie est fréquemment abordée ces dernières années. Elle est définie comme la propriété des mots possédant plusieurs significations. La plupart du vocabulaire français est polysémique. Cette notion est traitée comme un phénomène fondamental dans les langues naturelles. La notion de polysémie en tant que phénomène de diversité des sens s'oppose, d'une part, à la monosémie et d'autre part à l'homonymie. Cette notion est considérée comme un phénomène universel. Bréal écrit : « toutes les langues des nations civilisées y participent : plus un terme a accumulé de significations, plus on doit supposer qu'il présente des côtés divers d'activité intellectuelle et sociale. On dit que Frédéric voyait dans la multiplicité des acceptions une des supériorités de la langue française : il voulait dire sans doute que ces mots à sens multiples étaient la preuve d'une culture plus avancée ». (M. Bréal, 1982 : p. 144).

La problématique de la détermination de sens présente le souci de tous les chercheurs. En fait, l'omniprésence de la notion de polysémie dans la majorité de vocabulaires français présente aussi un autre défi, notamment dans un domaine particulier et spécifique qui est le droit. En effet, les juristes se trouvent faces à ce phénomène de multiplication des significations. En effet, ces sont les conséquences pratiques qui gênent plutôt que les spécialités techniques et fonctionnels.

3.2. La polysémie juridique

Comme nous venons de dire précédemment la polysémie, désigne l'existence de plusieurs sens apparentés. La polysémie de la langue juridique est considérée parmi les contraintes qui sont difficiles à résoudre. La langue juridique est classée parmi les langues de

spécificité la plus polysémique. Le phénomène de la polysémie touche aussi le domaine du droit. Dans cet article, nous allons mettre l'accent sur les analyses données par G. Cornu.

3.2.1- La polysémie externe

Selon la théorie cornéenne, il existe deux types de polysémie : polysémie externe et polysémie interne. Il définit la polysémie externe de la manière suivante selon G. Cornu, (2005 : p. 69) :

- termes d'appartenance juridique principale» : présentent les mots fondamentaux du droit. Citons les mots suivants : juge, juger, loi, droit, *etc.*
- termes ayant principalement un sens extrajuridique.

Ces termes sont empruntés à la langue courante par le vocabulaire juridique. Ces termes, possèdent, au moins un sens propre au droit, nous citons les exemples suivants : constater, conséquence, argumenter, *etc.* Donc G. Cornu fait la distinction entre deux ensembles de mots. Le premier comprend les mots qui sont apparus strictement pour l'employer dans le domaine de droit. Puis par glissement de sens ces mots sont employés dans d'autres domaines. Le second ensemble regroupe les mots qui sont empruntés de la langue courante pour leurs données des significations juridiques. G. Cornu estime que les tendances d'écarter le phénomène de la polysémie externe est vain. Il ajoute : « le nombre des signifiés est incomparablement plus élevé que le nombre des signifiants, et en droit la réserve des termes juridiques est définie, quand la création intellectuelle est indéfinie ». (G. Cornu, 2005 : p. 87)

3.2.2- La polysémie interne

G. Cornu définit la polysémie interne de la manière suivante : « la possession par un même terme d'au moins deux sens juridiques potentiels » (G. Cornu, 2005 : p. 88). Ce genre de polysémie touche la plupart de vocabulaire juridique. Prenons l'exemple de mot « *droit* » qui possède plusieurs acceptions. Par conséquent, il a des nombreuses significations en fonction de contexte. Certains juristes considèrent la polysémie comme une source de mal entendu dans un domaine particulier. Les théoriciens cherchent à éliminer cette notion de la langue juridique. En contrepartie, G. Cornu considère la polysémie comme un fait linguistique et une source de créativité langagière.

Les législateurs cherchent à résoudre ce problème de diversité de signification en réduisant l'emploi des termes polysémiques. Prenons l'exemple de mot *conseil*, selon la définition donnée par le *TLFi*⁷, ce mot peut avoir les significations suivantes :

- a) Avis donné à quelqu'un pour l'aider à diriger sa conduite (personne moral ou professionnel).
- b) Personne qui en assiste une autre de ses avis pour la guider dans la conduite de sa vie et/ou de ses affaires.

⁷ Le *TLFi* est le sigle du dictionnaire *Le Trésor de la langue française informatisé*. Ce dictionnaire est réalisé par l'Institut National de la langue française. Ce dictionnaire est considéré comme une base de connaissance accessible sur Internet sur le site <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

c) Groupe de personnes chargées de donner des avis dans certaines affaires publiques ou privées, et/ou d'administrer et de diriger ; assemblée, réunion statutaire de personnes groupées en assemblée consultative et/ou délibérative.

Nous remarquons que les diverses significations de mot *conseil* sont apparentées. Le mot *conseil* possède un sens général au sein de la langue juridique.

Pour résumer, nous pouvons conclure, à ce stade, que la précision et la clarté du vocabulaire juridique sont menacées par l'omniprésence de la notion de polysémie juridique. La polysémie des termes juridiques connaît deux formes : la polysémie externe et la polysémie interne. Nous parlons d'une polysémie interne lorsque un mot possède plusieurs significations dans le même domaine ou les diverses branches d'un domaine. Lorsqu'un mot présente d'autres significations hors le domaine nous parlons d'un cas de polysémie externe. La polysémie externe présente une double appartenance de termes juridique.

4- Les tentatives de la désambiguïsation du lexique juridique

Normalement, dans la langue juridique. Nous ne parlons pas d'un terme polysémique. Alors que, ce n'est pas le cas, les mots juridiques possèdent eux aussi des sens multiples. Les termes juridiques polysémiques sont nombreux. En revanche, la notion de polysémie est traitée comme une source d'ambiguïté. M. Yaguello estime à ce propos « À un signifiant unique peuvent correspondre des signifiés différents. Le prix à payer est le risque de l'ambiguïté » (M. Yaguello, 1982 : p. 18). La détermination de sens est le résultat de l'interaction entre les différentes composantes de l'énoncé.

Pour dépasser le problème de la polysémie de mots juridiques et pour désambiguïser les sens, il faut choisir des termes très précis et qui ont un sens stable. Les législateurs cherchent eux aussi des moyens pour résoudre le problème causé par l'omniprésence de la notion de polysémie dans un domaine très spécifique qui est le droit. Les législateurs doivent imposer un sens définitif à un polysème. Selon la conception de G. Cornu, la solution pour résoudre le phénomène de multiplication de signification débute par le « le choix d'un lexique approprié au cours de la création des textes juridiques. En théorie, les mots sélectionnés devraient avoir un sens stable, le plus précis possible et, idéalement, univoque ». (I. Petru, 2013 : p. 7)

Parmi les autres moyens de désambiguïsation est le recours aux néologismes. Les néologismes est un autre moyen extrêmement efficace dans la lutte contre la polysémie. Cela consiste selon (G. Cornu, 2005 : p. 108) « à baptiser ou rebaptiser une réalité juridique d'un nom nouveau ». La néologie est donc « un moyen de prévenir l'amplification de la polysémie, mais non un moyen de réduire la polysémie existante » (G. Cornu, 2005 : p. 111). Ces moyens semblent inefficaces dans la lutte contre la polysémie parce que le lexique juridique évolue rapidement.

A ce propos, les lexicographes interviennent eux aussi pour désambiguïser les mots polysémiques. G. Cornu (2005) adopte l'approche de Vaugelas qui consiste à énumérer et à choisir des significations très précises. Nous remarquons que cette approche pose plus des questions que des réponses. Nous pouvons conclure que malgré la difficulté de cerner la notion de polysémie, elle reste toujours un élément majeur de lexique juridique.

Conclusion

Dans cet article, nous avons essayé de mettre l'accent sur le rapport entre la langue juridique et la polysémie. En effet, La langue juridique fait partie de la langue courante. Elle est une langue professionnelle. L'étude de la langue juridique est très difficile vue la complexité et la spécificité du vocabulaire juridique. La langue juridique est une langue technique d'excellence.

Les chercheurs distinguent les mots qui appartiennent à la langue juridique. Les mots qu'ont un emploi exclusif juridique c'est à dire des mots propres à la langue juridique. Et les mots de double appartenance qui ont un ou plusieurs acceptions dans le droit. En effet, cette double appartenance fait appel à un phénomène de rapprochement et de multiplication de sens qui est la polysémie. L'omniprésence de la notion de polysémie dans la langue juridique est considérée parmi les aspects les plus difficiles à traiter. Dans ce présent travail, nous avons présenté les analyses de G. Cornu (2005). Cette notion touche la plupart du vocabulaire juridique. La langue du droit est classée parmi les langues le plus polysémique. Certains juristes estiment que cette notion influence négativement la langue du droit. Nous notons plusieurs efforts pour désambiguïser les langues juridiques. G. Cornu (2005) considère la polysémie comme une notion fondamentale du vocabulaire juridique.

Références bibliographiques

- AFNOR (1990), Terminologie, Norme ISO 1087, Paris.
- BREAL M., (1982) *Essai de sémantique*, Paris, Hachette.
- CORNU G. (2005), Linguistique juridique, Paris, Montchrestien.
- CORNU, G. (1991), Terminologie, langue et discours juridiques. Sens et signification du langage du droit, Meta 31/I.
- CORNU, G. (2001), Compréhension ou incompréhension du droit? Sombre verdict, *Rechtshistorisches Journal*, Löwenklau Gesellschaft e.V.
- CORNU, G. (2009), *Vocabulaire juridique*, Paris, Presses universitaires de France.
- DUBOIS, J. et coll. (1994), Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage, Larousse, Paris.
- LERAT P. SOURIOUX J. (1975), *Le langage du droit*, Paris, PUF. <https://lasodyla.uac.bj/appele-a-contribuer-n6/>

- PETRŮ I. (2013), la polysémie : élément majeur de la terminologie juridique selon G. Cornu. Un exemple récent du traitement législatif de ce phénomène en droit tchèque, Université de Bohême du Sud, České Budějovice.
- SERENO INACIO, D. (2010), l'utilité de la terminologie juridique comparée dans la résolution des difficultés de la traduction juridique de l'espagnol et du portugais vers le français, Université Lumière Lyon 2.
- TLFi : Dictionnaire Le Trésor de la langue française informatisé : consultable à <http://www.atilf.fr/tlfi>
- YAGUELLO M., (1981) Alice au pays du langage : pour comprendre la linguistique, Paris, Seuil.

BLACK AMERICANS' INSANE MENTALITY AS A MAJOR FACTOR OF RACISM IN THE UNITED STATES OF AMERICA

Ferdinand KPOHOUE

A. André O. EDON

University of Abomey-Calavi (Benin)
ferdinandkpo@yahoo.fr

Abstract

There are many reasons why there is racism in the United States of America. One of these reasons, perhaps the most important, is undoubtedly blacks' mentality, wherever they happen to be. This paper intends to carefully explore this reason and seize the same opportunity to suggest how blacks could wipe out this social problem. Blacks as a whole have long suffered from inferiority complex, notably prior to the New Negro or Harlem Renaissance, which had a little success in instilling in the psyche of the black subjects the positive image of their cultural heritage. They naively think that they are naturally inferior to whites. Blacks demonstrate their inferiority complex in many ways : their fashions, their craving to be integrated in the white society notwithstanding the hostility of the latter, their lack of self-worth, their strong desire to become white or their false image of whiteness, their wrong image of the color of their skin (blackness), their abusive expectation from white people whom they sometimes view as gods, and their strong faith in God rather than in work. These aspects are indicators of blacks' insane mentality. Thus, they shall be examined one after another in this article.

Keywords : Racism, Insane Mentality, Blackness, Whiteness, Harlem Renaissance.

Résumé

Il y a beaucoup de raisons pour lesquelles le racisme a souvent lieu aux Etats Unis d'Amérique. Une de ces raisons, peut-être la plus importante, est indiscutablement, la mentalité des Noirs où qu'ils soient. Cet article a pour but d'examiner attentivement cette raison et de saisir la même occasion pour proposer les moyens d'éradication de ce problème social. Dans leur ensemble, les Noirs ont longtemps souffert du complexe d'infériorité, particulièrement avant la Renaissance de Harlem qui avait un peu réussi à inculquer dans la psychologie des Noirs une image positive de leur héritage culturel. Ils pensent naïvement qu'ils sont inférieurs aux Blancs. Les Noirs manifestent leur complexe d'infériorité sur plusieurs plans : leurs styles, leur envie trop poussée d'intégrer la société blanche en dépit de l'hostilité de cette dernière, leur manque d'amour-propre, leur fausse conception de la blancheur et de la noirceur, leur attente abusive des Blancs qu'ils considèrent parfois comme des dieux, et leur foi qui repose entièrement sur Dieu plutôt que sur le travail. Ces aspects sont des indicateurs de la maladie mentale dont souffrent les Noirs. Ils seront examinés dans le présent article l'un après l'autre.

Mots-clés : racisme, maladie mentale, noirceur, blancheur, Renaissance de Harlem.

Introduction

Throughout their stay in the United States of America, people of African descents later referred to as African Americans or black Americans have been victims of racism. Considered aliens, from a different and inferior race, they have been marginalized and have not been believed to be worth a good and human treatment. For many centuries white Americans as a whole have been the "Bad Samaritan" (Bible, Luc 10 : 33-35), the scourge for blacks. Slaves, black Americans were viewed as mere objects or at best pets

and were treated as such for many centuries (Gray, 2013). They were sometimes treated pitilessly, even worse than wild animals. There were laws against teaching slaves to read and write (Horton and Edwards) during slavery. They had no other rights than to submit themselves to their masters and work from dawn to dusk without salary. They had to work hard and complete their daily tasks for fear of being severely punished. While some slaves labored under the “task” system, with a certain amount of work to complete in a day, others, worked in gangs, under the supervision of overseers or slave drivers (Op.cit). In certain areas the death rates were high because of poor or harsh treatment (Kennet and Virginia), and certainly because of worry and anxiety.

The passage from the state of slavery to that of freedom or emancipation in 1863 (Palmer, 2002) had had little influence on the way blacks were treated. Considered henceforth second-class citizens, another type of species or race, systematically inferior to whites, they were not believed fit in to live together with whites, close by close. They had to be separated from whites and form a society apart without any serious human rights or dignities. Many writers and historians and many other witnesses believed that the freedom granted or won by blacks was more nominal than genuine. Indeed, black Americans, without any resource or means, were abandoned to themselves, helplessly.

Rather than viewing blacks as teammates and approving of their “collocation”, giving them support and attention, white Americans made rivals and opponents of them and shut their door against them because of the awkward ideology about race that was rife in the US at the moment, and that still goes on today though at a low speed. This social problem which is known as racism has been an object of lots of studies, including the reasons or causes behind it : skin color, hatred, ignorance, egotism, capitalism, and prejudice. Yet there is one more reason which is not usually the focus of many writers, but which deserves a careful attention ; this is blacks’ insane mentality.

Writer Gayle Addison expresses out black Americans’ view of their homologues, white Americans in these words : A view of the world which depicts Western Civilization – its institutions and culture – as the sine qua non of human achievement has become part of the mental equipage of each black spirit. In the house of bondage where the black body lies prostrate, the eternal note still sounds : whiteness is divine, blackness is evil (Addison, 1972).

In the same vein, Alvin F. Poussaint says :

Although the Negro’s self-concept is determined in part by factors associated with poverty and economic class status, being a Negro has many implications for ego development of black people that are not inherent in lower-class membership. The black develops in a color caste system and inevitably acquires a negative self-esteem that is the natural outcome of membership in the lowest stratum of such a system. Through contacts with institutionalized symbols of caste inferiority such as segregated schools, neighborhoods, etc, and more indirect negative indicators such as the reactions of his own family, he gradually becomes aware of the social and psychological implications of racial membership. He may see himself as an object of scorn and disparagement, unwanted by the white high caste society, and as a being unworthy of love and affection. Since

there are few counterforces to this negative evaluation of himself, he develops conscious or unconscious feelings of inferiority, self-doubt, and self-hatred (Poussaint, 1970).

It is non-negotiable that black Americans as a whole, as noticed Addison and Poussaint, suffered terribly from inferiority complex. Majority of them developed during the Harlem Renaissance a subconscious wish to be white. Their attitudes and behaviors reflected a loss of personal identity, an absence of self-pride, a want of self-assurance, a lack of own perception of things and a short of individual personality. Thus, they were doomed to live in the confinement of imitation and to be always followers rather than leaders. And if “charity begins at home,” humiliation or disgrace too, hardly starts nowhere else than at home. This means internal or intrinsic value or worth of a person depends on themselves. What is clear is that, as a saying goes, “You are never as well served as when you serve yourself.” One Yoruba saying makes the point clearer in these terms : “Irinisi ni isoni lojo” to mean that the look of someone is a major determinant of their being respected/honored or disrespected/dishonored.

Having started a long time in the past, inferiority complex continues up to this day and black Americans are hardly an exception. In *Discourse on Colonialism* Aimé Césaire noticed this concerning blacks’ attitudes toward whites : “They take whites for gods and expect of them everything one expects of divinity” (Césaire, 1955, p.15). They think that they are less important than whites. They warmly welcome everything that comes from white people, including their cultures, even if they contrast their social values. According to Professor Ambroise Médégan about black characters from Toni Morrison’s *Sula* in ‘The Politics of Integration in Toni Morrison’s Writings’ in *Particip’Action* : “They [blacks] reject the African American realities without being ever sure to be accepted by the Euro American culture to which they aspire to belong.” *Particip’Action* (p.82) In their attempt at integration or dissolution, he continues, “Geraldine, Maureen, and Pauline – metaphor for many black Americans in general and women in particular – have odd behavior vis-à-vis themselves, their children and, as a rule, their close relations” (Op.Cit, p.83) because of their short-sighted vision coupled with their narrow-mindedness. Factors, which are vivid testimonies of black Americans’ insane mentality, are worth careful discussion. Two methodological approaches are used in this paper. The first one is observation and the second is deconstructive reading as developed by Jacques Derrida (Derrida, 1976).

The first purpose of this paper is to draw people’s attention on a few indicators of this insane mentality developed by black Americans, and which have greatly contributed to racism in the United States of America. The second purpose is to wake up black communities from their deep sleep so that they can considerably take part in fighting racism.

This paper presents six indicators of blacks’ insane mentality. The first indicator is a wrong image of blackness. The second indicator is blacks’ wrong image of whiteness. The third indicator is blacks’ dependency on European names. The fourth indicator is

abusive conception of European languages. The fifth indicator is blacks' abusive faith in deities instead of on hard work. The sixth indicator of blacks' insane mentality is their fashions which most of the time are copied from Westerners whom they believe to be the centers of cultures and then humanity. These indicators will be examined one after the other in this paper.

I. A Wrong Image of Blackness

Blacks of all ages have more appreciation for whites' skin color than theirs. Both Countee Cullen and Jean Toomer, poets of Harlem Renaissance, were blamed of not having been proud of their race or satisfied with their skin color. Today, too, lots of people of both sexes look enviously for ways to change their skin color for "better". They use for this purpose various soaps, lotions and ointments, designed to make skin light. If one goes to cosmetic shops, one could notice that almost all the products for sale there are designed for blacks. They are meant to show that black color is not normal and that it will be necessary to change it to white one. Black color is even considered stain or spot that needs removing out. The objective is clear : blacks want to have the same appearance as whites. Women with light skin are considered more beautiful than the ones with black skin. Almost every man aspires to have a light skin wife. Some men are even desirous to marry at all prices white women because of their high opinion for white "race" whom they consider as "gods". Those attitudes which consist in raising whites up above themselves have become a pandemic disease and almost incurable.

Many utterances or styles by black people help to know their vision and state of mind of "black" or "white". For example, it is common to hear one person insult another one in Fon : "Kpon nu zawiwi enin" (meaning "Look at this black man or woman."), or in Yoruba : "Odudu peleji" (meaning "He is unpleasantly black"), and "Inu koko dudu leko funfun ti njade". This latter utterance which can be literally translated as follows : "From black pot we get white cassava", is said in relation with a beautiful child from ugly parents, the white standing for the child and the black standing for the parents ; and this leads to conclude that "blackness (wiwi or dudu), unlike whiteness, is dirt, rot, and a lot of refuse". Clearly, through these foul languages blacks naively denigrate, reject and even curse themselves ; they deny their origin and composition.

Such way of thinking offers contrast to Marcus Garvey and Leopold Sédar Senghor's mentality about "black". Garvey openly expressed pride of his complexion. He urged other blacks too, to feel proud of their blackness and advised parents to give black toys to their children to help them get familiar and accept their skin color (Garvey, 1923). In his verse 'Black I am black' Senghor for his part expressed pride over his skin color and that of Assiba as well as other physical features – lips, head, nose and hair – unlike several Africans who are ashamed of their complexion and who are ready to undergo depilation (bleaching) or removal of their pigmentation whatever what this operation costs them.

Both “races” are accomplice of such portrays of “black” as their words, thoughts, attitudes, songs, and writings have more than once served as loudspeakers for these portrays about the color of their skin. It is common to hear people of the two races in question in this dissertation to paint black as evil and white as good. For example, “black magic” connotes evil while “white magic” connotes good ; “black witchcraft” connotes evil while “white witchcraft” connotes good. Besides, referring to the flaws of American President Harding Administration while on office, Rod W. Horton and Herbert W. Edwards stated : “As the unhappy succession of scandalous revelations blackened the record of the dead president [...] and close friends of President Harding were shown to have been guilty of graft, bribery, illegal disposal of public lands and property, and the large-scale of liquor permits to bootleggers [...]” (p.322). The date 24 October, 1929 during which there was against all expectation, economic recession in the USA and which affected almost entire world, is equally known as “Black Thursday.” In addition, there is a function in modern cellular phones which enables to set ban on undesirable numbers : it is, pejoratively, called “black list.” It is also common to bring the news about the death of a person with the phrase : “black news” in English or “carnet noir” in French.

Similarly, many black domestic animals – dogs, cats, and chickens – are hardly appreciated by black people because they symbolize misfortune, evil or bad luck. In his book entitled *Introduction to Law*, Professor Tokpanou paints the word “Béninoiserie” as evil by trying to connect the “noiserie” (blackness) in it to witchcraft and magic influences (‘bo’ in Fon language) which in turn retard the country’s development. When people and especially women in many parts of Africa are in mourning, they usually wear black dress for they believe that black is synonymous to misfortune, evil. In one part of Benin, precisely in Gouka, a sub-division of Bantè in the center of Benin, some parents offer costly sacrifices to their idols or fetishes to have in return albinos as children, reasoning that albinos are not very much different from white people. In the book *Index of Women Leaders in Benin*, written in honor of women who have succeeded at school and have marked the history of Benin, forty-seven (47) of them have been asked to indicate the color they like best after interview which is meant to present them as models and paradigms for both girls and women in the country. Thirty-eight (38) of the women involved in the book that is 80.85% have preferred the most white color and only nine (09) that is 19.15% have liked the most black color. What an obvious contempt for black color!

2. Blacks’ Wrong Image of Whiteness

On the other hand, the word “white” has got in general good connotation from the same dictionary, certainly influenced by human’s perception. For example, “white hope” is a person who is expected to bring success to a team, an organization ; white knight stands for a person or an organization that rescues a company from being bought by another company at too low price ; “white lie” is a harmless or small lie, especially one that you tell to avoid hurting somebody ; “white spirit” designates a colorless liquid made from

petrol or gas, used as a cleaning substance or to make paint thinner ; “white-collar” person indicates someone who works in an office rather than in a factory ; “Whitehall” which means a street in London where there are many government offices ; “The White House” points to the official home of the President of the US in Washington.

Moreover, money laundry or laundry of dirty money (in French “blanchiment de l’argent sale”) consists in hiding wealth or money illicitly earned by doing a good job. Consistently, Father Christmas is always painted in white even in the remotest parts of Africa. Any Father Christmas, except if it looks white will be hardly accepted by Africans. Equally, all trees are painted in white in preparation for important events like Independence Day. You should not forget that too much consideration leads to exaggeration.

3. Blacks’ Dependency on European Names

Blacks show their defect in the names they bear, the names which are stamps of European and Arabic traditions, cultures, beliefs, and glories in the stead of the names full of meaning in their own languages. Yoruba, Fon, Bariba, and many other communities in Benin feel proud to bear the names or nicknames “Oyinbo”, “Yovo”, “Yellow”, or “Batouré” standing for “white”. What also deserves attention and which is quite regrettable is that the slightest contact between whites and blacks causes the latter to forget themselves completely, thus losing their history, root, and identity.

The following names, which are inherited from the contact with other people, and which people in Africa bear with so much pride include Da Silva, Da Conceição, Da Cruz, De Souza, Gometz, Vieyra, Pédro, Damelda, Monteiro, Santana, Dacosta, Gonzalo, Nascimento, Domingo, Flanda, França, Brun, Diégo, do Régo, and Santos. Worse, the generation of so-called intellectuals or highly-educated people, do not contend to bear white names, but they often go as far as to give to their children “White”, “Blanche”, Blanchâtre, “Light”, “Claire”, and the names of European or American’s towns and states, as names. These names indicate that blacks are hardly faithful to their individuality. They are different from such people as Molefi Kete Asante who, through a serious and urgent search to preserve his African identity and “cultural” heritage went as far as to change his names ; and this move surely makes him become a good example to follow by all Africans and other people who are victims of social injustices.

4. Abusive Conception of European Languages

Besides, people who do not understand languages like English, French, Spanish, Dutch, or Italian, are not intelligent according to blacks. Some blacks value so much foreign languages to the point where they fail to speak their mother tongues correctly or their simply faint they cannot. When, occasionally they feel compulsory to speak their native language, the language within which they were born, they try to speak it so badly and so fun that they let people believe they are already above their own values. Yet,

understanding one's language and being able to speak it offers many opportunities. It could help to increase in wisdom and tightly link peoples from various origins for example.

It is important to observe that many proverbs or sayings or quotes or simply utterances in Africans' languages in general and in particular in Yoruba, indicate that Africans do not contend to speak, but also philosophically reason. In other words, through speaking, they raise some problems and try to look for solutions to them. It then stands to reason that the government permits the introduction of local languages (Fon, Adja, Yoruba, Bariba, Dendi, and Somba) in education at primary school rather than English.

5. Blacks' Abusive Faith in Deities Instead of on Hard Work

Moreover, blacks have developed a strong and abusive faith in God and deities. Faith is thought to be specifically a religious terminology. The book of Hebrew II : 1 defines faith as "the assured expectation of things hoped for, the evident of demonstration of realities though not beheld." Discussing the limitless power of faith, Jesus said that with faith "mountains can be [transferred] from their place" (Mathiew 17 : 20). Where lies the mistake, especially for non-enlightened people, is that they necessarily place God in the center of that faith in the stead of themselves in stark contrast to one product of The Enlightenment era and possibly heir of Revolution, Lester Ward whose books reiterated faith in the ability of ordinary people to realize their fullest capabilities through intelligent cooperation (Horton and Edwards, p.245). Ward was not wrong if this is true that since Jesus' days until nowadays, none mountain has been displaced as a result of miraculous or blind faith while thousands of mountains have moved from their place thanks to faith that westerners and particularly Americans have in human's "know-how", ingenuity and capability.

Contrary to Americans, blacks have difficulty believing in themselves as images of God, and subsequently cultivating self-assurance. The Bible talks about creation, which is God's affair but also about recreation (Mathiew 19 :28) which points to human's duty to contribute to creation ; the fact of being born, which depends on God's ability but also about the fact of being born again, the new creation or the renaissance (Galatians 6 :15) which depends on human effort ; birth which is incumbent upon God or the nature and rebirth, in terms of GH Singleton, which is the duty of each individual ;(John 3 :3) the Bible also talks about formation which is incumbent upon God or the nature but also about transformation which is incumbent upon human (Roman 12 :2). Incidentally, these Bible's passages enable to see the correlation between creation and evolution which becomes easier to understand when we take into account the starting point of humans, the primitive people (Homo erectus) and the level they have reached today, the modern people (Homo sapien) in the light of scientific facts.

Besides, being constantly deceived by the illusionary perceptions of the senses, blacks expect everything from God rather than relying on their intelligence and working hard to cope with daily challenges. Instead of using their intellect to understand natural phenomena and cosmic events, they idly attribute everything to God's will. For example, if it rains heavily and there is flood, this is God's work ; if it has not rained for a long period and there is drought, this is God's work ; if the weather is cold or hot, this is but God's work. For blacks, every natural phenomenon is shrouded in mystery. Their abusive and blind faith in God is shown through not just their membership of a particular religion, but also their regular attendance to places of worship and waste of time in these "holy" places.

Indeed, while "the church is in decline in European countries where more and more people are atheist" according to Gallup International Association and Global Index of Religiosity and Atheism (2012), blacks must be the first "races" in the world who spend most of their time in church and mosques to pray God for "manna". Blacks have a strong belief in fate or destiny, too. They do not usually bother themselves or make effort facing some difficult situations. They quickly resign and choose to suffer. Abusive belief in fate has caused blacks to be less responsible and to have a wrong, illogical, and deceptive appreciation of occurrences and life situations. When for example, they are asked to wear their helmet and to go slowly, they may react : "God is the protector." When they are advised to submit themselves or at least consider family planning, they may reply : "God is the provider." Indeed, if someone is poor, criminal, wicked, careless, drinker, lazy, etc., they are not to be blamed, because this is their fate.

Religions, especially among Christianity, are created today at an unimaginable and indescribable speed and increasing numbers of blacks attend to them with a view to finding solutions to their problems. Modern religions, including Christianity from Western along with the Bible, have certainly helped people of every nation - Europe, America, and Africa - to live in a relative peace and security thanks to its teachings which focus some universal standards, qualities, moral norms, virtues, and civics. Yet, religion has become today "opium for people" (Marx, 1844). It seems to be more problem than solution. Instead of human and spiritual values, religious leaders, in their attempt to attract the most people possible, seem to emphasize "miracles" the most, which according to them can occur except through prayers (mere words). The passage which is most quoted from the Bible is Genesis chapter one in which God's words ("And God says...", "And God says...") in relation to creation, are highlighted, certainly to make the matter more simple and quicker for accessibility. It is beneficial to emphasize that this part of the Bible in question is misinterpreted and misunderstood as a result. Indeed, when other parts of the Bible are taken into account, particularly the book of Job chapter 38, one easily and quickly understands that God has toiled hard for creation. So, actions are a non-negotiable preceded factor in the process of creation.

The situation is like when an electrician, having worked very hard for many hours and why not many days for installation of electric equipment of one big building says in the end : “May light be” and light shines forth. The situation is also like when a mechanic engineer after toiling for hours, gathering different parts of a motorcycle, intelligently and skillfully, says in the end : “Let the motorcycle start and move” and it happens to be so. Clearly, light has not beamed because of mere words, neither the motorcycle starts only because of mere words but rather thanks to actions which have been done. The Bible misunderstanding has led many people and notably blacks to refer to God in prayer and fasting even for things they possess the ability to do themselves. Many blacks spend more time praying than working, forgetting that “Olugbala gba mi, kii se orin adubule ko” that is “God helps those who help themselves” or “faith without works is dead.” To show the importance for humans to work hard instead of relying on magic the Bible draws the readers’ attention on ants which are capable of carrying a load many times their weight.

The same part of the Bible about the power associated to God’s words has influence on blacks’ psychology and their whole life. They believe in things even if they do not see them nor have evidence of their existence. In some regions of Benin, i.e. Kétou, Savè, Pobè, Kilibo, and Tchaourou, hunters are used to celebrating an event known as “Ogun Dance”. During the celebration, they showcase many supernatural powers. One of them, certainly the most mysterious, is their capacity of showing a seed of maize which, put under the ground, sprouts within a few minutes, produces fruits and reaches maturity for consumption at once. A poll, involving both teachers and students, was once conducted on January 11, 12 and 13 in 2019 at CEG 4 Bohicon, to see what these educated and modern people think about such powers. Out of the three hundred (300) students who took part in the poll and who were then asked to share their opinion about the scenario, two hundred and ninety-three (293) have concluded in an adamant way, that this is evidence that Africans like Europeans, Chinese, and Americans, are very powerful, too. Out of the forty-five (45) teachers who were involved in the poll, forty (40) of them said that this power is one of the distinctive marks of Africans. They added that such power can contribute to the future to Africans development.

Worse, many black people are abused, bewildered, get into trouble, lose their dear fellows, and even lose their own lives because of their refusal to be under scientifically effective medical treatment as a result of strong faith in such magic which, in fact, far from being serious, are fictitious and are only meant to entertain people and help them fight worries and depression. For example, on March 25, 2020, I was privileged to have a short discussion with two Muslim teachers from a private school on the rumor that was spreading about how alcohol could help fight coronavirus at its first stage. I asked them if they would accept to have a sip of alcohol if this substance happened to be scientifically demonstrated as powerful anti-coronavirus. They unequivocally answered they would not transgress Qu’ran law by drinking even if they had to die.

It is interesting to observe that both students' and teachers' reactions like the most part of blacks facing the issue of metaphysics contrast with Westerners' attitudes whatever their age. Indeed, during cultural days, Indians, as told by one white American woman named Rachelle Carter who was involved in one of the polls for this dissertation, use their magic power to entertain kindergarten and high school students. Whatever "miracle" the magicians perform, they are asked by little students to take it again, and again, and again, until in the end the conjurors get tired and have to stop. American children's attitude echoes this common American proverb : "Show me, don't tell me." A short paragraph in *Go for English Iere*, p.32, unfolds whites' mentality about metaphysics or spiritualism : "A conjuror will amaze you when he makes a small boy disappear and come back again. What is more, he will terrify you as he *apparently* saws a woman in half."

In short, white Americans, unlike their "homologues", have been educated since their infancy to believe in themselves, to have self-assurance, and rely on themselves. Nothing else, in some way, exists apart from them and nothing can escape their knowledge and understanding. Each American of whatever age is represented with the pronoun "I", usually written in upper case as indicator of self-trust, self-pride, and self-respect. Americans have killed God (Kaufman, 1974) in their heart and metaphysics has become but "idle time wasting" for them. They have been taught to use their reason to appreciate things critically rather than their sense notwithstanding their faith in any Supreme Being.

6. Fashions as Indicators of Blacks' Inferiority Complex

Blacks also envy the ways and lifestyles of whites and scarcely have their personal way of living, feeling things, and conceiving things. They want to get dressed like them, have their hair done like them, have the same food habit as them, and change their accent so to match whites'. In short blacks like to model themselves or copy whites lifestyles at all price. Though "bomba", "brocade agbada", "dashiki", "dandogo", "good luck", "embroidered hat", "boubou", "Tuareg toga" are typically Africans', it is rare to see people wear those clothes in several African countries nowadays. Several institutions have even gone as far as to forbid their staff to put on these clothes to go to work.

They prefer instead jackets, T-shirts, shirts, dresses, ties, skirt, and others. Besides, instead of food like pâte, pounded yam, rice and beans, many Africans prefer spaghetti, couscous, salad, lettuce, and tea. Blacks like best imported objects or goods without caring about their quality, state and toughness provided that they come from Europe and America which represent their paradise, their God's Kingdom. Frankly, if visas and flight tickets to these parts of the world were free, Africa would be deserted of its citizens. Limited in their choice to leave their countries for a permanent settlement abroad, blacks in their attempt to be on track, like imported objects even if they are useless, old, and out of fashion. Clearly, a lot of flea markets and ports in certain African countries are places for trash and rubbish, destined to African usage.

True, it may be dangerous for Africans to hinder commercial exchange with northern world. However in case of many products, it is rather a question of choice motivated and nurtured by a lack of conscience, a loss of origin and inferiority complex. This song from children well illustrates the mind state of Africans, old and youths alike : “Akara oyimbo lo wumi je, Iya lo loja, aa rabo fun mi” meaning in English language “I prefer white cakes ; my mother from the market shall bring back a few to me.” People, adult and “responsible” ones like to cut cakes from western lands during weddings. Our own cakes do not fit the event according to Africans. Everything people do for wedding ceremonies nowadays ranging from the mass to song to dish to dress is printed and modeled on western fashion ; it has no feature of African tradition or custom. By behaving this way, people have denied their African identity.

Conclusion

Evidently, black Americans as well as other black people round the world bear to some extent responsibility for the social problem, racism that occur throughout the world and notably in the United States of America. Their insane mentality indeed fuelled the position of whites over them.

It is high time blacks woke up and changed their mentality by adopting selfhood attitudes including self-respect, self-worth, self-assertiveness, self-confidence, self-fulfillment, self-esteem, self-reliance, and self-sufficiency. In addition, they should work hard in order to provide competent experts, schools, and universities curricula, adjusted to the needs of their community. They ought to pull themselves together so as to stand on their own two feet, becoming really independent and autonomous. They should never allow their brain to wither or atrophy through lack of use. Rather, blacks should, like white Americans and whites in Europe exert influence on all domains of science, technology, literature, and philosophy by writing good books, developing new approaches and techniques to prevent or cure diseases, take part in making machines or at least parts of machines for agriculture, contribute in modern means of transport and those of communication, and impose themselves. By so doing, they will be able to wipe out for the good the cliché of retarded or backward ethnicity or race and reach the true stature of humanity.

References

- Césaire, A. 1972. *Discourse on Colonialism*. Trans Joan Pinkham. Monthly Review Press, New York and London. (Originally published as *Discours sur le Colonialisme* by Ed. Présence Africaine, 1955).
- Derida, J. 1976. *Of Grammatology* Johns Hopkins University Press.
- Garvey, M. 1953. *The New World*. New York Press.
- Gayle, A, Jr. 1972. *Claude McKay : The Black Poet at War*. Broadside Press.
- Horton, R., W, Edwards, H., W. (1974). *Backgrounds of American Literary Thought*. Pearson College Div.

- Gallup International. 2012. Index of Religiosity and Atheism. [www. Index of Religiosity and Atheism in the world.](http://www.indexofreligiosityandatheism.com/)
- Gray, W., D. 2013. *Freedom on My Mind : A History of African Americans*. Bedford/St Martins.
- Kaufmann, W. 1974. *Nietzsche : Philosopher, Psychologist, Antichrist*. Princeton University Press.
- Kennet, K., Virginia, K. 1981. *Another Dimension to the Black Diaspora : Diet, Disease, and Racism*. Cambridge University Press.
- Nietzsche, F. 1882. *The Gay Science*. Tr. Walter Kaufmann. E-artnow.
- Marx, K. 1844. *A Contribution to the Critique of Hegel's Philosophy of Right*. Andy Blunden Press.
- Médégan, A. 2011. *Particip'Action*, 3rd Ed. Lomé – Togo,
- Oyono, F. 1956. *Une vie de boy*. René Julliard.
- Montgomery, M., Michael D., Berthe T. (1993). *Go for English Iere*. The Macmillan Press Ltd/EDICEF.
- Palmer, C., A. 2002. *Passageways : An Interpretative History of Black Americans from 1619-1863*. Belmont, CA.
- Poussaint, A., F. 1970. *The Self-Image of the Negro American in Old Memories New Moods*. Aldine Atherton.

Sitography

- 1- Black Woman. [fr.wikipedia.org/wiki/Léopold – Sédar – Senghor](http://fr.wikipedia.org/wiki/Léopold_Sédar_Senghor)
- 2- Proverb. Sir James Brown. (1642). Religio Medici. Azquotes.com/quotes/topics/charity-begins-at-home.html

ANCRAGE DES EXPRESSIONS CULTURELLES TRADITIONNELLES DANS LE RAP AFRICAIN

Souleymane GANOU

Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

ganousley@yahoo.fr

Résumé

Le *rap*, siglaïson anglaise de *Rhythm And Poetry* (rythme et poésie en français), est né dans les années 70 à New York et tirerait ses origines des percussions africaines en association avec des genres musicaux tels le *funk*, le *jazz* et le *blues*. Les mots saccadés qui se posent sur la musique instrumentale permettent aux Noirs à cette époque de s'exprimer en affirmant leurs origines et en criant leur colère contre une société qui les met en marge. Le genre arrive en Afrique au début des années 90. Les artistes africains, en se l'appropriant, vont l'africaniser encore plus au fil du temps. C'est ainsi que l'on y sentira un alliage entre rythmes traditionnels et rythmes modernes, pour porter les textes de *rap*. Le genre devient le terrain de manifestations d'expressions culturelles traditionnelles africaines. Nous montrerons dans cet article les enjeux de l'influence des expressions artistiques et culturelles traditionnelles sur le rap en Afrique. Notre corpus, qui va se construire au fil de notre analyse, s'intéressera surtout aux rappeurs du Cameroun, du Congo, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire et du Burkina Faso.

Mots-clés : percussions africaines, rythmes traditionnels et modernes, rap, expressions culturelles, artistes africains.

Abstract

The rap, creation of English abbreviations from *Rhythm and Poetry* was born in the seventies (70) in New York. Its origins would come from the African percussions in link with some musical genres such as the *funk*, the *jazz* and the *blues*. The halting words that are on the instrumental music allow black people at that period to express themselves and confirm their origins by yelling out their anger against a society that marginalize them. The genre arrived in Africa at the beginning of the nineties (90). The African artists, by appropriating it, will africanize that genre more and more with time. That's how the adjunct between traditional rhythms and modern rhythms will be mixed to adapt *rap* texts. The genre becomes the field of demonstrating the African tradition cultural expressions. In this article, we will show the stakes of the influence of traditional artistic and cultural expressions on the rap in Africa. Our corpus, which will be building throughout our analysis, will particularly focus on the rappers from Central Africa, Senegal, Ivory Coast and Burkina Faso.

Keywords : African Percussions, Traditional and Modern Rhythms, Rap, Cultural Expressions, African Artists.

Introduction

Le *rap* est né dans les ghettos noirs aux États-Unis au début des années 70. A l'instar des genres tels le *blues*, le *jazz*, il fut un véritable instrument d'expression des Nègres amenés de force depuis l'Afrique. Leur africanité, leur besoin de liberté, étaient naturellement ancrés dans ces rythmes musicaux, qui devenaient la scène de croisement de deux cultures, de deux sociétés, de deux manières de penser et de sentir différentes. Venus de l'Afrique,

dénués de tout, sans aucun matériel, les Nègres prendront possession des instruments qu'ils trouvent sur place en Amérique pour produire des sonorités qui sommeillent en eux. Les cuivres, leur rappelant la flûte, sont joués avec aisance, la guitare est pour eux *kora*⁸ ou *n'goni*⁹, et qu'ils manient avec délicatesse et d'autres instruments encore qu'ils ont utilisés sur leur terre natale vont être victimes de la furie de leur besoin d'expression. Certains des instruments qui ont servi dans l'animation de leur vie quotidienne en Afrique et qu'ils ne trouvent pas sur place, seront fabriqués par eux-mêmes : le *tam-tam*, l'arc à bouche¹⁰, le tronc d'arbre évidé¹¹, etc. C'est dire que le Noir a été séparé de son territoire sans être séparé de sa culture. Cette idée de rattachement à son espace d'origine et à son identité ressort chez A.-C. Nentwig (2006 : pp. 11-12) quand elle soutient que se développant dans la construction de la dualité idéologique global/local, les musiques traditionnelles se sont structurées autour de discours régionalistes et identitaires, se centrant sur des revendications mémorielles et patrimoniales. [...] Les pratiques musicales relevant du courant traditionnel portent en elles des enjeux de définitions territoriales, identitaires et culturelles.

En réalité, les esclaves noirs en Amérique sont restés proches de leurs traditions qu'ils entendent d'ailleurs pérenniser, entre autres, à travers la musique. Le témoignage de Alex Haley dans *Racines*¹² (1976) vient comme un devoir pour tout Noir exilé de perpétuer la tradition des origines auprès des siens. Aujourd'hui, les rappeurs portent dans leurs œuvres cet esprit de perpétuation de valeurs culturelles africaines. Les techniques de scansion, les rythmes sur lesquels les vers se posent, les sonorités, etc. se rapprochant des pratiques observables dans le milieu traditionnel africain, font témoignage de leur envie de rester proches des communautés culturelles. Qu'est-ce qui explique ce désir chez les rappeurs d'associer leurs créations de tendance moderne aux expressions culturelles traditionnelles ? Quels sont les enjeux d'une telle pratique ?

L'objectif de cet article est d'établir un lien entre le rap et les pratiques culturelles et culturelles en Afrique afin de montrer que les praticiens de ce style musical sont restés authentiques. L'atteinte de cet objectif va permettre de reconnaître avec L. Senghor (1964 : p. 217) que « l'esprit de la civilisation négro-africaine anime, consciemment ou non, les meilleurs des artistes et écrivains nègres d'aujourd'hui, qu'ils soient d'Afrique ou d'Amérique ». Nous aborderons tour à tour les cadres théorique et conceptuel, le

⁸ La *kora* est un instrument de musique à cordes d'Afrique de l'Ouest, que l'on pince avec les doigts pour produire le son. C'est une sorte de luth d'origine mandingue que l'on rencontre surtout chez les griots au Sénégal, au Mali, en Mauritanie, en Gambie, en Guinée, au Burkina Faso, etc.

⁹ Le *n'goni* est aussi un instrument à cordes pincées d'Afrique de l'Ouest. Ce type de luth est aussi bien utilisé par les griots que par les chasseurs.

¹⁰ L'arc à bouche ou l'arc en bouche est un instrument de musique qui a la forme d'un arc entre lequel est tendue une corde en roseau ou en fibre. Pour jouer, le musicien tient la corde entre les lèvres à une de ses extrémités et la frappe d'une main à l'aide d'une petite tige. La bouche, quant à elle, fait office de caisse de résonance pouvant produire des tons hauts ou bas.

¹¹ C'est une variété de tambour fait à l'aide d'un mince tronc d'arbre évidé muni de deux fentes. A l'aide de deux bâtons, le musicien produit des sons différents selon l'endroit où il frappe.

¹² *Racines* (*Roots* en anglais) est un roman traduit de l'anglais qui raconte l'histoire, sur plusieurs générations, d'une famille d'esclaves afro-américains. Leur quotidien y est dépeint sans concession : travail forcé, viols, vente et séparation des membres d'une même famille, ségrégation.

parallèle entre *rap* et pratiques culturelles en Afrique, les sonorités traditionnelles présentes dans les compositions musicales du *rap* de nos jours, l'évolution du *rap* de la scansion à la chanson et enfin les enjeux de l'omniprésence de la tradition dans le *rap* africain. Notre travail va se construire principalement autour de ces différents questionnements.

I. Cadres conceptuel et théorique

L'analyse des données traditionnelles au contact de la modernité relève de l'interculturalité avec ses notions d'attache telle l'identité. Culture et identité fonctionnent en tandem. La première est le lieu de la manifestation de la seconde qui se conçoit comme le fait d'appartenir à un groupe et d'en avoir le sentiment. La culture est un patrimoine social que les générations passées lèguent à tous les membres d'une communauté donnée. Cela signifie donc sa variabilité d'une communauté à une autre, d'une époque à une autre. L'ouverture des communautés à d'autres favorise le contact entre leurs cultures. Dans la plupart des cas, le choc né de cette rencontre ne perdure pas et se transforme par la suite en cohabitation culturelle harmonieuse dans laquelle toutes les couches communautaires impliquées se reconnaissent. C'est en cela que l'interculturalité est proposée pour examiner les rapports entre tradition et modernité dans le *rap* africain et pour en dégager les enjeux.

I.1. Définitions des concepts « tradition » et « modernité »

Ces deux notions que sont tradition et modernité renferment celles de culture traditionnelle et culture moderne. Comment les définir ? D'abord la tradition. Le mot tire son étymologie du latin *tradere* qui veut dire transmettre¹³. Elle désigne aussi l'action de passer un objet de main à main. Elle peut se définir comme le fait de transmettre de génération en génération les connaissances, les savoir-faire, les croyances, les pratiques culturelles, culturelles et artistiques, les mœurs, etc. Elle renvoie à tout ce qui est ancien : l'ensemble des legs du passé et les coutumes ancestrales. Cet ancrage du traditionnel dans le passé ressort dans les recherches de IRMA (IRMA, 1994 : p. 2) sur les expressions traditionnelles :

Le terme de traditionnel renvoie à un concept délibérément ancré dans le passé. Il se développe autour d'un héritage et donc d'un patrimoine transmis scrupuleusement - ou du moins dans l'illusion de cette transmission scrupuleuse. La mémoire intervient pour fixer les formes, et la tradition, au-delà des formes, se manifeste par la prégnance des coutumes et des mœurs, par la contrainte que l'ensemble de la société traditionnelle fait peser sur l'expression individuelle et donc sur l'expression artistique.

Dans le cadre de la culture, l'on fait usage de la notion d'expressions culturelles traditionnelles pour désigner la musique, la danse, les arts, la sculpture, la peinture, les signes et symboles, les cérémonies, les œuvres architecturales, etc. Ces expressions font partie de l'identité et du patrimoine d'une communauté traditionnelle ou autochtone.

¹³ Source : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/tradition/> , consulté le 26/11/2020.

Quant à la modernité, elle est liée à deux termes latins. Il s'agit de *modernus* signifiant tardif et *modo* qui veut dire il y a peu, naguère, récemment, qui appartient à une époque relativement récente. La modernité se rapporte aux modes de pensée propres aux époques, aux écoles, aux caractéristiques des œuvres du monde contemporain. Elle constitue, par ailleurs, les diverses innovations introduites dans l'art, la science qui aboutissent à l'établissement d'une différenciation avec les usages en vigueur. On convient donc que

La modernité définit [...] une forme ou une expression du contemporain, à la recherche d'une adéquation pertinente avec l'époque où elle se situe. Elle identifie une recherche inventive qui, quoique située dans le prolongement des formes précédentes, postule qu'elle est novatrice, voire en contradiction ou en révolte avec les démarches anciennes. (IRMA, op. cit. : p, 2).

Les expressions culturelles modernes sont non seulement un héritage transmis par les générations antérieures, mais aussi une création collective octroyant à toute personne qui y participe la liberté d'y laisser sa propre empreinte par des apports, des innovations personnelles peu ou prou importantes. Une dynamique sous-tend les expressions culturelles modernes, puisqu'elles s'inscrivent dans un mouvement dont la démarche est fonction de l'époque, de l'individu, de la communauté.

Dans le milieu moderne l'individu se sent relativement libre et s'accorde le droit de prendre part à la culture à laquelle il appartient et de l'enrichir. Le travail sur l'ancrage des expressions culturelles traditionnelles dans le *rap* africain implique d'établir une relation entre tradition et modernité en ayant en vue les différentes manifestations culturelles qui y interviennent. Nous disons plus haut que l'interculturalité sera utilisée comme outil d'analyse du phénomène de rencontre entre les expressions traditionnelles et modernes dans le *rap* africain. Comment appréhender cette notion ?

I.2. Approche théorique

L'ouverture des frontières entre continents, entre pays et communautés, est plus qu'une évidence aujourd'hui. Cette ouverture occasionne inévitablement des contacts entre cultures, via les individus, les productions artistiques, etc. La notion d'interculturalité, qui en découle, désigne l'ensemble des relations et interactions entre des cultures différentes, favorisées par des rencontres ou des chocs interculturels. L'interculturalité, ainsi, porte sur le contact des cultures et leur communion dans le même environnement. Le *rap* africain est la communion entre expressions artistiques traditionnelles et modernes. L'on pourrait être tenté de qualifier le résultat de cette cohabitation de bricolage culturel ou d'œuvre hybride, mais qui va permettre de dépasser les différences et d'enrichir la création. L'hybridité est un phénomène qui permet d'enrichir une œuvre du point de vue social, culturel et esthétique. Car elle permet les échanges, les transferts et les interactions dans les arts et la culture. La levée de frontières entre cultures, pour favoriser leur interaction ou leur mélange, les met au même rang. C'est pourquoi il faut voir dans l'interculturalité un concept basé sur la réciprocité dans les échanges entre cultures et leur enrichissement les unes par les autres. M. de Carlo (1998 : p. 41) au-delà de la

réciprocité, pense aussi à la solidarité entre communautés, valeur induite par les interactions culturelles :

L'emploi du mot interculturel implique nécessairement, si on attribue au préfixe "inter" sa pleine signification, interaction, échange, élimination des barrières, réciprocité et véritable solidarité. Si, au terme "culture" on reconnaît toute sa valeur, cela implique reconnaissance des valeurs, des modes de vie et des représentations symboliques auxquels les êtres humains, tant les individus que les sociétés, se réfèrent dans les relations avec les autres et dans la conception du monde).

Le *rap*, depuis sa naissance en Amérique, s'inspire des valeurs culturelles et de la conception du monde africain, associées aux valeurs occidentales. Cet ancrage des données traditionnelles dans le *rap* africain se fait de façon naturelle dans la plupart des productions d'artistes. L'on se demanderait même si ce genre musical n'est pas destiné à porter et à véhiculer les éléments de la culture négro-africaine. Les différentes parties du développement serviront à le démontrer.

2. Le parallèle entre rap et pratiques culturelles en Afrique

« Toute création s'inscrit dans une histoire en référence à laquelle sa portée s'apprécie ». (M. Savadogo, 2016 : p. 70). Cette citation nous rappelle le genre *rap* dont la naissance est liée à l'histoire des Noirs en Amérique, qui avaient une folle envie de s'exprimer, de se libérer, de porter leurs conditions de vie à la connaissance de tous et de trouver réconfort. Cette création artistique, en plus de prendre appui sur l'histoire des Noirs américains, va puiser dans les origines de ces derniers : l'Afrique. Il se dégage donc la possibilité de faire un parallèle entre le *rap* et les pratiques culturelles en Afrique. Deux points serviront de cadres pour étayer cette partie : rappeurs et griots, quelles symétries ? Puis, congruence entre le *rap* africain et les rites sacrificiels.

2.1. Rappeurs et griots, quelles symétries ?

Les griots sont une caste chargée de garder vivante la mémoire de la société, à travers l'oralité. Sans eux, il ne resterait aucun souvenir, aucune trace des rois dans une société d'oralité comme l'Afrique. Ils sont véritablement la mémoire de l'humanité, en donnant vie aux faits et gestes des rois pour la jeune génération. Ce sont de grands communicateurs traditionnels que l'on retrouve surtout en Afrique de l'Ouest. Appelé *djeli*, en langue malinké, ils transmettent leurs savoirs de père à fils. D'ailleurs, le mot *djeli* ou *djali*, signifie sang et pourrait avoir le sens de « transmission par le sang ». Musicien, chanteur et médiateur, le griot a un rôle social qui est d'abord de se mettre au service des membres de la communauté issue de la noblesse. Ensuite, il peut intervenir à tout moment, dans l'animation des cérémonies de mariage, de baptême, etc. De plus, on a recours à lui pour jouer le rôle de médiateur lors de conflits familiaux, entre voisins, ou encore lors de grandes disputes dans la communauté. Gardiens des traditions, les griots sont le ciment de la société et n'ont pas d'interdits. En même temps qu'ils égayent, ils sont craints car ils peuvent menacer de révéler des secrets qui feront honte à une personne ou à une famille. Ce qui est à retenir chez les griots, c'est que ce sont les maîtres du verbe.

Et l'usage qu'ils en font leur confère une grande importance dans la société. Les rappeurs de leur côté manipulent avec dextérité les mots en y incluant beaucoup d'images. L'analyse que nous ferons de certains textes, à la suite de notre étude, va le démontrer.

Un article du Blog « Mood Sound », fait un rapprochement entre les *rappeurs* et les griots d'Afrique en affirmant ceci :

Souvent revendicatif, festif à ses heures, voire même carrément positif, quel que soit son message, depuis près de 40 ans le rap est le porte-voix de plusieurs dizaines de générations. Au-delà du style musical, ce courant est souvent décrit comme un art de vivre : une attitude, un style vestimentaire, un langage, il a ses propres codes¹⁴.

Comme cela se passe chez les griots, il faut appartenir au clan et bénéficier d'un apprentissage pour comprendre et interpréter les symboles et signes utilisés dans le milieu, comme le dit si bien Le blog Mood Sound, le rap « a ses propres codes ». Il fait partie d'un ensemble artistique appelé *Hip-Hop*. C'est un clan qui regroupe des *Breakers* (danseurs) et des *Graffeurs*, (dessinateurs) et des *DJ* (*disc jokers*). Sur l'idée de clan voici ce que M.-C. Dumont-Poupart (2010 : p. 13) pense de ce mouvement : « Les rappeurs disent aux leurs que la servitude et l'inaction ne mènent à rien, qu'il faut bouger et continuer le combat pour que la situation générale s'améliore avec l'apport de leurs frères breakers et graffeurs ».

Tout comme les griots, les rappeurs sont de grands paroliers. Comme eux, les textes des rappeurs interviennent à différents niveaux dans la sphère sociale pour régler, pour arranger, pour annoncer ou pour dénoncer. Le magazine *Hip Hop Core* confirme ce parallèle existant entre rappeur et griot quand il affirme que

Pour ce qui est des influences lyriques, comme nombre de musicologues ont pu le faire remarquer, les rappers perpétuent en un sens la tradition des griots africains, ces poètes et musiciens qui se décrivaient et indiquaient leurs conditions de vie et celles de leurs contemporains dans un monde en crise¹⁵.

Effectivement, les rappeurs africains, ayant hérité de cet esprit de réjouissances, d'attirer l'attention et de mettre en garde sur les dérives sociales, se trouvent soit célébrés, soit marginalisés. Nombre d'entre eux voient leurs œuvres censurées. Car, comme les griots, ils n'ont pas d'interdits et peuvent rendre honteux n'importe qui en dévoilant ses secrets. Mais cela ne freine guère leur inspiration et leur envie renouvelée de rester plus proche du monde traditionnel.

2.2. Congruence entre le *rap* africain et les rites sacrificiels

L'esprit du genre *rap* va puiser dans les manifestations rituelles en Afrique pour mieux incorporer les valeurs et les croyances fondamentales du milieu traditionnel. Les rites font partie « d'une littérature orale qui, selon Jacques Chevrier, est réservée à certaines

¹⁴Le Blog Mood, *Le rap ! Origines et histoire d'un courant musical mal connu*, [en ligne] :www.mood.com/rap-histoire-courant-musical-mal-connu/, consulté le 02/10/2018.

¹⁵ Source : <http://www.hiphopcore.net/articles/50-article-emergence-evolution-et-histoire-du-rap.html>, consulté le 02/10/2018

grandes occasions solennelles qui ponctuent les temps forts de la vie du groupe : la naissance, les funérailles, les rites d'initiations, le moment des récoltes, la chasse, le travail, du forgeron ». (J. Chevrier, 1999 : p. 194). C'est à reconnaître avec lui que l'essentiel dans le quotidien du Négro-africain est ponctué de proférations pleines de symboles, pour exprimer le rapport entre la vie des hommes et les entités naturelles et surnaturelles. Cette forme de poésie traditionnelle, « par de-delà l'expression lyrique du moi, fonctionne [...] à la manière d'une activité magique, il est "véritablement une sorcellerie évocatoire" ». (J. Chevrier, 1999 : p. 200). En référence au pouvoir magique des mots, Chevrier nous propose un chant du pays sénoufo repris par des peureux sur le chemin de la brousse pour vaincre leur peur : « Écartez-vous du chemin, vous tous, écartez-vous, c'est un griffu qui vient, un griffu puissant. La route est à lui, le lion —écartez-vous, bêtes trop tranquilles qui buvez au marigot—Si tu vois le griffu, ton sang sèchera » (J. Chevrier, 1999 : p. 200).

En observant la manière dont les rites, du point de vue profération, se déroulent lors des cérémonies en Afrique, on se rend compte de la similitude qu'il y a avec le *rap*. En effet, les paroles incantatoires dites par le prêtre ou toutes autres personnes habilitées, sont scandées et/ou chantées. C'est de cette même façon que le texte de *rap* est livré. Il y a, dans l'un ou l'autre cas, comme une grande envie de voir quelque chose changé pendant ou après la scansion. Il y a aussi que les mots sont adressés à une personne ou une entité spirituelle pour changer quelque chose ou qui a le pouvoir de faire changer les choses. C'est ce qui est constaté dans le chant sénoufo, pour exorciser la peur. Le texte du titre « Dans mon rêve¹⁶ » (2010) du rappeur sénégalais Didier Awadi est dans la même dynamique. Il rêve d'un monde uni, sans conflits, sans distinctions de races.

Je fais le rêve que ce peuple se lèvera,
 Dans mon rêve, cette vie se lèvera,
 Dans mon rêve tous les fils se lèveront main dans la main, la mère se lèvera,
 Dans mon rêve c'est les Noirs et les Blancs.
 Dans mon rêve c'est le Jaune et le Rouge,
 Dans mon rêve toutes belles les couleurs, les Jaunes et les Rouges,
 Les Noirs et les Blancs
 Dans mon rêve, il n'y a pas d'homme qui est dominé,
 Dans mon rêve, pas de peuple qui est dominé,
 Dans mon rêve, pas de terre qui est dominée,
 [...]
 Dans mon rêve, les colons éliminés,
 [...]
 Dans mon rêve, le racisme éliminé,
 Dans mon rêve, xénophobes éliminés,
 Dans mon rêve, homophobes, éliminés
 [...]
 (Extrait de Dans mon rêve, Didier Awadi).

¹⁶Awadi, Dans mon rêve : <https://www.youtube.com/watch?v=blbeT8ZFxno>

Dans ce texte et dans la manière de le scander, il est senti chez l'artiste le vœu que tout change dans le monde pour qu'il y ait la justice, la tolérance et la paix. Ses mots sonnent comme une incantation à l'endroit d'un Être supérieur qui doit l'exaucer.

Les paroles incantatoires pendant certains rites (funéraires ou culturels) sont proférées par un prêtre assisté de certains membres de la communauté qui reprennent en chœur des versés de la profération du maître. Quand l'on se réfère au titre « Dans mon rêve » de Awadi, c'est ce mode oratoire à laquelle on assiste, aussi bien dans le texte que dans le clip vidéo qui en est issu. Cette technique a pour objectif d'accroître l'acceptation de la prière, portée par plusieurs voix, par les entités auxquelles elle est adressée.

3. Les sonorités traditionnelles dans la composition musicale du *rap*

L'une des marques de la tradition dans le *rap* africain est l'usage des instruments de musique traditionnels aux côtés d'instruments modernes. La conséquence en est la production de sonorités modernes et traditionnelles constituant le rythme sur lequel les paroles du rappeur se posent. Des instruments de musiques traditionnels, on citera la percussion (le tambour, le *tam-tam*, le xylophone...), les cordophones (le *kundé*, la *kora*, le *n'goni*, le violon traditionnel...). L'usage de ces instruments pour produire des rythmes qui rendent témoignage de la pensée et de la vision du monde des communautés africaines est la preuve que certains rappeurs sont conscients de leur rôle dans la valorisation et la pérennisation des sonorités de leurs terroirs. A cela on ajoutera des chansons prises dans le milieu traditionnel et qui sont utilisées comme refrains dans les morceaux de *rap*. Ou encore les langues africaines utilisées pour chanter ou rapper. Didier Awadi dans « Dans mon rêve », Smarty dans « Le chapeau du chef¹⁷ » (2012), pour ne citer que ces artistes utilisent des instruments traditionnels.



Image1

Extrait du clip « Dans mon rêve » de Awadi. Des acteurs jouant des tambours

¹⁷ Smarty, Le chapeau du chef: <https://www.youtube.com/watch?v=2Wte6mOtk78>



Image 2

Extrait du clip « Le chapeau du chef » de Smarty. L'intervention d'une guitare traditionnelle (kunda en langue moore)

Dans le clip de « Dans mon rêve » de Awadi l'univers communautaire vient rappeler le sens de l'usage des instruments traditionnels dans le milieu traditionnel. Le jeu de ces instruments, quelle que soit l'occasion de leur usage, appelle du monde. C'est donc dire qu'il y a l'esprit de cohésion qui est suscité par les sonorités des instruments traditionnels. Parce qu'il est rare de voir jouer de la musique fortuitement en milieu traditionnel en Afrique. C'est à des occasions de cérémonies (décès, rituels, sortie de masques, initiation...) que les instruments de musiques sont joués.

Cette réalité de cohésion sociale est vue dans les clips de Awadi et de Smarty où les instruments traditionnels sonnent comme un appel au rassemblement. La production de rythmes en Afrique traditionnelle est donc un moment où s'expriment l'unité du groupe et la conscience de l'appartenance à une seule et même communauté. Il est donc certain que la musique a un rôle dans « les interactions entre la société [...] et son territoire » (O. Goré, 2004 : p. 358). C'est d'ailleurs l'une des fonctions sociales de la musique traditionnelle : développer l'emprise territoriale sur la communauté afin de renforcer l'attachement des individus à leur terroir. A travers cette conscience identitaire, les rythmes traditionnels dans le *rap* deviennent essentiels dans le processus de construction de l'identité d'un groupe social.

4. Le rap : de la scansion à la chanson

Le *rap* se définit comme une série de mots débités sur un fond musical bien rythmé. « Le [...] rap est un chant saccadé, nommé dans le jargon hip-hop comme le flow, composé de paroles souvent très imagées, riches en assonances et allitérations ». (Dumont-Poupart, 2010, p. 15). Aujourd'hui, une nouvelle forme de *rap* a fait le jour en Afrique où il est fait une part belle à la danse : le *rap* chanté. Les rappeurs, conscients que la danse est

occasionnée par le chant en Afrique, vont opérer des mutations dans la rythmique de leurs compositions afin de la rendre plus cadencée, plus dansante en y chantant dessus. C'est le cas de « Bienvenu¹⁸ » de Smarty sorti en 2017 et de Tour de Garde, un groupe de *rap* ivoirien. Ces artistes, qui ne faisaient que des *flows* (signifie en anglais, le fait de débiter les mots suivant la cadence) au début, se sont transformés en chanteurs tout en gardant le style *rap*, c'est-à-dire faisant les rimes, les assonances, les allitérations et l'esprit *rap*. Cette manière de faire du *rap* permet à tous de danser sur les morceaux des rappeurs, puisque le *Breakdance*, danse typiquement issu du milieu *hip-hop*, n'est pas exécutable par tout le monde. *Break* est un mot anglais signifiant casser, rompre. Et *dance*, danser. *Breakdance* signifierait alors danse acrobatique. Cette une danse associée au *rap* et exécutée par des gens issus du mouvement. Cette danse (qui se fait généralement par des groupes), est le résultat d'un apprentissage qui se fait sur plusieurs répétitions afin d'aboutir à une maîtrise parfaite pour une reproduction sans erreurs devant le public.

Les rappeurs aujourd'hui veulent faire danser tout le monde. Ils s'inspireront des tendances musicales en vogue pour constituer leurs bases rythmiques sur lesquelles ils chantent. Ce style musical que certains appellent *afro rap*, engrange du succès en Afrique et dans sa diaspora en Europe. Par exemple, parmi les artistes français d'origine africaine, nous citons Maître Gims et son frère Dadju, originaires du Congo et qui font la "Une" de la musique afro en France et en Afrique. Le groupe de *rap* Tour de Garde de la Côte d'Ivoire arrive à faire danser le public avec ses sonorités qui fusionne, de *l'afro rap*, du *coupé décalé* et de *l'afro beat*. Leurs titres *Makassa*¹⁹ (2014) et *Sobaris*²⁰ (2017) donnent la saveur de leur style bien rythmé et dansant.

« La danse est très importante pour la communauté noire ». (Dumont-Poupard, op.cit. : p.12). Cette réalité conduit d'autres rappeurs voulant garder leur *flow* à se tourner vers les rythmes africains plus cadencés, sur lesquels l'on danse aisément. Ainsi, la musique congolaise avec les rythmes comme le *dombolo*, la *rumba*, vont servir à des rappeurs comme le collectif de *rap Bisso Na Bisso*²¹ et l'artiste congolais *Lexus Legal* pour leurs créations. Cela permet à ces artistes rappeurs d'être en interaction avec leur environnement, en proposant une musique qui réponde aux attentes du public.

Le *rap*, plus qu'un style musical, est un courant qui exprime les aspirations des peuples africains qui se résument dans la quête identitaire, la quête de la liberté et de la cohésion. Ces valeurs sont inhérentes même à la culture dans le milieu traditionnel.

5. L'omniprésence de la tradition dans le *rap* africain et ses enjeux

¹⁸ Smarty, Bienvenu: <https://www.youtube.com/watch?v=xaYr68gfvYo>

¹⁹ Tour de Garde, Makassa : <https://www.youtube.com/watch?v=-QCSGKt2IHU>

²⁰ Tour de Garde, Sobaris : <https://www.youtube.com/watch?v=xdQIWI7swSM>

²¹ *Bisso Na Bisso* est un groupe de rap franco-congolais, dont la naissance se situe en 1997 et qui a produit deux albums : Racines et Africa.

Les indépendances sont une réalité en Afrique au début des années 60. La littérature africaine a largement contribué à cela. Une pléiade d'auteurs formée dans les écoles des Colons, utiliseront la langue de ces derniers pour exprimer et valoriser leurs cultures reniées. Ils clameront leur dignité d'homme et revendiqueront leur émancipation. Et après les indépendances, les leaders africains prennent les rênes du pouvoir. Constatant les dérives dans la gouvernance, les auteurs prendront une fois de plus leurs plumes pour critiquer. *Les Soleils des indépendances* (A. Kourouma, 1970) est un roman qui donne un aperçu de la gestion du pouvoir après les indépendances. À la fin des années 80 les plus jeunes voyant dans le *rap* un genre approprié pour leur revendication, s'en approprient et viennent à la rescousse des aînés dans la dénonciation de la mal-gouvernance et de l'accaparement des richesses du continent par une poignée de personnes. Leurs textes vont s'adresser aussi à l'Occident, en affirmant l'existence de civilisation en Afrique. Certains vont faire des rythmes et des textes de leurs œuvres des espaces d'expression de leur identité culturelle, en utilisant la langue, les instruments et les sonorités de leurs terroirs. Leur *rap* va donc se reconnaître par son contenu et sa coloration rythmique.

Le mouvement, qui a vu ses débuts en Amérique, a été un instrument d'expression et d'identification des Noirs. Les rythmes, fortement inspirés des sons des percussions en Afrique, et les paroles souvent improvisées mais pleines de sens, rappelant les griots d'Afrique sont justement des marqueurs de l'identité africaine du *rap*. Les rappeurs africains sont restés proches des griots et reproduisent des sonorités de leurs terroirs dans leurs compositions musicales. Ils procèdent aussi, comme le prêtre sacrificateur, en proférant une littérature orale pour expier une faute ou pour exprimer des vœux de la communauté. C'est pourquoi nous disons qu'il y a omniprésence de la tradition dans le *rap* africain.

La promotion du genre, tout en l'encadrant, pourrait participer, par la même occasion, à la promotion de la créativité en lien avec les valeurs de la communauté, au renforcement de la diversité culturelle et à la préservation du patrimoine culturel. Pourquoi y a-t-il nécessité d'encadrer les créations des rappeurs ? Du fait que le mouvement a pour acteurs principaux les jeunes, à la production comme à la réception, il est primordial de les interpeller sur leur rôle dans la circulation des valeurs culturelles dans la société. Cela peut se faire, par exemple, en censurant les productions qui vont en l'encontre des mœurs sociales. A ce titre, l'exemple de Franco, un rappeur camerounais est édifiant. Il a vu son titre « Coller la petite²² » sorti en avril 2015, censuré au Cameroun et s'est vu refuser de faire des concerts dans certains pays comme le Burkina Faso. Dans ce morceau, il encourage les hommes à danser sur son morceau qui, en collant leur sœur, qui leur cousine, qui leur tante. C'est ce qui a été jugé dépravant. En voici un bout de texte :

Mon ami je dis hein
Tu ne vois pas les filles ?
[...]

²² Franco, Coller la petite : <https://www.dailymotion.com/video/x3iamvz>

On est là pour s'amuser,
 On est là pour « s'enjailler » (faire la fête)
 Même la police ne va pas nous arrêter
 C'est jusqu'au matin qu'on va travailler.
 [..]
 Il y a beaucoup de petites
 Fais ton choix.
 Récupère la petite,
 Angoisse la petite,
 Embrouille la petite,
 Et maintenant colle la petite.
 Collé Collé Collé Collé... colle la petite
 Collé Collé Collé Collé... colle la petite
 [...]
 Pour ne pas dire choisis ta petite.
 Mange-la avec appétit
 Et surtout montre-lui que tu n'es pas un petit.
 [...]
 C'est ta soeur? C'est ta cousine ? C'est ta tante ?
 Dis donc, colle les bêtises
 Même si c'est ta sœur, Même si c'est ta cousine
 Même si c'est ta tante, C'est d'abord la fête
 Aka colle les petites
 [...]
 Mon ami colle la petite,
 Celle qui va te faire oublier tes ennuis.
 [...]
 (Extrait de « *Coller la petite* », Franco).

Après ces sanctions, il est revenu avec un titre comme « *Faut pas taper sur madame*²³ » (2016) qui conscientise les hommes violents à l'égard de leurs femmes :

Hommage à toutes les femmes battues.
 Trouver la femme de sa vie, mon ami ça c'est pas facile
 Toi tu as déjà trouvé la tienne, mais pourquoi tu veux faire l'imbécile
 A cause de tes coups de poings, elle a déjà mal à la tête
 Si ça continue comme ça, je te promets que tu vas finir par la perdre
 Laisse-moi te dire quelque chose de très important
 Mon ami, tu sais, dans un couple
 On n'a pas besoin de violence pour se comprendre
 Ta femme a besoin d'affection
 Mais toi tu lui donnes les coups de pieds de Van Damme
 Elle est formée comme une guitare
 Mais toi tu la traite comme un tamtam
 Qu'es- ce qui ne va pas chez toi
 Mon ami tu me déçois
 C'est toi le chef de famille, mais ça ne te donne pas le droit de faire n'importe quoi
 Respecter ta partenaire, mon ami tu dois le faire

²³ Franco, Faut pas taper sur madame : <https://www.youtube.com/watch?v=93-bkaKceRM>

Le mariage n'est pas un champ de guerre
Arrête de prendre ta femme pour une adversaire
[...]
Faut pas taper sur madame, elle n'est pas un tamtam
Faut pas taper sur madame, elle n'est pas un tam tam
Faut pas taper sur madame, elle n'est pas un tamtam
Faut pas taper sur madame, elle n'est pas un tam tam

(Extrait de « *Faut pas taper sur madame* », Franco).

Il faut noter également, qu'à l'instar d'autres productions culturelles « le rap influence, divertit, instruit, persuade au même moment, en ayant comme but ultime une consolidation de la communauté [...]. Il y a désir de cohésion, de réaffirmer les liens intrinsèques à la communauté ». (Dumont-Poupart, 2010 : p. 18). Ce désir de cohésion, de réaffirmation de liens avec la communauté ne peut se faire qu'en respectant et en intégrant dans la création artistique des valeurs et normes de la société d'origine du rappeur.

Les enjeux donc du contact entre les expressions culturelles traditionnelles et le *rap* se résument dans la perpétuation et la promotion des valeurs culturelles traditionnelles et la consolidation de la cohésion sociale avec le dévoilement du lien entre productions culturelles et terroir.

Conclusion

Le *rap* est africain, l'on pourrait être tenté de le dire. Depuis ses débuts dans les années 70 jusqu'à aujourd'hui, ce mouvement est dominé par les Noirs. L'histoire nous renseigne que l'un des rares rappeurs de race blanche à pouvoir s'imposer au public aux États-Unis est Eminem. Il entre en scène en 1997 avec son album « *The Slim Shady EP* ». Avant cette date la scène de rap américain appartient aux « Blacks », c'est-à-dire aux Noirs. En France, ce sont les rappeurs issus de la diaspora africaine qui règnent. Parmi eux on citera MC Solaar, IAM, NTM, Assassin, Alliance Ethnik, Ménélik, Doc Gynéco, etc., qui font aussi partie des précurseurs du mouvement en France. Cet état des lieux consolide la conviction que ce genre, créé par les Noirs dans les Ghettos en Amérique, vise à perpétuer les traditions et les cultures africaines dans lesquelles d'autres races ne se reconnaissent pas forcément. Le *rap* est le style des opprimés mais aussi de ceux qui ont besoin de s'affirmer culturellement et de sonner le temps de l'union et de la cohésion sociale. C'est pourquoi l'on verra des Magrébins dans le mouvement en France, aux côtés de leurs frères Noirs, pour décrier la politique occidentale, à travers le traitement des immigrés et réclamer justice et compensation pour les peuples colonisés. La Fouine du Maroc fait partie de ces artistes magrébins qui sont dans le mouvement *rap*. À la base, aux États-Unis, il est une expression de revendication afin de lutter pour une égalité de traitement entre Noirs et Blancs à une époque où, dans ce pays, les inégalités raciales étaient d'actualité. À l'inverse, en Afrique, le mouvement qui s'implante peu à peu à partir des années 90 revendiquait une liberté d'expression et un accès

équitable aux richesses pour toutes les couches sociales. Le *rap* africain aujourd'hui a véritablement évolué aussi bien dans la forme que dans le fond, sans que le désir des rappeurs de rester proches de leurs communautés dont ils font l'apologie ne change. Ils y parviennent en intégrant les valeurs culturelles de la communauté dans leurs compositions, en lui empruntant ses rythmes et sonorités pour enrichir leurs œuvres. De plus, ils ancrent la vision du monde de leurs terroirs dans leurs créations. C'est ce maillage des expressions culturelles traditionnelles en lien avec la perception du monde qui convainc de l'omniprésence de la tradition dans le *rap* avec des enjeux esthétiques et sociales.

Références bibliographiques

- De Carlo, M. 1998. *L'interculturel*. Paris : CLE - International.
- Chevrier, J. 1999. Littérature *nègre*. Paris : Armand Colin (deuxième édition).
- Dumont-Poupart, M.-C. 2010. *Le rap américain, stop ou encore : la naissance, la vie et la mort possible du mouvement hip-hop une histoire en 3 temps : rapsters, gangsta, bling-bling*, mémoire de maîtrise en communication, Université du Québec à Montréal (Canada).
- Goré, O. 2004. *L'inscription territoriale de la musique traditionnelle en Bretagne*. Thèse de doctorat sous la direction de Jean Pihan. Université de Rennes 2 (France).
- Haley, A. 1976. *Racines*. Paris : J'ai Lu.
- Kourouma, A. 1970. *Les Soleils des indépendances*. Paris : Seuil.
- Savadogo, M. 2016. *Théorie de la création*. Paris : L'Harmattan.
- Senghor, S. L. 1964. *Liberté I, Négritude et Humanisme*. Paris : Seuil.

Références sitographiques

- Awadi D., 2010, « Dans mon rêve », In *Présidents d'Afrique* : [en ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=blbeT8ZFxno>, consulté le 26/1/2020.
- Franco, 2016, « Faut pas taper sur madame », in *Faut pas taper sur madame*, [en ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=93-bkaKceRM>, consulté le 08/10/2018.
- Définition de tradition : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/tradition/>, consulté le 26/11/2020.
- Franco, 2015, *Coller la petite* (single), [en ligne] : <https://www.dailymotion.com/video/x3iamvz>, consulté le 08/10/2018.
- IRMA : Centre d'information et de ressources pour les musiques actuelles, 1994, *Musique traditionnelle et modernité*, [en ligne], <http://www.irma.asso.fr-CIMT-Ressources->, Consulté le 15/09/2018.
- Hip Hop Core, 2001, *Émergence, évolution et histoire du rap*, <http://www.hiphopcore.net/articles/50-article-emergence-evolution-et-histoire-du-rap.html>, consulté le 02/10/2018.
- Le Blog Mood, *Le rap ! Origines et histoire d'un courant musical mal connu*, [en ligne] : www.mood.com/rap-histoire-courant-musical-mal-connu/, consulté le 02/10/2018.

Tour de Garde, 2014, *Makassa* (single), [en ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=-QC5GKt2IHU>, consulté le 08/10/2018.

Tour de Garde, 2017, Sobaris, [en ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=xdQIW17swSM>, consulté le 08/10/2018.

Smarty, 2012, « Le chapeau du chef » : In *Afrikan couleur* [en ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=2Wte6mOtk78>, consulté le 08/10/2018.

Smarty, 2017, *Bienvenu* (single) [en ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=xaYr68gfvYo>, consulté le 08/10/2018.

PERFORMANCE ORALE ET SURVIVANCE DES MYTHES DANS FER DE LANCE, LIVRE (I) DE BERNARD ZADI ZAOUROU

Ludovic Mouso YAPO

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

yapoludovic77@gmail.com

Résumé

Parler de performance orale dans le cas de cette étude, c'est évoquer évidemment toutes les techniques oratoires, linguistiques et stylistiques, se révélant comme indicateurs de la poétique de l'oralité dans les œuvres africaines. Fer de lance est un poème écrit par Bernard Zadi Zaourou dans lequel celui-ci décrit l'art du didiga, un récit initiatique en vogue dans le cercle des chasseurs bété de Côte d'Ivoire. Cette histoire présente une mosaïque de motifs de mythes, de contes et d'épopées. Le mythe traditionnel, le didiga se présente comme fondement essentiel du matériel poétique. Cette étude veut d'abord montrer que la poétisation du mythe exige du poète un langage symbolique, performant, puisant son originalité et son authenticité dans la tradition orale, illustration des particularismes esthétiques et idéologiques. Ensuite, démontrer que l'oralité entendue comme mode de culture, tend à donner aux discours, qu'elle retient dans son patrimoine, des propriétés morphologiques et stylistiques particulières. Dire le didiga contribuerait à la résurgence de l'oralité sous plusieurs formes. L'analyse de l'impact du verbe dans cette société d'oralité à partir des chants, a donc nécessité un cadrage socioculturel afin de dégager l'interaction entre le milieu, la langue et le comportement du groupe.

Mots-clés : Performance orale, oralité, didiga, mythe, survivance

Abstract

Speak about oral performance in the case of this study, it's obviously to evoke all oratorical, linguistics and stylistics of the poetics of orality in african's writings. Fer de lance is a poem written by Bernard Zadi Zaourou in which this one describes the didiga's art, an initiatic story in vogue in the circle of hunters from "bété" people of Côte d'Ivoire. This story presents a mosaic motif of myths, of tales and epic poems. the traditional myth the "didiga" introduces himself like the essential foundation of poetic material. First of all, this study wants to show that the poetization of the myth demands from the poeta symbolic and high performance language, dipping its originality and authenticity into the oral tradition, illustration of esthetics and ideological particularisms. Then, demonstrate that the orality understood as a way of culture, tends to give to the discourse that it keeps in its patrimony morphological and stylistics particular properties. Saying the didiga would contribute to the resurgence of orality in several forms. The analysis of the impact verb in this oral society from the songs, therefore required a socio-cultural framework in order to identify the interaction between the environment, the language and the behavior of the group.

Keywords : Oral performance, Orality, Didiga, Myth, Survival

INTRODUCTION

L'oralité se présente comme un ensemble d'énoncés verbaux, transmis par une parole patrimoniale consignée dans un répertoire mémorisé. Au regard de cette idée, il est à constater que dans la civilisation de l'oralité, la production littéraire exploite, judicieusement, les compétences artistiques tout en se référant aux canons du genre oral. Tout discours de l'oralité qu'il soit parlé ou écrit fait usage d'une certaine norme

esthétique, oratoire et stylistique mise à profit par les ressources d'une langue donnée pour obtenir des effets littéraires. Ainsi souligne C. Griaule (1977 : p.23) « Tout texte de littérature orale constitue un message transmis par un *agent* à l'intérieur d'un certain *contexte culturel et social* par l'intermédiaire d'une certaine *langue*, et il doit pour être reçu s'adresser à un *auditoire* en possession du double code linguistique et culturel. Ces « pôles » élémentaires qui ne doivent jamais être perdus de vue par l'observateur entretiennent entre eux des relations réciproques qui permettent de définir d'autres caractéristiques fondamentales de la littérature orale. »

Au regard de cette citation, il convient de préciser que la littérature orale étant la mémoire, la référence aux normes et valeurs archétypales d'un peuple, ne peut être séparée de son milieu social car la pensée et la culture sont des dynamiques d'un peuple et ne trouvent un mode d'expression adéquate que dans la langue de ce peuple. L'étroite réciprocité des relations unissant la langue et la société montre que celle-ci a pour première condition l'existence des sociétés humaines dont elle est de son côté, l'instrument indispensable et constamment employé. Tout acte de langage, en vue d'infléchir sur le comportement de l'autre dépend surtout de la situation de la parole, de la performance, c'est-à-dire « d'un ensemble formé de la combinaison d'énoncé avec tous les traits extralinguistiques » U.Baumgardt (2008 : p.51).

Fer de lance, est un chant, un poème oraliste inspiré des canons esthétiques de l'oralité Z. Zadi, (2002 : p.15). Son étude portée sur l'esthétique du *didiga*, révèle la visée idéologique de la société qui cherche à justifier un certain ordre social. *Le didiga* redéfinit la filiation des groupes dans une vision plus ou moins consensuelle de l'histoire. En passant au mode écrit, le statut de l'œuvre orale change et reste, intimement, lié à son contexte d'énonciation.

Cette étude pose le problème de la réécriture des faits de l'oralité par le poète Zadi Zaourou, à travers la description du *Didiga* dans *fer de lance*. Autrement dit, si *fer de lance* est un excellent véhicule de l'oralité, comment Zadi Zaourou, procède-t-il, à travers le dispositif énonciatif et poétique du *didiga* pour transcrire les genres oraux, notamment les mythes qui paraissent finalement comme l'humus nécessaire à une dynamique poétique.

Parler d'une réécriture dans une étude littéraire, où est convoquée la tradition orale, exige évidemment de nous la poétique, en même temps que le comparatiste qui permet de déceler les données textuelles empruntées à d'autres textes. Aussi, *Le didiga* étant une esthétique, une manière de dire, l'impact du verbe dans cette société d'oralité à partir des chants, nécessite une approche socioculturelle afin de dégager l'interaction entre le milieu, la langue et le comportement du groupe.

Nous essayerons en premier lieu, après quelques définitions des notions de notre sujet, de procéder à l'analyse de la structuration énonciative et poétique de notre corpus *fer de lance*, afin d'apprécier les manifestations de la performance orale. En second lieu, il s'agira de voir comment par l'art du dire, par la description du récit sacré qu'est le *didiga*, le poète Zadi Zaourou réussit à faire revivre les mythes du terroir bété.

I. Notion de performance et de créativité littéraire

La situation énonciative dans fer de lance est la conséquence de l'ancrage du texte dans l'oralité. L'originalité de ce poème tient à son enracinement dans le local qui se perçoit aussi bien dans la forme, le contenu que dans la généricité. Aussi, « la spécificité du texte de littérature orale relève justement du fait que le texte n'est pas « seul » mais qu'il est « entouré », qu'il est tributaire de la performance, qu'il est indissociable des éléments relevant de la situation d'énonciation et de la façon de le dire, car en dehors de la performance, le texte de littérature orale n'existe pas », U. Baumgardt (2008 : p.50).

1.1 Performance et littérature orale

Dans l'analyse des « arts vivants », le terme de performance est, généralement associé à l'idée de « rendement, résultat, exploit ». La notion de la performance est utilisée plutôt dans le sens de l'ancien français parformer, signifiant « accomplir, exécuter », pour rendre compte de l'interprétation, de la réalisation, ou de la mise en scène, comme en témoignent les très nombreuses publications dans le domaine de la musique, de la danse, du théâtre, ou de la description de rituels. U. Baumgardt (2008 : p.52).

C'est par la parole ou le « parlé » que la langue trouve sa valorisation à travers différentes tournures langagières et la lexis ainsi que la flexibilité ou la maniabilité de la parole. L'écriture procède au réinvestissement des techniques identiques à celles qui entrent en œuvre dans les performances des griots ou autres spécialistes de la parole. A ce propos, R. Colin (1965 : p.138) explique mieux le rôle du prince des poètes en Afrique en ces termes. « Le griot parle et accompagne sa parole de danse, de musique, c'est là tout son art ». « Les paroles et le bruit du fer se fondent indéfiniment dans le soir. Voilà le lieu de la poésie africaine – dans la vie, dans les gestes quotidiens, emboîtée dans un rythme... » (p.129). Ce que renchérit D. Zahan (1963 : p.134) montrant clairement que : « dans la vision sociale des initiés, qui lisent plus clairement dans le monde qu'on ne peut le faire sur les pages d'un livre, le griot est en relation avec « *le nyama* », la Force vitale, qui habite les tréfonds de chacun. Ceci explique le nom générique que l'on donne aux hommes de caste, et spécialement aux griots chez les Bambara... Ce *Nyama* est en cheville étroite avec la Parole, et le Griot est un maître de la Parole. »

Cette spécificité du rôle du griot de l'oralité est à l'écrit, réduite et l'écriture étant une parole morte, n'a de sens que par l'interprétation que l'homme lui donne. La performance orale dans le texte littéraire et surtout poétique associe improvisation et mobilisation de la mémoire. Le caractère performatif de la parole est mis en relief par la scénographie d'une esthétique de l'oralité à travers les références génériques, poétiques et transcodés, les mimiques et l'arc musical.

En littérature orale, la réalisation d'une œuvre littéraire exige une performance particulière dont le but recherché est de reproduire un objet linguistique sans toucher à sa fonction culturelle. E. Belinga (1978 : p.51) dans son œuvre *Comprendre la littérature orale africaine* parlait déjà de « systèmes d'écriture d'origine africaine ». En effet, la rencontre

des civilisations de l'oralité et de l'écriture a favorisé la naissance de nouvelles formes d'écriture africaine. Le langage négro africain est parole proférée et en tant que telle, elle embrasse l'art oratoire, la poésie, le mythe, l'épopée, le conte, le chant, sous toutes leurs formes. J. Dérive (2008 : p.16) dans un article intitulé "L'oralité, un mode de civilisation" affirme que :

L'oral est une énonciation consciemment proférée de manière spécifique, selon un art oratoire, dans le cadre d'une manifestation soumise à un certain degré de ritualisation. L'oralité apparaît donc comme une véritable modalité de civilisation par laquelle certaines sociétés tentent d'assurer la pérennité d'un patrimoine verbal ressenti comme un élément essentiel de ce qui fonde leur conscience identitaire et leur cohésion communautaire.

De plus, dans les sociétés de traditions de l'oralité, la notion de parole est confondue avec celle d'acte, de décision. La parole possède dans certaines circonstances une valeur performative. Elle rend manifeste, ce qu'elle nomme. Il serait donc intéressant de voir comment cette notion s'appréhende dans *Fer de lance*.

1.2 Performance orale dans Fer de lance (I) de Zadi Zaourou

Fer de lance est un poème qui se singularise par sa structuration énonciative poétique. L'œuvre est une continuité de la parole, un dialogue mettant en scène le poète Zadi Zaourou et un second poète nommé Doworé. Cette structuration énonciative fondamentale indique une prise de parole à tour de rôle ou simultanée des deux acteurs du discours. La réalité du dédoublement énonciatif et la simultanéité de la structuration sont suggérées par l'itération textuelle du pluriel associatif « nous ». « Nous voici Doworé », (p.5). L'énonciation des deux instances discursives en œuvre dans *fer de lance* est un emprunt à la pratique littéraire locale. En effet, pendant les soirées poétiques dans le milieu traditionnel, l'artiste principal communique avec l'auditoire, mais par l'intermédiaire du poète second que Bernard Zadi appelle « l'agent rythmique ». La parole poétique s'accomplit ainsi dans un circuit ternaire délimité par le poète principal, l'agent rythmique et l'auditoire. Ce que justifient les phrases suivantes : « La foule (son cœur, son corps et son âme en rut) ». Tiens-le ferme et dis et redis après moi », (p.5). « Le dédoublement énonciatif présenté est une mise en scène poétique destinée à déclencher une forme particulière de jouissance esthétique attachée au régime énonciatif », fait constater (F. Eblin : 2008).

Fer de Lance est un titre métaphorique qui met en valeur la puissance du verbe et retrace le mythe du *didiga* ou l'art de créer, de lutter, d'exister au monde. L'œuvre est d'une fluidité extrême, sans subdivisions internes en parties ou sous-parties. Ce texte se présente sous divers traits oraux et est d'une seule émission de voix. C'est là, l'une des caractéristiques de la littérature orale où la déclamation d'un texte, sous l'aspect d'une longue « tirade », tient en éveil l'auditoire des heures durant.

L'œuvre est une heureuse continuité entre les performances orales et l'écriture. Elle se présente sous une impressionnante éclosion des traditions orales. Cette implication des traits de l'oralité ou des langues africaines dans la littérature africaine, nous permet de dire que l'écriture ne fait que la mise en pages des paroles, originellement destinées à être dites ou proférées par les techniques de l'oralité. Elle sert à la conservation et à la fixation de la mémoire populaire. En fait, comment identifier les traces d'une performance orale, sachant que l'écriture se présente à nous comme une masse scripturale sans vie ?

M. Borgomano, cité par D. Boubakary (2003 : p.13), souligne, avec clarté, qu'« en Afrique, la plupart des textes n'ont longtemps existé que dans leur profération et dans la seule mémoire des conteurs et des griots, eux-mêmes (en principe), des porte-paroles transparents des mythes, des légendes et de l'histoire et non véritablement "auteurs". Aujourd'hui, l'écriture se met au service de l'oralité qu'elle permet de conserver en la transcrivant ». Le texte assurant la continuité africaine de la tradition se présente comme une pratique idéologique qui, au-delà des personnalités individuelles, conditionne l'identité collective des écrivains.

Zadi Zaourou est un poète oraliste, un parolier dont le dire tire son essence des profondeurs des savoirs originels, immuables et symboliques. Se substituant aux conteurs et griots par sa production poétique qui parodie l'art oratoire, il se révèle comme celui qui transpose, déplace l'ordre des réalités tangibles vers celui du langage. Par l'exploitation massive des africanités caractéristiques des genres oraux africains, l'analyse de l'expression poétique de Zadi Zaourou fait dire que le système de communication orale est privilégiée dans ce texte. L'oralité est un outil de communication, une forme de production littéraire et est à l'image de l'écriture avec laquelle elle collabore désormais. Et pour étayer notre idée, voici ce que le poète Z. Zadi (2002 : p.15) écrit à ce sujet : *traditional*. Aussi, le texte de fiction se présentant comme une tentative de reproduction des performances orales, une multitude de groupes nominaux, de vers et d'expressions, nous permettent d'apprécier " *Fer de lance*" comme une continuité de la production traditionnelle. Parmi ceux-ci l'on note :

Didiga !

Nous voici Doworé

La fine et douce chanson fluée de ma gorge

Tiens ferme ce bissa, Doworé

Didiga

Yakôloa Didiga

Didiga

Dakôloa Didiga

Didiga zara

Didiga zara Guidohoa Didiga

En disséquant, attentivement, ce fragment de texte, nous sommes frappés par son caractère hétérogène, entremêlé à la fois, des expressions françaises et africaines. Mieux, constate-t-on la dominance des mots issus des langues africaines comme *l'agni*, *le bété* et *le bambara*. On observe beaucoup d'africanismes, c'est-à-dire la présence de tropes

culturels dans le fait littéraire. Ces mots tels que “didiga²⁴”, “bissa²⁵”, “doworé yakôloa dakoloa zara et guidohoa²⁶” font référence en linguistique, aux particularités du langage propre en Afrique, qui permettent de le décrypter.

Dans la transmission des faits de l’oralité, l’énonciation par l’écriture parodie le système de communication traditionnelle fondé sur la mimésis, l’art oratoire, les faits stylistiques et linguistiques. Le mot est une masse sonore dont l’émission et la réception suggèrent à la conscience une notion ou une représentation sensible. A cette représentation de notre esprit, nous pouvons attribuer une certaine étendue, une certaine place dans l’échelle des valeurs que nous transposons dans le monde des dimensions. En outre, précise-t-il, en ajoutant que cet ancrage du texte dans l’oralité par le biais de la performance amène la distinction entre deux niveaux ; le simple énoncé linguistique que le médiéviste P. Zumthor (1994 : pp.28-29) appelle

« texte », et un ensemble formé de la combinaison de cet énoncé avec tous les traits extralinguistiques qui relèvent de la performance, et que le même auteur désigne par « œuvre ». Il les définit respectivement ainsi : « on appellera, texte la séquence linguistique constituant le message transmis. [...] L’œuvre sera ce qui est poétiquement communiqué, ici et maintenant : des sonorités, des mots et phrases, des rythmes, des mouvements, des éléments visuels et situationnels. La notion d’œuvre embrasse la totalité des facteurs de la performance.

De la perception du texte comme expression de la tradition, naît le concept de littérature orale, oxymore qui tente de cerner l’hybridité d’une littérature africaine censée « dire » le croisement entre la parole proférée et l’écriture.

2. Fer de lance, une réécriture du *didiga* traditionnel

C’est la tradition orale qui est interrogée pour découvrir le sens et les valeurs du concept de *didiga*. Le mot *didiga* ponctue bien sûr, toutes les séquences de ce poème et justement fer de lance renferme un noyau de *didiga* que les exigences de l’écriture poétique ne peuvent permettre d’éclater. Ceux-ci donnent au poème son caractère mystérieux et hermétique.

2.1. *Didiga*, un art sacré des chasseurs traditionnels bété

Le concept de *didiga* est composé en langue *bété* de “didi” qui veut dire ordure ; “ga” qui signifie cannes à sucre. La traduction littérale donnerait-elle “cannes à sucre de l’ordure” ? C’est la manière de narrer l’histoire de la chasse des chasseurs traditionnels *bété* qui est le *didiga* et qui lui confère son sens. Car des personnes non initiées diront que c’est du mensonge. L’impossibilité d’une définition nominale démontre selon Z. Zadi (2001 : p.125), « l’impuissance de la raison à rendre rationnellement compte du phénomène

²⁴ “Didiga” [Art du récit propre aux chasseurs bété de Côte d’Ivoire. Le didiga raconte les aventures de ces Initiés, dans leur lutte contre les bêtes de la jungle].

²⁵ “Bissa” [Queue d’animal magnifiquement travaillée que tient un chef, un artiste quand il est dans l’exercice de sa fonction. Bissa est un terme bété (ethnie de Côte d’Ivoire)].

²⁶ “Doworé yakôloa dakoloa zara et guidohoa” sont des noms propres de personnes et des noms de lieu en terme bété (ethnie de Côte d’Ivoire).

qui porte le nom *didiga* et là, celui de mystère, l'impossibilité de ce même phénomène à se laisser soumettre à l'épreuve de la vérification ». Originellement, le mot *didiga* renvoie à un art de type particulier que pratiquaient les chasseurs bété. A la base de cet art, un instrument de musique qui est un instrument parleur : “dôdô²⁷”, connu en français sous le nom d'arc musical.

L'histoire racontait que les chasseurs, au cours des longues randonnées en forêt qui les tenaient éloignés du village durant des jours et des jours couraient de multiples et redoutables aventures. Lorsqu'ils rentraient au village, ces héros qu'admirait le peuple parce qu'ils conjuraient la famine et symbolisaient le courage et l'abnégation, se plaisaient souvent à conter au public leurs merveilleuses équipes ; corps à corps avec la jungle courses-poursuite, bras de fer avec la bête, victoires in extremis sur la mort etc... Et ils contaient aussi leurs propres métamorphoses et la métamorphose des êtres, des phénomènes et des choses, celle surtout des bêtes qu'ils traquaient. Le héros de cet art sacré et secret qu'est le *didiga* est Djergbeugbeu, « un chasseur, le plus grand, le plus génial, le plus intrépide, le plus généreux de tous », le héros mythique qui transforme toute situation périlleuse à un issu favorable en faveur des siens. Ce héros était toujours confronté à des situations de type impensable. D'où *didiga* l'impensable.

Dans la tradition orale, la parole du *didiga* est une parole toujours vécue, vraie. Et ce héros a valeur de symbole. « C'est l'initié des initiés, celui qui sait mais qui ne clame jamais savoir ; celui qui sait mais dont le savoir n'est pas un glaive dressé contre la communauté. Celui qui est au service et qui, de son bras spiralé parvient à sortir du trou spiralé le serpent spiral. La protection du héros est assurée par les ancêtres par l'intermédiaire de l'ombre de sa mère ». Z. Zadi (2001 : p.128)

La progression dramatique d'un *didiga* sera toujours un parcours initiatique. Le *didiga* est un art conçu par les chasseurs et tout à leur gloire. L'arc, arme principale des chasseurs d'antan, est dans cet art objet d'une célébration liturgique, sous la forme de son double qui est aussi sa projection poétique et symbolique : le *dôdô* (arc musical), invention de ces chasseurs eux-mêmes. C'est en effet la parole du *dôdô* qui constitue l'essence du *didiga*. Le *didiga*, c'est d'abord et avant tout le sacre de l'arc des chasseurs hissé à la dignité d'un être humain. La parole de l'arc est une parole masquée, c'est une parole belle, l'arc musical ayant un timbre de voix particulièrement envoûtant, une parole poétique, mettant en scène des personnages poétiques et dans des situations également poétiques en elles-mêmes. Il faut aussi ajouter que l'arc est musicien et qu'il chante admirablement. Voilà donc l'art du *didiga* tel que nous l'a légué la tradition orale. Il est la résultante du merveilleux, du mythique, du mystique, de l'épique, du mystérieux, du poétique musical, de l'initiation profane et du sacré.

²⁷ Dôdô : appellation bété de l'Arc musical

Pour les anciens, le *didiga* est le symbole de la maîtrise en quelque domaine que ce fût, la forme suprême de l'expression artistique. Z. Zadi (2001 : p.131). Quand un homme atteignait le sommet de l'art quelle qu'en fût la branche, on ne disait plus de lui qu'il pratique tel ou tel art, on disait que dans cet art précis, il « moissonne le *didiga* ».

2-2 *Fer de lance* une poétique du *didiga*

Fer de lance dans sous sa forme actuelle est un *didiga*. Cette œuvre par la force de l'écriture retrace les caractéristiques du *didiga* ancien, à savoir véhicule des mythes, retrace le récit mystérieux des temps anciens, présente le symbolisme des paroles fortes et profondes. Elle est un essaim de rythmes africains, d'où, la circulation de la parole particulière, des métaphores, le rituel des images et symboles.

La poétique est l'ensemble des principes littéraires commandant l'écriture et la composition d'une œuvre ou impliqués par celle-ci. Il s'agit de tous les moyens de l'imagination créatrice et poétique, par le biais de l'expression verbale et rythmée et par l'intermédiaire des procédures de désignation énonciative et pragmatique offertes par toute langue. Tout ceci permet au *didiga* de se révéler comme un puissant moyen d'action poétique et musical. Dans l'art oral, la langue n'est pas la seule à contribuer à l'établissement d'une poétique de l'énoncé. Y participent aussi des paramètres extra-linguistiques tels que la proxémique et la gestuelle, ainsi que la diction, notamment dans sa dimension rythmique.

Dès *l'incipit* de son texte, sous une forme poétique, le poète nous fait entrer avec insistance dans l'univers des dieux, du mystère et du sacré. L'accomplissement des tâches quotidiennes de la vie constitue, en Afrique noire, un des moments merveilleux de profération de paroles poétiques, de la parole sacrée. Ici, le mythe renvoie à une vérité sociologique et historique du poète, lui rappelant ses origines. En effet, le *didiga*, raconte les aventures de ces initiés, dans leur lutte contre les bêtes de la jungle.

Le poète, en fin orfèvre, a choisi, délibérément, un style à la croisée de deux cultures, se révélant plutôt une combinatoire de genres et d'écritures polyphoniques. La poétique de ce texte est la combinaison de plusieurs traits génériques hétérogènes. L'intrusion du mythe emprunte sa forme à la poésie au récit et à la prose argumentative. Il s'agit bien d'une structuration plus expressive de la reconstitution de l'intrigue mythologique dans le texte. Le mythe, dans son expressivité ou encore dans sa forme poétique, est au service d'une expression symbolique infiniment plus large puisqu'il utilise les genres narratifs tels que la légende, le conte ; des genres poétiques, poème, chanson, épopée et des genres lapidaires, les proverbes.

Le mélange de genres oraux est certes une qualité parce qu'il témoigne de l'imagination florissante du poète, mais aussi de la capacité du mythe à l'utilisation des autres genres dans sa définition et dans son fonctionnement. Le mythe revient dans tout le récit, sous divers emplois, en vers. Et toutes ces formes d'écriture nous permettent de voir et de comprendre le message poétique de l'imaginaire du mythe.

En somme, la réalisation technique du *didiga* était accompagnée d'un ensemble de rites qui assurait l'efficacité du discours, qui reste néanmoins public et non secret. Dans ces sociétés, la parole fait l'objet d'une extrême ritualisation. Les croyances liées au pouvoir de la parole cérémonielle maintiennent vivants certains interdits langagiers : La citation des noms de clans, de lieux, d'ancêtres, des noms de végétaux symboliques. Toute une symbolique qui anime différentes typologies de mythes véhiculées par le *didiga* dans fer de lance

3. Fer de lance, un recyclage des mythes pour une dynamique de la poésie francophone

Les mythes jouent un rôle important dans le dispositif poétique africain. Ils sont sources de fécondité, de l'imaginaire créatrice pour la poésie africaine, d'éveil de mémoire et de réhabilitation du patrimoine socioculturel africain. Comme le dit le poète lui-même « j'ai pris soin de mettre ces séquences en relief, au plan typographique. Cette œuvre m'a été inspirée dans la plus pure tradition de la prêtreise poétique » Z. Zadi (2002 : p.10)

3.1. Typologie des mythes dans fer de lance

Le premier élément mythique que nous relevons dans cette pièce poétique est le *didiga*. Il se présente comme une description d'un mode de vie, d'une pensée, d'un rituel et d'une esthétique négro-africaine. Le *didiga* est un ensemble de caractères d'écriture représentant par convention secrète la langue, que seuls certains initiés peuvent lire et comprendre. Au-delà de sa relation et de son contexte d'énonciation, le *didiga*, est parole, mythe. Bottez Zadi Zaourou par le jeu poétique, procède par plusieurs styles d'écriture pour décrire le mythe du *didiga*. Il le précise lui-même en ces termes : « Oh ! Je le sais. Il y aura toujours quelque part un universitaire nain pour découvrir sous ma plume, non une œuvre originale mais le simple écho des grands diseurs de symboles dont je me réclame et dont j'exalte moi-même le nom. Lucidement. Fièremment. Et avec joie ! Oui, j'ai bien dit lucidement parce qu'en des séquences brèves très nettement circonscrites et conformément au jeu poétique consacré par la tradition orale, j'ai pris plaisir à parodier l'un ou l'autre de ces deux maîtres ou à leur adresser un dithyrambe », Z. Zadi (2002 : p.10).

En effet, le *didiga* ne saurait être une simple figure de rhétorique ; car la parole qui s'y exprime traduit une « manière » d'être et de voir, en d'autres termes, toute la conscience ontologique qui motive l'interrogation et l'expression et préside à leur construction ! La grande et éternelle question sur soi, sur l'autre, sur le monde, sur l'univers, ainsi que sur la vérité insaisissable de chacun d'eux.

Un autre type de mythe que nous relevons est le mythe génésiaque qui relate l'histoire initiatique des chasseurs bétés. Le poète lui-même le dit « on le voit, le *didiga* ne naît pas du néant. Il exploite et développe, sur le terrain de l'art dramatique africain, une expérience engagée par les précurseurs de génie. Le concept vient certes d'un territoire ivoirien mais l'art des chasseurs est répandu en Afrique » Z. Zadi (2001 : p.143). D'où la comparaison faite à la *griotique*. Il disait lui-

même, cette même œuvre *fer de lance* est baptisée *griotique*. « Fer de lance – ô ma *griotique* surgie des replis de la ruine parolière » Z. Zadi (1975 : p.6). Il y a ici un transfèrement sémantique qui part de fer de lance, c'est-à-dire du *didiga* à la *griotique*. Cette flamme écarlate qui anime le poète guide des chasseurs initiés à la magie du *didiga* insuffle également le *donsomana* ou la figure revisitée du « griot de chasseurs » chez Kourouma. Les procédés analogiques ont surtout valeur d'hommage aux maîtres qui pratiquent les genres littéraires concernés. Une comparaison qui met en relief les rapports d'analogies et de similitudes entre le *didiga* et la *griotique*. En effet « la *griotique* est un néologisme qui porte sur la poésie négro-africaine et la diffusion de la culture africaine. Elle consiste à rassembler sur scène koras, balafons et tam-tams, chants et danses de nos terroirs, encore bien vivaces chez beaucoup d'entre nous, en cherchant à dire, de façon exclusive, une parole poétique négro-africaine », A.C.Touré (2014 : p.138). Le *donsomana* est un terme malinké qui désigne une cérémonie traditionnelle, au cours de laquelle les exploits d'un chasseur faisant partie de la confrérie des chasseurs sont chantés, psalmodiés. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, l'originalité de l'œuvre tient à sa forme discursive héritée de la tradition orale, notamment le *donsomana*. Cette innovation esthétique lui a d'ailleurs valu en 1999, le prix inter.

C'est pourquoi dans son œuvre le poète interpelle le lecteur sur tous ces mythes qui ont le même point, la quête de la connaissance, du bien et du pouvoir ; le même cheminement, l'initiation et la même finalité, l'épanouissement spirituel et moral qui débouche sur la maîtrise des principes de la vie en société. *Didiga*, *Kaidara*, *Dogon* sont tous des dieux de nos terroirs qui par le rituel et la voix secrète aident à construire la personnalité culturelle africaine.

Un autre aspect qu'il importe de mentionner et qui révèle le caractère mythique de l'œuvre est la pensée symbolique qui transparaît dans le poème à travers les signes et symboles. S. Vienne (1987 ! p. 5) dans une certaine approche entre la littérature et l'initiation affirme clairement que « si une œuvre littéraire peut être dite initiatique, il faudra qu'elle comporte une analogie structurale et symbolique suffisamment reconnaissable, précise et étroite ». Dans les œuvres à caractères religieux et initiatiques, les symboles, au-delà de la structure, sont des éléments indicatifs obligatoires, traductibles de fond mythique. Fer de lance est donc un ensemble de symboles se réduisant souvent à une structure permanente et participative à la modification profonde de l'identité du héros mythique. Le titre de l'œuvre fer de lance exprime l'arme du chasseur dans les parties de chasse mais aussi, l'arc musical et rythmique dans les moments de réjouissance. Le symbolisme est également un système de symboles destinés à rappeler des faits ou à exprimer des croyances. « Tiens ferme ce bissa, Doworé », « Ah ! Kaidara dieu. », « Tous chantent Madi-la-panthère. » Ces éléments expriment la sensibilité religieuse du poète qui par l'art entre en relation avec les ancêtres totémiques, les génies mythiques et la nature. Le symbolisme recherche une impression, une sensation qui évoque un monde idéal et privilégie l'expression des états d'âmes.

A ces modes de connaissances nous conduisant vers l'origine du monde et de l'univers africain, nous ouvrant sur le particularisme de l'initiation et l'acquisition des œuvres profondes de la parole divine, Zadi prend également soin de rappeler des faits historiques

importants, ainsi que des personnages héroïques africains, tombés à la tâche à cause de leur obstination à freiner le colonialisme et l'impérialisme, source d'avilissement et de paupérisation de l'Afrique. Par leur bravoure et leur charisme, ces héros mythiques sont inscrits au panthéon glorieux de toute l'Afrique. Leur patriotisme sert de modèle, de valeur archétypale. Le poète qualifie leur geste de « l'Épée des Francs » et leur mort comme « la mort étrange allogène sur mes princes valeureux » (pp.30-34). Il s'agit de Chaka zoulou, Babemba, Gbeuli de Galba, Séka Séka de Moapé, Patrice Aymeri Lumumba, Soundjata Keita et de Samory Touré dont les mémoires lointaines sont des sources d'enrichissements pour la contemporanéité.

En somme, le *didiga* apparaît comme la forme achevée, le degré supérieur d'un art quel qu'il soit : l'art de rendre la justice, l'art de chanter, l'art de dire les contes, l'art de maîtriser la parole en général. C'est donc l'idéal le plus possible de l'art en tant que création de l'homme. Comment se présente donc le discours littéraire du *didiga* dans fer de lance.

3.2. Discours littéraire et ancrage local

Insérée dans la langue française ou les langues occidentales, l'oralité, est une manifestation linguistique dont le souci de pérennité recommande que les différentes langues locales africaines, fassent partie d'un projet de développement et de valorisation qui leur ouvre la possibilité, sur le plan international d'être transformées en langues d'apprentissage et de compétence. Les œuvres africaines explorent de nos jours le patrimoine culturel négro-africain d'une part et d'autre part assènent avec vigueur et rigueur la gestion des nouvelles sociétés issues des indépendances politiques africaines.

B. Z. Zadi fait partie des intellectuels négro-africains engagés dans la réhabilitation des cultures africaines en vue de les inventorier et de les promouvoir. Son expérience puise dans les notions de littérature potentielle, de réinvestissement de structures et dans les ressources linguistiques telles que les images, les expressions d'allure idiomatique, etc. Nous comprenons l'usage des langues bété, baoulé, bambara et moré dans les œuvres poétiques. La codification générique qui structure le poème *fer de lance* relève de pratiques littéraires admises et partagées dans l'espace bété qui sert d'arrière-fond à l'activité scripturale. Le texte est marqué par les aspects de la culture bété dont se sert le poète pour créer son propre espace énonciatif.

Dans la pratique verbale, la référence à une tradition canonique et l'exigence d'une poétique semblent être des conditions à la fois nécessaires et suffisantes dans le champ littéraire. Dans les traditions de culture orale, il ne saurait y avoir de tradition sans poétique, du fait que tout discours qui est à retenir par le groupe doit prendre une forme qui le rend mémorisable. « Les procédés classiques à savoir : les répétitions, les antithèses, les parallélismes ou chiasmes divers, allitérations, assonances, marques rythmiques... utilisés à dessein donnent aux énoncés leur allure formulaire. L'exigence de mémorisation imposée par la tradition orale tire donc naturellement les œuvres produites dans ce cadre du côté de la littérature, du fait de la

nécessité d'accorder une importance toute particulière à la fonction poétique aux énoncés. C'est donc la combinaison de ces différents niveaux, dans un système sémiotique propre, qui fait la poétique de l'oralité » J. Dérive (2012 : p. 83)

Par la maîtrise du verbe, les valeurs sociales sont poétiquement communiquées. Dans *fer de lance*, on a des sonorités, des mots et phrases, des rythmes, des mouvements, des éléments visuels et situationnels. Ici *fer de lance* embrasse la totalité des facteurs de la performance.

Ne comprends jamais le chant des Morts celui-là
qui n'était pas à Boribana²⁸

Lorsque je chante
l'on dit que je cris
J'ai beau vibrer
on croira toujours que je danse
J'ai beau grincer
même les sages croient que je cris
Et lorsque je chante
l'on dit que je braille
Didiga ! Z. Zadi (1975 : p.22)

Ici la disposition des mots, pronoms personnels et verbes et de certaines expressions dépréciatives du terroir comme « boribana », le poète décrit le désenchantement, la déception des pays africains face aux régimes politiques après les indépendances.

Le discours littéraire est informé par des marques de genericité provenant des genres pratiques dans le milieu traditionnel. Des emprunts qui se réclament de l'esthétique du *didiga*, l'art de la parole orale. Par l'écriture et l'oralisation de l'histoire mythique, le poète s'affranchit des murailles de la culture prison, en brisant le monopole de la langue française. La présence des africanismes comme représentation de soi à travers un imaginaire renvoyant aux référents culturels africains et précisément bété, rend compte d'une hybridité, expression d'une liberté de création. Nous assistons selon les mots de M. Bakhtine (1978 : p.87), à un phénomène pluristylistique, plurilingual, plurivocal. La présence dans le texte de plusieurs styles (l'oral et l'écrit), crée un style protéiforme que favorise la multiplicité des langues à savoir les langues étrangères et les langues locales. Une hybridité qu'enrichie l'interculturalité que rend possible la multiplicité des voix, la polyphonie. Dans *fer de lance*, nous assistons à une récurrence de l'imaginaire et des tropes culturels africains. La transposition, la transcription ou encore la formalisation des africanités, du système de la langue maternelle et de l'héritage culturel du terroir, des échos d'oralité et la présence de mythes ancestraux, constituent des procédés performatifs dans la littérature africaine francophone.

« Bissa p.19, queue d'animal magnifiquement travaillée que tient un chef, quand il est dans l'exercice de son service. » ;

²⁸ Boribana : du bambara « bori » qui signifie courir et « bana » qui veut dire fini. D'où « boribana » : fini de courir, ou mieux fin de cavale, fin de course. S'emploie pour quelqu'un qui est en fuite et qui est traqué. Ici, allusion aux exactions extrêmes auxquelles les colons avaient soumis les peuples africains.

« Didiga p.19, art de récit propre aux chasseurs bété de Côte d'Ivoire. » ;
« Okpô » p.21, interjection baoulé (ethnie de Côte d'Ivoire) qui exprime le mépris ;
« Pédou », p.22, sorte de flûte de Pan jouée par les paysans du pays Djiboua en Côte d'Ivoire.

Cet instrument est en voie de disparition.
« Kaïdara », p.25, le dieu peuhl de la fortune, du pouvoir et de la sagesse.

Fer de lance recèle les traces de l'oralité d'une part, décrit et illustre comment le français véhicule les textes oraux africains appartenant à différents genres en leur conservant le mieux possible leurs caractéristiques propres et distinctes de celles des autres genres en coprésence. *Fer de lance* démontre aussi les potentialités linguistiques que regorgent les langues africaines. L'œuvre est une preuve suffisante qu'il s'avère de plus en plus nécessaire de penser à une véritable politique linguistique novatrice qui définisse des rapports équilibrés dans le champ sociolinguistique en termes de complémentarité et ou de partenariat linguistique et non plus en termes de domination des langues officielles sur les langues nationales.

Conclusion

L'oralité ne nous intéresse ici que dans la perspective de son ingérence dans l'écriture. La réflexion sur l'utilisation des pratiques littéraires de l'oralité africaine traditionnelle s'inscrit dans le cadre général d'une recherche qui porte à la fois sur l'identité nègre et sur la spécificité d'une littérature africaine. *Fer de lance* de l'écrivain Zadi Zaourou pose les fondements, les bases des spécificités nègres et élabore un discours théorique sur les productions de l'esprit en Afrique noire. Son texte puise son originalité dans les pratiques culturelles de la tradition orale et les aspects de la littérature orale traditionnelle fondés sur les langues locales. Combiner les éléments de l'oralité à la langue française est un choix esthétique et idéologique qui permet à l'auteur de revendiquer ou d'exprimer d'autres niveaux de langues.

Le rapport des écrivains africains avec l'oralité traditionnelle nous amène à considérer et à révéler l'ambiguïté du travail de l'écrivain africain, le rapport au contexte dans lequel il inscrit son travail, la langue qui lui permet de livrer son imaginaire et son message. Il est temps que l'on réfléchisse à la situation qui s'inscrit dans la diglossie comme cadre sociolinguistique et dans le biculturalisme comme lieu de contact et carrefour de plusieurs traditions littéraires. On découvre ainsi que certaines formes ne peuvent s'expliquer qu'en se référant à la tradition orale. Il y a donc un retour phénoménal au « langage », au texte redéfini comme l'objet de la science littéraire.

Références bibliographiques

- Bakhtine M. 1978. *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 87p.
Borgomano M. 2003, citée par Diakité B., De la page d'écriture et du mythe de l'ancêtre rebelle : La problématique de l'écrit et de la parole dans le roman

- francophone ouest africain.LSU Doctorat, Dissertation 2756 [http :
//digitalcommun.lsu.edu/gradschool_dissertations/2756/](http://digitalcommun.lsu.edu/gradschool_dissertations/2756/).
- Colin R. 1965. *La littérature africaine d'hier et de demain*, Paris, p.138.
- Dérive J. 2008. L'oralité, un mode de civilisation, in *Littératures orales africaines, Perspectives théoriques et méthodologiques* d'Usurla Baumgardt et Jean Derive (dir) Editions Katharla, 17-47.
- Dérive J. 2012, *L'art du verbe dans l'oralité africaine*, Paris, l'Harmattan, p.83
- Eblin, P.F. 2008. Discours littéraire et ancrage local : les modelisations topiques dans fer de lance de Bottey Zadi Zaourou, *Ethiopiques* no 80/ 1^{er} semestre, consulté le 15/10/2020.
- Eno B. 1978, *Comprendre la littérature orale africaine*, Saint Paul, Paris, p.51
- Griaule C.G. 1977, *Langage et culture africaines, Essais d'ethnolinguistique*, Librairie François Maspero, Paris, p.23.
- Touré A.C., 2014, *La Griotique, Mémoire et réflexion*, l'harmattan, p.138
- Usurla B. 2008. La performance in *Littératures orales africaines, Perspectives théoriques et méthodologiques* d'Usurla Baumgardt et Jean Derive (dir) Editions Katharla, 49-75
- Vierne, S. 1987. *Rite, roman, initiation, 2^{ème} Edition revue et augmentée, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, p.5*
- Zahan D. 1963, *La Dialectique du verbe chez le bambara, cité par Colin R. 1965 dans la littérature africaine d'hier et de demain*, Paris, p.129 et 134.
- Zaourou Z. B. 1975, *Fer de lance* livre I, Editions Jean Pierre Oswald, Paris.
- Zaourou Z. B. 2001, *La guerre des femmes suivie de la termitière, théâtre, NEI, Postface, pp.123-143*.
- Zaourou Z. B. 2002, *Fer de lance* livre, NEI, Abidjan.
- Zumthor, P. 2008, cité Usurla Baumgardt in *Littératures orales africaines, Perspectives théoriques et méthodologiques* d'Usurla Baumgardt et Jean Derive (dir) Editions Katharla, 49-75.

ÉTUDE DES VÉRITABLES VECTEURS DE DÉVELOPPEMENT DE LA CARRIÈRE TOURISTIQUE EN AFRIQUE : APPORT DES LANGUES ÉTRANGÈRES

Charles Afram Senior
Sunyani Technical University, Ghana
framchasy@yahoo.com

Résumé

Le texte littéral tourne autour des véritables vecteurs de développement de la carrière touristique en Afrique où l'homme en général et le noir en particulier est mis au centre des préoccupations sociales et humaines. Déjà, il existe un lien entre la connaissance en langue et celui du développement touristique et une carrière touristique pourrait donc être envisagée dans une économie mondialisée et des véritables vecteurs de développement devraient être pris en compte par les politiques. En Afrique, une telle résolution serait économiquement bénéfique en tenant compte de la diversité des langues sans occulter les autres langues étrangères de pays non Africain et qui dominent les activités internationales. Les langues tiennent une place importante dans l'activité professionnelle et l'estimation des différentielles de revenu du travail avec les statistiques justifiant que les compétences linguistiques sont source de prime salariale importantes montrent qu'il y a diverses façons de valoriser les compétences linguistiques sur le marché du travail. La carrière touristique pourrait donc être identifiée comme l'une de ces façons.

Mots-clés : langue étrangère, développement, carrière touristique

Abstract

The literal text revolves around the real vectors of the development of tourism career in Africa where man in general and black in particular is placed at the center of social and human concerns. Already, there is a link between language knowledge and that of tourism development and a tourism career could therefore be envisaged in a globalized economy and real vectors of development should be taken into account by policies. In Africa, such a resolution would be economically beneficial taking into account the diversity of languages without obscuring the other foreign languages of non-African countries that dominate international activities. Languages play an important role in professional activity and Estimating the income differentials of work with statistics justifying that language skills are a major source of wage premiums show that there are various ways to enhance language skills in the labour market. The tourism career could therefore be identified as one of these.

Keywords : Foreign Language, Development, Tourism Career

Introduction

A l'ère de la mondialisation, la diversité des langues a des effets économique et politique. Les idées sur les langues et l'identité étaient assimilées aux questions de droit et de citoyenneté, mais actuellement il est question de sa valeur ajoutée. A. Duchene, M. Heller (2012) ²⁹montre que cette reformulation en terme économique se caractérise par de nouvelles économies mondialisées : c'est-à-dire le capital tardif. Dans son développement, il s'appuie sur dix (10) études de cas ethnographique et explique les modes complexes

²⁹ Language in late capitalism : pride and profit, New York, Routledge critical studies in multilingualism, 2012, 270 p

dont les idéologies nationalistes plus anciennes qui envahissent les langues comme source de fierté et s'associent à des idéologies néolibérales qui s'intéressent aux langues comme source de profit. Presque toute profession a une dimension linguistique et les diverses recherches économiques n'en prennent pas l'importance et l'ampleur. Alors, M. Gazzola, B. Wickstrom (2016) ³⁰montre que l'application des méthodes de recherche et des théories économiques rigoureuses renseignent sur les politiques linguistiques. C'est-à-dire que l'impact de la diversité linguistique sur les résultats économiques, les conséquences du bilinguisme sur le bien être individuel, le lien entre langue et identité nationale, etc. Ces résultats renseignent la réalité au Canada, l'Inde, Kazakhstan ; l'Indonésie, l'Amérique centrale, l'Europe et l'Afrique sub saharienne.

La langue étrangère n'est maternelle et conduit vers son apprentissage afin de la maîtriser. Pour un enfant, la connaissance d'une langue peut se faire des deux parents et s'ils ont en commun une langue, l'enfant est unilingue alors que si les parents n'ont pas la même langue en commun, l'enfant est bilingue et dans ce cas aucune des langues n'est étrangère pour l'enfant et cet aspect se confirme pour le cas où une des deux langues est étrangère dans le pays de naissance. Aujourd'hui la connaissance de langue étrangère est un des critères importants lors des recrutements pour entreprises notamment sur le plan international où un employé Muli linguiste est nécessaire.

En effet, un rapprochement du domaine de la connaissance en langue et celui du développement touristique est assez récent et les historiens peuvent en situer au tournant du siècle. Donc l'idée que la connaissance en langue étrangère puisse conduire à la création de richesse touristique est encore une idée presque neuve en Afrique d'où toutes les implications doivent être totalement reconnues. Une carrière touristique pourrait donc être envisagée dans une économie mondialisée, mais des véritables vecteurs de développement devraient être pris en compte par les politiques. Précisément en Afrique, une telle résolution serait économiquement bénéfique en tenant compte de la pluralité des langues et de leurs diversités sans occulter les autres langues étrangères de pays non Africain et qui dominent les activités internationales.

I. L'économie des langues et la recherche, un champ mal connu

Diverses langues étrangères dominent les activités internationales, précisément l'anglais qui est devenue presque une langue internationale et leur maîtrise ouvre des portes. L'apprentissage est diversement vécu et pour cause, un certain nombre de facteurs décisifs. V. Ginsburgh, J. Melitz, F. Toubal (2015) ³¹ont modélisés 13 langues étrangères selon 193 pays pour montrer que l'approche unifiée de l'apprentissage des langues, sans faire recours à des langues spécifiques est adapté et l'envergure mondiale de la langue d'origine native et la distance linguistique ralentissent l'apprentissage des langues étrangères. Les activités comme le commerce international à un effet complexe sur

³⁰ The economics of language policy, London, MIT Press, Aout 2016, 512 p

³¹ Foreign language learning : an econometric analysis, GINSBURGH Victor, MELITZ Jacques, TOUBAL Farid, Paris : CEPPII, Juillet 2015, n°2015-13, 28 p, annexes, stat, bibliogr. (CEPII Working Paper)

l'apprentissage de la langue étrangère. En Afrique il est question de pluralité et de diversité des langues et l'effet de ce facteur sur le développement économique et surtout la carrière touristique est complexe. V. Ginsburgh, S. Weber (2016) puis Alexander von Humboldt ³² ont étudié l'impact de la diversité linguistique sur l'économie et les politiques publiques. Cette analyse souligne la valeur de la langue en termes d'expérience culturelle et le lien existant entre ces deux facteurs se désigne du terme proximité linguistique. L'impact de ces langues sur le marché s'observe à travers le commerce international, la protection des brevets et la migration. Dans un environnement de mondialisation, l'Europe, l'Asie du sud, l'Afrique sub saharienne et la Russie sont multilingues et minoritaires puis sont confrontés à des difficultés de protection des droites linguistiques. Une économie de langue est bien possible.

Le développement d'une économie des langues peut se faire suivant une carte mentale du champ et F. Grin (Genève, 2014)³³ pense que cette carte aiderait à mesurer le poids de l'économie des langues par rapport aux entreprises interdisciplinaires et le comportement des langues en société toujours pour identifier les leviers nécessaires à l'existence d'une économie de langue pleinement elle-même. Les disciplines qui sont donc concernées dans ce cas sont des spécialités dans les sciences de langage, la sociologie, les sciences politiques, la psychologie, les sciences de l'éducation, la géographie, les relations internationales, les droits et les sciences de la communication. Le développement et une ouverture interdisciplinaire de l'économie de langue offre des opportunités à saisir suivant des conditions précises à remplir et la carrière touristique montre sa légitimité d'existence. F. Grin (Genève, 2015)³⁴ pense que les langues tiennent une place importante dans l'activité professionnelle et son estimation des différentielles de revenu du travail avec les statistiques justifiant que les compétences linguistiques sont source de prime salariale importantes montrent qu'il y a diverses façons de valoriser les compétences linguistiques sur le marché du travail. La carrière touristique pourrait donc être identifiée comme l'une de ces façons.

2. Les besoins et pratiques linguistiques dans les entreprises

Aujourd'hui, il n'est plus facile d'être une personne dans le marché de l'emploi. A part les compétences techniques, celle en langue étrangère en Europe permet d'affirmer qu'il existe un lien entre la compétence en langue étrangère et la probabilité d'avoir un emploi. Afin d'aider à la prise de décision, L. Araujo, D. C. P. Dinis, S. Flisi, et al (Luxembourg, 2015) ³⁵ ont passé en revue des études qui ont pris en compte la connaissance des

³² The Palgrave handbook of economics and language, GINSBURGH Victor, WEBER Shlomo, Basingstoke (Grande-Bretagne) : Palgrave Macmillan, 2016, XXIII+748 p

³³ 50 years of economics in language policy : Critical assessment and priorities, GRIN Francois, Genève : Université de Genève/Observatoire Economique, langue formation, 2014, n°13, 25 p, bibliogr (ELF working paper)

³⁴ La valeur des langues dans l'activité professionnelle, GRIN Francois, Genève : Université de Genève/Observatoire Economique, langue formation, 2015, n°17, 18 p, bibliogr (ELF working paper)

³⁵ Language and employability, ARAUJO Luisa, DINIS DA COSTA Patricia, FLISI Sara, et al (Luxembourg : Office des publications de l'union européenne, 2015, 138 p, bibliogr, stat, annexes (JRC service and policy report)

langues comme le capital humain. Il montre qu'il existe un lien entre le Russe et l'Espagnol pour les individus âgés de 25-64 ans. Il signale que la connaissance et la maîtrise des langues étrangères est un véritable vecteur pour être embauché dans les dix-sept (17) Etats membres de l'Union Européenne. En Afrique, les formations universitaires se démarquent à travers les formations en langue étrangères et pratiquement 86,8% ³⁶des étudiants au Bénin inscrit en filière Diplomatie et relations internationales ont réussi sur 100% tandis que 85,4% ³⁷réussissent en option anglaise et 92,5% ³⁸en allemand puis 91,9% ³⁹réussissent en espagnol pour l'année académique 2016-2017. Les Béninois ont en partie compris les avantages de la maîtrise des langues étrangères. Et la maîtrise de ces langues ouvre l'opportunité d'emploi et même de carrières touristiques. Il est bon d'être en emploi mais qu'en est-il des besoins des employeurs en langues étrangères ?

C. Chancelade, P. Janissin, J-F. Giret, et al (2015) ⁴⁰montre à travers ses recherches qu'en France, la maîtrise d'une ou plusieurs langues étrangères est un grand atout pour les recrutements et les opportunités de carrières. Il sera question de promotion, de mobilité mais aussi de rémunération. Et tout ceci agit sur la carrière des employés salariés. Etant une plus-value pour les employeurs, les compétences linguistiques sont recherchées à chaque niveau de l'entreprise. Il souligne que les entreprises se renforcent en langue étrangères pour mieux communiquer à l'interne et avec l'étranger. Une grande diversité linguistique apparaît donc nécessaire. L'Afrique pourrait donc devenir le magnon fort de cette diversité linguistique. Et la mobilité qui fait partie intégrante des avantages de la maîtrise des langues étrangères serait un pont crucial du développement de la carrière touristique.

Conclusion

Somme toute, il ressort que de véritables vecteurs de développement de la carrière touristique en Afrique et ailleurs existent, entre autres : la diversité linguistique ; le développement de l'économie de langue, l'apprentissage des langues étrangères et les formations continues en langue. S. Beadle, M. Humburg, R. Smith Richard, Et Al (2015)⁴¹ à étudier la demande de maîtrise en langues étrangères sur le marché du travail des états membre de l'union européenne. Ils recommandent que les gouvernements nationaux, les employeurs et les prestataires de formations en langue étrangères, de se former tout au long de la vie en langue étrangère et de l'enseigner.

³⁶ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne

³⁷ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne

³⁸ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne

³⁹ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne

⁴⁰ Analyse des besoins des employeurs français au regard des compétences en langues vivantes étrangères : rapport d'enquêtes, CHANCELADE Carine, JANISSIN Patricia, GIRET Jean-François, et al (Sèvres : CIEP, juin 2015 ? 61 p, bibliogr, annexes, stat)

⁴¹ Study on foreign language proficiency and employability : final report, BEADLE Shane, HUMBURG Martin, SMITH Richard, et al (Bruxelles : Commission Européenne, 2015, 132 p, stat)

Références bibliographiques

- ¹ Language in late capitalism : pride and profit, New York, Routledge critical studies in multilingualism, 2012, 270 p
- ² The economics of language policy, London, Mit Press, Aout 2016, 512 p
- ³ Foreign language learning : an econometric analysis, Ginsburgh Victor, Melitz Jacques, Toubal Farid, Paris : Cepii, Juillet 2015, n°2015-13, 28 p, annexes, stat, bibliogr. (Cepii Working Paper)
- ⁴ The Palgrave handbook of economics and language, Ginsburgh Victor, Weber Shlomo, Basingstoke (Grande-Bretagne) : Palgrave Macmillan, 2016, XXIII+748 p
- ⁵ 50 years of economics in language policy : Critical assessment and priorities, Grin Francois, Genève : Université de Genève/Observatoire Economique, langue formation, 2014, n°13, 25 p, bibliogr (ELF working paper)
- ⁶ La valeur des langues dans l'activité professionnelle, Grin Francois, Genève : Université de Genève/Observatoire Economique, langue formation, 2015, n°17, 18 p, bibliogr (Elf working paper)
- ⁷ Language and employability, Araujo Luisa, Dinis Da Costa Patricia, Flisi Sara, et al (Luxembourg : Office des publications de l'union européenne, 2015, 138 p, bibliogr, stat, annexes (Jrc service and policy report)
- ⁸ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne
- ⁹ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne
- ¹⁰ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne
- ¹¹ Annuaire de l'Université d'Abomey Calavi 2016-2017 mis en ligne
- ¹² Analyse des besoins des employeurs français au regard des compétences en langues vivantes étrangères : rapport d'enquêtes, Chancelade Carine, Janissin Patricia, Giret Jean-Francois, et al (Sèvres : Ciep, juin 2015 ? 61 p, bibliogr, annexes, stat)
- ¹³ Study on foreign language proficiency and employability : final report, Beadle Shane, Humburg Martin, Smith Richard, et al (Bruxelles : Commission Européenne, 2015, 132 p, stat)

**JEUX ET ENJEUX DE LA REFERENCIATION ET DE LA COREFERENCIATION
PRONOMINALES DANS LA PROSE ROMANESQUE NEGRO-AFRICAINE
D'EXPRESSION FRANCAISE : LE CAS D'AHMADOU KOUROUMA**

Alfred ESSIS

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)
alfredessis1963@gmail.com

Résumé

Le déploiement de certains paradigmes grammaticaux chez les auteurs négro-africains de langue française apparaît, souvent, très marqué par des emplois singuliers qui se situent parfois aux confins de l'agrammaticalité. Il en va des éléments du système des pronoms qui nous sont apparus d'un grand intérêt. Notre analyse ambitionne de cerner les jeux et les enjeux de la référenciation qui ont cours dans ce vaste ensemble énonciatif, à travers le champ littéraire négro-africain francophone. Pour ce faire, nous prendrons pour corpus représentatif, des occurrences de quatre ouvrages romanesques d'Ahmadou Kourouma, vu la récurrence de l'emploi de certains pronoms, ainsi que l'originalité qu'ils y affichent dans chaque usage répertorié.

Mots-clés : Référenciation et coréférenciation pronominales, emphase, focalisation, distanciation énonciative

Abstract

The deployment of certain grammatical paradigms among French-speaking Negro-African authors often appears to be very marked by singular uses which sometimes lie on the borders of agrammaticality. So are the elements of the pronoun system that we found of great interest. Our analysis aims to identify the games and issues of referencing that are current in this vast enunciative set, through the French-speaking Negro-African literary field. To do this, we will take as a representative corpus, occurrences of four fictional works by Ahmadou Kourouma, given the recurrence of the use of certain pronouns, as well as the originality that they display in each use listed.

Keywords : Pronominal Referencing and Coreferencing, Emphasis, Focus, Enunciative Distancing

Introduction

En étude énonciative, l'analyse du système des pronoms permet de cerner toutes les instances impliquées dans l'énonciation, ainsi que les effets de leur implication. En effet, appréhendés sous les termes de déictiques et de représentants anaphoriques⁴², ils font partie des indices fondamentaux de l'appareil de l'énonciation. Malgré leur diversité morphologique, certains marquent fortement de leurs empreintes l'appareil énonciatif chez nombre d'écrivains négro-africains, à l'instar d'Ahmadou Kourouma, dans les ouvrages duquel l'usage des pronoms est très remarquable. Dans des usages divers incarnant de véritables activités ludiques langagières, l'écrivain mêle parfois, plusieurs traits de sous-catégorisations diamétralement opposés, du pont de vue de la norme.

⁴² Eluerd, R. (2007), *Grammaire descriptive de la langue française*, Paris, Armand colin, p.111.

Pourquoi une telle modalisation de la référenciation et de la coréférenciation ? Quelles visées ce jeu langagier révèle-t-il, au travers d'une telle mise en commun de traits distinctifs quasi incompatibles dans la réalité ? Notre volonté d'apporter quelques esquisses de réponses à ces interrogations constitue la principale motivation de cette contribution. Le développement du sujet se fera en trois étapes. D'abord, nous apporterons des précisions notionnelles sur les termes-clés du sujet. Ensuite, nous analyserons les jeux de référenciation et de coréférenciation en nous appuyant sur des occurrences d'emplois pronominaux choisis dans quatre romans d'Amadou Kourouma que nous prenons comme référence. Enfin, nous exposerons les symbolismes de ces emplois singuliers des pronoms. L'ensemble de la démarche s'inscrit dans une double démarche descriptive et cognitivo-interprétative à tendance pragmatique.

I. Des précisions notionnelles

Le sujet de cet article s'inscrit, certes, dans le champ de la littérature négro-africaine francophone, mais il cherche à montrer les « Jeux et enjeux », de la « référenciation et (la) coréférenciation pronominales ». Pour un meilleur développement de ses axes, des précisions notionnelles s'imposent dans cette première partie. Car, comment comprendre les termes « Jeux et enjeux » ? De fait, un enjeu représente généralement, « *ce que l'on peut gagner ou perdre, dans une situation, un jeu, une compétition...* »⁴³, (*Le Grand Robert*, 2005). L'enjeu de quelque chose ou avoir pour enjeu quelque chose, c'est « *être ou avoir pour intérêt cette chose* »⁴⁴. Étudier les jeux de la référenciation et de la coréférenciation pronominales, en tant que fait de langue, c'est examiner les différents usages ou emplois des pronoms. Les enjeux, eux, peuvent s'entendre comme l'intérêt, c'est-à-dire « *la qualité de ce qui retient l'attention, captive l'esprit.* »⁴⁵ Dans le cadre de cette étude, il s'agit des éléments susceptibles de retenir l'attention, voire de captiver l'esprit des usagers de la langue, dans l'expression d'un fait ou d'une situation, dans le discours ou dans l'énoncé. L'enjeu d'un fait de langue indique, dès lors, son importance, son utilité dans la caractérisation, la détermination et la compréhension des choses ou des êtres. Étudier les jeux et enjeux de la pronominalisation, revient à relever l'importance de ce mécanisme grammatical ou linguistique par lequel, l'on remplace un nom ou un groupe nominal par un pronom. Le lexème pronominalisation vient du radical nominal « pronom » qui est, lui-même, issu du latin « pronomen », de pro « à la place de », et de « nomen », « nom ». Cette origine a fait dire à Jean Dubois et René Lagane, (1987 : 79) que « les pronoms jouent [...] dans la phrase, le rôle des groupes de noms. »⁴⁶. Par ailleurs, le pronom fonctionne comme un « mot qui sert à représenter un autre mot de sens précis déjà employé à un autre endroit du contexte ou qui joue le rôle d'un nom absent, généralement avec une nuance d'indétermination »⁴⁷. Cette vision générale sur les pronoms sera explicitée par Wagner et Pinchon (1991 : 167) pour lesquels, ce sont « des

⁴³ Dictionnaire *Le Robert*, de la langue française, 2005.

⁴⁴ Dictionnaire *Le Robert*, op.cit.

⁴⁵ Dictionnaire *Le Robert*, op.cit.

⁴⁶ Dubois, J. et Lagane, R., 1987, *La nouvelle grammaire*, Edition Larousse, Paris, p.79.

⁴⁷ Dictionnaire *Le Robert*, op.cit.

mots qui, n'appartenant ni à l'espèce des substantifs, ni à celle des adjectifs, assument néanmoins les fonctions ou une partie des fonctions de ces termes dans la phrase : sujet, attribut, complément d'objet, complément déterminatif. »⁴⁸ L'étude des pronoms permet de cerner toutes les instances impliquées dans l'énonciation dont ils sont des indices fondamentaux. Roland Eluerd (2017 : 99) les appréhende sous les termes « de pronoms représentants, en référence contextuelle et de pronoms nominaux ou d'emplois déictiques, en référence situationnelle⁴⁹. » Cette étude énonciative relative à la référenciation et à la coréférenciation pronominales s'appuie sur des occurrences d'emplois de quelques pronoms relevés chez Amadou Kourouma, à travers *Monnè, Outrages et Défis, En attendant le vote des bêtes sauvages, Allah n'est pas obligé, Quand on refuse on dit non*, quatre de ses romans qui servent de support à notre corpus d'analyse.

2. Jeux de référenciation et de coréférenciation pronominales dans la prose romanesque

Après ces préliminaires notionnels, nous analysons les jeux de la référenciation et de la coréférenciation pronominales, en nous fondant sur des occurrences d'emplois de pronoms répertoriés dans le corpus susmentionné. L'usage assez diversifié des éléments du système pronominal y marque fortement l'appareil énonciatif. Cependant, nous mettons un point d'honneur à décrire les emplois les plus expressifs et porteurs de sens, à travers le corpus. En tenant compte des deux grandes catégories du système pronominal, à savoir « les représentants et les nominaux »⁵⁰, nous examinerons des cas de pronoms personnels, de pronoms démonstratifs et de pronoms indéfinis.

2. I. La catégorie des pronoms personnels : les formes conjointes et disjointes

Comme le souligne Eluerd, R., (2017 : 277), « On distingue deux classes de pronoms personnels : les pronoms personnels de formes conjointes et ceux de formes disjointes »⁵¹, tel qu'on en voit dans les extraits ci-après :

- (1) « **Moi, je** ne serai jamais ingrat envers Balla. » *Allah n'est pas obligé*, 16
 (2) « **Lui, Ouédraogo, le terrible**, c'est l'écolage qui l'a eu, l'a jeté dans la gueule du caïman, dans les enfants-soldats. », *Allah n'est pas obligé*, 121

En (1), se réalisent un pronom personnel disjoint tonique (moi) et un autre conjoint et atone (je). Tous les deux sont d'un d'emploi déictique, ici et ont entraîné une dislocation syntaxique. La dislocation selon Arnold Grémy (2017 : 253), est « un procédé qui permet d'exprimer l'emphase, c'est-à-dire la mise en relief d'un élément de la phrase »⁵². En effet, la construction juxtaposée de ces deux éléments fonde une reprise pléonastique qui crée un effet de redondance non nécessaire à la syntaxique de l'énoncé.

⁴⁸ Wagner, R. L. et Pinchon, J., (1991), *La Grammaire du français classique et moderne*, Librairie Hachette, p.167.

⁴⁹ Eluerd, R., (2017), *Grammaire descriptive de la langue française*, Armand Colin, Paris, p. 99.

⁵⁰ Eluerd, R., (2017), *Idem*, p.266.

⁵¹ Grémy, A., (2017), *Grammaire française de A à Z*, Ellipses, p.253.

⁵² Grémy, Arn, (2017), *Idem*, p.277.

L'auteur s'en sert effectivement pour mettre en relief l'instance énonciative, c'est-à-dire le locuteur-narrateur qui prend en charge l'énonciation discursive. Selon la logique du texte, (Moi, je) se rapporte au personnage de Birahima, personnage intra-diégétique, participant directement à la trame du récit narré. Le groupe nominal sujet ainsi référencié, est entièrement constitué de pronom « Moi, je » et se trouve en position de thème. La rhématisation (ou prédication) y afférente implique une négation « ne...jamais » qui permet au narrateur-personnage de marquer une certaine différence entre son attitude et celle d'autres personnages, certainement, ses interlocuteurs qui n'apparaissent pas dans la séquence énonciative mais, qui ont dû être exprimées antérieurement. L'effet d'emphase entraîné par l'usage de ces catégories grammaticales (« Moi, je » ; « ne ...jamais », ainsi que le procédé de dislocation, permettent de mettre en relief cette attitude. Ici, l'on peut déduire qu'il prend ses distances vis-à-vis du comportement de ces énonciataires qu'il trouve, sans aucun doute, ingrat à l'égard du personnage de Balla, le personnage du marabout-féticheur. Par ailleurs, il met à nu son attachement à ce personnage.

Dans l'énoncé (2), le narrateur-énonciateur s'inscrit, d'emblée, dans une perspective ostentatoire, à travers son discours. C'est-à-dire, il cherche à montrer ou établir une différence, voire une nuance entre la manière dont le personnage référentiel « Ouédraogo » est devenu enfant-soldat et celle des autres : « Lui, Ouédraogo, le terrible, c'est l'écolage qui l'a eu, l'a jeté... » Cette volonté se perçoit clairement avec l'usage de la dislocation où la référenciation qui s'opère par apposition ou détachement du pronom personnel disjoint (lui), en début de phrase. En sus de cette déconstruction syntaxique, l'instance énonciative reprend le référent avec instance en le désignant doublement avec le pronom personnel (l'). De même, la tendance à la démarcation s'intensifie par l'usage du mécanisme grammatical d'extraction du groupe nominal « c'est l'écolage qui... ». Selon Grémy (2017 : 254), « l'extraction est également un procédé de mise en relief, mais annoncé par un présentatif. » Ici, le groupe nominal « l'écolage » est encadré par le présentatif « c'est » et le relatif « qui ». L'on comprend dès lors, de toute évidence que l'écolage « rétribution que payaient autrefois les écoliers, c'est-à-dire les frais de scolarité »⁵³ est à la base de son insertion dans le groupe des enfants-soldats. Le narrateur montre par-là que si certains enfants se sont retrouvés parmi les enfants-soldats, pour diverses raisons, il n'en est pas de même pour « Ouédraogo ». La référenciation pronominale permet de mieux isoler le personnage référentiel (Ouédraogo), pour le disculper quelque peu, en marquant une différence entre son statut et celui des autres enfants soldats. Le sémantisme lexical qu'il construit avec : (c'est l'écolage qui l'a eu, l'a jeté dans la gueule du caïman, dans les enfants-soldats), ne fait pas autre chose que d'appuyer cette idée.

Au demeurant, l'on peut retenir que Ouédraogo est devenu un terrible enfant-soldat, faute d'écolage. L'énonciateur par la référenciation du terme de (enfants-soldats) qu'il qualifie de « la gueule du caïman », montre son antipathie et condamne le phénomène

⁵³ Dictionnaire *Quillet de la langue française*, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1959, p.600.

social qu'il incarne. Dès lors, ces pronoms personnels au départ, de simples outils grammaticaux de conjugaison, deviennent dans de tels emplois, des marqueurs d'emphase et de véritables idéologèmes permettant de critiquer ou de dénoncer des tares de la société.

D'une part, l'auteur, de façon très subtile, pointe un doigt accusateur sur les parents de l'enfant Ouédraogo dont la démission est clairement mise en lumière, pour n'avoir pas assuré son écolage. D'autre part, il se sert de cette référenciation pronominale pour relever non seulement l'attitude quasi irresponsable des parents dans l'éducation et le suivi de leur enfant, mais il s'insurge, visiblement, contre ce phénomène social dangereux, redoutable qu'il traite de « **gueule du caïman** ». Ainsi, tels que disposés, dans ce contexte, ces pronoms personnels nominaux (« **Moi, je** » et « **Lui, Ouédraogo, le terrible...** l'a eu, l'a jeté... ») se posent non seulement comme des marqueurs d'insistance ou d'emphase mais aussi, comme des marques pragmatiques, des idéologèmes, voire de puissants moyens d'expression idéologique. Selon Cross (1998 : 70), l'idéologème est comme :

Un microsystème sémiotique-idéologique sous-jacent à une unité fonctionnelle et significative du discours. Cette dernière s'impose, à un moment donné, dans le discours social, où elle présente une récurrence supérieure à la récurrence moyenne des autres signes. Le microsystème ainsi mis en place s'organise autour de dominantes sémantiques et d'un ensemble de valeurs qui fluctuent au gré des circonstances historiques.⁵⁴

Ano Boadi, (2015), dit des traits de ce microsystème, qu'ils « intègrent aussi bien la matérialité textuelle et langagière, c'est-à-dire des signes, des mots, des phrases etc. que des textes, [...], soient antérieurs, soient extérieurs au texte à l'étude. »⁵⁵

2.2. La catégorie des pronoms démonstratifs : le cas de *ça*, substitut de *cela*.

Outre les pronoms personnels, la référenciation pronominale chez Kourouma fait aussi un large usage des pronoms démonstratifs qui affectent la littérature négro-africaine dont l'aspect de l'oralité est désormais indéniable. Ainsi, dans ses textes-corpus, la pronominalisation démonstrative met surtout en avant l'usage du démonstratif neutre contracté « *ça* ». Il s'agit de la transformation syntaxique usant uniquement du démonstratif « *ça* ». Roland Eluerd (2007 : III), le caractérisant, souligne :

L'usage moderne a remplacé ce par cela puis par ça... [...] Il a des emplois courants comme déictique et anaphorique... En référence déictique, il désigne un référent immédiat dont on ne connaît pas le nom ou qu'on ne nomme pas. Mais en référence contextuelle, il représente par anaphore, les antécédents sans genre ni nombre, en particulier des propositions ou des parties de textes. De même, ça neutralise aussi le genre et le nombre d'un antécédent à valeur générique, puis peut permettre de construire des tours impersonnels.⁵⁶

⁵⁴ CROS, E, (2003), *La Sociocritique*, L'Harmattan, Paris, p.70.

⁵⁵ ANO, B. D., 2015, « La figure de la mère et sa transmutation dialectique dans le roman africain francophone postindépendance : entre honneurs rendus et deshéroïsation du personnage-jeune modèle », *Les Lignes de Bouaké-La-Neuve*, No 6, p.56-77.

⁵⁶ Eluerd, R., 2007, *Grammaire descriptive de la langue française*, Paris, Armand colin, p.III.

Avec Kourouma, la réalité de la pronominalisation démonstrative neutre contractée transparait d'un véritable jeu de référenciation et de coréférenciation contextuelle, c'est-à-dire des emplois en contexte, comme dans les séquences-occurrences textuelles suivantes :

(3) « **Elle** ¹ fusillait de la même manière, **femmes et hommes** ², **tous les voleurs** ², que **ça** ² ait volé une aiguille ou un bœuf, un voleur, c'est un voleur et **ça** ¹ **les** ² fusillait **tous** ². », *Allah n'est pas obligé*, III

En (3), le démonstratif (ça) se présente comme un anaphorisant qui coréfère deux groupes d'unités autonomes que sont : « Elle », d'une part, et « femmes et hommes, tous les voleurs », d'autre part. Sa première apparition dans cette occurrence équivaut au pronom personnel féminin singulier ; il coréfère le pronom clitique « elle » sujet de la phrase. Ensuite, pour sa deuxième réalisation, il correspond au pronom personnel clitique, masculin pluriel « ils », eu égard à sa coréférence d'avec le SN (femmes et hommes), repris par le SN (tous les voleurs), et pronominalisé tour à tour, par (les), pronom personnel complément d'objet et (tous), pronom indéfini, en position de compléments d'objet directs, dans la séquence phrastique : « **ça les fusillait tous** ». Aussi, peut-on établir, d'une part, les équivalences suivantes : (Ça) = (femmes et hommes) = (tous les voleurs) = (ils). Car, « que ça ait volé une aiguille ou un bœuf », revient à dire : « qu'**ils** aient volé une aiguille ou un bœuf. » D'autre part, « Ça » équivaut à « elle », qui est le sujet principal du verbe « fusiller » qu'on retrouve doublement conjugué dans la phrase (3) qui peut dès lors, s'interpréter et se réécrire comme suit :

(3a) « **Elle** ⁽¹⁾ fusillait de la même manière, **femmes et hommes** ⁽²⁾, **tous les voleurs** ⁽²⁾, qu'**ils** ⁽²⁾ aient volé une aiguille ou un bœuf. Un voleur c'est un voleur et **elle** ⁽¹⁾ **les** ⁽²⁾ fusillait **tous** ⁽²⁾. », *Allah n'est pas obligé*, III.

De cette analyse, il ressort que le pronom démonstratif neutre contracté (Ça), possède deux valeurs différentes : primo, il a la valeur du pronom personnel sujet, masculin pluriel « ils » reprenant les syntagmes nominaux coréférentiels (femmes et hommes) et (tous les voleurs). Secundo, il a la valeur du pronom personnel sujet féminin singulier « elle ». Dans ce contexte d'emploi où « ça » à la fois, valeur du pronom anaphorique pluriel « ils » et singulier « elle », l'écrivain mêle le singulier au pluriel et vice versa.

Au demeurant, grâce au jeu référenciation et de coréférenciation, l'alternance parfaite entre « ça » et « elle », dans ce contexte, suggère une certaine idée de justice et d'équité de la part du personnage : (elle / ça - les fusillait de la même manière). Le fait de considérer tout le monde de la même manière et de faire subir la même sentence à tous, implique une certaine idée d'égalité et d'équité. Cette assertion est corroborée par les termes et structures suivantes : (femmes et hommes), (tous les voleurs), (qu'ils aient volé une aiguille) ou (qu'ils aient volé un bœuf), (un voleur c'est un voleur). En clair, le fait de voler une aiguille ou de voler un bœuf, est le même ; ainsi, ceux qui se rendent coupables d'une telle action sont passibles de la même sentence qui est ici, la fusillade. Au regard de l'attitude de ce personnage et surtout de l'usage de la référenciation multiple et imbriquée qui marque

son discours, le romancier semble relever l'idée de l'égalité de tous devant la loi et par conséquent, celle que la loi est et doit être la même pour tous. L'usage de la forme indifférenciée du pronom démonstratif permet ainsi, d'établir une égalité entre les actions et leurs acteurs et, par la même occasion.

Dans ce contexte, *ça* démonstratif dit de forme indifférenciée fonctionne donc, textuellement, comme un idéologème, voire un marqueur d'idéologie. De façon très subtile, il permet à l'auteur, d'exprimer ses points de vue, en faisant ressortir l'attitude du personnage. Malgré l'ignominie et la cruauté qui caractérisent ses actes d'assassinat ou de tuerie, elle affiche une attitude de justice et d'équité. Par ailleurs, l'usage anaphorisant de ce pronom monstratif permet à l'auteur de marquer aussi une certaine distance vis-à-vis des actes criminels qu'il expose. Il se pose alors en un marqueur idéologique comme en témoignent les réalisations suivantes :

(4) « **Les bêtes** *ı*, **ça** *ı* se déplace, **ça** *ı* court, **ça** *ı* voltige, **ça** *ı* hurle, **çai** grogne et même parfois **ça** *ı* court après l'homme, **ça** *ı* l'attrape, le renverse et le mange vivant. », *Allah n'est pas obligé*, 78

Ici, (*ça*) est employé en coréférence avec l'unité autonome constituée par le syntagme nominal (**Bêtes**), détaché en tête de phrase. L'écrivain, par l'usage du mécanisme de dislocation (**les bêtes, ça**), le met concomitamment en relation syntaxique fonctionnelle avec toutes les autres occurrences de *ça* que l'on trouve dans cette phrase matrice (4). Par cette coréférenciation multiple, il fait de ce syntagme nominal, un coréférent, capable relayer chaque *ça* dans sa fonction de sujet, devant n'importe lequel des verbes de l'énoncé (4) :

(4a) « [**Les bêtes**]_ı, **elles**_ı se déplacent, **elles**_ı courent, **elles**_ı voltigent, **elles**_ı hurlent, **elles**_ı grognent et même parfois, **elles**_ı courent après l'homme, **elles**_ı l'attrapent, le renversent et le mangent vivant. », *Allah n'est pas obligé*, 78

Comme on le voit, dans une sorte de ludisme, l'écrivain reprend le SN (**Bêtes**) par le pronom démonstratif neutre « *ça* » qui le remplace devant tous les SV dont il peut, dès lors, être aussi le sujet. Le SN sujet étant formé d'un nom féminin (**bêtes**) actualisé par un déterminant pluriel (**les**), est donc pronominalisable par (**elles**). Le démonstratif (*ça*) qui le représente dans la phrase, en prend, ipso facto, la valeur. Autrement dit, « *ça* » dans ce contexte d'emploi, correspond à (**elles**), pronom personnel sujet féminin pluriel, frappé des traits de sous-catégorisations / + concret / ; /+ animé/ ; /+ animal /+ féminin / + pluriel.

Repris dans une technique énumérative sous-jacente, le démonstratif neutre contracté, permet à l'écrivain d'unifier, ici, tous les êtres animaux, de quelque espèce qu'ils soient : (les mammifères, bipèdes et quadrupèdes, les oiseaux ou les animaux volants, les animaux féroces, les animaux sauvages, domestiques, etc.). Grâce aux sens des verbes employés, il opère, dans un premier temps, une véritable catégorisation du genre animal, en exposant

les diverses caractéristiques des différents types. Dans un second temps, il unifie par la coréférenciation, tous les traits de sous-catégorisation dans leur nature commune, au moyen de l'hyperonyme « bêtes » qu'il pronominalise avec le démonstratif « ça ».

En linguistique, l'hyperonyme s'entend comme « un mot, notamment un nom, dont le sens (compréhension logique) inclut celui d'autres mots (noms). »⁵⁷ L'auteur, même s'il nuance son propos en reconnaissant l'aspect non permanent (*parfois*), semble vouloir dire à son lecteur que quelle que soit leur nature, les animaux ont les mêmes réflexes vis-à-vis de l'espèce humaine. Ce qui explique qu'il mette en avant, l'instinct d'animosité, voire la violence qui les caractérisent et constitue leur trait commun : (**elles**₁ courent après l'homme, **elles**₁ l'attrapent, le renversent et le mangent vivant). Ici, (*ça*) est employé en référence contextuelle pour anaphoriser tous les animaux que le romancier regroupe dans l'hyperonyme (bêtes). Il neutralise ainsi le genre et le nombre de ceux qu'il n'a pas cités mais qui se retrouvent dans la catégorisation qu'il a faite à travers son énumération. Si dans cette occurrence construite syntaxiquement sous la forme d'une énumération, la coréférenciation se fait en rapport avec un élément unique (bêtes), il n'en est pas de même dans l'énoncé qui suit :

(5) « les rebelles étaient maîtres de la ville sans coup férir (sans difficulté). Ils ont rassemblé les gendarmes qui n'avaient pas eu le temps de fuir. Ils les ont mitraillés comme des bêtes sauvages. Ils ont jeté les corps dans un charnier, ils ont fait des cadavres un immense charnier. Le charnier va pourrir. La pourriture va devenir de l'humus (humus : matière organique provenant de la décomposition des matières animales ou végétales). **L'humus**₁ deviendra du terreau. **Ça**₁ permet de terreauter le sol ivoirien. C'est ce que j'ai appris en feuilletant mes dictionnaires. Donc **les charniers**₂, **ça**₂ permet de terreauter la terre ivoirienne. C'est le terreau des charniers qui permet à la Côte d'Ivoire d'avoir un sol riche qui nourrit du bon café, de la bonne banane, du bon hévéa, et surtout du bon cacao. », *Quand on refuse on dit non*, 21

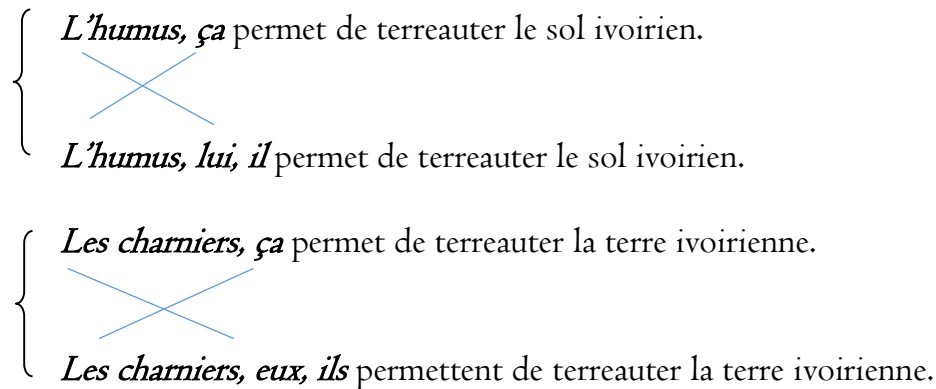
A travers cet exemple (5), le démonstratif neutre **ça** reprend d'abord le syntagme nominal sujet (l'humus) avec lequel il est en coréférence, au niveau syntaxique : (l' / déterminant, art.) ; humus / (nom) ; « L'humus » étant un nom masculin singulier, « ça » revêt la valeur du pronom personnel (il), avec pour trait de sous-catégorisations / + concret / ; /- animé / + masculin / + singulier /. Dans ce cas d'espèce, il correspond à « il ». Ensuite, **ça** reprend le syntagme nominal (les charniers). Là, il équivaut au pronom clitique anaphorique (ils), avec pour traits distinctifs /+ concret / - animé /+ masculin / + pluriel /. Dès lors, la phrase originelle peut se réécrire :

(5a) « **L'humus**₁ deviendra du terreau. **ça**₁ permet de terreauter le sol ivoirien. C'est ce que j'ai appris en feuilletant mes dictionnaires. Donc **les charniers**₂, **ça**₂ permet de terreauter la terre ivoirienne. » *Quand on refuse on dit non*, 21

(5b) « **L'humus**₁ deviendra du terreau. **II**₁ permet de terreauter le sol ivoirien. [...] ... Donc **les charniers**, **ils** permettent de terreauter la terre ivoirienne... », *Quand on refuse on dit non*, 21

⁵⁷ Définition du terme d'hyperonyme par le *Dictionnaire Le Grand Robert de la langue française*, (2005) : « Mot (et notamment, nom) dont le sens (compréhension logique) inclut celui d'autres mots (noms). ».

Tel que construit, l'énoncé-occurrence (5a) nous permet de faire ressortir des mécanismes grammaticaux concernant l'ordre des mots sur l'axe des combinaisons ou axe syntaxique. Le parallélisme de construction qui s'affiche dans cette analyse est en rapport avec l'usage du procédé traditionnel de dislocation qui a cours dans l'emploi des pronoms. Le pronom démonstratif neutre contracté étant une catégorie riche, chaque emploi mérite un examen minutieux. Ainsi :



Ces deux constructions en chiasme que présentent les schémas ci-dessus, mettant en relief les noms (humus) et (charniers), constituent des cas de détachement en tête de phrase. Elles traduisent la volonté du romancier, d'attirer l'attention sur ce qu'il décrit, avec bien entendu, une bonne dose d'ironie. L'instance énonciative semble montrer que l'humus terreautant le sol ivoirien, il est bon qu'il soit démultiplié en charniers pour qu'il puisse terreauter toute la terre ivoirienne et la rendre plus riche et disposée à produire beaucoup plus de fruits. Dans cette occurrence, en effet, le narrateur s'évertue à définir, selon les dictionnaires, les termes d'humus et de charnier qu'il anaphorise ensuite par le démonstratif neutre contracté (*ça*) au moyen duquel il semble prendre une certaine distance d'avec le contenu sémantique. Il se contente d'indiquer ce que dit le dictionnaire et ce qui s'en dit ou se pense, à propos de ce qu'il décrit.

Au total, au regard de son discours, il est loisible de dire que l'énonciateur, par le mécanisme de la référenciation, exprime une ironie très mordante qui se termine même par une sorte d'exclamation, dans le texte original : (Faforo, cule de mon père !). La teneur de cette exclamation finit de convaincre le lecteur, de son désaccord d'avec ce qui est décrit. Il met également à nu l'assimilation de l'homme à l'animal (Le charnier va pourrir. La pourriture va devenir de l'humus. (Humus : matière organique provenant de la décomposition des matières animales ou végétales). On voit apparaître une nuance d'indétermination de ce pronom qui regroupe l'homme, l'animal et les choses à travers les végétaux, eu égard à la composition des matières organiques qui composent l'humus.

Outre cette série de référenciations par le démonstratif neutre "*ça*" où la coréférence se réalise avec des lexèmes simples ou des syntagmes nominaux, l'on rencontre aussi, d'autres usages plus complexes qui vont au-delà de simples paradigmes pour atteindre le

niveau syntaxique tout entier. Là, il est question de mettre ce paradigme en relation avec des phrases entières, ainsi que l'illustrent, les exemples ci-après, du corpus :

(6) « Le Prince faisait partie de la bande de Taylor. Cela jusqu'au jour où le Prince eût une révélation. La révélation qu'il avait une mission. La mission de sauver le Liberia. De sauver le Liberia en s'opposant à la prise de pouvoir d'un chef de guerre qui, l'arme à la main avait combattu pour la libération du Liberia. **Ça tenait du miracle.** », *Allah n'est pas obligé*, 143

(7) « Le fait que l'institution de Marie Béatrice ait pu résister pendant quatre mois aux pillards, **était extraordinaire. Ça tenait du miracle.** Nourrir une cinquantaine de personnes dans Monrovia, abandonné pendant quatre mois **était extraordinaire. Ça tenait du miracle.** Tout ce qu'avait réussi Marie-Béatrice pendant quatre mois de siège **était extraordinaire. Ça tenait du miracle.** », *Allah n'est pas obligé*, 143

Dans ces deux occurrences, l'on note une série d'énoncés où le morphème démonstratif neutre contracté revêt une autre valeur que lui donne l'écrivain. Cette fois, il va au-delà d'un simple paradigme grammatical et devient l'équivalent de toute une phrase, voire de toute une proposition. De la sorte, la coréférenciation s'opère sur l'axe syntagmatique et même syntaxique. Voyons cette analyse :

(6a) **Qu'est-ce qui tenait du miracle ?** → Le fait que le Prince ait pu sauver le Liberia en s'opposant à la prise de pouvoir d'un chef de guerre qui, l'arme à la main avait combattu pour la libération du Liberia.

(7a) **Qu'est-ce qui tenait du miracle ?** → Le fait que l'institution de Marie Béatrice ait pu résister pendant quatre mois aux pillards, (c'était extraordinaire).

(7b) **Qu'est-ce qui tenait du miracle ?** → Nourrir une cinquantaine de personnes dans Monrovia, abandonné pendant quatre mois (c'était extraordinaire).

Le premier *ça* anaphorise une série de deux propositions dont l'une est subordonnée à l'autre : à l'observation, le pronom démonstratif neutre *ça*, en (6a), est coréférentiel de toute une série de propositions qu'il anaphorise, ainsi qu'on le voit dans ce contexte d'emploi : « *le fait que le Prince ait pu sauver le Liberia en s'opposant à la prise de pouvoir d'un chef de guerre qui, l'arme à la main avait combattu pour la libération du Liberia.* » En revanche, dans le cas suivant (7a), *ça* coréfère une seule proposition : « *le fait que l'institution de Marie Béatrice ait pu résister pendant quatre mois aux pillards.* » En (7b) également, la réponse à la question posée équivaut à une proposition unique : « *Nourrir une cinquantaine de personnes dans Monrovia, abandonné pendant quatre mois.* » Il en est de même pour le cas (7c) où la réponse à la question (qu'est-ce qui tenait du miracle ?) est : « *Tout ce qu'avait réussi Marie-Béatrice pendant quatre mois de siège.* »

Ainsi, cette dernière proposition qui correspond à une sorte de résumé à « tout ce qu'avait réussi Marie-Béatrice pendant la crise au Liberia », est l'équivalent sémantique et même syntaxique du pronom démonstratif neutre contracté *ça* qui reprend également

toutes les phrases analysées plus haut. Il se présente alors, comme un véritable outil syntaxique de reprise, voire un véritable outil de liaison phrastique à valeur conclusive, un « *ethos* » de conclusion.

A l'issue de ces analyses relatives aux emplois du pronom démonstratif *ça*, dit pronom démonstratif de forme indifférenciée, l'on peut retenir que ce morphème de représentation peut revêtir diverses valeurs dans une même phrase ou une même proposition. D'ailleurs, pour R.L. Wagner et J. Pinchon, (1991 : 205), « Quelle que soit son origine, *ça* s'emploie dans la langue parlée avec les fonctions de cela. »⁵⁸. De même, il peut correspondre à une série de procès exprimés par une ou des propositions, comme c'est le cas ici. Dans les occurrences analysées, ce pronom prend respectivement les valeurs d'anaphorisant où il correspond aux pronoms personnels clitiques : (il, elle, ils, elles) et au déictique (cela).

Aussi, dans ce jeu de référenciation, le romancier fait-il intervenir une sorte d'ironie qu'il extériorise au moyen d'expressions telles que « *Ça tenait du miracle* » ; « *c'était extraordinaire* ». De fait, ces tournures sont utilisées pour tourner les actions décrites en dérision. Quelles sont ces actions extraordinaires, taxées de miracles ? Ce sont :

La mission de sauver le Liberia en s'opposant à la prise de pouvoir d'un chef de guerre, le fait de résister pendant quatre mois aux pillards et de nourrir une cinquantaine de personnes dans Monrovia, abandonné pendant quatre mois.

Or, si comme le dit Edouard Le Roy (1906 :14-15),

On ne donne le nom de miracle qu'à un fait sensible, et à un fait exceptionnel, extraordinaire (...) qu'à un fait qui est significatif dans l'ordre religieux (...) Pour qu'un fait soit qualifié de miracle, il faut (...) qu'il ne puisse jamais devenir prévisible à coup sûr, ni répétable à volonté.⁵⁹

Or, en nous situant dans notre contexte d'analyse qui est celui de la guerre du Liberia, cette définition est battue en brèche, en plusieurs points. En ce sens que les actions décrites sont quasi communes à tous les multiples contrées où il y a la guerre. Parfois, cela prend même de nombreuses années, ailleurs. Ici, il ne parle que de quatre mois. C'est vrai qu'elle a accompli des actes de charité en nourrissant environ cinquante personnes mais, elle s'est souvent servie d'armes pour l'acquisition des butins, de la nourriture. De plus, les nombreuses guerres qui parsèment le monde sont pour la plupart, commanditées donc préméditées, préparées et exécutées. Elles n'ont rien de miraculeux ni de spirituel. Ainsi, comme le dit Morel, (1992 : 86), le détachement en fin de phrase observé dans l'occurrence décryptée, « exprime un ajustement après le prédicat. »⁶⁰ En effet, la position finale de ces structures ironiques montre qu'elles constituent des commentaires du prédicat, entendez « ce qu'on dit à propos du thème », c'est-à-dire « ce dont on parle ou dont on va parler ». Car, du point de vue de l'information, une phrase articule toujours, un thème et un prédicat. Le disant ainsi, l'écrivain Kourouma moque quelque peu les

⁵⁸ Wagner, R.L. et Pinchon, J., 1991, *Grammaire du Français classique et moderne*, HACHETTE (Supérieur), Paris, p.205

⁵⁹ LE ROY, EDOUARD, (1906), *Annales de la philosophie chrétienne*, in LALANDE, p.14-15.

⁶⁰ Morel, M.A, Petiot, G, Eluierd, Roland, (1992), *La stylistique aux concours*, Champion, Paris, p.86.

actions des personnages, leurs différents dévouements à des causes ignobles, de peu d'importance, dès lors où ils ne servent que le désordre. D'ailleurs, l'usage du temps de l'imparfait dans les expressions ironiques « *ça tenait du miracle, c'était extraordinaire* », montre bien que, ce sont des actions de peu d'importance et éphémères. Il prend visiblement de la distance, en montrant le sentiment qui anime les acteurs, voire les personnages accomplissant ces soi-dites missions.

2.3. La catégorie des pronoms indéfinies : l'usage de *on*

En dehors des pronoms personnels et démonstratifs, le discours de l'auteur est également marqué du sceau du pronom indéfini *on*, dont *on* dénombre différentes valeurs et emplois à travers le corpus. En témoignent, les séquences-occurrences suivantes :

(8) « Au village, *on* i le coucha dans une case. Trois gaillards ne suffisaient pas pour tenir Kik. Il hurlait, se débattait, criait le nom de sa maman et malgré tout, *on* i coupa sa jambe au genou. Juste au genou. *On*i jeta la jambe à un chien qui passait par là. *On* i adossa Kik au mur d'une case. Et *on* i commença à fouiller les cases du village. Une à une. Bien à fond. Les habitants avaient fui en entendant les rafales nourries que *nous*i avions tirées. », *Allah n'est pas obligé*, 94.

(9) « *On* peut survivre à la balle qui *vous* pénètre dans les pieds, jamais à celles qui *vous* frappe dans le cœur. », *En attendant le vote des bêtes sauvages*, 16

(10) « *On* ne pouvait pas exhiber les médailles sans nécessairement porter la vareuse que l'armée française *lui* avait laissée. Tchao hésita. », *En attendant le vote des bêtes sauvages*, 16.

(11) « Arrive inmanquablement un messenger quand *on* n'entend rien à cause des mensonges, *vous* ne voyez rien à cause de la fumée, *vous* ne sentez plus rien à cause de la puanteur des morts. », *Monné, Outrages, Défis*, 29.

(12) « *On* refusait d'obéir, *on* le défiait et, comme ses suivants se plaignaient eux aussi des dards des regards, il ordonna aux gardes et aux sicaires de débusquer *les habitants* », *Monné, Outrages, Défis*, 124.

Dans l'énoncé (8), le pronom indéfini *on* est mis en concurrence avec le pronom personnel *nous*, en position d'unité autonome d'emploi cataphorique. Il découle une relation de coréférence quasi parfaite. Dès le départ, le narrateur-énonciateur inclus dans le déictique *nous* faisant office ici, du pluriel de *je*, montre qu'il participe aux actions narrées. Par-là, il se pose en narrateur intra-diégétique⁶¹. Il s'agit donc de « *je*, plus d'autres personnes », avec qui il pose les actes énumérés. Cette explication rend possible l'interprétation et la réécriture suivante de l'exemple (8) :

(8a) « Au village, *nous* le couchâmes dans une case. Trois gaillards ne suffisaient pas pour tenir Kik. Il hurlait, se débattait, criait le nom de sa maman et malgré tout, *nous* coupâmes sa jambe au genou. Juste au genou. *Nous* jetâmes la jambe à un chien qui passait par là. *Nous* adossâmes Kik au mur d'une case. Et *nous* commençâmes à fouiller les cases du village. Une à une. Bien à

⁶¹ Narrateur intra-diégétique, notion développée par Genette dans le cadre de la catégorisation des types de récit. Voir Gérard Genette, *Figures II* ou le "Degré zéro de l'écriture".

fond. Les habitants avaient fui en entendant les rafales nourries que **nous** avions tirées. », *Allah n'est pas obligé*, 94.

Même si le personnage fait partie de l'histoire qu'il raconte, l'emploi du pronom indéfini **on** lui permet de marquer momentanément une certaine distance vis-à-vis des actions atroces, méchantes, psychologiquement dérangeantes auxquelles il participe. Il ne s'y associe vraiment qu'à la fin de l'énoncé, lorsqu'il déploie le déictique **nous**, désignateur du (**je** + **autres**). Chez Kourouma, le morphème grammatical de référenciation « on », est riche d'emploi, ainsi qu'on le perçoit dans la production (9)

Dans cette réalisation où il est employé dans un proverbe au moyen duquel l'énonciateur interpelle non seulement le lecteur mais aussi le personnage, en faisant une sorte d'apostrophe, le pronom indéfini **on** présente deux valeurs distinctes. D'une part, il équivaut à **vous**, deuxième personne du singulier amplifiée, comme le corrobore l'exemple de cette même phrase où **vous** est coréférentiel de **on**. Dans ce cas précis, c'est un vouvoiement qui est mis en avant par ce proverbe. D'autre part, il prend sa valeur réelle d'indéfini par laquelle il ne désigne personne de façon précise ou directe, c'est-à-dire lorsqu'il est synonyme de **quiconque** ou de **tout homme**. Pour corroborer ces analyses, l'on peut paraphraser l'énoncé (9) en ces termes :

(9a) « **Vous** pouvez survivre à la balle qui **vous** pénètre dans les pieds, mais jamais à celles qui **vous** frappe dans le cœur. » p.16 (EALVBS) ou encore :

(9b) « **Tout homme** peut survivre à la balle qui **lui** pénètre dans les pieds, mais jamais à celle qui **lui** frappe dans le cœur. », *En attendant le vote des bêtes sauvages*, 16.

Cet emploi proverbial de la référenciation pronominale, permet de percevoir la valeur de vérité générale dont use le narrateur, pour prodiguer indirectement des conseils au personnage diégétique, mais aussi au lecteur. A quelques nuances près, l'usage de l'indéfini **on** dans le cadre parémiologique revêt les mêmes caractéristiques, tel qu'on le voit dans l'exemple (10). En (11), le pronom indéfini présente aussi deux valeurs. Dans sa première apparition, « **on** vous attendait », il équivaut à « **nous** », comme pour dire, « **nous** vous attendions ». C'est l'équivalent de (moi + d'autres personnes). Il prend ensuite la valeur de « **vous** », qui équivaut à la deuxième personne du singulier amplifiée, comme cela a été introduit au début de la phrase. Ainsi, on peut réécrire la dernière séquence, comme suit :

(11a) « Arrive immanquablement un messenger quand **vous** n'entendez rien à cause des mensonges, **vous** ne voyez rien à cause de la fumée, **vous** ne sentez plus rien à cause de la puanteur des morts. », *Monné, Outrages, Défis*, 29.

Toujours par un jeu de créativité et, surtout animé par une réelle recherche d'originalité, Ahmadou Kourouma multiplie les valeurs conférées au morphème grammatical **on**. A preuve, les emplois de l'ultime illustration en (12). Ici, l'indéfini a la valeur du pronom personnel **ils**, relativement au SN (les habitants), que l'on retrouve à la fin de la phrase-occurrence. Les actes de désobéissance sont, en effet, le fait desdits habitants que les gardes et sicaires du roi ont été amenés à débusquer. Cette marque énonciative lui permet de ne pas se désigner directement et d'exprimer une certaine distance vis-à-vis des

différents contenus de ses discours énonciatifs. Ce pronom est susceptible de remplacer n'importe laquelle des formes marquées. Cependant, son interprétation est très liée au contexte ou à l'environnement de son emploi.

Au terme de ces activités langagières qui permettent à l'écrivain de mêler l'animé à l'inanimé, l'abstrait au concret, le masculin au féminin, le singulier au pluriel et les animaux aux hommes et aux choses, que peut-on lire, à travers tous ces usages qui nous situent parfois aux frontières de l'agrammaticalité?

3. Symbolismes de la référenciation pronominale chez Kourouma

Au terme de l'analyse des usages et emplois de ces pronoms, il est loisible de soutenir que Kourouma, par des jeux de référenciation pronominale, mêle l'animé à l'inanimé, l'abstrait au concret, le masculin au féminin, le singulier au pluriel et les hommes aux animaux et aux choses. Même si cette manière de manipuler des éléments du système des pronoms est partagée par bon nombres d'écrivains négro-africains, et particulièrement de romanciers, il faut reconnaître qu'elle se présente comme une marque quasi atypique du romancier ivoirien. Il associe ainsi, des traits de sous-catégorisation quasi incompatibles dans la réalité. Au demeurant, une telle modalisation de la référenciation et de la coréférenciation nous suggère un certain nombre de visées poético-littéraires que nous pouvons situer à plusieurs niveaux et que nous interprétons ici, comme des symbolismes ou des sens possibles de son style d'écriture.

3.1. Un moyen de mise en relief ou de focalisation discursive

La symbolique la plus évidente qui se dégage de l'emploi des mécanismes de la dislocation, du présentatif et des morphèmes démonstratifs, c'est la mise en relief discursive et/ou la focalisation énonciative. En effet, dans le déploiement des éléments du système de pronoms, à travers ses textes romanesques, Kourouma fait grandement usage des avatars de ces outils langagiers. Cela se voit dans des productions comme : ((1c) « **Moi, je** ne serai jamais ingrat envers Balla. » *Allah n'est pas obligé*, 16 ; (2c) « **Lui, Ouédraogo, le terrible, c'est** l'écolage **qui l'a eu, l'a jeté dans la gueule du caïman, dans les enfants-soldats.** » *Allah n'est pas obligé*, 121 et». Ces éléments mentionnés par le gras, notamment, les dislocations « **lui, Ouédraogo, le terrible** » ; « **moi, je** » et le présentatif « **c'est** l'écolage », qu'accompagne la relative prédicative « qui l'a eu, l'a jeté dans la gueule du caïman, dans les enfants soldats » mettant en avant le phénomène de référenciation et de coréférenciation, corroborent cette assertion. De fait, comme le reconnaissent les grammairiens et linguistes, il y a là, une volonté manifeste de mise en relief, ou de focalisation énonciative qui laisse transparaître celle de vouloir interpeller le lecteur, voire d'attirer son attention sur un certain nombre de faits présentés dans le récit. C'est le cas, par exemple, du pronom démonstratif neutre **ça** à travers l'occurrence (5), analysé plus haut :

L'humus1 deviendra du terreau. **Ça**1 permet de terreauter le sol ivoirien. C'est ce que j'ai appris en feuilletant mes dictionnaires. Donc **les charniers**2, **ça**2 permet de terreauter la terre ivoirienne.

C'est le terreau des charniers qui permet à la Côte d'Ivoire d'avoir un sol riche qui nourrit du bon café, de la bonne banane, du bon hévéa, et surtout du bon cacao. *Quand on refuse on dit non*, 21

Le démonstratif reprend d'abord, le syntagme nominal sujet (l'humus) avec lequel il est en coréférence au niveau syntaxique, ensuite, le syntagme nominal (les charniers). A ce niveau, il équivaut au pronom clitique anaphorique *ils*. Cet usage par l'auteur permet de faire ressortir, sur l'axe des combinaisons ou axe syntaxique, le parallélisme de construction, en rapport avec le procédé traditionnel de dislocation qui a cours dans l'emploi des pronoms (*L'humus, ça* permet de terreauter le sol ivoirien. / *L'humus, lui, il* permet de terreauter le sol ivoirien. ; *Les charniers, ça* permet de terreauter la terre ivoirienne. / *Les charniers, eux, ils* permettent de terreauter la terre ivoirienne). Ces constructions en chiasme mettant en relief les noms (humus) et (charniers), constituent des cas de détachement en tête de phrase. Elles mettent à nu la volonté du romancier d'attirer l'attention sur ce qu'il décrit. Il montre avec ironie que l'humus terreautant le sol ivoirien, il est bon qu'il soit démultiplié en charniers pour qu'il puisse terreauter toute la terre ivoirienne et la rendre plus riche et disposée à produire beaucoup plus de fruits. De fait, le pronom *ça*, relevant plus du registre populaire, chez Kourouma, a une visée essentiellement ostentatoire et permet de remplir le contrat informatif ou communicatif vis-à-vis du lecteur.

3.2. Un éthos de la distanciation (ou distance) énonciative

La distanciation que permet d'exprimer ici la référenciation ou la coréférenciation, est à dissocier de celle que définissent Jean Dubois et al (2012 : 155), comme « le processus par lequel une communauté linguistique emploie de préférence les traits linguistiques qui rendent sa langue plus différente d'une langue voisine. »⁶² Il faut plutôt entendre celui par lequel « un locuteur, par certains mots, consciemment ou non, peut laisser voir qu'il n'appartient pas ou ne veut pas appartenir, ou n'a rien en commun avec le groupe ou les personnes dont il parle. »⁶³ Car autant l'instance énonciative peut marquer son énonciation par sa présence subjective dans son énoncé, autant il peut prendre de la distance vis-à-vis de ce qu'il dit ou écrit, ainsi que le mentionnent Gilles Souffi et Dan Van Raemdonck, (1999 : 174),

« Le langage nous permet de parler de nous-mêmes et du monde, mais il nous ouvre aussi, la possibilité d'un certain jeu, qu'il s'agisse de parler d'éléments qui sont déjà du langage ou de prendre de la distance, par rapport aux mots et aux phrases que nous employons. »⁶⁴

Kourouma, s'inscrivant dans cette perspective, s'est adonné au jeu de référenciation et de coréférenciation qui met en relief le phénomène de la distanciation ou distance énonciative. A travers les exemples analysés, l'énonciateur, par la caractérisation coréférentielle du syntagme (*enfants-soldats*) qu'il qualifie de « *la gueule du caïman* », montre, par exemple, son antipathie et condamne le phénomène social qu'il incarne. Dans

⁶² Jean Dubois et al, (2012), *Le dictionnaire linguistique des sciences du langage*, Larousse, Paris, p. 155.

⁶³ Jean Dubois et al, (2012), *Idem*.

⁶⁴ Gilles Souffi et Dan Van Raemdonck, *Pour comprendre la linguistique*, Bréal, Rosny, Paris, 1999, p.174.

ce contexte, d'une part, l'auteur, de façon très subtile, pointe un doigt accusateur sur les parents de l'enfant Ouédraogo, dont la démission est clairement mise en lumière par le fait de n'avoir pas assuré son écolage. D'autre part, il se sert de cette référenciation pronominale pour relever non seulement l'attitude quasi irresponsable des parents dans l'éducation et le suivi de leur enfant, mais il s'insurge, visiblement, contre ce phénomène social dangereux, redoutable qu'il traite de « *gueule du caïman* ». L'auteur en dénonçant et condamnant les faits sociaux dépeints dans son texte (*Allah n'est pas obligé*), par le truchement des personnages, marque une distanciation énonciative. Cette expression de la distance énonciative est beaucoup plus apparente dans l'expression de sa sympathie pour le personnage du marabout féticheur Balla. En effet, par le mécanisme de la dislocation « *Moi, je* » auquel il ajoute la négation « *ne ... jamais* », le narrateur-personnage marque une certaine différence en opposant son attitude à celle des autres personnages, ses interlocuteurs ou énonciataires impliqués dans le contexte énonciatif. Le faisant, il prend simplement ainsi, ses distances vis-à-vis de leur comportement qui sent l'ingratitude à l'égard du personnage de Balla.

3.3. Le système des pronoms, un véritable creuset d'idéologèmes

Pour Dubois, J. et al, (2012 : 407), « la fonction référentielle est essentielle au langage, mais il serait toutefois inexact de limiter la description du procès de communication à cette seule fonction. »⁶⁵ Cette assertion a amené Roman, J. (1968 ; 1971), à décrire les différents pôles de la communication. Car, selon lui, « Si la fonction référentielle est toujours présente, elle n'est pas la seule. »⁶⁶ Cette quasi conscience linguistique comme le pense Saussure (1917), nous situe dans la logique de la sémantique énonciative ou cognitivo-interprétative, proche de la pragmatique. Nous situant véritablement au carrefour de ces divers domaines des sciences du langage, nous voulons porter notre analyse, non « sur le système de la langue, mais plutôt, sur les questions liées au sens et à l'interprétation des énoncés »⁶⁷. Pour ce faire, nous nous référons aux textes narratifs, voire à la prose romanesque de l'écrivain Ahmadou Kourouma. Car pour nous, il s'agit de « l'étude de l'usage du langage » dont la pragmatique est la définition, d'une manière générale. D'ailleurs, Moeschler et Reboul (1994) soulignent que : « D'une manière tout à fait générale, on définira la pragmatique comme l'étude de l'usage du langage, par opposition à l'étude du système linguistique qui concerne à proprement parler la linguistique. »⁶⁸. L'usage du langage n'est, de fait, pas neutre, dans ses effets sur le processus de la communication. Ainsi dans son élan d'usage individualisé, Kourouma met en jeu le système des pronoms, qu'il transforme en un véritable creuset d'idéologèmes⁶⁹. De fait, le jeu de référenciation et de coréférenciation auquel il s'est livré

⁶⁵ Dubois, J. et al, (2012), *Ibidem*, p.407.

⁶⁶ Jakobson, R. et Halle, M, (1971), *Fundamentals of language*, La Haye, Mouton, 2^{ème} Edition.

⁶⁷ Neveu, F., (2015), *Dictionnaire des sciences du langage*, Armand Colin, Paris, p. 286.

⁶⁸ Moeschler, J. et Reboul, A., (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.

⁶⁹ Les idéologèmes sont définis par Cross (1998 : 70), comme « Un microsystème sémiotico-idéologique sous-jacent à une unité fonctionnelle et significative du discours. Cette dernière s'impose, à un moment donné, dans le discours social, où elle présente une récurrence supérieure à la récurrence moyenne des autres signes. Le microsystème ainsi mis en place s'organise autour de dominantes sémantiques et d'un ensemble de valeurs qui fluctuent au gré des circonstances historiques. »

ici, lui a permis de charger sémantiquement et, par ricochet, idéologiquement les pronoms. Par un maniement syntaxico-énonciatif, il s'en sert pour soit, exprimer un point de vue, une vision particulière du monde, soit pour donner une impression, soit enfin, pour marquer une distance vis-à-vis de quelque chose qu'il rejette, condamne ou veut dénoncer. Ainsi, les pronoms, au départ, de simples outils grammaticaux, deviennent dans leurs déploiements, des marqueurs d' emphase et des indices idéologiques permettant de critiquer ou de dénoncer des tares de la société. Une telle modélisation ou une telle utilisation du système des pronoms, transfigure, de facto, les mécanismes de référenciation et de coréférenciation en de puissants moyens d' expression idéologique.

Conclusion

Kourouma, par des jeux de référenciation empreints d' ironie, a mêlé l' animé à l' inanimé, l' abstrait au concret, le masculin au féminin, le singulier au pluriel et les hommes aux animaux et aux choses. Par ces jeux de référenciation pronominale (et même nominale parfois), comparables à des activités ludiques langagières, il a associé des traits de sous-catégorisation quasi incompatibles dans la réalité. De ce maniement des pronoms appuyé par l' usage des mécanismes de dislocation et des présentatifs, l' écrivain a inféré un certain nombre d' enjeux faisant désormais du système des pronoms, un creuset d' idéologèmes, c' est-à-dire d' indices d' idéologie. Il s' en est servi pour faire de la mise en relief, voire de la focalisation énonciative, relativement à des faits sur lesquels il souhaitait attirer l' attention du lecteur. De même, la référenciation et la coréférenciation ont permis d' exprimer de la distanciation énonciative, en rejetant, en condamnant ou en décrivant des faits sociaux. Autrement dit, ces outils grammaticaux ont donné libre cours à l' écrivain de dire son point de vue, d' exprimer son idéologie ou sa vision du monde, en prenant des positions de façon très subtile.

Références bibliographiques

- Ano, B. D, (2015), « La figure de la mère et sa transmutation dialectique dans le roman africain francophone postindépendance : entre honneurs rendus et deshéroïsation du personnage-jeune modèle », Les Lignes de Bouaké-La-Neuve, No 6, p. 56-77.
- Cros, E, (2003), *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan.
- Dictionnaire, (1959), *Quillet de la langue française*, Paris, Librairie Aristide Quillet.
- Dictionnaire, (2005), *Le Grand Robert de la langue française*, Paris.
- Dubois, J. et Lagane, R., (1987), *La nouvelle grammaire*, Paris, Edition Larousse.
- Eluerd, R., (2007), *Grammaire descriptive de la langue française*, Paris, Armand colin.
- Grémy, A., (2017), *Grammaire française de A à Z*, Paris, Ellipses.

- Dubois, J. et al, (2012), *Le dictionnaire linguistique des sciences du langage*, Paris, Larousse.
- LE ROY, E., (1906), « Annales de la philosophie chrétienne », in LALANDE, p.14-15.
- Moeschler, J. et Reboul, A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Morel, M. A., Petiot, G. et Eluerd, R., (1992), *La stylistique aux concours*, Paris, Champion.
- Neveu, F., (2015), *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.
- Roman, J. et Halle M., (1971), *Fundamentals of language*, La Haye, Mouton, 2^{ème} Edition.
- Souffi, Gilles et Raemdonck, Dan Van (1999), *Pour comprendre la linguistique*, Paris, Bréal, Rosny.
- Wagner, R. L. et Pinchon, J., (1991), *La Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Librairie Hachette.

POETIQUE DE L'ANTHROPONYMIE MBOSI : COEXISTENCE DES PROVERBES AVEC LES NOMS DE PERSONNES CHEZ LES MBOSI

Paulin Roch BEAPAMI

Doctorant, Université de Brazzaville (Gabon)

Roch_beapami@sil.org

Paulin.beapami2016@gmail.com

Résumé

Cet article entreprend de mettre en évidence la poétique de l'anthroponymie chez les Mbosi, un peuple de la République du Congo. Ici, nous avons remarqué la présence abondante des proverbes dans les noms de personnes, ce qui donne à ceux-ci, non seulement une valeur littéraire ou symbolique, mais aussi une fonction communicative. Loin d'être un simple élément d'identification de la personne, le nom de personne fonctionne quelque fois comme un discours littéraire. Dans leur cohabitation, le proverbe et le nom de personne entretiennent une influence réciproque dont les résultats se présentent de la manière suivante : Le proverbe nourrit le nom de personne par le sens, alors que le nom de personne protège le proverbe de l'oubli.

Mots-clés : Poétique, anthroponymie et mbosi

Abstract

This article sets out to highlight the poetics or the literary dimension of anthroponymy among the Mbosi, a people group in the Republic of Congo. Here, we note the abundant presence of proverbs in the names of people, which gives them not only a literary or symbolic value, but also a communicative function. Far from being a simple means of identification of the person, the name of the person sometimes functions as a literary speech. By coexisting, the proverb and the name of person have a reciprocal influence which is seen as follows : The meaning of the proverb enriches the name of person, while the name of person protects the proverb from oblivion.

Keywords : Poetics, anthroponymy and mbosi

Introduction

Dans le cadre de la critique ou l'explication des textes de la littérature orale, plusieurs phénomènes littéraires suscitent notre admiration, par exemple la coexistence des proverbes avec les noms de personnes dans l'anthroponymie mbosi ; c'est le phénomène qui fait l'objet de cette étude. Notre problème de recherche concerne la poétique de l'anthroponymie mbosi, particulièrement la contribution des proverbes dans l'expression de la dimension poétique des noms de personnes. D'où ces questions de recherche : De quelles manières les proverbes apparaissent-ils dans les noms de personnes chez les mbosi ? Comment le proverbe contribue-t-il à la poétique ou la littéralité des noms de personnes chez les mbosi ? Quelle influence réciproque le proverbe et le nom de personne entretiennent-ils dans leur cohabitation dans l'anthroponymie mbosi ? L'objectif de cet article est de mettre en exergue la manière avec laquelle le proverbe renforce les fonctions du nom de personne chez les Mbosi. Notre analyse se déroule en deux parties. La première atteste la présence des proverbes dans les noms de personnes chez les Mbosi, en

présentant les différentes manières avec lesquelles les proverbes apparaissent dans ces noms de personnes. La deuxième partie argumente sur la contribution du proverbe dans la valeur esthétique et sémantique des noms de personnes chez les Mbɔsi. Elle présente aussi les avantages que ces deux éléments tirent l'un de l'autre. Signalons que notre recherche a été réalisée en suivant la méthode anthropologique qui mobilise toujours plusieurs sous-disciplines, pour étudier l'être humain, sous les aspects physiques, tant culturels. Bien que la méthode anthropologique comporte deux tendances, à savoir l'anthropologie biologique et l'anthropologie culturelle ; notre étude s'est appuyée sur l'anthropologie culturelle qui se focalise sur l'étude des divers aspects que revêt la vie en société (Dictionnaire de l'académie française, 2017, 9ème édition). Notre outil d'analyse des données est l'ethnolinguistique, mais en s'inspirant sur les travaux de G. Calame-Griaule (1990) qui oriente l'analyse littéraire des textes oraux vers la recherche de la pensée symbolique africaine ; et sur les travaux de C. Leguy (2011), à propos des noms-messages chez les Bwa du Mali. La collecte des données a été faite dans la communauté cible, à partir de l'observation participante.

I. Manifestations des proverbes dans l'anthroponymie mbɔsí

Souvent, la critique littéraire faite sur les textes de la littérature orale africaine, permet de découvrir des phénomènes littéraires fascinants, par exemple la coexistence des proverbes avec les noms dans l'anthroponymie mbɔsi. Celle-ci présente des noms qui suscitent des réflexions, non seulement en raison de leur morphologie et leur longueur, mais aussi en raison de leur syntaxe, voire de leur sens. Ces noms qui sont tantôt longs, tantôt courts, mais surtout imagés, s'apparentent aux proverbes ou parties de proverbes. Ils apparaissent comme des extraits de proverbe, mais en prenant tout le sens du proverbe. On peut les appeler comme des noms proverbiaux ou des noms-phrases. En effet, on soupçonne le recours aux proverbes comme source d'inspiration de certains noms de personnes. Toutefois, il faut se demander, pourquoi les Mbɔsi recourent-ils aux proverbes pour la composition onomastique ? Comment les proverbes se manifestent-ils dans les noms de personnes ? Ci-dessous, nous présentons les différentes manières avec lesquelles les proverbes apparaissent dans les noms de personnes chez les mbɔsí.

I.1. Le proverbe entier est attribué comme nom de personne

En examinant notre corpus de cent trente et un noms de personnes, nous remarquons beaucoup de traces de proverbes. D'ailleurs, un nombre important de ces noms constitue sans doute des proverbes entiers. En effet, les Mbɔsí utilisent, entre autres techniques de composition onomastique, la reprise ou la transformation de certains proverbes de la communauté. L'objectif est de composer des noms de personnes à partir des proverbes qui transmettent les valeurs morales et culturelles de la communauté ; ce qui donne à ces noms une dimension communicative. Notons que cette cohabitation entre le proverbe entier et le nom de personne représente un croisement d'énoncés, de sorte que le proverbe est dans le nom de personne, ou bien le nom de personne est dans le proverbe ; telle une

rencontre textuelle normale, puisque ces noms qui sont à la fois des proverbes sont acceptés et appréciés par la communauté, malgré leur longueur qui dépasse celle des anthroponymes simples. Ces noms sont portés sans complexe par des hommes comme des femmes, des enfants comme de grandes personnes. Ci-dessous se présentent quelques exemples :

- **Abái báapɔsɔɔ :**

/Ceux qui trouvent ne savent pas entretenir. /

Hélas, ceux qui ont des enfants ne savent pas les entretenir. Ce nom de personne à la fois proverbe, est un cri d'alarme poussé contre les parents qui ne savent pas prendre soin de leurs enfants ; pourtant les couples qui n'en ont pas eu, souffrent d'un complexe d'infertilité. Le proverbe attire notre attention sur la responsabilité parentale qui implique indubitablement l'éducation, l'entretien et la protection des enfants, lesquels incarnent chez les mbɔsí, la richesse ou l'opulence, comme on le dit en Embɔsí : « Bea bare », c'est-à-dire les richesses, ce sont les personnes, mieux les enfants. Ici, toute personne qui n'a pas eu d'enfant est considéré comme pauvre. Aussi, prouve-t-on son existence par la procréation des enfants.

- **Akámbe ayíí :**

/ Les nécessiteux sont nombreux. /

Les nécessiteux sont nombreux au monde. Point n'est besoin de se plaindre, car les nécessiteux sont nombreux au monde. Chez les mbɔsí, ce proverbe qui est à la fois un nom de personne, est un discours ambivalent, car il offre aux nécessiteux non seulement de la consolation, mais aussi de l'espoir, pour une mutation vers une condition de vie meilleure. Ici, l'indigence n'est pas considérée comme une malédiction, puisque les nécessiteux sont nombreux au monde. Elle est surmontable par le travail, comme disent les mbɔsí : « Bea, pami », c'est-à-dire la richesse est obtenue par le travail ou l'effort.

- **Bea á bare :**

/ Les choses d'autrui /

Ce nom est une réalisation phonétique déviante du proverbe :

Bea, bare ; c'est-à-dire :

/ Les richesses, ce sont les personnes. /

Les richesses, ce sont les personnes. Autrement dit, les richesses, ce sont les enfants. Chez les Mbɔsí, la véritable richesse, ce sont les enfants, et non les biens matériels ou l'argent. En effet les richesses matérielles et l'argent sont épuisables, contrairement aux enfants qui sont censés non seulement soutenir leurs parents qui arrivent dans la vieillesse, mais surtout les enterrer à la mort. Pour les mbɔsí, un homme doit avoir des enfants, car ceux-ci constituent les vraies richesses.

- **Obhini kumu ɛɛ :**

/ La haine n'a pas de propriétaire. /

Personne ne subit la haine plus que les autres. Tout le monde subit la haine. Vous n'êtes pas la seule personne à subir la haine au monde. Autrement dit, tout le monde subit la haine, tout le monde a des ennemis. Il ne faut donc pas se plaindre, mais surtout oublier toute haine fomentée contre vous.

- **Leku osomba ᠑᠑ :**

/ La mort ne peut être achetée. /

Personne ne peut racheter sa mort. Il n'est pas possible de racheter sa propre mort ou celle d'un proche avec de l'argent. Ici, il s'agit d'un hymne à la mort, car elle détient un puissant pouvoir, notamment le pouvoir d'anéantir la vie. Soulignons que la mort résiste au pouvoir de l'argent qui achète tout, sauf la mort. La figure de style utilisée ici c'est la dérision. En effet, on tourne en ridicule les hommes riches qui n'arrivent pas à racheter leur mort, bien que vantant leur argent. Les Mbɔ́sí célèbrent le pouvoir de la mort qui arrache la vie à toutes sortes de personnes : les riches comme les pauvres, les enfants comme les vieux et les hommes comme les femmes.

- **᠑kabhi okulu :**

/ Exercer la libéralité, expose souvent au harcèlement. /

Celui qui fait la libéralité à une personne ingrate, s'expose souvent au harcèlement de celle-ci. Ce nom de personne qui est à la fois un proverbe fait la satire des personnes qui se montrent ingrates, car elles sont souvent insatisfaites et oublient le bienfait. Souvent, elles fatiguent de sollicitations les personnes qui leur font la libéralité.

- **Akaní la Nzambé :**

/ Sagesse de Dieu. /

La sagesse est donnée par Dieu. La sagesse est obtenue auprès de Dieu. Par ce nom de personne qui est aussi un proverbe, la tradition professe que la sagesse appelée en Embɔ́sí, akaní, ce qui représente le savoir-vivre ou le respect du code moral, est obtenue auprès de Dieu. Tout le monde peut donc avoir de la sagesse, à condition de la demander auprès de Dieu.

De ces exemples, on remarque la manifestation des proverbes dans l'anthroponymie mbɔ́si, en effet des proverbes entiers y fonctionnent comme des noms de personnes ; ce qui révèle une coprésence de deux discours, où l'un des discours devient le support de l'autre, notamment le nom de personne qui devient le support du proverbe. Ajoutons aussi le fait que les proverbes apparaissent dans l'anthroponymie mbɔ́si, sous d'autres formes, à savoir la moitié du proverbe ou l'extrait de celui-ci.

1.2. La moitié du proverbe est attribuée comme nom de personne

En dehors des proverbes entiers, notre corpus comporte vraisemblablement des parties de proverbes qui fonctionnent comme noms de personnes, malgré leur longueur importante et leur signification impressionnante. Le proverbe étant formé de deux parties ou

propositions distinctes, à savoir la première partie ou la partie interrogative, et la deuxième partie qui est la partie réponse ; le plus souvent, on utilise comme nom de personne, la première partie ou la partie interrogative du proverbe. Toutefois, bien que le nom attribué à une personne soit juste une partie du proverbe, toute la pensée du proverbe est transmise dans ce nom. Les Mbosi utilisent la troncation des proverbes, comme une technique rigoureuse de composition onomastique. Des exemples suivants montrent combien, certains noms de personnes sont la transformation ou la décomposition de certains proverbes édifiants :

- **Ayɛi la yaa :**

/ Ceux qui apportent les problèmes. /

Ceux qui provoquent des situations. Ce nom représente la première partie du proverbe suivant : Ayɛi la yaa, awée asúsu, c'est-à-dire : Ceux qui provoquent des situations ne sont pas toujours, ceux qui en subissent les conséquences. Ici, la sagesse traditionnelle nous prévient contre le mimétisme et le suivisme. En effet, pour les actes non muris, les conséquences tombent souvent sur les innocents.

- **Akoo m'obhémbi :**

/ Les pieds du voyageur /

Ce nom est aussi la première partie du proverbe : Akoo m'obhémbi, maayaá la bea, c'est-à-dire : Les pieds du voyageur apportent la nourriture. Celui qui voyage ne revient pas mains vides, mais avec quelque chose. Tout voyage n'est pas inutile, mais peut apporter du bonheur. Ce nom de personne à la fois proverbe, encourage l'esprit d'initiatives ou de recherche. On recommande aux membres de la communauté de passer du temps en forêt, que de rester dans le village. En effet, rester en forêt symbolise l'esprit d'initiatives, une attitude honorable qui permet de subvenir aux besoins de la famille.

- **Ekoní maaghá :**

/ Celui qui ne peut pas braver la rosée. /

Ce nom de personne est la première partie du proverbe : Ekoní maaghá, ekáníí la béa bá maaghá, c'est-à-dire : Si tu crains de braver la rosée, tu ne peux pas profiter des produits de cueillette que l'on ramasse tôt le matin. Il s'agit ici d'un appel au courage et à la persévérance dans le travail champêtre, car les produits de la cueillette sont récoltés généralement tôt le matin. La morale est celle de savoir qu'un bon paysan ne craint pas la rosée, ni le coup de froid du matin.

- **Obóro ambongó ɛɛ :**

/ La parenté n'a pas d'insectes. /

Les insectes ne détruisent pas les liens de parenté. Ce nom est la première partie ou la partie interrogative du proverbe mbosi Obóro ambongó ɛɛ, mie m'ɔnɔɔ ambongó á mua, c'est-à-dire : La parenté n'a pas d'insectes ; mais ce sont les mauvaises paroles qui peuvent devenir ses insectes. Autrement dit, les mauvaises paroles détruisent les liens de parenté, comme les insectes rongent du bois. Ici, la sagesse traditionnelle souligne le pouvoir nocif

de certaines paroles qui peuvent détruire les liens de parenté. D'où, la nécessité d'éviter les mauvaises paroles dans le lignage.

- **Obvúra osúmbá :**

/ Passer rien qu'une journée. /

Ceux qui passent seulement une journée. Ceux qui séjournent seulement pendant une journée. Contrairement aux exemples ci-dessus qui se réfèrent à la première partie du proverbe, ici on se réfère à la deuxième partie du proverbe, c'est-à-dire la partie réponse du proverbe suivant : Abvúru b'ébembe, obvúra osúmbá, c'est-à-dire : Les visiteurs qui arrivent à l'occasion des funérailles, séjournent seulement pendant une journée. La morale véhiculée ici, est la suivante : Il ne faut pas s'inquiéter des visiteurs qui arrivent pendant les funérailles, car ils repartent chez eux le même jour. Même s'ils viennent nombreux, les personnes qui vous portent assistance pendant les funérailles ne constituent pas véritablement une charge pour votre famille, car ils repartent chez eux le même jour. Ici, on professe le code éthique, notamment la manière de se comporter pendant les funérailles où il faut éviter la panique et les plaintes, car les charges y relatives sont pour un petit temps, généralement une à deux journées.

- **Esáá yá yéle :**

/Le travail qui procure la joie. /

La source de votre joie. Ce nom est un extrait du proverbe mbósi suivant : Ibóra, Esáá yá yéle, cela veut dire : Mettre au monde, c'est ce qui procure la joie. Autrement dit, les enfants sont la source de joie. Selon la sagesse traditionnelle, les enfants procurent la joie pour plusieurs raisons : D'abord, le fait qu'ils représentent le signe par lequel une personne prouve son passage sur la terre. Ensuite, les enfants sont considérés comme une assurance vieillesse. Enfin, ils incarnent la richesse ou l'opulence, comme disent les Mbósi : « Béa, bare », c'est-à-dire la richesse, ce sont les personnes ; autrement dit les enfants symbolisent la richesse des parents. D'où, il faut mettre au monde, pour éviter de souffrir d'un complexe d'infertilité. Contrairement aux deux premières séries d'exemples qui montrent d'abord comment des proverbes entiers apparaissent dans les noms de personnes, ensuite comment la moitié d'un proverbe est utilisée comme nom de personne, dans cette troisième série d'exemples, les proverbes apparaissent sous forme d'extraits, comme indiqué ci-dessous :

1.3. Des extraits de proverbes sont attribués comme noms de personnes

Dans l'anthroponymie mbósi, les proverbes apparaissent aussi sous forme d'un extrait de proverbe. Il peut s'agir d'un ou de deux mots qui sont soutirés dans le proverbe, pour être attribués comme nom de personne. Cette extraction des mots est faite de manière ingénieuse, pour transmettre dans le nom à formuler, toute la pensée du proverbe. Exemples :

- **Atí báaleá :**

/ Les orphelins pleurent. /

Ce nom de personne est un extrait de la partie interrogative du proverbe mbɔ́sí suivant : Atí báaleá angóo, abvuu la bána abé, c'est-à-dire : Les orphelins pleurent leurs mères, parce que les parents adoptifs sont mauvais. Autrement dit, les orphelins regrettent leurs défunts parents, parce que les parents adoptifs les maltraitent. Le nom « Atí báaleá » est un plaidoyer en faveur des orphelins qui sont encore maltraités par leurs parents adoptifs. Il recommande la protection des orphelins.

- **Longa**

/ Le monde des morts /

Le nom Longa est extrait du proverbe mbɔ́sí suivant : Longa, láadzá abvé, c'est-à-dire : Le monde des morts mange de bonnes personnes. Autrement dit, le monde des morts arrache toujours de bonnes personnes. Ce nom Longa est une incrimination du monde des morts qui ne cesse d'arracher de bonnes personnes. Ici, l'auteur du nom souligne la méchanceté du monde des morts qui engloutit les personnes de bonne moralité, lesquelles sont pourtant aimées par les autres, à cause de leur bon caractère.

- **Túngu ɔdzáa éé :**

/ Celui qui ne mange pas de légumes. /

Ce nom est un extrait du proverbe mbɔ́sí suivant : Lekú túngu ɔdzáa éé, ɔdzáa lí bare, cela veut dire : La mort ne mange pas de légumes, mais mange seulement de personnes. Autrement dit, la mort ne mange pas de légumes, mais seulement de personnes. Il s'agit d'un extrait de la première partie du proverbe mbɔ́sí : Lekú túngu ɔdzáa éé, ɔdzáa lí bare. Ici, l'auteur fait le procès de la mort en raison de son pouvoir destructeur. Il s'étonne non seulement de la puissance de la mort qui anéantit les vies humaines, mais surtout du nombre de personnes qui meurent chaque jour, en tous lieux. Son étonnement se termine par l'incrimination de la mort : Pourquoi les hommes vivent-ils la mort ? La mort ne peut-elle pas épargner des personnes ? Pourquoi, la mort ne peut-elle pas se nourrir seulement de légumes ? Rappelons que ce nom a été attribué par commisération, c'est-à-dire dans le but d'humilier la mort qui frappait une famille par des décès successifs d'enfants. En effet, chez les Mbɔ́sí, la nomination des personnes est aussi pratiquée comme thérapie, pour délivrer certaines personnes des mauvais sorts qui les frappent, par exemple le sort de perdre des enfants successivement.

- **Anzomba :**

/ Les aventuriers /

Ceux qui se livrent à l'aventure. Ce nom est extrait du proverbe mbɔ́sí suivant : Anzomba obhina éé, c'est-à-dire : il ne faut pas haïr ceux qui se livrent à l'aventure, mieux il ne faut pas reprocher à certaines personnes leur esprit d'aventure, car cela leur permet, quelquefois, de trouver du travail qui aide à gagner la vie. Par ce proverbe, la sagesse traditionnelle nous enseigne de ne pas rejeter toute initiative lancée par un individu. Il faut plutôt observer cette initiative et la laisser murir, car c'est à ce dernier stade qu'il faut apprécier.

- **Bea kíngí :**
 / Les richesses, le cou. /
 / Les richesses exposent le cou.

Les richesses exposent à la mort. Ce nom proverbial fait des révélations à la communauté, à propos des richesses à posséder. La première révélation est celle de savoir que la recherche effrénée des richesses expose à la mort, car elle vous expose à plusieurs risques. La deuxième révélation concerne le fait que l'accumulation des richesses attire des ennuis, à cause de la convoitise des parents ou d'autrui. Ici la sagesse traditionnelle prévient non seulement contre la course aux richesses, mais aussi contre l'accumulation de celles-ci. En effet, ces deux comportements exposent à la mort, à cause des risques à affronter.

Au vu de toutes ces séries d'exemples de noms proverbiaux, les proverbes se manifestent dans les noms de personnes sous trois formes distinctes suivantes : le proverbe entier, la moitié du proverbe et un extrait du proverbe. Tels sont les indices d'une coexistence ou coprésence du proverbe avec le nom dans l'anthroponymie mbɔsí. Mais il reste à définir la contribution du proverbe dans les noms de personnes chez les Mbɔsí. Autrement dit, quel impact, le proverbe produit dans le nom de personne avec lequel il cohabite ? Ou bien, quel bénéfice le nom de personne et le proverbe tirent-ils l'un de l'autre dans leur coexistence ?

2. Influence réciproque entre le proverbe et le nom de personne chez les Mbɔsi

Dans l'anthroponymie mbɔsí, la cohabitation entre le proverbe et le nom de personne n'est pas vaine, mais provoque une influence réciproque et fructueuse entre ces deux éléments : D'abord, le proverbe enrichit le nom de personne, en lui apportant une teneur sémantique et une syntaxe châtiée, c'est-à-dire qu'il fournit au nom de personne, non seulement un contenu sémantique ou symbolique significatif, mais aussi une figure de style élégante, et quelque fois un vocabulaire archaïque. Ainsi, le proverbe représente la sève, mieux la substance qui nourrit le nom de personne, aussi bien que l'âme de la personne qui porte ce nom, en effet le nom proverbial édifie sans cesse la personne qui le porte.

Le proverbe est aussi considéré comme la force vitale du nom, car il vivifie le nom, en le rendant de plus en plus significatif. Cet apport esthétique et symbolique transforme les noms de personnes qui deviennent des noms proverbiaux, c'est-à-dire édifiants et élégants, contrairement aux anthroponymes simples. Notons que ces anthroponymes proverbiaux présentent une dimension littéraire indubitable. Ils cessent d'être de simples éléments d'identification des personnes, pour devenir des supports de communication au sein de la communauté mbɔsi. En abritant les proverbes, les noms de personnes diffusent des messages importants ou des valeurs morales et culturelles qui fondent la vision du monde de peuple mbɔsi. Exemples :

- **Bea, pami :**

/ Le bonheur est obtenu par le travail ou la force. /

- **Obóro, pósa :**

/ La parenté, l'amour /

Les liens de parenté sont maintenus par l'amour les uns des autres. Les liens de parenté sont maintenus par la fraternité.

- **Obóro ambongó ɛɛ :**

/ Parenté insectes pas /

La parenté n'a pas d'insectes. La parenté n'admet pas les mauvaises paroles, car celles-ci peuvent la détruire. La parenté n'admet pas les mauvaises paroles, car celles-ci peuvent refroidir la relation existant entre ses membres.

- **Béa, bare :**

/La richesse, les personnes /

La richesse d'une personne, ce sont ses enfants.

Quant aux bénéfiques que les proverbes tirent sur les noms de personnes ; ceux-ci permettent de conserver et protéger les proverbes de génération en génération et en plusieurs lieux. Les noms de personnes valorisent et vulgarisent les proverbes qu'ils portent, par le fait que ces noms sont prononcés chaque jour. Soulignons aussi que les noms de personnes protègent contre l'oubli, l'imaginaire que les proverbes incarnent. Exemples :

- **Bea l'ondie :**

/ La richesse vient en son temps. /

Il ne faut pas courir après les richesses, car Dieu accorde les richesses aux hommes au moment opportun.

- **Bea olea ɛɛ :**

/ Il ne faut pleurer la richesse. /

Il ne faut pas courir après les richesses.

- **Bea lebiï :**

/Tant qu'on n'est pas mort, on peut espérer devenir riche. /

De tout ce qui précède, la présence des proverbes est évidente dans l'anthroponymie mbɔsi. Elle se révèle sous plusieurs indices, à savoir : Des proverbes entiers, des parties de proverbes et des extraits de proverbes. Tous ces éléments coexistent avec les noms de personnes, au point d'entretenir une influence réciproque avec eux. Les proverbes nourrissent les noms de personnes, comme l'art qui nourrit de l'art, en leur apportant la teneur sémantique ou symbolique, aussi bien que la syntaxe et le vocabulaire archaïque, tels sont les canons esthétiques qui contribuent à la dimension poétique ou littéraire des noms de personnes chez les Mbɔsi. Ici, les noms de personnes reçoivent une fonction communicative, car ils transmettent non seulement les confidences des auteurs, c'est-à-dire les personnes qui composent les noms, mais surtout les valeurs morales et culturelles qui fondent la vision du monde du peuple mbɔsi. Grâce aux proverbes qu'ils abritent, les

noms de personnes deviennent des structures ou syntagmes extrêmement poétiques. Ils protègent et conservent les proverbes de l'oubli. Les noms de personnes vulgarisent les proverbes qu'ils portent, par le fait que ces noms sont prononcés tous les jours. La coexistence des proverbes avec les noms de personnes signale l'altérité ou la particularité de la littérature orale africaine. Chez les Mbɔsi, l'anthroponymie fonctionne comme un sous-genre littéraire, grâce aux anthroponymes proverbiaux dont la syntaxe, la teneur sémantique et le vocabulaire attestent l'esthétique littéraire, et non le simple fait d'identifier les individus.

Bibliographie

- Bra, B. 2013. Motivations onomastiques dans les Naufragés de l'Intelligence et la Carte d'Identité : L'Esthétique de la laideur et la singularité romanesques chez Jean-Marie ADIAFFI. *Ethiopiques* n°91, Littérature, philosophie et art, 2ème semestre 2013. <http://ethiopiques.refer.sn>
- Gignoux, A. 2006. De l'intertextualité à la réécriture. *Cahiers de narratologie*. [En ligne], 13 | mis en ligne le 25 septembre 2016, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/329>
- Calame-Griaule, G. 1990, La recherche du sens en littérature orale, *Terrain*. n°14, pp. 119-125.
- Legallois, D. 2006. Regards sur l'héritage de Mikhaïl Bakhtine, *Cahiers de praxématique*. [En ligne], 46 |, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 13 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxématique/1947>
- Leguy, C. 2011. Que disent les noms-messages ? Gestion de la parenté et nomination chez les Bwa (Mali). *L'homme*, n°197, p.71-92.
- Neiva, P. La poésie du catalogue : Toponymie et anthroponymie dans l'épopée contemporaine. *La realidad el deseo - La poésie du catalogue _ toponymie et anthroponymie dans l'épopée contemporaine -* <http://books.openedition.org/enseditions/1617?lang=fr>
- Pujol, M. 2015. La poét(h)ique des noms propres, une interface entre histoire et récit. *Les chantiers de la création*, 8, mis en ligne le 04 septembre 2015, consulté le 11 juillet 2018 ; <https://lcc.reveres.org/1106>
- Regalado, N. 1980. La fonction poétique des noms propres dans le « Testament » de François Villon. *Cahiers de l'Association Internationales des Etudes Françaises*. N°32, pp.51-68 ; www.perse.fr/doc/caief_0571-5865_1980_num_32_1_1207.
- Segre, C. 1965. Critique des variantes et critique génétique. In *Genesis (Manuscripts-Recherche-Invention)*. Numéro 7, pp 29-45 ; https://www.persee.fr/doc/item_1167-5101_1995_num_7_1_994
- YaoYao, L. 2012. Anthroponymie et santé infantile en Afrique : Exemple des communautés ethniques de la Côte-d'Ivoire. *Journal Scientifique Européen, ESJ*, 8, (29) : <https://doi.org/10.19044/esj.2012.v8n29p%p>

Dictionnaire de l'académie française, 2017, 9ème édition) : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9A19I3>.

Corpus : Noms proverbiaux mbɔsi

Ci-dessous, nous présentons une liste de cent trente et un noms proverbiaux qui ont servi comme corpus pour cette étude.

1. Abai baapɔsɔɔ : Ceux qui trouvent des enfants ne savent pas les entretenir.
2. Abé á bea, adi ɔdzá opfeé kaá : Les choses de mauvaise qualité valent mieux que le célibat. Une femme de mauvais caractère vaut mieux que le célibat.
3. Abia ofula, nɔ teli mbi mwɛngɛ : Malheur à celui dont les amis conspirent contre lui.
4. Abina o poo y'obhini, obina si la nzɛɛ, ngua : Si quelqu'un ne t'aime pas, il ne peut pas apprécier ce que tu fais.
5. Abɔɔ bea ɛɛ, ndúú ikyéni : Quand tu es pauvre, tes amis ne s'attachent pas à toi.
6. Abɔɔ oto, oyuru y'Obongi : Bras ballant, c'est le nom d'une femme du village Obongi.
7. Akabhe má Nzambé : les dons de Dieu
8. Akámbe ayíí : Les nécessiteux sont nombreux au monde.
9. Akáni m'ambára, andinga m'ákwangá : Les assesseurs du roi s'asseyent sur des bancs ordinaires, alors que les rois s'asseyent sur des bancs spéciaux.
10. Akoo m'obhémbi, maayaá la bea : Les pieds du voyageur apportent la nourriture.
11. Anzomba obhina ɛɛ : Il ne faut pas blâmer les vagabonds.
12. Ati baalea angoo, abvu la bana abe : Les orphelins regrettent leurs défunts parents, parce que ceux qui les adoptent les maltraitent.
13. Atsɔ lemodia : Que tout le monde trouve !
14. Atsɔ lemotaa : Que tous voient !
15. Awee baalaanga : Les morts reviennent à la vie.
16. Ayɛi la yaa, awee asusu : Ceux qui provoquent des situations ne sont pas toujours, ceux qui en subissent les conséquences.
17. Bare a pipi, baatsala amboa : Les gens qui ne sont pas bavards sont ceux qui détruisent les villages.
18. Bea, bare : La richesse, ce sont les enfants. Pour les mbɔsí, la véritable richesse, ce sont les enfants.
19. Bea olea ɛɛ : Il ne faut pleurer la richesse. Il ne faut pas courir après les richesses.
20. Bea l'ondie : La richesse vient en son temps.
21. Bea pami : La richesse s'obtient par le travail.
22. Bea lebii : Tant qu'on n'est pas mort, on peut espérer devenir riche.
23. Bea-a Nzambe : La richesse vient de Dieu.
24. Biidia mo pami : Les choses acquises au prix de l'effort.

25. Boma olomi, baá nɔ oyebha pasi y'okili : Si tu élimines ton mari, tu expérimenteras les difficultés de la vie.
26. Ebhoa waa akonzi, bea b'eyeli : « Si un fou va chercher de quoi manger, il est évident que son butin reviendra à l'homme rusé, qui le trompera facilement. »
27. Ebomi dzoo, liidi adzee okuna ɛɛ : Celui qui tue le petit mammifère aquatique appelé dzoo, offre à la communauté une viande qui n'est pas consommée par beaucoup de gens.
28. Eboo ya ngima, yeedi ɔkari kaa : Personne ne peut oser faire des avances à la femme d'un grand féticheur, de peur de provoquer la colère de celui-ci.
29. Ebvulu y'ebia, yɛɛbɛngɛ o mbae ya yaamɛ : Le régime de noix de palme encore vert, mûrit en son temps.
30. Edunga waa ebebhi, yeebvura poo y'okubha : Si votre outil agricole se déforme, il faut le ramener chez le forgeron.
31. Ekoni maagha, ɛkanii la bea ba maagha : Celui qui craint la rosée, ne peut pas profiter des produits de cueillette qui se ramassent tôt le matin, sous la rosée.
32. Ekula yɛɛkara obhii : Un piège à poids peut se retourner contre la personne qui l'a tendu.
33. Emii pyondo, ngoo ayuru atsanga : Si tu t'inities aux fétiches, ta mère sera toujours en pleurs.
34. Engusu l'ɔkɔɔ, isema la mwese : Quand la tornade s'abat dans la nuit, le matin tout le monde s'étonne des dégâts.
35. Epeni bola, obhi obhea : Une femme qui n'a pas de frère est une esclave.
36. Esombi ngwɛ, esombi kingi : Celui qui sauve une panthère, se livre lui-même à la panthère.
37. Esungu ɔlɔi, esombi kingi : celui qui sauve un sorcier, creuse sa propre tombe.
38. Etongo ya koo, yeedi otoi y'obe kaa : Un étang situé au bord du chemin, est toujours visité par n'importe qui.
39. Etongo ya mvubhɛ, odzee ɔngaa bana : Quand un étang est rempli de poissons mvubhɛ, les femmes ayant des enfants sont les seules personnes qui en tirent profit.
40. Etoni ɔkani, edingi ɔmvande : Celui qui méprise la justice, choisit les souffrances.
41. Eturu bea, esombi kingi : Celui qui coure après les richesses, met sa vie en danger.
42. Eyea ya moro, maa m'iloo : Le bien d'autrui est comparable à l'eau qui coule du petit panier lengolo. On profite du bien d'autrui seulement pour un temps et non pour toujours.
43. Eyengi nɔmɛ, yeedi mwange ɛɛ : Il ne faut pas se plaindre des situations que tu provoques toi-même.
44. Eyuu apambasa posa : Le mauvais caractère de la femme ou de l'homme refroidit l'amour dans un couple.
45. Eyuu ya nzoro ɔlɔi ya nzoro : Ton mauvais caractère peut être la source de tes malheurs difficultés.

46. Ebaa adzwa dzee, akamba asesii : Le fleuve serpente, parce qu'il manquait quelqu'un pour le redresser.
47. Ebaa y'abvunu : Le fleuve ne manque pas de virages.
48. Ebva ōwa m'oyobhi ee : On peut beau critiquer les bêtes qui causent les dégâts matériels, cela ne les fera pas mourir.
49. Ekabhi tale Celui qui montre de la partialité envers les autres membres du lignage.
50. Ekakaa l'otere, teese ekakaa, baá otere adia koo : Si ton sac est dans une place encombrée, enlève d'abord l'encombrement, pour que tu retires ton sac facilement.
51. Enyongi ibora, yeedi oyebhi oboi : Les douleurs de l'accouchement, seule la femme qui a accouché, peut en parler.
52. Ekya bare, laakya atso : Le méchant frappe tout le monde.
53. Epasi bare, ewe l'akambi : Celui qui agit avec parti pris, manquera de gens pour l'aider.
54. Etei pabha : Celui qui voit seulement ce qui se passe aujourd'hui
55. Etoi l'oloi : Si tu affrontes un sorcier, tu dois te préparer en conséquence.
56. Ibaa la nzanga, opinyi adi twere : Quand un brigand tient le couteau dans ses mains, seul le juge traditionnel est habilité à le lui ravir.
57. Ibea-bhoo, nyama abve, kusu waa adibhii : Si un trou laissé ouvert peut capturer du gibier, quel peut être le résultat pour celui qui est couvert ?
58. Ibora, esaa ya yele : Mettre au monde, c'est ce qui procure la joie.
59. Ikambi, kyere ee ! Il n'y a pas pire mal que la nécessité.
60. Ikambi obanda ee : Ne pensez pas que votre nécessité dépasse celle des autres.
61. Ikanda dzaa : Les égards sont donnés à une personne quand elle est présente.
62. Imbyeengi opfa ee : celui qui ne peut survivre jusqu'à demain, sans espoir.
63. Isobho a ngomba, otswaa s'osaa, idi boo la boo : Les intestins du porc-épic sont toujours amers, même si on les prépare à la mouambe.
64. Itaa ibho, liidi mwange kaa : Si une situation malheureuse vous arrive une fois, il ne faut pas se plaindre, sauf si cela se répète plusieurs fois.
65. Iyinja laabora odumu : La chute du fruit iynja produit toujours un écho.
66. Konzi kingi : Votre activité économique peut vous exposer aux risques.
67. Kunya anganga : Fais confiance aux guérisseurs, tu seras soulagé.
68. Lekonyi o koo, otebhi y'obe ee : Quand un bois tombe au bord du chemin, n'importe qui peut s'en servir comme bois de chauffage.
69. Leku, tungu odzaa ee, odzaa li bare : La mort ne mange pas de légumes, mais seulement de personnes.
70. Leku osomba ee : Personne ne peut racheter sa propre mort, c'est-à-dire qu'il ne peut éviter la mort en échange de l'argent. Tous vont mourir, riche comme pauvre.
71. Londa a boso, baá a ngongo adia akoo : Ménage ce qui précède, ce qui doit suivre en dépendra.
72. Longa laadzaa abve : Le monde des morts arrache toujours de bonnes personnes.
73. Misi maataa, onoo abvuru otere : Si les yeux voient déjà comment les choses se présentent, n'est-ce pas inutile que la bouche en parle encore ?

74. Nduu m'ibongo, looyebha bii a moro : Avant de se marier avec quelqu'un, il faut connaître son comportement.
75. Nduu mōngo : L'amitié profite seulement quand on est encore en vie.
76. Nō la nga, abia la nō : Tu me nuis, d'autres personnes vont aussi te nuire.
77. Nōmē laayenga, mwange kaa : Ne regrette pas, pour des situations que tu provoques toi-même.
78. Nzō awa, m'ambono osia : Si le serpent est mort, c'est parce que toutes ses sœurs se trouvaient loin.
79. Obe atēmē, obvē akiisa : On remplace le mauvais par le meilleur, c'est pire.
80. Obe ya moro, opena ikambi ēē : Une personne vilaine, sert toujours à quelque chose.
81. Obhini moro, yeedi moro wuu l'ibvē osērē kaa : Celui qui est contre toi, ne peut pas apprécier ce que tu fais.
82. Obhini osua ēē : La haine n'a pas de fin. La haine recherche la mort.
83. Obhini kumu ēē : La haine n'a pas de propriétaire. Tout le monde est victime de haine.
84. Obhoa mbaa : Si j'étais idiot, c'est dans le passé, mais à présent je suis devenu sage.
85. Oboro ambongo ēē, mie m'ōnōō ambongo a bvua : La parenté n'a pas de perces-bois, mais les mauvaises paroles sont ses perces-bois.
86. Oboro b'atsembi : La famille qui ne manque pas de problèmes.
87. Oboro b'iyiā : Les accusations ruinent la cohésion dans une famille.
88. Oboro má lekú : Les membres d'une famille agissent par solidarité, seulement à l'occasion des funérailles d'un membre.
89. Oboro má tale : Une famille où les membres sèment la division.
90. Oboro, posa abia : Les liens de parentés sont solides quand les membres du lignage s'aiment entre eux.
91. Obvuru o ndae, nzaa obvaa ēē : L'étranger qui arrive sur rendez-vous, ne dort pas affamé.
92. Ofulu abaandi, ilyebho looyaa ikasisi : La saleté a précédé, les rites du deuil ont aggravé la situation.
93. Okumu tēē, baadza otema : Bien que le palmier raphia soit debout, les insectes rongent son tronc.
94. Openza la kyērē : La solitude est difficile à supporter.
95. Osia laaboma aposa, odingi laaboma anzia : L'éloignement sépare ceux qui s'aiment, comme l'amour détruit les travaux champêtres.
96. Otia kaa : On n'en parle plus.
97. Oyoo m'odibha, epērē okamba ēē : Même si le lac s'appauvrit, il ne peut y manquer de petits poissons ipērē.
98. Obambe l'ibēngē, sue ya nōmē yeesia m'iboo : Même si, tu résistes à la calvitie, tu finiras par perdre ta chevelure.
99. Obaa laabvunya membe : L'arbre obaa détruit les haches.

100. ጋbambe la tungu, nzaa ya nṵmṵ : Si tu refuses de manger des légumes, pour exiger seulement la chair, tu vas passer la nuit affamé.
101. ጋbvṵ a dzue, abṵṵ la bvusu : Paroles chaleureuses, mais mains dures.
102. ጋbvṵ a nzia, oyebhi odzwe : Pour savoir si la vente des amendes a été bonne, il faut interroger ceux qui y ont participé.
103. ጋbvṵ a nzoro, looyebha m'ikonda : La bonne santé se révèle par l'embonpoint.
104. ጋkabhi okulu : Si tu partages, tu seras harcelé.
105. ጋkani b'oyuru, boodi tsango kaa : Le règne d'une femme, n'a pas de popularité, comme celui d'un homme.
106. ጋkasi ma ngwṵ, moodi ጋlabhi mwasi la bana : Sur la passerelle de la panthère, personne ne peut passer, sauf sa femme et ses enfants.
107. ጋkṵni ṵwaa ṵṵ, nganga awe ṵmbaa : Le malade n'est pas encore mort, mais le guérisseur meurt avant. Quelle surprise !
108. ጋkṵni, ndae ṵṵ : Le malade ne connaît pas le jour où il va mourir.
109. ጋlṵndi odi o mwṵ : Même si la bouche ne dit rien, la rancune est dans le ventre.
110. ጋlṵi, nyinga ṵṵ : Le sorcier ou le méchant n'a pas pitié.
111. ጋlṵi, nduu baa l'ṵkambe : Le méchant nuit souvent le pauvre.
112. ጋlṵi ṵṵṵṵ ṵṵ : Même s'il est dans la lignée, le sorcier ne se fait pas voir facilement. On le découvre en consultant un devin.
113. ጋlṵngṵ l'ṵmaa, okyeni nzanga : Quand une savane est visitée par un brigand, ne peut y traverser qu'un brave.
114. ጋnanga ṵkamba ṵṵ, akambi iwṵnzṵ : Le riche ne vit pas dans la nécessité, mais seulement les pauvres.
115. ጋnanga piri : La richesse est comparable à une tâche qui s'efface. Elle est éphémère.
116. ጋpaa, munga m'akambi : Etre le premier à habiter un quartier, c'est accepter de vivre dans une grande nécessité, puisqu'ici toutes les conditions ne sont pas encore réunies.
117. ጋsali, ṵsali, ṵmṵywo, bea ba lebii : Si tu travailles longtemps, tu dois te reposer, car ta production profitera surtout à ceux qui resteront en vie.
118. ጋsṵngṵ laabora ngyṵṵṵ : L'arbre ṵsṵngṵ produit des fruits appelés ngyṵṵṵ.
119. ጋtṵṵ l'ebela, osia, ṵdzwa kaa : Une querelle nourrie d'invectives, ne dure pas.
120. Poo la twṵṵṵ, bare ṵwaa ṵṵ : Dans un village où il y a un juge traditionnel, les gens ne meurent pas.
121. Pṵṵ ṵtura ṵṵ : Il ne faut pas provoquer des problèmes ou des situations, ni s'immiscer dans les affaires d'autrui.
122. Pṵṵ osema ṵṵ : Il ne faut pas grossir les faits.
123. Pṵṵ waa ṵkambi asṵri, leebea ibela : Quand vous êtes bloqués pour reconstituer l'histoire d'une famille, faites recours au juge traditionnel.

124. Sɔni ya moro, elenge : La présence d'une personne honorable donne la gêne pour accomplir certains actes.
125. Sɔnzɔ waa awe, laafula esonga : Quand l'arbre sɔngɔ meurt, il laisse toujours une souche.
126. Tsange ya nzoro, yɛɛdzwa la nɔmɛ : Le comportement révèle la personnalité de l'individu.
127. Tsenge la dzubha : La terre est méchante, car elle engloutit de bonnes personnes.
128. Tsoso amii onzia, akanii la bea a dzalala : Quand la poule avale une amende, elle met fin à ses tournées dans la voirie.
129. Waa obomi nzanga, iwɛnzɛ abɔɔ m'akingi : Si tu élimines le vaillant guerrier, les faibles vont détalier.
130. Waa ɔbai ibholi, okye : Si tu trouves une opportunité, tu agis, car les occasions favorables sont rares.
131. Lɛndɛbhɛ la bea : L'amarante apporte la richesse.

ANALYSIS OF CULTURAL FEATURES IN THE FRENCH TRANSLATION OF SOYINKA'S *THE LION AND THE JEWEL*

Keji Felix FANIRAN

Osun State University, Osogbo (Nigeria)
felixfaniran@gmail.com /keji.faniran@uniosun.edu.ng

&

Abiodun Abosede OSHIN

Adekunle Ajasin University (Nigeria)
biodun1167@gmail.com

&

Toluwalope Olubukola OYENIYI

Afe Babalola University (Nigeria)
tolualadelokun@yahoo.com /aladelokunt@abuad.edu.ng

Abstract

Soyinka's literary works have been areas of interest for most African scholars because of his concentration on culture. But, the issues of cultural stance in Soyinka's French translation of *The lion and jewel* have not been treated immensely. This study therefore, aims at analysing some cultural features in the French translation of Soyinka's *The lion and the jewel*. The play is written by Wole Soyinka in (1963) and translated into French as *Le lion et la perle* (2013) by Jacques Chuto and Phillippe Labuthe-Tolra. In this study, Random-sampling technique is used to select the data based on the linearity of the cultural features in the drama text. The study therefore, employs descriptive and comparative research methods in analysing the data based on cultural features in the selected text. Nida's Dynamic Equivalence Theory (1964) is adopted ; the theory underscores a more natural rendering but with less literary accuracy and the theory reiterates that the closest natural equivalence (cultural and linguistic) must be maintained in the target language. The study concludes that culture-bound items of the source text can only be translated fairly if the translator can be more conversant about the cultures involved in the translation. The study as well, concludes that there is no short cut in translation of cultural items than to make use of direct translation techniques and annotative devices.

Keywords : Culture, Drama, Equivalence, Feature, *The lion and the jewel*

Résumé

Les œuvres littéraires de Soyinka ont été des domaines d'intérêt pour la plupart des chercheurs africains à cause de sa concentration sur la culture. Mais les questions du cadre culturel dans la traduction française de *Le lion et la perle* de Soyinka n'ont pas été traitées de manière immensément. Cette étude vise donc à analyser certains traits culturels de la traduction française de *Le lion et la perle* de Soyinka. La pièce théâtrale est écrite par Wole Soyinka en (1963) et traduite en français sous le titre *Le lion et la perle* (2013) par Jacques Chuto et Phillippe Labuthe-Tolra. Dans cette étude, la technique d'échantillonnage aléatoire est utilisée pour sélectionner les données en fonction de la linéarité des caractéristiques culturelles du texte dramatique. L'étude emploie donc des méthodes de recherche descriptives et comparatives pour analyser les données en fonction des caractéristiques culturelles du texte sélectionné. La théorie de l'équivalence dynamique de Nida (1964) est adoptée ; la théorie souligne un rendu plus naturel mais avec moins de précision littéraire et la théorie rappelle que l'équivalence naturelle la plus proche (culturelle et linguistique) doit être maintenue dans la langue cible. L'étude conclut que les éléments du texte source liés à la culture ne peuvent être traduits équitablement que si le traducteur peut mieux connaître les cultures impliquées dans la traduction. L'étude conclut

également qu'il n'y a pas de raccourci dans la traduction des éléments culturels que d'utiliser des techniques de traduction directe et de dispositifs explicatifs.

Mots-clés : Culture, drame, équivalence, traits, *Le lion et la perle*

Introduction

Drama a literary genre is to be performed on stage ; this makes it unique among other genres. Since drama involves performance, its translation needs to be accompanied with the source text attributes in the target text. A well translated drama text is expected to have the artistic and aesthetic qualities of the source text. Drama translation is therefore, impossible without relating it within the socio-cultural context of its origin. A translator has to choose words that are easily pronounceable by actors and comprehensible to the audience. Drama texts are full of performances and playability therefore their translations must involve general knowledge of literature because of the presence of the literary and dramatic elements. It is observed that scholars consider less the translation of drama texts. Yet, drama texts cannot be translated like other genres of literature- prose and poetry. It is distinctly known that the three major genres of literature cannot be read in the same manner. Reading of plays or drama texts is quite different from that of other genres. Some parts of artistic works of play create an unending suspense which if a translator, is not conversant with that, he or she may not be able to translate or to justify the message of the source texts. In theatrical semiotics, the linguistic system is only one (optional) component in a set of interrelated systems that comprises the audience. Drama texts are full of dialogues, rhythm, intonations, patterns, pitch, loudness and other dramatic elements. A drama text translator needs to be abreast of all the characteristics of drama and the effects of performance. This is very vital because there are complex tasks in determining the criteria for the translating a drama text. In fact, the translation of plays has been faced with a lot of challenges and criticism, in the sense that the translation is too literal and comprises of loan-words and sometimes unperformable as the original.

According to Komissarov (1991 : 5) "In translating a play, the translator must bear in mind the requirements of theatrical presentation of such play ; at all times, the translator must hear the voice that speaks and take into consideration the 'gesture' of the language, all rhythms and pauses that occur when the written text is spoken". This shows that drama as a genre of literature is distinctly different from other genres because of its involvement in *actions*. The translator of a drama text must put the actions in his mind in order not to miss out the aesthetics and embellishments of the source text in the target text.

According to Savory (1957 : 54) "a translation may include any of the idiomatic expressions which is peculiar to its language and which the translator sees fit to adopt ; but it needs not, because of this, possess the style which the reader may expect". In Holmes' view (1970 :79), the points of difference between the author of the original and the translator are perhaps, another way of viewing Dynamic Equivalence as an objective criterion of translation quality :

The differences between the author and the translator are governed by the differing social and literary situations. The conventional designation of which is the taste of the day. In practice, these differences between the original and the translation can be reduced to shifts in the structural process. Each individual method of translation is determined by the presence or absence of shifts in the various layers of the translation. All that appears as new with respect to the original, or fails to appear where it might have been expected, may be interpreted as a shift. The fact that the process of translation involves shifts in the semantic properties of the text does not mean that the translator wishes to underemphasise the semantic appeal of the original. The very opposite is true.

Like Nida's concept, which reiterates sequence of translation shift, Dynamic Equivalence in translation should not only be intelligible or understandable to communication information, but also enable receptors to feel what is communicated and to respond in action. Holmes (1970) examines the same term in his quotation ; he keeps the idea of structural process in translation. He remarks that there is tendency to have a shift in the process of translation but this does not show that the translator cannot insist on the semantic appeal of the original. In fact, translation shift is inevitable but the ability to manage such shift matters most. While making a cultural shift in translation, it will be judicious to maintain such shift so that it will not change the source text's meaning. The content of the source text must be maintained in the target text. This shows that, in translation we are not translating words of a language but the messages combined by words. As words are more meaningful when they are used in context than being analysed solely, the same ideology is related to the issue of inferring meanings to be able to translate a text, meanings should not be inferred from words individually but justice must be done according to the way words are used in contexts.

I. Drama Text and its Translation Challenges

Many translators and linguists believe that the translation of drama is problematic because drama involves actions. It should be noted that each of the genres of literature has one specific problem or the other in order to produce a good translation. This shows us that drama is not an exception as regards to common challenges in translation. The basic reality about the problems of translating drama texts is cultural and linguistic which is peculiar to all forms of translation.

According to Steiner (1975 :396) :

A bad translation is one which is inadequate to its source-text for reasons which can be legion and obvious. The translator has misconstrued the original through ignorance, haste, or personal limitation. He lacks the mastery of his own language required for adequate representation. He has made a stylistic or psychological blunder in choosing his text ; his own sensibility and that of the author whom he is translating are discordant. Where there is difficulty, the bad translator elides or paraphrases.

The perception of Steiner from the above excerpt concerning the problem relating to translation is that a bad translation moves far from the concept of the source text as a result of misconception or ignorance, haste and some other reasons that can come up

against the translator. When a translator cannot study the source-text message, invariably, one or two problems can set in. He or she needs to consider first the target audience. The human translators need to study the cultural background of the target readers. Kolawole and Moruwawon (2007 : 375-379) are of the opinion that “the translator had the responsibility of finding a solution to the most daunting problems, and he declared that the functional view must be adopted with regard not only to meaning but also to style and form.” The assertion of the two translation scholars reiterates the content of Nida’s Dynamic Equivalence Theory, which is interested in the message than following the structure of the source text in the target text.

One of the problems of translating drama is the transfer of culture. In translation, culture plays an important role. Nowadays, in the trend of translation, there is a shift from linguistic to cultural trends. Most often, majority of translators do not have the knowledge of the varieties of cultures. In literary translation, culture takes a predominant position. Translators must be trained and retrained for them to subdue challenges of translation.

2. Dynamic Equivalence Theory

In this study, Dynamic Equivalence Theory is adopted. The theory is referred to as a general theory of translation because it can be adopted to analyse diverse features in translation. It is equally the pioneer theory of translation which is employed in the translation of the Holy Bible. Eugene Nida started the movement of the theory since 1943 until it was formally in vogue in 1964. According to Nida and Taber (1969 :12), “the theory suggests that a Dynamic Equivalence Theory is to produce in the receptor language, the closest natural equivalence of the source-language message.” The key words are ‘closest’, ‘natural’ and ‘equivalence’. By ‘closest’, they indicate that owing to the impossibility of absolute equivalence, the closest equivalence is the ideal one. Nida’s definitions of Dynamic Equivalence Theory in 1964 consider cultural implications for translation. In his view,

A gloss translation mostly typifies formal equivalence where form and content are reproduced as faithfully as possible and the TL reader is able to understand as much as he can of the customs, manner of thought, and means of expression of the SL context. Contrasting with this idea, dynamic equivalence, tries to relate the receptor to modes of behaviour relevant within the context of his own culture” without insisting that the “understand the cultural patterns of the source-language context.

According to him problems may vary in scope depending on the cultural and linguistic gap between the two (or more) languages involved in translation. In this case, a literal translation (formal equivalence) does not mean anything in a different culture, so the dynamic equivalence is necessary. The theory is interested in effect of the translation on the target readers which is the same as the effect of the source text on the source readers.

3. Analysis of Cultural Features in the French Translation of Soyinka's *The lion and the jewel*

3.1 Translation of Proverbs

In the play, *The lion and the jewel*, there exists a lot of cultural elements and these elements are presented in the translated version of the play. One of the cultural features identified from the text is the use of proverbs. Different proverbs are attached to different tribes and communities. Proverbs are rich among the Yoruba tribe, the proverbs, as they believe, serve as their values and treasures which can be referred to when there is a problem or conflict among them. Yorubas often say “òwe n’essin òrò, òrò n’essin òwe, bí òrò bá sonù òwe ni a nfi wá a⁷⁰. Proverbs are invaluable for giving pieces of advice, for entertainment, for dialectical purpose, for didactic function, for satirising and for educating. Without mincing any word, traditional Yoruba proverbs are idiomatic in nature and their application cannot be seen as ordinary. In this study and the scrupulous study of our texts (source and target texts), it could be observed that Soyinka makes use of different proverbs to drive home his messages to the audience. The Yoruba oriented proverbs are translated into English so as to align with the language used by the playwright and to give room for the translators to work on the proverbs accordingly. Equally, Chuto and Laburthe-Tolra (2013) translate them from English into French to ensure the understanding of the French target audience. For the purpose of our analysis, the following proverbs from the source text are translated into French.

i. **Lakunle** : This is what the stewpot said to the fire, have you no shame. (p.2)

Lakunle : C’est ce que la marmite disait au feu : N’as-tu pas honte. (p.8)

ii. **Lakunle** : Charity they say begins at home. (p.5)

Lakunle : Charité bien ordonnée, dit-on, commence par soi-même. (p.11)

iii. **Sidi** : If the snail finds splinters in his shell, he changes house. (p.6)

Sidi : Si l’escargot trouve des échardes dans sa coquille, il déménage. (p.13)

iv. **Baroka** : But the monkey sweats, my child, the monkey sweats, it is only the hair upon his back which still deceives the world. (p.54)

v. **Baroka** : Mais le singe sue, et seul le pelage sur son dos fait illusion au monde. (p.67)

vi. **Sidi** : The fox is said to be wise, so cunning that he stalks and dines on new-hatched chickens. (p.46)

vii. **Sidi** : On dit que le Renard est si avisé, si rusé qu’il fait son dîner de poussins à peine sortis de l’œuf! (p.59)

From the five proverbs above, it can be deduced that the proverbs are purely indigenous but they are translated into French language. In the French translations of the proverbs, it is observed that attempts are made to translate the proverbs words-for-words and

⁷⁰ Òwe n’essin òrò, òrò n’essin òwe. This is a Yoruba proverb, which elucidates the significance of proverbs in our day-to-day activities.

calque. The translators hardly find the cultural equivalence of the proverbs except in one of the proverbs.

Charity they say begins at home. (p.5)

La charité bien ordonnée, dit-on, commerce par soi-même. (p.II)

The above proverb has the cultural equivalence among the French speakers. From the above proverb, there is a direct equivalence in different languages. For instance, Yoruba equivalence of the proverb is “*ilé ni a tí ń kò èso lo sí òde*”⁷¹ therefore, the equivalence of the proverb is very easy to discover, possibly, it is because it is a common proverb. Most often, in the French translation of the above proverbs, the translators explore translations as applicable to them. In several occasions, the translators make use of adaptation. The translators adapt to the proverbs that can be understood by the target audience. In essence, the target audience is adequately cared for. For instance :

If the snail finds splinters in his shell, he changes house. (p.6)

Si l’escargot trouve des échardes dans sa coquille, il déménage. (p.I3)

The translators employ word-for-word approach of translation ; there is frequent use of direct techniques of translation such as calque, borrowing and literal translation technique. This implies that if the snail finds cracks in his shell, it changes its shell. This is a matter of security on the part of the snail. The translators translate connotatively in order to explicate the message of the source text. In a linguistic and pragmatic consensus, the interpretation of proverbs depends on the knowledge of the speakers and the hearers of the proverbs. Therefore, proverbs must be translated to focus on the target audience that understands the target language. Already, the source message of the source language must be comprehended by the source audience ; another one is to satisfy the entire target audience.

Furthermore, in Africa, we have some proverbs which are based on animals ; our fore-fathers made use of animals as symbols of proverbs to depict an allegory of ideas to solve different issues. In this study, most of the assumed proverbs are animal based. For instance :

But the monkey sweats, my child, the monkey sweats, it is only the hair upon his back which still deceives the world. (p.54)

Mais le singe sue, et seul le pelage sur son dos fait illusion au monde. (p.67)

In the above proverb/wise-saying, Yoruba used to say that “*Adie n là ágùn, iyé ni kò jé ká mò*”⁷² but, as translated in this study, Soyinka makes use of monkey. For instance, naturally, monkey has more hair that may not allow anyone to know it is sweating. In

⁷¹ “*Ilé ni a tí ń kò èso lo sí òde*” This is the equivalence of the English proverb in Yoruba, “Charity begins at home”

⁷² “*Adie n là ágùn, iyé ni kò jé ká mò*” Yoruba equivalence of the proverb, but the monkey sweats, the monkey sweats, it is only the hair upon his back which still deceives the world.

essence, what matters most in the translation of proverbs is the ability to decode what it is meant to be. In the translation of proverbs, it is expedient to search for equivalent proverb that can describe the same or similar situation in the target language culture. It is allowed to paraphrase the proverbs so as to describe the messages and the contents of the proverb in the target text. In the translation of proverbs what matters most is the message. This is suggested by the Nida in his theory. A translator needs to be dynamic to be able to be able to produce an acceptable translation. Therefore, the translation of proverbs is not impossible but the appropriate choice of words will be an added advantage to translating the proverbs. With that, proverb comprehension will not be a difficult task for the target audience and as well for the translators who want to translate proverbs either from African language or other languages into foreign language. In addition, it should be noted that proverbs are attached to culture. Proverbs range from one culture to another. As a result of this, translators must have interest in a language alone but they must be interested in the culture of a language. This is the reason culture is inseparable from translation. Many translators mistranslate because they do not have the profound knowledge of the cultures of the languages involved in their translations. Therefore, a translator should be acquainted with the cultures and the cultural values of both the source and the target languages. The above is buttressed by Nida's Dynamic Equivalent Theory ; the theory reiterates that the closest natural equivalence (cultural and linguistic) must be maintained in the target language.

3.2 Translation of Songs

Another culture-specific item identified in this study is the use of different songs most especially the Yoruba songs. Contemporary songs are in different forms, they appear depending on one culture or the other. In Nigeria for instance, Yoruba traditional songs are different from Hausa songs and that of Igbo. In this study, most of the songs are originally composed in Yoruba language ; the songs reflect the background of the playwright. In African literature, songs take integral parts in drama and the translation of songs from indigenous languages to foreign languages is not impossible. This depends on the cultural awareness ; coupled with the understanding of the values of the tribes involved. A translator must as well, have the musical knowledge ; this is because the translated songs may be subjected to singing therefore, it must match with the original songs. The songs in our study are contemporary ones and they need contemporary approaches to score out the songs in translation. The tune of the translated songs must be in line with that of the source songs. The rhythm of the songs needs to be considered as well, to be able to produce it for singing.

- I. You are dressed like him
You look like him
You speak his tongue
You think like him
You're just as clumsy
In your Lagos ways

You'll do for him (p.14)

Chuto and Laburthe-Tolra's Translation

Tu t'habilles comme lui
Et tu lui ressembles
Tu parles comme lui
Et comme lui tu penses
Empoté comme lui
À la mode de Lagos⁷³
T'es juste celui qu'il faut! (p.21)

In the first song, the presentation of the French translation of the song is a bit unique in the sense that it seems natural as presented in the source text. The translators, despite the fact that they are not natives of the environment where Yoruba is spoken, they go beyond literal translation of the Yoruba song. They consider the recipients of the translated work by appropriate choice of words to suit the target audience. As a matter of fact, in drama, songs are not just presented in a written form, they are meant to be sung and performed. The beauty of songs is to bring out the message and the melody that can go in line with the intrigue of the drama. Considering the musical tempo of the above songs (both the source and the target songs), the two songs seem to have the same tempo. Therefore, we can have the same rhythm for them because of they have the same length. by musicality, we mean phonological features that contribute to the sum total of the original meaning, can be music in the conventional sense of the word, with all those qualities associated with what is mellifluous, melodious or pleasing to ear” In the above song, the composition of its lines may probably make the song pleasing to ears.

II. N'ijo itoro
Amuda el
Ebe laiya
Abe je on'ipa, etc. (p.23)

Chuto and Laburthe-Tolra's Translation

N'ijo itoro
Amuda el
Ebe laiya
Abe je on'ipa, etc. (p.23)

III. Yokolú yokolú
Kò ha tán bí
Ìyàwó gb'oko san'le
Oko yo'ké..... (p.44)

⁷³ Lagos. A big city in Nigeria

Chuto and Laburthe-Tolra's Translation

Yokolou, yokolou
Kò ha tán bí
Ìyàwó gb'oko san'le
Oko yo'ké.....⁷⁴ (p.57)

IV. Mo te 'ni. Mo te 'ni
Mo te 'ni. Mo te 'ni
Sún mó mi, wè mó mi
Sún mó mi, wè mó mi
Yàràbí lo m'eyi t'o le d'omo⁷⁵

Tolani Tolani
T'emi ni T'emi ni
Sún mó mi, wè mó mi
Sún mó mi, wè mó mi
Yàràbí lo m'eyi t'o le d'omo.⁷⁶ (p.64)

Chuto and Laburthe-Tolra's Translation

Mo te 'ni. Mo te 'ni
Mo te 'ni. Mo te 'ni
Sún mó mi, wè mó mi
Sún mó mi, wè mó mi
Yàràbí lo m'eyi t'o le d'omo.
Tolani Tolani
T'emi ni T'emi ni
Sún mó mi, wè mó mi
Sún mó mi, wè mó mi
Yàràbí lo m'eyi t'o le d'omo.⁷⁷ (pp.77-78)

In the second, third and fourth songs, it is observed that Jacques Chuto and Laburthe-Tolra do not translate the Yoruba songs into the target text. This goes in line with the Nida's Dynamic Equivalent Theory of Translation. The translation of a text affect the way in which such a text is perceived and therefore, there is re-writing of the original through the reformation in another language. Nida affirms the use of translator's note like Derrida's theory of deconstructionism which can be in form of footnotes, endnotes, glossary and other illustrative devices. Therefore, the translators of the text execute Nida's suggestion, in order to avoid translation loss ; they leave the song untranslated. At the end of the play, particularly the translated text, there is an explanation of the Yoruba words and expressions in the songs. The translation of songs is technical, technical in the

⁷⁴ Yoruba popular song

⁷⁵ Yoruba popular song

⁷⁶ Yoruba popular song

⁷⁷ Popular popular song

sense that, the tempo of the songs in the source text must be the same tempo in the target text. In the course of translating, the translator should maintain the tempo of the song in the original language in the target language in order to present an acceptable translation. This shows that the translators of the play make sure the messages through songs were passed to the entire audience.

A translator of songs written in another language should understand such indigenous language of the target audience very well in term of vocabulary, structure, semantics, etc, before embarking on the translation of the text into any foreign language of his/her choice. In the French translation of Yoruba songs, there are cases of untranslatability. This is common in the translated version to be able to maintain the naturalness of the messages from the source text to the target text.

4. Translation of Satire/Humour in Cultural Performance

Satire/ humour can be analysed based on their cultural and linguistic features. Satire is a literary device in which vices, follies, abuses and shortcomings are held up to ridicule, ideally with the intent of individuals or corporations, government or society for improvement, it is a normally humorous for social criticism. Satire is meant to correct the bad behaviours in the society ; it can be in forms of humour, irony, sarcasm, parody, burlesque, exaggeration, juxtaposition, comparison and analogy. The use of satire is common in our chosen text, and it is translated into French. The translation of satire needs skills for its implementation especially the ones which are culturally inclined. For instance :

Fakounle : No, no, I've never been drunk in all my life

Sidi : We know but your father drank so much, he must have drunk share, and that of his great grandsons. (p.13)

Chuto and Laburthe-Tolra's Translation

Fakounle : Non, non. Je n'ai jamais été soûl de ma vie.

Sidi : On sait. Mais ton père buvait tellement qu'il a sûrement bu pour tous ses arrière-neveux. (p.20)

It can be noticed that the literary arts of diminishing or derogating a subject by making it ridiculous and evoking toward it attitudes of amusement, contempt, scorn or indignation. The same ideology is portrayed in the play *The lion and the jewel*, the use of satire is very common. Satire begins with Fakounle and Sidi and between Fakounle and Baroka. The translation of satire such as humour, irony, parody, etc, is possibly easy provided the translator can exercise his or her language expertise on the translation of such literary piece. In particular, the French translation of satire as portrayed in the *Le lion et la perle* is embedded with the use of *formal equivalence*, a segment in the

functional theory in this study, which reiterates that, the messages of the source text can be translated with the use of sense for sense translation (word-for-word). For instance :

Sidi : We know but your father drank so much, he
must have drunk the share, and that of his great
grand sons. (p.13)

Sidi : On sait mais ton père buvait tellement qu'il
a sûrement bu pour tous ses arrière-neveux.
(p.20)

Studying the above extract in the French translation, the translators make use of word-for-word technique of translation. The purpose of this is to convey the meanings of the source messages into the target text. In the translation of any type of satire, a translator must be versatile and must be able to study and read between the lines to be able to ascertain the message and the purpose of using such satire at that particular time. Satire is put in place in the work of arts to be able to create effects. The effects of satire must be reflected in the translated version. We reiterate the translation of satire under cultural features because it involves performance in the play. Humour can be cultural most often because the audience can understand the content of the humour based on their cultural understanding.

Conclusion

As portrayed by the Dynamic Equivalence Theory which is interested in the close natural equivalence of the messages of the source text in the target text, it is observed that the two translators make use of direct techniques of translation to translate the culture-bound items into the target language. Apart from that, most of the songs are originally composed in Yoruba language ; the songs reflect the background of the playwright. In African literature, the translation of songs from indigenous languages to foreign languages is not impossible as application to this study. Therefore, the translators of the text execute Derrida's suggestion, in order to avoid translation loss ; they leave the song without being translated. At the end of the play, particularly the translated text, there is an explanation of the Yoruba words and expressions in the songs. The translation of songs is technical in the sense that, the tempo of the songs in the source text must be the same tempo in the target text but the translators actually do justice to the translation of the text. The study concludes that culture-bound items of the source text can only be translated fairly, if the translator can be more conversant of the cultures involved in the translation. The study as well, concludes that there is no short cut in the translation of cultural items than to make use of direct translation techniques and annotative devices.

References

Holmes, J. 1970. *The Nature of Translation. Essays on the Theory and Practice of Literary Translation*. L'Aja Brastislava.

- Kolawole, S.O. and Moruwawon, S. B. 2007. Critical Approaches to the Notion of Translatability and Untranslatability of Texts in Translation Studies. *Pakistan Journal of Social Sciences*. 4(3) : 375-379.
- Komissarov, V.N. 1991. Language and Culture in Translation. Competitors or Collaborators? *Traduction, Terminologie, Redaction*, Vol 4, No 1 : 5-10.
- Nida, E. 1964. *Towards a Science of Translating, with Special Reference to Principles and Procedures involved in Bible Translating*. Leides, Bill.
- Savory, T. 1957. *The Art of Translation*. Cape, London.
- Soyinka, W. 2013. *Le lion et la perle*, translated into French by Chulto et Philip.Laburthe Tolra Yaoundé. Édition Clé.
- Soyinka, W. 1963. *The lion and the jewel*. Oxford. Oxford University Press.
- Steiner, G. 1975. *After Compensation Babel : Aspects of Language and Translation*. London. and Oxford and New York. Oxford University Press. 396

VALEURS SOCIOCULTURELLES AFRICAINES COMME PRINCIPE D'ALTÉRITÉ DANS LE THÉÂTRE AFRICAIN : UNE LECTURE D'ASSÉMIEN DÉHYLÉ, ROI DU SANWI DE BERNARD DADIÉ

Losséni FANNY

Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo (Côte d'Ivoire)

fannylosseni1@gmail.com

&

Kouakou Jean-Michel KOUASSI

Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo (Côte d'Ivoire)

jeanmichelkouassi75@yahoo.fr

Résumé

La colonisation a entraîné l'occupation de l'Afrique par les Occidentaux. Elle a contribué au rejet des traditions africaines au profit de celle des Européens bien que chaque peuple s'identifie par sa culture. Cette idéologie impérialiste amène Bernard Dadié à utiliser les valeurs socioculturelles pour réaffirmer ce qui caractérise l'Africain et le distingue des autres peuples. La pièce de théâtre *Assémien Déhylé, roi du Sanwi* demeure un exemple assez significatif de cette volonté. Elle met en exergue la différence culturelle entre l'Afrique et l'Occident. Ce principe d'altérité, apparaît dans l'œuvre par la valorisation du numineux, des contes, des chants, des proverbes, des légendes etc. Relevant également l'héroïsme de certains personnages emblématiques comme le roi Assémien Déhylé, le dramaturge présente l'organisation de la société traditionnelle africaine comme fondement de différenciation entre l'Afrique et l'Occident. Sa démarche vise également à mettre en crise la disparité culturelle qui menace les peuples d'Afrique.

Mots clés : altérité, culture, théâtre, langue, valorisation

Abstract

Colonization led to western occupation of Africa. It has contributed to the rejection of African traditions in favor of that of Europeans, although each people identify itself by its culture. This imperialist ideology led Bernard Dadié to use socio-cultural values to reaffirm what characterizes Africanism and distinguishes it from other peoples. The play *Assémien Déhylé, roi du Sanwi* remains a rather significant example of this will. It highlights the cultural difference between Africa and the West. This principle of otherness appears in the work by valuing the numinous, tales, songs, proverbs, legends etc. Also noting the heroism of some emblematic figures such as the King Assémien Déhylé, the playwright presents the organization of traditional African society as the foundation of differentiation between Africa and the West. Its approach also aims to crisis the cultural disparity that threatens the peoples of Africa.

Keywords : otherness, culture, theatre, language, valuation

Introduction

L'Afrique et l'Europe sont deux territoires qui « se délimitent par des frontières perméables et remaniables. Ils se mesurent, se cartographient et donnent lieu à l'*entre* et à l'altérité » N. Gagnon (2016 : 1). La rencontre de l'Afrique avec l'Europe par le biais de la colonisation s'est matérialisée par une imprégnation culturelle et linguistique qui a abouti à la domination des Européens et au déni de la culture africaine. Cette supposée supériorité sociale et culturelle s'est manifestée par la création d'écoles coloniales en

Afrique au début du XXe siècle. Dès lors, le programme scolaire privilégiait l'apprentissage de la culture et de la langue du colonisateur au détriment de celles des Africains. Les premiers élèves de l'école William Ponty de Dakar ont écrit des pièces de théâtre pour dénoncer leurs propres traditions.

Cet intérêt porté aux cultures africaines, loin d'être la manifestation d'une volonté valorisante, relevait plutôt, comme le fait observer Paul Desalmand (1984 : 34), d'une « stratégie qui, partant du postulat de la supériorité de la civilisation européenne, visait à provoquer une rupture, un arrachement et donc, à long terme, non pas à valoriser les cultures africaines, mais à les détruire ».

Parmi les premières œuvres nées de cette stratégie l'on peut citer *Nos femmes* (1940) de Germain Koffi Gadeau, *Kwao Adjoba* (1953) d'Amon d'Aby etc. Obligés, ces dramaturges de l'époque coloniale, obéissaient à la volonté du colonisateur en faisant du dénigrement systématique des cultures indigènes, leur thème principal. Contrairement à ces dramaturges acolytes de la politique négatrice des colons vis-à-vis de la culture indigène, Bernard Binlin Dadié, écrivain prolifique ivoirien, ne s'est jamais inscrit dans cette logique.

Depuis l'époque coloniale, l'expression des valeurs culturelles et linguistiques occupe une place importante dans les écrits de Dadié. Il s'engage sur la voie de la promotion et des apriorismes idéologiques. Une telle constance thématique trouve sa raison dans un souci de la pertinence des valeurs socioculturelles africaines et partant de ce fait du rejet de tout sentiment de dévalorisation de la race, des langues et des cultures noires.

Sa première pièce *Assémien Déhylé, roi du sanwi* écrite en 1936, s'inscrit dans une logique de valorisation des traditions africaines afin d'exprimer l'altérité qui est : « la caractéristique de ce qui est autre, de ce qui est extérieur à un "soi" à une réalité de référence : individu, et par extension groupe, société, chose et lieu [...]. Elle s'impose à partir de l'expérience [...] la condition de l'autre au regard de soi » (A. Turco, 2003 : 58). L'on peut, aujourd'hui, être conduit à réduire l'intelligence de l'altérité à une réalité. Comment les valeurs sociétales, traditionnelles, culturelles et linguistiques s'allient-elles pour devenir des indices principaux d'altérité dans la pièce dramatique de Dadié ?

Notre démarche vise à montrer que les valeurs sociales, culturelles et linguistiques dans la dramaturgie de Dadié réclament la reconnaissance de la culture et de la civilisation africaine différente en tout point de celle de l'Europe. Ces substances étant des traits de distinction de l'autre au regard de soi, chaque peuple s'identifie par elles.

Dans cette étude, il sera nécessaire de convoquer la sociocritique. Elle se présente comme une discipline de critique littéraire qui permet de lire et d'analyser le texte théâtral en fonction des critères esthétique, culturel, social, linguistique et moral contenu dans la pièce de théâtre. La sociocritique pense que tous les textes littéraires portent les signes de

la société à laquelle appartient son auteur. Le point de vue de Malela Buata est également vital pour démontrer la thématique du voyage vers d'autres contrées comme une tentative de comprendre la différence de civilisation et de culture entre les peuples. Cette démarche permettra de ressortir les traits de caractérisation de l'altérité dans l'œuvre, la portée dramatique de l'altérité et le rapport de l'œuvre avec l'organisation des sociétés traditionnelles africaines.

I. La modélisation de l'altérité dans l'œuvre de Bernard Dadié

Bernard Dadié met un accent particulier sur l'esthétique théâtrale négro-africaine dans sa pièce de théâtre. Celle-ci permet de mettre en lumière les valeurs traditionnelles comme moyen de différenciation et de caractérisation de l'Africain au regard de l'Européen.

I.1. L'esthétique théâtrale dadiénne comme élément d'altérité

L'esthétique dramaturgique dadiénne renvoie à l'altérité. L'organisation structurelle de l'œuvre, montre trois tableaux. Chacun d'eux retrace une intrigue animée par des personnages qui incarnent des traditions référencées dans le quotidien et dans la mémoire collective. Par la représentation de ces personnages, le dramaturge amène, du point de vue sémantique le lecteur-spectateur, à permuer permanemment entre les éléments visibles et les faits patents inspirés par l'imaginaire de la représentation.

Ce trait de caractérisation de l'esthétique théâtrale dadiénne est une forme de révolte qui conduit le lecteur-spectateur à la prise en compte des codes socioculturels du peuple de référence. Cette démarche est nécessaire pour une "contextualisation" des traditions et pour une compréhension du parcours du héros dadiéen dans le fonctionnement de l'intrigue. L'auteur met l'accent sur le lieu de la représentation, la participation du public, le rythme musical et la synthèse des genres.

Multiples et divers, les lieux de la représentation sont les marques de la tradition. Ils varient d'une action à une autre en se distinguant généralement par leur décor naturel. Les scènes se déroulent simultanément dans les villages, sur la place publique et en forêt.

Le public joue un rôle important dans le déroulement des actions. Il est incontournable dans la représentation des faits. Le public n'est pas réduit au simple stade contemplatif en ce sens que la complicité entre lui et les acteurs est si forte qu'on fait difficilement la différence entre ces deux entités théâtrales. Quel que soit le cadre spatio-temporel, il n'y a pas de représentation sans le public. Il occupe l'espace de la représentation et donne un sens aux actions des acteurs. C'est pour cela que dans son œuvre théâtrale, Dadié mentionne la présence du public dans la didascalie introductive de l'œuvre : « C'est la fin du jour, les gens arrivent en chantant et s'installent au fond de la scène pour la soirée⁷⁸ ».

"Les gens" dont parle la pièce sont des acteurs-spectateurs c'est à dire un public qui devient acteur de jeu. Cette caractéristique du théâtre négro-africain est relatée par Patrice Pavis (2006 : 19) lorsqu'il affirme que « le public est au cœur de l'événement théâtral. Il est le lien vivant entre le texte de l'auteur, les directives de jeu du metteur en scène et le regard ».

⁷⁸ Tableau I de la pièce, didascalie introductive, p.31.

Bernard Dadié fait intervenir également le rythme dans sa pièce. Substance d'altérité, le rythme dans le théâtre négro-africain est un élément de dynamisation de l'intrigue. Il participe de la construction et de la compréhension de l'histoire relatée. Il est rendu par les chants et la musique traditionnelle comme mentionné ainsi : « Bonsoir mademoiselle, Je suis venu, bonsoir, je ne suis pas venu coucher, Bonsoir mademoiselle (soirée dansée)⁷⁹ ».

La chanson marque la fin du premier tableau. Le passage d'un tableau à l'autre implique le changement de décor et d'action. Le texte étant écrit pour être joué, le rythme permet l'interruption d'une narration trop longue pour donner un nouveau souffle dans la progression de l'intrigue.

Les genres de la littérature orale africaine comme la parole, la légende, le proverbe, le conte, le mythe sont évoqués par le dramaturge pour représenter l'altérité. Dans sa pièce, la parole est utilisée comme source de force et de vie. Elle est non seulement l'expression des puissances vitales africaines mais aussi un principe fondamental de cohésion sociale. Chez l'Africain, elle est l'élément qui régule, apaise, perturbe, guérit, glorifie et humilie. L'auteur l'utilise avec dextérité pour exprimer la différence culturelle entre les peuples d'Afrique et les Occidentaux, d'où son omniprésence dans la pièce.

Dadié fait aussi recours à la synthèse des genres pour caractériser son esthétique théâtrale. Il se présente comme le croisement de plusieurs arts dans la pièce, pour faire du théâtre un art total. Il met ensemble la musique, les chants, la danse et la poésie selon les circonstances discursives et actantielles. Leur interpénétration est en corrélation avec la succession des événements sur scène. Cela sous-tend une liberté dans la création artistique :

C'est la raison pour laquelle les frontières tracées a posteriori entre les genres, le classement de l'œuvre en catégories, œuvre poétique et œuvre théâtrale, opéré par Yeats progressivement à partir des années 1910, puis en 1934, et ensuite repris par les éditeurs, sont une forme de trompe l'œil éditorial qui empêche de voir l'essor et l'évolution d'une tentative qui constitue, s'il faut employer le mot, "un genre" à part entière. (Pierre Longuenesse, 2014 : 9)

Ce style dramaturgique se présente comme une entité complexe qui trouve son intérêt dans la fusion de plusieurs genres. La synthèse des éléments artistiques dont la pièce fait l'objet, la rend cohérente et homogène. Les procédés utilisés ouvrent un champ large et propice à la valorisation des traditions de l'Afrique noire comme principe d'altérité.

1.2. La valorisation des traditions dans le contexte de l'altérité

Les Européens par le canal de la colonisation ont longtemps rejeté les traditions africaines tout en essayant d'imposer leur civilisation.

La notion d'« européen » nomme un lieu de pouvoir dans la hiérarchie ethno-raciale globale. « Européen » se réfère donc non seulement aux populations d'« Europe », mais aussi aux populations d'origine européenne dans toutes les parties du monde qui bénéficient des privilèges

⁷⁹ Tableau I de la pièce, chant entonné par le personnage Anou, p.35.

de la suprématie blanche par rapport aux populations d'origine non européenne. (Grosfoguel, 2006 : 53-54)

Ici, le terme non Européens fait référence surtout aux Africains d'Afrique, d'Amérique du Nord, aux euro-latino-américains etc. C'est pour cette raison que Bernard Dadié propose une synthèse significative et valorisante des traditions africaines dans *Assémien Déhylé, roi du Sanwi*.

La pièce de théâtre entre dans le cadre de la recherche et de la réflexion sur ce qui est appelé, le théâtre négro-africain. Elle offre un autre regard sur les traditions et les héros africains différent de celui des Européens ; ce qui contribue à faire de cette pièce de théâtre un outil de l'altérité. Pour comprendre ce regard, la lecture de la pièce dadiénne nécessite « la vigilance, l'attention portée au détail, au double sens, à l'interprétation multiple. Le dramaturge favorise la décentration en nous donnant à lire "une œuvre ouverte" » (M. A Pretceille, 2018, pp.42-43).

L'œuvre théâtrale relate des faits inspirés de la société traditionnelle africaine de l'époque précoloniale. Il s'agit du parcours d'un personnage légendaire appelé Assémien Déhylé qui a dirigé une guerre sanglante contre les envahisseurs du Dankira⁸⁰ qu'il remporte. Pendant que l'Européen le qualifierait de "sanguinaire", Dadié présente Assémien comme un héros historique à l'image de Tchaka Zulu de l'Afrique du sud, de l'Almami Samory Touré de la Guinée, du roi Albouri N'diaye du Sénégal, de Béhanzin du Bénin etc. Tous ces héros ont lutté contre l'incursion étrangère

Le courage et la détermination d'Assémien Déhylé dans la guerre contre l'invasion du peuple Dankira pour la libération de son royaume, l'a conduit au trône dans un royaume où la succession se fait selon les normes matriarcales. L'auteur présente le matriarcat dans la pièce comme un mode de succession auquel certains Africains s'attachent avec raison et qui est perçu par les Occidentaux comme une tradition à dénoncer. Le patriarcat serait donc pour eux la meilleure façon d'hériter des biens d'un défunt. Cet aspect, loin d'être un sujet de débat doit être appréhendé du point de vue de la distinction de l'autre au regard de soi.

L'Europe émerge dans des conditions socioculturelles qui le différencient de l'Africain. Cette réalité amène Dadié à présenter les valeurs culturelles africaines non pas comme les meilleures mais comme celles qui permettent de reconnaître l'Africain dans sa substantialité. Et c'est probablement dans la rencontre de "l'Autre", c'est à dire du colonisateur, que s'opèrent l'altérité qui permet aux Africains de connaître l'autre et de se reconnaître.

Dans l'intention de dénoncer une tradition, le colonisateur a demandé d'écrire *Assémien Déhylé, roi du sanwi*. Mais de ce qui précède, on constate que l'œuvre valorise les traditions africaines plus qu'elle ne les dénonce. Comme le précise Sapiro (2014) dans l'introduction de son ouvrage *La sociologie de la littérature*, outre que l'auteur n'est pas

⁸⁰ Selon la pièce de Bernard Dadié, les Dankira sont un peuple d'Afrique noire qui ont envahi le peuple Sanwi pour essayer de le conquérir à l'époque précoloniale.

toujours conscient de ce qu'il fait, la signification de l'œuvre dépend de certains facteurs qui échappent au producteur.

Si l'on s'en tient au contenu de l'œuvre dadienne, il est évident qu'elle s'inscrit dans ce contexte. Pendant que l'Européen, en tant producteur, considère la pièce comme une œuvre de dénonciation, l'auteur la présente subtilement comme une œuvre de valorisation. En effet, contrairement à l'Européen qui regarde certaines traditions dans une perspective de pratiques arbitraires, celles-ci sont présentées par l'auteur comme nobles en Afrique noire. C'est le cas du matriarcat et de la guerre menée par Assémien Déhylé contre les Dankira. Cette guerre qualifiée par l'Européen de tribale où le personnage principal est considéré comme un être sanguinaire, l'auteur prouve le contraire. Assémien Déhylé apparaît plutôt comme un héros dévoué à sauver son peuple de l'invasion ennemie.

Bernard Dadié utilise le style linguistique et les actions héroïques d'Assémien Déhylé comme une réponse au discours belliqueux sur les traditions africaines et comme une manifestation de l'altérité. Autour du héros, l'auteur fait ressortir toute une gamme de valeurs sociétales, traditionnelles, culturelles et linguistiques tendant à valoriser ce personnage. En procédant de cette manière, « c'est tout simplement tenir compte du principe de réalité ». (Mouralis, 2007 : 9)

Certaines pratiques culturelles réelles en Afrique pourraient paraître absurdes pour l'Européen. La prédiction ou la sorcellerie est une réalité en Afrique. La mort du roi et sa succession prophétisée par le prédicateur ont été réalisées. Ainsi, Assémien Déhylé est préparé depuis son enfance à succéder au trône. Il prend connaissance de l'histoire de son peuple et se comporte en homme sage et courageux, prêt à défendre l'honneur de son royaume illustré par la réplique de Nandéya : « tes exploits t'ont rendu célèbre. Les vieux ne parlent que de toi, l'ennemi te craint, les jeunes gens te jalourent, et les mères, elles, voudraient toutes avoir des enfants aussi braves que toi⁸¹ ».

Il règne tout en faisant respecter les lois et en préservant la culture de son peuple. Menacé par les Dankira, Assémien Déhylé « donne le signal du combat » qu'il remporte avec victoire. Sa sagesse et son courage provoquent l'admiration de tout le peuple *Sanwi*. De son retour de la guerre, Assémien Déhylé est célébré par les siens et porté au trône comme illustré par les répliques du "vieillard" : « tu es le roi Assémien [...]. Désormais tu consulteras les ancêtres et les anciens et tes paroles seront des ordres [...]. Quant à toi peuple *Sanwi*, peuple orgueilleux et rebelle, voici ton roi, corne ton front⁸² ».

Face à une société en pleine mutation, le roi Assémien Déhylé parvient à synchroniser l'évolution moderne et les traditions de son peuple. Cette attitude valorisante des coutumes, n'est pas un rejet des autres traditions mais une manifestation de l'altérité qui rappelle que la différence de culture ne doit pas être considérée comme une supériorité culturelle conduisant à la domination d'un peuple par un autre. La démarche de Dadié

⁸¹Tableau 2 de la pièce, réplique 6, p.39.

⁸²Tableau 3 de la pièce, chœur II, réplique du Premier vieillard, p.45.

viser une portée dramatique que le lecteur doit ressentir à travers les écrits pour être concerné par l'altérité.

2. La portée dramatique de l'altérité

L'altérité manifestée à travers la valorisation des traditions a un double enjeu. Ce procédé dramatique qui produit l'effet de l'identification parvient à lutter contre la disparité culturelle des Africains.

2.1. L'effet de l'identification

L'altérité prônée dans la pièce de théâtre de Bernard Dadié se dessine comme une démarche dramaturgique visant à créer l'effet de l'identification. Elle se présente comme un principe créateur de conscience. Tout en conciliant les effets culturels, elle s'exprime de façon alternée en tirant sa spécificité de la capacité à transcender l'assimilation. C'est dans cette dynamique, que l'identification tire son adéquation avec l'horizon d'attente du lecteur-spectateur, consacrant ainsi l'émergence véritable d'une forme africaine de pratique traditionnelle.

L'identification provoquée par la pièce de théâtre, amène le lecteur-spectateur à prendre le héros pour un modèle et à chercher à être son fac-similé. Ce sentiment affectif conduit nécessairement à une prise de conscience de sorte à provoquer l'effet de l'altérité. Sans cette projection du lecteur dans le récit, le sentiment de l'altérité est impossible. Pour que naisse l'effet d'altérité, il faut nécessairement un minimum d'adhésion du lecteur-spectateur au récit, au déroulement des actions. L'identification reconnue comme un aspect important dans la différence avec l'autre ou dans la reconnaissance de soi au regard de l'autre, permet de comprendre que chaque peuple est constituant d'un vaste ensemble mondial et chacun existe en complément de l'autre et non en entité subordonnée.

Pour E. Souriau (1950 : 54), l'identification permet au lecteur-spectateur d'être « concerné directement par l'œuvre » de sorte à permettre à chaque assistant d'être « prêt à penser ». Dans cet élan, le lecteur-spectateur acquiert les valeurs sociales et typiques des traditions qu'il admet. Bernard Dadié utilise toute une symbolique poétique pour montrer l'attachement des Africains aux traditions. Il ne faut pas voir dans cette démarche dramaturgique, un marketing culturel mais plutôt une volonté de montrer ce qui caractérise un peuple et qui le différencie des autres.

La parole est une caractéristique des valeurs africaines. Elle est un signe de distinction sociale et culturelle. La parole codifiée est utilisée par l'auteur comme moyen d'expression. Elle apparaît à travers les genres de la littérature orale pour mobiliser le critère de l'altérité comme en témoigne ce chant : « Nous passons premiers, sûrs de vaincre. Nous passons pour aller voir. Les villages des gens qui se disent forts. Toujours les premiers, sûrs de vaincre⁸³ ».

⁸³Tableau 2 de la pièce, chœur : Chant de guerre, I. Marche, p.40.

Ce chant relate le courage et la force de l'armée traditionnelle de l'Afrique précoloniale. Il exprime en quelque mot ce que l'écrit pourrait relater en plusieurs phrases. Par son contenu poétique, il transporte le spectateur, l'amène à s'identifier profondément aux personnages, à croire à l'intrigue et à mieux lui faire ressentir toutes sortes de sentiments. Alors, il revient au lecteur-spectateur, selon Abdoulaye Imorou (2019 : 2) « d'être particulièrement attentif quant à la nature des usages que la littérature africaine en a ». Le sentiment répressif du colonisateur face aux traditions africaines, amène Bernard Dadié à donner une réponse qui crée l'effet de l'identification. C'est le signe que chaque peuple est doté de valeurs culturelles qui le caractérisent et qui le différencient des autres.

L'identification conduit donc le lecteur-spectateur à la compréhension de la particularité de chacun, en groupe ou individuellement. Celle-ci implique une relation laïque, accueillante qui s'associe au métissage des cultures. À travers la pièce, l'effet de l'identification amène le lecteur-spectateur à avoir une connaissance de la relation aux autres en tant qu'ils sont différents et ont besoin d'être reconnus dans leur droit d'exister différemment. Elle apparaît comme une solution à la disparité culturelle des Africains.

2.2. La mise en crise de la disparité culturelle

La lutte contre la disparité culturelle ressort dans la plupart des écrits de Bernard Dadié. Il l'utilise comme une stratégie d'évitement des conflits identitaires manifestés. À travers le personnage Assémien, il définit l'Africain par son identité qui est en constance mutation. « Toutes les identités modernes, ou presque, sont une construction de la "colonialité" du pouvoir dans le monde moderne colonial et leur défense n'est pas aussi subversive qu'elle paraît l'être à première vue ». (Grosfoguel, 2006 : 68)

Bernard Dadié se donne la mission de défendre et sauvegarder les identités traditionnelles de l'Afrique noire. Même si l'identité n'est pas une donnée constante, le changement indispensable au développement ne se fait pas en marge des particularités identitaires de chaque peuple. Cela suppose selon Carmel Camilleri (1998 : 331) « une constante mécanique, une répétition indéfinie du même, mais dialectique, par intégration de l'autre dans le même, du changement dans la continuité ».

Bernard Dadié brandit la question identitaire comme une dynamique d'installation permanente de l'altérité. Sa pièce de théâtre permet à chaque lecteur-spectateur de reconsidérer sa position identitaire en liaison avec de nouveaux apports culturels et d'agir sur sa sensibilité au regard de l'image qu'il se fait de lui-même et des autres. Cela est d'autant plausible, lorsqu'on considère les relations entre l'Afrique et l'Occident. Les deux pôles entretiennent des rapports asymétriques qui mettent en question la valeur identitaire. Or, chaque peuple possède des valeurs traditionnelles qui déterminent une identité. Malheureusement, les relations sont basées sur une vision inégalitaire et créatrice d'un fonds d'images dévalorisantes et stéréotypées.

Si l'on se réfère à l'orientation thématique imposée par le colonisateur, il est évident que les œuvres nées de celle-ci sont assorties de moyens d'expression coercitifs qui

bouleversent toute la texture du système traditionnel africain. C'est alors que François-Joseph Amon d'Aby a écrit *Kwao Adjoba* en 1953 pour remettre en cause l'efficacité de la médecine traditionnelle face à la médecine moderne et les droits coutumiers qui font du neveu maternel, le seul héritier de son oncle.

Malgré les sentiments répressifs qui peuvent amener un individu à ne pas apprécier les traditions de l'autre. La logique voudrait qu'il les accepte et les respecte dans la mesure où elles font parties d'une identité culturelle précise. Malheureusement le système colonial a transgressé presque toutes les traditions africaines au profit des leurs. L'incidence de cette politique coloniale est à l'origine de la dissymétrie identitaire que le monde ressent en ce XXI^e siècle. Cette irrégularité dans le respect identitaire est une autre raison qui amène Bernard Dadié à manifester l'altérité par la valorisation des traditions africaines dans *Assémien Déhylé, roi du Sanwi*. La pièce apparaît aussi comme le reflet de la structuration de la société traditionnelle africaine qui date de l'époque postcoloniale.

3. Un théâtre reflétant l'organisation des sociétés traditionnelles africaines

L'historien Joseph Ki-zerbo (1978) a démontré dans son livre intitulé *Histoire de l'Afrique noire*, que les Africains ont toujours présenté un système d'organisation sociale, culturelle, religieuse et politique. Cette organisation est un élément qui caractérise les Africains dans leurs rapports avec les autres. La pièce *Assémien Déhylé, roi du Sanwi* est le reflet de ce type d'organisation.

3.1. Au plan social et politique

La lecture de la pièce de théâtre laisse entrevoir une société traditionnelle africaine hiérarchisée non discriminatoire dotée d'un pouvoir à la fois monarchique et démocratique. Le pouvoir est exercé par un roi entouré de ses notables. À sa mort, le monarque est remplacé de façon consensuelle par un successeur reconnu pour ses valeurs morales et physiques et choisi par un devin. La succession est de type matrilineaire. Ce mode de succession a porté Assémien Déhylé au pouvoir. Il est le fils de la sœur du défunt roi. Le royaume possède un conseil délibérant qui est au-dessus du roi. Les anthropologues ivoiriens ont raison, dans une certaine mesure d'affirmer que le conseil est composé de vieillards choisis parmi les chefs de lignage et sont dotés de pouvoirs mystiques. Ainsi comme ils le disent :

La société traditionnelle est une société gérontocratique où les aînés, détenteurs des connaissances et de pouvoir magico-religieuse, exercent une autorité souvent pesante sur les cadets. Les plus anciens de lignage détiennent entre leurs mains, l'ensemble des pouvoirs de décisions : pouvoir politique organisationnel, pouvoir des connaissances et de leur transmission, pouvoir de répartition des terres, pouvoir de la parole. (Koné, Kouamé, 2005 : 102)

Plus ouvert et plus démocratique, le pouvoir du conseil peut contredire celui des autres chefs. Aucune question d'ordre politique concernant la collectivité ne peut être tranchée en dehors du conseil, qui, à son tour ne peut délibérer sans l'avis des divinités du royaume. Le conseil royal prévoit les droits du peuple qui se caractérise par la défense des biens et des personnes. Ces droits sont essentiellement traditionnels. Ils réglementent le mode de vie,

les relations humaines, les rapports sociaux et toute la civilisation des milieux traditionnels. Ce sont des droits dominés par le spirituel et les traditions africaines. C'est ce qui explique l'usage régulier des chants, des devinettes, des proverbes, des mythes et le recours sans cesse aux dieux dans la pièce de théâtre. Les droits coutumiers privilégient la résolution des crises à l'amiable. Le peuple est associé aux prises de décisions par l'entremise des chefs de famille d'où la place centrale accordée au dialogue. Malgré cet aspect démocratique manifesté par les sociétés traditionnelles africaines, l'Européen a toujours exprimé :

Une absence totale de respect et de reconnaissance des formes de démocratie [...] africaines. Des formes d'altérité démocratiques sont rejetées a priori. La forme libérale occidentale de démocratie est la seule légitimée et acceptée, dans la mesure bien sûr où elle ne porte pas atteinte aux intérêts hégémoniques occidentaux. Si les populations non-européennes n'acceptent pas les termes de la démocratie libérale, alors elle leur est imposée par la force et au nom du progrès et de la civilisation. (Grosfoguel, 2006 : 53-54)

Indigné, le dramaturge Bernard Dadié se dresse contre ce rejet de la démocratie africaine à travers sa pièce de théâtre. En plus des valeurs sociétales et politiques traditionnelles, il prend pour fondement la valorisation des cultures et des religions africaines comme principe d'altérité.

3.2. L'organisation socioculturelle et religieuse

Au plan social et culturel, l'organisation qui apparaît dans la pièce de théâtre tourne autour de la famille élargie. Celle-ci est le socle de la société africaine. Elle constitue le cadre idéal de la socialisation et de l'éducation des individus. Elle favorise la transmission du patrimoine social, culturel et des valeurs humaines.

La famille africaine est définie par l'ensemble des descendants d'un critère commun. Quand cette descendance devient nombreuse, une branche se détache pour constituer un nouveau noyau familial. L'ensemble de ces branches constitue le clan. Un ensemble de clan forme une ethnie dont le point commun n'est plus l'ancêtre mais la langue. (Merand, 1977 : 165)

De ce qui précède, l'on peut inférer qu'en Afrique, la famille peut s'étendre jusqu'au clan. Dans le contexte de l'œuvre dadiéenne, le roi Assémien Déhylé a acquis ses premières valeurs morales et intellectuelles dans la famille. Dans l'organisation socioculturelle africaine, l'éducation finit par dépasser le cadre familial pour atteindre le lignage qui est un élément d'identification et de distinction des membres de la famille.

Le lignage « groupe les gens qui se considèrent comme descendants d'un ancêtre commun et qui peuvent reconstituer leur généalogie à partir de cet ancêtre ». (Koné, Kouamé, 1977 : 75) Dans ce cas, la parenté devient un ensemble de liens provenant soit de la consanguinité, soit d'un système de relation sociale qui constitue le principal élément d'identification et de référence dans la société.

La majorité des Africains se reconnaissent par les liens de parenté agnatique. Chaque famille est descendante d'un ancêtre et un ensemble de famille reconnaît l'autorité d'un chef unique. Les membres de la famille portent en général le nom de l'ancêtre.

Les noms en Afrique sont utilisés comme éléments d'identification sociale. Ils véhiculent toujours une signification culturelle et religieuse. Le nom du héros de la pièce incarne la vertu d'un jeune talentueux, courageux qui est aimé pour sa bravoure, son opiniâtreté, d'où le qualificatif *Déhylé*, qui signifie littéralement « Noble ».

L'Africain est attaché fermement à un monde spirituel. Sa vie quotidienne est animée par le numineux. La gestion du territoire se fait en adéquation avec l'avis des esprits.

Tout ce qui n'est pas "notre monde" n'est pas encore "un monde". On a fait sien un territoire qu'en le créant de nouveau c'est-à-dire en le consacrant. [...]. Il importe de bien comprendre que la "cosmisation" des territoires inconnus est toujours une consécration : en organisant un espace, on réitère l'œuvre exemplaire des dieux. (Mircea, 2002 : 34)

En Afrique, le spirituel apparaît plutôt comme un système de relation entre le physique et le métaphysique. La spiritualité dans l'organisation socioculturelle africaine prend en compte un dieu suprême et des divinités secondaires. En dépit de toutes les croyances religieuses (fétichisme, animisme, totémisme, naturisme etc.), les Africains croient en un Dieu unique. Il peut prendre plusieurs appellations selon les ethnies : Olorun en Yoruba, Niamien en Agni, Lago en Bété, Koulotiolo en Sénoufo, Allah en Arabe, Yal en Wolof, etc. Des prières quotidiennes sont faites pour demander la clémence de Dieu. Elles sont « particulièrement émouvantes dans le cas des détresses physiques, sociales ou morales tantôt prophylactiques, donc négatives (éloigner les sorciers, la mort, la maladie, l'exorcisme) tantôt positives (réclamer un bienfait, favoriser) ». (Thomas, 1969 : 42)

Les religions traditionnelles qui existent depuis l'Afrique archaïque, se pratiquent dans la relation de l'Africain à Dieu. Les prières se pratiquent de plusieurs manières. Elles lui sont adressées directement par l'entremise des divinités secondaires (fétiches, ancêtres, génies). L'expression de ces prières se manifeste par des sacrifices, des libations ou des cultes etc.

Dans les traditions africaines, les divinités secondaires sont les intermédiaires entre le dieu suprême et les hommes. Ils intercèdent auprès de lui en faveur des humains. Ils sont les seuls interlocuteurs de l'oracle pour prédire l'avenir par le biais des cauris. La pièce de Bernard Dadié décrit une situation où les génies aident l'oracle Ezan à prédire la mort du roi N'Douffou et à désigner son successeur Assémien par les répliques suivantes :

Te voilà, enfin. À longer un fleuve, on finit toujours bien par y mettre le pied. Les cauris ont parlés. Des cases seront silencieuses et les corbeaux passeront en bandes. [...]. Aujourd'hui encore, j'ai fait un rêve à ton sujet. Fait voir ta main. L'avenir d'un enfant, à en croire les anciens, se prédit au berceau, et si loin qu'il aille, l'oiseau ne change pas de plumage. Le temps presse, va vers N'Douffou, un puissant est malade, un puissant va mourir⁸⁴.

Le vieux Ezan interprète le signe des cauris qui incarne la parole des génies. En Afrique, l'oracle est en général un "vieux". Ce terme fait référence aux anciens respectés pour leur degré de sagesse et de savoirs élevés et qui peuvent contribuer à la protection et à la survie du royaume. L'oracle est le conseiller spécial du roi et ses décisions sont suivies d'effets, même si elles n'ont pas de valeur légale au sens où on l'entend ordinairement. Ainsi,

⁸⁴Tableau I de la pièce, réplique I et 5, p.31.

l'Afrique traditionnelle a toujours possédé une organisation socioculturelle fondamentalement basée sur la famille et la spiritualité. La famille est le point de départ de l'éducation et de la socialisation. La spiritualité est indispensable dans la protection et la survie de la société africaine.

Conclusion

Il ressort de cette étude que la valorisation des traditions participe de la volonté de Bernard Dadié, d'exprimer l'altérité basée sur la différence sociale, culturelle, politique et religieuse qui existe entre les peuples du monde en général et en particulier entre les Occidentaux et les Africains.

Dans sa démarche dramaturgique, l'auteur met un accent particulier sur l'esthétique du théâtre négro-africain qui permet de faire des valeurs traditionnelles, un moyen de différenciation et de caractérisation de l'Africain au regard de l'Européen. Sa démarche est aussi une réponse aux préjugés qui pensent que l'Afrique n'a ni histoire, ni civilisation. Bernard Dadié parvient à mettre en exergue l'altérité par la valorisation des traditions et par l'effet de l'identification dans l'intention de mettre en crise la disparité culturelle des peuples d'Afrique noire.

À travers le principe d'altérité qui se dégage, l'on se rend compte que la pièce *Assémien Déhylé, roi du Sanwi* de Bernard Dadié est le miroir de la structuration des sociétés traditionnelles africaines. L'Afrique noire a toujours possédé une organisation sociale, culturelle, religieuse et politique depuis l'époque précoloniale. Cette structuration est l'une des caractéristiques de la différenciation des Africains au regard des Occidentaux. Elles permettent aux Africains de se connaître et de comprendre leurs différences avec les autres peuples sans pour autant brandir le spectre de supériorité.

Toutes ces valeurs sont non seulement des éléments de l'altérité mais aussi des marques de l'histoire de l'Afrique noire. Révisées et reconsidérées, ces particularités sociales, culturelles et religieuses des peuples africains peuvent conduire à un développement qui allie traditions et modernités.

Références bibliographiques

- Buata, M. 2007. *Compte rendu du livre de Mouralis (Bernard), L'Illusion de l'altérité. Etudes de littérature africaine*, Paris, Honoré Champion.
- Césaire, A. 1955. *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine.
- Dadié, B. 1979. *Assémien Déhylé, roi du sanwi*, Abidjan, CEDA.
- Desalmand, P. 1984. *Histoire de l'éducation en Côte d'Ivoire. T.I, Des origines à la conférence de Brazzaville (1944)*, Abidjan, Éd. CEDA.
- Gagnon, N. 2016. « Altérité et distance en art action », in revue *Ad hoc*, n°5, *La frontière*, URL : [http ://adhoc.hypotheses.org/alterite-et-distance-en-art-action](http://adhoc.hypotheses.org/alterite-et-distance-en-art-action). Consulté le 02/07/2020

- Grosfoguel, R. 2006. « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global : transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale » in *Multitudes*, p. 53-69. Consulté le 02/07/2020.
- Imorou, A. 2011. « Mouralis, Bernard. - *L'Illusion de l'altérité* » in *Cahiers d'études africaines*, n°201. En ligne, URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14255>. Consulté le 02/07/2020.
- KI-Zerbo, J. 1978. *Histoire de l'Afrique, d'hier à demain*, Paris, Hatier.
- Koné, M. et Kouamé N. 2005. *Socio-anthropologie de la famille en Afrique : évolution des modèles en Côte d'Ivoire*, Abidjan, Edition du CERAP, 2005.
- Merand, P. 1977. *La vie quotidienne en Afrique noire : A travers la littérature africaine d'expression française*, Paris, l'Harmattan.
- Mircea, E. 2002. *Le sacré et le profane*, Paris, Folio.
- Mouralis, B. 2007. *L'illusion de l'altérité. Étude de littérature africaine*, Paris, Honoré Champion.
- Longuenesse, P. 2014. « Yeats et le mélange des genres : du texte à la scène » in *Sillages critiques*, N°18. En ligne, URL : <http://journals.openedition.org/sillagescritiques/3976> 15. Consulté le 02/07/2020.
- Pretceille-Abdallah M., 2018, *Diversité culturelle et altérité : enjeux sociaux et éducatifs*, La Revue nouvelle numéro 8, URL : <https://www.revuenouvelle.be>. Consulté le 02/07/2020
- Souriau, E. 1950. *Les deux cent mille situations dramatiques*, Paris, Flammarion.
- Thomas, L. V. 1969. *Les religions d'Afrique noire : textes et traditions sacrées*, Paris, fayard.
- Turco, A. 2003. « Altérité in Lévy, Jacques et Lussault » in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.

VIOL ET STÉRILITÉ COMME SYMBOLIQUE DES SÉQUELLES DE DÉCHIRURE COLONIALE DE L'AFRIQUE : UNE LECTURE DE *LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES* D'AHMADOU KOUROUMA.

Mawuloe Koffi Kodah

University of Cape Coast, Cape Coast (Ghana)

mkodah@ucc.edu.gh

&

Mawuyra Gli

University of Cape Coast, Cape Coast (Ghana)

mgli@ucc.edu.gh/ eyragli@yahoo.co.uk

Résumé

Considéré comme chef d'œuvre littéraire, *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma a été publié en 1968 en réaction aux régimes politiques africains issus de la décolonisation. Ce texte romanesque est aussi une satire de la condition de la femme africaine : subjugation conjugale, excision, viol et stérilité. Ces conditions précitées restent de nos jours des problèmes auxquels il faut trouver des solutions. Dans *les Soleils des Indépendances*, la stérilité est le mal dont souffre Salimata, épouse de Fama, le protagoniste. Cette stérilité proviendrait de l'excision et du viol dont elle a été victime dans son adolescence. La présente étude vise à analyser ces conditions comme une symbolique des séquelles de la déchirure coloniale en Afrique. Cette étude s'inscrit dans le domaine de la narratologie. En se servant de la théorie sémiotique, la présente étude démontrera à quelle fin le viol et la stérilité sont évoqués dans ce texte de Kourouma. Cela emmènerait sans doute à bien comprendre les réflexions que Kourouma présente dans les *Soleils des Indépendances*. L'étude est conduite à partir des données textuelles recueillies du texte et s'inspire du cadre théorique de la sociocritique. Tout en établissant un lien entre les faits et les événements historiques, économiques et socio-politiques, qui servent de toile de fond à ce premier texte narratif de Kourouma, cette étude affirme que la stérilité de Salimata symbolise l'incapacité des leaders africains à prendre la relève après les indépendances et aussi la futilité de tous leurs efforts et politiques de développements depuis les indépendances des États africains.

Mots-clés : Déchirure, Les Soleils des Indépendances, séquelles, stérilité, symboliques, viol.

Abstract

Les Soleils des Indépendances is considered as Ahmadou Kourouma's literary masterpiece. It was published in 1968 as a satirical narrative text in reaction to Africa's post-independent political regimes. The text also satirizes the condition of the African woman : religious fanaticism, marital subjugation, female genital mutilation, rape and barrenness. These conditions have remained to date challenges to which solutions must be found. In *Les Soleils des Indépendances*, barrenness is the ailment from which Salimata, wife of Fama the protagonist suffers. This barrenness is believed to have resulted from the female genital mutilation and rape she fell victim to in her adolescence. This paper seeks to analyze these conditions (the female genital mutilation and rape) as a symbol of the consequences of Africa's colonial woes. This study is in the field of narratology. Drawing inspiration from the semiotic theory, the paper will demonstrate to what end the phenomenon of rape and barrenness is made manifest in Kourouma's work. This will undoubtedly bring to light the reflections that Kourouma presents in *Les Soleils des Indépendances*. Textual data collected from the novel is at the base of this study which is posited within the theoretical framework of sociocriticism. While establishing a link between the historical, economic and socio-political facts and events which serve as a background material for Kourouma's first narrative text, the study affirms that Salimata's barrenness symbolizes the inability of

African leaders to live up to the ideals of the independence of African countries. It equally symbolizes the futility of all efforts made by African leaders as well as their development policies since the independence of African States.

Keywords : Barrenness, *Les Soleils des Indépendances*, Rape, Sequels, Symbolism, Woes.

Introduction

Historiquement, l'Afrique est un continent qui a été colonisé par les forces européennes. La colonisation a indéniablement laissé ses marques indélébiles sur le continent africain tout entier. Comme l'affirme Ikiddeh in Ngugi (1981 : pp. xii) :

It remains true that there can be no end to the discussion of the African encounter with Europe, because the wounds inflicted touched the very springs of life and have remained unhealed because they are constantly being gnashed open again with more subtle, more lethal weapons.

Ikiddeh souligne que les effets néfastes de la colonisation subsistent jusqu'à nos jours. Ces effets constituent des séquelles sur le « corps » du continent africain tout entier ; ceci suscite de temps en temps des polémiques et comme le note K. Opoku-Agyeman (1974 : p. 48) :

enslaved and colonised Africa is very often represented in Césaire's other works as a raped virgin... Obviously we are no longer witnessing that idealized Africa of great Empires. Instead we have a very gloomy picture of a mother that has sold out her children into slavery ; or a virgin wallowing helplessly into the blood of her rape.

Opoku-Agyeman affirme dans ces propos que l'Afrique (la bonne mère) est envahie, humiliée, déprimée et dépouillée de ses ressources (humaines et naturelles) et valeurs. C'est à ces éléments que la présente étude fait allusion quand elle parle de viol dans *Les Soleils des Indépendances*. Le personnage de Salimata joue un rôle symbolique dans cette perspective. Excisée puis violée dans sa jeunesse par le féticheur Tiécoura, Salimata garde à jamais le souvenir atroce de ces moments où impuissante, elle est maltraitée, humiliée puis bafouée. Elle symbolise donc cette Afrique violée, qui essaie de trouver de remèdes au mal dont elle souffre. C'est dans cette optique que se situe la présente recherche qui traite du sujet : *Viol et stérilité comme symbolique des séquelles de la déchire coloniale de l'Afrique*. Pour se faire, il importe de définir les notions clés qui la sous-tendent, en vue de bien saisir l'idée que véhicule ce titre. Elles serviront d'outils d'analyse dans l'étude.

Le viol se définit comme : « acte de violence par lequel une personne (violetur) impose des relations sexuelles avec pénétration à une autre personne, contre sa volonté » (*Le Petit Robert*, 2012 : 2717). Il se définit également comme « tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui par violence, contrainte, menace ou surprise » dans le Code pénal français (Article : pp. 222-23). On peut inférer des deux définitions ci-dessus que tout acte de viol implique au moins deux actants ou individus : le violeur/ la violeuse et le/la violé (e). Les deux actants en

question dans la présente étude sont : l'Occident colonisateur et l'Afrique colonisée. Un aperçu historique de la colonisation dans les paragraphes qui suivent permettra d'apporter plus de lumière sur ce propos. À ce stade de l'étude, qu'est-ce qu'on entend par stérilité ? La stérilité est définie selon *Le Nouveau Petit Robert* (1994 : p. 2145) comme : « Incapacité (pour un être vivant) de procréer / état de ce qui ne donne pas de fruits ». On entend par séquelle « une conséquence plus ou moins lointaine qui est le contrecoup d'un événement, d'une situation ». (*Nouveau Larousse Encyclopédique* 2001 : p. 1426). Considérant *Les Soleils des Indépendances* comme un texte romanesque de la période post-coloniale, il convient de dégager un aperçu historique de la colonisation et ses effets sur les peuples colonisés à ce stade de l'étude.

De novembre 1884 jusqu'en février 1885, les puissances occidentales se sont réunies à Berlin. Cette rencontre a été baptisée « la Conférence de Berlin ». Leur mission était simple : décider du sort de l'Afrique. Elle consacre, en effet, le partage du continent africain. Ce qui est surprenant est que les peuples et les rois africains sont maintenus à l'écart de cette Conférence qui scelle le partage systématique du continent. Ceci en dit long sur les buts que les participants s'étaient assignés. La ruée vers les pays africains prend rapidement de l'ampleur. Les nations européennes découpent l'Afrique comme un gâteau, et en l'espace de quelques années, l'Afrique subsaharienne est divisée entre les puissances occidentales. Les conséquences de ces faits historiques sont la misère et la déstabilisation d'un continent tout entier. Les frontières ont été tracées d'une manière arbitraire. Ceci marque en effet, le début de la conquête de l'Afrique. C'est le bouleversement du continent africain et de tout son système d'organisation socio-culturel, économique et politique établi depuis des générations.

Il faut noter que la colonisation n'a jamais été une œuvre philanthropique. De nombreuses exactions y ont été commises : le travail forcé, les coups et blessures, l'utilisation du fouet pour soumettre les récalcitrants. C'est ce que Kourouma met en lumière dans *Les Soleils des Indépendances* lorsqu'il évoque les souffrances de Fama en ces termes :

Il avait vu la colonisation, connu les commandants français qui étaient beaucoup de choses, beaucoup de peines : travaux forcés, chantiers de coupe de bois, routes, ponts, l'impôt et les impôts, et quatre-vingts autres réquisitoires que tout conquérant peut mener, sans oublier la cravache du garde-cercle et du représentant et d'autres tortures. (p. 21)

À travers les propos ci-dessus, on remarque que l'Africain n'est plus maître chez lui. S'ensuivent alors des moments d'agitation après des années de domination. Cette période d'agitation est ce que Fama appelle « *des soleils de la politique* » (p. 8). L'aspiration des Africains c'est de voir leurs pays accéder à l'indépendance : de faire en sorte que les Africains prennent charge de leurs destins. Puis dans les années 1960, comme nous l'apprend Kourouma : « comme une nuée de sauterelles les indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique ». (A. Kourouma, 1970 : p. 22). C'était alors les soleils ou l'ère des indépendances en Afrique. C'est l'ère où l'Africain décide de prendre en main son propre destin. C'est aussi celle de la décolonisation. Cela semblerait signifier « la fin » de la domination du Blanc et « la fin » de la peine et de la misère du

Noir. La décolonisation est pleine d'espoir, mais les Africains désenchantent très vite face au cortège de désillusions qui l'accompagne. La promesse de jours meilleurs disparaît rapidement et le désenchantement est à la mesure des espoirs nourris. De toute évidence, le bilan des indépendances africaines est négatif, voire catastrophique. Cela se révèle clairement à travers la question suivante posée par le narrateur : « Mais alors, qu'apportèrent les indépendances à Fama ? » (p. 23). Il fournit volontiers une réponse à cette question : « Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. » (p. 23) Ceci révèle le sort de Fama, le protagoniste dans l'univers romanesque *des Soleils des Indépendances* de Kourouma. Sa situation était si pénible, qu'elle pousse le narrateur à le comparer à un papier hygiénique. Voici ce qu'il dit : « Ses efforts étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on finit de se torcher, les Indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches. » (p. 22) On remarque que l'effort déployé par Fama lors de la lutte pour les indépendances ne lui a rien apporté. C'est un effort vain. On comprend le parallèle avec un papier hygiénique, qui n'a plus de valeur après son usage. C'est à cet état de non-valeur que Fama est réduit. Cet état de Fama se trouve lié à celui de son épouse, Salimata, dont la condition de stérilité est mise en exergue dans la présente étude. Par conséquent, les paragraphes suivants se consacrent à un examen de la valeur de l'apparence physique et symbolique de Salimata.

Salimata est une très belle femme. Le narrateur la décrit de la façon suivante : « Salimata est une femme sans limite dans la bonté du cœur, les douceurs des nuits et des caresses, une vraie tourterelle ; fesses rondes et basses, dos, seins, hanches et bas-ventre lisses et infinis sous les doigts. » (p. 26) Cette citation met plus de lumière sur la beauté de Salimata. Celle-ci provoque le désir chez l'homme. Les années passées n'ont en rien affaibli son charme et sa beauté. Elle reste toujours la femme droite, pure, courageuse et belle. Mais hélas ! Sa vie est bouleversée par son excision et son viol. Et même elle a failli être violée une deuxième fois par un autre marabout Abdoulaye. De toute évidence, cette beauté extraordinaire symbolise la beauté du continent africain et l'ampleur de sa richesse qui font d'elle un objet de la convoitise des Occidentaux. Le viol et l'excision dont Salimata a été la victime symbolisent la pénétration et la colonisation de l'Afrique par les puissances occidentales. Ils évoquent le degré de violence faite au continent africain et à ses populations, aussi bien qu'à ses ressources naturelles. Cette pénétration et la conquête de l'Afrique par les puissances occidentales ont laissé des marques indélébiles dans la mémoire collective des Africains. De la même manière, l'excision puis le viol subis par Salimata lui ont laissé des souvenirs amers et traumatisants.

Le narrateur révèle de plus que malgré sa beauté, Salimata est stérile. « Pourquoi Salimata demeurerait-elle toujours stérile. » (p. 27) La stérilité est synonyme de ce qui est vide, pauvre, infertile, improductif. Il est donc évident que dans ce texte narratif de Kourouma, la stérilité est le mal dont souffre Salimata, l'épouse de Fama. La stérilité est brossée dans le texte à travers le couple Salimata-Fama, mais cette idée dépasse le couple et s'étend à la tribu, au pays, et à l'Afrique tout entière. Cette stérilité proviendrait de l'excision et du viol dont Salimata a été la victime. Le texte affirme cet état de lieu en ces mots du narrateur : « Pauvre maman ! Oui, la malheureuse maman de Salimata que

d'innombrables et de grands malheurs a-t-elle traversé pour sa fille ? Et surtout lors de la dramatique excision de sa fille ! » (p. 32). La symbolique de la stérilité de Salimata pourrait être la pauvreté matérielle chez l'Africain, car avoir des enfants est synonyme de richesse sociale et de statut socioculturel. Elle symbolise également l'incapacité des leaders africains à assurer la relève après les indépendances. L'aspiration des Africains n'est pas atteinte après les indépendances politiques du continent, tout comme celle de Fama dans le texte. Par exemple la décolonisation politique pour laquelle lutte Fama ne conduit point à une décolonisation économique. Contrairement à ses attentes, les indépendances ne lui apportent que des cartes d'identité inutiles, comme le signale le narrateur dans les propos suivants :

(...) qu'apportèrent les Indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chair du taureau. Il peut tirer dessus avec les canines d'un molosse affamé, rien à en tirer, rien à sucer, c'est du nerf, ça ne se mâche pas. Alors comme il ne peut pas repartir à la terre parce que trop âgé (le sort du Horodougou est dur et ne se laisse tourner que par des bras solides et des reins souples), il ne lui reste qu'à attendre la poignée de riz de la providence d'Allah en priant le Bienfaiteur miséricordieux, parce que tant qu'Allah résidera dans le firmament, même tous conjurés, tous les fils d'esclaves, le parti unique, le chef unique, jamais ils ne réussiront à faire crever Fama de faim. (pp. 23 -24)

Cette situation définit et met en exergue l'échec des indépendances africaines négociées et confinées au simple cadre de documentation sans substance réelle. Le narrateur ne manque pas de mots pour réaffirmer cet échec. Il le souligne dans les propos suivants :

Les indépendances ici aussi ont trahi, elles n'ont pas creusé les égouts promis et elles ne le feront jamais ; des lacs d'eau continueront de croupir comme toujours et les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront tant qu'Allah de décollera la damnation qui pousse aux fesses du nègres. pp. 26-27)

La décolonisation s'accompagne de joie, mais aussi et surtout d'un cortège de désillusions. Les bouleversements politiques survenus en Afrique dans les années 1960 ont modifié un système établi depuis des générations, mais le désarroi des populations semble encore grandir, tout comme la misère qui règne partout. La promesse de jours meilleurs disparaît rapidement et le désenchantement est à la mesure des espoirs entretenus. Bref, la stérilité de Salimata symbolise la stérilité politique et économique des pays africains après les indépendances. Quelles mesures a-t-elle prises en vue de mettre fin à ce sort qui pèse sur elle ? Le narrateur nous instruit davantage :

Pourquoi Salimata demeurait-elle toujours stérile ? Quelle malédiction la talonnait-elle ? Pourtant, Fama pouvait en témoigner, elle priait proprement, se conduisait en tout et partout en pleine musulmane, jeûnait trente jours, faisait l'aumône et les quatre prières journalières. Et que n'a-t-elle pas éprouvé ! Le sorcier, le marabout, les sacrifices et les médicaments, tout et tout. Le ventre restait sec comme du granit. (p. 27)

La citation ci-dessus met en exergue les efforts déployés par Salimata dans le but de trouver des solutions ou remèdes à son sort de malheureuse femme stérile. Elle recherche désespérément un enfant, recourant à toutes les forces religieuses traditionnelles et islamiques mais en vain. En tant que musulmane, elle essaie de suivre à la lettre les règles

prescrites par Allah dans le *Coran*. La prière et le jeûne font partie des dogmes de la religion musulmane, et Salimata n'hésite pas à les suivre à la lettre pour qu'Allah lui accorde sa miséricorde. Elle fait, de plus, l'aumône aux nécessiteux. Tous ces efforts constituent des tentatives pour mettre fin à son malheur engendré par le viol et les circonstances qui s'en sont suivis. Ce qui est frappant est qu'au marché même, lorsque Salimata essaie de faire preuve de charité comme le prêche l'Islam en donnant son riz au nécessiteux, elle est volée et maltraitée par ces derniers à qui elle fait du bien. Le narrateur indique que :

La droiture est plus que la richesse, et la charité est une loi d'Allah...Que les autres s'approchent ! tenez ! mangez ! Salimata distribuait des assiettes aux chômeurs, aux affamés, jusqu'à vider la cuvette, jusqu'à la racler. [p. 61]

Elle maintient également sa foi aux marabouts parmi lesquels on peut citer Abdoulaye.

I. Rôle du féticheur vis à vis ceux de la Fonds monétaire international et la Banque mondiale

Un féticheur est, selon le système africain serviteur spirituel ; intermédiaire spirituel entre Dieu et les humains. Il est censé être la conscience du peuple dans son moment de désespoir, le protecteur du peuple contre les forces visibles et invisibles. Bref, il est la source et la solution aux multiples problèmes existentiels du peuple. Au moment où Salimata se rend chez Abdoulaye, elle se trouve au comble du malheur. Elle se rend chez cet homme « saint et pieux », pour chercher une explication et une fin à ses malheurs. Le narrateur essaie de mettre en lumière le sort de Salimata tout en se posant la question suivante : « Pourquoi Salimata demeurerait-elle toujours stérile ? » (p. 27). Il fournit davantage d'informations sur les mesures prises par Salimata dans le but de trouver une solution à son sort misérable. Il renchérit : « Et que n'a-t-elle pas éprouvé ! Le sorcier, le marabout, les sacrifices et les médicaments, tout et tout » (p. 27). Quels sont alors les conséquences des efforts déployés par Salimata ? Le narrateur fournit volontiers une réponse à cette question. « Le ventre restait sec comme du granit. » (p. 27) Les résultats de toutes les démarches entreprises par Salimata laissent à désirer. Celles-ci la rendent plutôt vulnérable à l'exploitation perpétuelle des forces sociales.

Abdoulaye est l'homme à consulter pour la paix de l'âme qu'elle cherche. Au moment où Salimata est enfermée chez cet homme « pieux », il y a du vent et de la pluie dehors ; ce qui renforce sa dépendance vis-à-vis de « cet homme de Dieu ». C'est dans ce contexte que cet homme saint va tenter de la violer de nouveau. Tout d'un coup, elle « voit » du rouge, le rouge du sang de son excision et du viol. Abdoulaye se révèle comme ayant le même profil que Tiécoura, Baffi ou Tiémoko.

De façon routinière, les États africains qui se heurtent à des difficultés réelles ou potentielles de balance des paiements, font appel à la Banque mondiale et au FMI pour que ces derniers leur accordent des prêts. Notons également que la Banque mondiale poursuit deux objectifs ambitieux à travers sa présence sur le continent africain. Ces deux

objectifs sont : mettre fin à l'extrême pauvreté en l'espace d'une génération ; et promouvoir une prospérité partagée. Ces deux objectifs visent respectivement à réduire à 3 % la proportion de personnes vivant avec moins de 1,90 dollar à l'horizon 2030 ; et à favoriser, dans chaque pays, la croissance du revenu des 40 % les plus pauvres. Le Groupe Banque mondiale se veut une source essentielle d'appui financier et technique pour les pays en développement du monde entier. Bref il vise à réduire la pauvreté et à appuyer le développement.

Le FMI pour sa part a trois missions principales :

- surveillance économique - Conseiller aux États membres des politiques pour parvenir à la stabilité macroéconomique, accélérer la croissance économique et réduire la pauvreté ;
- activités de prêt - Mettre à la disposition des États membres, à titre temporaire, des concours financiers pour les aider à résoudre leurs problèmes de balance des paiements, qui surviennent notamment lorsqu'ils sont à court de devises du fait que leurs paiements extérieurs sont supérieurs à leurs recettes de change ;
- développement des capacités - Fournir une assistance technique et des formations aux États qui en font la demande, afin de les aider à mettre en place et affermir les compétences et les institutions dont ils ont besoin pour appliquer des politiques économiques bien conçues.

Nous n'aurons pas tort de dire que le féticheur, la Banque Mondiale et le Fonds Monétaire International jouent pratiquement les mêmes rôles : être la solution aux problèmes auxquels les êtres humains sont confrontés. Ils sont censés être les grands remèdes aux grands maux de la société humaine. Mais que remarquons-nous ? Les « forts » usent de leurs forces et positions de dominance pour exploiter « les faibles ».

À travers ces prêts et « supports », les pays africains cherchent à reconstituer leurs réserves internationales, stabiliser la valeur de leur monnaie, continuer à régler leurs importations et rétablir les conditions d'une croissance forte tout en s'attaquant aux problèmes de fond. Du même, comme dans le cas de Salimata, on peut se poser la question suivante : Pourquoi les Africains demeurent-ils toujours de pauvres miséreux malgré tous les apports financiers de la Banque mondiale et le FMI depuis les indépendances jusqu'à nos jours ? C'est que cette recherche de solutions auprès de ces deux institutions et bien d'autres rend l'Afrique plutôt vulnérable, en l'exposant à l'exploitation occidentale.

La situation évoquée en haut renforce le pessimisme dans lequel la narration enferme le monde des *Soleils des Indépendances* ; le monde des pays africains, un monde sans sanctuaire pour les petits pauvres colonisés. L'indépendance économique de l'Afrique n'est qu'un mirage. C'est pourquoi la recherche de solutions rend Salimata et l'Afrique vulnérables. Cette conception est partagée par Nadir et Tarik (2005 : p. 51) :

Après des politiques budgétaires expansives aux lendemains de la décolonisation, la plupart des pays d'Afrique se sont vus assujettis à des politiques d'ajustement structurel. Dans de nombreux pays, ces politiques ont conduit à déstructurer le faible tissu social construit depuis la décolonisation et à instaurer une logique de rentabilité économique dans des secteurs sociaux comme celui de l'éducation [-] Au final, les politiques d'ajustement seraient « déguisées » par quelques ajustements sociaux. Ainsi, la Banque mondiale ne ferait qu'étendre le processus d'imposition de normes à de nouveaux domaines de la vie sociale, notamment l'éducation, un domaine qu'elle contrôlait relativement peu avant les plans d'ajustement structurel des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

Ces auteurs dressent un bilan lugubre de la relation qu'entretient l'Afrique avec la Banque Mondiale. C'est une relation de type dominateur/ dominé. Les deux partenaires (Afrique/Banque Mondiale) en tant que partenaires, n'ont pas le même statut. Le soi-disant bailleur de fonds ne fait que défendre ses intérêts. Il en est de même pour les marabouts dans *les Soleils des Indépendances* de Kourouma. Cela confirme le fait que l'indépendance économique et politique de l'Afrique n'est qu'un trompe-œil, un mirage.

Concernant les effets néfastes des démarches entreprises par le FMI en Afrique, Hülsmann (2003 : p. 60) affirme que :

La création du FMI s'inspirait d'une analyse erronée de la crise monétaire des années 1930 ; que, de plus, par sa nature, il ne peut résoudre les problèmes qu'il est supposé résoudre, mais au contraire les aggrave et les multiplie ; et que, pour cette raison, toute réforme du FMI est vaine. Pour stopper l'impérialisme dont il est l'instrument, pour diminuer l'exploitation du grand nombre d'Africains qui n'appartiennent pas aux classes politiques, pour réduire la dépendance politique de l'Afrique vis-à-vis de l'Occident, il est nécessaire, tout simplement, de supprimer le FMI.

À en croire Hülsmann (2003 : p. 60), c'est une erreur pour les leaders africains d'aller vers le FMI dans le but de trouver des solutions à leurs problèmes. On appréhende l'indignation de cet auteur quand il suggère une « censure » contre cette institution. Le FMI n'est pas capable de trouver les remèdes aux problèmes des Africains. Il n'est qu'un imposteur, comme le sont les marabouts. C'est pourquoi on ne peut pas compter sur lui pour sortir l'Afrique de l'abîme. Que propose Kourouma comme alternative ? La révolte ! En rompant avec le style très classique des auteurs africains de l'époque, le narrateur cherche à réhabiliter l'identité de son peuple par sa propre arme qui est l'écriture. En d'autres termes, il demande aux leaders africains remettre en cause le statu quo, en ne dépendant plus des institutions comme la Banque mondiale et d'autres soi-disant bailleurs de fonds pour mettre en place des solutions durables pour le développement du continent africain.

Conclusion

La présente étude part de l'idée que Salimata, la femme du personnage principal symbolise l'Afrique violée et violentée par les colons. D'après la narration, elle est stérile. La stérilité est un état d'improductivité. Le viol dont elle a été la victime serait la cause de sa stérilité. La recherche de remèdes à sa stérilité la rend encore plus vulnérable. La stérilité de Salimata symbolise également l'incapacité des leaders africains à prendre la

relève après les indépendances. De même que dans le cas de Salimata, cette incapacité rend l'Afrique vulnérable à l'exploitation postcoloniale. Ainsi, par quelle voie l'Afrique pourrait-elle s'en sortir ? Kourouma, d'une manière implicite propose la révolte comme solution. La lecture *des Soleils des Indépendances* que Kourouma s'attaque au « français académique » avec des armes narratologiques. Il instaure un discours nouveau, avec un mélange de malinké et du français. Il a cassé le moule de la langue pour y modeler son esprit. Son écriture nouvelle est une technique qui lui permet d'expliquer en littérature des réalités africaines que la langue du colon seule n'était pas capable de projeter. À travers cette technique, le narrateur suggère qu'il en a marre, et par la suite, il demande aux leaders africains de savoir dire non quand il le faut.

Références bibliographiques

- Code pénal français* (2018). Paris : Légifrance.
- Herzberger-Fofana, P (2015). La conférence de Berlin ou le partage de l'Afrique : 26 février 1885. Consulté le 25 septembre 2019. Consultable à <http://m.grioo.com/article.php?id=21595>.
- Hülsmann, J.G. (2008). Pourquoi le FMI nuit-il aux africains ? Consulté le 04 février 2018. Consultable à <http://journals.openedition.org/labyrinthe/310>
- Kourouma, A (1970). *Les Soleils des Indépendances*. Paris : Seuil.
- Nadir, A., Tarik, L. (2005). La Place de l'État en Afrique selon la Banque mondiale : les limites d'une politique néo-libérale "amendée. Consulté le 23 février 2018. Consultable à <http://journals.openedition.org/cres/1288>
- Nugugi, W.A. (1981). *Homecoming*. London : Heinemann.
- Opoku-Agyeman, K. (1974). « Illusions and disillusion of a been-to : a down-to earth approach to Aimé Césaire's notes on a return to the nativeland ». Asemka : Bilingual Literary Journal of the University of Cape. Vol I
- Rey-Debove, J. & Rey A. (1993). *Le Petit Robert*. Paris : Le Robert.
- Rey-Debove, J. & Rey, A. (1994). *Le Nouveau Petit Robert*. Montréal, Canada : Dicorobert Inc.
- Nouveau Larousse Encyclopédique* (2001). Montréal : Larousse.

A CRITICAL INQUIRY IN THE AFRICAN-AMERICAN EXPERIENCE IN TONI MORRISON'S *PARADISE*

Bi Boli Dit Lama Berté GOURE

National Polytechnic Institute Félix Houphouët-Boigny of
Yamoussoukro (Côte d'Ivoire)
benjamin3goure@gmail.com

Abstract

Born out of the necessity of rehabilitating the image of African-American people in a racist society that marginalizes them, black art and literature has often been seen as a monolithic body of doctrines. Its ethnic content notwithstanding, the dynamism of this literary expression is evidenced by the work of authors like Toni Morrison. *Paradise*, the novel she wrote just after being awarded the Nobel Prize testifies to the heterogeneity and the intrinsic value of African American fiction. Through postmodernist lenses, this analysis shows her dismissal of cultural closure as an answer to social exclusion. As might be expected, she regrets the fact that black activism often ignores burning issues undermining the cohesion of the community like sexism, religious intolerance and generational dissensions which equally need to be addressed.

Keywords : African-American aesthetics, social exclusion, racial closure, sexism, religious intolerance, generational dissensions, value of differences, heterogeneity.

Résumé

Né de la nécessité de réhabiliter l'image des Africains-Américains, dans une société raciste qui les marginalise, l'esthétique et la littérature noires ont souvent été considérés comme un ensemble monolithique de doctrines. Malgré son contenu ethnique, le dynamisme de cette expression littéraire est attesté par les travaux d'auteurs comme Toni Morrison. *Paradise*, le roman qu'elle a écrit juste après avoir reçu le prix Nobel, témoigne de l'hétérogénéité et de la valeur intrinsèque de la fiction africaine-américaine. À travers le prisme du postmodernisme, notre analyse montre que Morrison rejette la fermeture culturelle comme réponse à l'exclusion sociale. Comme on pouvait s'y attendre, elle regrette que l'activisme noir ignore souvent des questions brûlantes qui minent la cohésion de la communauté, comme le sexisme, l'intolérance religieuse et les dissensions générationnelles, qui méritent également être abordées.

Mots-clés : Esthétique afro-américaine, exclusion sociale, repli identitaire, sexisme, intolérance religieuse, conflit de génération, valeur des différences, hétérogénéité

Introduction

Being conversant with African-American aesthetics inevitably amounts to being acquainted with its paradoxical nature. Though it is advocated as the contribution of black people to the overall American culture, it cannot be mistaken as an innocent and selfless expression of their artistic genius. Overtly political in its content, oftentimes, it fails in adopting the necessary detachment that preserves the artist from "being swept away by the tide of emotion" (Quinn, 2006, p. 10). Beyond its racial undertone which might provoke the scorn of some critics to the extent of invalidating it as

epiphenomenal, its obvious lack of distance with social issues is problematical. What is more, the racial undertone which once was the basis of its success has had the reverse side of marginalizing it.

Nonetheless, ethnicity cannot be identified as the unique root cause of the exclusion of African-American art. As a matter of fact, the rich literature of black people has always been an answer to their cultural, intellectual and social debasement. Faced with the violence of an openly racist system, black writers could not afford the luxury of adopting a neutral position through a supposedly pure form of art, meant to be detached from the painful realities of slavery, segregation and the systematic racism being endured. So far as their social oppression and cultural ostracism found their justification in a whole body of doctrines, black writers, in their overwhelming majority, have ceaselessly fought for the deconstruction of a racist ideology that rejects their literature to the margin.

Unfortunately, in trying to invalidate racist theories on the alleged inferiority of the black race and to counteract the blatant disregard being displayed by the white majority, in the 1960s black literary figures like Amiri Baraka will eventually push their militancy to the extreme, by teaching “the black masses to harden their heart towards the whites”. Following this trend, and two decades later, author and theorist Molefi Kete Asante, made reference to the massive cultural deracination of African descents using the term of “dislocation”. In his eyes, the identity crisis in which many Africans or African descent to find themselves engulfed in to the point of consciously or unconsciously conforming to Eurocentric models can only be remedied by afrocentricity (Asante et al, 2005, p. 263). These radical positions that fundamentally try to make “the margin into a center” (Hutcheon, 1988, p. 65) by widening the gap between black literature and mainstream American literature obviously stem from the social tensions following the assassination of Martin Luther King Jr.

Notwithstanding the aforementioned ethnic content inherent to African-American literature and its social radicalization initiated by some outstanding black writers like Richard Wright and Amiri Baraka, its intrinsic value is evidenced through the diverse influences that have guarded it against an absolute closure which could have been detrimental to American literature at large. It cannot be argued that African-American aesthetics has escaped its swapping changes to the extent of remaining a monolithic body of thoughts, knowing that the 1960s saw the rise of postmodernism as a radical opposition to all kinds of totalizing discourses.

Beside the very fact that African-American writers like Amiri Baraka could not possibly jettison the basic forms of Western literature such as the novel nor relinquish the use of Standard English, their writings are clearly indebted to western thought, like those of Richard Wright which celebrate Marxism. A better expression of the dynamism of African-American fiction is seen in Toni Morrison’s *Paradise*, a novel that dramatizes the paradoxical nature of the African-American experience. As Morrison’s novel is

influenced by postmodernism which is highly political, this analysis is not an attempt to disown the political message of the African American novel ; it rather tries to explore her vision of the African-American experience and to show how the political content does not deprive her novel of its artistry.

I. The rise of a marginalized community

The history of black people in America is intimately related to the failure of the nation to help this minority to be part of mainstream America. Even worse has been the attempt of racist supremacists to marginalize them through a brutal and institutionalized ostracism. Their exclusion has always been evidenced through the distribution of space, by reason of official policies pushing them to the margin, as if they were some social outcast group of people suffering from a highly infectious disease. From a black perspective, several solutions have been offered to face this ongoing social exclusion. Infuriated either by the contemptuous philosophy or the racial violence underpinning this exclusion, black policy makers have often resorted to some inward-looking attitudes such as those portrayed in *Paradise*. Though the project of the founders of Ruby may be legitimized by the constant persecution suffered by their community, Morrison votes in favor of a balanced consideration of the matter avoiding any teleological closure.

I.I Living in an all-black town : Ruby the Peace Haven

The project of an all-black town may be coherent with the principles of the Black Arts Movement known as the most African-American centered movement. (Samuels 2007, pp. 48-50) Famous for its revolutionary message in favor of the improvement of the living conditions of blacks in America, this movement did encourage a total reassessment of the relationships of the black minority with the nation at large, in order to fight the oppression imposed by white supremacists. As a matter of fact, from a postmodernist perspective, it can be seen as a decentering movement criticizing a dominant ideology meant to “hail the edges”, (Hutcheon, 1988, p. 58) since it also advocates the cultural productions of black people and even posits the black vernacular as a distinct language promoting the uniqueness of black culture.

The fragmentation of the storyline may not allow the average reader to situate the action on the scale of time as the account of the events is constantly interrupted by flashbacks and flash-forwards. Nonetheless, the current events in the story do take place during the period of the Civil Rights movements namely the 1960s. That period is emblematic in the fight of African-Americans for the recognition of their human dignity. Besides mentions of incidences about this period which outline the different approaches to be adopted by the black community in face of the statuquo being imposed by the advocates of the racist ideology of separatism between races, Morrison’s account of the African-American experience is really innovative. Here, her fiction totally espouses a decentering move.

Along with the disruptive time frame, space is defined not through some realistic features as it may be found in other fiction works like those of Ernest Gaines and his Pointe Coupé Parish, but rather by a movement off-center. Traditionally, the social exclusion of black people is epitomized by the depiction of places deprived of the facilities which form the basis of a decent life. Suffering from structural inequalities, places like the quarters of the South and later on the ghettos in the large cities in the North which house the black community are seen as the cradle of the protest movements of these people asking for their integration in mainstream America. But the geographical situation of Ruby somewhere in the state of Oklahoma, a place where Native Americans once had the intention of founding an all-Indian state, echoes the refusal of its founders to be integrated.

Moreover, the novel shows clear evidences of the influence of the well-known tradition of the narrative as an account of the process through which former slaves were able to gain freedom after a long struggle. The neo-slave narrative as a subgenre of African-American literature, a parody of the slave narrative, also known for its rewriting of the history of black people is famous for insisting on some parcels of African-American experience that have remained unknown. Thus, the innovation in *Paradise* also lies in the family background of the people of Ruby who are presented as noble in all points. Who would have ever thought that black people did not descend from a bunch of half human slumped and submissive African slaves as some official versions have it, but they could also come from a noble minority of oppressed and marginalized people ?

In any case, the findings made by Patricia, when she decides to write a history of the people living in Ruby shows that they belonged to a noble lineage :

Like the Morgans and Blackhorse, they were pleased to be the descendants of men who had governed in statehouses, but unlike them, they were prouder of earlier generations : artisans, gunsmiths, seamstresses, lacemakers, cobblers, ironmongers, masons whose serious work was stolen from them by white immigrants...Because white immigrants could not trust or survive fair competition, their people had been arrested, threatened, purged, and eliminated from skilled and craft. (Morrison, pp. 283-284)

This passage indicates that Ruby was born out of the desire to escape racial injustice. What is more, it challenges racist views about the so-called natural inferiority of black people which negates their contribution in the building of the nation. Their oppressors cannot honestly deny them the human capacities they even fear. Black people do not have to prove their common humanity with other races. They are simply being deprived from the means of productions by a white majority who wants to have them as a cheap and slavish workforce. The basis of racism and segregation is not to be found in a hypothetic natural inferiority but rather in some economic considerations.

The founding fathers of Ruby early understood that the happiness extolled by the creed of their country was closely related to the riches a man possesses. Their project of an all-black town was their own solution to the severe social deprivation that threatened all their compatriots who had decided to remain in white towns and neighborhoods. The

future would prove them right, in that from the period of Reconstruction to the Great Migration, the black community would witness a total impoverishment against the backdrop of an omnipresent residential segregation (Massey et al., 1993, p. 165). The cherished Ruby is then viewed as paradise as it enjoys a relatively comfortable situation in contrast with the plight of other towns in America. The truth of the matter is that life outside Ruby is so dangerous that in 1968, at the heat of the Civil Rights movement, a few weeks after the assassination of Dr King, Soane one of the women characters had to persuade her sons to enlist in the army because she had thought they would be safer there, “safer than anywhere in Oklahoma outside Ruby... safer than any city in the United States”. (Morrison, pp. 100-101).

The terrible condition of that mother, who is made to encourage her sons to enlist in the army for fear of they being shot, lynched, molested and imprisoned, summarizes the violence of the racial hostility against the black community in a nation that is yet to succeed in fully integrating them, despite its claim to be the champion of multiculturalism. To add injury to insult, the meanest development of this social and racial discrimination is evidenced by not allowing colored people to be taken care of by a real medical doctor, but calling on a veterinarian instead, to attend to them as they were animals (Morrison, 1997, p. 113) Albeit, the newness of Morrison’s satire lies in the fact that she does not follow the trend of the usual binary treatment of the issue of racism as it could be expected.

1.2 Opposing black essentialism to white supremacist theories and praxis

Paradise as a very complex novel, challenges the horizon of expectations of the average reader of African-American fiction. The aim of this work is not to convey a uniform message which is subject to a single interpretation, as it is not built on a linear plot abiding by the traditional rule of the chronological account of events. As a matter of fact, reducing its storyline to the decision of a handful of African-American pioneers to build an all-black town in order to escape racial discrimination and oppression might be rightfully criticized. Nonetheless, this minimalist storyline can serve as a stepping stone to probe into the significance of the novel. Through this storyline which is a conscious recycling of past forms, Morrison simply shows her “dependence upon established forms of representations” (Allen, 2000, p. 190).

The collective consciousness of the American nation has been built on a series of ideological constructs establishing some values as references. Unifying myths such as those of the Promised Land, the Founding Fathers, The melting Pot, the Westward Expansion and the Self-made Man, to name but a few, are transmitted by a series of archetypes which are parodied in *Paradise*. If the history of America has been that of a ceaseless westward movement according to the advocates of the Frontier Myth, it all started with the decision of the Pilgrims to venture in the New World. (Heike, 2014, p.1) Due to the severe religious hatred and persecution they endured in Europe, they had to flee to America to build a City upon a Hill which would not only secure them the

freedom to practice their new found faith, but also to live a life void of offence before God and men.

Similarly, the people who built Haven and later moved to Ruby also had to flee racial discrimination and persecution to establish a tranquil and spotless city which would secure them total freedom. The analogy between the story of Ruby and the inception of the American nation is enforced by the inclusion of a number of archetypes. Firstly, fifteen families who represent the Pioneers were instrumental in the founding of the community in the year 1775. Then, as with the story of the Founding Fathers of the nation who had religion in high esteem, those of Ruby professed Protestantism as a common faith. Their exile to the new land even parallels that of the Hebrews in their Exodus from the Land of Egypt to the Promised Land. Rightfully so, the main quest of the characters is a paradise as implied by the title of the book. Finally, as Ruby is a fictitious place and as its story has been transmitted by the means of the oral tradition as shown in the work of Patricia, the schoolteacher who tries to write a genealogy of the 150 people that founded the town, the mythical character of their origin is well established. (Morrison, 1997, p. 188)

But the project of Morrison should not be mistaken as a celebration of racial and cultural closure. She rather “reveals the extreme of this ex-centric ethnicity” (Hutcheon, 1988, p. 71) whose ideology she deconstructs. After all Leroy Jones and Larry Neal, in *Black Fire*, their anthology of nationalism, once defined the artist as a manipulator of “the collective myth of race” (Jones, 1971, p. 68). What is at stake here is the unifying character of the message which finally becomes selective and intolerant. Moreover, any form of manipulation, no matter the good reasons behind it, amounts to disloyalty toward the people being abused in this way. In fact, the people in Ruby exhibit some cultural habits that are very similar with those of the white people they have fled from. Those behaviors are reminiscent of the intolerant nature of the set of beliefs they have inherited from their ancestors. Ruby also has its myths, its ideological construct which is very similar to the ideas of the WASP (White Anglo-Saxon Protestants) based on racial pride and religious intolerance.

A new form of racial discrimination grounded in the idea of the purity of the black race is the order of the day. As the account of Patricia states it ; she herself is hated by the other members of the community for not being an 8-rock person. Going back to the origin of the foundation of the community, she traces their rejection of lighter skinned colored people to an event she refers to as the Disallowing, which is a rejection of black people first by whites and then by colored people supposed to be of their kindred.

In reaction to this discrimination, an unwritten law stipulates that the people should only marry 8-rock or “...Blue-black people, tall and graceful...” (Morrison, 1997, p. 195). The very fact that in their genealogy they allude to their ancestors not as former slaves but as skillful men or even as statesmen shows how proud they are about their forefathers who have cautiously avoided any white influence. Not only had they exiled themselves from white towns and avoided other colored towns as a plague, but also they

were proud that “none of their women had ever worked in a white man’s kitchen or nursed a white child” (Morrison, 1997, p. 99). This conduct is nothing less than another form of exclusionism from those people who consider blood mixing as a sign of debasement and adulteration of their race : a fact that clearly amounts to strong essentialism and closure. If the project of *Ruby* is to steer clear from the corrupted influence of white civilization, then it is the celebration of African-American thought as the basis for a counter-culture, a choice for which Morrison does not vote.

2. Challenging the unifying coherence of African-American thought

Akin to all kinds of literary expressions, African-American literature has established its own tradition grounded in political revendication. Social considerations are so important in this literature and mostly in the novel that James Baldwin once lamented their reductive effect in an essay entitled “Everyone’s Protest Novel” (Baldwin, 1998). Unlike Baldwin’s conclusions which sound like a quip in the face of the sublimation of the political content, Toni Morrison’s political satire questions the ideological construct of the protest tradition, as her novel contradicts commonly held assumptions about the African-American novel. Though *Paradise* is indebted to African-American novel, with which it maintains close ties through the intertextual references that permeate it, Morrison points at the fragmentation of African-American thought. Her dismissal of closure is further evidenced by the inclusion of other topics than the classical black issue. The most conspicuous one is the condition of women as oppressed people.

2.1 The imperialism of patriarchy

The provisional character of Morrison’s writing style in the present book notwithstanding, her decision to start the story with an event that is normally found at the end in the sequence of events, once the timeline is reconstructed and restored, suggests the place she gives to the status of women in the story of this all-black town. The founders of *Ruby* may have some legitimacy and some good reasons for the exile that brought them to their new abode, but this should not justify their sexism and its drawbacks on the womenfolk. *Ruby* is certainly not a paradise for them.

Feminist critic Bell Hooks once expressed the patriarchy of the black community as a fact with much insight, showing how crucial it is to voice the untold agony of the oppressed African-American women whose predicament is concealed by the overall issue of racism suffered by the community at large. Tracing back the problem of the misrepresentation of black women, she points an accusing finger to black elites :

Black leaders, male and female, have been unwilling to acknowledge black sexist oppression of black women because they do not want to acknowledge that racism is not the only oppressive force in our lives. Nor do they wish to complicate efforts to resist racism by acknowledging that black men can be victimized but at the same time act as sexist oppressors of black women. Consequently, there is little acknowledgement of sexist oppression in black male/female relationships as a serious problem (Hooks, 1982, p. 88).

According to postmodernist thought, any ideological construct, whether it is a counter discourse like African-American thought at large or the political ideas of the Black Power movement in particular, is a metanarrative which can definitely be subject to criticism by reason of its contradictions and its authoritarian nature. Bell Hooks is right in underlying the manipulative force behind the anti-racist thought as she comes to the conclusion that it willingly ignores the sexism of some black men. And the sad story of the men of Ruby whose “power to control was out of control” and who lose any legitimacy by reason of the violence orchestrated against the defenseless women of the Covert serves should awaken the black leadership to acknowledge the reality of this oppression.

So proud of their religious uprightness and the success Ruby, its sexist men wanting to guard it against any corruption whatsoever, they loath the nearby Convent for two main reasons. First, the Convent which was initially the house of an embezzler appears as an emblem of depravity. Secondly, it now hosted some Roman Catholic nuns, people who are not of the “like precious faith”. The so called destruction that looms over Ruby stems from a misogyny fostered by religious hatred and superstition, which incite the people to accuse the women of the Convent of all kinds of evil, witchcraft, untoward sexual practices that supposedly undermines the divine grace covering their town. The common factor that has brought them together is their womanhood and all the challenges associated to it. Yet, they seem so dangerous to the men of Ruby who have decided to attack the Covert and wage war against these innocent women. The reality about the Covert is that it now serves as a haven for some women of diverse horizons who have ended up there after being battered by the violence of their respective patriarchal families like Mavis who is made to have a very low esteem of herself by her husband Frank : “Frank was right. From the beginning he had been absolutely right about her : she was the dumbest bitch on the planet...” (Morrison, 1997, p. 37).

Born out of the desire to end racial injustice, Ruby has not succeeded in stopping all kinds of unfair treatments as evidenced by the oppression undergone by women “whose identity rested on the men they married...” (Morrison, 1997, p. 187). This seemingly inconsequential remark made by Patricia brings to the fore Morrison’s feminist thought which cannot be delved into in the space of a paragraph. Howbeit, the distinctive voice of the African-American woman is heard as the book gives preeminence to woman characters. Since most of the scenes in the novel, even those involving men are recounted through the perspective of women characters ; their representation of male characters reveals that masculinity is often depicted in a derogatory way, as a sign of the rebellion of the women against a strictly patriarchal world.

All the women that Mavis takes in her car in her flight from the violence of her manipulative husband, irrespective of their race, have their existence being described in the same way, as being “...sad, scary, all wrong.” Even worse and sad was the fact that they cannot depend on the protection of men since “...cops were pigs, men rats, boys assholes” (Morrison, 1997, p. 33). Like Billie Delia, the vision of those living in Ruby is that of a “backward noplac ruled by men whose power to control was out of

control..." (Morrison, 1997, p. 308). The problem with the project of Ruby is that the ethnicism that has encouraged its existence is a totalizing idea that ignores differences and diversities within the African-American community, with its naïve binary oppositions between whites and blacks.

2.2 The inherent value of irreconcilable views

One of the merits of Morrison's fiction is to restate the complexity of life within the black community, not only by shedding light on gender issues as seen above, but also by focusing on religious and political dissensions. The noticeable divergence among the citizen of Ruby is rooted in the way characters are depicted. As many as those figures supposed to give life to the story may be, there is no sense of community among them. This feeling is enhanced by the absence of a coherent and unifying plot which could have engaged them in a unity of action. Unlike the founders of the town who has embarked on the common adventure of settling in a place void of white racism in order to ensure a better future for their families, nothing could now be designated as the unifying factor holding the community together. Thus, the distribution of roles and responsibilities among the characters do not follow the strictly hierarchical tradition as there is no figures rising to the position of leader in the community.

Certainly, conscious of the need of communality and eager to instill the sense of belonging to all the citizens, the pioneers of the all-black town project knew the place a common symbol like the Covent could play in shaping the mind of younger generations. Haven, the first colony they had established before moving to Ruby when it got corrupted by white influence had an Oven, as did Ruby. This place that serves for water baptism ceremonies is really supposed to stand as a unifying force, a cleansing agent for an inward-looking community whose ambition is to protect itself from some external malevolence. Eighty years after its erection, it has still retained its value in the eyes of all the people in Ruby, old and young, but time have done its work and some divergences have surfaced about its history (Morrison, 1997, p. 85). In fact, beyond external dangers like white influence or the corrupting effect of the Covent women, the people have to face the defiance of the younger generation.

Despite the relative prosperity and tranquility of their town, young people, those who lived during the 1970s could not ignore the Civil Right movements which were a matter of considerable controversy all over the country. Clearly opposed to the isolationism of their parents, they are now willing to offer their own contribution to the fight. Infuriated by the status quo after the murder of Dr King, despite the laws introduced and the commitments taken which were merely decorative and inconsequential for them, they are willing to opt for the violence of the Black Panthers (Morrison, 1997, p. 117). The fist painted on the Oven, which older people consider as an act of profanation, visibly expresses their desire for change. The youth even go further in wanting to change the inscription on the Oven that reads "Beware the furrows of his brow" into "Be the furrows of his brow" (Morrison, 1997, p. 87), a message that clearly indicates their first

for revenge. Apparently, the Oven is intended to solidify the feeble link that exists among these people who have “irreconcilable differences” (Morrison, 1997, p. 9).

Thus, the figure of Patricia is very interesting as a character not only for the nature of her profession and her colored background but also because she does not believe in the legitimacy of the Ruby project. As a colored woman living in an 8-rock town, and having frequently been made to feel like she is out of place, her vision of the community can be considered as relevant as it gives a balanced assessment of the common beliefs and behaviors of the people. As a teacher, she is the one that should inculcate to younger generations, the tenets which represent the soul of the community. Her refusal to lead her students to be acquainted with their African origin by teaching them African civilization and African values is an indication that she does not believe in Afro-centrism. Not mindful of the judgmental reaction of Reverend Misner who disagrees with her lack of nationalism as far as her African-American identity is concerned, the character of Patricia is an expression of a criticism against the essentialist tone of Afro-centrism as it is obviously not the panacea for all forms of injustice like the sexism of this strictly patriarchal community.

Furthermore, under the cover of religious piety lie untold contradictions of congregational pride, hypocrisy, infidelity and immorality as shown with the wedding ceremony accounted through the perspective of Divine (Morrison, 1997, pp. 146-147). This marriage is clearly a mere cover up that fails in concealing the above contradictions. How can this union be the celebration of love between two adults or even between two families as Reverend Pulliam think it is when the bridegroom has not recovered from the love he has for another girl he had wished to marry ? Is it not mere pretense when the bride still covets another man in her heart ? Even the preaching is the right excuse found by the religious officer to settle his accounts with those who have offended him.

If the project can be considered as a failure, the reason according to Reverend Misner, who can be considered as an impartial judge, being a stranger in the community, is that the celebration of blackness against the backdrop of an empty triumphalism cannot excuse the injustice and discrepancies that are thriving. Being as intolerant towards women and people of other races, colors and religion as the predominant center it is trying to flee, it ends up in establishing a new center, a result that is at the antipodes of what the thinkers and writers of postmodernism believe in as rightly stated by Linda Hutcheon :

Postmodernist discourses—either those by women, Afro-Americans, natives, ethnics, gays, and so on, or those provoked by their stands—try to avoid the trap of reversing and valorizing the other, of making the margin into a center, a move that many have seen as a danger for deconstruction’s privileging of writing and absence over speech and presence or for some feminisms’ gynocentralizing of a monolithic concept of Woman as other than Man. (Hutcheon, 1988, p. 65)

Assaulting the innocent and defenseless women of the Convent is as intolerable as the neglect of the men for their fatherly responsibilities as well as their lack of sympathy for their own women. The project fails as it is highly indebted to the white supremacist theories it intends to invalidate. Its inadequacy comes from duplicating the inconsistencies of the dominant culture it challenges.

Conclusion

Believed to be based on a monolithic body of doctrines, by reason of its ethnicity and its overtly political character, African-American literature, as evidenced in Toni Morrison's fiction, rather fascinates by its heterogeneity. Although she has remained faithful to her community, by giving a conspicuous place to racial considerations, the beauty of her aesthetic resides in its postmodernist influences. *Paradise*, with the failure of its project of an all-black town, appears as her contribution to the debate over the right position to be adopted by the black minority, in relation to their experience as Americans. While invalidating racial closure as an answer for their social exclusion, because it duplicates the mistakes of the grand narrative it pretends to amend namely by reason of its intolerant dispositions, she has had the merit of shedding light on the inherent value of differences. As the heterogeneity of her novel cannot be restricted to the topics dealt with in this analysis, further studies indebted to structuralism could give a close attention to Morrison's formal experimentation.

References

- Allen, G. 2000. *Intertextuality*, New York : Routledge.
- Asante, M. K. and A. Mazama. 2005. *Encyclopedia of Black Studies*, London : Sage Publications.
- Baldwin, J. 1998. *Collected Essays*, New York : The Library of America,
- Douglas, M. and N. Denton. 1993. *American Apartheid : Segregation and the Making of an Underclass*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts.
- Heike, P. 2014. *The Myths that Made America*, Bielefeld : Transcript Verlag.
- Hooks, B. 1981. *Ain't I a Woman : Black Women and Feminism*, London : Pluto Press
- Hutcheon, Linda. 1988. *A Poetics of Postmodernism*, New York : Routledge.
- Leroy J. and L. Neal. 1973. *Black Fire : An Anthology of Afro-American Writing*, New York : William Morrow.
- Morrison, T. 1997. *Paradise*, New York, Vintage.
- Samuels, W. D. 2007. *Encyclopedia of African-American Literature*, New York : Facts on File.
- Quinn, E. 2006. *A Dictionary of Literary and Thematic Terms*, New York : Facts on File.

SEKOU TOURE DANS *LES ÉCAILLES DU CIEL* DE T. MONENEMBO ET *EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES* D'A. KOUROUMA OU LA STIGMATISATION ROMANCISÉE D'UNE REVOLUTION GACHÉE

Kouakou Léon KOBENAN

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

kouakouleonkobenan@gmail.com

Résumé

Dans leurs romans *Les écailles du ciel* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*, le Guinéen Tierno Monénembo et l'Ivoirien Ahmadou Kourouma évoquent le premier président guinéen, Ahmed Sékou Touré et le régime dictatorial qu'il a instauré de 1958 à 1984, l'année de sa mort. Cet article révèle la manière dont cet homme politique est négativement représenté dans ces deux romans. S'appuyant sur ce corpus et sur des témoignages réels, l'article montre comment Sékou Touré a dévoyé, par ses agissements, la révolution politico-économique entamée lors de l'indépendance de la Guinée, trahissant ainsi ses promesses ainsi que ceux qui ont placé leur espoir en lui.

Mots-clés : Mégalomanie, Assassinats, Dictature, Trahison, Crise économique, Désillusion

Abstract

In their novels *Les écailles du ciel* and *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Guinean Tierno Monénembo and Ivorian Ahmadou Kourouma evoke the first Guinean president, Ahmed Sékou Touré and the dictatorial regime he established from 1958 to 1984, the year of his death. The following article shows how this politician is negatively depicted in those novels. Based on that corpus and on real testimonies, it reveals how, by his bad actions, Sékou Touré ruined the political-economic revolution started when Guinea became independent, thus betraying his promises as well as all the people who placed their hope in him.

Keywords : Megalomania, Murders, Dictatorship, Treason, Economic Crisis, Disillusion

Introduction

Ahmed Sékou Touré (1922-1984) fut le premier président de la Guinée-Conakry. Son refus de la Communauté française proposée aux Africains par le général de Gaulle en 1958, lui valut d'être unanimement célébré. Pour tous les Guinéens grisés par ses promesses de liberté et de bonheur, l'avenir s'annonçait sous les meilleurs auspices. Les nombreuses décennies de souffrances multiformes causées par la colonisation française allaient, pensaient-ils, faire place à une période de prospérité et de bonheur. Cependant, seulement deux années plus tard, les Guinéens et de nombreux Africains avaient commencé à perdre leurs illusions, à cause de l'instauration par ce dernier d'un régime qualifié de totalitaire. Envolées étaient cette foi qu'il insufflait dans ses propos, tout comme la radieuse promesse d'une Afrique florissante. Du fait de sa singularité, cette gouvernance a provoqué de nombreux débats et suscité la parution de nombreuses publications médiatiques et historiques. Dans leurs romans *Les écailles du ciel* (1986) et *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998), Tierno Monénembo et Ahmadou Kourouma évoquent également cette époque sombre. À travers ces récits romanesques et suivant leur sensibilité d'écrivains, ils se penchent, à leur tour, sur la politique de Sékou Touré. Cette réalité suscite la question suivante. Comment, au prisme de leurs facultés artistiques, Tierno Monénembo et Ahmadou Kourouma représentent-ils ce dirigeant et la

période trouble de l'histoire guinéenne qu'il a autant marqué ? L'hypothèse qu'on peut retenir, avant tout, est que dans ces romans où il est respectivement surnommé Ndourou-Wembêdo (alias L'homme en blanc) et Nkoutigui Fondio, Sékou Touré est encore dépeint par ces écrivains sous les traits d'un terrible potentat dévoyé à la gouvernance politique et socio-économique calamiteuse.

L'analyse procédera préalablement par montrer l'intérêt d'intriquer le genre romanesque à l'histoire ainsi que l'historicité des faits narrés dans les deux romans. Elle s'attachera ensuite à mettre en relief la manière dont ils décrivent réellement le magistère de Sékou Touré. Cette étude dont l'objectif est de mieux appréhender le fonctionnement et les actions du régime de Sékou Touré sera étayée par des sources historiques et testimoniales diverses. Elle se réalisera concrètement sous la forme d'un interactif va-et-vient entre ces romans et l'histoire guinéenne, par le biais d'une mise en regard des agissements de Ndourou-Wembêdo et de Nkoutigui Fondio avec les actes malfaisants que les différents témoignages imputent à Sékou Touré. En procédant ainsi, nous espérons pouvoir doublement mettre en évidence le gouffre existant entre les espoirs suscités par ce personnage et la brutalité de son régime ainsi que l'impact négatif de sa politique sur le développement socio-économique de la Guinée. Obsédées par sa facette fictionnelle, certaines personnes doutent que le roman puisse crédiblement saisir l'Histoire qu'elles considèrent comme relevant du factuel. Cependant, comme nous allons le voir, ce genre littéraire peut valablement appréhender le passé.

I. L'histoire romancisée : sa portée générale et sa dimension dans le corpus

Avant de montrer l'historicité des événements de *Les écailles du ciel* et d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* sur lesquels portera l'étude, il importe de relever certaines limites de l'histoire perçue comme étude « objective » du passé, ainsi que le rôle primordial que peut assumer le roman, en tant que possible moyen de compréhension de l'Histoire.

I.I. La pertinence de la romancisation de l'Histoire

À l'instar de l'intrigue romanesque, l'Histoire est toujours narrée ou mise par écrit sous forme de récit. Cependant, pour certains, l'homologie s'arrête là. Au traité d'histoire qualifié de « scientifique » et paré de termes confortants tels qu'« authenticité », « vérité » et « fiabilité », est opposé le roman, affublé d'attributs dépréciatifs liés au faux et à l'erreur, auxquels bien d'esprits associent, -par méconnaissance ou par simplisme-, le mot « fiction » et ses dérivés. Dans cette déconsidération figurent des historiens qui, « parfois exagérément sévères à l'égard de la littérature [qu'ils considèrent] comme si elle était sans pertinence ou indécente, [lui font] le reproche de fantaisie, de vandalisme [et] d'irresponsabilité » (L. Guissard, 1990, p.7).

Pourtant, malgré ses repères chronologiques et en dehors même de toute intention falsificatrice, le traité d'histoire ne saurait prétendre qu'à une objectivité relative, à cause du caractère *révolu* des faits évoqués. À moins de s'appuyer sur des sources testimoniales vraiment sûres, pour tout historien, la relation du passé est toujours le produit d'une conjecturelle reconstitution *in absentia*. De plus, il faudrait être particulièrement prudent quand le passé évoqué est lointain et/ou provient de sources officielles comme certains récits hiéroglyphiques de l'Égypte antique. Ces récits constituent souvent les sources majeures d'étude de cette époque parce qu'ils étaient les seuls qui avaient été autorisés. Ostentatoirement placardés au frontispice et/ou à l'intérieur de monuments tels que les spéos, les pyramides et les caveaux royaux, leur historicité est peu contestée malgré le fait qu'ils émanent généralement de scribes, ces chroniqueurs officiels qui étaient suggestionnés *de facto* par le Pharaon régnant. On comprend donc pourquoi aujourd'hui, de nombreux scientifiques, dont des anthropologues et des historiens, s'en défient de plus en plus, préférant passer au crible les histoires hiéroglyphées dont se gargarisent bien d'historiographes. Usant de nouveaux moyens d'investigation et de techniques de pointe, ils s'efforcent de percevoir, derrière l'histoire officielle, les vraies réalités du passé.

Ce type d'« histoire » controuvée par les dirigeants de l'Égypte antique est le même qui, selon Monénembo, « prévaut en Afrique [du fait que] c'est ceux qui tiennent le pays qui font l'histoire » (E. Costero et M. Keïta, 2010, p. 313). Cette manipulation n'est pas une exception africaine, puisque partout, comme le répète Monénembo, « [c]'est celui qui est au pouvoir qui fait l'histoire » (*Idem*, p. 313). En outre, dans la mesure où il sera toujours contraint de recourir à son imagination pour combler maints « blancs » (non-dits, silences ou incertitudes) dans l'évocation du passé, les conclusions du plus méticuleux historien contiendront, inévitablement, une certaine part de conjectures. G. Duby (cité par L. Guissard, 1990, pp. 4, 5) traduit ainsi cette réalité : « Imaginons. C'est ce que sont toujours obligés de faire les historiens. Les traces que laisse le quotidien de la vie sont légèrement discontinues ; elles sont rarissimes... L'Europe de l'an Mil ; il faut donc l'imaginer ». C'est partant de cette constatation que L. Guissard (*idem*, pp. 4, 5) conclut qu'« il y a, au bout de toute enquête sur les hommes et les faits, l'utopie de la vérité historique ».

L'Histoire est une matière inerte constituée d'événements disparus qui, généralement, ne font surface que lors de cours d'histoire ou de la lecture d'ouvrages d'histoire. Cependant, ces événements restent « froids ». Par contre, lorsqu'elle est romancisée, l'Histoire est revivifiée par la création de décorums et de cadres spatio-temporels assortis à ses différentes époques. En plus de la rendre vivante, le roman permet ainsi de l'humaniser en restituant derrière les faits passés leurs causes profondes. Car, fors l'histoire géologique, « les choses qui sont arrivées [...] sont l'œuvre d'agents semblables à nous ; les événements historiques [étant] ce que des êtres agissants font arriver ou subissent » (P. Ricoeur, 1983, p.139). En effet, à la base de toutes les actions humaines, -celles « banales » du quotidien comme celles (devenues) « historiques » tels que les bouleversements géopolitiques-, ont toujours préexisté des desseins, grands ou vils. Ainsi,

au lieu de la fade évocation que les traités d'histoire font des événements passés, le roman historique, -pour s'être impertinemment insinué et fureté dans leurs moindres zones d'ombre et arcanes-, se rend apte à restituer de manière colorée et vivante les faits avérés et à rendre vraisemblables le sous-jacent ou le sibyllin qui les auraient possiblement suscités ou mus. Comme le dit G. Gengembre (2010, p. 370), le « roman se donne donc comme un leurre pour piéger l'histoire, la rendre vivante et compréhensible ».

Corrélativement à ce qui précède, il est possible d'affirmer que si l'histoire (discipline) reconstitue l'histoire, la littérature, elle, la ranime. L'histoire romancisée est ainsi porteuse de significations et donatrice de leçons, tout comme l'histoire-discipline scientifique. Car, par-delà leurs moyens propres, les deux phénomènes ont la même visée téléologique : parvenir à une meilleure appréhension de l'Homme à travers son passé. C'est cette réalité que résume bien G. Santayana dans sa formule devenue célèbre : « Ceux qui ne peuvent se souvenir du passé sont condamnés à le répéter » (cité par F. Zézégou, 2016). En effet, que gagnent les historiens à déployer des efforts pour reconstituer le passé, si ce n'est de chercher à cerner les ressorts des actions humaines révolues, en vue d'en tirer des leçons pour le présent ? C'est cet objectif, entre autres, qui a poussé les deux auteurs à écrire ces romans qui, en surplus, ont l'intérêt d'être des témoignages directs de l'époque évoquée.

I.2. Une romancisation crédible de l'histoire de la Guinée sous Sékou Touré

Le corpus met en exergue de nombreuses pratiques magico-religieuses ainsi qu'une profusion d'êtres et de phénomènes surnaturels. Par exemple, dans *Les écailles du ciel*, lors de la bataille épique du roi Fargnitéré contre l'envahisseur français, « le cadre spatio-temporel précédant les heurts était baigné d'un halo prodigieux » (L. Kobenan, 2018, p. 5). Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, avant de pouvoir abattre de dangereuses bêtes fabuleuses détentrices de sortilèges magiques, Koyaga, l'un des personnages, a dû recourir à de nombreux avatars (EAVBS, pp. 69-75)⁸⁵. Au regard de ces caractéristiques singulières, il apparaît légitime de se demander, si réellement, les deux romans restituent fidèlement l'histoire réelle.

Dans le corpus, les faits historiques les plus éloignés réfèrent aux guerres de conquête françaises en Afrique occidentale, vers la fin du XIX^e siècle. Ceux liés à Sékou Touré renvoient à des événements situés entre 1958 et 1984. Si, aujourd'hui, ces faits relèvent de « l'histoire passée », à l'époque, ils faisaient partie du quotidien des deux auteurs. Monénembo avait 11 ans lorsque Sékou Touré accède au pouvoir en 1958. Un quart de siècle durant, lui et d'autres Guinéens vont subir son joug. En 1969, par exemple, « pour échapper aux tueurs de Sékou Touré, [il a] dû, à 22 ans, marcher 150 km pour rejoindre le Sénégal » (T. Monénembo, 2020). Pour blâmer Sékou Touré, il a écrit *Les écailles du ciel*. Bien que publié en 1986 (deux années après sa mort survenue en 1984), ce roman a

⁸⁵ Dans l'étude, parfois les références aux romans ne mentionneront que les initiales (LEC pour *Les écailles du ciel* et EAVBS pour *En attendant le vote des bêtes sauvages*), suivies du numéro de la page.

été composé du vivant de ce dernier, entre mars 1980 et décembre 1981 (LEC, p. 193). Estimant qu'en Guinée, l'histoire a été falsifiée par des personnages tels que Sékou Touré, qui depuis 1958, « ont créé l'historiographie nationale en fonction d'eux-mêmes » (E. Costero et M. Keïta, 2010, p. 314), il s'est décidé de la réécrire. Ce recadrage s'impose d'autant que, selon lui, l'Histoire est une réalité inévitable : « L'histoire est là. L'histoire est un sujet inévitable pour les romanciers. Ou on l'exploite, ou on la refoule, ou on la renie, ou on s'en moque. En tout cas, elle est là, et elle est au cœur de la littérature » (A. Faivre et V. Marin la Meslée, 2017).

Il en va de même pour Kourouma. Né en 1927 en Côte d'Ivoire, un pays limitrophe de la Guinée, il avait presque le même âge que Sékou Touré et était aussi bien au fait de tous les agissements de ce dirigeant. Il a écrit *En attendant le vote des bêtes sauvages*, en 1998, à partir de faits vécus ou entendus du vivant de Sékou Touré et d'autres chefs d'États africains de l'époque (tels que Houphouët-Boigny, Mobutu, Hassan II et Bokassa) qu'il condamne tout autant. Dans un entretien (B. Magnier, 1987), il a affirmé qu'il assignait à sa plume une fonction testimoniale et militante, du fait que selon lui, il n'existe pas en Afrique « une presse qui joue un rôle critique [comme] *Le Canard enchaîné* » en France. Pour lui, face aux régimes dictatoriaux, l'écrivain « passe pour un lâche, un amuseur de foire quand [il] parle de tout sauf de ce qui préoccupe [ses] lecteurs » (*idem*). Il est donc obligé de se transformer en journaliste-écrivain afin de combattre la corruption et l'injustice sur le continent africain.

Ayant été des témoins oculaires des actions de Sékou Touré durant tout son magistère (1958-1984), les deux écrivains n'ont donc pas eu besoin de compulsier des documents historiques. Leurs récits, bien que fictionnalisés, reposent sur des événements vécus, vus ou entendus « en temps réel », soit directement, soit par l'intermédiaire des médias. Car, à l'époque, du fait de ses excentricités et des nombreux assassinats commis par son régime, ce dirigeant était sous les feux de la rampe. Les deux romans peuvent donc être regardés comme des « reportages romancisés » de la Guinée sous Sékou Touré.

Dans le corpus, les dirigeants indexés sont Ndourou-Wembêdo et Nkoutigui Fondio, respectivement dans *Les écailles du ciel* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Ils sont bel et bien les pseudonymes de Sékou Touré. La meilleure preuve de l'historicité de ces deux personnages est que les faits les concernant évoquent – à l'instar des sources historiques et des propos de nombreux témoins oculaires-, les traits marquants de la personnalité de Sékou Touré, de son ascension politique et de sa gestion politique, économique et sociale de la Guinée.

2. La trahison de Sékou Touré

Trahir présuppose d'avoir délaissé une cause considérée comme juste ou noble pour s'engager sur une voie opposée, au profit de desseins égoïstes ou vils. C'est dans cette logique qu'avant d'évoquer les aspects de la politique de Sékou Touré anathématisés par les auteurs, il importe de considérer ses premières actions politiques qui sont unanimement saluées.

2. 1. Le « non » historique de Sékou Touré et son aura internationale

Certains observateurs minimisent l'importance de Sékou Touré dans les événements qui ont conduit la Guinée à l'indépendance, en septembre 1958. Ils affirment qu'au départ, il était plutôt favorable au projet de Communauté française du général de Gaulle qui proposait aux colonies françaises d'Afrique noire une relative autonomie. Ils le considèrent, à l'instar de G. Migani (2012, p. 262), comme un tergiverseur qui a rallié tardivement le camp indépendantiste :

La crainte de se trouver désavoué par une partie importante de la population guinéenne favorable à l'indépendance (jeunesse, syndicats, paysans, organisations des femmes) a certainement eu un poids décisif dans cette décision. Le 14 septembre, le PDG [son parti politique] donne formellement l'indication de voter de manière négative au référendum.

Même s'il est vrai que Sékou Touré avait rejoint le camp du « non » ultérieurement, il ne faudrait, cependant pas conclure qu'il a moindrement pesé sur le rejet de la Communauté française de de Gaulle. La fougue qui l'a caractérisé à cette époque cruciale révèle bien qu'il n'était pas un arriviste. C'est lui qui a opposé, à Conakry le 25 août 1958, un refus audacieux à l'homme du 18 juin. Contraint par les événements ou pas, l'Histoire a retenu que ce fut par *la voix de Sékou Touré* que ce « non » célébrissime a été proféré ; ce « non » devenu légendaire avec sa fameuse formule « Nous préférons la pauvreté dans la liberté à la richesse dans l'esclavage ». D'ailleurs, c'est ce point de vue que privilégient Monénembo et Kourouma dans les extraits suivants, où ses pendants textuels se révèlent être des anticolonialistes convaincus.

[Ndourou-Wembido et ses camarades de lutte essaimèrent la ville] de papiers jaune sale et racornis [...] signés d'un "P.I.". Ce sigle qui semblait signifier le Parti de l'Indépendance ne demandait rien de moins que le renvoi des Blancs à leurs neiges fumantes et l'instauration pour la négraille d'une république comme une autre, sans colon, sans fouet, sans emprisonnement arbitraire ; une république de tout son long couchée dans le lit de la justice, sans En-haut ni En-bas » (LEC, p. 127).

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (p.164), l'aspiration indépendantiste de Sékou Touré est mise en relief, de manière exaltée, à travers la voix de sa figure diégétique : « L'homme en blanc [...] hurla, devant l'univers et en face du chef général de Gaulle un non catégorique. Non à la communauté ! Non à la France ! Non au néocolonialisme ! L'homme en blanc préférait [...] la pauvreté dans la liberté à l'opulence dans la soumission ».

Le « non » légendaire proféré, la Guinée et son leader deviennent le point de mire des panafricanistes et des anti-impérialistes de tous les continents. Il est accueilli avec déférence par les grandes puissances : les États-Unis, l'Allemagne Fédérale, l'Union soviétique et la Chine. De partout affluent de nombreux intellectuels dont des Antillais qui « avaient traversé l'océan pour aider de leur compétence le jeune État qui en avait grand besoin » (M. Condé, 2016, Partie I, chap. V). Américains et Européens, tant de l'Est que de l'Ouest, tels les Suisses dont parle P. Jeanneret (2005, p. 68), rallient aussi la Guinée. Tout ce flot enthousiaste est venu s'ajouter aux Français, qui, ayant désobéi au

boycottage décidé par Paris, ont préféré rester en Guinée. Sékou Touré révèle fièrement ce fait dans les propos suivants : « Et j'ai l'avantage et la joie de dire que de nombreux Français sont restés. Ils nous ont fait confiance. Ils sont encore dans le pays. Ils coopèrent au développement économique et social de notre pays » (B. Brunet-La Ruche, 1963).

La ruée d'intellectuels vers la Guinée est mise en évidence dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (p.164), à travers l'appel de Nkoutigui à l'intelligentsia diasporique noire : « [II] termina son discours par un appel grave et pathétique à tous les intellectuels noirs. Ils étaient tous invités à le rejoindre dans la capitale de la République des Monts pour bâtir le premier État africain vraiment indépendant de l'Afrique de l'Ouest et venger l'empereur Samory ». Cette invite ne fut pas vaine. Elle poussa aussitôt Maclédio, l'un des personnages du roman à accourir de la France où il préparait une thèse, pour venir se mettre à son service. Et il n'était pas le seul dans ce cas, car comme le souligne encore le narrateur, « le despote recevait chaque jour de similaires témoignages d'admiration, de sympathie et de soumission » (EAVBS, pp. 164-165) !

Après le « non » de Sékou Touré, chacun s'est plu à penser que sous l'autorité de ce leader charismatique, ce « fils chéri de l'Afrique, comme il aim[ait] se faire surnommer » (B. Kaké, 1987, p.190), la Guinée connaîtrait des lendemains meilleurs. Au contraire, il va décevoir tous qui espéraient voir ce pays devenir prospère, d'abord, par sa politique économique piteuse.

2. 2. Une politique économique et sociale désastreuse

Le retrait brutal de l'assistance technique et financière française impacte négativement la jeune économie guinéenne. Sékou Touré réagit, entre autres, par l'instauration d'une politique économique orientée. Le gouvernement, « conseillé par les experts des pays de l'Est [...] se lance dans une politique de nationalisations tous azimuts » (M. Jeanjean, 2005, chap. VIII). L'État, en outre, exerce une mainmise sur le commerce. Il va jusqu'à s'immiscer dans le marché du détail et à le régenter. Les entreprises d'État censées animer l'économie et tous les secteurs d'activités sont plombées par les effectifs pléthoriques engagés, le plus souvent, par népotisme que suivant des critères de compétence. C'est le cas d'Amara Touré, demi-frère de Sékou Touré, qui bien qu'étant « [a]nalphabète, [avait été] classé dans le corps des ingénieurs agronomes [pour] pouvoir émarger largement au budget de l'État » (B. Kaké, 1987, p.168). Ses « titres de gloire [étaient] la confiscation des terres des autres et l'exploitation des paysans » (M. Jeanjean, 2005, chap. IV). Dans le même ordre d'idées, on peut aussi citer Mamourou Touré, un cousin paternel, qui d'« [a]pprenti mécanicien et à l'occasion vendeur de journaux [...] [était] successivement [devenu] consul, conseiller culturel à Paris, ambassadeur en Yougoslavie, gouverneur de région à Gueckédougou puis ambassadeur à Rome » (B. Kaké, 1987, p.168).

Du fait de ces erreurs, de graves difficultés apparurent bien vite. Ces bévues, conjuguées au dirigisme politique, social et commercial firent sombrer l'économie. Tandis que la police économique traquait les honnêtes gens, les proches du président et les dignitaires du régime coulaient une existence insouciant dans les somptueuses demeures érigées avec les millions soustraits des caisses de l'État et/ou par la corruption. Le système bancaire était également sinistré, car depuis l'adoption de la loi-cadre du 8 novembre 1964 qui proscrivait le commerce et les prêts privés, ce secteur était régenté par la présidence, au mépris des règles de gestion économique. Pire dans cette nouvelle donne où l'« État [était] propriétaire des banques et le principal, sinon, le seul client [profitant jusqu'à] 80% des prêts consentis [...], seul l'entourage du président bénéfici[ait] de [...] prêts » (D. Mengue-M'Engouang, 2017, p.86). Pendant ce temps, le « commun des Guinéens [était] condamné [...] aux files d'attente interminables devant les magasins pour obtenir quelques denrées de première nécessité, car le pays, plus que jamais, s'enfon[çait] dans la pénurie généralisée » (B. Kaké, 1987, pp.122-123). La population tomba alors dans le dénuement total ; une misère qu'évoque *Les écailles du ciel* (p.146) :

Progressivement, les marchés s'étaient appauvris. Le prix du riz avait atteint des proportions inquiétantes, frappant en premier lieu et paradoxalement les Bas-Fonds qui attendaient tout d'une indépendance pour laquelle ils avaient tant sué. Peu de choses avait été construit depuis cette date historique [...]. Le rare héritage colonial commençait à se délabrer faute de soins : les édifices publics, les rues, les installations électriques, les canalisations d'eau, les égouts, etc. Comme grignotée par une armée de termites, Djimméyabé [la capitale] s'effritait ostensiblement.

L'économie n'ayant pu être redressée, la crise perdura et s'accentua. Dans un système d'économie collectiviste, tous les efforts, en principe, sont conjugués en vue de produire pour la communauté. Pourtant, le constat était qu'en dépit de ses prétentions « socialistes », le régime ne parvenait pas à satisfaire les besoins alimentaires du pays, puisque les réformes agricoles étaient une « caricature du système collectiviste » (A. Cheneau-Loquay, 1989, p. 43) pratiqué dans les pays de l'Est. Pire, Sékou Touré s'employa à bloquer les initiatives privées qui pouvaient doper l'agriculture et l'économie. C'est ainsi que la production agricole périlclita. La chute vertigineuse de la production de riz, l'aliment principal des Guinéens, en donne une idée. De « 282.700 tonnes en 1957, - veille de l'indépendance-, [elle dégringola] à moins de 30 000 tonnes » (B. Kaké, 1987, p.182) quelque vingt années après. Par conséquent, en Guinée, la nourriture fut rationnée, comme en temps de guerre :

Les cartes mensuelles de rationnement, appelées pudiquement cartes de dotation, limitent à 4 kilos de riz, un quart de litre d'huile, une boîte de lait, la ration des fonctionnaires, pourtant les chouchous du régime. Les autres habitants doivent se contenter de la moitié de cette dotation [...]. Malgré le marché noir, la viande, la purée de tomate, la pomme de terre, l'oignon peuvent en effet disparaître des étalages pendant des mois (B. Kaké, 1987, p.182).

Les deux romans révèlent aussi qu'après l'indépendance, la situation sociale des Guinéens s'est dégradée ostensiblement. Par exemple, dans l'extrait suivant de *Les écailles du ciel* (p.158), Monénembo évoque encore cette incroyable extrême et persistante famine.

Dans ce décor de fin de guerre, la négraille évoluait à tâtons, rasait les murs comme une procession de zombies, s'éclaboussait de flaques d'eau [...] toute l'existence tendue vers une hypothétique poignée de riz. Car, en son inestimable sens politique, Ndourou-Wembido avait stratégiquement fait fermer les marchés, où, disait-il, des individus de plus en plus nombreux fomentaient des trahisons à voix basse et échafaudaient des complots au prix fort en feignant d'acheter du niébé. De sorte que, si l'on n'était pas au fait des artifices du marché noir, on ne trouvait aucune denrée et il ne restait plus qu'à tromper la faim avec des mangues vertes ou des fruits sauvages à moins de disputer aux rats les minces restes jetés dans les poubelles.

La population n'était pas que seulement affamée. Maints témoignages révèlent que les rares constructions et équipements techniques installés pendant la colonisation s'étaient abîmés. Selon D. Mengue-M'Engouang (2017, p. 87), « les principales infrastructures routières [s'étaient] dégradées et toutes les régions de Guinée [...] enclavées ». M. Jeanjean (2005, chap. VIII) affirme aussi que les « nombreux visiteurs et journalistes atterrissant à Conakry [avaient] constat[é] la dégradation de la ville, la pénurie alimentaire et le désenchantement de la population ». Une misère noire, à l'image de celle décrite dans *Les écailles du ciel* (p.150), avait tissé ses tentacules sur toute la capitale.

Le pays était devenu méconnaissable [...]. Djimméyabé n'avait plus figure de ville. Ses rues [...] ressemblaient à des sillons de labour avec leur gadoue rouge et leurs flaques d'eau bourbeuse. Ses maisons s'étaient lézardées, recouvertes d'une méchante couche de salissure. Ses jardins étaient tombés en friche. Ça et là, caracolaient de vieilles guimbardes aux pneus pleins de fissures et d'aspérités, des carrosseries si rocamboliques qu'on les eût crues destinées à quelque cirque préhistorique. Un terrible réveil avait succédé à l'euphorie.

Affamée, la population n'arrive pas, non plus, à se soigner dans ce pays « socialiste » où le minimum sanitaire devait, au moins, être assuré à la population. Au contraire, comme en témoigne B. Kaké (1987, p.182), « [l]a pénurie [était] telle qu'un malade [devait] se munir de tout le nécessaire avant d'entrer à l'hôpital, y compris d'une bassine d'eau ». À l'opposé, les proches du président ne vivaient pas comme les autres Guinéens. Dans *La vie sans fards*, M. Condé (2016, Partie I, chap. V), décrit, comme suit, l'écart abyssal qui existait entre les pontes du régime et le commun peuple, ainsi que l'existence sardanapalesque des premiers :

Alors que nous bringuebalions dans des autobus bondés et prêts à rendre l'âme, de rutilantes Mercedes à fanions nous dépassaient transportant des femmes harnachées, couvertes de bijoux, des hommes fumant avec ostentation des havanes bagués à leurs initiales. Alors que nous faisons la queue dans nos magasins d'État pour nous procurer quelques kilos de riz, dans des boutiques où tout se payait en devises, des privilégiés s'offraient du caviar, du foie gras, et des vins fins.

En septembre 1963, dans une interview accordée au magazine *Sept jours du monde*, Sékou Touré a déclaré que pour un pays, « le bien suprême, [est] la liberté et la dignité » (B. Brunet-La Ruche, 1963). Ces propos qui sont conformes à ceux qu'il avait l'habitude de tenir, continueront d'être l'une de ses ritournelles préférées. Pourtant, ses actes quotidiens révéleront, ainsi que nous allons le découvrir, que ces mots n'étaient que de simples belles paroles.

2.3. Sékou Touré, un mégalomane liberticide et sanguinaire

Grisé par l'aura que lui avaient déferé son discours mémorable et l'indépendance de la Guinée, « flatté par cette victoire et le prestige que lui conférait son rôle de leadership » (A. Barry, 2003, p.16), Sékou Touré bascula dans la mégalomanie. Ainsi que le stigmatise M. Condé (2016, Partie I, chap. V), il avait l'habitude de parader en voiture, dans le but de se faire ovationner :

À 17 h 30, le président [...] passait sur le front de mer, conduisant lui-même sa Mercedes 280 SL décapotée. Il était acclamé par les pêcheurs, abandonnant leurs filets sur le sable pour se bousculer au bord de la route. Apparemment, j'étais la seule à trouver navrant le contraste entre cet homme tout-puissant et les pauvres hères faméliques et haillonneux, ses sujets, qui l'applaudissaient.

Dans *Les écailles du ciel* (p.144), cette soif de gloriole est tournée en ridicule par Monénembo : « Ndourou-Wembêdo faisait de fréquentes apparitions dans une interminable procession de torpédos escortée par des Harley-Davidson. À l'ouïe des sirènes, les gens formaient spontanément une haie enthousiaste le long du passage du cortège ».

Sékou Touré estimait être le meilleur en tout. C'est la raison qui le motivait à s'impatroniser dans toutes les activités menées dans le pays. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (p.170), Nkoutigui, son pendant textuel se fait passer pour un expert dans des domaines aussi divers que le football, l'agriculture et la médecine. Malgré ses mœurs dissolues, il adore se faire passer pour le meilleur mari et pour un parangon de piété. Des témoignages tel que celui-ci (M. Jeanjean, 2005, Partie I, chap. III), montrent que Sékou Touré aimait, effectivement, se faire considérer comme un génie à l'érudition et à la sagesse incommensurables : « À la tribune, il [...] aborde toutes les questions idéologiques, politiques, économiques, culturelles, éducatives, diplomatiques et les expose jusque dans leur moindre détail. Son discours est la vérité proclamée. Il détient la solution vraie dans tous les domaines ». C'est ce travers que Monénembo a certainement voulu stigmatiser en (sur)nommant cet homme Ndourou-Wembêdo ; un nom qui, en peul signifie, entre autres, « L'homme arrogant », « L'homme présomptueux ». *Les écailles du ciel* (p.151) épinglent aussi ce défaut à travers la propension de Ndourou-Wembêdo à se faire passer pour une encyclopédie vivante dans ses discours-fleuves :

[II] partait dans de longues dissertations sur la paléontologie, l'ornithologie, l'héraldique, la topographie, l'histoire de la philosophie et le sport. Il parlait d'espace et de temps, de mnémotechnique. Il persiflait la maïeutique, démontait les mécanismes dangereux du syllogisme, s'en prenait à l'épistémologie et fulminait contre des individus aux noms étranges : Bouddha, le Christ, Soumangourou, Raspoutine, Shango, l'homme de Cro-Magnon, Mahomet, Hegel, Marx, tous comploteurs jusqu'aux os...

L'une des plus ridicules fatuités de Sékou Touré est visible dans l'habitude qu'a l'un de ses *alter ego* textuel de se prendre pour le « plus talentueux écrivain [et le] plus grand poète de son pays » (EAVBS, p.170). Atteint de « scribomanie » (B. Mouralis, 1987, p.75), c'est-à-dire d'un obsessionnel désir d'écrire, il est dépeint comme un plumitif qui ne réussit à pondre que d'insipides et barbant productions. Sa mégalomanie est si

exacerbée qu'il va jusqu'à instituer ses « quarante volumes » comme « les seuls [livres] à être lus, étudiés et commentés dans les écoles, instituts et universités de la République des Monts », son pays (EAVBS, p.170). Cependant, ses ouvrages ne sont reconnus « nulle part en dehors de la République des Monts comme un savoir » (EAVBS, p.178). Cette pratique vaniteuse est fréquemment stigmatisée dans *Les écailles du ciel*, à travers les pléthoriques discours de Ndourou-Wembôdo. Du fait que dans « la Guinée indépendante, tout [était] prétexte à discours et à festivités » (M. Jeanjean, 2005, Partie I, chap. III), il y avait toujours des manifestations auxquelles il fallait participer, en y écoutant obligatoirement ses péroraisons logorrhéiques que sont « ses discours de quatre à six heures » (F. Prau, 2008). Dans cet extrait, Monénembo souligne caustiquement le caractère irrationnel de ce travers, crédibilisant du coup, les propos de ceux qui l'accusent d'être un mégalomane :

Les discours de Ndourou-Wembôdo étaient devenus un rite hebdomadaire auquel tout le monde était impérativement convié. Des colonnes de policiers et de miliciens exhortaient les militants à coups de machettes [...]. Des comités de quartier dressaient la liste des absents, et ceux-ci étaient pendus en guise de préliminaire aux meetings ultérieurs [...]. [II] s'emparait du micro comme d'un fétiche. Il vociférait des slogans introductifs que la foule reprenait sous la surveillance aigüe des miliciens [...]. Il levait les bras aux cieux et dénonçait de nombreux complots sataniques : la terre entière se préparait à l'assassiner (LEC, p.151).

Et tout le monde avait intérêt à se faire remarquer à chaque cérémonie ou meeting politique de Sékou Touré, au risque d'être « privé de ravitaillement » (A. Diallo « Portos », 1985, Partie III), ou pire, d'être pris pour un « douteux » passible du Camp Boiro (K. Camara, 1998, p.116). Ce qui précède n'était cependant qu'un aspect de ses dérives. Il n'admettait pas, en outre, le pluralisme politique. Ceux qui, conformément à la Constitution, avaient voulu créer des mouvements politiques autres que le PDG (Parti Démocratique de Guinée) au pouvoir, furent impitoyablement éliminés. Ce fut le cas de Touré Mamadou surnommé « Petit Touré » qui eut la naïve idée de lui demander la reconnaissance du Parti de l'Unité Nationale de Guinée (PUNG) qu'il venait de créer : « [II] est arrêté dans la nuit du 12 au 13 octobre 1965, en même temps que de nombreux commerçants, d'anciens ministres [...] [et de] hauts fonctionnaires [...] "Petit Touré" mourra de "diète noire" au camp [Boiro] » (A. Lewin, 2010, chap. LVIII).

Il n'y avait, ni liberté syndicale, ni possibilité d'exercer certains métiers. On ne pouvait être « avocat, notaire, huissier, si ce n'est à la demande des autorités » (B. Kaké, 1987, p.92). De plus, le peuple était totalement muselé, car la presse écrite qui, naguère, était florissante s'était trouvée amputée de tous ses titres, à l'exception bien-sûr, de *Horoya*, le journal officiel (C. Diané, 2016). Bâillonnés et rendus aphones, les Guinéens furent encore transformés en sourds. Redoutant sans doute que le peuple n'apprenne l'horreur que son pouvoir inspirait à l'étranger, Sékou Touré dont l'une des « distractions favorites [était pourtant de] [c]apter les radios étrangères et [de] regarder des films » (B. Kaké, 1987, p.180), était allé « jusqu'à déconseiller aux particuliers de posséder des postes récepteurs » (*idem*, p. 92) ! Seuls lui et ses proches avaient droit au chapitre. Comme le dit A. Barry (2003, p.19), « [m]onopolisé par la seule classe au pouvoir, aucun autre

discours susceptible d'être discordant n'avait droit à se développer ». Pire, Sékou Touré n'était pas qu'un simple monomane exalté. Il était, par-dessus-tout, un tyran sanguinaire.

Avant d'aller plus loin, il faut reconnaître que Sékou Touré avait réellement été l'objet de complots et même d'attentats. Par exemple, A. Diallo (1983, chap. I), un ex-détenu du Camp Boiro reconnaît avoir, *effectivement*, soutenu un complot visant à l'évincer du pouvoir. Par ailleurs, en 1968, lors de la visite de Kenneth Kaunda en Guinée, un certain Tidiane Kéita a même failli l'assassiner. Il « l'avait extrait de sa voiture en marche et jeté à terre » (K. Camara, 1998, p.77). Quelque temps après, en 1970, survint une attaque menée par des Portugais et des complices guinéens⁸⁶. Pour certains, -dont de nombreux panafricanistes qui héroïsent Sékou Touré pour son « non » historique -, il fallait châtier, voire exécuter de tels individus qu'ils considèrent (à l'instar de Sékou Touré lui-même), comme des suppôts de « l'Impérialisme ». D'autres vont jusqu'à penser qu'il avait raison d'appliquer un sort similaire à tous ceux qui étaient suspectés d'être des réactionnaires ainsi qu'aux « canards boiteux » qui ralentissaient la « Révolution ».

Cela dit, on peut cependant affirmer que ces tentatives de renversement étaient les conséquences de la dictature qu'il avait installée. En effet, pour nombre d'observateurs dont K. Camara (1998, p.128), l'« État guinéen de Sékou [était] un État policier » qui assassinait en invoquant des complots qui étaient faux, pour la plupart. Pour K. Touré (1989, p.152-160), ce sont des « motifs parfois anodins qui ont entraîné l'arrestation, la torture, la mort de [ses] nombreux codétenus ». Il évoque le cas d'un certain Hady Thiam, exécuté pour avoir oublié d'aller remercier Sékou Touré et les barons de son régime après sa libération dans un faux complot dont il avait pourtant été innocenté ; celui de Félix Mathos assassiné, parce qu'« il ne rend[ait] pas régulièrement visite au Chef de l'État ». Il cite encore Fodé Mangaba Camara, mort de diète forcée pour le simple fait que Sékou Touré avait considéré son surnom Mangaba (dont la signification est « [celui] qui détrône le chef »), comme un affront et un danger potentiel. Pour sa part, A. Bâ (1986, p. 189) révèle qu'une ancienne hôtesse de l'air a été internée au Camp Boiro « parce qu'elle aimait un Européen » et que son « enfant

⁸⁶ De nombreuses sources affirment que Sékou était bien conscient de l'imminence de l'attaque du commando portugais. Celle-ci aurait été la conséquence du refus d'une rançon proposée par un industriel portugais en vue de libérer son fils dont l'avion avait été abattu par le PAIGC d'Amílcar Cabral. Contrairement à Cabral qui préconisait d'accepter la rançon, Sékou Touré aurait refusé, préférant, lui, laisser les choses venir. *Les 200 Guinéens qui étaient dans le commando, seraient des « naïfs » qui, selon certains observateurs, tel que B. Kaké (1987, p.150), avaient servi de « couverture » pour ces Portugais.* Par ailleurs, en dépit de la présence de ces derniers aux côtés des Portugais, le commando n'aurait bénéficié d'aucune complicité des Guinéens de l'intérieur. M. Jeanjean (*Guinéenews*, 2014) dit à ce propos : « À partir du débarquement, Sékou Touré a inventé un complot. Après ce complot, [il] avait nommé une commission avec à sa tête Alassane Diop pour savoir s'il y avait des complices à l'intérieur. La commission avait conclu à l'inexistence des complices à l'intérieur. Sékou Touré l'avait remercié et a demandé à Alassane Diop d'aller se reposer en Bulgarie. Aussitôt il a nommé une nouvelle commission avec à sa tête Ismaël Touré qui a conclu à l'existence de complices, y compris Alassane Diop. À partir de là ce fut la terreur où chacun est appelé à dénoncer les autres. Comment peut-on comprendre que certains Ministres nommés en 1970 soient considérés comme des traîtres et liquidés ? ». Ces propos permettent de comprendre pourquoi des témoins estiment que cet événement est le produit d'une savante machination de Sékou Touré. C'est, sans doute, pour ces raisons que K. Camara (1998, p. 61) -qui avait participé à la contre-attaque guinéenne -, affirme que l'« agression du 22 novembre 1970 a été orchestrée en fait par [Sékou Touré] parce que cela lui permettait d'éliminer plus de 80 000 Guinéens et Guinéennes (sic) ».

[nommé Daniel Sainte Marie] était né dans ces terribles geôles ». On ne saurait passer sous silence le cas de cet autre infortuné garçonnet qui est mort, impitoyablement tué au Camp Boiro, pour avoir « dit un jour en jouant avec ses camarades : “J’ai rêvé que je suis devenu président” » (B. Kaké, 1987, p.173) !

Ces révélations sidérantes rejoignent celles de K. Camara (1998, p.116) qui soutient que, par « simple rancune ou jalousie, tout citoyen guinéen pouvait se retrouver à Boiro ». Kourouma (EAVBS, p.166) rappelle ces faux complots dans les termes suivants : « Il ne se passait pas de semestre sans complot dans le régime socialiste de la République des Monts. Certains étaient montés par le dictateur pour se débarrasser d’éventuels et potentiels opposants ».

En tout état de cause, les cas avérés de complot n’autorisaient nullement les traitements inhumains et extrajudiciaires, qui bien souvent, surpassaient en cruauté les agissements du Colon français pendant la colonisation ; une période que Sékou Touré ne se retenait pourtant pas de vilipender. Selon O. Bâ (1986, p.95), il n’y avait « pas de tribunaux, pas d’avocats, pas de juge d’instruction, sinon les tortionnaires ». D. « Portos » (1985, chap. II) déclare qu’hormis un certain Bah Mahmoud qui a été assisté par un avocat pour faire « la propagande du régime », il ne se « souvien[t] pas, dans la longue histoire du camp Boiro, qu’un avocat ait jamais eu l’autorisation de prendre contact avec un détenu guinéen ». Comme le dit D. Mengue-M’Engouang (2017, p.86), « la question des droits de l’homme [était] bafouée ».

Menés dans des conditions traumatisantes, les rares procès -qui étaient de surcroît expéditifs- aboutissaient souvent à des sentences de mort qui étaient exécutées *illico*, sans possibilité d’appel, comme ceux survenus après l’attaque de 1970. Selon B. Kaké (1987, pp.152-153), seulement douze heures après la sentence, de « nombreux condamnés sont pendus en public, leurs corps [...] exposés des heures durant, [...] [suite à] des procès [...] menés en [leur] absence ». C’est cette furie meurtrière qui a vu l’assassinat, par le gibet, d’au moins 89 personnes (*Conakryinfo* du 25/01/16) que J-P Alata, - mélancoliquement inspiré par Villon⁸⁷-, a condamnée en intitulant « La ballade des pendus » le cinquième chapitre de son livre *Prison d’Afrique* (1976).

Du fait des brutalités qui régnaient dans toutes les prisons, K. Camara (1998, p.118) les qualifie de « camps de concentration ». Transféré dans une geôle, le détenu était sommé de « tout avouer » en endossant le contenu d’une déclaration enregistrée ou écrite qui était à répéter ou à contresigner. En s’exécutant, il reconnaissait être trempé dans un complot tramé contre Sékou Touré et la « Révolution ». Ces « aveux » contenaient des noms de « complices » ; d’autres individus que le pouvoir voulait impliquer et abattre. Le détenu rétif qui n’avait pas été « ramolli » par la réglementaire « diète noire » (régime de privation d’eau et de nourriture de quelques jours à une semaine ou plus) était introduit

⁸⁷ C’est une ballade de François Villon, poète français du XV^e siècle. Elle fut composée en prison, alors que ce poète incarcéré, attendait, semble-il, son exécution.

dans la « cabine technique », l'appellation évocatrice de la salle de tortures. C'était une pièce équipée en instruments de torture que K. Camara (1998, pp.19-23) et A. Diallo (1983, chap. I et III), entre autres, décrivent dans des termes insoutenables. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* (p.168), un personnage évoque les tourments que Maclédio, tombé en disgrâce, a subis dans une « cabine technique ».

Les tortionnaires y vont de tous les sévices avec tous les raffinements. À la fin, vous, Maclédio, glissez dans l'inconscience. On vous débranche et vous jette dans une cellule [...]. En moins d'une semaine, avec beaucoup d'application, de soins intensifs, de la bonne nourriture, vous retrouvez vos moyens, redevenez bon pour un nouvel interrogatoire, de nouvelles tortures. On vous renvoie dans la cabine technique, vous installe, vous attache et vous branche.

Sous l'effet de la torture physique et morale, à bout de force et de volonté, nombre d'entre les détenus en sont venus à impliquer d'autres individus. A. Diallo (l'auteur de *La mort de Diallo Telli : 1^{er} Secrétaire Général de l'O.U.A.*) reconnaît ainsi avoir faussement accusé de crime, sous la torture, Diallo Telli, le premier Secrétaire général de l'O.U.A. [Organisation Unité Africaine] : « [A]près neuf jours consécutifs de diète noire et de tortures, ma résistance est devenue inexistante. C'est alors que je souscris au crime de l'ancien secrétaire général de l'OUA » (1983, p.27). Ce dernier, soumis à une privation totale d'eau et de nourriture, mourra après une longue et atroce agonie, en mars 1977. D'autres malheureux compagnons de détention subiront, à quelques jours d'intervalle, le même sort ; rallongeant funestement la liste déjà interminable des tués de Sékou Touré.

La politique répressive de Sékou Touré a causé la mort de dizaines de milliers de personnes. Le nombre sidérant des détenus qui auraient été tués dans le *seul* Camp Boiro (B. Kaké, 1987, p.162) donne un ahurissant aperçu de l'hécatombe qui a été perpétrée en Guinée :

Combien d'hommes ont disparu au total à Boiro ? [...]. Les chiffres varient entre dix mille et trente mille de 1965 à 1984. Il faudrait ajouter les victimes des deux premiers complots de 1960 et 1961, ajouter également la longue liste de ceux qui meurent après leur libération. On a estimé en effet à trois ans en moyenne l'espérance de vie des détenus de Boiro après leur sortie de prison.

Il apparaît qu'en plus d'être « une vaste prison qui est plus que l'enfer » (K. Camara, 1998, p.135), la Guinée devint une immense nécropole essaimée de nombreux charniers, comme le montre A. Gomez. Sous l'intertitre « Les charniers et cimetières connus », il révèle : « Il s'agit de grandes fosses creusées dans des cimetières et dans des endroits isolés situés sur le flanc des montagnes ou dans les forêts. Elles servaient à ensevelir les corps des détenus victimes de liquidations collectives : exécution, pendaison, fouet, matraque » (2007, chap. IX). C'est en référence à cette furie meurtrière de Sékou Touré que Kourouma a significativement opté de dénommer sa figure textuelle Nkoutigui. Ce nom qui, en malinké, signifie littéralement « Je coupe des têtes » ou « Je décapite », révèle que pour lui, Sékou Touré était un être sanguinaire. De telles tueries finiront, évidemment, par retarder le développement de la Guinée.

3. Le règne de Sékou Touré, un déplorable gâchis

Même s'il avait accusé le coup après le départ des Français, Sékou Touré possédait tous les atouts pour réussir. Au plan interne, toutes les organisations politiques lui étaient, de gré ou de force, inféodées. Certains acteurs politiques, naguère opposés au PDG, étaient même allés jusqu'à saborder leurs partis pour se ranger à ses côtés. Comme le dit A. Barry (2003, p.17), en « proclamant l'unité du peuple autour du cri de ralliement "Révolution", le PDG et son leader trouvèrent des motifs sûrs pour cristalliser les énergies nécessaires ». Par ailleurs, étant devenue l'objet d'une rare sympathie internationale, la Guinée bénéficia d'une aide matérielle et financière substantielle, en plus de la profusion de compétences humaines multinationales volontaristes :

La Guinée connaît alors [entre 1958-1961] quelques années privilégiées où l'aide apportée par les pays de l'Est en tracteurs, camions, armes et produits manufacturés, l'assistance technique de nombreux cadres africains et l'enthousiasme des Guinéens mobilisés par l'investissement humain, ouv[r]a[ie]nt le chemin d'une grande espérance (M. Jeanjean, 2005, chap. VIII).

Cependant les Guinéens ne vivront pas l'avenir socio-économique prometteur que présageaient de telles conditions idéales, puisqu'en plus du chômage et de la persécution de cette masse laborieuse, les ressources naturelles seront, entre autres, malhabilement utilisées.

3. I. Le gaspillage de l'immense capital humain

Les pléthoriques discours, un assemblage « de théories ratiocinées et d'idéologie artisanales » (LEC, p.152), se sont révélés hautement pernicieux. Accaparés, effectivement, à écouter obligatoirement tout « discours ou [...] exposé du despote de Conakry [qui pouvait] même être rediffusé cent fois ! » (A. Bâ, 1986, p. 25), et occupés à démontrer ostentatoirement leur ferveur patriotique dans les manifestations de soutien au régime, les Guinéens se trouvèrent contraints de délaisser les vitales activités socio-économiques ; situation qui, du coup, accélérera le délitement d'une économie déjà souffreteuse. Ce sont les effets pervers de cette autre dérive que Monénembo (LEC, pp.157-158) dénonce ironiquement ainsi :

On comprend donc que pris par des tâches aussi vitales, les gens aient quelque peu négligé le reste et que, fourbu par tant d'efforts, surmené par autant de difficile philosophie, on n'eût plus la force de s'attaquer aux hordes de rats, de souris et de taupes qui avaient envahi la ville [...]. Que luttant sans compter contre des ennemis aussi nombreux, on se fit envahir par des broussailles hirsutes jusqu'au perron des maisons. Qu'on ne trouvât plus le temps de s'occuper des venelles et des caniveaux où croupissaient des eaux jaunâtres peuplées de têtards, de grenouilles, de larves...

De plus, les différents plans de développement aboutirent à des échecs. La politique économique, un socialisme bâtard installé sans l'avis du peuple -viciée de surcroît par la corruption des instances dirigeantes et l'incompétence de nombreux travailleurs-, a été un désastre. Seuls les affidés du président en semblaient satisfaits. Selon A. Doré (1986, p.444), il « fallait appartenir au cénacle du Bureau politique national du P.D.G. ou au contingent des sbires stipendiés du système pour applaudir à tout rompre à la présentation des résultats "satisfaisants" du plan triennal, du plan septennal et du plan

quinquennal ». Sékou Touré a, lui-même, admis la faillite de son premier plan triennal (juillet 1960- juin 1963) qu'il a qualifié de « demi-échec » (B. Kaké, 1987, p.121). Pour cet homme que beaucoup considèrent comme un être altier et suffisant, ce demi-aveu était, en réalité, une confession de son échec. Mieux, en 1972, il concédera avoir carrément failli sur le plan socio-économique : « “Nous savons les difficultés qu'ont les travailleurs pour vivre correctement. Les prix [...] des produits alimentaires sont exorbitants. Une telle pratique de hausse est une honte pour un régime révolutionnaire comme le nôtre” » (M. Jeanjean, 2005, chap. VIII.

Cependant, au lieu de se livrer à une saine et objective analyse de la situation politique du pays et de son économie, il a toujours cherché, de manière cynique, des boucs émissaires locaux qu'il accusait d'être subornés par l'« Impérialisme » occidental, ainsi que par la Côte d'Ivoire et le Sénégal. Selon ses détracteurs, son but, notamment, était de « donner le change au peuple guinéen et [de] lui faire croire que le chaos dans lequel il vivait était dû à un sabotage étranger et non à l'incapacité du régime » (A. Bâ, 1986, p.25). Par exemple, après l'échec de son plan triennal, il « s'empresse d'attribuer ces graves difficultés à son opposition, accusée de servir de cheval de Troie à l'impérialisme » (B. Kaké, 1987, p.96). Ces fausses accusations aboutiront à l'assassinat d'« une dizaine de personnes » (*idem*, p.96) et à de nombreuses arrestations.

Cette curieuse manière de résoudre les difficultés amènera le pays à se vider des ressources humaines qualifiées qui auraient pu le redresser. De fait, durant son règne, chaque fournée de condamnés à mort (sans compter ceux qui croupissaient dans les geôles) comportera un impressionnant lot d'intellectuels et de cadres ainsi que des personnalités d'envergure internationale, comme Diallo Telli. On reste stupéfié par l'incroyable martyrologe de ministres, de vice-ministres, d'ambassadeurs, de hauts fonctionnaires, de médecins, de chirurgiens, d'enseignants et d'autres cadres qui ont été atrocement supprimés par cet homme. De plus, ce « dictateur a [encore] tué [des] officiers généraux et supérieurs de l'armée guinéenne » (F. Prau, 2008). Ces hommes ont, sans pitié, ni aucune déférence, été sadiquement tués. Pour K. Camara (1998, p.97), cette furie intellocide démontre que Sékou Touré « abhor[rait] les intellectuels ». L'une des plus sinistres illustrations de ces propos s'observe dans le sort funeste qu'il a réservé à des membres du gouvernement formé au début de janvier 1963. Quelques années plus tard, nombre des ministres figurant sur la photo-souvenir de ce gouvernement avaient disparu. Ils avaient été exterminés par Sékou Touré sous de fallacieux prétextes. Parmi eux, il y avait Loffo Camara, la première femme ministre de la Guinée. Après des sévices dont des passages dans la « cabine technique », elle avait finalement été abattue, criblée de balles par un peloton d'exécution et enterrée avec d'autres compagnons d'infortune dans une fosse commune.

Appréhendant d'être les prochains « pensionnaires » des geôles de Kindia, de Kankan ou du Camp Boiro voire d'être les futurs fusillés ou « gibiers de potence », nombre des cadres et intellectuels rescapés se dépêchèrent de s'enfuir, notamment, en Côte d'Ivoire. Cette « fuite des cerveaux » concernera aussi de nombreux coopérants africains,

européens et antillais. Sentant aussi le couperet, ces derniers se mirent à refluer. T. Bah (1996, p.116) évoque ce sauve-qui-peut qui s'accroît en 1970 :

Après les pendaisons publiques du 26 janvier 1970, un grand nombre de nos compatriotes ont quitté le pays pour se soustraire au génocide [...]. Un grand nombre d'universitaires, en majorité enseignants venant de France, d'Allemagne Fédérale, du Canada, sont également arrivés en Côte d'Ivoire au début des années 70. Ce pays ayant besoin de cadres dans différents secteurs de son développement économique, social et culturel accordait des contrats d'expatriés aux Africains. Ainsi en 1972-1973, il y avait 107 professeurs, seize médecins, cinq pharmaciens, vingt-cinq sages-femmes, infirmières, laborantines, assistantes sociales qui exerçaient leur métier dans le pays.

Selon M. Jeanjean (2005, chap. VII) qui cite une source diplomatique américaine, « plus de 2 millions de Guinéens » dont de nombreux expatriés, quitteront le pays. De leur côté, tétanisés d'effroi du fait des horreurs en Guinée, les émigrés originaires de ce pays, tout comme « les étudiants guinéens à l'étranger refus[èrent] de rejoindre le pays après leurs études » (B. Kaké, 1987, p.116). Ainsi que le révèlent de nombreux observateurs dont K. Camara (1998, p.97), la fuite d'une telle quantité de cerveaux et de bras valides allait se faire cruellement ressentir sur le développement de la Guinée : « Sékou, faisant tomber les cerveaux guinéens, [fit] tomber en même temps les bras guinéens [...]. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que rien ne s'est bâti dans ce pays depuis que les cerveaux sont tombés ».

Le cap désastreux sera atteint quand les exilés seront remplacés par des travailleurs moins qualifiés. Dans le domaine médical par exemple, les « actes et les soins, même les opérations, sont dispensés par d'anciens infirmiers récemment nommés docteurs en médecine par décret présidentiel » (B. Kaké, 1987, p. 182). Subséquemment, la Santé ainsi que l'Éducation régressent tandis que le chômage grandit (D. Mengue-M'Engouang, 2017, p.86). Selon B. Kaké (*idem*, p. 116), « [f]in 1961 déjà, plus personne ne se fai[sai]t vraiment d'illusions » sur l'avenir du pays. Contrairement à ce que Sékou Touré espérait peut-être, les massacres n'avaient pas réussi à sortir le pays du marasme économique, car, comme le dit Y. Benot, cité par B. Kaké (*idem*, p. 167), « la répression ne s'accompagne pas de développement économique ». La terreur implacable, la fuite des cerveaux et des talents conjointes au mésusage des revenus miniers -que nous évoquons à présent-, ne pouvaient que nuire à l'essor du pays.

3.2. La Guinée sous Sékou Touré : « un scandale géologique »

En 1982, à Conakry, Sékou Touré a admis, à l'instar de ses détracteurs (dans une interview accordée à P. Nahon et J-L. Saporito) que la Guinée était « un scandale géologique » : « Je dois vous dire que la Guinée a des richesses fabuleuses, [c'est un pays] aux potentialités très immenses. On dit d'ailleurs de la Guinée que c'est un scandale géologique. Cela est vrai ».

Par ces mots, il admettait que le pays aurait dû être plus avancé qu'il ne l'était. Dans des termes similaires, K. Camara (1998, p. 75) se désole du retard d'un pays qui a tout d'un Eldorado : « Comment pouvez-vous comprendre autrement que ce pays [...] avec un climat de paradis, soit parmi les plus pauvres du monde ? ». Après avoir assimilé la Guinée au château de l'Afrique Occidentale, A. Barry (2003, pp.22-23) donne, de son

côté, un aperçu de son fabuleux sous-sol : « La Guinée renferme les deux tiers des réserves mondiales de [la bauxite]. À cela s'ajoutent des gisements de diamant, d'or [...]. L'agriculture, l'élevage et la pêche [...] s'ajoutent aux réserves minières pour faire de la Guinée un pays aux richesses économiques immenses ».

Il serait cependant faux de croire qu'à l'époque, les richesses minières étaient négligées. Selon D. Mengue-M'Engouang (2017, p. 86), avec les multinationales, le secteur minier fournissait « environ 20% du PIB [...], 90% du volume des exportations et 50 à 60% des recettes fiscales ». Le problème était que les revenus de ce secteur étaient mal utilisés. Au lieu de servir, prioritairement, à doter le pays de fondamentaux infrastructurels aptes à impulser le développement, cette manne minière a été gaspillée dans des projets foireux ou incongrus, mais aussi dilapidée par la corruption et la gabegie. Effectivement, comme le dit encore D. Mengue-M'Engouang (2017, p. 86), « seule une oligarchie dominante (les proches du président et des militaires) accapar[ait] les ressources et revenus générés ». En 1984, à sa mort, la Guinée qui était le pays « le plus prometteur pour les colonisateurs, le mieux doté en ressources naturelles [...] [était devenu] l'un des vingt pays les plus pauvres du monde [...], à l'espérance de vie la plus faible (40 ans) [et avec] une mortalité infantile parmi les plus élevées (140%) » (A. Cheneau-Loquay, 1989, p.43). L'existence était si difficile que certains Guinéens en sont même venus à regretter la fin de la colonisation. C'est cette réalité paradoxale que K. Camara (1998, p.47) traduit dans les propos suivants, liés à un incident qui survint lors d'une visite de Sékou Touré en province :

L'indépendance, Président, quand est-ce que ça va finir ? », lui demanda un jour une vieille femme, lors d'une de ses rondes à l'intérieur du pays. « Depuis le départ des Blancs, je n'ai pas mangé de sucre », poursuivit la vieille femme, appuyée sur son bâton. Sékou se contenta de la regarder, ne sachant que répondre : il souriait mais ses yeux lançaient des flammes. Sa suite était gênée, embarrassée. Pris au dépourvu, lui le verbeux [...] battit en retraite [...]. Sékou n'a tenu aucune de ses promesses. Aux ouvriers, il disait : « les Blancs vous payent mal ; aidez-moi à les chasser, vous aurez le même salaire qu'eux ». Quel ouvrier n'aurait-il pas voté pour lui ?

La désillusion connue très tôt par les Guinéens est largement retraduite dans *Les écailles du ciel* (pp.150, 151), comme en témoignent ces propos désabusés du narrateur :

La vie avait basculé [...]. Acculée par les problèmes [...], embourbée dans le marais de ses nombreux blocages psychologiques et technologiques, l'Indépendance avait été prise de folie -en un si jeune âge- [...]. Un terrible réveil avait succédé à l'euphorie. La négraille désenchantée coulait un triste regard sur la nouvelle réalité et étouffait à tout bonheur son amertume.

Cette déconvenue est, entre autres, mise en relief dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, par le contraste abyssal établi entre la situation socio-économique de la République des Monts et celle de sa voisine, la République des Ébènes ; les pays qui représentent fictionnellement la Guinée de Sékou Touré et la Côte d'Ivoire d'Houphouët-Boigny. Même si Kourouma avait assimilé ces deux dirigeants à des dictateurs rompus à la sorcellerie, il semble, en fin de compte, estimer que la politique socio-économique et la gestion humaine d'Houphouët-Boigny (alias Tiékoroni) avaient été meilleures que celles de Sékou Touré (L'homme en blanc) :

Tous les affamés de la République des Monts, tous les affamés de l'Afrique de l'Ouest se dirigent vers la République des Ébènes de Tiékoroni, terre de paix et d'accueil des réfugiés. On ne vit aucun homme de la République des Ébènes voulant rallier la République des Monts, le pays de la dignité du Nègre [...]. L'homme en blanc parut dans toute sa dignité de dictateur cruel, mégalomane, exalté, tribaliste, sadique, l'homme qui laissa son pays exsangue (p.174).

Sékou Touré aurait, lui-même, reconnu le retard de la Guinée sur ce pays dont il considérerait le président comme l'un des plus grands « valets de l'Impérialisme » occidental. C'est ce constat qui transparait à travers ses confidences à André Lewin (un diplomate français) au retour d'une visite officielle en Côte d'Ivoire (du 26 février au 1^{er} mars 1979). À cet homme « qui lui demandait ses impressions, [il aurait répondu] : "C'est la première fois que je mesure ce que le "non" de 1958 a coûté à la Guinée" » (A. Lewin, chap. LXXX).

Amorcée tambour battant sous d'euphoriques perspectives, la Révolution que Sékou Touré avait eu l'immense honneur de conduire s'est transmutée, de par ses actes liberticides et sanguinaires, en une terrible désillusion tant pour les Guinéens que pour la plupart des Africains de la période des indépendances dont il était le héros. Pour « la Guinée plus que tout autre pays, cet échec apparait paradoxal si l'on le compare aux immenses espoirs des années soixante » (A. Cheneau-Loquay, 1989, p.43). C'est dans le même ordre d'idées qu'A. Barry (2003, p. 16), résumant le désappointement généralisé, soutient que cette « expérience politique des plus exaltantes [du] début [s'était révélée] des [plus] décevantes par la tournure que prirent les événements ».

Conclusion

L'étude a d'abord révélé qu'en dépit des dehors surréels et du pseudonymat dont sont masqués les personnages et les lieux, *Les écailles du ciel* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* relèvent d'un arrière-fond historique. Effectivement, tous les deux romans relatent, à l'instar de nombreuses sources historiques et de témoignages poignants, le parcours politique de Sékou Touré dans ses grandes lignes. Tant les deux romans que ces références montrent, ensuite et surtout, que peu de leaders africains ont autant évoqué la liberté et la dignité de l'Africain et vu leur nom autant associé à ces deux notions humanistes que Sékou Touré. Considéré comme l'un des plus grands contempteurs du colonialisme et le porte-flambeau de la renaissance politique, culturelle et économique de l'Afrique, cet homme, dans l'exercice du pouvoir d'État, est cependant apparu, comme l'un des pires dictateurs du XX^e siècle. Il va, un quart de siècle durant, soumettre son peuple à un régime autocratique sévère. Sous la férule de cet homme que de nombreuses personnes présentent comme un martyromaniaque sadique, des dizaines de milliers de personnes ont péri, assassinées dans le tristement célèbre mouroir qu'est le Camp Boiro ainsi que dans d'autres geôles. La fuite des cerveaux et des mains habiles qui est consécutive à la traque et à l'assassinat des intellectuels, conjuguée avec l'absence d'une politique économique viable, font sombrer le pays dans la misère. Le règne de cet homme à l'ego démesuré a été si nuisible qu'aujourd'hui encore, des décennies après sa mort, la Guinée, un pays au sous-sol extrêmement riche, demeure parmi les États les moins

développés de la planète. La présente étude, enfin, ne devrait pas être perçue que comme un énième registre des méfaits de Sékou Touré. L'éthopée singulière qu'elle a pu dresser de lui, le rappel de l'espoir universel qu'il a suscité, le décryptage de son dévoiement ahurissant caractérisé par l'instauration d'une autocratie liberticide et meurtrière, les agissements concussifs de ses proches, son impéritie en matière économique et sociale ainsi que la misère dans laquelle la Guinée a été plongée, devraient être perçus comme une mise en garde contre le magnétisme des dirigeants charismatiques. Le cours de l'Histoire n'est-il pas, effectivement, pavé des cadavres de millions d'innocents massacrés par maints dictateurs, qui au début de leur carrière politique, s'étaient pourtant présentés sous les traits d'emphatiques tribuns au faciès angélique ?

Références bibliographiques

- ALATA, J-P. 1976. *Prison d'Afrique. Cinq ans dans les geôles de Guinée*. Paris : Seuil.
- BÂ, A. 1986. *Camp Boiro, sinistre geôle de Sékou Touré*. Paris : L'Harmattan.
- BAH, T. 1996. *Mon combat pour la Guinée*. Paris : Karthala.
- BARRY, A. 2003. *Parole fûtée, peuple dupé : Discours et révolution chez Sékou Touré*. Paris : L'Harmattan.
- BRUNET-LA RUCHE, B. 1963. *La Guinée, cinq ans après*. Sur <https://fresques.ina.fr/independances/fiche-media/Indepe00094/la-guinee-cinq-ans-apres.html>
- CAMARA, K. 1998. *Dans la Guinée de Sékou Touré : cela a bien eu lieu*. Paris : L'Harmattan.
- CHENEAU-LOQUAY, A. 1989. « La "politique agricole", un concept vide? Les effets pervers de l'ouverture libérale ». *Politique africaine*, Décembre 1989. N° 36 : 38- 55.
- CONAKRYINFOS. 2016. N° du 15/01/16.
- CONDÉ, M. 2016. *La vie sans fards*. Sur BlogGuinée.
- COSTERO, E, KÉITA, M. 2010. « Entretien avec Monénembo ». *Approche psychocritique de l'œuvre romanesque de Tierno Monénembo* (Thèse de doctorat soutenue à Paris-Est Créteil Val de Marne, par M. Kéita), pp. 309-335.
- DIALLO, A. 1983. *La mort de Diallo Telli : premier Secrétaire Général de l'O.U.A.* Paris : Karthala.
- DIALLO A. 2008. « Sékou Touré et l'indépendance guinéenne. Déconstruction d'un mythe et retour sur une histoire ». *Outremers*, Tome 95, 358/359 : 267-288.
- DIALLO, A. (dit Portos). 1985. *La vérité du ministre. Dix ans dans les geôles de Sékou Touré*, Paris : Calmann-Lévy.
- DIANE, C. 2016. *Sékou Touré et son régime*. Sur <https://www.webguinee.net/blogguinee/2016/04/dr-charles-diane-sekou-toure-et-son-regime>
- DORÉ, A. 1986. *Économie et société en République de Guinée, 1958-1984, et perspectives*, Paris : Bayardère.
- FAIVRE, A. MARIN LA MESLÉE, V. 2017. « Entretien avec T. Monénembo ». *Le Point* du 01/12/2017.
- GENGEMBRE, G. 2010. « Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque ? ». *Études*. Volume 413, 10 : 367-377.
- GOMEZ, A. 2007. *Camp Boiro. Parler ou périr*. Paris : L'Harmattan.

- GUISSARD, L. 1990. « Roman et Histoire ». Bruxelles : Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. <https://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/guissard13011990.pdf>
- JEANJEAN, M. 2005. *Sékou Touré : un totalitarisme africain*. Sur webGuinée/Camp Boiro Mémorial/Bibliothèque/Témoignages.
- JEANNERET, P. 2005. « Le Mouvement démocratique des étudiants (MDE) ». *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier (AEHMO). Contestations et mouvements, 1960-80*. N° 21 : 43-84.
- JÉZÉGOU, F. 2016. *Dicocitations*, sur www.dicocitations.com.
- KAKÉ, B. 1987. *Sékou Touré : le Héros et le Tyran*. Paris : Jeune Afrique.
- KOBENAN, K. L. 2015. « Houphouët-Boigny et sa portraiture contrastée chez Ahmadou Kourouma et Maurice Bandaman : une représentation caractéristique d'une fascination-répulsion singulière ». *International Journal of Humanities and Cultural Studies*. Gafsa : Université de Gafsa (Tunisie). Vol. 1/4 : 264-286, sur <http://ijhcschiefeditor.wix.com/ijhcs>.
- KOBENAN K. L. 2018. « Les micro-épopées parodiques dans les écailles du ciel de Tierno Monénembo et de Monné, outrages et défis d'Ahmadou Kourouma : contextures et significations ». *Revue algérienne des lettres*. Varia N° 2 : 215-229.
- KOUROUMA, A. 1998. *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Seuil.
- LE RENARD, T., TOULABOR, C. 1999. « Entretien avec Kourouma ». *Politique africaine*. 75 : 178-183.
- LEWIN, A. 2010. *Ahmed Sékou Touré (1922-1984). Président de la Guinée de 1958 à 1984*. Paris : L'Harmattan.
- MAGNIER, B. 1987. « Entretien avec Ahmadou Kourouma ». *Notre Librairie*. Paris. N° 87 : 10-15.
- MENGUE-M'ENGOUANG, D. 2017. *Ingérences étrangères dans les crises politiques en Guinée et en Mauritanie de 2008 à 2013*. Paris : Éditions Connaissances et Savoirs.
- MIGANI, G. 2012. « Sékou Touré et la contestation de l'ordre colonial en Afrique subsaharienne, 1958-1963 ». *Monde(s)*. Vol. 2/2 : 257-273. Sur <https://doi.org/10.3917/mond.122.0257>.
- MONÉNEMBO, T. 1986. *Les écailles du ciel*. Paris : Seuil.
- MONÉNEMBO, T. 2020. « Indépendance Cha-Cha ». *Le Point* du 12/03/2020.
- MOURALIS, B. 1987. « Sékou Touré et l'écriture : réflexions sur un cas de scribomanie ». *Notre Librairie*. Paris. N° 88/89 : 75-85.
- PRAU, F. 2008. « La légende funeste de Sékou Touré ». Sur <http://www.parolesdhommesetdefemmes.fr/la-legende-funeste-de-sekou-toure>.
- RICŒUR, P. 1983. *Temps et récit*. Paris : Seuil.
- TOURÉ, K. 1989. *Unique survivant du « complot Kaman-Fodéba »*. Paris : L'Harmattan.

Vidéographie

- NAHON P., SAPORITO, J-L. 1982. « Entretien avec Sékou Touré ». Sur www.youtube.com/watch?v=aPrLoGFI8PE

LA SIMILITUDE DANS LA CREATION ROMANESQUE DE SAMUEL BECKETT : CAS DE MERCIER *ET* CAMIER

Média Stévha OKET

Université Marien Ngouabi (Congo Brazzaville)
mediaoket@gmail.com

Résumé

Le thème la similitude dans la création romanesque de Samuel Beckett a pour objectif de montrer au travers de la diégèse que Beckett a écrit son roman selon sa propre concaténation. Ses textes se rapprochent du point de vue de l'intrigue et des personnages qui se succèdent d'un roman à un autre. Ce qui montre la filiation de sa création. C'est ainsi que ses romans sont pleins de réminiscences. Toutefois, ses romans se différencient par le dialogue qui, ici, occupe toute la texture contrairement à ses premiers écrits où le monologue est privilégié. Ses personnages se déplacent ex-nihilo et le but de leur pérégrination n'est pas mentionné. Il indique les acteurs dans les tableaux qui renforcent les symboles dramaturgiques de sa création. Beckett se sert de l'épanorthose comme forme de discours pour montrer la valeur qu'il accorde aux mots, tout cela trouve son répondant dans l'intermède qui marque les micro-séquences dans lesquelles il puisse enregistrer sa musique.

Mots-clés : Concaténation, courant, intrigue, filiation, les tableaux.

Abstract

The theme, the similarity in Samuel Beckett's novelistic creation, aims to show through the diegesis that Beckett wrote his novel according to his own concatenation. His lyrics are close to the point of view of the plot and the characters that follow one another from one novel to another. Which shows the filiation of his creation. This is how his novels are full of reminiscences. However, his novels are different by the dialogue, which here occupies all the texture contrary to his first writings where the monologue is privileged. His characters move ex-nihilo and the goal their peregrination is not mentioned. He indicates the actors in the paintings that reinforce the dramaturgical symbols of his creation. Beckett uses epanorthosis as a form of speech to show the value he gives to words, all of which finds his answer in the interlude that marks the micro-sequences in which he can record his music.

Keywords : Concatenation, current, intrigue, filiation, paintings

Introduction

Samuel Barclay Beckett est un écrivain franco-irlandais. Il est né le 06 avril 1906 à Fox Rock dans la banlieue de Dublin. Il est mort le 22 décembre 1989 à Paris. Son œuvre est abondante. Elle est composée des romans, des nouvelles et des pièces de théâtre. Elle naît dans les années 40, période de grand cataclysme mondial et connaît un essor prodigieux grâce à la publication de sa pièce de théâtre, *En attendant Godot*⁸⁸, en 1952. Sa production littéraire est traversée par trois grands courants de pensée, à savoir : L'Absurde (2017 : p. 8)⁸⁹, L'Existentialisme⁹⁰ et le Nouveau-Roman⁹¹. Ses romans retracent une tranche de la dramaturgie. Ainsi, Beckett transgresse le genre romanesque en

⁸⁸S. Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Minuit, 1952.

⁸⁹L'Absurde s'entend comme l'absence de sens ou de logique dans un raisonnement.

⁹⁰L'Existentialisme est un courant de pensée qui définit l'Homme par l'existence.

⁹¹Le Nouveau-Roman est un mouvement qui consiste en un renouvellement des formes romanesques.

y transposant le langage théâtral. En 1969, Beckett reçoit le Prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre. L'intrigue dans les romans de Beckett est pratiquement la même dans son premier roman *Murphy*⁹² à son dernier maillon *Mercier et Camier*⁹³. Le choix de ce thème se justifie par le fait que qu'il y a une filiation dans les romans de cet auteur. Ce travail consiste à étudier les éléments dramaturgiques qui se répètent dans les romans de Beckett, et qui les rapprochent de la dramaturgie. Ce thème suscite un triple intérêt philosophique, esthétique et littéraire du fait du style nouveau que Beckett apporte à la littérature de son époque en gardant la même thématique dans toute sa création romanesque ainsi que les personnages qui se succèdent d'une création à une autre.

Fondée sur le langage, l'œuvre de Beckett se veut double du fait que l'auteur use de son bilinguisme pour écrire ses textes. Il écrit ses textes en anglais qui est sa langue maternelle et les transcrit en français, sa langue d'adoption ou inversement. C'est pourquoi, son écriture pose le problème de communication narrative sous-tendue par de mécanismes langagiers spécifiques. A juste titre, J.- M. Lemelin(2018) propose ce qui suit : « L'homme ne parle pas pour communiquer, mais parce qu'il y a de l'incommunicable et de l'irreprésentable, l'affect ou l'affectivité du sens qui célèbre toute sa représentation. »⁹⁴ Cela voudrait dire que les personnages beckettien commencent, mais ne se comprennent pas. Cette œuvre qui prend appui sur le langage, entraîne plutôt des quiproquos entre les personnages.

La problématique de l'écriture beckettienne se traduit aussi par le fait que Beckett recourt aux procédés dramaturgiques pour écrire ses romans. C'est ainsi que ses romans apparaissent à la fois comme le début de sa carrière dramaturgique et un prolongement de sa dramaturgie. C'est donc ce constant va-et-vient entre ces deux genres qui situe les romans beckettien à mi-chemin entre le dramaturgique et le romanesque. Il se pose alors le problème de classement de genre. C'est pourquoi, A. Compagnon note ceci : « Les romans et les pièces de théâtre de Beckett sont difficiles à classer dans un genre précis. »⁹⁵ Les romans beckettien vacillent entre la prose et la dramaturgie si bien qu'il est difficile de les classer. Le roman se définit (2017 : p. 186) comme le notent P. Forest et G. Conio comme : « Un récit en prose qui relate une histoire fictive ou tirée de la réalité. Il met en scène les personnages imaginaires ou tirés de la vie quotidienne. »⁹⁶ C'est dire que le roman est un genre littéraire qui associe le réel à l'imaginaire parce qu'il traite des sujets soit réels, soit imaginaires. Sur le plan méthodologique, nous étudierons le roman de S. Beckett à la lumière de la poétique telle que définie par G. Genette afin de mieux

⁹²S. Beckett, *Murphy*, Paris, Minuit, 2017.

⁹³Id. *Mercier et Camier*, Ibid.

⁹⁴J.- M. Lemelin, 2018. *Emergence et hybridation des genres* 2019. [En ligne]. <http://Revel.unice.fr/loxias/index.html?id=101>. Paris. Note de lecture. Page consultée le 08/07/2018, 16h30

⁹⁵A. Compagnon, 2018, *Genres littéraires*, [en ligne], [Http://www.ccic-cerisy.asso.fr/Beckett05.html](http://www.ccic-cerisy.asso.fr/Beckett05.html). Paris. Note de lecture page consultée le 18/03/2017, 10h 30.

⁹⁶.P. Forest et G. Conio, *Dictionnaire fondamental du français littéraire*.

comprendre le discours qui est usité dans notre corpus. A propos de la poétique, Genette (1972 :pp.10-11) propose ce qui suit :

La poétique est non seulement la théorie des formes littéraires qui complète l'activité de la critique, mais une exploration des divers possibles du discours littéraire, exploration toujours ouverte et par principe inachevée. La littérature réduite à ses principes et ses critères, définie par son passé et indéfinie en son avenir, la littérature comme un chantier : Voilà l'objet de la poétique.

Dans cette citation, G. Genette pense que la poétique est loin d'être une poésie. Il veut en quelque sorte mettre une césure entre le récit et la poésie. Dans cet article de G. Genette, on peut lire ceci : « Aristote envisage les œuvres littéraires en fonction du seul critère de la mimésis, rejetant hors du champ de la littérature toute œuvre non représentative. »⁹⁷ Cela revient à dire que tout texte littéraire doit être le reflet de quelque chose. Autrement dit, le texte littéraire se lit comme un pacte que l'écrivain signe avec la société. Pour lui, la poétique est une exploration des différentes formes de discours. Nous abordons également la sémiotique, telle que définie par A. Greimas et J. Courtès (2018 : pp. 355-356) proposent ceci :

Le terme de la sémiologie qui se maintient, concurremment avec sémiotique, pour désigner la théorie du langage et ses applications à différents ensembles signifiants, remonte à Ferdinand de Saussure qui appelait de ses vœux la constitution sous cette étiquette, de l'étude générale des « systèmes de signes »⁹⁸.

Ainsi, nous étudierons le roman de Beckett en précisant les signes qui le rapprochent des autres textes beckettien. Notre objectif consiste à restituer la place de l'écriture romanesque beckettienne, moins connue du public que l'optique dramaturgique symbolisée par en *En attendant Godot*⁹⁹.

I. Rapprochement textuel

Rappelons-nous que les textes de Beckett sont tous fondés sur le langage. Ce dernier, au lieu d'être un moyen de communication, entraîne plutôt des quiproquos entre les personnages. Les textes de Beckett se rapprochent du point de vue du langage et de la thématique. C'est pourquoi, tour à tour, nous étudions les éléments qui montrent la filiation dans l'écriture de Beckett.

⁹⁷G. Genette 2017. [En ligne] La quête du récit à l'état pur : [http : // www. Revue-texto net. /Inédits/ Lacoste/ Lacoste-Genette. Html](http://www.Revue-texto.net/Inédits/Lacoste/Lacoste-Genette.Html). Paris. Note de lecture, pages consultée le 30/01/2017. 18 :30.

⁹⁸ A. J. Greimas et J. Courtès, *La sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*.

⁹⁹S. Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Minuit, 1952. Nous citons cette pièce de théâtre, parce que c'est elle qui ouvre avec éclat la carrière dramaturgique de Beckett.

I.1 L'intrigue

L'intrigue dans la création romanesque beckettienne se succède d'un roman à un autre. En lisant les romans de Beckett, partant de son premier roman *Murphy*¹⁰⁰, en passant par sa trilogie romanesque jusqu'à son dernier maillon *Mercier et Camier*, l'intrigue beckettienne est basée sur l'attente vaine et le goût de l'ailleurs qui est ici représenté par les pérégrinations et l'idée de la mort. Les personnages beckettien sont comme traqués de partout et ressentent le mal de vivre sur place et préfèrent donc se déplacer, espérant trouver une vie meilleure. Ces derniers sont hantés par l'angoisse existentielle qui les anime. A ce sujet, A.R.Delbart (2019, p.120)¹⁰¹ pense que :

Les derniers écrits de Beckett, tout spécialement soubresauts, donnent le sentiment d'une œuvre parvenue à un stade de complétude tel qu'elle organise sempiternellement les mêmes matériaux. L'auteur, il est vrai, a pratiqué très tôt l'autocitation. De la même façon, le retour des personnages « qui a été rapidement pensé et réalisé de façon systématique », n'est qu'un des éléments qui contribuent à donner à l'œuvre, considérée dans son ensemble, comme une mémoire propre.

Si les écrits de Beckett se succèdent, ce n'est pas fortuit car l'auteur est lui-même le traducteur de ses livres. Les personnages sont les mêmes dans toute sa création. On a l'impression qu'en lisant, de la trilogie romanesque beckettienne jusqu'aux autres romans, d'être de plain-pied dans un même roman puisque l'intrigue est pratiquement la même. C'est pourquoi, A.-R. Delbart qualifie l'œuvre de Beckett de mémoire propre. C'est une œuvre remplie de réminiscences que l'auteur transcrit d'un roman à un autre, mieux, dans toute sa création.

I.2 Les tableaux

En ce qui concerne ce concept, nous pouvons relever cette définition de P. Forest et G. Conio (2019 : p. 205) :

Au théâtre, ce mot désigne une partie d'un acte caractérisée par un changement de décor. Cela distingue le tableau de la scène. Le tableau ne modifie pas nécessairement le déroulement de l'action, mais il apporte des précisions psychologiques ou poétiques sur les personnages.¹⁰²

Ce qui voudrait dire que le tableau sert de guide de compréhension dans une pièce de théâtre, car il permet de comprendre la psychologie, mieux, le comportement des personnages dans une scène, ainsi que le déroulement de l'action. Par ailleurs, nous pouvons encore relever cette définition de P. Forest et G. Conio¹⁰³ (*Ibid*) à propos du tableau : « Un tableau est un outil de mise en page, servant à mettre en évidence des données chiffrées ou des listes. »

¹⁰⁰ S. Beckett, 1951, Paris, Minuit. *Murphy* est le premier roman de Beckett dans lequel il débute sa carrière dramaturgique en y transposant le langage dramatique.

¹⁰¹ Anne-Rosine Delbart, *Les exilés du langage*, op. cit.

¹⁰² P. Forest et G. Conio, op. cit.

¹⁰³ Id., *Ibid*.

Le tableau sert donc à donner aux spectateurs la présentation des acteurs ainsi que leurs rôles à jouer. C'est aussi une enseigne servant d'orientation. En bref, le tableau constitue un portrait que le dramaturge dresse des personnages aux spectateurs pour présenter l'identité des protagonistes ainsi que leurs rôles à jouer. Ainsi, les tableaux dans les romans beckettien se présentent de la manière suivante : dans *Mercier et Camier* par exemple, les tableaux se présentent comme l'écrit Beckett (1970 : pp. 53-55)¹⁰⁴ :

III

Résumé des deux chapitres précédents.

I

Mise en marche

Rencontre difficile de Mercier et Camier

Le square saint-Ruth.

Le hêtre pourpre

La pluie.

L'abri

Les chiens.

Dépression de Camier

Le gardien

La bicyclette...s'en vont"

II

La ville au crépuscule.

Mercier et Camier se dirigent vers le canal.

Évocation du canal

Colère d'un barman

Premier bar...pluie sur le visage de Mercier.

Ce tableau illustre les événements qui se sont déroulés dans les deux premiers chapitres du roman. Il relate les différents moments des actions jouées par les protagonistes dans ce roman, en vue d'une bonne compréhension pour les spectateurs. C'est une orientation que le dramaturge donne aux spectateurs pour les orienter sur ce qui s'est passé dans la scène. Plus loin dans ce même roman, le dramaturge Beckett (Ibid. : p.III-II3.)¹⁰⁵ Nous dresse encore le tableau ci-après :

IV

Le train

Hors-d'œuvre Madden, I

L'omnibus.

Hors-d'œuvre Madden, fin.

¹⁰⁴ S. Beckett, *Mercier et Camier*, op. cit.

¹⁰⁵ . Id., Ibid.

Maladie de la patrie...dorment.

V

Le lendemain.

Le champ...clocher des damner.

Ici, Beckett nous dresse ce tableau décrivant les étapes du déroulement des actions qui ont eu lieu dans la scène. C'est un résumé des faits qui se présente comme un récapitulatif des événements relatés dans les chapitres IV et V. Tout cela, pour amener les lecteurs à comprendre la scène précédente avant d'arriver à la scène suivante. Rappelons-nous que le roman *Mercier et Camier* n'a pas de 6^e chapitre. Beckett fait un bond et va droit aux VII^e et VIII^e chapitres. En bref, c'est un roman qui comporte 11 chapitres dont le 6^e est pratiquement inexistant. Beckett (op. cit, pp.162-164)¹⁰⁶résume ces deux chapitres dans le tableau que voici :

VII

Soir de la huitième(?) journée.

Chez Hélène.

Le parapluie.

Le lendemain chez Hélène.

Passe-temps.

Le lendemain après-midi, dans la rue.

Le bar.

Mercier et Camier confèrent.

Résultats de cette conférence.

Chez Hélène...Les chaînes

VIII

Même jour.

Le cul et la chemise, avec graphiques (passage entièrement supprimé)

Avant-dernier bar.

Mère l'Eglise et l'insémination artificielle

Mercier arrive.

Le garçon géant.

Contribution de Mercier à la querelle des universaux.

Le parapluie fin. La bicyclette, fin.

Dans la rue...Les coups endocrâniens.

¹⁰⁶ .Beckett, *Mercier et Camier*, op. cit, p.p.162-164.

Ce tableau montre que les événements se déroulent le même jour, bien qu'ils soient scindés en deux chapitres. Il nous renseigne sur la manière dont Mercier et Camier discutent deux objets : le parapluie et la bicyclette qui les aideront à entreprendre leur pérégrination. Quant aux chapitres X et XI, Beckett (1970 : p.211)¹⁰⁷ les résume de façon plus laconique que les chapitres précités. Ainsi, nous avons :

X

La lande.

La croix.

Les ruines. Mercier et Camier se quittent.

Le retour.

XI

La vie de survie

Camier seul.

Mercier et Watt.

Mercier, Camier et Watt.

Le dernier agent.

Ce tableau résume la fin de la pérégrination de Mercier et Camier. Ces deux protagonistes sont enfin contents pour avoir rencontré Watt qui est venu les réconcilier. Watt est un personnage d'un autre roman beckettien, titré *Watt*¹⁰⁸. C'est ce personnage qui, après les querelles de Mercier et Camier, vient leur donner la solution, en s'accompagnant du Dernier Agent, autre personnage dans la diégèse. C'est ainsi que s'installe la paix entre ces trois personnages : Mercier, Camier et Watt au chapitre XI qui termine ce roman.

Après le roman *Mercier et Camier*, ces tableaux sont également présents dans le roman *Murphy* premier roman de Samuel Beckett et dans lequel il infuse de façon abondante les indices théâtraux qui renchérissent son côté dramaturgique. Ce tableau peut être illustré de la manière suivante lorsque Beckett (1951 : p.14)¹⁰⁹ écrit :

Age Sans importance

Tête Petite et ronde

Yeux Verts

Teints Blancs

Cheveux Jaunes

Traits Mobiles

Cou 36.9cm

¹⁰⁷ S. Beckett, *Mercier et Camier*, op. cit.

¹⁰⁸ Id., *Watt*, Paris, Minuit, 1969

¹⁰⁹ Id., *Murphy*, op. Cit. p.p.14

Bras 28.9
 Avant bras 26.1
 Poignet 15-2
 Poitrine 90.0
 Tour de taille 67.0
 Hanches, etc. 92.0
 Cuisse 55.0
 Genou 30.2
 Mollet 29.7
 Cheville 20.3
 Coude- Pied Sans importance
 Taille 163.0
 Poids. 55.9

Ce tableau joue le rôle de la présentation. L'auteur nous livre le portrait d'un personnage féminin et dont il refuse cependant de le nommer au deuxième chapitre de son roman. Au XI^e chapitre, Beckett nous dresse le tableau mettant en valeur deux types d'individus qui sont diamétralement opposés. Ce tableau peut être illustré par Beckett (*Id. Ibid.* : pp. 174-176)¹¹⁰ comme suit :

Les Blancs (Murphy) Les Noirs (Endon) (a)

Ieu (b) Ich6

8. Ch32Tg8

3Tg1	3CC6
------	------

4cc3	4ce5
------	------

5cd5(c)	5Th8
---------	------

6Th1	6ce5
------	------

7cc3	7cg8
------	------

8cb1	8cb8
------	------

9cg1	9e6
------	-----

10g.3(e) ...	10.ce7...
--------------	-----------

43 RA5	43Dd8s
--------	--------

- (a) Monsieur Endon prenait toujours les Noirs. Si on lui proposait de prendre les Blancs, il rentrait pour ainsi dire la tête sous l'aile, sans le moindre signe de rancune.
- (b) Cause primaire de toutes les difficultés subséquentes des Blancs...
- (r) Insister d'avantage serait frivole et vexatoire, et Murphy abandonne.

¹¹⁰.S. Beckett, *Ibid.*

Ce tableau montre le conflit qui régnait entre Murphy et Monsieur Endon. C'était un conflit qui opposait le Roi de Murphy à celui de Monsieur Endon. C'était donc la raison pour laquelle ces deux acteurs ne s'entendaient pas. Retrouvons d'autres tableaux dans *Watt*, lorsque Beckett (1969 : p.99) note :

Solution Nombre d'objection

1ère2

2^e3

3^e4

4^e5

Nombre de solution	Nombre d'objections
4	14
3	9
2	5

Ce tableau nous présente le nombre de personnages qui apprécient ou acceptent les problèmes qui se passent dans leur ville. Ce dernier fait donc montre de solution pour trancher la discussion et rendre claires les points de vue. Un autre tableau apparaît tel que nous le présente Beckett (*Id.*, *Ibid.* : p. 177) dans la page suivante :

L	S	D
Déplacement	15	0
Brodequins	15	0
Pacotille	0	0
Gratifications	10	0
Sustentation	<u>42</u>	<u>0</u>
Total	50	0

Ici, Monsieur Ernest Louit, en tant qu'étudiant, sollicite un crédit par le truchement de Monsieur l'intendant, pour pouvoir subvenir à ses besoins. Ce tableau constitue le devis du contrat que signe Monsieur Ernest Louit. En dehors des tableaux qui théâtralissent les romans becketttiens, il ya aussi le statut des personnages qui montre la similitude de la création romanesque beckettienne.

1.3-Le statut des personnages

Les personnages becketttiens forment un couple et sont les mêmes que ce soit au théâtre ou en roman. C'est ainsi que les deux genres de Beckett se fusionnent et se confondent. A ce sujet, A. Robe.-Grillet (*Id.*, *Ibid.*) relève ce qui suit : les personnages créés par Beckett se répandent d'un livre à l'autre, saisis dans les différentes phrases d'un même déclin. C'est le vieillard Molloy qu'accompagne son double Moran (Molloy, 1951), c'est le grabataire Malone (Malone meurt, 1951). C'est Winnie qui monologue tout en s'enfonçant à l'intérieur du sol (Oh ! Les beaux jours, 1963).

Les personnages becketttiens s'étendent d'un ouvrage à un autre. Beckett maintient les mêmes personnages au théâtre qu'en roman. Soit en gardant leur nom, soit leur statut. Lisons cela au travers de ce que Beckett (1952 : pp.16-17) écrit dans *L'Innommable*¹¹¹ : « Il serait sans doute temps que je donne un compagnon à Malone...J'ai pensé naturellement au pseudo- couple Mercier et Camier... Je vois Malone aussi mal que la première fois. »

Les personnages becketttiens sont les mêmes et se rencontrent dans toute sa production. Malone dont on fait mention dans ce roman, n'est autre que le personnage du roman *Malone meurt*¹¹² qui est venu se recréer dans le roman *L'Innommable*. Le pseudo- couple Mercier et Camier qui est mentionné dans ce roman de la dernière trilogie romanesque de Beckett constitue l'acteur du dernier maillon de la prose beckettienne. Beckett compose une œuvre interminable où les personnages sont les mêmes du premier au dernier maillon de sa production. Cela est rendu visible dans *Mercier et Camier* quand Beckett (1969 : p.203) écrit :

Il pleut, dit Mercier.
A la chèvre, dit Camier.
Mercier, regardait Watt avec perplexité.
Tu ne te rappelles pas ? dit Camier.
Le jour poignait, par un temps défectueux(...)
Le Vieux Madden, lui aussi—, commença Camier.
Brusquement Watt saisit la canne de Camier, le dégageant,
Le souleva...en fumant sa pipe.

Watt qui apparaît ici n'est autre que le personnage principal du roman *Watt*, autre roman beckettien. L'intrigue est en perpétuelle action. Les personnages sont les mêmes dans toute sa production. Outre la monotonie des personnages et leur insignifiance dans la diégèse, nous constatons également que les personnages becketttiens sont des pèlerins et manquent de stabilité dans la diégèse. Ils sont comme traqués de partout et ressentent le mal de vivre sur place. Ils ont donc le goût de l'ailleurs. Le plaisir de voyager est ancré dans l'idée des personnages becketttiens. Ces derniers ont horreurs de rester sur place. A ce sujet, A. Chestier (2018)¹¹³ stipule ce qui suit :

Le dénominateur commun qui caractérise tous les personnages de Samuel Beckett est une dimension spatio-temporelle, une absence de repères et de point d'ancrage au monde qui les condamne au statut d'être-là, sans raison d'être. C'est cette expérience de la dérégulation, ce

¹¹¹ *L'Innommable* est le dernier roman de la trilogie romanesque de S. Beckett.

¹¹² *Malone meurt* est le deuxième roman de la trilogie romanesque de S. Beckett.

¹¹³ A. Chestier, 2018, [En ligne], *La crise du langage chez Beckett*, [Http://revues des sciences humaines. Université bourgogne.fr](http://revues.des.sciences.humaines.univ-bourgogne.fr). Page consultée le 16/04/2016, 20h 45.

sentiment d'avoir été jeté au monde, qui est à l'origine du mal être des personnages et constitue le premier traumatisme psychique.

Rester sur place chez les personnages beckettien constitue une entorse à leur liberté, si bien qu'ils préfèrent voyager, et le plus souvent sans direction fixe. Curieusement, après leur pérégrination, ils viennent tous se recréer ensemble, dans un même récit. Ces personnages beckettien sont souvent dépourvus de conscience. C'est donc un style nouveau que Beckett apporte à la littérature de son époque. Lisons cela dans l'entretien de Beckett avec Charles Juliet, à travers cette revue de Chestier (2018 : Id.) : Contrairement à la littérature classique, je ne veux pas donner une image rassurante de l'homme, et d'avoir été précédé en cela par d'autres : Schopenhauer ou Leopardi, même si mon pessimisme va plus loin.

Lorsque Beckett met en scène les personnages dépourvus de conscience ou de moralité, c'est parce qu'il veut créer une œuvre originale qui ne semble hériter de rien. C'est pourquoi il substitue ses personnages à des voix parlantes et leur confère un statut particulier. Ils ne sont pas des êtres comme tels, mais des figures, ou des substituts que ce soit en roman ou en théâtre. Chestier Chestier (2018) continue son discours, en disant : Comme dans les romans, les protagonistes de Beckett ont des corps défaillants, dissolutions du corps supplée par la voix, tandis que le reste des occupations se réduit à des gestes sans significations, dans une attente sans espoir et à jamais recommencée.¹¹⁴

Les personnages beckettien revêtent des comportements insignifiants, rétrogradés, bohémien... Cela est perceptible dans ce roman de Beckett (1969 : pp.192-193).

Vous me permettez, dit l'homme. Mercier et Camier.

On aurait dit deux aveugles à qui rien ne manque, sinon la vue, pour se faire une idée d'un de l'autre, ni le désir ni la disposition des corps.

Je vois que vous vous connaissez, dit l'homme. J'en étais sûr. Ne vous saluez pas surtout.

Je ne vous connais pas, dit monsieur Camier.

Je suis Watt, dit Watt. Je suis méconnaissable, en effet.

Watt ?dit Camier. Ce nom ne me dit rien.

Je suis peu connu, c'est exact, dit Watt, mais je le serai, un jour...où avez-vous fait ma connaissance dit Camier. Je n'ai pas encore eu le temps de tout démêler.

Tout cela montre l'instabilité des personnages beckettien puisqu'ils se substituent les uns aux autres, d'où la difficulté de les reconnaître, de les identifier. Watt est un personnage du roman *Watt*, autre roman beckettien. Ici, il se substitue à Mercier, si bien que la fusion de ces deux personnages dans ce roman, entraîne la confusion. Watt est donc obligé de décliner son identité. Ces derniers continuent leur excursion, mais ignorent la direction. Cela est visible lorsque Beckett (1970 : p. 150) écrit :

Rebroussons chemin, dit Mercier. Cette rue est charmante elle sent le bordel.

Je vois de lointaines contrées—, dit Mercier.

Un instant, dit Camier.

¹¹⁴Chestier Chestier, 2018, [en ligne], *La crise du langage chez Beckett*, [Http://revues des sciences humaines, Université bourgogne.fr](http://revues.des.sciences.humaines.universite-bourgogne.fr), page consultée le 16/04/2016 ,20 : 45.

Où allons-nous, dit Mercier.

Où allons-nous ? dit Camier.

Te sèmerai-je jamais ? dit Mercier.

Tu ne sais pas où nous allons ? dit Camier.

Mercier et Camier sont en train d'entreprendre une pérégrination alors qu'ils ignorent encore le lieu, mieux, le nom de la ville où ils vont. C'est pourquoi Mercier s'inquiète et interroge son compagnon pour avoir la précision du lieu. Cette imprécision octroie aux personnages un caractère instable et bourlinguer. Toutefois, A. Robbe Grillet (2018 : p.31)¹¹⁵, à propos du personnage, note ce qui suit :

Un personnage, tout le monde sait ce que le mot signifie. Ce n'est pas un « il » quelconque, anonyme et translucide, simple sujet de l'action exprimée par le verbe. Un personnage doit avoir un nom propre, double si possible : nom de famille et prénom. Il doit avoir des parents, une hérédité. Il doit avoir une profession.

Pour Robbe-Grillet, un personnage devrait avoir une identité propre comme dans le roman classique. Il doit respecter les normes, c'est-à-dire être en harmonie avec le monde dans lequel il vit et doit avoir un caractère humain. Par contre, la prolifération des personnages chez Beckett, ainsi que leur substitution aux voix plurielles, constituent ce que Robbe-Grillet (Ibid. : p. 32) appelle « la voie de la perdition, celle qui conduit tout droit au roman moderne. »

Cela voudrait dire que le fait pour Beckett d'ajouter les nouveaux et anciens personnages de ses romans dans chaque intrigue, est une innovation du Nouveau-Roman. Ce qui le rapproche de ce courant moderne et par-delà, du Nouveau –Théâtre ou Théâtre de l'Absurde. Cette filiation des personnages dans les romans de Beckett, remplit la fonction du roman moderne que revêt sa production. A juste titre, Robbe-Grillet (Id., Ibid.) poursuit son discours, en énonçant : « Beckett change le nom et la forme de son héros dans le cours d'un même récit. »

Il n'est pas toujours évident que Beckett maintienne le même personnage du début jusqu'à la fin de l'intrigue. Ses personnages se succèdent d'un roman à un autre ; si bien que sa production devient comme une grande récréation où tous les personnages de ses différents romans viennent s'émouvoir pour continuer ce qu'ils n'ont pas pu faire dans leurs romans respectifs. Ainsi, Beckett se démarque du roman traditionnel, dit roman balzacien. Robbe-Grillet (op.cit. : p.33) poursuit sa critique, en disant : « Avoir un nom, c'était très important sans doute au temps de la bourgeoisie balzacienne. » Avec le roman de Balzac, un personnage doit avoir une identité et un caractère et qui puissent intéresser le lecteur et lui servir de modèle comme le dit Robbe-Grillet (Id. : p.31) : Balzac nous a donné Le Père Goriot, Dostoïevski a donné le jour aux Karamazov, écrire des romans ne peut plus donc être que cela : ajouter quelques figures modernes à la galerie de portraits que constitue notre histoire littéraire.

¹¹⁵ .A. Robbe-Grillet, *Pour un Nouveau Roman*, Paris, Minuit.

Chez Balzac, le personnage est décrit comme ayant une vie réelle, tandis que chez Beckett le personnage est décrit comme n'ayant pas de rapport avec la société. Il a une double identité. Ils sont pour la plupart des vieillards, et des clowns et qui prévoient toujours leur avenir. Tout cela n'est pas fortuit. Beckett renchérit cela lors d'une interview que D. Anzieu (2018 : p.202)¹¹⁶ accorde à Beckett : « Je n'ai pas d'autres amours sur les figures de la mort que celui de leur dévoilement. »

La mort est tellement chère à Beckett qu'il la transcrit dans toute sa production. Pour ses personnages, la vraie vie est après la mort si bien que chacun la veut imminente pour vivre heureux et où ils seront tous ensemble, eux, les personnages beckettien. Cette idée de la mort imminente est rendue visible au travers de cette page de Beckett (1952 :pp.20-21) : J'ignore donc si j'aurais jamais l'avantage de les voir tous les ensembles. Mais j'incline à croire que oui. Car si je ne devais jamais les voir ensemble, il faudrait que devant moi Malone succède à l'autre, ou le précède, toujours dans les mêmes délais exactement(...) Cet intervalle vacillant m'engage néanmoins à penser que mes deux fidèles se rencontreront un jour, se heurteront et peut-être se renverseront.

Mahood, promet de rencontrer Malone et Murphy, les personnages des autres romans beckettien. Mais il souhaite rencontrer Malone en premier. Ce qui montre donc la filiation de l'intrigue dans la production littéraire de Samuel Beckett. La même intrigue est encore présente dans *Molloy* de Beckett (1951 : p.279)¹¹⁷, lorsque le personnage prévoit sa vie future, en disant : « Nous retrouverions nous tous au ciel un jour, Moi, ma mère, mon fils, sa mère, Youdi, Gaber, Molloy, sa mère, Yerk, Murphy, watt, Camier et les autres ? »

Ces personnages beckettien viennent se rencontrer dans *Molloy* après leur pérégrination. Tout cela montre que ces personnages de Beckett du point de vue dramatique que romantique sont les mêmes. Le roman devient alors un grand centre où les personnages et les histoires se convergent. Ce sont des romans qu'on ne quitte jamais en les lisant car l'intrigue reste toujours la même. C'est pourquoi nous parlons de la filiation romanesque beckettienne ou de la similitude dans la création de Samuel Beckett. Les intrigues se prolongent d'un roman à un autre.

2. Les formes de discours

Beckett a utilisé de plusieurs formes de discours dans son texte, mais les plus récurrentes sont : le dialogue, l'épanorthose et l'intermède.

¹¹⁶.D. Anzieu, *Lire Beckett*, op. cit.

¹¹⁷ . Id., *Molloy*.

2.1-Le dialogue

Par définition, le dialogue s'entend comme le notent P. Forest et G. Conio (op. cit. p.61)¹¹⁸ :

- tout passage d'une œuvre littéraire dans lequel des personnages conversent.
- genre littéraire, à visée souvent pédagogique, dans lequel un sujet d'ordre philosophique est l'objet d'une discussion entre les personnages défendant des thèses opposées. Etymologie : du grec dia= « en séparant » et logos= « discours ». Donc, littéralement, « discours partagé entre plusieurs personnes. »

Le dialogue n'est autre qu'un échange verbal entre deux ou plusieurs personnages qui peut aboutir à une fin soit heureuse, soit malheureuse. Toutefois, quel que soit le sujet du dialogue, ce dernier se distingue du discours tel que nous le rapporte A. Chestier (2018) explique :

Le dialogue n'est pas un discours : un discours est un énoncé d'une démonstration, voire d'un avis sur n'importe quel sujet. Le dialogue n'est pas une conversation : une conversation est un enchaînement de discours entrecoupés et non reliés entre eux pour produire un raisonnement commun entre les participants. Un dialogue consiste en un examen croisé de différentes paroles, qui engagent leur auteur.¹¹⁹

Le discours et le dialogue sont proches du fait qu'ils renvoient chacun aux paroles prononcées par un acteur ou un interlocuteur. Cependant, ils se différencient du fait qu'un discours est démontrable puisqu'il revêt un caractère personnel et reste éternel, tandis qu'un dialogue relève souvent de la fiction et se présente comme passager et fictif. Après toutes ces définitions, étudions à présent les dialogues dans le roman beckettien pour voir si notre corpus répond à cette définition. Notons que dans les romans beckettien, le dialogue se présente de deux façons bien distinctes. Dans *Mercier et Camier* par contre, le dialogue est introduit par les verbes introducteurs qui le théâtralise mais il n'y a pas de tiret d'incises qui marquent le changement d'interlocuteur. Ce dialogue peut se lire dans ces pages de Beckett (1953 : pp. 13-14) :

Rentrons, dit Camier.

Pourquoi ? dit Mercier

Ça ne s'arrêtera pas de la journée, dit Camier.

C'est une averse, plus ou moins prolongée, dit Mercier.

Je ne peux pas rester debout sans rien faire, dit Camier.

Asseyons-nous, dit Mercier.

C'est pire, dit Camier.

Alors marchons le long en large, dit Mercier. Donnons-nous le bras et faisons les cents pas. L'espace est réduit, mais il pourrait l'être d'avantage. Pose-là notre parapluie, aide-moi à me débarrasser de notre sac, voilà, merci, et en avant. Ici, le dialogue est implicite et se lit par l'emploi des incises qui concluent le dialogue. Les deux compères sont sortis, ils vont en

¹¹⁸Dictionnaire fondamental du français littéraire.

¹¹⁹A. Chestier, 2018, [en ligne], *Le dialogue* : <http://revues.des.sciences.humaines.univ-bourgogne.fr>, page consultée le 16/04/2016, 20h45.

pérégrination sans se munir d'un imperméable, et n'ont qu'un parapluie pour se protéger, alors que cette pluie est averse et ce parapluie n'arrive pas à les couvrir. C'est pourquoi Mercier demande à Camier d'aller de l'avant. Ils continuent leur pérégrination en s'entraccusant tel que Beckett (Id. : p.17) l'écrit : « Soyons-en reconnaissants, dit Camier. Il ne pleuvait pas encore, dit mercier ; L'élan matinal était intact, dit Camier. Ne perds pas notre calepin, dit mercier. »

Pour ces deux protagonistes, ce n'est pas de leur faute si la pluie les a surpris en cours de route. C'était une pluie inattendue. D'où leur manque de précaution. Par ailleurs, dans le deuxième chapitre du roman, ces deux pèlerins discutent la première place, concernant l'heure d'arrivée à l'endroit prévu de la rencontre avant d'entreprendre le voyage. C'est ainsi qu'ils doutent du chemin et se dirigent vers l'appartement d'Hélène. Ici, les propos de Camier sont dilués dans ceux de Mercier ce qui traduit l'innovation du dialogue qu'insère dans sa production. Or le dialogue est un échange, une conversation, mais Camier intervient de façon successive sans céder la place à son interlocuteur, Mercier. Ce dernier n'intervient qu'après et en une réplique. Cette causerie est décrite par des incises qui ponctuent le dialogue. Ce débat est décelable au travers de ce Beckett (*Ibid.* :59) note :

Malheur, dit Mercier nous sommes dans un omnibus.

C'est peut être une chance, dit Camier.

Vous parlez d'une chance, dit le Vieillard.

Nous aurions pu descendre, dit Camier.

Vous descendez avec moi à la prochaine, dit le Vieillard.

Ça change tout, dit mercier.

Ici, les deux protagonistes sont en pleine pérégrination et doutent du chemin qu'ils peuvent emprunter. On a l'impression que cette pérégrination se fait ex-nihilo. C'est pourquoi, pour trancher ce débat, le Vieillard les retient de descendre avec lui à la prochaine gare pour qu'il puisse les orienter sur la direction qu'ils doivent prendre. Le dialogue, disons-le, dans les romans beckettien est émaillé des quiproquos et des hésitations qui sous-tendent l'angoisse existentielle qui anime les personnages beckettien. C'est la raison pour laquelle ils hésitent sur tout ce qu'ils entreprennent de faire. Ainsi ce dialogue peut-il témoigner cette hésitation dont parle Beckett (*op. cit.* pp62-63) :

Adieu adieu, cria monsieur Madden.

Ils m'aiment—

Tout, dit mercier, ça change tout.

C'est une véritable catastrophe, dit Mercier. J'en suis —. J'en suis effondré, dit-il.

Visibilité nulle, dit Camier.

Tu restes étrangement calme, dit Mercier. Aurais-tu profité de mon état pour substituer au rapide convenu, cet abominable tacot ?

Ce n'est pas le moment de couper les ponts, dit Camier, ni de brûler les étapes.

C'est un aveu, dit Mercier. Je le savais. J'ai été dupé de façon honteuse.

Si je ne me précipite pas par la portière, c'est que je ne me tiens pas spécialement à me défouler la cheville.

Mercier et Camier semblent ne pas se comprendre. Ils se disent adieu puisqu'ils connaissent au préalable leur objectif. C'est ce qui engage souvent des irritations. Ils se querellent régulièrement en cours de leurs pérégrinations et se réconcilient aussi vite que possible. Beckett clôture la deuxième intervention par un tiret. Ce dernier confère à cette intervention un caractère télégraphique. A la quatrième intervention, le dramaturge à la fin, pose un tiret et un point. Ici le tiret joue le rôle de points de suspension et ne fait pas office de clôture. Mercier se monopolise la parole, en la refusant parfois à son protagoniste. Une autre querelle apparaît au travers de cette phrase que décrit Beckett (*Id.* : p.95).

Je ne me rappelle rien de tel, dit Mercier.

Nous aurions donc affirmé, dit Camier, la nécessité... parapluie.

Je ne vois pas du tout pourquoi, dit Mercier...mais du—.

J'ai compris, j'ai compris, dit Camier.

Alors ? dit Mercier. Pourquoi pas nous ?

Mercier ignore l'importance du parapluie. Il parle à demi-mot et termine son discours par un tiret et un point d'interrogation, tout cela pour montrer son mécontentement vis-à-vis de Camier qui lui rappelle l'importance de son parapluie et que sans lequel ils se tremperaient tous deux, sous cette pluie. Ce tiret ne joue pas le rôle de clôture, mais remplace les points de suspension. Ses propos tiennent lieu d'une invitation à la prudence. Et, Camier aussi face à la réaction de Mercier s'énerve aussi à son tour en parlant à demi-mot et son discours se termine de la même façon que celui de son interlocuteur. Dans cette strophe, le dramaturge recourt tantôt aux incises, tantôt aux verbes introducteurs. Toutes ces fantaisies sur le dialogue, prouvent le génie- créateur de Beckett, tel que révélé par A. Compagnon (*op. cit.*) :

Ce n'est que lorsque Beckett eut découvert son génie pour le dialogue et pour le monologue qu'il put libérer son talent des entraves de la forme. Et pour cela, il lui fallait écrire en français, une langue qui n'est pas truffée de métaphores et de calembours, une langue où il est plus facile d'écrire sans style.

Cela voudrait dire que l'on reconnaît à Beckett son talent pour ces deux formes de discours. Mais dans Son dernier maillon, le dialogue occupe toute la texture. Contrairement à ses premières créations où le soliloque prédomine. Malgré le fait qu'il soit irlandais, il devient un écrivain talentueux, mieux encore un génie créateur en transcrivant ses textes en français.

2.2 L'épanorthose

Il est évident que plusieurs figures ont été utilisées dans le roman de Beckett, mais ce dernier recourt de manière systématique à l'épanorthose pour souligner la valeur qu'il accorde à la fois aux paroles et aux silences. Le roman *Mercier et Camier* de Beckett (*Id.* : p.p.62-63) en est une parfaite illustration :

Je te dois des explications, dit Camier.

Camier disait toujours des explications. Presque toujours.

Je ne te demande pas d'explications, dit Mercier, je te demande de répondre oui ou non à ma question.

Mercier se moque du langage de son compagnon Camier, si bien que quand il l'imité, il s'appuie sur la lettre S qui est ici écrit en majuscule au milieu de la phrase. Camier, au lieu de dire explications, il dit « esplication » et Mercier semble ne pas le comprendre. Ils se répètent, pour bien se comprendre, mais vainement. Ce qui entraîne des quiproquos entre ces deux protagonistes. Il ya donc tout un jeu sur le langage qui traduit la viduité de leur conversation. Leurs querelles interminables, permettent donc aux spectateurs ou aux lecteurs de se relaxer et de se distraire. Ces deux compagnons, continuent leur discussion en répétant, ce que Beckett (Id.) note :

Je t'expliquerai tout, dit Camier.

Tu m'expliqueras rien du tout, dit Mercier. Tu as profité de ma faiblesse pour me faire accroire que je montais que je montais dans un rapide, alors que—. Son visage se décomposa.¹²⁰

Mercier refuse d'écouter Camier, prétextant que ce dernier ne peut rien lui dire qui puisse l'égayer au sujet de sa situation. Pour lui, Camier ne lui dit pas la vérité. C'est pourquoi il le gronde en répétant sa façon de parler. Ce grondement est encore rendu visible dans cette page de Beckett (1969 : p.100) :

Lo bello stilo che m'ha fatto onore, dit Mercier est — cette une citation ?

Lo bello quoi ? dit Camier.

Lo bello stilo che m'ha fatto onore dit Mercier.

Les deux compagnons parlent dans une langue qu'ils n'arrivent pas à se comprendre. Cette phrase est usée et vide de sens. Au départ, c'est Mercier qui grondait Camier en répétant son langage. Cette fois-ci, c'est Camier qui se moque de Mercier. A ce propos, Beckett (Id. : p.121) écrit :

On mourait comme des mouches. De faim. De soif. Pan ! Pan ! les dernières cartouches. Rendez-vous ! Jamais ! On mangeait les cadavres. On buvait son pipi. Pan ! Pan ! encore deux qu'on avait égarés. Qu'entend-on ? Un cri du mirador. Poussière à l'horizon ! C'est la colonne ! on a la langue noire. Hourra quand même ! Ra ! Ra ! on dirait des corbeaux.

Ce langage est imitatif. Il est plus gestuel qu'articulé. Les personnages conversent en se répétant, s'imitant et se corrigeant. Ces épanorthoses que nous relevons dans le roman de Beckett sont tel que le souligne A. —R. Delbart (op. cit.p.215) :

L'épanorthose, ou autocorrection de son texte par l'énonciateur (scripteur ou parleur), se révèle une figure éminemment beckettienne. On rencontre ce procédé (qui contribue simultanément au mélange des genres en rapprochant le roman de l'apparente spontanéité du dialogue), partout sous sa plume.

¹²⁰ *Mercier et Camier*, p.63.

Beckett, du point de vue dramatique et romantique, utilise l'épanorthose comme une figure de prédilection. En écrivant, il a toujours tendance à se corriger, à apporter une correction sur ce qui a été dit précédemment. A propos de l'épanorthose, P. Fontanier (2017 : pp.408-409), dans son ouvrage *Les figures du discours*, pense que :

L'épanorthose ou rétroaction, consiste à « revenir » sur ce qu'on a dit, ou pour le renforcer, ou pour l'adoucir, ou même pour le rétracter tout à fait, suivant qu'on affecte de le trouver, ou qu'on le trouve en effet faible ou trop fort, trop peu sensé ou trop peu convenable.

Ce procédé consiste à revenir sur les mêmes mots, de manière à corriger ceux –ci ou à les souligner. Chez Beckett par contre, ce procédé consiste à remettre en cause le langage puisque ce dernier constitue son leitmotiv. C'est une façon pour Beckett de lier les paroles aux silences. Cela est visible dans ses *Nouvelles et textes pour rien* de S. Beckett (2018 : pp.186-187) :

(...) Ils trouveront autre chose, peu importe quoi, et je pourrai continuer, non, je pourrai m'arrêter, ou je pourrai commencer, une fausseté toute chaude, et qui fera un lieu, et une voix et un silence, une voix de silence, la voix de mon silence.

Le narrateur beckettien veut parler, mais il a beaucoup de retenus et d'hésitation. Tout cela parce que l'auteur lui-même aspire à une littérature du « non-mot », c'est-à-dire du silence. Ce narrateur affirme et désaffirme ce qu'il dit. Cette autocorrection usitée dans le roman déroute le lecteur qui croit entendre une multiplicité de voix alors qu'il s'agit d'un seul personnage qui intervient. Ainsi, l'œuvre de Beckett se lit comme une chorale, car elle se compose des affirmations et des négations. Plus loin, Beckett (*Id.* : p.180) insiste sur les répétitions de son narrateur en écrivant :

Je dirai tout ça demain soir, oui, demain soir, enfin, un autre soir, pas ce soir, ce soir il est trop tard, pour bien faire, je vais dormir, pour pouvoir me dire, m'entendre dire, un peu plus tard, J'ai dormi, mais il n'aura pas dormi, ou alors c'est qu'il dort...n'étant pas là.

Le narrateur beckettien narre l'histoire comme dans un miroir dans lequel il se mire lui-même. Il parle tantôt à la première personne du singulier, tantôt à la troisième personne du singulier. Cette double identité fait que l'œuvre beckettienne se lise comme une mise en abyme. A ce sujet, B. Clément (2019 : p.180), dans son ouvrage, *L'œuvre sans qualité : la rhétorique de Samuel Beckett*, stipule ce qui suit :

L'œuvre se dote alors, avec l'épanorthose, de la figure qu'exige sa démarche formelle(...) Elle (ou découvre) en son sein de la figure qui, opposant deux façons de dire une seule chose, promet de mesurer l'écart qui sépare la bonne (qu'elle est malgré tout chargée de mettre en évidence) de la moins bonne (à laquelle on renonce, non sans l'avoir préalablement).¹²¹

Pour Bruno Clément, cette figure rejoint le discours prononcé par les personnages beckettien. Le fait de revenir sur les mêmes phrases est une façon de corriger ou de

¹²¹.B. Clément, *L'œuvre sans qualité, la rhétorique de Samuel Beckett*, op. cit.

rectifier ce qui a été dit préalablement. Ainsi tourne l'auteur tourne-t-il le roman en dérision.

2.3 L'intermède

Les intermèdes se présentent chez Beckett comme une pause, une distraction ou un divertissement pour agrémenter le récit. Ainsi, les romans de Beckett sont composés des vides qu'il crée pour relaxer le lecteur ou le spectateur. Ces vides viennent en quelque sorte consolider les personnages beckettien après leur pérégrination. Toutefois, ce vide que nous lisons chez Beckett, Roland Barthes (2017 : p.174) l'appelle par micro-séquence. A ce sujet, il pense que :

Une séquence (particulièrement une micro-séquence) peut avoir une fonction émotive(ou expressive), phatique (chargée d'assurer le contact entre les protagonistes et le public), ou poétique (mettant l'accent sur le message dans sa totalité, servant de trait d'union entre les réseaux, ou chargée d'indiquer le rabattement du paradigme sur le syntagme.

Pour Roland Barthes, ces micro-séquences doivent remplir ces différentes fonctions langagières énumérées ci —dessus pour rejoindre l'idée de Roman Jakobson sur la communication pour maintenir le contact entre non seulement les personnages sur scène, mais aussi les personnages et le public.

Par ailleurs, dans *Mercier et Camier*, les intermèdes se lisent au niveau de la ponctuation. L'auteur les présente de trois façons très distinctes. Dans un premier temps, après le discours du personnage, l'auteur le termine par un tiret et un point. Dans un deuxième moment, il le clôture par un tiret, suivi d'une virgule. Dans un troisième ensemble, il le termine par un tiret suivi d'un point d'interrogation. Tout cela pour marquer une pause ou créer une détente dans la diégèse. Découvrons au travers de cette page ce que Beckett (op.cit. : p.61) écrit : « Adieu, cria monsieur Madden. Ils m'aimaient toujours, ils m'aimaient—• »

Monsieur Madden est venu passer son séjour chez Mercier et Camier. En quittant de chez eux, il les apprécie et reconnaît que ce couple l'a aimé. Il lui manque des mots pour l'exprimer. Il veut continuer de parler mais, s'arrête de façon interrompue. Ce long tiret traduit l'envie de parler et le point, la fin malgré lui. Il leur dit adieu, mais la mort dans l'âme. Ces deux signes de ponctuation, placés en fin de phrase, jouent le rôle d'une pause inattendue et incertaine. Un autre intermède est rendu visible par cette parole du narrateur que décrit Beckett (Id. : p.62) : « C'est une véritable catastrophe, dit Mercier. J'en suis—• »

Dans cet intermède, Mercier veut parler, curieusement, il s'arrête un moment comme s'il a été interrompu par son interlocuteur. Il veut expliquer la catastrophe qu'il a vécue et ne termine pas ses propos. Ce tiret traduit l'envie de parler inlassablement et ce point qui le clôture, la fin de cette conversation. C'est en fait un double sentiment qui s'explique sous ces deux signes. Cet intermède de Beckett (op. cit : p.71) est encore rendu visible, au travers de ce qui suit : « J'aurais bien une chambre, dit le gérant, seulement—• »

Le gérant veut avoir une chambre auprès de Mercier et Camier, mais il hésite de le leur demander. Cet intermède tient lieu d'hésitation. C'est pourquoi, ses propos sont à demi. Ainsi cache-t-il son amertume devant le public. Par ailleurs, pour exprimer son divertissement, ou sa pause, après le discours des personnages, Beckett (1969 : p.168) recourt à la fois au tiret et au point d'interrogation : « Mercier dit, N'as-tu pas quelquefois l'impression— ? et Camier, Ya-t-il des vers— ? »

Mercier et Camier parlent dans un langage codé. Mercier demande à Camier s'il en a l'impression, sans pourtant le signifier aux spectateurs. Ce message est propre à ses deux interlocuteurs d'autant plus qu'il manque même de complément d'objet. Cet entracte laisse les spectateurs perplexes car ils n'arrivent plus à déceler le message et la suite de l'acte n'est qu'une surprise. Ils ont donc du mal à deviner la suite car les propos sont codés et décousus. Tout cela pour les inviter à trouver la suite de la scène ou la scène précédente d'où l'emploi abusif de ces deux signes de ponctuation susmentionnés. Ce suspens est encore présent dans les propos du personnage Watt tel que le décrit Beckett (op. cit. p.99) : « Puissez-vous ressentir, un jour, dit Watt, ce que je ressens, en ce moment. Cela ne vous empêchera pas d'avoir vécu en vain, mais ce sera, comment dirais-je— ? »

La réincarnation de Watt sur scène met en garde Mercier et Camier de même que les spectateurs qui s'en réjouissent puisque ces deux compagnons espèrent une vie heureuse après la mort. Watt chante la mort, mais il n'arrive pas à nommer le bonheur qu'il a vécu. Ce non-dit permet aux lecteurs d'imaginer et de comprendre la succession des événements et des personnages dans la diégèse. Watt, le personnage du roman *Watt*, au départ était absent de l'intrigue et apparaît à la fin pour enrichir la scène, mieux, pour peupler le plateau. C'est donc une façon pour Beckett de présenter aux lecteurs l'unanimité de ses personnages. L'histoire de ce personnage vient s'achever en compagnie de Mercier et Camier. Le dernier aspect de l'intermède se lit par le tiret, accompagné de la virgule. Cette ponctuation particulière permet une détente avant de passer à une autre scène. Découvrons cela au travers de ce que relate Beckett (Ibid. : p.203) « Cela nous oblige à revenir, dit Mercier. Mais de toute façon—, dit Camier. » Cet intermède retient l'attention des spectateurs, mais il ne donne ni ne dit aussi l'objet de la conversation. Ce qui pousse les spectateurs à deviner la suite. Cependant, Camier, s'adressant à Watt, dit : « Vraiment—, dit Camier. » En répondant ainsi, Camier veut que Watt et Mercier restent en sa compagnie. Mais Watt résiste à sa proposition. Camier sollicite également la présence du vieux Madden, comme Beckett (1970 : p.203) le note : « Le vieux Madden, lui aussi—, commença Camier. » En réalité, Madden et Watt n'apparaissent qu'à la fin de l'intrigue. Leur présence aux côtés de Camier est tellement importante qu'il les supplie de rester en sa compagnie, mais ces derniers refusent.

Conclusion

Au terme de cette analyse consacrée à la similitude dans la création romanesque de Samuel Beckett, le roman *Mercier et Camier* nous a servi de base d'analyses. Ce travail s'est structuré en deux modules solidaires. Le premier module a examiné le rapport entre

les romans de Beckett et a révélé qu'il ya plusieurs accointances dans toute la production beckettienne du fait que cette production tire sa source du langage. La thématique reste la même et que les personnages survivent et se répandent d'un récit à un autre. Le roman devient un carrefour où tous les protagonistes viennent se recréer. Le statut des personnages reste le même dans toute la création de Beckett. Ceux-ci sont présentés comme des vieillards ou des clowns à la quête permanente de quelque chose avec toujours le désir de voyager, pour chercher l'ailleurs. Beckett présente l'histoire dans les tableaux qui servent d'enseigne comme dans une pièce de théâtre. Le deuxième module, axé sur les formes de discours, a étudié la manière dont les protagonistes beckettians conversent dans la diégèse. Ce dialogue est présenté de façon implicite et se lit par les verbes introducteurs qui le ponctuent. Il s'avère que Beckett recourt de manière systématique à l'épanorthose composée des fantaisies sur le langage qui fait de son roman un miroir dans lequel se mirent ses personnages pour passer l'essentiel de message.

Références bibliographiques

- Anzieu, D. 2017. *Beckett*. Paris : Seuil. Archambaud.
- Barthes, R. 2017. Cité par Anne Ubersfeld. In *Lire le théâtre*. Paris : Belin.
- Beckett, S. 1950. *Murphy*. Paris : Minuit.
- Beckett, S. 1951. *Molloy*.
- Beckett, S. 1952, *Malone meurt*. Paris : Minuit.
- Beckett, S. 1953. *L'Innommable*. Paris : Minuit.
- Beckett, S. 1952. *En attendant Godot*. Paris : Minuit.
- Beckett, S. 1970. *Mercier et Camier*. Paris : Minuit.
- Beckett, S. 2017. *Nouvelles et textes pour rien*. Paris : Minuit.
- Beckett, S. 2017. *Samuel Beckett par lui-même*. Paris : Seghers, coll. Théâtre de tous les temps.
- Bruno, C. 2018. *L'œuvre sans qualité, la rhétorique de Samuel Beckett*. Paris : Le Seuil, Coll. Poétique.
- Compagnon, A. 2018. *Genres littéraires*, [En ligne], [http : // www.ccic-cerisy.asso. Fr/ Beckett 05. Html](http://www.ccic-cerisy.asso.fr/Beckett05.Html). Paris. Notes de lecture, page consultée le 18/03/2017, 10 : 30. , p. 25.
- Chestier, A. 2018. [En ligne], *La crise du langage chez Beckett*, [Http ://revues des sciences humaines. Université bourgogne.fr](http://revues.des.sciences.humaines.univ-bourgogne.fr/). Page consultée le 16/04/2016 ,20 : 45.
- Chestier, A. 2018. [en ligne], *Le dialogue* : [Http ://revues des sciences humaines, Université bourgogne.fr](http://revues.des.sciences.humaines.univ-bourgogne.fr/), page consultée le 16/04/2016 ,20 : 45.
- Delbart, A.-R. 2018. *Les exilés du langage : Un siècle des écrivains venus d'ailleurs*. Limoges : Pulim.
- Fontanier, P. 2017. *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.

- Forest., P. et Conio, G.2018. *Dictionnaire fondamental du français littéraire*. Paris : Pierre Bordas et Fils.
- Gérard, G. 2017. *Figures III*. Paris : Le Seuil, coll. Poétique.
- Genette, G. 2017. [En ligne] La quête du récit à l'état pur : [http : // www. Revue-textonet. /Inédits/ Lacoste/ Lacoste-Genette](http://www.Revue-textonet.fr/Inédits/Lacoste/Lacoste-Genette). Html. Paris. Notes de lecture, pages consultée le 30/01/2017. 18 :30.
- Greimas, A. J. et Courtès, J.2018. *La sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Lemelin, J.- M. 2018. *Emergence et hybridation des genres* 2019.[Enligne].[Http ://Revel.unice.fr/loxias/index.html?id=101](http://Revel.unice.fr/loxias/index.html?id=101).Paris. Notes de lecture. Page consultée le 08/07/2018, 16h :30 .
- Oket, M. S. 2009.*L'écriture dramaturgique dans l'œuvre romanesque de Samuel Beckett*. S/D Pr. André-Patient Bokiba, Mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Etudes approfondies. (D.E.A.).Université Marien Ngouabi, Congo, Brazzaville : Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Formation doctorale, Espaces Littéraires, Linguistiques et culturels (E.L.L.I.C.).
- Robbe-Grillet, A. 2018.*Pour un Nouveau Roman*. Paris : Minuit.

DEMOCRATIE EN AFRIQUE : UNE PREOCCUPATION DES ECRIVAINS DU 21^E SIECLE

Sule LAWANI

University of Lagos
lawanisule@gmail.com

Résumé

La dernière décennie, avant les indépendances, a vu l'essor d'une littérature de résistance, de conscientisation et de révolte, de part les écrivains africains et surtout de l'Afrique de l'Ouest. Les grandes figures de cette époque sont Ferdinand Oyono, Camara Laye, Sembène Ousmane, Léopold Sedar Senghor. Le ton a changé avec la décolonisation de ces pays donnant ainsi naissance à des leaders corrompus. Alors naît une littérature de dénonciation et de condamnation du pouvoir néocolonial. Les grands écrivains de cette période sont le Ghanéen Arman Ayi Kwei dans *The Beautiful Ones Are Not Yet Born* (*L'âge d'or n'est pas pour demain*) ; le Béninois Jean Pliya dans *La secrétaire particulière* ; les Nigériens Wole Soyinka et Ola Rotimi dans leurs *The lion and Jewel* (*Le lion et la perle*) et *Our Husband Has Gone Mad Again* (*Notre mari s'est encore affolé*) respectivement. Ensuite vient l'époque de la dictature militaire qui donne naissance à la littérature de caricature, de dérision et de symbolisme. Notons parmi eux en Afrique de l'Ouest, l'Ivoirien Bernard Zadi dans *La Tignasse*, le Mauritanien Mamadou Diagana dans *La légende de Wagadou*. Aujourd'hui, nous assistons à une époque décrite dans l'une des premières œuvres littéraires *Force-Bonté* de Bakary Diallo. L'Afrique de l'Ouest paraît une sous région confuse, envahie par des guerres tribales tel qu'au Sénégal, au Nigeria, en Guinée Conakry, en Côte d'Ivoire, des émeutes politiques au Togo, au Liberia, en Sierra Leone, au Niger, au Tchad et récemment en Lybie. La raison de cette perturbation est l'escalade de la corruption au sein de leaders politiques, qu'ils soient de civils ou des militaires. Dans cette recherche, nous allons évoquer des faits décrits *La secrétaire particulière* (1973) de Jean Pliya, *Quand on refuse on dit non* (2004) d'Ahmadou Kourouma et *Cycle de Sécheresse* (2011) de Cheikh C. Sow pour mettre à nu les causes de la confusion dans la sous-région. L'analyse critique et systématique des textes ci-dessus mentionnés et celle des œuvres critiques sur le thème discuté est notre méthode de recherche. L'analyse a montré que les maux qui frappent l'administration post-coloniale en Afrique continuent de sévir et restent les problèmes à surmonter pour que les populations jouissent des bénéfices de la démocratie.

Mots-clés : conscientisation, corruption, démocratie, dénonciation, guerre tribale, résistance

Abstract

The last century before independence witnessed the growth of literature of resistance, of consciousness and of revolt from writers of African origin and most especially from those from West Africa. The big names of that period are Ferdinand Oyono, Camara Laye, Sembène Ousmane, Léopold Sedar Senghor. The theme changed to corruption of leaders with the decolonization of these countries. Therefore literature of denunciation and condemnation of neocolonial leaders was born. Popular writers of that period are the Ghanaian Arman Ayi Kwei in *The Beautiful Ones Are Not Yet Born* ; the Beninois Jean Pliya in *La secrétaire particulière* ; Nigerians Wole Soyinka and Ola Rotimi in *The lion and Jewel* and *Our Husband Has Gone Mad Again* respectively. Thereafter came the period of military dictatorship that gave birth to literature of caricature, of derision and symbolism. The big names of West African writers of this period are the Ivoirian Bernard Zadi in *La Tignasse*, the Mauritanian Mamadou Diagana in *La légende de Wagadou*. Today again, we are in the era of events described in one of the earliest literary works *Force-Bonté* of Bakary Diallo. West Africa seems to be a confused sub-region consumed by tribal wars such as in Senegal, Nigeria, Guinée Conakry, Ivory Coast, political killing in Togo, Liberia, Sierra Leone, Niger Republic, Tchad and recently in Lybia. The simple reason for this kiosk is

the escalation of corruption amongst the political players at all levels of governance. In this study, we identified and enumerated those acts discussed in *La secrétaire particulière* (1973) of Jean Pliya, *Quand on refuse on dit non* (2004) of Ahmadou Kourouma and *Cycle de Sécheresse* (2011) of Cheikh C. Sow in order to bring out the reasons for the state of confusion in the sub-region. A systematical and critical analysis of those texts mentioned above and of those written by critics in the theme discussed will serve as our research methodology. The study had shown that the cancan worm that devastated the polity in the early indigenous administrations continue and remain the albatross preventing the masses to benefit the dividend of democracy.

Keywords : consciousness, corruption, democracy, denunciation, tribal wars, resistance

Introduction

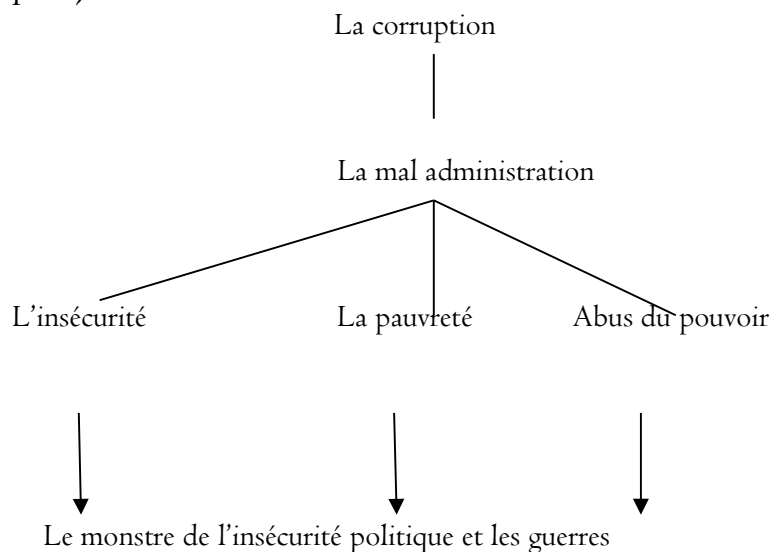
La littérature africaine avant la colonisation est une littérature orale. L'oralité est la méthode par laquelle les mœurs, les épopées, les mythes, les fables, les chroniques historiques etc. sont transmis de génération en génération pour distraire et éduquer les jeunes pendant les palabres des soirées autour d'un feu ou sous les arbres à palabre pendant les saisons sèches après les récoltes des produits agricoles. Ces récits ou paroles soutiennent «l'effort dans le travail, ou la foi dans les prières». (L. Kesteloot et A. M. Diagne, 2010 : p.13). Cette période d'oralité est suivie par la période coloniale de 1890 à 1960, la date des indépendances dans la plupart des pays africains. Les thèmes principaux de la littérature africaine pendant la colonisation sont parmi tant d'autres le thème d'angoisse (Force-Bonté de B. Diallo, 1926) ; de nostalgie ou de regret de leur passé culturel et leur civilisation traditionnelle (Doguicimi de P. Hazoumé, 1938) ; de dénonciation et de conscientisation (*Discours sur le colonialisme* de A. Césaire, 1948). Notons aussi les écrivains tels L. S. Senghor, O. Socé, B. Dadié, F. Oyono pour ne citer que ceux-là.

I. Evolution de la littérature en Afrique

En 1960, l'Afrique connaît l'ère des indépendances. Pas très longtemps dans l'indépendance, les populations africaines qui ont été promises des paradis sur terre après les Blancs n'ont pas tardé à monter leur déception contre leurs frères dirigeants. Alors naît la littérature de conscientisation des masses paysannes. Les écrivains de cette époque se sont servi de leurs plumes pour dénoncer l'incompétence, la mal administration des gestions de l'état, le népotisme, voire la corruption généralisée parmi les leaders africains. Peu après vinrent les militaires qui se sont succédés grâce aux coups et contre coups d'Etat. C'était l'époque du symbolisme pour échapper des punitions des hommes en kaki.

Aujourd'hui, il y a la démocratie dans presque tous les pays d'Afrique et surtout en Afrique de l'Ouest mais les problèmes politique et économique demeurent sans solution. Cela entraîne des formes de violences et parfois des situations de guerre dans la plupart de pays d'Afrique. Ces vices préalablement mentionnés ont aujourd'hui atteint un niveau de mélancolie totale et de destruction des biens et des organes de l'état. Les forces de sécurité qui sont censées protéger les masses sont complices de l'angoisse et de mécontentement parce qu'elles sont aussi pour la plupart opprimées par leurs dirigeants.

Le schéma ci-dessus montre les phases des maux en Afrique depuis l'indépendance jusqu'aujourd'hui.



Le mal qui ronge tous les pays africains est la corruption qui donne naissance à la mal administration qui a pour agents destructeurs l'insécurité, la pauvreté et l'abus du pouvoir voire le désir de s'installer perpétuellement. Cette situation évoque des révoltes et protestations violentes qui s'éclatent en de guerres civile, régionale, religieuse ou ethnique si elle n'est pas bien vite gérée.

2. Les vices de l'administration post-indépendante

L'écrivain béninois, Jean Pliya, a su résumer les maux qui accablent l'administration postcoloniale de l'Afrique en prenant pour exemple typique les faits au Bénin à travers son œuvre, *La secrétaire particulière*. M. Chadas est le représentant des politiciens d'après les indépendances. Il dit et prêche exactement le contraire. Il démontre les caractères d'homme corrompu, la corruption qui est le vice principal qui donne naissances à tous les maux qui accablant l'Afrique aujourd'hui. Jacques, le planton de M. Chadas, parlant de lui à Virginie, la nouvelle secrétaire la met au courant de la personnalité de M. Chadas en ces termes :

Ah ! C'est donc ça ! A propos, qu'avez-vous donné au patron ? J'ai aussi remarqué sa mauvaise humeur. Lui avez-vous rendu visite chez lui avant votre engagement?» (J. Pliya, 2004 : p.32)

Cela explique qu'on doit se donner au patron pour avoir sa faveur. Il incarne aussi l'inconscience. Il se contredit en donnant le code de travail à Virginie :

... Après la ponctualité, il faut le zèle au travail, la conscience professionnelle, désintéressement, la haine de la corruption. Bien sûr, la générosité est une qualité louable et aussi le dévouement envers les chefs, enfin, à l'occasion, la reconnaissance pour les services rendus ... Et puis, au bureau, il ne faut s'occuper de parler que les questions de bureaux. Nous vivons en période d'austérité et de restriction. On l'a dit à temps et à contre temps. Vous le savez, je n'en doute pas. Alors, gare au téléphone. Ne jamais, l'utiliser pour régler des affaires personnelles, causer avec les amis par exemples. Et même au cas où l'on vous appelle, il faudrait interrompre votre

correspondant s'il vous impose une conversation téléphonique trop longue et sans rapport avec le service. D'ailleurs, nous mettons bientôt au téléphone un cadenas de sûreté. (J. Pliya, 2004 : p.16).

Il fait exactement le contraire des recommandations qu'il donne à Virginie. Il s'engage dans une longue conversation au téléphone avec un ami parlant des futilités et du match de football :

...Allo ! Oui, M. Chadas à l'appareil. Ah c'est toi Nestor... un instant ! (Il se retourne vers les dactylos.) Dites donc ! Qu'attendez-vous ? Pas d'indiscrétion. Quand le patron téléphone, l'employé model s'éclipse".

(Les demoiselles se précipitent hors du bureau. M. Chadas allonge ses jambes sur la table, s'installe commodément et continue sa conversation téléphonique).

Eh ! Nestor ! Comment vas-tu ? Ah ! Ce que je pense du match de football d'avant-hier ? Formidable vraiment formidable. Les deux équipes se valent. Mais je préfère le jeu de « l'ETOILE de Benin » *Leur capitaines* ? Il s'appelle Domingo. Quelle maîtrise du ballon. (...) Moi, j'adore le football, Bien sûr, Il (...) je suis un sportif, un sportif du dimanche si tu veux (...) Le rôle de « supporter » est aussi important que celui de jouer, sinon plus important. Tu n'es pas d'accord ? Tu trouves que j'exagère ? Tu as tort, mon ami ; Allo Allo ! Je n'entends plus.... Comment, la rougeole ? Qui êtes-vous Madame ? Quel petit ? Allo ! ...On dirait la conversation d'autres personnes. Quelle misère que ces téléphones indiscrets ? Bon ! Ecoute Nestor. Puisque je ne t'entends plus, toi aussi tu me n'entends plus et je raccroche. Ouf ! (Il accroche) Quel métier ! (J. Pliya 2004 : p.20).

Ici, c'est la démonstration de l'hypocrisie administrative néocoloniale, le gaspillage du fonds public et l'abus du pouvoir qui domine et continue de dominer les secteurs de l'état dans tous les pays africains. Pour montrer le degré de l'inconscience et l'abus du pouvoir des autorités. Pliya montre Chadas qui se crée un scandale dans son bureau, Sa première dactylo qui est sa concubine, à qui il promet la réussite à l'examen, non seulement qu'elle échoue à cet examen, elle tombe en grossesse. M.Chadas nie la responsabilité de cette grossesse et elle tombe évanouie dans son bureau. Cela entraîne l'attention des autres travailleurs. Denise l'avocate qui est venue plaider le cas d'Avocè, décide de défendre le cas de Nathalie.

A ce moment même, arrive-le Ministre des Affaires prolétariennes qui refuse de se ranger du côté de M.Chadas. Il le met devant les faits et la loi le prit au surpris (Il disparaît, poussé à l'épaule par les policiers) (J. Pliya 2004 : p.99)

3. Le monstre de l'insécurité et la sécheresse d'esprit

L'insécurité politique et les guerres symbolisent la description de Cheikh C. Sow dans *Cycle de sécheresse*. Selon, Sow,

Les sauvages combats avaient eu pour cause non seulement l'antagonisme séculaire entre les deux clans, mais aussi une histoire compliquée de panthère volée, de femmes enlevées à la suite d'une dot non payée et de meurtre commis en ville sur la personne d'un nommé Djonkline (C. C. Sow 2011 : p.118).

A ceci vient s'ajouter le désir assoiffé des politiciens qui encouragent la catastrophe humaine. Cette situation est décrite, en ces termes :

Les prédateurs humains, assoiffés de gains, n'hésitent d'ailleurs plus à tirer sur quiconque essaye de s'opposer à leurs sombredésir ; c'est pourquoi l'opération anti braconniers est loin d'être une promenade de santé dans ce paradis pour touristes Toubabs. (C. C. Sow 2011 : p.148)

Aujourd'hui tous les pays africains, du Nord, au Sud, de l'Est à l'Ouest et surtout à l'Ouest, ne connaissent plus la paix, ni le développement. Ils sont pour la plupart enveloppés par des guerres dont les causes sont des futilités tel est le cas au Nigeria ; les différences tribales ou régionales tel est le cas au Mali, en Lybie, au Soudan du Sud voire le désir de rester au pouvoir même lorsque la masse souffre et malgré que ceci ne soit pas parmi par la constitution du pays. Le cas de la Côte d'Ivoire et récemment du Burkina Faso où le président est chassé du pays par des forces vives de la nation. En Côte d'Ivoire, il fallait l'intervention des forces internationales pour amener Laurent Gbagbo a accepté sa défaite aux élections dans son pays accablé de pauvreté.

Parlant du problème causé par la mauvaise gestion de l'administration politique, S. A. Ojo, dans sa communication présentée aux étudiants du Département des Langues Européennes, lors de leurs Séminaires culturels, 2014, le mercredi 29 octobre 2014, a déclaré :

What is particularly tragic is that with its devastating effects, it is generally accepted by most Nigerians and foreigners that poor leadership is the hideous that has stunted Nigeria's economic growth, weakened its political system, rendered each of its tiers of government a mockery of governance, which has proved itself to be incapable of delivery the dividends of good government to Nigerians. It has weakened the administration of our educational institutions and has dealt poisonous and murderous blows to churches, mosques and cults. It has corrupted our, reward system, our selection process and our value systems. It has distorted our ethical values,...' (S. A. Ojo, 2014 : p.1).

Selon Sharp. AKosubo, dans son article, 'le parti pris de Kourouma dans *Quand on refuse on dit non*', rapporte les causes de la guerre en Côte d'Ivoire en ces termes :

Selon Fanta, Bedié a encouragé la discrimination entre les ressortissants nordistes de sorte que ces derniers se sont trouvés incapables d'établir des actes d'états civils et de trouver un emploi ou avoir une promotion. (D. Sharp-Akosubo, (2011 : p.9).

Les sociétés africaines sont dans une situation de sécheresse de tribales : sécheresse de la naturelle et d'âme. Les leaders ont perdu la conscience de responsabilité pour les masses qu'ils dirigent. Nos sociétés sont lancées dans la misère totale causée par la famine, le chômage le désillusionnement et le manque d'espoir sur une meilleure vie. Cela les amène à se soulever contre les dirigeants. Ils choisissent de 'mourir que de vivre sans vie'. Voilà la raison d'être des actes d'enlèvements et de suicides dans plusieurs pays d'Afrique.

3. Quelle doit être la face de la littérature au 21^e siècle ?

Les pays d'Afrique vivent de problèmes internes causés par la corruption et le manque de respect de droits de l'homme tels qu'ils sont dictés par les lois internationales de la CEDEAO, de l'Union Africaine et de L'ONU). Pour répondre aux réalités des pays africains, la littérature doit passer de l'ère de fiction à la réalité historique. Il faut décrire

à juste titre ce que Kourouma appelle «...les raisons et les origines du conflit tribal qui crée des charniers partout en Côte d'Ivoire» (A. Kourouma, 2004 : p. 99) et ceci à travers le continent. Martin T. Bestman, supportant cette nouvelle forme de littérature se résume en ces termes :

In the main, our writers who are informed by an acute consciousness of the dialectics of history conceive literature as a depiction of the truth of life as a preserver of history. as a potentially subversive force, as a 'miraculous weapon of self affirmation. For them, the text is no longer ornamental, it is no longer a mere arena of dazzling permutation of words but rather because born of history, it confronts history and serves as battlefield for the exploitation of accumulated tensions as a vehicle of resolution of the burden of history. Consequently, obsessions with socio-political pre occupations, a pervading polemical tone and a combative spirit are central to contemporary black writing, giving it a flavour that is so distinctive since its emergence. From its budding seasons to its explosion full blossom, our literature has been a long 'walk in the night'. That is an exploration into landscapes of plunder, pain, violence and confiscated history. (A. Kourouma, 2004 : P.105)

Les citations ci-dessus énumérés démontrent clairement que les écrits littéraires ont passé l'ère de divertissement et de simples louanges pour mettre à nu les faits socio-politiques et les lacunes qui existent dans l'administration post-indépendante des pays africains

Conclusion

Somme toutes, il va de soit que la littérature africaine joue le rôle du vrai rapporteur de faits dans les sociétés africaines. Peut-être en relatant les expériences vécues dans nos sociétés, on pourra éviter les querelles et des guerres inutiles qui accablent nos sociétés aujourd'hui. Il est important de comprendre ce que résume Martin T. Bestman en ces termes :

Le peuple, gonflé d'espoir, rêvait d'un avenir meilleur or l'affligeante réalité de l'époque post indépendante dément cette aspiration. Car après les brutalités organisées par les anciens oppresseurs, les Africains exercent sur eux-mêmes toute leur agressivité inhibée (...) Et les écrivains qui font de la volonté didactique le principe dynamique de leurs univers littéraires inquiétants ne cessent d'exprimer, par le truchement de leurs personnages, leur indignation à l'égard des fléaux qui frappent leurs indépendances. (A. Kourouma, 2014 : pp.23-24).

Cette position décrite pour le support de la réalité culturelle et politique dans nos sociétés est supportée par Ihenacho A. Akakuru lorsqu'il se résumé en ces termes :

Objectivity is merely an attempt by A WRITER to mask the contrived nature of the literary text by what Roland Barthe terms 'illusion du réel (the illusion of reality) (A. Kourouma, 2014 : p.110).

Notre souhait est alors de voir les écrits littéraires qui vont dépasser les limites de lamentations pour atteindre leur rôle qui est celui de mirer exactement leurs sociétés au vue de leurs lecteurs.

Références bibliographiques

- C.N. Jauret, (2001) : *Les écrivains de la négritude*, Paris Edition Marketing S/A
- L. Kesteloot et A. M. Diagne, (2010) : *Précis de littérature africaine et antillaise* Dakar UCAD FASTEF.
- L. Kesteloot, (1995) : *Mémento de la Littéraire Africaine et Antillaise* France, les classiques africains.
- A. Kourouma, (2004) : *Quand on refuse on dit non*, Paris, édition du Seuil.
- S. A. Ojo, (2014) : Leadership and career sustainance : Advice to present Generation (Communication de présentée à Unilag lors de la ELSA Week le 29 Octobre 2014.
- O. Oke and S. A. Ojo, (2000) : *Introduction to Francophone African Literature A collection of Essays*, Ibadan, Spectrum Books Limited.
- J. Pliya, (1973) : *La Secrétaire Particulière*, Yaoundé, Ed. CLE, 7è édition.
- D. Sharp-Akosubo, (2001) : «Le Parti Pris de Kourouma dans *Quand on refuse on dit non* (communication présentée à l'université de Port Harcourt pendant la conférence annuelle de l'UFTAN, (Association Nigériane des Professeurs Universitaires de Français au Nigeria).
- C.C. Sow, (2011) : *Cycle de sécheresse et autres nouvelles*, Italie édificef.

LA POETIQUE MAGIQUE : UN OUTIL D'ANALYSE DES FIGURES POLITIQUES DANS *L'ETAT Z'HEROS OU LA GUERRE DES GAOUS* DE MAURICE BANDAMAN

Lamoussa TIAHO

Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)
tialahobf@gmail.com

Résumé

Aujourd'hui, s'il y a un écrivain africain de l'espace francophone qui n'a cessé de descendre chaque fois que de besoin dans les profondeurs de l'Afrique des traditions orales pour se ressourcer afin de renouveler son écriture à la création littéraire, c'est bien entendu Maurice Bandaman. En 1993, il avait déjà exploité de manière judicieuse et géniale les richesses de cette oralité à travers *Le Fils-de-la femme-mâle* pour donner un signal fort à son lectorat d'ici et d'ailleurs. Cette fois-ci, il nous revient encore avec un autre roman de la même trempe qui s'inscrit non seulement dans la perspective du conte africain mais aussi qui s'affiche comme l'espace d'un renouvellement scripturaire et d'une stratégie de création romanesque qui emprunte à *l'esthétique magique*. *L'Etat z'héros ou la guerre des gaous* est un roman bâti sur une impressionnante toile de fond magique. C'est pourquoi un paradigme de lecture tel que la poétique magique d'Issou Go (122) semble être intéressant pour interroger ici la nouvelle publication de l'auteur. À partir de l'esthétique magique qui se veut une grille de lecture, le présent article tente de mettre en exergue les figures politiques de la scène publique ivoirienne qui se cachent derrière les personnages romanesques.

Mots-clés : esthétique, magique, paradigme, poétique, romanesque.

Abstract

Today, if there is an African writer from the French-speaking world who has constantly climbed down whenever necessary into the depths of the traditional Africa with the rich resources of orality in order to renew his writing to the literary creation that will of course be Maurice Bandaman. In 1993, he had already judiciously and ingeniously exploited the riches of this oral literature through *Le fils de-la femme-mâle* to give a strong signal to his readers from here and elsewhere. This time, he comes again with another novel of the same caliber that is inscribed not only in the perspective of the African tale but also which appears as the place of a scriptural renewal and a strategy of creation Which borrows from magical aesthetics. *L'Etat z'héros ou la guerre des gaous* is a novel work that is built on an impressive backdrop of magic. Therefore, a paradigm of reading such as the magic poetry of Issou Go seems interesting to question here the new publication of the author.

Keyword : aesthetics, magic, novel, paradigm, poetics.

Introduction

La théorie d'I. Go (2014) est exposée dans son livre : *Poétique et esthétique magiques*. Tout comme Todorov l'avait fait dans le contexte occidental à travers *La Poétique de la*

¹²² Issou GO, *Poétique et esthétique magiques*, Ouagadougou, L'Harmattan Burkina, 2014.

prose, Go à tour parle d'une typologie du roman africain qu'il qualifie de *magique*. Il s'agit du roman africain qui exploite abondamment la magie dans sa structuration, dans sa littérarité et dans la construction de son intrigue, comme c'est le cas ici de *L'Etat z'héros ou la guerre des gaous*. Pour qu'un roman soit reconnu comme magique écrit I. Go (2014 :49) « *il faut qu'il soit imprégné ou complètement imbibé de magie* ». Go s'est référé à diverses sources pour définir la magie ⁽¹²³⁾. Sur la base des définitions qu'il a proposées on peut retenir que la magie relève des forces surnaturelles, des pratiques occultes, des phénomènes inexplicables et paranormaux. À la lumière de ces explications, il ressort que la poétique magique est un nouvel exercice de critique qui se fonde sur trois catégories de magie qui sont la magie des maléfices (code scientifique africain), la magie de la transgression (code pénal africain) et la magie du pacte diabolique (code moral africain).

L'ambition de cet article est de dire, entre autres, quelles sont les figures hommes et de femmes politiques de la scène publique ivoirienne qui se cachent derrière certains personnages. Quelles sont les identités réelles des personnages qui évoluent dans l'œuvre de Maurice Bandaman ? Comment l'esthétique magique participe-t-il au dévoilement des significances de l'œuvre ? En quoi la poétique magique peut mieux expliquer cette œuvre ?

Notre réflexion s'organise alors en deux points qui sont :

- les personnages représentatifs de l'œuvre : identités singulières et identités plurielle ;
- les pratiques magiques dans l'œuvre.

I. Personnages représentatifs : identités singulières et identités plurielles

M. Bandaman fait partie des écrivains africains de la nouvelle génération qui ont su répondre à l'appel de T. Melone (1970 :18) qui réclamait des œuvres littéraires qui s'inspirent beaucoup plus des récits traditionnels africains. De son côté, P. N'da (2003) avait écrit dans la postface de son livre ce qui suit au sujet de Maurice Bandaman :

L'originalité de sa création romanesque se trouve fondamentalement dans les libertés qu'il prend vis-à-vis de l'héritage littéraire, dans sa quête de formes novatrices et dans la recherche obstinée d'une esthétique africaine moderne dans la discoursivisation romanesque.

C'est un auteur qui s'est signalé sur la scène littéraire africaine avec un génie créateur exceptionnel doté d'un talent scripturaire très rare de l'écriture du conte-romanesque par la publication en 1993, de *Le fils-de-la femme-mâle* et *L'Etat z'héros ou la guerre des gaous* en 2016. Cette deuxième œuvre entraîne le lecteur dans un univers politique où le magico-merveilleux, le surnaturel et les phénomènes paranormaux se côtoient en permanence. Dans le récit, une guerre éclate entre le président dictateur Kanégnon et le groupe rebelle des Forces terribles. Le chef de l'Etat fait alors appel à son ami Akèdèwa pour faire face à la rébellion. La république de Boubounie est divisée en deux zones opposées (la zone gouvernementale avec à sa tête le dictateur Kanégnon et la zone rebelle dirigée par Kaba Kourou).

¹²³ Le Larousse, le Robert, l'Encyclopédie Universalis, la Bible, le Coran.

Ici, Bandaman est allé au-delà d'une simple inscription des ressources de l'esthétique traditionnelle dans son œuvre. Il ne s'est pas non plus contenté seulement d'un procédé de réutilisation des motifs des genres oraux. Il a mené une vaste opération de création et d'innovation en jouant par endroits sur la sémantisation des mots et sur le registre linguistique par un procédé d'ivoirisation de la langue française (cf. *dibi-dibi-là*, p.150, en malinké *dibi* signifie, le noir, les ténèbres *dibi-dibi* expression qui désigne une affaire louche qui se passe dans le noir dans les ténèbres), (il me regarde *kplè !kplè !klèp !* p.41 ; selon le français populaire ivoirien, c'est regarder quelqu'un avec insistance) ,(*m̄lin m̄lin m̄lin*, p.154, expression en malinké pour désigner ce qui est neuf, nouveau et qui brille, (*aggrave-affaires*, p.171, français populaire ivoirien *nouchi* pour parler de quelqu'un qui envenime une situation déjà dangereuse, déjà gravissime) ; (*prodada*, p.171 , français *nouchi* qui veut dire faire les louanges de quelqu'un, le vanter)*affaires.com*, ... p.245, français populaire ivoirien qui désigne les rapporteurs ; ceux qui se saisissent de ce qui ne les regarde pas pour en faire leur sujet de causerie qu'ils racontent à qui veut les entendre). Ces innovations linguistiques et ces néologismes issus du français populaire ivoirien ont donné naissance à un nouveau genre hybride qui se veut avant tout un conte-romanesque où évoluent des personnages aux différents statuts. Les figures politiques qui nous intéressent ici sont souvent cachées derrière les personnages du récit.

À travers ce récit, le lecteur retrouve plusieurs personnages sur la scène politique dont les plus emblématiques sont entre autres Zeu Nana, Akèdèwa, Kanégnon, Dodo Gbagla, le Com-zone, kaba Kourou, Warifatchè. Les personnages que nous qualifions de *singulatifs* sont des personnages qui ne se présentent pas sous plusieurs identités dans l'œuvre. En outre, il y a des indices qui les rapprochent à des figures politiques bien connues de la scène publique ivoirienne. Il s'agit des personnages de Zeu Nana, Gbagla Dodo, Tèkèkpan et Cafri.

Nanan Zeu qui, par sa longévité au pouvoir (*777 ans*), le culte de la personnalité qui le caractérisait, (p.37) et par son attachement à des valeurs de dialogue et *de paix*, avec *sa seule voix nasillarde* qui a longtemps occupée les médias du pays, fait penser au Président Félix Houphouët Boigny¹²⁴. **Gbagla Dodo** (la fille-terre) que Kanégnon a rencontrée pour la première fois au meeting de Sossou est devenue l'épouse de celui-ci par la suite. À l'issue de l'élection présidentielle quand Kanégnon accède au pouvoir, elle devient alors la première Dame du pays. Lorsque la guerre éclate contre la rébellion, c'est elle qui dirige les escadrons de la mort (p.65) dont faisait partie Tèkèkpan et Cafri les deux assassins de la femme albinos (enterrée vivante) et du comédien Bèrèbè (¹²⁵) (p.71). Selon le narrateur,

¹²⁴ Père de l'indépendance de la Côte-d'Ivoire. Il a dirigé ce pays de 1960 à 1993. Depuis les années 1970, le vieux Houphouët a eu comme opposant farouche à son régime, Laurent Gbagbo qui crée avec son épouse Simone, le Front populaire ivoirien (FPI) à l'issue des manifestations estudiantines des années 1982 pour combattre dans la clandestinité le pouvoir du Parti démocratique de Côte d'Ivoire (PDCI) du président Houphouët.

En 1993 à la mort de Félix Houphouët Boigny, la Côte d'Ivoire sera dirigée par Henri Konan Bédié, alors président de l'Assemblée Nationale.

¹²⁵ Le comédien Bèrèbè enlevé et tué par les escadrons de la mort de la première Dame fait penser à l'assassinat de Camara H, un comédien populaire, membre du Rassemblement des Républicains (RDR) d'Alassane Ouattara. Cf. <http://www.lemonde.fr/international/> du 07/02/2003.

la guerre déclenchée par les assaillants a révélé une guerrière intraitable en Gbagla Dodo. Elle était membre de l'équipe chargée de l'élaboration de la stratégie de guerre du Président. Ici, l'allusif de Sossou semble être Moosou, le village natal de l'ex-première Dame de Côte-d'Ivoire. Gbagla Dodo garde ainsi des traits communs avec Simone Gbagbo. À côté, de ces personnages il y a aussi le trio : Warifatchè, Kaba Kourou, Com-zone.

Warifatchè veut dire en malinké, le père de l'argent, le richard l'homme fortuné. Le camp du Président Kanégnon le soupçonne d'être le parrain et le bailleur de fonds des assaillants du nord. Les assassins du comédien Bèrèbè ont accusé celui-ci d'être de connivence avec le même Warifatchè (p.71). Tout comme Nanan Zeu, c'est un personnage très effacé dans l'œuvre même s'il est considéré d'avoir joué un rôle important auprès de la rébellion. Tout laisse croire qu'avec le personnage de Warifatchè, l'auteur fait allusion à Alassane Ouattara au moment de la guerre post-électorale de 2002 en Côte-d'Ivoire.

Kaba Kourou, ce nom signifie : caillou en malinké, c'est la métaphore de la solidité, de la force et de la puissance. C'est le porte-parole de la rébellion, étudiant et ancien disciple de Kanégnon. Voici ce que le narrateur dit à son sujet : « *Radio France Internationale fit parler Kaba Kourou, le patron même de la rébellion. C'était un jeune homme de trois fois 7 ans, un étudiant qui n'avait même pas encore fini de valider ses unités de valeur en philosophie et en sociologie. Depuis des mois et des années, réfugié dans des pays voisins (...) pour se forger à l'art et aux techniques de la rébellion. (L'Etat z'héros..., 2016, p.219).* C'est le même personnage qu'on retrouve avec ses camarades des *Forces terribles* en qualité de ministres rebelles dans le gouvernement du Président Kanégnon (pp.125-126). Nous avons ici des éléments d'indices qui obligent à voir derrière ce personnage, la figure de l'ex-président de l'Assemblée Nationale ivoirienne, Soro Guillaume.

Com-zone

C'est lorsqu'Akèdèwa a été envoyé en mission d'espionnage dans la zone rebelle au nord du pays, qu'il rencontrera le patron des lieux qu'on appelle Commandant de zone ou Com-zone. Il devient alors le conseiller et le confident du Com-zone. Ce personnage militaire fait penser à Wattao alias Issiaka Ouattara, un chef militaire ivoirien de la rébellion. Nous passons sous silence le personnage des enfants soldats et celui du général des étudiants qui faisait la pluie et le beau temps sur le campus universitaire. L'une des originalités chez Bandaman dans la construction de ses personnages semble être la pluralité des identités qu'il leur octroie comme si c'était des personnages aux multiples identités du roman postmoderne. Il s'agit surtout de ceux qui sont appelés à jouer des rôles actifs dans l'œuvre. C'est le cas d'Akèdèwa et de Kanégnon.

Dès la page 9 du roman, Akèdèwa se présente sous plusieurs identités : « Je suis Akèdèwa, fils d'Akèdé, génie de la médisance, et d'Assiè, la Terre ! » Akèdèwa, Adjakou Anansé désignent le même personnage qui, de surcroît est multiforme, polymorphe, grand et petit, ayant des pouvoirs d'ubiquité et de déguisement. L'homme à tout faire du

président. C'est bien lui qui entonne le chant inaugural du roman qui sert l'embrayeur au récit :

« Kètè, kètè, kètè !

Kètè, kètè, kètè !

Kètè, kètè, kètè ! ... » (*L'Etat z'héros*, p.9).

Le rôle de Akèdèwa ici est souvent similaire à celui du courdoua avec son donsomana dans *En Attendant le vote des bêtes sauvages* de Kourouma. Kanégnon, lui de son côté est un maître sorcier qui se transforme selon les circonstances en « chat » en « paquet de kleenex » et en « foulard noir » (*L'Etat z'héros*, p.4).

Selon I. Go (2014 :268), les personnages assez caractériels et violents sont à rechercher du côté de la magie du pacte diabolique qui a « servi dans le passé à la réinsertion des enfants terribles qui semblaient enclins à la violence ». C'est exactement le cas de Kanégnon ici quand on se réfère aux conditions dans lesquelles il est venu au monde et les rapports conflictuels qu'il entretenait avec son entourage. Akèdèwa avait prédit que l'enfant viendra au monde par lui-même et s'appellera Kanégnon et sera son ami. Et comme le rapporte le narrateur, le bébé dans le ventre de sa mère dansait les danses traditionnelles ivoiriennes : gbègbè, aloukou, ziglibity : « Il sortait du ventre de sa mère pour venir sur Terre puis après il réintégra le ventre de sa génitrice » (*L'Etat z'héros...*, p.18). C'est un personnage qui fait penser aussi à celui de Naaba Bilgo dans l'œuvre romanesque de F.P. Rouamba (2006 : 81).

Au regard du comportement de ces deux personnages (Kanégnon, Akèdèwa), le lecteur se retrouve en présence d'une théâtralisation du jeu des identités qui s'assimile à une sorte de carnalisation et autorise même à parler d'identités rhizomiques¹²⁶ comme on en trouve dans une œuvre comme *Mille Plateaux* (G. Deleuze et Guattari).

Si on admet avec G. Deleuze (1968 : 5) que « toutes les identités ne sont que simulées, produites comme un effet optique par un jeu plus profond qui est celui de la différence et de la répétition », il faut alors voir en Akèdèwa un personnage assez atypique avec ses multiples pouvoirs mystiques. C'est l'homme de toutes les sales besognes du couple présidentiel. Akèdèwa est un personnage qui n'observe aucune valeur éthique et morale, il a le « dos assez large » pour essayer toutes les critiques et injures proférées à son encontre par ceux-là même qu'il qualifie de *mauvaises langues, de jaloux et d'affairés.com* car il y a longtemps qu'il a opté d'être un « cube Maggie » politique, comme il en existe encore aujourd'hui un peu partout dans les palais présidentiels des pays africains. Il s'agit d'une catégorie d'hommes politiques sans scrupule qu'on retrouve sans doute sous les cieux et à toutes les époques dans tous les régimes politiques à l'image de Talleyrand

¹²⁶ La théorie du rhizome a été développée par Gilles Deleuze et Félix Guattari comme un modèle descriptif. C'est à ces deux philosophes qu'Edouard Glissant va emprunter l'image du rhizome en tant que racine multiple d'une plante pour qualifier sa conception d'une identité plurielle qui s'oppose à l'identité racine unique.

(¹²⁷). Ici, Akèdèwa a choisi de manger avec tout le monde dans tous les sens et dans tous les camps. Écoutons-le :

Moi, Akèdèwa, fils aîné de la Terre, je mange ! Je mange à gauche, je mange à droite, je mange avec le Président, je mange avec la rébellion, je mange avec Dieu et je mange avec Satan ! (L'Etat z'héros... , p.173).

P. N'da (2010 :119) avait déjà fait chez l'écrivain, le constat suivant : « *le héros, en effet, est représenté dans le récit par trois figures du même nom* ». Le personnage romanesque est avant tout une construction qui sort de l'imaginaire de l'auteur on aperçoit alors chez Bandaman des personnages atypiques qui frisent le paradoxe et doté de moralité aux antipodes de l'entendement humain. Pour A. Thibaudet (1938 :207) : « Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible, le romancier factice les crée avec la ligne unique de sa vie réelle. (...) le génie du roman nous fait vivre le possible, il ne fait pas revivre le réel ». Avec Bandaman, on peut parler sans crainte d'une nouvelle fiction narrative du roman africain.

Dans cet univers de conte assez particulier Akèdèwa, Kanégnon et Gbagla au regard de la nature des actes qu'ils posent sont des personnages qui jouissent sans limite d'un véritable libertinage où les questions éthiques sont foulées aux pieds. Au-delà de ces comportements aux antipodes de l'éthique et de la morale, le lecteur constate par moments que la voix de la conscience gronde Akèdèwa. Celui-ci est souvent dégoûté de cette vie de compagnon de Président. C'est pendant ces moments d'introspection qu'il se demandait si le pouvoir se réduisait seulement à des futilités telles que la jouissance, *le plaisir, l'alcool, l'argent et le sexe* ou bien on le prenait pour une cause plus noble ? Cette interpellation créait souvent en lui un sentiment de honte et un désir de combattre le régime de Kanégnon d'où les maléfices qu'il a lancés contre ce dernier sans succès. Voici ce qu'il dit : « Oui par deux fois, j'ai refusé d'aller arroser les monuments de sang humain, d'aller danser nu sur des tombes, d'aller tripoter des cadavres pour leur arracher langues, oreilles ou testicules. Non, j'ai refusé. Et mon non est non ! » (L'Etat z'héros... , p.261).

2. Les pratiques magiques dans l'œuvre

Nous nous inscrivons ici sous la perspective conceptuelle de la poétique et de l'esthétique magiques de I. Go (¹²⁸).

¹²⁷ Charles-Maurice de Talleyrand est un homme d'Etat français 1754 - 1838. Il a participé à différents régimes successifs en France.

¹²⁸ Dans *Poétique et esthétique magiques*, Issou Go précise qu'il existe en Afrique une typologie romanesque qu'on peut appeler le roman magique. La poétique magique est un nouvel exercice de critique littéraire qui permet de cerner la spécificité des structures du récit magique à travers la triade magique, les trois M ou trois magies (Md, Ma, Ms), le crime et le secret magique.

Les différentes catégories de magies sont : la magie de la transgression ou code pénal africain, la magie des maléfices ou code scientifique africain, la magie du pacte diabolique ou code moral africain.

L'œuvre de Maurice Bandaman a une dimension mystique et ésotérique. Les soldats et les ministres rebelles utilisent les pouvoirs magico-mystiques des dozos pour se protéger, le palais présidentiel de son côté est hanté par les fantômes de toutes les victimes sacrifiées pour l'accession de Kanégnon au pouvoir. (*L'Etat z'héros ...*, pp.61-62). En plus de cela, il faut ajouter la célébration des messes noires et les rituels des tables de nuit et des sacrifices humains.

Le terme messe noire est apparu en Occident dans la seconde moitié du XVII^e siècle. C'est un rituel satanique qui tend par inversion blasphématoire et sacrilège à contrefaire la messe catholique romaine pour bénéficier du soutien des puissances infernales. La messe noire est également un prolongement théâtralisé et dramatique de la magie noire. Tous les symboles de l'Eglise sont inversés et renversés.

Dans l'œuvre, les messes noires étaient organisées les jours impairs avec 21 personnes dont 7 femmes et tous les adeptes s'asseyaient en forme de triangle. Leur but était le renforcement des pouvoirs mystiques de Kanégnon. Ce sont les organes humains qu'on y utilise comme hosties au moment de la communion. Ces messes consistaient à dire le contraire de chaque verset de la Bible. Elles se terminaient toujours par des orgies, des beuveries et des ébats sexuels désordonnés. En lieu et place de Jésus on invoquait Kakatika, le satanique patron des adeptes de ces messes.

Ecoutons quelques versets sataniques de ces messes :

Kakatika, notre père qui est dans les terres,
 (...) *Que ton règne vienne mettre fin au règne de Dieu*
Renforce notre pouvoir d'aujourd'hui
Renforce notre pouvoir de demain
Tue ceux qui nous combattent
 (...) *Nema !*
Nema !
Nema ! (L'Etat z'héros..., pp.89-90).
 Quand on observe de prêt : **Nema !.....donne : Amen !**

Le nom Kakatika fait penser à l'un des personnages d'Adiaffi (¹²⁹). Cette prière aux allures du Pater (¹³⁰) chrétien se fonde sur le principe du manichéisme où les adeptes de cette messe noire souhaitent le malheur et la mort de leurs adversaires politiques et demandent un règne sans fin pour leur saint père Kakatika. Outre ces prières il y a aussi les rites des sacrifices humains et des actes maléfiques dans l'œuvre. Selon le narrateur, les mauvaises langues racontaient que le pouvoir de Kanégnon, prospérera dans le sang et finira dans le sang parce que son destin était lié à la violence, au viol, à la guerre, au sang.

¹²⁹ Jean-Marie Adiaffi, auteur de *La Carte d'identité* et *Les Naufragés de l'intelligence* est le fondateur du **N'zassa** (style de création artistique et esthétique littéraire) et du **Bossonisme** (doctrine religieuse et spirituelle du groupe Akan).

¹³⁰ La prière du Notre Père (Pater) figure dans les Evangiles selon Saint Matthieu (6,9-15) et (Saint Luc (11,2-4)). C'est la seule prière que Jésus Christ a enseigné à ses apôtres. C'est le résumé de toutes les Saintes Ecritures.

Le pacte que Gbagla Dodo avait signé avec le diable exigeait d'enterrer une albinos vivante en état de grossesse. Il fallait aussi remplir des canaris de têtes d'enfants à déposer à 77 carrefours et recueillir le sang de 37 filles vierges pour arroser les 3 trois derniers kilomètres du boulevard qui conduit au palais présidentiel sans oublier que Kanégnon devrait passer la nuit dans le même lit avec un cadavre.

Lorsque la guerre déclencha les féticheurs du Président lui recommandent la force mystique par la sexualité active intense et volcanique de 777 vierges dont l'albinos de 13 treizeans qu'il devrait immoler, et se servir de son sang pour arroser *le Monument aux morts* (p.82). On constate par ailleurs ici qu'une importance est accordée aux chiffres et cela renvoie à la numérologie⁽¹³¹⁾ qui se veut une pratique dans bon nombre de sociétés africaines dont la société baoulé dont l'auteur est issu. Comme le confirme le narrateur d'autres sacrifices avaient été déjà faits, des enfants enterrés vivants, des femmes enceintes enlevées, assassinées, leurs bébés extraits de leurs ventres, égorgés, séchés en cendres pour préparer des décoctions qui rendraient le Président invulnérable avec un règne sans fin.

Toutes ces pratiques renvoient à ce que I. Go (2014) appelle la magie du pacte diabolique ou le code moral africain. Au regard de ce qui précède on peut dire que *L'Etat z'héros...* est un roman magique de la politique qui s'inscrit dans le registre de la magie du pacte diabolique. Selon l'auteur de la théorie, la magie du pacte diabolique est le chemin du mal qu'on emprunte lorsqu'on est guidé par le diable. À l'instar de la plupart des dictateurs africains, Kanégnon en s'adonnant à ces pratiques, a emprunté le chemin du diable qui le conduira inexorablement à sa chute.

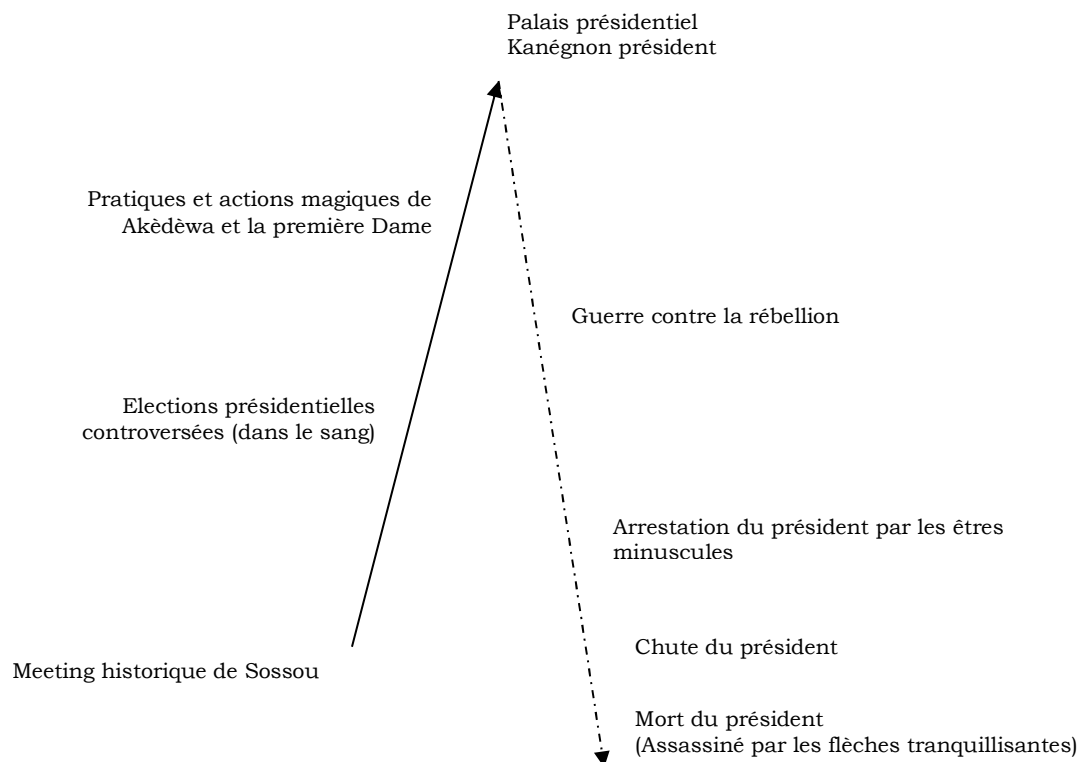
Go précisera que ce ne sont pas les sacrifices humains que font les pactisants diaboliques qui sont à la base de leur succès. Ainsi, toutes les pratiques magiques auxquelles le président Kanégnon et ses hommes se sont livrés ici jouent dans leur mental un rôle psychologique et une mise en confiance tout comme le placebo utilisé par le médecin pour son patient. C'est pourquoi expliquer ou justifier ici les « succès politiques » de Kanégnon par des sacrifices humains serait simplement une aberration. Cela ne relève pas de la logique du pacte diabolique qui, dans ses fondements éthiques combat énergiquement tout ce qui s'oppose aux valeurs morales. Le mal ne triomphe jamais dans la magie du pacte diabolique et c'est ce qui explique la chute du pouvoir du président Kanégnon avec son arrestation par les êtres minuscules envoyés par Dieu pour libérer tout un peuple des mains d'un dictateur sanguinaire et cruel que la Boubounie n'a jamais connu dans son histoire. (*L'Etat z'héros ...*, p.274). Tout comme beaucoup de dirigeants politiques africains, Kanégnon avait déjà fait son choix en s'inscrivant dans l'axe du mal. À ce sujet I. Go (2014 : 27) écrit « l'enseignement des valeurs morales est un trait spécifique qui distingue l'homme de la bête. Malheureusement il y a des hommes qui tournent le dos au bien pour pactiser avec le diable en choisissant le chemin du mal.

¹³¹ La numérologie est un ensemble de croyances et de pratiques fondées sur l'attribution de propriétés variables selon le contexte. La Bible et le Coran accordent aussi une place importante aux nombres.

Si en Afrique, la magie est une pratique sociale utilisée pour résoudre les problèmes de société, derrière elle se cache toujours un « secret magique ». C'est ainsi que le secret magique pouvant expliquer les victoires de Kanégnon depuis les élections controversées qui l'ont porté au pouvoir jusqu'à la guerre contre les rebelles, réside plutôt à la ruse, à la manipulation et à la démagogie dont il est passé maître. C'est une stratégie qui lui a été enseignée en partie par son épouse comme le précise le narrateur. Gbagla Dodo, la première Dame au déclenchement de la guerre avait suggéré à son mari de reculer pour mieux sauter et d'accepter le cessez-le-feu et le dialogue mais de ne rien céder. (L'Etat z'héros ..., pp.71-72).

Selon I. Go (2014 : 249) l'activité politique fait partie des créneaux porteurs qui ont émergé et qui permettent aux hommes de faire une ascension sociale fulgurante : « Beaucoup de politiciens africains ont connu une ascension sociale extraordinaire. C'est la politique qui a forgé ces nouveaux destins miraculeux ».

SCHEMA TRIADIQUE DE L'ŒUVRE



**Tout est parti du meeting de Sossou où
Kanégnon a bénéficié du soutien du peuple**

Conclusion

Maurice Bandaman se fait ici le témoin de l'histoire politique récente très mouvementée de son pays. Cette œuvre est la tribune d'une longue veillée de conte baoulé où l'auteur a ravi la vedette au grand conteur de tous les temps, Akèdèwa. Ce roman-conte, véritable prétexte est aussi une lecture symbolique d'une Afrique en proie à la violence politique,

aux dictatures, aux guerres post-électorales, aux rébellions armées aux nationalismes barbares et xénophobes. À travers certaines figures politiques de l'œuvre, c'est la cartographie de la scène politique africaine contemporaine.

L'originalité de l'œuvre de Maurice Bandaman réside également à la beauté réservée à la *mort* des deux acteurs principaux du récit. En lieu et place d'une fin tragique au regard des actes dont ils sont coupables, c'est plutôt des *flèches tranquillisantes* pour les endormir et les envoyer dans *le ventre de la terre* pour une re-naissance. Cette projection sur le *recyclage humain* s'invite comme une nouveauté dans la création littéraire qui, jusque-là ne parlait que du recyclage culturel de Walter Moser.

Le recyclage humain de Maurice Bandaman est une épiphanie du nouvel homme politique africain. Pour l'avènement de ce nouveau projet de société Dieu envoie 7 êtres mystérieux pour libérer tout un peuple. Tout comme lui-même avait utilisé 7 jours pour créer l'humanité.

Références bibliographiques

- Bandaman, M. 2016. *L'Etat z'héros ou la guerre des gaous*. Paris : Michel Lafon.
- Deleuze, G. 1968. « Avant-propos », in *Différence et répétition*, Paris : PUF.
- Go, I. 2014. *Poétique et esthétique magiques*, Ouagadougou : L'Harmattan Burkina.
- Maffesoli, M. 2002. *Le temps des tribus*, 3^{ed}. Paris : La Table Ronde.
- N'da, P. 2003. *L'Écriture romanesque de Maurice Bandaman ou la quête d'une esthétique africaine moderne*, Paris, L'Harmattan.
- Sam, T. 2017. *La Victoire sur le mal de la sorcellerie (l'église face aux phénomènes paranormaux)*, Ouagadougou : Grandes éditions Africaines.
- Tougouma, J.P. 2016. *La Chute du sphinx de Koso-Yam ou les secrets d'une insurrection*, Ouagadougou : Imprimerie les Editions Sidwaya.
- Thibaudet, A. 1938. *Réflexions sur le roman*, Paris : Gallimard.

ANALYSE STYLISTICO-THEMATIQUE DE LA TRADITION ORALE DANS LA PRODUCTION MUSICALE D'ORLANDO OWOH POUR LA RENAISSANCE AFRICAINE

Olaosebikan T. O. WENDE
Osun State University (Nigeria)
wende2011@hotmail.co.uk

Résumé

L'Afrique perd son humanisme au contact avec d'autres cultures ; sa tradition orale a été envahie par la civilisation occidentale et par conséquent, un continent, défini auparavant par sa paix et son harmonie malgré sa diversité culturelle, est soudainement devenu un théâtre de guerres et d'autres vices sociaux. La production musicale d'Orlando Owoh a attiré beaucoup de recherches académiques, et pourtant, peu d'attention est accordée à l'aspect stylistico-thématique de son œuvre en lien avec la renaissance du continent africain. Donc, cette recherche, entre autres choses, fait la critique des thèmes et du style de trois genres de la tradition orale : folklore, légende et proverbe dans *Ìtàn orogún méjì* [le conte de coépouses] et celui de *Ìgbà ayé Noah* [déluge de Noah] avec références particulières aux comportements de l'homme noir. Fondée sur la philosophie du mouvement la *Renaissance Africaine* [African Renaissance], les données sont délibérément choisies à cause de leur richesse intellectuelle et morale. Elles sont, donc traduites de la langue source LS [yorùbá] à la langue d'arrivée LA [français] pour faciliter leur analyse approfondie et visibilité globale. La jalousie et la désobéissance menacent le progrès de l'Afrique, la vérité pratique et l'amour, entassés dans les données sont les ingrédients nécessaires pour le développement envisonné par les pères de la Renaissance Africaine.

Mots-clés : Analyse stylistico-thématique, tradition orale, production musicale, renaissance africaine, Orlando Owoh.

Abstract

Africa is losing her humanity to her contact with other cultures ; her oral tradition has been invaded by the Western civilization and consequently, a continent, hitherto defined by peace and harmony in spite of her cultural diversity, has suddenly become a theatre of wars and other social vices. Orlando Owoh's musical production has attracted many academic discourses ; however, little attention has been paid to the stylistic-thematic aspect of his work for the rebirth of the African continent. This article, among other things, does a thematic and stylistic criticism of three genres of oral tradition : folklore, legend and proverb in *The story of two wives* [Ìtàn orogún méjì] and that of *The flood of Noah* [Ìgbà ayé Noah] with particular references to the behaviours of the black man. Built on the philosophy of the African Renaissance movement, our data were purposively selected for their intellectual and moral richness. Therefore, they were translated from the source language LS (Yorùbá) to the target language LA (French) to facilitate their in-depth analysis and global visibility. Jealousy and disobedience are threats to the progress of Africa, practical truth and love hidden in the data are the necessary ingredients of the development as envisioned by the founding fathers of the African Renaissance.

Keywords : Stylistic-thematic analysis, oral tradition, musical production, African Renaissance, Orlando Owoh.

Introduction

La tradition orale fait référence à l'héritage imaginaire de la création verbale d'une société qui s'évolue par les mots dits d'une génération à une autre. B. O. Akporobaro (2006 : p. 29), est d'avis que ce domaine n'a pas eu une longue histoire critique, il en avance six claires définitions condensées ci-dessous :

The unwritten traditions : songs, stories, religious beliefs, myths, proverbs, folklores and legends which have artistic merit and cultural values for social entertainment, ordering of the society and form the cultural traditions of a people and are usually handed down from one generation to another. (B. O. Akporobaro, 2006 : p. 29).

[Les traditions orales : chansons, contes, croyances religieuses, mythes, proverbes, folklores et légendes ayant des valeurs artistique et culturelle pour divertir et organiser la société, qui forment les traditions culturelles d'un peuple et sont transmis d'une génération à une autre] **Notre traduction.**

Deux faits nous intéressent dans cette définition condensée : d'abord, elles sont des instruments indispensables d'organisation, de prévention ainsi que du contrôle de l'ordre social, cela veut dire qu'elles remplissent des fonctions sociales. De plus, pour qu'elles puissent remplir cette première fonction importante, les vieillards sont obligés de les préserver et transmettre à une nouvelle génération à cause de leur nature fragile, cela veut dire que leur évolution générationnelle ne doit pas être altérée, arrêtée, abolie, adultérée ou contrefaite. Par conséquent, la manière dont le folklore, la légende et le proverbe sont utilisée (style) et leur message central (thème) dans la musique d'Orlando Owoh constituent le scope de cet article.

Stephen Oládipúpò Olàdré Owómóyèlá, connu par le pseudonyme Orlando Owoh est un musicien nigérian d'origine yorùbá. Né le 14 février, 1932 à Òsogbo, Nigéria, à la famille Owómóyèlá, son père vient d'Ifón alors que sa mère vient d'Òwò, Etat d'Ondo. Il était menuisier jusqu'en 1958 quand il est devenu membre du groupe théâtral de Kólá Ògúnmólá comme instrumentiste et chanteur. En 1960, il a établi la Bande d'Ominah et pendant environ de quarante ans d'une carrière musicale, il régnait comme un des champignons de la musique High-life. La Bande a métamorphosé à Young Kenneries et plus tard à African Kenneries International. Il a réalisé plus de 45 albums avant sa mort le 4 novembre, 2008 à Lagos.

Les discographies du musicien y compris : Aiyé nyí lo, Àjànàkú dàràbà, Apartheid, Asòtító Ayé, Àwá dé, Ayò mí sèsè bèrè, Cain àti Abel, Easter special, E kú irójú, Èmí wa wà lówó re, Experience, Ganja I, Ganja II, Ìbàjé èníyàn, Ìgbà ayé Noah, Ire lónií, I say No, Ìwà l'Olúwa nwò, Ìyàwó Òlèlè, Jéká sisé, Kangaroo, Kennery dé ijó yá, Kòsèémáníí, Late Délé Gíwá, Lògbà Lògbà, Má wo mí roro, Message, Mo júbà àgbà, Money 4 hand back 4 ground, Oríkì Òjó, Orin titun, Thanksgiving, Which is which. Les autres sont : Brother ye se, Day by day, Diana, Èbè mo be orí mí, Egi nado, Elésè, Fìbà fún Elédumàrè, Má pa mí l'órúko dà, Má sika má dóró, Modúpé, Móremí, Ojú ni face, Okàn mí yin Oba òrun, Olórun Oba dá wa lóhùn, Òrò lóko láya, Rex Lawson, Wá bá mí jó, Yabomisa sawale, You be my lover, Zo muje.

I. Questions de recherche

Pour bien élaborer notre point de vue et ainsi réaliser les objectifs visés à travers cette recherche, les questions de recherche suivantes sont pertinentes :

- i. Quels sont les éléments stylistiques par lesquels la production musicale d'Orlando Owoh est enrichie ?
- ii. À l'aide de quelles techniques narratives a-t-il composé *Ìtàn orogún méjì* [Le conte de coépouses] et *Ìgbà ayé Noah* [Le déluge de Noah] ?
- iii. Quel est le rapport entre les thèmes développés dans les données et la philosophie du mouvement culturel *African Renaissance* [Renaissance Africaine] ?
- iv. Jusqu'à quel niveau est-ce que les ingrédients de développement envisonnés par les pères de la Renaissance Africaine peuvent résoudre les problèmes de l'Afrique contemporaine relevés par le musicien ?

2. La Renaissance Africaine

La Renaissance Africaine est une idéologie philosophique fondée par les pères du Mouvement Panafricain pour combattre les problèmes socio-économique, politique et sécuritaire menaçant le progrès de l'Afrique. M. V. Sounménou (2010 : p. 198) nous fait un exposé historique des pionniers et des événements évolutionnaires traduisant à la naissance du Mouvement Panafricain dont le résumé est ci-dessous :

[...] Pan-Africanism was the subject of a number of conferences that started just before and after the World War II. Henry Sylvester Williams made a historical mark by convening the first London Conference during which he integrated the positions of the various groups of Casely Hayford, Aggrey and Nnamdi Azikwe. The Negro African cultural renaissance was later activated by W.E.B. du Bois, George Padmore, Marcus Aurelius Garvey [...], Langston Hughes, Price Mars, Aimé Césaire, Kamuzu Hastings Bandah [...], Jomo Kenyatta [...], Kwame Nkrumah [...], Léopold Sédar Senghor and far later, Steve Bantu Biko [...] among others. (M. V. Sounménou, 2010 : p. 198).

[...] Le Pan-Africanisme était né d'un nombre de conférences qui ont commencées juste avant et après la 2e guerre mondiale. Henry Sylvester Williams a fait une remarquable histoire par convoquer la toute première conférence de Londres pendant laquelle les différentes positions des groupes variés de Casely Hayford, Aggrey et Nnamdi Azikwe étaient intégrées. La renaissance culturelle du Nègre Africain était plus tard activée par W.E.B. du Bois, George Padmore, Marcus Aurelius Garvey [...], Langston Hughes, Price Mars, Aimé Césaire, Kamuzu Hastings Bandah [...], Jomo Kenyatta [...], Kwame Nkrumah [...], Léopold Sédar Senghor et plus tard, Steve Bantu Biko [...] etc. **Notre traduction.**

Le Panafricanisme a mis l'accent sur l'identité culturelle de tous les Africains partout dans le monde et le désir pour l'unité culturelle, politique et économique pour réclamer la gloire du passé perdue à la colonisation. La Renaissance Africaine accentue la culture pour la libération socio-économique, politique et la lutte contre l'aliénation culturelle. La collaboration entre les deux mouvements a accéléré l'indépendance politique des pays africains, immédiatement après laquelle le mouvement a perdu son élan et resté dans le mode passif.

D'après G. M. Ahanhanso (1991 : p. 196), la Renaissance Africaine est :

African political philosophy, which aims at integrating the fundamentals of ancestral cultures to the modern form of state [...] to promote endogenous development based on autochthonous cultures, drawing from them its *raison d'être* and its inspiration. (G. M. Ahanhanso, 1991 : p. 196).

[La philosophie politique africaine qui vise intégrer les fondamentaux des cultures ancestrales à la forme contemporaine de l'état [...] pour promouvoir le développement endogène basé sur les cultures autochtones et en dérivant sa raison d'être et son inspiration] **Notre traduction.**

Quant à légende, c'est un récit à caractère merveilleux, où les faits historiques sont transformés par l'imagination populaire ou par l'invention poétique. Parfois, la légende est prise pour le mythe et vice versa car les deux expriment les histoires imaginatives d'un peuple, mais, la légende se distingue du mythe à cause de son histoire de base. En Europe, le terme est originellement appliqué à la description de la vie des Saints ou des guerriers, aujourd'hui, la légende décrit la biographie des hommes politiques comme Obáfémi Awólówò, Nnamdi Azikwe, Herbert Macauley, Kwame Nkrumah et des guerriers africains.

C. A. Akinmade (2012 : p. 128) a observé qu'il existe plusieurs définitions du concept de proverbe ainsi que des parémiographes, donc, notre analyse de proverbe sera renforcée par les deux définitions fonctionnelles ci-dessus. Primo :

Une formule présentant des caractères formels stables, souvent métaphoriques ou figurés exprimant une vérité d'expérience ou un conseil de sagesse pratique et populaire, commun à tout un groupe social (J. Rey-Debove et A. Ray, 2003 : p. 505).

Secundo :

The proverbs, more than any other poetic type, outline a rule of conduct. They state what should not be done and lay conditions for certain actions and attitudes. They serve as social charters condemning some practices while recommending others. These statements can be positive, negative or conditional. The negative statements usually assert what things are not to be done or should be done. They often embody a moral or practical precept or a rule of conduct (O. Olátúnjì, 2005 : p. 175).

Olátúnjì, ci-dessus, compare le proverbe à une constitution populaire contenant le rapport entre les peuples, les obligations et les droits des citoyens au gouvernement respectivement. Malinowski, cité par Akporobaro affirme qu'il existe un lien fonctionnel entre mythe, folklore, lyrique, légende, proverbe et tous les corpus de la tradition orale, «Oral literary forms are means for the validation and preservation of culture and traditions» [Les formes de la littérature orale sont moyens de validation et préservation de la culture et des traditions] (B. O. Akporobaro, 2006 : p. 33).

4. Présentation des données

Comme nous l'avons signalé au préalable, le folklore, la légende et le proverbe dans la production musicale *Ìtàn orogún méjì* [Conte de coépouses] et *Ìgbà ayé Noah* [Déluge de Noah] d'Orlando Owoh, dont la version originale est composée en yorùbá, seront explorés pour soutenir ce discours.

4.1. Le folklore *Ìtàn orogún méjì* [Conte de coépouses]

Cet album est intitulé *Lògbà lògbà* [Le Démagogue] ; le trac a la chanson musicale de base ci-dessous :

Version originale

E se rere, yé ò, e se rere
E se rere , kó ba lè ye wá o
Ìwà rere lo n'ílè ayé o, e se rere
E se rere, kó ba lè ye wá o

Version traduite

Faites le bon, euh, faites le bon
Faites le bon pour notre dignité
La bonne conduite est la vie, faites le bon
Faites le bon pour notre dignité

«Je veux raconter une histoire», c'est l'histoire de deux coépouses, le mari satisfait l'aînée, il aime tant la cadette. L'aînée a mis au monde ainsi que la cadette n'est pas stérile. L'enfant de l'aînée fréquente l'école, l'enfant de la cadette fréquente aussi l'école. Mais, la première épouse est angoissée contre sa coépouse car l'enfant de la dernière est plus intelligent/brillant que le sien à l'école. Un jour, elle a décidé de tuer son beau-fils à tout prix, elle a préparé de la nourriture délicieuse ; porridge à l'huile de palme et celui à l'huile végétale. Elle a mis du poison dans le porridge à l'huile de palme réservé à l'enfant de sa coépouse dans l'intention de l'empoisonner en arrivant de l'école. Héla, que notre Dieu de Némesis soit miraculeux ! C'est l'enfant de la première femme qui soit le premier à arriver de l'école, en cherchant la cuisine, il a trouvé le porridge à l'huile de palme, l'a mangé sans savoir qu'il a été empoisonné par sa mère, il en était mort aussitôt. L'enfant de la deuxième femme aussi arriva et mangea le porridge à l'huile végétale, il passa jouer au football sur le terrain et entra la deuxième femme, suite par la première femme et finalement par le mari. La première femme s'est mise à pleurer en avouant tout son plan diabolique. Sa semence de méchanceté, est récoltée par son enfant.

4.2 La légende *Ìgbà ayé Noah* [Déluge de Noah]

Cet album est intitulé *Ìgbà ayé Noah* [Déluge de Noah] ; le trac a une chanson musicale apotropaïque de la base biblique :

Version originale

Noah e, Noah e, Noah e
Noah e, Noah e, Noah e
Noah e, Noah e, Noah e
Èdùmàrè dárí jèlèsè ò

Version traduite

Noah hé, Noah hé, Noah hé
Noah hé, Noah hé, Noah hé
Noah hé, Noah hé, Noah hé
Dieu, pardonnez le pécheur

Dieu a regardé la terre du ciel et découvert que le monde était plein de péchés, il a décidé de détruire le monde par le déluge purificateur. Il convoqua Noah, lui ordonna de chercher du bois de Césarie pour construire un arc et mettre toutes les espèces de créature dedans ; deux êtres-humains, deux oiseaux, deux poissons et deux reptiles - mâle et femelle. Noah a fait comme l'Eternel lui a ordonné ; il a ramassé du bois de Césarie et en construit un arc, il a fini par mettre toutes les espèces de créature dedans ; deux reptiles, deux poissons, deux oiseaux et deux êtres-humains,- mâle et femelle. Toute de suite arriva le déluge, toutes les espèces de créature étaient mortes noyées, beaucoup de maisons étaient démolies, trop de propriétés étaient perdues dans l'eau. Mais au lieu de repentir, les péchés s'augmentent. Nous sommes héritiers de Noah, nous, qui sommes sauvés par Mon Seigneur. L'enfant n'entend plus son père, un gouvernement se lève contre un autre gouvernement, une nation se lève contre une autre nation, les événements terribles se passent. Comme il a été écrit, la parole de Mon Seigneur s'est passée. Noah hé, Noah hé, Noah hé, Dieu pardonnez le pécheur.

4.3. Proverbes et idiotismes

Èbù ikà t'óún gbìn sílè, omo òun l'ó padà wa wuje.

[Sa semence de méchanceté, est récoltée par son enfant].

Ce proverbe, situé dans le domaine agricole est une hybride stylistique de la version standard «Qui sème le vent récoltera la tempête», il renforce la règle de la justice naturelle ou la rétribution ignorée par la première épouse, saisie par la jalousie extrême. Par la force du proverbe, le musicien fait le résumé de la fin désastreuse que la femme n'arrive pas à peindre mot-à-mot, le genre qui attend un être-humain, poussé par la jalousie extrême et ainsi se lance dans la tuerie, la prostitution, la corruption, le terrorisme et d'autres atrocités contre son pays et ses citoyens. Le musicien prononce les expressions idiomatiques suivantes pour exprimer les faits réels et embellir le langage de sa musique :

**S'abiyamo* : Une expression désignant une femme bénie de la naissance ou la mise au monde d'un enfant.

**Alákorí* : Bon à rien ou un vaut rien.

**Káwó l'éri* : Regretter une action à cause de sa conséquence grave.

**Omo kò gbó ti baba mó* : L'enfant n'obéit plus son père ; ici, il fait une allusion à l'Apocalypse, le dernier livre de la Bible où l'absurdité caractérisera la fin du monde.

Íjoba n díde s'íjoba : Un gouvernement mène la guerre contre un autre, ceci fait partie des événements absurdes qui caractériseront la fin du monde. Tout ceci montre que le musicien sociocritique est un maître de sa langue maternelle.

5. Analyse des données

Sur le plan thématique, Orlando Owoh, à travers le folklore *Ìtàn orogún méjì* [Conte de coépouses] nous laisse voir la conséquence catastrophique de la jalousie dans le foyer polygame. Larousse (2007 : p. 602) définit la jalousie comme :

Le sentiment d'inquiétude douloureuse chez quelqu'un qui éprouve un désir de possession exclusive envers la personne aimée et qui craint son éventuelle infidélité ; dépit envieux ressenti à la vue des avantages d'autrui.

Bien que la culture africaine favorise la polygamie, elle condamne la jalousie extrême ; la sorte démontrée par la première femme contre sa coépouse dans le folklore. Donc, dans son insensibilité, irresponsabilité et cupidité, elle a empoisonné son fils unique oubliant le dit des sages «chaque chose en son temps». Ce sentiment irrationnel et anti progressiste a avorté beaucoup de politiques développementales entre les familles, nations, continents, surtout entre les partis d'opposition et jeté les Africains dans la misère, pauvreté et conflits. Voilà pourquoi Thabo Mbeki, cité par M. V. Sounménou (2010 : p. 211) avertit les leaders africains des dangers de la jalousie/compétition entre eux :

[...] the intellectuals are required to carry out these duties. They are in charge of implementing the African Renaissance. For this reason, they must avoid competing with each other and concentrate on how to implement the process and to make it work (M. V. Sounménou, 2010 : p. 211).

[...] les intellectuels sont obligés d'exécuter ces tâches. Ils sont chargés d'exécuter la Renaissance Africaine. Par conséquent, ils doivent éviter la compétition entre l'un et l'autre et concentrer sur les stratégies d'exécuter et de succès du processus] **Notre traduction.**

La vue thématique du musicien à travers la légende *Igbà ayé Noah* [Déluge de Noah] porte sur l'obéissance – soumission aux règlements, normes, valeurs formulés par les autorités, vieillards ou sociétés dans le but de coordonner les activités individuelles pour atteindre le développement collectif. Lorsque le premier thème – la jalousie – est essentiellement destiné aux leaders, ce deuxième – l'obéissance – est destiné aux citoyens eux-mêmes. Orlando, ici démontre son orientation biblique pour éduquer ses nombreux admirateurs l'essentiel de l'obéissance. Noah, le légendaire biblique, en tant que leader ne conteste point le commandement de Dieu, il construit l'arc par les bois de Césarie selon la prescription du Seigneur. Malheureusement, la majorité des hommes et des animaux ont désobéi son appel et sermon d'invitation dans l'arc, par la suite, ils sont tous noyés morts. Donc, pour que la Renaissance Africaine soit capable de résoudre la polémique et le sous-développement de la race noire, il faut la synergie entre les dirigeants et les dirigés. Sans doute, le problème majeur confrontant l'Afrique contemporaine est la qualité des ressources humaines ; l'argent a pris la place de notre humanisme, c'est la seule valeur chérie par les leaders, les intellectuels, les hommes politiques, les commerçants, les étudiants, les jeunes et même les clergés au détriment des valeurs morales.

Juxtaposant les *modus operandi* de la Renaissance Africaine avec celle européenne, on voit que la Renaissance Européenne est dirigée par les arts, ce que la Renaissance Africaine marginalise. Dans les programmes scolaires en Afrique actuelle, les disciplines scientifiques/technologiques qui encouragent l'accumulation des richesses matérielles à tout prix sont plus reconnus que les arts qui mettent le bien-être de l'homme au centre de toutes les politiques étatiques.

Sur le plan stylistique, Orlando Owoh crée de fins rythmes mélodieux dans les deux chansons de base, en tant que musicien populaire qui vise créer une scène amusante à ses admirateurs. Il croit que la compréhension et la pénétration de son message dépendent largement de la mélodie de sa musique. Alors, c'est à travers chacun quatrain de base que le message est introduit. Par exemple, son folklore est basé sur, introduit, garni et fortifié par :

Version originale

E se rere, yé ò, e se rere
E se rere , kó ba lè ye wá o
Ìwà rere lo nilé ayé o, e se rere
E se rere, kó ba lè ye wá o

Version traduite

Faites le bon, euh, faites le bon
Faites le bon pour notre dignité
La bonne conduite est la vie, faites le bon
Faites le bon pour notre dignité

Ce style permet aux écouteurs une compréhension approfondie du folklore et la guette de l'intention du musicien même dès le commencement ; la première partie fait l'annonce et la deuxième prédit une fin digne aux écouteurs obéissants ou une fin pitoyable et catastrophique à ceux qui désobéissent le message. Comme un clergé prévoyant la destruction attendant les hommes et les animaux qui dénoncent l'invitation gratuite de Noah, Orlando révèle la prière de Noah pour que les péchés de ceux qui ont refusé d'entrer dans l'arc soient pardonnés et ainsi éviter le danger du déluge. Bien que Noah n'ait pas demandé paiement d'une dime ou d'autres offrandes avant d'entrer dans l'arc, sept personnes seulement étaient sauvées, malheureusement, le salut n'est plus gratuit chez

les clergés contemporaines qui profitent de la misère et pauvreté du peuple pour commercialiser la religion.

Dans le folklore, la technique narrative de la première personne est adoptée ; l'introduction du récit par le pronom personnel sujet «Mo» dans la partie d'annonce *Mo fě s'òtàn kérére kan...* [J'aimerais raconter une histoire...] montre l'objectivité du musicien dans la fabrication de son histoire. Dans la légende quand même, Orlando adopte la technique narrative omniprésente ; Noah a entendu et compris le message de l'Éternel Qui lui a commandé d'aller construire un arc de bois de Césarie et de ramasser dedans, toutes les espèces de créature sans exception. Il était au ciel et comprenait l'instruction divine comme le musicien nous laisse voir dans *Ó wá ránsé pe Noah...* [Il a convoqué Noah...], en même temps, Noah était au monde où il fabriquait l'arc et propageait l'évangélisme. Ce style omniprésent montre le musicien comme celui qui connaît et croit en Bible.

On remarque aussi la simplicité langagière, Orlando est conscient de fait que sa production musicale est destinée à l'audience multilingue, voilà pourquoi il a simplifié le seul proverbe et les expressions idiomatiques dans les contextes historiques pour faciliter une compréhension approfondie. Dans le système gastronomique yorùbá, *àsáro élépo rédéredé* [porridge à l'huile de palme] est plus nourrissant que celui à l'huile végétale, ainsi, son choix par l'enfant de la première femme. C'est le symbole de la richesse matérielle, destructeur de l'esprit humaniste africain.

Orlando emploie la répétition de l'espèce de créature pour renforcer le message de Dieu à Noah. Quand Dieu passait le message, Orlando nous informe : «Dieu lui ordonna de chercher du bois de Césarie pour construire un arc et mettre toutes les espèces de créature dedans ; deux êtres-humains, deux oiseaux, deux poissons et deux reptiles - male et femelle». Après avoir achevé la tâche, Orlando répète, mais cette fois-ci, dans l'ordre envers : «Noah a fait comme l'Eternel lui a ordonné ; il a ramassé du bois de Césarie et en construit un arc, il a fini par mettre toutes les espèces de créature dedans ; deux reptiles, deux poissons, deux oiseaux et deux êtres-humains,- mâle et femelle». Quand un forgeron bat un seul côté du fer plusieurs fois, il veut en fabriquer un dessein spécial, la répétition montre que cet aspect est le plus important du récit.

Orlando Owoh est un artiste dont la vie et musique sont caractérisées par deux phénomènes controversables ; origine et drogue. En fonction de la similitude entre le deuxième mot de son pseudonyme «Orlando **Ow**oh», beaucoup de ses admirateurs croient qu'il est d'une ville ancienne située à l'Etat d'Ondo au Sud-ouest Nigéria «Òwò» alors que ceux qui le connaissent bien argumentent qu'il est origine d' «Ifón». Confronté par cette situation controversable, il a dû réaliser un album clarificatrice en 1983 dans lequel il a mis une fin à l'argument :

Version originale

Àwon tó jé ti bàbá mi
Wón so péfón ni mo ti wá

Version traduite

Ceux qui appartiennent à mon père
Ils disent que je viens d'Ifón

Àwon tó jé ti yeyé mi
 Wón so p'Òwò ni wón bí mi
 A kú l'ápá baba, ká ma mà ní ti yeye [...]

Ceux qui appartiennent à ma mère
 Ils disent que je viens d'Òwò
 On n'a le côté paternel sans le côté maternel [...]

Il a clarifié son origine sans nier aucun côté ; un enfant appartient à son côté paternel selon la tradition yorùbá. Evidemment, cette controverse est liée à sa réputation professionnelle attribuée à son assiduité, créativité, honnêteté, patience et croyance ; malgré ces valeurs morales, Orlando Owoh connaît la prison à cause de sa culpabilité de la consommation de marijuana, une drogue narcotique qu'il a nommée «Gànja» dans ses albums classiques *Gànja I* et *Gànja II* :

Version originale

Gànja e s'eriwo i t'èmi ò
 Ì gànjà yé! Ì gànjà yé! Ì gànjà yé!
 Police mí fa gánjà, sójà mí fa gànjà
 Pásitò mí fa gánjà, adájó/lóyà mí fa gánjà
 Gànja e s'eriwo i t'èmi ò
 Ì gànjà yé! Ì gànjà yé! Ì gànjà yé!

Version traduite

Gànja n'est pas un tabou pour moi
 E gànjà hé! E gànjà hé! E gànjà hé!
 Policiers fument gánjà, soldats fument gànjà
 Pasteurs fument gánjà, juges/avocats fument gánjà
 Gànja n'est pas un tabou pour moi
 E gànjà hé! E gànjà hé! E gànjà hé!

Son interminable procès et éventuelle incarcération étaient provoqués par un album dans lequel il a révélé le secret de la mort de Délé Gíwá en 1985, un journaliste nigérian assassiné par une bombe atomique entassée dans une lettre lui adressé par une ancienne junta et président nigérian. Orímipé Owómóyèlá, l'un des enfants de l'intransigent musicien dans son article intitulé *Orlando Owoh was arrested because of Délé Gíwá's Album* révèle que :

They came for him because of the record he waxed on Délé Gíwá who was brutally killed with a parcel bomb. They knew Orlando Owoh was smoking gànja and he even waxed records (Gànja I, Gànja 2), everybody knew him for that. Their annoyance was that they did not disturb him smoking his ganja but he went ahead to wax a record on Délé Gíwá [...]. There was a song Orlando sang, "Kí ni ká rí ká má gbodò sòrò, òrò yí sì mbò... òrò yí sì mbò wá dìjà" [...] O. Owómóyèlá (2020).

[Ils sont venus pour lui à cause du disque qu'il a produit à propos de Délé Gíwá qui est brutalement tué par un colis piégé. Ils ont su qu'Orlando Owoh fumait gànja et il a même produit des disques (Gànja I, Gànja 2), tout le monde l'a connu pour cela. Leur agacement était qu'ils ne l'ont pas déranger fumer son gànja mais il est allé produire un disque sur Délé Gíwá [...]. Il y'avait une chanson chantée par Orlando Owoh, "Quoi c'est voir ne devoir pas dire un mot, cet événement viendra...cet événement viendra devenir un combat" [...]

Notre Traduction.

A travers ce discours, la recherche pour la vérité, et le courage pour annoncer la découverte définissent la personnalité du musicien. D'après Q. N. Mkabela et J. P. Castiano (2010 : p. 513) :

Truth makes man a strong character, truth liberates one's conscience and mind ; it enriches and makes one a better person ; it gives one confidence to shape one's life ; and improves one's quality of life and that of those around one.

[La vérité fait une grande personnalité de l'homme, la vérité libère la conscience et le cœur de l'un ; elle enrichit et fait l'un une bonne personne ; elle donne la confiance pour modeler la vie de l'un ; et améliore la qualité de vie de l'un et celle de ceux qui l'entourent]

Notre Traduction.

Bref, Orlando découvre et démontre le courage de dire la vérité comme elle est sans craindre les conséquences brutales du régime militaire.

Conclusion

A travers cette étude, nous avons mis l'accent sur l'importance de la tradition orale dans la production musicale d'Orlando Owoh, à l'aide des différentes techniques de traduction, les données choisies sont présentées et traduites en français, ceci facilite leur analyse approfondie et visibilité globale. Cette analyse, basée sur la philosophie du mouvement la Renaissance Africaine jette un coup d'œil sur la contribution des fondateurs du mouvement ainsi que ses tendances évolutionnaires pour le développement du continent africain. La jalousie et la désobéissance sont identifiées parmi beaucoup d'autres vices menaçant le progrès de l'Afrique et des Africains comme l'intransigeant musicien nous laisse voir. De plus, les éléments stylistiques par lesquels les disques sont renforcés et embellis sont analysés ; ceci encourage l'adaptation considérable des œuvres autochtones africaines par les autres chercheurs à cause de leur compatibilité à notre situation climatico-culturelle. Finalement, un appel est lancé aux intellectuels et élites africains de se rallier et créer une nouvelle orientation et identité culturelle basée sur l'humanisme africain, qui met le salut collectif de l'homme au centre de toutes ses activités.

Le comportement de l'homme dans sa société est la totalité de sa réaction à la musique qu'il entend, nourriture qu'il mange, livres qu'il lit, films qu'il regarde, habits qu'il porte, amis avec lesquels il s'associe, l'école/l'église/la mosquée/le culte qu'il fréquente et le travail qu'il fait. Ces faits sociologiques dirigent l'Afrique vers l'établissement de paix, harmonie, grandeur, entente et amour entre les différents royaumes précoloniaux ; ces royaumes, basés sur la philosophie communaliste et la monarchie constitutionnelle florissaient par la vérité, l'honnêteté, l'égalité et la fraternité. Mais, la rencontre du continent noir avec l'Ouest et l'Est marque le début de la croisade des valeurs et normes culturelles africaines. Notre musique devient violente, immorale et pornographique ; par conséquent, la civilisation de criminalités, d'immoralités s'augmente parmi les jeunes qui occupent les positions politiques en Afrique postcoloniale.

Comme Orlando Owoh et d'autres musiciens africains, qui vivent et meurent pour la vérité, la Renaissance Africaine devrait se relancer pour réclamer le continent vers une nouvelle orientation spirituelle aux niveaux culturel, économique, politique, éducatif, linguistique et social. La nouvelle orientation doit commencer à partir de la famille, la plus petite unité d'une société pour ne pas permettre la perpétuité du régime corrompu et violent. Les intellectuels et les élites en Afrique doivent se rallier, à travers un nouveau système scolaire, fondé sur les piliers de vérité pratique, fiabilité, capacité des distinguer entre le bon et le mal, humanisme et obligation morale pour créer une nouvelle orientation culturelle africaniste.

L'éducation est le moyen d'inculquer la tradition morale, les valeurs sociale et religieuse dans les jeunes ; les parents, les professeurs, les vieillards et toute la société sont chargés. A cause de leur fragilité, le déploiement de la TIC, comme support pédagogique facilitera

l'utilisation de la tradition orale comme outil indispensable dans la réalisation de la tâche ; car, elle sert à conserver et propager la vérité mythique du peuple concernant leur origine et leur destin. Elle aide l'homme, ainsi formé à apprécier l'invention scientifique et technologique d'une manière rationnel et surréaliste. Avant de transformer le pays, il faut d'abord transformer les mentalités et orientations des uns et des autres en Afrique, car, nos leaders politiques doivent se présenter devant le peuple comme de vrais «gardiens du temple». Sinon, l'Afrique continuera à se plier sous le fardeau de la misère, corruption, pauvreté et violence.

Références bibliographiques

- Ahanhanso, G. M. 1991. Culture in Africa. R. Uwechue, ed. *Africa Today*, London, African Book LTD.
- Akínmádé, C. A. 2012. The decline of proverbs as a creative oral expression : a case study of proverb usage among Ondo in the South-western part of Nigeria, *AFRREV LALIGENS, An International Journal of Language, Literature and Gender Studies*, 1/2 : 127-148.
- Akporobaro, B. O. 2006. *Introduction to Africa Oral Tradition*, Ìkẹjà Lagos, Princeton Publishing Company.
- Azikwe, N. 1969. *Renascent Africa*, London, Negro University Press.
- Ela, J. M. 1998. Refus du développement ou échec de l'occidentalisation ? Les voies de l'Afro-Renaissance. *Le Monde Diplomatique*. 525 : 1-13.
- Mbeki, T. 1998. Address at the opening of African Renaissance's Conference. Johannesburg, 28-29 September, 1998.
- Mkabela, Q. N. et Castiano, J. P. 2010. Rethinking the discourse on the truth and African education. Y. Udu ed. *Journal of Cultural Studies*. 8/3. 502-516.
- Olátúnjí, O. 2005. *Features of Yorùbá Oral Poetry*. Ìbàdàn, University Press PLC.
- Owómóyèlá, O. 2005. *Yorùbá Proverbs*. Lincoln and London. University of Nebraska Press.
- Rey-Debove, J. et Ray, A. 2003. *Dictionnaire d'Expressions et Locutions*. Paris. Dictionnaires Le Robert.
- Sounménou, M. V. 2010. The African Renaissance : Myth, Mask or Masquerade ? *Journal of Cultural Studies : A Publication of African Cultural Institute*. Lagos. 8/2. 197-222.
- Sóyóyè, F. A. 1998. *Manuel de Conjugaison des Verbes Français*. Paris, Sapphire Educational Resources.

Sources d'internet

- [www.http/en.wikipedia.org/wiki/Orlando-Owoh](http://en.wikipedia.org/wiki/Orlando-Owoh). Consulté le 6 février, 2020.
- Owómóyèlá, O. *Orlando Owoh was arrested because of Délé Gíwá's Album*. Consulté le 6 février, 2020 sur [www.allmusic.com«artist»orlando-owoh-mn0000406877](http://www.allmusic.com/artist/orlando-owoh-mn0000406877).

Appendice



Chief (Dr.) Stephen Oládipúpò Olàòré Owómóyèlá (Orlando Owoh)

LA CINÉMACITÉ : UNE MODALITÉ D'ANALYSE DE L'ARTICULATION DE LA SIGNIFICATION DANS LES FILMS AFRICAINS

Toro Justin OUORO

Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso)
justin_ouoro@yahoo.fr

Résumé

Le présent article propose la cinémacité comme modalité d'analyse de l'articulation de la signification dans les productions cinématographiques africaines. La réflexion situe les fondements théoriques de la démarche en lien avec la spécificité du langage cinématographique et la dynamique perceptive qui donne sens à ce mode d'expression sur le continent. Elle inscrit la cinémacité dans le cadre de la sémiotique du sujet et de l'objet en interaction, suivant les schèmes culturels qui les façonnent et orientent le processus de signification. " Le cinématographique " et " le sémiotique " sont les deux concepts opératoires de la cinémacité.

Mots-clés : Cinémacité, perception, schèmes culturels, cinématographique, sémiotique.

Abstract

This article proposes cinemacity as a modality for the analysis of the articulation of meaning in African film productions. The reflection locates the theoretical foundations of the approach in relation to the specificity of the cinematographic language and the perceptual dynamic, which gives meaning to this mode of expression on the continent. It places cinemacity within the framework of the semiotics of the subject and the interacting object, following the cultural patterns that shape them and direct the process of meaning. "Cinematography" and "semiotic" are the two operational concepts of cinemacity.

Keywords : Cinemacity, Perception, Cultural Schemes, Cinematographic, Semiotic.

Introduction

Les démarches critiques appliquées aux productions cinématographiques africaines sont, pour la plupart, partielles et disjointes. Empruntant leurs outils à la linguistique et aux sciences humaines, elles ne permettent pas de prendre suffisamment en compte la spécificité africaine de ce mode d'expression. Comment étudier le septième art africain en s'intéressant à la fois à son essence artistique et à l'imaginaire culturel qui le façonne et oriente son contenu sémiotique ? Pour résoudre cette problématique, le présent article propose une approche globale capable de rendre compte des spécificités narratives et discursives des productions cinématographiques. Il se fonde sur l'hypothèse que la connaissance de ces cinématographies, et notamment l'articulation de leur signification, nécessite une démarche théorique cohérente informée des schèmes culturels auxquels ce mode d'expression africanisé se réfère ; cette démarche théorique peut être appelée « cinémacité ».

Pour mener cette réflexion d'ordre épistémologique, il importe d'évaluer la portée de la science sémiotique appliquée aux cinémas d'Afrique¹³², afin d'envisager une modalité d'analyse à même de permettre l'exploration du sens de ces films, en lien avec les cultures africaines dont ils émanent. Ce faisant, la « cinémacité » ne doit ignorer ni la spécificité du mode d'expression cinématographique, ni le substrat culturel qui le moule et lui confère son originalité. Dans cette optique, nous situerons tout d'abord les fondements théoriques de la « cinémacité »¹³³. Nous indiquerons ses attaches cinématographique et sémiotique et examinerons, par la suite, les concepts opératoires qui articulent sa mise en œuvre.

I. Les fondements théoriques de la cinémacité

Pour mieux appréhender le concept de cinémacité, il convient de situer ses attaches théoriques, aussi bien en lien avec l'analyse filmique qu'avec la sémiotique. Mais avant, il sied de préciser, d'entrée de jeu, que nous ne sommes pas le premier à faire usage de ce néologisme formé du radical « cinéma », apocope du mot « cinématographie », et du suffixe « -ité » désignant la qualité, la propriété ou la fonction du radical auquel il est apposé. Ce lexique est apparu, pour la première fois, sous la plume de A. Barthélemy (1971). Il faut noter que les années soixante et dix ont connu l'entrée du cinéma en tant que matière d'enseignement dans les universités européennes. Cela s'est accompagné d'un foisonnement de théories et de concepts qui eurent des fortunes diverses. Il convient de noter aussi que dans l'effervescence de la même période le concept de *littérarité* forgé par les formalistes russes était déjà d'usage. Cette période correspond également à celle du structuralisme triomphant. C'est dans ce sillage que le mot cinémacité a été évoqué par A. Barthélemy (1971 :10) sans toutefois faire l'objet d'une élaboration conceptuelle. Dans l'avant-propos de l'ouvrage ci-cité, il écrit :

L'objet de la science littéraire n'est pas la littérature mais la "littérarité", c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire », nous pourrions écrire : « L'objet de la sémiologie cinématographique n'est pas le cinéma mais la "cinémacité", c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre cinématographique.

Il transpose donc au cinéma la formule de R. Jakobson. L'ouvrage organisé en six chapitres assortis d'un lexique est une réponse à la question : qu'est-ce que le cinéma ? L'auteur y décrit la nature du septième art, sa vocation au récit, les éléments de sa spécificité, son devenir, son rapport à la société. Même si A. Barthélemy se réfère à la littérarité pour lancer le mot « cinémacité » il n'en a pas fait l'objet d'une conceptualisation à l'instar de R. Jakobson. C'est cette ambition qui guide notre réflexion.

¹³² Entendons par ce vocable, les cinémas d'Afrique noire francophone en l'occurrence. Il existe, en effet, des nuances significatives entre les cinémas de l'Afrique du Sud, ceux de l'Afrique du Nord, de l'Est et ceux de l'Afrique occidentale. Les cultures, les langues et l'histoire coloniale divergent parfois de façon notoire.

¹³³ Nous écrivons désormais le néologisme de « cinémacité » sans italique pour ne pas le confondre avec les titres d'ouvrages et les mots empruntés.

I.1. Les attaches cinématographiques de la cinémacité

Calquée sur le modèle de la *littérarité*, de la *théâtralité* ou encore de la *musicalité*, la cinémacité renvoie à la nature ontologique de ce qui est cinématographique. Ainsi, à l'instar d'un travelling, le concept de cinémacité est homologable à celui de littérarité tel que le concevait R. Jakobson (1977 : 16) :

Si les arts plastiques sont une mise en forme du matériau visuel à valeur autonome, si la musique est la mise en forme du matériau sonore à valeur autonome, et la chorégraphie, du matériau gestuel à valeur autonome, alors la poésie est la mise en forme du mot à valeur autonome (...). La poésie, c'est le langage dans sa fonction esthétique. Ainsi, l'objet de la science de la littérature n'est pas la littérature mais la littérarité, c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire.

A partir de ce rapport, nous disons que la cinémacité est au cinéma ce que la littérarité est à la littérature. La cinémacité est donc ce qui fait d'une œuvre donnée, une œuvre cinématographique. Elle invite à aller au-delà des approches empruntées à d'autres disciplines comme la philosophie, l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, la psychanalyse, la littérature, etc. pour mettre en avant le matériau cinématographique, en tant que mode d'expression autonome, un langage à part entière, perçu comme tel et informé par la culture qui l'a engendré. Elle est une approche frontale du fait cinématographique en lien avec la perception culturelle qui lui donne sens. Faut-il le rappeler, le statut langagier du cinéma n'est plus sujet à débat depuis la parution, en 1919, du *Manifeste des sept arts* de C. Ricciotto. Accepté comme étant le septième des arts après l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, la danse et la poésie, le cinéma a fait l'objet de nombreuses études pratiques et théoriques.

Pour F. Casetti (1999) les recherches théoriques sur le septième art déclinent trois grandes orientations. Après les réflexions ontologiques portant sur l'essence du cinéma, à l'instar du monumental ouvrage De A. Bazin (1958, rééd. 2010), des travaux de E. Morin (1956), de J. Mitry (1963), etc. la deuxième orientation est celle qui regroupe les approches théoriques dont les outils d'analyse sont empruntés aux sciences humaines et sociales. Abordant le cinéma de l'extérieur, ces démarches ont certainement contribué à une meilleure connaissance de l'être du cinéma et de ses enjeux, mais elles n'ont pas suffisamment permis de mettre en exergue la spécificité du mode d'expression cinématographique en tant que langage.

En rupture avec les deux orientations précédentes que l'on pourrait qualifier de transcendantales, les démarches linguistiques et sémiologiques s'inscrivant dans le sillage des travaux de R. Bataille (1947), de C. Metz (1968 et 1972), de I. Lotman (1977), etc. et qui sont de l'ordre de l'immanence, observent l'objet cinéma de l'intérieur pour rendre compte des règles qui régissent son fonctionnement ainsi que des modalités d'articulation de ses significations. Ces dernières démarches ont eu le mérite de faire connaître les éléments constitutifs du langage cinématographique, leurs modes d'agencement, leur poétique. Elles ont permis par exemple de distinguer les matières de l'expression considérées comme essentielles et spécifiques au cinéma des matières non spécifiques. Ainsi, M. Martin (1962) énumère cinq matières de l'expression caractéristiques du

langage cinématographique : l'image, la parole, la musique, le bruit et les mentions écrites. L'image qui en constitue le matériau premier doit son expressivité à l'action créatrice de la caméra à travers le cadre, le cadrage, les angles de prise de vue, les mouvements de travelling, de panoramique et de zoom. À côté de ces matières spécifiques, écrit M. Martin, il y en a aussi de non spécifiques comme les éclairages, les costumes, les décors, la couleur, le jeu d'acteur, etc. C'est l'articulation et l'interaction de l'ensemble de ces éléments qui fondent le langage cinématographique dont l'unité minimale de signification est le plan. La durée du plan et sa composition sont tout aussi expressives que les relations que les plans entretiennent entre eux. Ces deux dimensions paradigmatique et syntagmatique rappellent le point de vue de R. Jakobson (1963 : 220) selon lequel « la fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison. »

La cinémacité, dans un premier temps, s'inscrit dans cette immanence qui renvoie aux démarches langagières et sémiologiques. Elle souscrit à l'idée d'un langage cinématographique qui diffère des autres langages par son matériau et son mode de fonctionnement. Une œuvre est dite cinématographique lorsqu'elle manifeste les qualités du langage cinématographique, en tant que mode d'expression artistique par le biais de l'image et du son. On ne saurait ignorer dans cette perspective, ce qui est montré et la manière de le montrer. C'est cet ensemble constitutif du langage cinématographique que nous appelons "le cinématographique" et qui est le point de départ de la cinémacité. Comme tout langage construit, le langage cinématographique est une émanation sociale et donc le produit d'une culture. Ce faisant, il est l'expression d'une vision du monde, et en tant qu'œuvre d'art, il a une dimension métadiscursive. Cette double caractéristique implique l'activité d'un sujet percevant-émetteur et d'un sujet percevant-destinataire en vue d'une sémosis qui ne peut s'affranchir des schèmes culturels qui façonnent tout langage à visée poétique.

C'est la non prise en compte de cette dimension relative et même subjective de la perception que l'on a reprochée, par exemple, au projet scientifique de la littérarité, et que l'on reproche à certaines démarches sémiologiques. La qualité de ce qui est littéraire est tributaire d'une perception qui est elle-même dépendante du contexte socioculturel qui légitime le discours. Fort de ce constat, la cinémacité, pour être une démarche plausible, se doit d'aller au-delà du cinématographique pour intégrer dans son dispositif le sémiotique. « Le but de l'art, écrit I. Lotman (1977 : 30) n'est pas de re-produire simplement tel ou tel objet, mais de le rendre porteur de signification. » Elle doit s'inscrire dans l'analyse des degrés d'immanence tels que décrits par J. Fontanille (2008).

I.2. Les attaches sémiotiques du concept de cinémacité

Nous avons précédemment noté, en paraphrasant R. Jakobson, que la cinémacité est ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre cinématographique. Autrement dit, c'est ce qui confère à une œuvre une qualité cinématographique. Or la qualité est une notion qui réfère, avant tout, à la perception. Dès lors, la cinémacité induit nécessairement la

problématique de la perception dont les fondements philosophiques ont été clairement posés par M. Merleau-Ponty (1945) au milieu du siècle précédent.

En effet, le déploiement actuel de la sémiotique, allant de la sémiotique du sujet définissant de façon univoque les relations du sujet au monde, à la sémiotique de l'objet où ce dernier n'est plus considéré simplement comme un élément du monde neutre, mais un agent factitif capable de modaliser le sujet, a été possible grâce à l'inscription de la perception au cœur de la théorie sémiotique, en référence aux travaux de M. Merleau-Ponty.

Ce tournant décisif de la sémiotique avait déjà été amorcé par A. J. Greimas (1983) dans *Du Sens II*. L'important ouvrage de J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, d'abord publié en 1999 et entièrement revu et actualisé en 2003, situera, encore plus nettement, le rôle de la perception dans le processus de la signification. Désormais, l'univers de la signification est considéré comme une *praxis* et non comme des états et des transformations stables et figés. (J. Fontanille, 2003 : 13) Le glissement de la sémiotique du signe vers la sémiotique de l'objet, puis la sémiotique du discours, des ensembles signifiants verbaux et/ou non verbaux, des pratiques sociales et des formes de vie, a induit un dépassement progressif du discontinu vers le continu. La perception est ainsi devenue une question centrale en sémiotique, et qui plus est en sémiotique visuelle ; comme l'indique l'auteur de *Phénoménologie et perception*, « Le "quelque chose" perceptif est toujours au milieu d'autre chose, il fait toujours partie d'un champ. » (M. Merleau-Ponty, 1945 : 26).

Cette observation de M. Merleau-Ponty n'est pas étrangère à la culture africaine. La perception qu'ont les Africains du monde et de ses réalités s'inscrit dans le continu, plutôt que dans le discontinu. Chaque élément de la nature figure dans un continuum et doit son existence à la relation de codépendance qui lie l'ensemble des éléments les uns aux autres. Contrairement aux termes du carré sémiotique d'inspiration cartésienne, fondés sur la discontinuité et l'opposition, c'est le principe de la continuité et de la complémentarité qui gouverne la perception africaine du monde. Suivant cette perception, l'homme et la femme, tout comme la vie et la mort ne sont pas en relation d'opposition ; ce sont des termes qui entretiennent plutôt une relation de complémentarité et de continuité. Du reste, il est connu que la sculpture négro-africaine est taillée en un seul bloc, et c'est cet aspect formel continu qui est l'un des critères morphologiques de son authenticité. Elle ne prend véritablement sens que dans un contexte où elle est perçue et vécue en tant qu'élément actif participant au fonctionnement de l'ordre social. Il en va de même du masque, du chant ou de la danse.

Les productions cinématographiques africaines ne se situent pas en dehors de ce constat. Elles obéissent aussi au principe de la continuité. La cinémacité qui ambitionne d'en étudier la qualité cinématographique ne peut non plus se soustraire à ce principe. Elle ne peut se contenter uniquement de la sémiotique narrative focalisée sur le parcours narratif du sujet, ni de la sémiotique discursive focalisée sur l'investissement figuratif du sujet, ni même de la sémiotique de l'objet centrée sur le pouvoir modalisant de celui-ci sur le sujet.

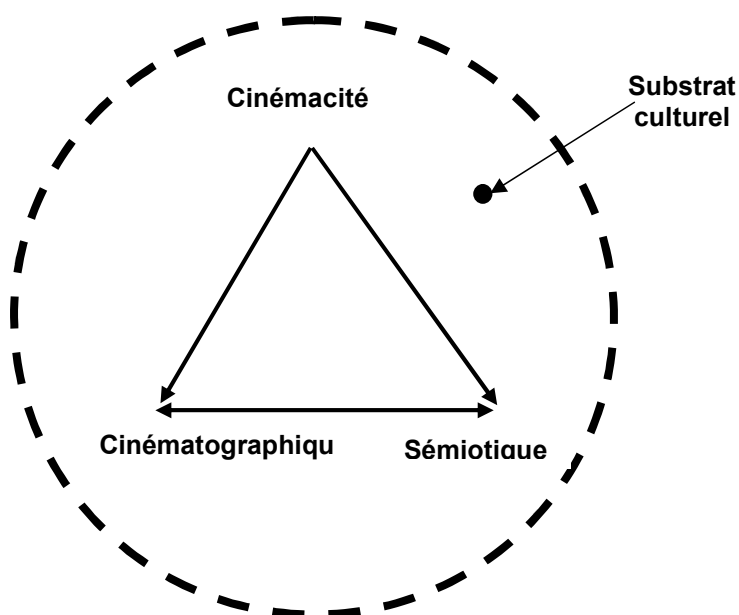
C'est dire que la cinémacité ne relève pas seulement de la sémiotique du sujet, ni seulement de celle de l'objet. Elle relève, à la fois, de la sémiotique du sujet et de l'objet en interaction continue dans un contexte culturel précis. C'est ce présupposé théorique que postule, par ailleurs, M. Renoue dans son étude sémiotique des vitraux de P. Soulages exposés à l'église romane Sainte-Foy de Conques. Elle considère que pour exister :

L'objet (...) doit être investi par un sujet comme objet de connaissance, comme objet à regarder. Concomitant à cet investissement du regard du sujet, l'objet a prise sur le sujet qui l'investit, il le modalise, le redéfinit comme sujet performant et compétent. Plutôt que des sémiotiques du sujet ou de l'objet, il nous semble donc préférable de proposer pour notre étude de la perception esthétique une sémiotique du sujet et de l'objet. (M. Renoue, 2001 : 15)

En plus de la prise en compte de l'interaction nécessaire entre le sujet et l'objet comme modalité de production du sens résultant de la perception, la cinémacité, pour être plausible, doit également intégrer dans son dispositif le contexte d'énonciation qui est le *champ* ou l'ordre social qui produit le discours filmique. Dans le cadre de l'articulation de la signification dans les productions cinématographiques africaines, ce champ renvoie aux schèmes culturels qui façonnent l'objet filmique et qui constituent le substrat auquel se réfère le sujet percevant pour donner sens à l'objet perçu. C'est cette interdépendance du sujet et de l'objet informée du référentiel culturel que nous nommons "le sémiotique". En définitive, il apparaît, au regard des attaches cinématographiques et sémiotiques de la cinémacité, deux concepts opératoires que sont "le cinématographique" et "le sémiotique". Si "le cinématographique" renvoie à l'ensemble des éléments constitutifs du langage cinématographique, "le sémiotique" quant à lui, renvoie à la signification qui résulte de la dynamique perceptive qui met en interaction le sujet et l'objet suivant un référentiel culturel donné.

2. Les concepts opératoires de la cinémacité

La cinémacité, en tant que démarche théorique, pourrait être schématisée comme suit :



Le cercle formé de traits discontinus, non fermés, représente le contexte culturel dans lequel s'actualise l'art cinématographique. Ce cercle renvoie au monde africain, et le fait d'être constitué de traits discontinus traduit les possibilités d'influence d'autres cultures. En dépit des dynamiques culturelles, il demeure un substrat par lequel une culture se définit par rapport aux autres. Les productions artistiques en général ne peuvent s'appréhender convenablement en dehors de la culture qui les génère ; d'où l'inscription de la cinémacité à l'intérieur du cercle. Les deux versants de la cinémacité : le cinématographique et le sémiotique sont indiqués par les flèches unidirectionnelles du triangle, lequel symbolise l'équilibre et le construit, dans la mesure où le film est avant tout une re-crédation du monde. La base du triangle, bidirectionnelle, indique la corrélation entre le cinématographique et le sémiotique.

2.1. Le cinématographique

Comme nous l'avons précédemment indiqué, "le cinématographique" est de l'ordre du langage en tant que système de signes caractéristique du septième art. Ce langage qui s'est développé au fil du temps consiste, pour l'essentiel, à raconter une histoire par le biais de l'image et du son. Plutôt qu'à l'histoire racontée, le cinématographique s'intéresse à la manière de raconter l'histoire. Il n'a pas pour objet l'énoncé, mais l'énonciation. Il n'est pas de l'ordre de la fable ni de la technique ; il est de l'ordre de l'expressivité. Se rapportant à la bande image, il en examine la plasticité, la composition et le montage. S'agissant de la bande sonore, notamment les paroles, les bruits et la musique, il porte l'attention sur leur interaction créatrice avec l'image. En d'autres termes, "le cinématographique" est la capacité que le créateur confère à la technique cinématographique d'être signe ; c'est-à-dire de renvoyer à autre chose que ce qu'elle est.

Ce langage codifié est connu. Il a fait l'objet de nombreuses études et de publications. On pourrait citer, par exemple, les travaux sur l'analyse filmique de J. Aumont et M. Marie (1997, 2^e éd.), de A. Gaudreault et F. Jost (2005, 2^e éd.), de V. Amiel (2010, 2^e éd.), de L. Jullier (2011, 3^e éd.), de A. Goliot-Lété et F. Vanoye (2015, 4^e éd.), etc. Ces ouvrages situent de façon intrinsèque, l'expressivité du langage cinématographique aussi bien au niveau de la mécanique narrative de ce langage qu'au niveau de sa dimension esthétique.

Cette expressivité porte essentiellement sur les aspects suivants :

- la durée du plan imprimant un certain rythme au film ;
- la composition du plan, notamment les éléments visuels qui y figurent ainsi que leur disposition les uns par rapport aux autres, elle intègre le décor, la couleur, la lumière et l'espace ;
- le cadre qui définit le champ visuel et dont l'interaction avec le hors-champ est expressive ;
- le cadrage qui spécifie la manière dont on donne à voir l'image, à savoir les angles de prise de vue (frontale, oblique, plongée et contre-plongée), les échelles de plan (du plan général au très gros plan), les mouvements de caméra (fixité, zoom, panoramique et travelling) ;

- le montage qui se rapporte aux modalités d'enchaînement et de transitions des plans, et qui assure la logique narrative du film ;
- l'univers sonore : les dialogues, les bruits et la musique, leur fonction narrative, leur relations aux images et au cadre ; etc.

Ces différents éléments relèvent du cinématographique. Ils sont indispensables pour dire d'une œuvre qu'elle est une œuvre cinématographique. Ils confèrent au cinéma son statut d'œuvre d'art, et partant, celui d'objet sémiotique. Certes, leurs effets de sens diffèrent d'un film à un autre, mais ils restent communément acceptés des critiques et ont même tendance à être universels. C'est justement cette tendance à l'universalité qui constitue une limite du cinématographique dans l'analyse des films africains. Ces derniers, à l'instar des autres productions artistiques du continent, ont, avant tout, une fonction sociale, une valeur sémiotique qui subjugue parfois leur dimension artistique. Ils sont l'expression d'un imaginaire culturel qui véhicule une perception du monde et pour lequel l'art transcende le signe pour être signifiante selon l'acception de J. Kristeva (1969). C'est cette deuxième dimension qui participe et confère à l'objet sa cinémacité.

2.2. Le sémiotique

"Le sémiotique" est le second concept opératoire de la cinémacité. Il renvoie à l'articulation de la signification résultant de la dynamique perceptive du sujet et de l'objet en lien avec le substrat culturel auquel ils se réfèrent. Il faut rappeler que le projet cinématographique africain s'inscrit dans une perspective subversive, dans la mesure où il est né pour prendre le contre-pied du discours colonial sur l'Afrique. Ce désir d'autonomisation fondé sur le refus du déni identitaire va conduire à une réappropriation et à une reterritorialisation du mode d'expression cinématographique, en conformité avec l'être de l'Africain post-colonial (J. Ouoro, 2011) et avec ses aspirations à la liberté et au bien-être. En s'emparant de la caméra, les cinéastes africains vont porter à l'écran des sujets africains en prise avec leurs réalités quotidiennes. La problématique de la quête identitaire, de la dénonciation des abus de pouvoirs politique, traditionnel et religieux, l'écho des crises socioéconomiques et politiques contemporaines et leurs corolaires seront au cœur de cette cinématographie dont l'ancrage culturel constitue l'une des marques distinctives.

Au-delà des artefacts relevant de l'univers culturel africain, qui ne sont que la manifestation d'une vision du monde, il y a lieu de situer les schèmes qui structurent la spécificité de cette perception et qui en constituent le génotexte, c'est-à-dire, la matrice même de la pensée africaine. En effet, écrit N. Pignier (2020) : « Les schèmes constituent les intentionnalités propres à l'arrière-plan global de la perception ». Comme l'indiquent L. Hébert et L. Guillemette (2010 : 3-4) :

Les cultures et les formes culturelles (par exemple un mouvement artistique, un genre) naissent, se développent, atteignent leur apogée, déclinent et disparaissent. De nouvelles cultures (et formes culturelles) naissent sur les débris des anciennes, mais ces débris ne sont pas inertes et ils informent la nouvelle culture.

Cela étant, l'inventaire et l'interprétation des objets et formes culturels ne suffisent pas pour rendre compte de la dynamique interne qui génère ces artéfacts. Après la disparition de ces objets et formes culturels, ce qui reste et informe les formes nouvelles, c'est bien l'esprit qui a présidé à leur existence, *les processus mentaux propres aux agents* (F. Rastier 1991) et que nous appelons les schèmes culturels. Ces schèmes structurant le mode d'existence africain se trouvent au fondement de la spécificité culturelle africaine et partant des produits techniques et artistiques issus de cette culture.

La création artistique en général et les productions cinématographiques africaines en particulier sont les lieux de manifestation, par excellence, de l'imaginaire africain. Parce qu'il cristallise l'ensemble des modes d'expression artistique (l'architecture, la sculpture, la musique, la danse, la parole, etc.), le cinéma est fortement tributaire de ces schèmes qui le façonnent et au prisme desquels il est perçu et crédité de sens.

Ces schèmes culturels ne sont pas de l'ordre de la discontinuité et de l'opposition. Comme nous l'avons souligné au sujet de la perception africaine du monde et de ses réalités, les schèmes qui gouvernent le mode d'existence africain s'inscrivent sur un axe sémantique de l'ordre de la continuité. Sans prétendre à l'exhaustivité, (tout étant fonction de l'orientation de la recherche) les schèmes qui nous paraissent essentiels et qui constituent les amarres du substrat culturel africain sont les suivants :

- le ciel et la terre

Le ciel et la terre sont considérés comme étant les deux pôles de l'existence humaine, hiérarchiquement disposés. Le ciel, renvoyant au haut, est le lieu où se noue et se dénoue tout ce qui se passe sur terre, laquelle renvoie au bas. L'existence terrestre est ainsi sous le contrôle du ciel, habité par un Être suprême, le Créateur. La volonté du Créateur ne doit souffrir d'aucune contestation de la part de ses créatures sur terre. Il est à la fois sujet du faire faire, sujet du faire être et sujet juge. Sa présence étant en tout être et en toute chose, tout ce qui existe sur terre est appréhendé comme une forme de manifestation céleste. Ce qui existe sur terre, existe par la volonté du ciel et retourne au Créateur après le passage sur terre. Il découle de cette perception une forte religiosité de l'Africain, empreinte de croyances multiformes qui codifient la vie sociale. Ce schème influence le rapport de l'homme à lui-même, à l'autre, y compris tous les vivants, faune et flore.

- la vie et la mort

L'axe sémantique de la vie et de la mort encadre l'existence terrestre. La vie est de l'ordre de la manifestation corporelle de l'individu sur terre. La mort apparaît comme étant la fin de cette manifestation corporelle et une transition qui ouvre la voie à la vie céleste, positivement axiologisée. La vie, arrimée au temps, est un don qui échoit à celui à qui le Créateur assigne une mission sur terre. La mort marque la fin de la mission et le retour à la vie céleste. La célébration de la mort sera fonction du temps plus ou moins long accordé à l'individu. Plus le temps est long, plus on a le sentiment que le missionnaire a

reçu l'approbation du ciel et cela s'accompagne de réjouissance. Moins le temps est long, plus on a le sentiment que la mission a été écourtée ; la frustration et l'indignation deviennent les sentiments dominants. L'expression artistique est le prolongement de la vie ; davantage utilitaire que contemplative, elle participe de l'existence quotidienne en raison de sa charge sémiotique.

- la nature et la culture

Contrairement à la conception occidentale qui établit un rapport de domination et d'exploitation entre nature et culture, en Afrique, ces deux termes sont fortement imbriqués et entretiennent des rapports de dévotion et de complémentarité. La nature n'est pas simplement un réceptacle de ressources exploitables par l'Homme. Elle est la matrice de l'existence. Elle génère et transcende la culture qui compose avec elle et à laquelle elle donne sens. En tant que corps et esprit l'Homme est lui-même nature et culture et il a une claire conscience de la complémentarité et de l'interdépendance des deux termes. L'Africain voue une dévotion à la nature, mais il n'en est pas la victime résignée. Il respecte, par exemple, la faune et la flore, entre en dialogue avec le cosmos, mais il ne manque pas de jouer son rôle de médiateur ou d'exercer son autorité pour rétablir l'équilibre nécessaire à la coexistence des êtres et des choses. Comme le souligne J. Ki-Zerbo (2008 : 27), l'art africain est :

à la fois abstrait et réaliste sinon naturaliste, humain par excellence, puisqu'il se concentre sur le visage et sur les orifices vitaux ainsi que sur le sexe, orifices par lesquels l'Homme est ce qu'il est. Le sommet de l'art africain, c'est le masque médiateur de l'Homme à l'Homme et de l'Homme à la nature.

Ce rôle de médiation est le plus souvent assumé par la puissance de la parole et l'expression artistique.

- l'être et la matière.

Entre l'animé et l'inanimé la hiérarchie est clairement établie. L'être est supérieur à tout point de vue à la matière. La matière est au service de l'être et non le contraire. Quoique respectueux de la nature en général et conscient de l'interdépendance des éléments qui y figurent, l'Africain considère la valeur humaine comme supérieure à toute autre valeur sur la terre. La vie humaine est sacrée. L'animal qui s'en prend à la vie de l'Homme est abattu sans autre forme de procès, et tout Homme qui se comporte comme un animal encourt les sanctions de la communauté. Cette sacralité de la vie humaine doublée de la religiosité fait qu'il est inconcevable de considérer l'avoir (l'argent et les biens du monde) qui relève de la matière comme supérieur à l'être qui relève du divin.

- le masculin et le féminin

Le masculin et le féminin ne sont pas non plus dans une dynamique oppositionnelle. C'est une relation de complémentarité qui les lie ; l'un ne pouvant exister sans l'autre. L'homme et la femme sont une seule entité rendue duo, et non duale, pour les besoins de

l'existence dont on ne prend véritablement conscience que par le biais de la conscience de l'autre. A ce propos, J. Ki-Zerbo (2008 : 55) écrivait ceci :

De même qu'on a pu dire que l'homme est intelligent parce qu'il a une main, de même on peut affirmer avec autant de vérité que sans compagnon ou compagne, l'être humain serait resté une brute. Sans partenaire faisant écho, sans interlocuteur ou interlocutrice, l'être humain serait resté muet. Autant dire qu'il n'aurait pas été humain. Cette dimension sociale de la promotion au statut humain est un des fondements les plus profonds de l'égalité entre les sexes, puisque chacun des deux a été aussi indispensable que l'autre, non seulement pour la reproduction biologique et sociale de l'espèce une fois constituée, mais surtout pour la production même de la qualité d'être humain.

Contrairement donc aux idées reçues, la femme africaine n'est pas la bête de somme corvéable à merci que certaines croyances et traditions perverses lui donnent comme statut. Malheureusement, les intérêts égoïstes ont le plus souvent pris le pas sur la noblesse de la coexistence des deux sexes. L'inégalité présumée qui restreint les droits de la femme au plan social, économique et politique est une construction qui émane d'une conception erronée de la culture africaine, comme ce fut le cas en Occident. L'histoire africaine regorge en effet d'exemples de femmes ayant occupé des rôles de premier plan dans la société. Masculinité et féminité sont, en réalité, dans une forme de symbiose, de réflexivité et d'interdéfinition. L'homme est le chef de la famille, mais cette autorité n'est pas une féodalité. Elle est l'expression de la responsabilité de l'homme à l'égard de sa femme. Cette responsabilité se mesure d'abord à sa capacité de protéger sa femme et d'en prendre soin.

- l'individu et le collectif

Élément du collectif, l'individu existe en tant que personne douée de conscience et de personnalité. Cette conscience et cette personnalité s'expriment au sein de la collectivité qui n'a pas pour projet d'anéantir le particulier. Les écarts sont autorisés dans la limite des balises dressées par la communauté. C'est dans le collectif que l'individu trouve son épanouissement, car la personne se définit avant tout comme un être relationnel. L'individu appartient à une famille au sens élargi du terme, laquelle relève d'un lignage qui, à son tour, s'intègre dans une communauté. Ces liens sont des motifs d'expression de la solidarité, du partage et de la redevabilité, toute chose contraire à l'accumulation et à l'érection d'un *Homo oeconomicus*. Cet ordre relationnel est fondé sur le respect des aînés indépendamment de leur avoir, le respect de la parole donnée, le respect des principes et valeurs édictés par le collectif.

- le jour et la nuit

Le temps n'est pas une matière à exploiter et à dominer, dans le sens du *time is money* des anglo-saxons. Il se définit par l'épaisseur de la vie qu'il contient, et loin d'être sans enjeu pour l'Africain, comme le laisse croire une certaine opinion, le temps se mesure par la densité que l'existence humaine lui confère. Le regard extérieur a pris du temps pour comprendre ce qu'il qualifie de lenteur dans les films africains. Les longues salutations,

les silences, les circonlocutions qui paraissent alourdir le déroulement du récit filmique, participent de cette temporalité qui est l'incarnation de la vie. Le temps n'est-il pas aussi appelé saison ! Chaque saison est marquée par une manifestation particulière de la nature, y compris l'Homme. L'axe sémantique du jour et de la nuit obéit au principe de la continuité. Le jour appelle la nuit ; la nuit appelle le jour. Le jour porte la mémoire de la nuit ; la nuit, celle du jour. Le passé est dans le présent et le présent, dans le futur.

Cette unicité temporelle n'occulte pas les spécificités du jour et de la nuit. Comme l'indique P.-A. Mabika (2006 : 31) :

... la nuit sombre restaure les énergies ; c'est le moment propice aux interventions des ancêtres, des devins, des mystères, de la circulation des puissances à la faveur des ténèbres, des magiciens et des chefs investis. C'est aussi l'heure du repos, du sommeil qui, parfois, donne accès aux rêves. Les africains (sic), dans leur plus grande majorité accordent de l'importance aux rêves. Ceux-ci intègrent l'univers des rites, révèlent les situations présentes ou futures (la mort d'une personne, l'issue d'une chasse ou d'une pêche, la guérison d'un malade, les rencontres ou les déboires avec sa dulcinée, les désirs des jumeaux) portent des renseignements sur des parents-défunts etc... (sic). Le monde des rêves marque la continuité vers le passé c'est-à-dire, avec les ancêtres, vers l'avant, avec l'avenir et le futur.

Le jour commence avec le lever du soleil et se termine à son coucher. On se lève tôt le matin, prend les nouvelles les uns des autres, se congratule pour le jour nouveau, se remercie pour les marques de solidarité d'hier. Le jour est le moment du travail, de l'édification de l'être, de l'exécution de la volonté du ciel.

- le verbe et l'action

Société de l'oralité, le verbe est l'élément structurant de l'ensemble des schèmes que nous venons d'énumérer. Il structure les rapports de l'Homme au ciel et à la terre, son rapport à la matière, à ses semblables et aux autres êtres vivants, en somme son rapport au monde. Avant d'être « *homo faber* » et « *homo sapiens* », indique J. Ki-Zerbo (2008 : 55), l'Homme a d'abord été « *homo loquens* », « *homo communicans* ». « En d'autres termes, écrit-il, l'intelligence humaine a grandi à la croisée des techniques par lesquelles l'humain interpelle la nature d'une part, et d'autre part des techniques par lesquelles il acquiert, accumule et échange le savoir par la communication et la sociabilité. »

Le verbe, par ailleurs, est action. Il est opératoire et créateur. C'est le verbe qui confère à certaines créations visuelles (sculpture, masques, statuts et statuettes...) leur sacralité. La parole donnée est un serment qui doit être respecté. Aussi l'être humain est-il appelé à maîtriser sa langue, à user de la parole avec parcimonie et grâce. Ceux qui sont détenteurs d'autorité parlent peu. Plus la parole est veloutée, parémiologique, plus le locuteur démontre qu'il en a la maîtrise, qu'il est sage.

L'actualisation de ces schèmes culturels dans et par les productions cinématographiques africaines est ce que nous appelons la cinématISATION de l'orature (J. Ouoro, 2011 : 189). Nous référant à C. Hagège (1985) nous définissons l'orature comme étant « l'ensemble des savoirs propres à certaines sociétés qui fonctionnent selon le principe du style oral, en

opposition à celles qui fonctionnent selon le principe du style écrit. » (J. Ouoro, 2011 :189) Autrement dit, l'orature est l'ensemble des valeurs et des savoirs africains, mémorisés et transmis de génération en génération par le biais de l'oralité. Ainsi, en s'actualisant dans le mode d'expression cinématographique, l'orature est cinématisée et confère, du même coup, son sceau d'africanité au canal qui la reçoit. « La narration, comme l'écrit J. Bres (1994 : 6), est un acte par lequel le sujet construit et confirme son identité : *narro, ergo sum*. » De même, les stratégies de mise en discours sont culturellement marquées et rendent compte de la vision du monde des sociétés qui les engendrent. Ce faisant, l'orature travaille le septième art africain aussi bien sur le plan paradigmatique que syntagmatique.

Sur le plan paradigmatique, les productions cinématographiques africaines sont traversées par les schèmes que nous venons d'énumérer. C'est à la lumière de ces schèmes culturels, responsables du profil spécifique de ces productions, guides de la perception que les Africains ont de leurs films, qu'il faut saisir "le sémiotique" qui signifiant ce mode d'expression sur le continent, pour le moins en Afrique noire francophone. C'est là que se joue la problématique des valeurs y compris la problématique linguistique à laquelle le sujet africain postcolonial est confronté. Les productions cinématographiques réfractent en effet le mode d'existence africain, soit par la monstration d'un univers filmique conforme à la perception africaine du monde, soit par la mise en scène de situations choquantes qui interpellent la conscience des spectateurs sur les comportements déviants vis-à-vis de la culture collective. Il en résulte un double rapport de ces productions cinématographiques aux schèmes culturels. Le premier rapport est celui qui fait du cinéma l'écho et le lieu de valorisation de ces schèmes, et le second est celui qui invite à questionner l'opérationnalité de ces schèmes dans un monde dominé par les valeurs occidentales. Ce sont ces deux rapports qui constituent l'axe sémantique des productions cinématographiques africaines et qui articulent leur processus de signification.

Sur le plan syntagmatique, l'orature modalise aussi bien la narrativité des films que leur discursivité. Au niveau narratif, deux principales observations peuvent être faites : le rôle narratif de l'espace et le calque du modèle du conte traditionnel. L'espace n'est plus appréhendé simplement comme un lieu où se passe l'action filmique, encore moins comme un simple décor. Il est aussi actant dans le sens où il participe à la narration. Les espaces de la brousse en interaction avec le village, de la ville et de ses dynamiques entre centre et périphérie, l'espace outre-mer en référence à l'Afrique et à l'Occident, sont investis de sens, idéologiquement construits et générateurs de discours. *Borom Sarret* (1963) et *La Noire de...* (1966) de Sembène Ousmane, *La Pirogue* (2012) de Moussa Touré, etc. illustrent à souhait ce rôle narratif de l'espace filmique africain.

L'ossature narrative des films, jugée simple et linéaire, tient au modèle du conte traditionnel dont ils s'inspirent fortement. Cette linéarité du récit s'explique par la vocation éducative conférée au conte et, partant, au cinéma depuis son appropriation par les Africains. Le rôle premier des productions cinématographiques africaines est de conscientiser, sensibiliser, éduquer, dénoncer. Un tel rôle s'accommode moins avec des schémas narratifs complexes. Les films comme *Wend Kuuni* (1982) et *Buud Yam*

(1997) de Gaston Kaboré, *Guimba, un tyran, une époque* (1995) de Cheikh Oumar Sissoko, *Kéita ! L'héritage du griot* (1995) de Dani Kouyaté, etc. sont suffisamment représentatifs de ce modèle du conte traditionnel. En réalité, cette construction narrative reproduit le cycle ternaire de la conception africaine de la vie : naître, vivre et mourir, non pas comme des éléments distincts (discontinus) mais complémentaires (continus). Il en va de même du passage de l'enfance à l'âge adulte, ponctué par l'initiation. La narration, dans les productions cinématographiques, s'inscrit dans la même logique ternaire qui peut être considérée, en quelque sorte, comme le fondement de la philosophie africaine de l'existence.

La simplicité narrative n'est pas synonyme de naïveté. L'espace discursif est caractérisé par un symbolisme qui tire sa source de l'orature. Le décor, les objets qui y figurent, le jeu de langage ont parfois une dimension symbolique dont le décryptage exige du spectateur une connaissance approfondie de la culture africaine. L'actorialité ne relève pas seulement de *l'individuation* et de *l'identité* du sujet, deux opérations majeures de la construction de la fonction d'actant dans le processus de la discursivisation selon A. J. Greimas et J. Courtès (1979). Le sujet filmique africain s'inscrit dans le collectif. Il n'est pas le déploiement d'une volonté individualiste tendue par un désir excessif qui le pousse à la radicalité. S'il lui venait un tel désir de s'affranchir du collectif, l'issue fatale de son parcours est évidente. Plus qu'une identité, il est une identification à un groupe. Au-delà du personnage, il renvoie à l'esprit du spectateur une configuration sociale dont il n'est que le prototype. Il est à cet égard un sujet symbolique.

Conclusion

Les approches critiques uniquement transcendantales ou celles qui abordent le cinéma seulement de l'extérieur présentent des limites quant à la prise en compte de la spécificité langagière du septième art et de la dynamique perceptive qui fonde son ancrage culturel à partir duquel il prend sens. L'objectif de la présente réflexion a été alors de proposer une perspective théorique à même de saisir les productions cinématographiques africaines notamment, en tant que fait de langage et émanation d'une culture.

Pour ce faire, nous avons eu recours à la cinémacité comme fondement heuristique. En référence à la *littérarité* de R. Jakobson, elle examine *ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre cinématographique*. Toutefois, la cinémacité telle que nous l'avons envisagée induit un dépassement des reproches formulés à l'endroit de la position jakobsonnienne, pour envisager l'interaction du sujet percevant et de l'objet perçu suivant les schèmes culturels qui orientent l'articulation de la signification. La cinémacité transcende l'immanence et prend en compte le contexte culturel de production. Elle porte à la fois sur "le cinématographique" et "le sémiotique" qui en sont les deux concepts opératoires.

Elle postule que l'articulation de la signification résulte de la perception ; une vision du monde qui modalise aussi bien le sujet et l'objet. Au-delà donc de la sémiotique du sujet ou de l'objet, la cinémacité repose sur une sémiotique du sujet

et de l'objet, tous deux (sujet et objet) façonnés par les schèmes culturels qui constituent une sorte de génotexte auquel ils se réfèrent. En s'actualisant dans et par le cinéma, ces schèmes travaillent le septième art africain au plan paradigmatique et syntagmatique et sont responsables du processus de signification.

Références Bibliographiques

- Amiel, V. 2010 (2^e édition), *Esthétique du montage*, Paris : Armand Colin.
- Aumont, J. et MARIE, M. 1997 (2^e édition), *L'Analyse des films*, Paris : Nathan.
- Barthélemy, A. 1971, *Clefs pour le cinéma*, Paris : Éditions SEGHERS, Col. Clefs.
- Bataille, R. 1947, *Grammaire cinématographique*, Paris : Taffin-Lefort, col. Savoir filmer
- Bazin, A. 1958, (rééd. de 2010), *Qu'est-ce que le cinéma ?* Paris : Editions du CERF.
- Bres, J. 1994, *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve : Éditions DUCULOT.
- Casetti, F. 1999, *Les Théories du cinéma depuis 1945*, Paris : Nathan.
- Fontanille, J. 2003, *Sémiotique du discours*, Limoges : Presses universitaires de Limoges.
- Fontanille, J. 2008, *Pratiques sémiotiques*, Paris : Presses universitaires de France.
- Gaudreault, A. et Jost, F. 2005 (2^e édition), *Le Récit cinématographique*, Paris : Armand Colin.
- Goliot-Lété, A. et VANOYE, F. 2015 (4^e édition), *Précis d'analyse filmique*, Paris : Armand Colin.
- Greimas, A. J. et Courtés, J. 1979, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris : Hatier.
- Hagège, C. 1985, *L'Homme de paroles*, Paris : Fayard.
- Hébert, L. et Guillemette, L. (dir.), 2010, *Performances et objets culturels. Nouvelles perspectives*. Québec : Presses universitaires de Laval.
- Jakobson, R. 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris : Les éditions de Minuit.
- " " 1977, *Huit questions de poétique*, Paris : Éditions du Seuil.
- Jullier, L., 2011, (3^e édition), *L'Analyse de séquences*, Paris : Armand Colin.
- Ki-Zerbo, J. 2008, *Regards sur la société africaine*, Dakar : Panafrica/Silex/Nouvelles du sud.
- Lotman, I. 1977, *Sémiotique et esthétique du cinéma*, Paris : Éditions sociales.
- Makiba, P.-A. 2006, *Regards sur l'art et la culture en Afrique noire*, Paris : L'Harmattan.
- Martin, M. 1962, *Le langage cinématographique*, Paris : Les éditions du CERF.
- Merleau-Ponty, M. 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.
- Metz, C. 1968, *Essai sur la signification au cinéma*, Tome I, Paris, Klincksieck.
- " " 1972, *Essai sur la signification au cinéma*, Tome II, Paris, Klincksieck.
- Mitry, J. 1963, *Esthétique et psychologie du cinéma. Les structures*, Paris : Éditions universitaires.
- Morin, E. 1956, *Le Cinéma ou l'Homme imaginaire*, Paris : Minuit.
- Ouoro, J. 2011, *Poétique des cinémas d'Afrique noire francophone*, Ouagadougou : Presses universitaires de Ouagadougou.
- Pignier, N. 2020, « Le sens, le vivant ou ce qui nous relie à la terre », in *Interfaces numériques*, vol.9, N°1, consulté le 7 décembre 2020, URL : <http://dx.doi.org/10.25965/interfaces-numeriques.4144>

- Rastier, F. 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Coll. « Formes sémiotiques », Paris : Presses universitaires de France.
- Renoue, M. 2001, *Sémiotique et perception esthétique*, Presses universitaires de Limoges.

Références filmographiques

- Sembene, O. 1963, *Borom Sarret*, CM, 20 mns, Sénégal.
- "", 1966, *La Noire de...*, LM, 65 mns, Sénégal.
- Kaboré, G. 1982, *Wend Kuuni*, LM, 1h15mns, Burkina Faso.
- "", 1997, *Buud Yam*, LM, 1h 37mns, Burkina Faso.
- Sissoko, C. O. 1995, *Guimba, un tyran, une époque*, LM, 1h34mns, Mali.
- Kouyaté, D. 1995, *Keita ! L'héritage du griot*, LM, 1h34mns, Burkina Faso.
- Touré, M. 2012, *La Pirogue*, LM, 1h 27mns, Sénégal.

ANTHROPOLOGUE ET ETUDES D'IMPACT. ESQUISSE D'UNE DEMARCHE METHODOLOGIQUE A PARTIR DES EXPERIENCES DE TERRAINS

Georgin MBENG NDEMEZOGO

Université Omar Bongo (Gabon)

ndemgeo@live.fr

Résumé

Le présent travail est la somme des terrains d'enquête en matière d'évaluations environnementales et sociales que nous avons comptabilisé. Il vise à proposer une démarche méthodologique qui pourrait aider les jeunes anthropologues dans le domaine. Dans ce travail, nous rappelons les différentes techniques convoquées, et surtout la sollicitation de l'observation directe pour mener à bien les différentes enquêtes auxquelles nous avons eu à participer.

Mots-clés : Impact, environnement, méthodologie, anthropologie, cartographie

Abstract

This work is the sum of the environmental and social assessment fields we have counted. It aims to propose a methodological approach that could help young anthropologists in the field. In this work, we recall the different techniques used, and especially the solicitation of direct observation to carry out the various surveys in which we have had to participate.

Keywords : Impact, environment, methodology, anthropology, cartography

Introduction

Le Gabon, depuis plusieurs années, a mis en place des textes législatifs et réglementaires pour encadrer toutes les activités anthropiques de grande ampleur. L'esprit de ces textes est certainement d'évaluer les impacts que ces activités peuvent engendrer sur l'environnement. Il s'agit là d'une approche qui tente de protéger la nature afin de la léguer aux générations futures.

Mais cette évaluation ne peut se faire sans impliquer ou inviter une certaine expertise, c'est le cas des anthropologues. L'évaluation environnementale aborde plusieurs que les seuls environnementalistes ne peuvent pas aborder, surtout lorsque les activités qui sont sources d'impact sont proches des peuplements humains. Que peut faire un anthropologue dans une évaluation d'impact ? Comment peut-il la faire ? Que doit-il rechercher ? Autant d'interrogations qui résument notre problématique. Pour traiter cette problématique, nous avons opté pour une organisation bipartite : une démarche méthodologique et les résultats suivis d'une discussion.

I. Démarche méthodologique

Ce point qui traite de la démarche méthodologique va essentiellement discuter de la zone d'étude. Celle-ci se résume aux différentes localités urbaines et rurales visitées. Il discute

aussi de la méthode et surtout des différentes techniques utilisées lors de nos différentes enquêtes de terrain.

I.1 Zone d'étude

Depuis 2012 nous participons à des études d'impact commanditées par des opérateurs économiques, dont la plupart sont des sociétés pétrolières. Dès cet instant, nous ne pouvons pas limiter notre étude à une zone bien précise. Mais nous pouvons dire que l'expérience que nous avons acquise dans les évaluations d'impact provient des excursions menées en zones rurales et urbaines.

Ce sont les villages et les villes de certaines provinces du Gabon qui nous ont accueillis. Les villages dans leur ensemble sont constitués des jeunes, des retraités (sans distinction de sexe) et des notables (sans distinction de sexe). Quant aux villes, elles ont une population cosmopolite, avec des enjeux différents des villages. Même s'il peut avoir une convergence de besoins notamment en termes de travail, toutes ces localités gardent leurs particularités socio-culturelles et administratives. Dans certaines localités, on peut travailler avec le chef de village, de regroupement ou de canton. Dans d'autres, la personnalité administrative est sous-préfectorale, préfectorale, quelques fois c'est le président du conseil départemental ou le gouverneur.

Nous proposons notre expertise de consultant dans plusieurs bureaux d'études, et chaque fois que nous avons été appelé pour une mission, celle-ci constituait automatiquement une zone d'étude pour nous. Même si la plus part des sociétés sont dans le domaine du pétrole, dans les domaines minier, forestier et du bâtiment, l'évaluation de l'anthropologie que nous sommes était aussi attendue.

I.2.Approche méthodologique

Les missions qui sont commanditées par les sociétés s'étalent toujours sur plusieurs jours. Elles sont dans tous les cas pluridisciplinaires. Souvent, l'anthropologue s'occupe du pan socio-économique. Il s'attèle à évaluer les aspects sociaux dans toutes les évaluations environnementales et sociales. Et la réalisation de cette évaluation nécessite qu'il ait une méthodologie pour l'accompagner dans cette tâche. En premier lieu, il lui faut visiter le site.

- *La visite de site*

Pour conduire une bonne évaluation, il est important que l'anthropologue visite d'abord le site qui va abriter le projet. Cette étape consiste à mobiliser les hommes, la logistique et la finance pour réaliser une activité qui participe de la vie d'une entreprise. C'est l'occasion pour l'anthropologue d'avoir un aperçu du site et de son environnement. Elle lui permet d'avoir les premières impressions du travail qui l'attend. La visite de site se fait en présence des experts de l'administration, du cabinet conseil, guidée par le promoteur

du projet. Elle constitue une sorte de pré-enquête. Dans la réglementation¹³⁴ gabonaise, la visite de site a un caractère obligatoire. Celle-ci exige du promoteur l'organisation, aux fins d'élaboration des directives spécifiques, la visite du site d'implantation du projet. Donc la visite du lieu choisi pour abriter le projet permettra à l'anthropologue de cerner la sensibilité de la zone. Il doit par la suite s'activer dans une collecte des données socio-économiques. Cette collecte se fait sur la base de deux approches méthodologiques. La première approche consiste à échanger avec les membres de la communauté. Ces échanges peuvent se passer sous les deux formes déclinées ci-après.

- *Le focus group*

La première met l'enquêteur face à un informateur ou plusieurs informations. C'est le cas du *focus group*¹³⁵ auprès des populations directement impactées par le projet. Le *focus groups* est une discussion de groupe ouvert, organisées dans le but de cerner un sujet ou une série de questions pertinentes pour une recherche. Le principe essentiel consiste en ce que le chercheur utilise explicitement l'interaction entre les participants, à la fois comme moyen de recueil de données et comme point de focalisation dans l'analyse. Le moment du *focus group* est celui de la convergence des points de vue, la contradiction des opinions, c'est le moment de rassembler autour d'une thématique des générations, des hommes, des femmes, des jeunes. Il¹³⁶ favorise un partage d'opinions et d'expériences similaires, permet de développer des échanges productifs. Le focus group a l'avantage de capitaliser le temps qui est souvent imparti pour le chercheur.

- *L'entretien individuel*

Pour certains projets, lorsqu'il est de mesurer les opinions ou les quantifier, on convoque l'entretien individuel. Cette technique a l'avantage de personnaliser l'entretien. Il évite de mettre l'individu sous l'influence du groupe, comme c'est le cas lors des focus groups. Ce dernier, lorsqu'il est organisé, laisse toujours ressortir un ou deux individus, qui souvent prennent le dessus sur les échanges, influençant ainsi les autres membres du groupe. Il est parfois intéressant de privilégier l'individu au détriment du groupe, pour qu'à la fin les points de vue soient couverts par la statistique. Mais rappelons qu'il y a deux types d'entretien. Dans le cadre de notre travail, il s'agit de l'entretien directif¹³⁷. Ce type d'entretien s'apparente sensiblement au questionnaire, à la différence que la transmission se fait verbalement plutôt que par écrit. Dans le cadre de cet entretien, le chercheur pose des questions selon un protocole strict, fixé à l'avance (il s'agit d'éviter que l'interviewé ne sorte des questions et du cadre préparé).

- *La photographie*

¹³⁴ Président de la République, Décret n°000539/PR/MEFEPEPN du 15 juillet 2005, réglementant les Etudes d'impact sur l'environnement

¹³⁵ Jenny Kitzinger & al, « Qu'est-ce que les focus groups ? », *Bulletin de psychologie*, tome 57, mai-juin, 2004, p.237

¹³⁶ Naïma Bentayeb & al, « Atelier de formation : les focus groups comme approche méthodologique en milieu de pratique », *Recherche. Immigration. Société*, Paris, Sherpa, 6 juin 2018, p.22

¹³⁷ Jean-Claude Kaufmann, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, p. 43, 2008

La seconde approche méthodologique invite l'anthropologue à solliciter son appareil photographique afin de fixer sur un support matériel les différentes interactions du projet mais surtout de les analyser. La photographie est la partie visible, la partie *in situ* du projet. C'est le moment pour le chercheur de partager aux lecteurs les sensibilités du projet. La photographie¹³⁸ enregistre des traces du visible uniquement. L'examen au calme des images permet de remarquer des choses passées inaperçues, de découvrir des détails, de compléter la description première faite *in situ*, etc. La prise de vue peut servir à des fins de mémoire ou d'étude des évolutions lentes.

Le photographe et anthropologue John Collier Jr¹³⁹ expliquait déjà que, au début d'une enquête de terrain, souvent nous n'en savons pas assez pour structurer et limiter nos perceptions. En permettant de photographier (ou de filmer) tout ce que l'on voit, surtout quand nous ne savons pas à l'avance de quoi il retourne, comment ça marche, à quoi ça sert, les enregistrements visuels constituent une assez bonne approximation de notre expérience première. Par la suite, nous pouvons transporter cette authenticité visuelle depuis le terrain jusque dans nos analyses. La photographie est ainsi un outil d'orientation, un moyen d'aiguiser notre attention dans la phase d'initiation de la récolte des données.

- *La statistique*

Pour une bonne lecture des situations, l'anthropologue convoque souvent aussi la statistique¹⁴⁰. Cet outil mathématique aide à la mesure des phénomènes sociaux. Elle aide à analyser scientifiquement la société, mais surtout analyser le lien entre pouvoir et société. Elle est la résultante de l'entretien individuel. La statistique permet de mettre en chiffres les phénomènes sociaux. À travers des tableaux, l'expert illustre les différentes opinions des acteurs, il les quantifie grâce à la statistique.

Quantifier, c'est d'abord mettre en nombre un phénomène en adoptant un étalon et en construisant un instrument. C'est après le dépouillement que le chercheur doit faire intervenir les tableaux afin de bien répartir les tendances des différentes positions des enquêtés, l'objectif étant de synthétiser l'information contenue dans les jeux de données. Il est tout de même important de rappeler que la statistique ne doit pas présente dans toutes les évaluations d'impact.

- *La consultation publique*

¹³⁸ Sylvain Maresca & Michaël Meyer, « Les sciences sociales et la photographie », ESO, travaux et documents, n°41, octobre 2016, p.63

¹³⁹ Michaël Meyer, « De l'objet à l'outil : la photographie au service de l'observation en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, Association pour la recherche qualitative, numéro 22, p. 14

¹⁴⁰ Stéphane Moulin, « Présentation. La statistique en action », *Sociologie et sociétés*, volume 42, numéro 2, 2011, pp.5-16

En ce qui concerne les interactions, celles-ci sont souvent discutées lors des *consultations publiques*, une étape qui met en scène les promoteurs des projets et les populations dont les activités interagissent avec le projet ; elle réunit toutes les parties prenantes du projet. Celles-ci sont souvent de deux ordres : il y a les parties touchées par le projet, et les autres parties sont celles qui peuvent avoir un intérêt dans le projet.

La consultation publique est une exigence législative¹⁴¹ pour toute opération soumise à une étude d'impact. Elle vise à informer la population et à recueillir ses observations, propositions et contre-propositions à la prise de certaines décisions administratives. La réglementation¹⁴² en vigueur exige au promoteur d'organiser, aux fins d'élaboration des directives spécifiques, la visite du site d'implantation du projet ; de présenter le projet aux populations en utilisant des moyens de communication simples, concrets et accessibles ; et d'organiser, aux fins ci-dessus spécifiées, des consultations publiques dont la notification doit être faite par voie d'affichage ou par tout autre moyen audiovisuel.

Cette étape, qui est encadrée par la législation et la réglementation en vigueur, permet à l'anthropologue de mesurer le jeu des acteurs et de bien ressortir les paramètres que le site ne ressort pas. Parmi les acteurs impactés par le projet, il y a des anciens fonctionnaires, ayant servi dans des administrations publiques (pour certains) où la connaissance du droit ou des activités des entreprises se posent. Souvent les jeunes, après leur formation diplômante reviennent dans leurs villages pour prendre un nouveau départ.

2. Résultats et discussion

Ce point du travail repose essentiellement sur les deux types de cartographie qu'un anthropologue peut solliciter pour sa collecte d'information. Il s'agit de la cartographie sociale et de la cartographie participative. Il ne manquera pas d'identifier les différents impacts, mais surtout de proposer des mesures d'atténuation lorsqu'on est face à des impacts négatifs.

2.1 Cartographie sociale

- Le contexte du projet

De façon générale, les études d'impacts soulèvent des questions précises, sur le plan social, auxquelles l'anthropologue apporte des propositions. La toute première question qui mérite une réponse est celle du contexte du projet. Il est toujours économique. Et il revient à l'anthropologue de le justifier. Tout projet mérite d'être justifié, parce que celui-ci est motivé. En effet, lorsqu'une entreprise projette de réaliser un projet, c'est pour bien

¹⁴¹ Président de la République, *Loi n°007/2014 relative à la protection de l'environnement en République gabonaise*, Libreville, Secrétariat du gouvernement

¹⁴² Président de la République, *Décret n°000539/PR/MEFEPEPN du 15 juillet 2005, réglementant les Etudes d'impact sur l'environnement*, Libreville, Secrétariat du gouvernement

évidement des raisons économiques, qui sont liées aux besoins du marché. Ce genre de contexte est décliné en milieu rural comme en milieu urbain.

Le contexte du projet est aussi historique. L'anthropologue doit collecter des informations justifiant de la présence des hommes, leurs appartenances ethniques, claniques et lignagères. C'est dans ce contexte que les questions de primo implantation, de fondation de village se posent. On cherche à savoir le nombre de clan, lorsqu'ils sont plusieurs ; le nombre de lignages, afin de comprendre les interactions socio-culturelles inhérentes à la vie du village. Il s'agit de faire une sorte de cartographie ethnique, clanique et lignagère des populations impactées par le projet.

A côté de ce contexte historique, il y a celui qui prend en compte la situation administrative et démographique. Il y a des projets qui peuvent être réalisés en milieu urbain, dans un quartier sous intégré ou pas, avec une forte densité démographique ou pas. Comme il y a d'autres qui le sont en milieu rural, dans un village ou district, avec une forte densité démographique ou pas. La statistique démographique est importante parce qu'elle ne se limite pas à la connaissance du nombre d'individus dans un village ou une ville, elle renseigne aussi sur la démographie des demandeurs d'emploi. Souvent et pour certains projets, les promoteurs de projet emploient la main d'œuvre locale.

Donc, on peut avoir comme interlocuteur administratif un maire, un préfet, un président du conseil départemental, comme on peut avoir un sous-préfet, un chef de canton, de regroupement ou de village. Toutes ces autorités détiennent certaines informations nécessaires à l'étude de l'anthropologue.

La deuxième question qui mérite l'attention de l'anthropologue est celle qui établit la cartographie sociale de la zone du projet. Cette cartographie identifie les situations administratives, démographiques, anthropologiques, socio-économiques et les infrastructures communautaires, notamment l'habitat, l'éducation, la santé, la communication, l'adduction d'eau potable et les lieux de culte et même les commerces. C'est à travers elle qu'on apprécie le niveau de développement d'un quartier, un district ou un village. C'est dans cette rubrique que les promoteurs de projets tentent de mettre en exergue leur responsabilité à l'égard des communautés.

- *La responsabilité sociale des entreprises*

La responsabilité sociale¹⁴³ est un engagement, observé dans le monde entier, auquel les entreprises sont invitées à prendre. Elle fait partie d'un cadre plus général en termes économiques et de gouvernance. Elle est aussi liée à certains principes fondamentaux concernant le type de sociétés à construire, des sociétés reposant sur les droits de

¹⁴³ Guy Ryder, « La responsabilité des entreprises envers la société et les droits des travailleurs », *La responsabilité sociale des entreprises : mythe ou réalité*, Education ouvrière, numéro 130, 2003, pp. 23-26

l'homme, la justice sociale et la démocratie. Cette démocratie est issue de l'implication du peuple, pas des bonnes intentions de l'élite. Elle repose sur des droits, sur la capacité des populations à défendre leurs propres intérêts.

La responsabilité sociale des entreprises est devenue au Gabon une exigence législative¹⁴⁴. Dans le secteur des hydrocarbures, elle repose sur l'obligation de ces dernières de contribuer à la satisfaction des enjeux de développement durable, notamment à l'amélioration du bien-être des populations locales et à la protection de l'environnement. Dans le domaine des mines¹⁴⁵, la responsabilité sociale impose aux titulaires des titres miniers en phase d'exploitation de contribuer aux projets de développement socioéconomiques et industriels de l'Etat, afin d'améliorer de façon significative les conditions de vie des collectivités locales où sont situées les activités minières ou industrielles.

L'esprit de ces textes législatifs vise une amélioration des conditions de vies des populations. Et c'est lors de la mise en place des projets que souvent ces populations émettent des doléances que les opérateurs consentent à réaliser. On peut alors dire que la responsabilité sociale des entreprises au Gabon est un principe obligatoire.

Il revient alors à l'anthropologue de bien apprécier les besoins exprimés par les populations. Souvent, parmi les doléances exprimées il y a le problème d'infrastructure électrique. Une fois l'opérateur consent à cette doléance, un groupe électrogène leur est donné. Et lorsque celui-ci tombe en panne, il n'y a personne pour la réparation. Dans ce type de projet, la question de la maintenance se pose. Elle n'est jamais assurée ni même garantie après l'achat.

L'expert doit amener les communautés vers des projets qui peuvent longuement leurs profiter et trouver la satisfaction de l'opérateur. C'est dans ce cadre qu'interviennent les projets tels que les AGR¹⁴⁶ (activités génératrices de revenus). Les projets qui vont dans ce sens doivent permettre une amélioration de la situation économique des familles par une augmentation du pouvoir d'achat du ménage. Elles ont la particularité d'autonomiser les populations, de les rendre moins en moins dépendants des opérateurs, qui un jour seront amenés à se diriger vers des espaces plus rentables. L'approche des AGR permet au chercheur de distinguer les besoins exprimés des populations de leurs besoins réels. Et il doit aussi trouver des termes qui amèneront l'opérateur à financer un projet durable.

2.2 Cartographie participative

Souvent, les études recommandent la cartographie participative. C'est elle qui identifie les espaces anthropisés dans l'écosystème naturel. C'est pour cela qu'elle est appelée

¹⁴⁴ Président de la République, *Loi no 002/2019 du 16 juillet 2019 portant réglementation du secteur des hydrocarbures en République Gabonaise*, Libreville, Secrétariat général du gouvernement

¹⁴⁵ Président de la République, *Loi no 017/2014 du 30 janvier 2015 portant réglementation du secteur minier en République Gabonaise*, Libreville, Secrétariat du gouvernement.

¹⁴⁶ Action Contre la Faim, *Activités génératrices de revenus*, Paris, EGRAF, Version numéro I, septembre 2009, 256 p

cartographie spatiale participative¹⁴⁷. Elle est utilisée pour toute une série de fonctions, qui sont souvent en rapport avec la gestion des ressources naturelles et aux savoirs culturels des communautés. Elle est importante par exemple dans un projet qui vise à identifier le terroir de chasse des communautés, ou celui qui vise à localiser les anciens villages dans une zone, voire les zones agricoles de ces communautés.

Au Gabon, pour définir une forêt communautaire, une cartographie participative est exigée. Elle doit prendre en compte le principe de géosymbole¹⁴⁸. Ce dernier doit être vu comme un milieu, un itinéraire, une étendue qui, pour des raisons religieuses, politiques ou culturelles prend aux yeux de certains peuples et groupes ethniques, une dimension symbolique et culturelle, où s'enracinent leurs valeurs et se confortent leurs identités. C'est l'expression de la culture et de la mémoire de ces communautés. Ce type de cartographie se fait toujours avec l'appui d'un GPS. Il permet d'établir un finage qui relève les motilités et les activités des populations.

Lorsque la logistique ne le permet pas, le chercheur peut initier une *carte au sol* qui s'établit avec la participation des membres de la localité impactée par le projet. La carte au sol se fait sous la forme de *focus group*. Elle consiste à dessiner sur du papier à grand format les espaces anthropisés par les membres de la localité impactée par le projet. Avec elle, le chercheur découvre tous ces espaces dont les populations se revendiquent.

Il est même conseillé de faire d'abord une carte au sol afin de rendre facile le travail de la cartographie participative. Il est mieux que les populations reconnaissent leurs espaces devant le chercheur pour ensuite les géolocaliser. La carte au sol permet d'identifier les espaces autorisés et les espaces interdits. Avec le concours des populations, le chercheur saura où se trouve les lieux et essences sacrés de la localité.

2.3 Identification des impacts

La troisième question, quant à elle, amène l'anthropologue à identifier les impacts et leurs sources. C'est la première étape de la gestion des impacts. Au Gabon, l'impact¹⁴⁹ sur l'environnement renvoi à tous les changements ou modifications qu'un projet pourrait causer à l'environnement, au droit, aux coutumes ou aux usages traditionnels des communautés villageoises, mais aussi aux communautés urbaines. L'impact social consiste en l'ensemble des conséquences (évolutions, inflexions, changements, ruptures) des activités d'une organisation tant sur les parties prenantes externes (bénéficiaires, usagers, clients), directes ou indirectes de son territoire et internes (salariés, bénévoles), que sur la société en général.

¹⁴⁷ Robert Chambers, « Cartographie participative et système d'information géographique, à qui appartiennent les cartes ? Qui en ressort renforcée, qui en ressort affaibli ? Qui gagne et qui perd ? », *The Electronic Journal on Information Systems in Developing Countries*, Centre Technique de Coopération Agricole et Rurale, 2006, p.5

¹⁴⁸ Béatrice Collignon, « Les toponymes inuit, mémoire du territoire. Etude de l'Histoire des Inuinnait », *Mémoires du Nord*, Laval, Anthropologie et Sociétés, numéro 2-3, 2003, p. 60 (pp. 45-69)

¹⁴⁹ Président de la République, *Décret n°000539/PR/MEFEPEPN du 15 juillet 2005, réglementant les Etudes d'impact sur l'environnement*

Toutefois, dans un projet, il y a des activités qui sont généralement à l'origine de plusieurs impacts. Ce sont les sources. Celles-ci conduisent à l'impact, et elles doivent être identifiées afin de mieux apprécier le type d'impacts éventuels. Il y a des impacts que le projet peut anticiper et éviter, il y a d'autres qu'il peut minimiser. Bien qu'étant de deux sortes, positif ou négatif, l'appréciation des impacts permet de réduire le nombre de conflits possibles dans un projet. Lorsque ceux-ci sont mal identifiés cela peut augmenter le risque de conflit, réduisant ainsi les chances de réalisation du projet. Ce genre de situation peut arriver lorsque les impacts négatifs du projet sont sous évalués ou mal évalués.

2.4 Mesures d'atténuation

Une fois que les impacts ont été minimisés, il est important que l'anthropologue propose des mesures qui vont les atténuer ; dans le cas échéant les compenser lorsqu'ils sont résiduels. Ce type d'impacts existe toujours dans tout projet. Les impacts résiduels font référence aux effets environnementaux qui devraient subsister après l'application des mesures d'atténuation décrites dans une étude d'impact environnemental et social. Et ce sont surtout les impacts négatifs qui nécessitent ces mesures d'atténuation. Ce sont eux qui peuvent être source de conflits lorsqu'ils ne sont pas pris en compte. En règle générale, l'évaluation environnementale et sociale doit intégrer plusieurs actions¹⁵⁰. La première consiste à anticiper et éviter. En effet, l'évitement est la démarche privilégiée en matière d'atténuation.

La deuxième action consiste à minimiser les impacts. En effet, lorsqu'il n'est pas possible d'éviter les impacts négatifs que pourrait engendrer le projet sur les plans environnemental et social, l'évaluation environnementale et sociale doit identifier des actions spécifiques à mener pour minimiser ou réduire les impacts. La troisième action revient à atténuer. En effet, pour gérer les impacts négatifs résiduels (ceux qu'on n'aura pas pu éviter ou minimiser), l'évaluation environnementale et sociale doit définir des mesures d'atténuation en identifiant des actions spécifiques à mener pour faire en sorte que le projet se conforme aux dispositions applicables des réglementations nationales pertinentes.

La dernière action revient à neutraliser ou compenser. En effet, lorsque les mesures prises pour éviter, minimiser ou atténuer les impacts négatifs du projet ne sont pas suffisantes pour gérer les impacts négatifs importants, il peut être utile de concevoir et mettre en œuvre des mesures destinées à compenser/neutraliser ces impacts. Ces mesures n'éliminent pas nécessairement les impacts négatifs identifiés, mais elles visent à les neutraliser par des actions positives comparables.

Toutes ces mesures d'atténuation que l'anthropologue propose sont d'ordre social et vont dans le sens de la conciliation des positions des acteurs. Chaque fois, il convient

¹⁵⁰ Banque Mondiale, « Note d'orientation à l'intention des Emprunteurs. NES n°1 : Evaluation et gestion des risques et effets environnementaux et sociaux », *Cadre environnemental et social*, Washington, Banque Mondiale, 2018, pp. 10-11

d'utiliser, les institutions, lois, procédures, réglementations et systèmes nationaux en matière environnementale et sociale pour l'évaluation et la gestion des impacts.

Conclusion

En sommes, notre travail a consisté à proposer une démarche méthodologique applicable par les anthropologues sur le terrain des évaluations environnementales et sociales. Nous n'avons nullement la prétention de proposer une démarche exemplaire mais celle basée sur nos expériences personnelles de terrains. Notre objectif est de contribuer à outiller les experts des évaluations. Après avoir été pendant longtemps le parent pauvre des évaluations environnementales, l'anthropologie s'est frayée un chemin dans ce milieu grâce à sa méthode et ses techniques. Ce travail constitue une contribution, bien que modeste, importante au regard de la nouveauté du sujet au Gabon.

Références bibliographiques

- Action Contre la Faim, 2009, *Activités génératrices de revenus*, Paris, EGRAF
- Banque Mondiale, 2018, « Note d'orientation à l'intention des Emprunteurs. NES n°I : Evaluation et gestion des risques et effets environnementaux et sociaux », *Cadre environnemental et social*, Washington, Banque Mondiale
- Chambers R., 2006, « Cartographie participative et système d'information géographique, à qui appartiennent les cartes ? Qui en ressort renforcée, qui en ressort affaibli ? Qui gagne et qui perd ? », *The Electronic Journal on Information Systems in Developing Countries*, Centre Technique de Coopération Agricole et Rurale.
- Collignon B., 2003, « Les toponymes inuit, mémoire du territoire. Etude de l'Histoire des Inuinnait », *Mémoires du Nord*, Laval, Anthropologie et Sociétés.
- Kaufmann Jean-Claude, L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif, Paris, Armand Colin, 2008.
- Maresca S. & Meyer M., 2016, « Les sciences sociales et la photographie », *ESO, travaux et documents*.
- Meyer M., « De l'objet à l'outil : la photographie au service de l'observation en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, Association pour la recherche qualitative.
- Moulin S., « Présentation. La statistique en action », *Sociologie et sociétés*, volume 42, numéro 2, 2011.
- Naïma Bentayeb & al, 2018, « Atelier de formation : les focus groups comme approche méthodologique en milieu de pratique », *Recherche. Immigration. Société*, Paris, Sherpa.
- Ryder G., 2003, « La responsabilité des entreprises envers la société et les droits des travailleurs », *La responsabilité sociale des entreprises : mythe ou réalité*, Education ouvrière, numéro 130.
- Président de la République, 2005, *Décret n°000539/PR/MEFEPEPN du 15 juillet 2005, réglementant les Etudes d'impact sur l'environnement*, Libreville, Secrétariat du gouvernement.

Président de la République, 2019, *Loi no 002/2019 du 16 juillet 2019 portant réglementation du secteur des hydrocarbures en République Gabonaise*, Libreville, Secrétariat général du gouvernement.

Président de la République, 2015, *Loi no 017/2014 du 30 janvier 2015 portant réglementation du secteur minier en République Gabonaise*, Libreville, Secrétariat du gouvernement.

Président de la République, 2014, *Loi n°007/2014 relative à la protection de l'environnement en République gabonaise*, Libreville, Secrétariat du gouvernement

Président de la République, 2005, *Décret n°000539/PR/MEFEPEPN du 15 juillet 2005, réglementant les Etudes d'impact sur l'environnement*, Libreville, Secrétariat du gouvernement.

ELEMENTS DE CONNEXION CULTURELLE ENTRE LES DONNEES ARCHEOLOGIQUES ET LES KURUMBA DE POBE MENGAO (BURKINA FASO)

Yves Pascal Zossin SANOU

Université Norbert ZONGO (Burkina Faso)

yvoskorosi@yahoo.fr

Résumé

Les recherches archéologiques au Burkina Faso attestent que des populations anciennes ont laissé des preuves de leur existence à travers une diversité de vestiges matériels. La plupart de ces traces anciennes, témoins d'un passé qui n'appartient plus à personne, sont depuis fort longtemps côtoyées et connues des populations contemporaines. Rares sont les communautés actuelles qui réclament la paternité de nombre de ces vestiges archéologiques. Certaines populations, par ignorance ou par désintérêt, n'ont aucune attache avec ces vestiges. D'autres par contre, entretiennent des rapports plus ou moins étroits avec ceux-ci ; elles les considèrent comme un pan de leur patrimoine, construisent un discours autour et les intègrent parfois dans leurs pratiques culturelles et religieuses. Ce dernier état de fait est noté à Pobe Mengao, une localité située au Nord du Burkina Faso dans le Sahel burkinabé et habitée majoritairement de Kurumba, une population installée au Burkina Faso au XIII^{ème} siècle. Paysage recelant de divers et riches vestiges archéologiques, Pobe Mengao est l'un des terrains qui fait l'actualité en matière de recherches et de connaissances liées à l'archéologie burkinabé.

Mots-clefs : Burkina Faso, Pobe Mengao, Kurumba, vestiges archéologiques, connexion culturelle.

Abstract

Archaeological research in Burkina Faso confirms that ancient populations have left evidence of their lives through a variety of material remains. Most of these ancient traces, witnesses of a past that no longer belongs to anyone, have been around for a very long time and known to contemporary populations. Few of today's communities claim the authorship of many of these archaeological remains. Some populations, through ignorance or disinterest, have no connection with these remains. Others, on the other hand, maintain more or less close relations with them ; they consider them as part of their heritage, construct a discourse around them and sometimes integrate them into their cult and religious practices. This last state of affairs is noted in Pobe Mengao, a locality located in the North of Burkina Faso in the Burkinabe Sahel and mainly inhabited by kurumba, a population settled in Burkina Faso in the 13th century. A landscape concealing various and rich archaeological remains, Pobe Mengao is one of the areas that is making news in terms of research and knowledge related to Burkinabe archaeology.

Keywords: Burkina Faso, Pobe Mengao, Kurumba, archaeological remains, cultural connection.

Introduction

Le Burkina Faso, pays continental de la bande soudano-sahélienne situé à l'Ouest du continent africain, a été peuplé par des Hommes il y a très longtemps. Ils ont laissé au sol et sur des formations rocheuses, des traces de leur quotidien, de leur croyance, somme toute de leur existence. Les résultats des recherches archéologiques attestent que cette occupation humaine du territoire remonte à des périodes les plus anciennes de la préhistoire (B. W. Andah, 1973 ; K. A. Millogo, 1993). En général, les preuves anciennes de l'existence humaine, extrêmement riches et variées, peuvent être

difficilement reliées à des documents écrits et à des témoignages oraux. Ces preuves relèvent des cultures disparues pour la plupart, leur rattachement aux populations actuelles qui, souvent les ignorent délibérément ou pas, n'est pas une évidence. Face à ces traces anciennes dont l'identification des auteurs est une énigme, les questions abondent et les réponses restent souvent hypothétiques. Entre autres, un certain nombre de questions traditionnelles que l'archéologue se pose naturellement et auxquelles il se doit de tenter d'apporter des éléments de réponse sont les suivantes : Qui sont les auteurs des vestiges archéologiques qui défient le temps sur le territoire burkinabé ? Quelles significations peut-on donner aux vestiges que les populations anciennes ont laissés ? De quand datent ces diverses traces anciennes ? Quels sont les rapports entretenus par les populations actuelles avec les données archéologiques ? Dans la présente contribution, nous allons particulièrement axer notre réflexion autour de la dernière interrogation et à travers Pobe Mengao, localité se trouvant au Nord-ouest du Burkina Faso et habitée par des Kurumba. En clair, quels sont les éléments de rapprochement entre les vestiges archéologiques et les Kurumba de Pobe Mengao ? Nous faisons l'hypothèse qu'un trait d'union existe entre certaines données archéologiques et les Kurumba. Bien que les Kurumba soient étrangers aux vestiges qu'ils ont retrouvés sur place, ils ont après tout établi une connexion culturelle avec ceux-ci et les ont intégrés dans leur système de pensée.

I. Cadre méthodologique

S'intéresser aux vestiges archéologiques découverts à Pobe Mengao et leur liaison avec populations contemporaines telles que les Kurumba, est fondé essentiellement sur des références bibliographiques et des enquêtes de terrain. En effet, Pobe Mengao fait l'actualité en matière d'archéologie avec ses nombreux sites de gravures rupestres. A propos, J-B. Kiethéga (2005) écrit :

Les Kurumba ont récupéré culturellement les gravures. L'un des dômes granitiques couverts de rupestres constitue un lieu de culte tandis que la population prétend que les nombreux cavaliers qui ornent les parois rocheuses s'animent et deviennent de vrais cavaliers qui se portent à leur secours lorsque le royaume est en danger. (p.37).

Cette note bibliographique a été principalement l'élément déclencheur qui a permis de scruter davantage les rapports que les Kurumba pourraient entretenir avec des données archéologiques. La combinaison de certaines sources bibliographiques allant dans le sens de nos recherches et les enquêtes menées auprès des Kurumba nous ont permis de rassembler un nombre important d'informations sur la question.

I. Aperçu général sur Pobe Mengao et les Kurumba

Pobe Mengao est une commune rurale de la province du Soum, au kilomètre 27 de Djibo chef-lieu de province. La commune rurale partage ses limites administratives avec sept autres communes. Avec une superficie de 405 km², Pobe Mengao compte 15 villages (figure n°I).¹⁵¹ Un des villages de la commune de Pobe Mengao appelé Ouré est

¹⁵¹ Voir A. Gadière 2013, Plan de développement institutionnel de Pobe Mengao, PACT, rapport, pp10/11

célèbre en raison de la présence d'un sanctuaire¹⁵² et d'une statuette de fécondité qui attirait beaucoup de monde.¹⁵³

Dans un autre cadre, Pobe Mengao est reconnu être la dernière capitale du royaume du Lurum ou Loroum, Etat kurumba mis en place autour du XIII^{ème} siècle. Mengao, d'abord, est la résidence de l'Ayo (le roi). Pobe est un site situé à 3 km au Sud, Sud-Est de Mengao. Plusieurs vestiges archéologiques se concentrent à Pobe. Au sujet de l'origine du nom Pobe, les Kurumba disent que leurs ancêtres s'établissaient d'abord à Pobe, un site broussailleux hanté par les éléphants qui détruisaient leurs champs. Le nom Pobe serait d'ailleurs issu d'une onomatopée : Poé ! Poé ! Poé !, bruit provoqué par les chocs d'un bloc sur l'un des rochers afin d'éloigner les éléphants.¹⁵⁴ Une autre version complètement différente renseigne que Pobe dériverait de *Pobi* un terme en fulfuldé qui signifie « hyène »¹⁵⁵. A propos, il est dit que l'actuel Pobe était jadis, une terre qui regorgeait d'hyènes d'où la dénomination Pobi devenu Pobe.

S'agissant des Kurumba à proprement dits, ce sont des communautés qui habitent le Burkina Faso depuis le XIII^{ème} siècle. Leur présence est remarquable dans les provinces du Soum, du Yatenga et du Bam autour des centres tels Pobe Mengao, Ronga, Aribinda, Bourzanga, Tougou etc. où ils forment des effectifs pléthoriques. Ils se trouvent également dans les localités de Tougouri et Yalgo dans la province du Sanmatenga. Ils seraient venus du mandé oriental entre Say et Niamey au Niger actuel (M. Izard cité par R.M.A. Bedaux, 1972, p.115). Ils ont été à l'origine de la formation de plusieurs entités politiques qui étaient en place au moment de l'apparition des premiers conquérants moose, à la fin du XV^{ème} siècle ; le territoire de la principale d'entre elles, le Lurum, s'étendait sur la plus grande partie du Yatenga actuel ; la dernière capitale du Lurum, Pobe Mengao où réside le Lurum Ayo, héritier de la dynastie royale, est proche de Djibo (M. Izard, 1985, p.2). Peuple de tradition guerrière, les Kurumba ont fondé le royaume de Loroum autour du XIII^{ème} siècle dont le roi porte le titre de Ayo. L'Ayo était à la tête d'un ensemble de 47 villages environ unis par des liens spirituels et religieux (W. Staude cité par H. Diallo, 1979, p. 38). Ce royaume est actuellement occupé par les provinces du Yatenga, du Soum et du Loroum.

¹⁵² Parlant de sanctuaire, nous faisons référence à la « maison de fer d'Ouré » qui fait du village Ouré un site légendaire à travers le récit relatant l'arrivée des ancêtres Kurumba à Ouré à l'issue d'un voyage en provenance d'Arabie dans une cage de fer. Le secret protège le lieu précis où reposerait le bâtiment. La matérialité de la maison de fer d'Ouré n'est toujours pas démontrée. Mais l'on peut deviner l'importance de ce bien culturel pour le patrimoine burkinabé et pour l'histoire de la métallurgie du fer si son existence était prouvée un jour et des analyses effectuées (J-B. Kiethéga, 2009).

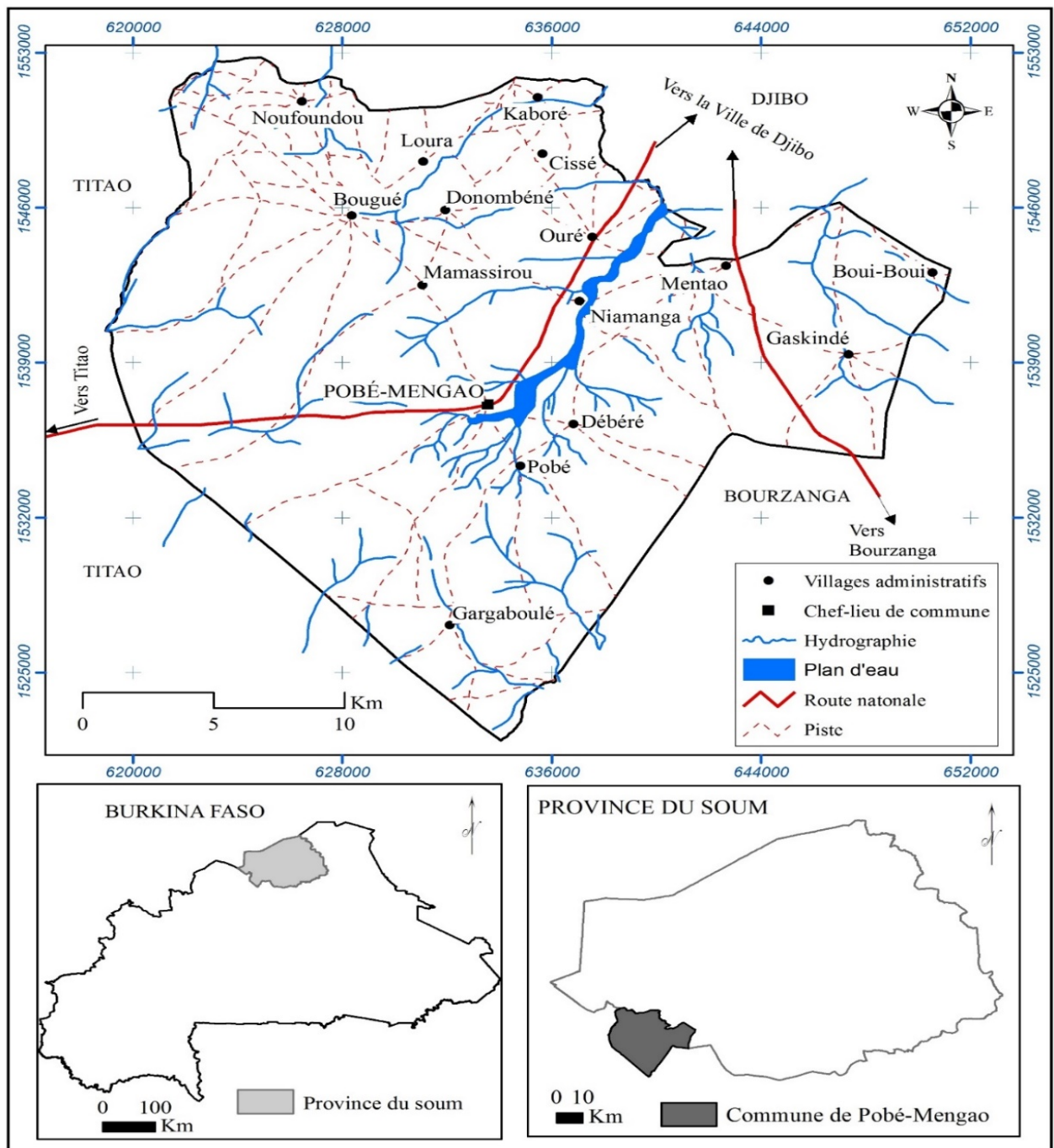
¹⁵³ Cette statuette de granite dénommée « Mamio » était exposée de jour comme de nuit sous un *Acacia aegyptiaca* au bord de la route. Des gens venaient de villages lointains pour rechercher la fécondité en la touchant et en prononçant des vœux. En 1991, la statuette fut dérobée. Le pillage de biens culturels et les fouilles clandestines se sont développés ces temps-ci suite à la misère provoquée par la sécheresse du Sahel. Il a été signalé à INTERPOL et à l'ICOM le vol de la statuette d'Ouré et, grâce à leur diligence, l'objet a été retrouvé à Munich et restitué au village le 16 décembre 2001 (Kiethéga, 2009).

¹⁵⁴ Enquête orale réalisée par J-B. Kiethéga en février 1984 auprès des anciens des Kurumba en présence de l'Ayo.

¹⁵⁵ L'hyène est un animal sacré chez les Sawadogo. On sait que chez les Kurumba, sur le plan socio-politique, un dualisme était perçu à travers la détention du pouvoir politique par le clan des Konfé et celui religieux par le clan des Sawadogo. L'hyène constitue un animal très important chez les Sawadogo. On développera plus loin les rapports entre cet animal et la famille des Sawadogo.

Sur le plan socio-politique, un dualisme était perçu à travers la détention du pouvoir politique par le clan des Konfé et celui religieux par le clan des Sawadogo. Le pouvoir de l'Ayo dépendait fortement du chef religieux (H. Diallo, 1979, p. 38).

Dans le territoire de Pobe Mengao, les villages sont habités presque uniquement par des Kurumba dont la langue est le kurunfé. A Pobe Mengao, les Peulh cohabitent rigoureusement avec les Kurumba (A. Schweeger-Hefel, 1966, p. 251). Ils vivent en étroite symbiose économique (les Peulh sont les gardiens du bétail des Kurumba) et s'il n'est pas possible qu'un Kurundo épouse une femme Peulh. Un Peulh peut épouser une femme issue d'une famille kurumi. Ainsi, en 1961, le chef de Canton de Djibo, fils d'un père Peulh et d'une mère kurumi, a lui-même épousé une fille de l'Ayo intronisé la même année (W. Staude, 1961, p. 255). Les Kurumba constituent en grande partie les populations actuelles vivant au voisinage des vestiges archéologiques de Pobe Mengao.



Sources: BNDT 2014 (IGB)/Levés au GPS

Avril 2017

Réal.: Y. SANOU & T. KABORÉ

Figure n°1: Carte de la commune rurale de Pobe-Mengao

2. Contexte archéologique de Pobe Mengao et rapports entre les Kurumba et les vestiges archéologiques

D'une présentation bien abrégée, on pourrait dire que Pobe Mengao abrite un ensemble de plusieurs types de vestiges archéologiques. Les données archéologiques rupestres sont les plus spectaculaires. En effet, la zone offre un paysage de formations granitiques qui ont servi de support à la réalisation de l'art rupestre dont les gravures, à l'exécution de cuvettes d'usures ou pseudo-meules et des marques de percussions sur des rochers connus sous le vocable de lithophones ou roches cloches. A ces vestiges rupestres, sont associés

des restes de constructions d'habitats, des buttes anthropiques, des vestiges de sépultures, des meules mobiles, des ateliers de débitage lithique, des tessons de céramique tous azimuts, des vestiges métallurgiques. Un petit musée, en cours de développement, rassemble déjà les pièces recueillies lors des fouilles archéologiques menées dans la région. Dans le Sahel burkinabé en général, les populations actuelles attribuent la paternité des gravures et autres vestiges associés aux « gens d'avant » sans citer spécifiquement ou nommément une quelconque communauté. « Gens d'avant » (R. Mauny, 1957 ; J. Rouch, 1961), « premières gens » (G. Dupre et D. Guillaud, 1986), les « Poté Samba » dans la langue Kurunfe d'Arbinda, « labo alada » dans la langue songhay à Markoye (M. Barbaza, 2005), « les gens d'avant nos ancêtres Kurumba » à Pobe-Mengao sont des expressions couramment utilisées pour qualifier les populations anciennes qui seraient les auteurs des gravures et vestiges associés. Les populations nommément connues actuellement à Pobe Mengao et environnants ne revendiquent pas être les auteurs des vestiges archéologiques. Les Kurumba interrogés à Pobe Mengao affirment l'antériorité de nombre de vestiges archéologiques à l'installation de leurs ancêtres dont les connaissances historiques fixent l'arrivée aux environs du XIII^{ème} siècle (J-B. Kiethéga, 2009). Bien que les Kurumba soient étrangers à plusieurs vestiges archéologiques, ils ont néanmoins établi une connexion avec des données archéologiques rupestres tels les gravures, des roches cloches, les vestiges d'usure (meules, auges, cuvettes etc.) et des vestiges de nécropoles. Il ne faut pas perdre de vue que certains sites de Pobe Mengao demeurent actifs, intègrent le domaine du sacré et sont par conséquent tenus secrets et très protégés par les Kurumba.

2.1 Les Kurumba et les gravures rupestres

L'art rupestre en général, compte parmi les vestiges du Burkina dont les populations actuelles ne réclament pas la paternité. Cela est bel et bien vérifié sur le terrain d'enquête où l'ignorance ou le mutisme des populations contemporaines est remarquable. Parfois, ces populations actuelles se les réapproprient et les intègrent dans leur système de pensée bien que l'on retient une nette notion de rupture avec les temps présents.

A Pobe Mengao, les Kurumba entretiennent des rapports avec les gravures rupestres bien qu'ils ne soient pas auteurs de celles-ci. Les informations orales livrées en ce qui concerne la raison d'être de ces gravures relèvent le plus souvent de l'irrationnel. Les évidences sont transformées en récits fabuleux, invraisemblables, mythiques. Dans le cadre de l'étude des vestiges archéologiques de l'espace d'Arbinda non loin de Pobe Mengao, les informations orales recueillies révèlent ceci :

Si certains vestiges sont donnés par les habitants actuels comme les traces d'occupation laissées par leurs ancêtres, en revanche, d'autres ne trouvent aucune place dans un discours historique. La plupart des temps ignorés comme les témoins d'un passé qui n'appartient plus à personne, ces vestiges, dont les gravures rupestres constituent l'élément le plus spectaculaire, sont parfois appropriés par le mythe : dans les temps anciens, les montagnes étaient molles et se déplaçaient sur la terre et les serpents y sont entrés. Au temps où les montagnes étaient molles, les hommes ont laissé ces dessins sur le rocher. (G. Dupre & D. Guillaud, 1986, p. 6).

Grâce aux travaux de B. F. Gérard (1992), quelques données émanant des sources orales et méritant d'être rappelées établissent un lien entre les gravures de Pobe Mengao et les Kurumba. A propos de la récurrence des figures de chevaux et de cavaliers dans le contexte des gravures de Pobe Mengao, il est rapporté que bien que la figure du cavalier fut résolument évidente, les Kurumba interrogés en donnaient une interprétation souvent fort différente :

Pour les Kurumba, ces signes graphiques appartiennent à un ensemble de signes bien identifié. Ce sont les traces d'une écriture qui n'est pas de facture humaine. Ces signes sont là depuis toujours, leur présence rappelle qu'il n'y a là rien qui puisse être effacé. Le message surgit lorsque l'on bat les tambours du chef (venu du ciel) et ceux de Sise (lieu d'où sont venus les « fils de la terre », l'une des composantes du peuplement kurumba) qui sont, eux, en pierre. Ces battements sont rythmés et scandent une parole qui énonce la devise des rois et celle des gens de la terre ; cette parole, on peut la décrypter et l'interpréter, mais non la connaître. Ce que livre cette parole est ce que la tradition en énonce : la rencontre du ciel et de la terre en un lieu, celui de l'émergence de la souveraineté. Les signes graphiques sont inscription de la vérité, une vérité « depuis toujours déjà là ». De fait, ils ne sont jamais utilisés pour transmettre un quelconque message d'un homme à un autre. (p.173).

Des Kurumba enquêtés nommément citées par B. F. Gérard (1992) tels Konfe Medo, Tenga Bellem et Konfe Mussa résidents à Pobe Mengao livrent des informations comme suit :

- [...] ;
- les dessins représentent les signes du chef, il y a plusieurs sortes d'animaux : des chevaux, des ânes, des chameaux (une autruche) . . . Si quelqu'un venait ici avec de mauvaises intentions, [...] ses forces seraient anéanties ;
- Dieu seul connaît ceux qui ont effectué ces gravures ;
- le village a trouvé ces gravures. Il est écrit qu'il y a eu une époque où il y avait dans le Lurum tous les animaux et qu'un jour, il y aura l'écriture. Ce que nous savons est que ces gravures sont disposées d'est en ouest : c'est cela la direction de Dieu (le soleil) ;
- certains dessins se font face ; cela veut dire que viendra le temps où chacun choisira son compagnon et sa croyance. Certains chevaux n'ont pas de cavalier, ils l'ont perdu ; cela veut dire qu'un jour, le plus fort abattra le plus faible et emportera ses biens ; ces gravures ont été dessinées par Dieu, elles n'ont pas été faites par la main de l'homme, elles sont là pour illustrer la puissance divine. (p. 173-174).

De nos recherches, il ressort que le concept de réappropriation des gravures est bien une réalité à Pobe Mengao. Les Kurumba se sont réappropriés de certaines données iconographiques et les ont intégrées dans leur vécu. Déjà, les sites de gravures portent des toponymes dans la langue kurunfe des Kurumba. Ces sites d'art rupestre, au nombre de cinq (5), sont *Yirmpelle* (ou *Irimpelle*), *Senebouli*, *Arbataw*, *Barkana* et *Almissi*. Certains panneaux gravés recensés sur ces sites ont été surnommés par les populations locales en fonction de la lecture effectuée des figures en présence. Nous pouvons citer le « *rocher au signe dogon* » (figure n°2), « *la roche au boomerang* » ou la « *roche à hyène* » (figure n°3), la « *roche des danseurs* » (figure n°4), « *la roche à ardoise des talibés* » (figure n°5). L'emplacement de ces rochers gravés surnommés est bien connu et maîtrisé des guides Kurumba qui les retrouvent facilement et sans faille sur le terrain parmi la

multitude de rochers gravés. On aperçoit qu'une sorte de familiarité est de ce fait tissée entre les gravures rupestres et les Kurumba.

Le surnom « *rocher au signe dogon* » émane de la présence d'un anthropomorphe aux bras levés que les Kurumba¹⁵⁶ identifient à une facette de Nommo, génie d'eau, être fondamental des croyances ou de la religion ancienne des Dogon, qui dans une position aux bras levés implore la venue de la pluie.¹⁵⁷ Suivant la version des Kurumba, « *la roche des danseurs* » illustre une scène de danse. Elle précise que le panneau semble porter des personnages schématiques battant le tam-tam (les hommes représentés de face) et des personnages à l'allure animée, en mouvement, esquissant des pas de danse.

Face au panneau dénommé « *la roche à ardoise des talibés* », la réaction de nos guides kurumba sur le terrain était sans appel. Ils ont identifié avec insistance que l'une des figures du panneau, en l'occurrence la grande figure qui se trouve au milieu des deux autres, représente l'ardoise des talibés qui est généralement une planchette en bois utilisée à l'école coranique. Pour ce qui est de l'appellation « *la roche au boomerang* », les Kurumba ont évoqué avec insistance la gravure d'une arme de jet utilisée naguère pour la chasse qu'ils reconnaissent étant un boomerang. A propos de la représentation d'une hyène parmi les gravures (« *roche à hyène* »), nos informateurs nous livraient un récit en rapport avec les Sawadogo, une grande famille Kurumba.¹⁵⁸ Ils nous renseignent que les brousses de Pobe regorgeaient une multitude de cette espèce animale et que le « clan » ou la famille Sawadogo entretient une relation étroite avec elle. Une hyène représente en fait un Sawadogo. En brousse, un Sawadogo peut se transformer en hyène. Ce qui fait que l'hyène constitue un animal très important et sacré chez les Sawadogo. La mort d'une hyène est synonyme de mort d'un Sawadogo et vice versa. Bien que les Kurumba ne soient pas auteurs des gravures, la figure de zoomorphe identifiée à une hyène est reconnue étant la représentation d'un Sawadogo. Un Kurumba portant le patronyme Sawadogo s'identifierait à cette figure gravée représentant une hyène. Un récit similaire connu depuis les années 1970, faisant allusion à l'association hyène-Sawadogo est rapporté en ces termes :

Les Sawadogo étaient magiciens. Il apparaît ici très intéressant que les Sawadogo de la légende se transforment entre autres en hyènes. L'hyène est un animal auquel les Sawadogo s'associent et ils ne doivent pas la tuer. L'interdiction de manger de la viande d'hyène ne doit pas les déranger car elle a un goût écœurant. Mais l'idée que les Sawadogo puissent se transformer en hyènes et parcourir la brousse sous cet aspect, est singulière. C'est la raison pour laquelle un non-Sawadogo ne doit pas tuer d'hyène car elle pourrait être un Sawadogo. (A. Schweeger-Hefel & W. Staude, 1972, p.148).

D'autres récits rapportés par les mêmes auteurs (1972) confirmant l'importance de l'hyène chez les Kurumba se résument en ces lignes :

¹⁵⁶ Nos guides sur le terrain s'accordent de façon unanime sur cette interprétation.

¹⁵⁷ Dans la religion dogon il existe trois êtres divins principaux : Ama, le dieu du ciel, Nommo, le génie d'eau et Lewe (ou Lebe), dédié au culte de la terre. Nommo est le génie le plus redouté ce qui semble étrange eu égard au fait que les Dogon vivent dans une région où l'accès à l'eau est restreint (C. Kleinitz & B. Dietz, 2003).

¹⁵⁸ Chez les Kurumba, sur le plan socio-politique, un dualisme était perçu à travers la détention du pouvoir politique par le clan des Konfé et celui religieux par le clan des Sawadogo. Le pouvoir de l'Ayo dépendait fortement du chef religieux.

– Il y a quelques années un Konfé a abattu une hyène. De retour au village, il rencontre un vieux Sawadogo qui lui dit : « tu as tué une hyène dans la brousse. Cette hyène c'était moi. Tu m'as tué ! » Effectivement, l'homme mourut le lendemain. Qu'une telle histoire puisse naître et être facilement crue tient au fait que la vie de chaque Kurumba est liée à celle d'un animal. Si l'un des deux meurt, l'autre doit mourir aussi. »

– Hyènes et morts apparaissent associés dans d'autres informations également : « une hyène vient dans la cour des Sawadogo et hurle. Quelqu'un la chasse. L'hyène revient et hurle. On la chasse à nouveau. Si elle revient une troisième fois en hurlant, les Sawadogo savent que quelqu'un de leur famille va mourir. Ce présage ne trompe jamais. » (pp. 148-149).

La relation hyène-Sawadugu est extraordinaire et curieuse chez les Kurumba. Habituellement, des récits, des contes émanant de nombreux peuples d'Afrique de l'Ouest font de l'hyène un animal stupide, vorace et toujours ridicule. Dans ces fables, on la présente le plus souvent en compagnie du lièvre et elle se fait duper par lui. Les histoires du lièvre rusé, astucieux et de l'hyène bête, idiote sont vulgarisées et destinées au divertissement et à l'instruction des grands et des petits. L'intérêt grandissant d'une tradition familiale Kurumba portée sur l'hyène est en contradiction avec ce que l'imaginaire populaire fait souvent de cet animal. La seule figure parmi les gravures qui représenterait une hyène est à l'origine de ces récits invraisemblables aux antipodes de ce que l'esprit cartésien peut admettre.

Les informations ci-dessus livrées affichent que les gravures rupestres de Pobe Mengao ne sont pas en état de délaissement. Elles sont intégrées d'une manière ou d'une autre à la vie des Kurumba.

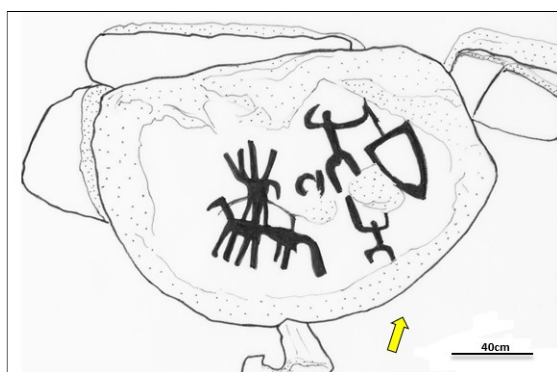


Figure n°2 : Pobe Mengao, « le rocher au signe dogon ». Relevé : Yves P.Z. SANOU

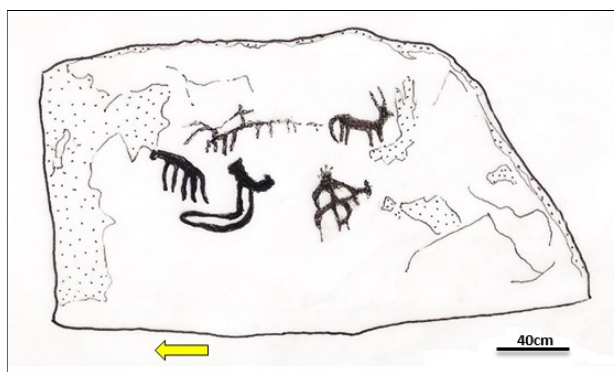


Figure n°3 : Pobe Mengao, « la roche au boomerang » ou la « roche à hyène ». Relevé : Yves P.Z. SANOU



Figure n°4 : Pobe Mengao, « la roche des danseurs ». Cliché et Relevé : Yves P.Z. SANOU

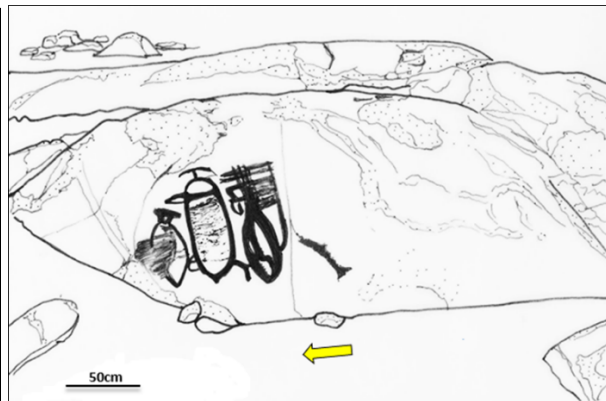


Figure n°5 : Pobe Mengao, « roche à ardoise des talibés ». Relevé : Yves P.Z. SANOU

2.2 Les Kurumba et les lithophones

Les lithophones ou roches cloches ont été découverts à Pobe Mengao (figure n°6). Ils sont connus sous d'autres ciex. Par exemple, ils sont signalés à Tessalit et à Ayorou au Niger où ils sont dénommés « *pierres chantantes* » (J. Rouch, J. Sauvy et P. Ponty, 1947 ; J. Rouch, 1958). A Tessalit au Niger, il a été repéré une pierre chantante marquée de cupules qui, à la percussion, émet une note grave (J. Rouch, 1958). A Pobe Mengao, est reconnue l'existence d'une crevasse qui fut un haut lieu de sacrifices où la présence de lithophones est attestée. A propos, il est rapporté de la façon suivante :

Dans cet endroit, on accomplissait des sacrifices, non seulement, en faveur des Sawadugu, mais aussi pour tout le Lurum. Face à la crevasse, au sommet d'un massif rocailleux plat s'élevant en plan incliné, on trouve des lithophones : cylindres de pierres horizontaux qui résonnent assez fort quand on les frappe avec une pierre ronde. C'est à l'aide de ces pierres sonores que l'on informerait l'Ayo demeurant à Mengao, du destin du Lurum tel que l'a prévu l'Asendesa, qui lui est devin. C'est le même langage de tambour que celui que l'on emploie sinon avec les tambours de l'Ayo. Les tambours de pierres doivent être audibles jusqu'à Mengao. Il est probable qu'on ne les entende que jusqu'à Ouré au maximum et seulement quand beaucoup d'hommes frappent de toute leur force. De nombreuses traces permettent de savoir que l'on a « tambouriné » depuis longtemps déjà, et ce avec de très grosses pierres. (A. Schweeger-Hefel & W. Staude, 1972, p. 144).

Il est également rapporté que le lithophone à Pobe Mengao fut un moyen de communication avant l'usage des instruments comme la calebasse, le tambour, le tam-tam. L'existence d'un lithophone dit sacré est signalé sur un site non loin du site à gravures *Yirmpele*. L'endroit où il se trouve est actuellement actif ; il sert de lieu de culte aux Kurumba. Ledit lithophone sert d'autel sacrificiel où peuvent être observés des traces de libation (le dolo), de farine, de sang d'animaux, de plumes etc. Le poulet et le chien y sont sacrifiés. Il nous a été formellement interdit de voir le site. Il est dit que le lithophone est chargé d'un pouvoir divinatoire. Les Kurumba y font recours pour lire l'avenir. Par exemple, si un homme veut savoir s'il vivra longtemps ou pas, le lithophone détiendrait la réponse. Avant de lancer des coups de percussion au lithophone, il faut d'abord s'exprimer en Kurunfe (langue des Kurumba) en ces termes :

« Wan wan »

Mou began - m - jiel
Mou wounfa ha pomdore
Bi - a pom – punga »

En Français : « *Toi le lithophone, je suis venu savoir si j'ai une longue vie ou une courte vie.* » Au cas où la personne a une longue vie, le lithophone émet un son aigu ; dans le cas contraire, le son est grave et l'intéressé à qui il est annoncé une mort proche pourrait faire recours à des procédés occultes pour solutionner le problème.¹⁵⁹

Une version quasi-similaire à la précédente concernant la raison d'être des lithophones se livre en ces termes : Dénommé *Wan Wan* en Kurunfe (langue des Kurumba), le lithophone était un outil de communication de premier plan. Les Kurumba de Pobe-Mengao, alertés par les sons du lithophone se rassemblaient pour recevoir des informations liées à la vie du village. Le lithophone, également outil divinatoire, permettait aux hommes de tester leur longévité. Après des incantations, l'on tape sur la roche cloche et lorsque qu'elle n'émet aucun son, cela signifierait que la mort est imminente. Dans le cas contraire, l'intéressé aurait une longue vie. Ce sont les personnes malades se trouvant dans un état critique qui recouraient à ce genre de test. Le malade s'en remettait entièrement à la prédiction du lithophone.¹⁶⁰

L'inscription dans un registre métaphysique, sacré des traces de percussions constatées sur les rochers dits lithophones se renforcerait lorsqu'il est établi un rapport avec une pratique ancienne selon laquelle les « *hommes du fer* »¹⁶¹ en pays mandingue avaient coutume de frapper une roche de leur masse pour faire pleuvoir (D. Diakité cité par M. Barbaza, 2012). Selon M. Barbaza (2012), les lithophones découverts dans le foyer d'art rupestre de Markoye (Sahel burkinabé) concourent à cette même idée. « Taper sur les pierres était donc aussi un moyen d'attirer l'attention sur les malheurs du monde, notamment sur l'angoisse liée à la qualité de la prochaine saison des pluies après une longue et douloureuse période de sécheresse » (M. Barbaza, 2012, p.181).

¹⁵⁹ Ces informations liées au lithophones ont été livrées par Savadogo Adama, environ 50 ans, guide touristique kurundo, enquête réalisée à Pobe Mengao le 05/01/2015.

¹⁶⁰ Cette version est de Konfé Hamidou, environ 53 ans, commerçant, enquête réalisée à Pobe-Mengao le 06/01/2015

¹⁶¹ Les « hommes du fer » seraient des forgerons qui sont à la base de l'activité de la production du fer en Afrique traditionnelle. Ils sont détenteurs de pouvoirs surnaturels et jouent souvent le rôle d'intermédiaire pour solutionner les problèmes touchant à la vie de la communauté. Ils ont le pouvoir d'intercéder auprès des ancêtres et des forces surnaturelles.



Figure n°6 : Pobe-Mengao, des lithophones ou roches cloches. Clichés : Yves P.Z. SANOU

2.3 Les Kurumba et les vestiges dites meules

Nombre d'affleurements granitiques à Pobe-Mengao sont pourvus de traces d'usures, de frottis, de creusements sous forme de cuvettes, d'auges etc. aux voisinages immédiats d'autres types de vestiges. On les rencontre un peu partout à Pobe Mengao. Tantôt, ils présentent une forme ovale étroite, et sont très concaves (jusqu'à 15 cm de profondeur), tantôt elles ne sont qu'une simple usure rectangulaire, circulaire polie, et à peine concave ; elles mesurent dans les deux cas une trentaine de centimètres de longueur (figure n°7). Ces genres de vestiges sont relativement très présents sur le territoire burkinabé. Meules et mortiers constituent le vocabulaire habituel pour désigner ces traces. En d'autres termes, ces vestiges sont définis comme des surfaces à broyer des céréales et autres produits. En lisant des écrits sur le sujet, on aperçoit que pour certains chercheurs, il s'agit sans conteste des meules et d'autres sont plus nuancés et s'interrogent sur la nature de ces traces laissées sur des rochers. Déjà, M. Gast (2003) se plaignait en ces termes :

La fâcheuse habitude que nombre de nos collègues ont consacrée en appelant "meules" toute surface tant soit peu polie, concave, en place sur des roches de grès ou quelquefois de granite [...], ou sur des objets mobiles, légers [...], a maintenu une confusion générale bloquant une réflexion méthodique, approfondie pour sérier un certain nombre d'usages et de problèmes très complexes. (p. 25).

A Pobe Mengao, les informations recueillies auprès des Kurumba associent le plus souvent ces types de vestiges aux meules et à des récits fantastiques, invraisemblables. Ainsi, B. F. Gérard (1992) rapportait les propos d'Almissi Sawadugu (son informateur kurundo) en ces termes :

Les trous dans la roche ont une signification précise, l'homme ne peut creuser de tels trous et les rendre aussi lisses. Ceux qui connaissent le nom de ces rochers, ce sont eux qui ont creusé ces trous. Il y a des trous pour faire de l'huile, d'autres pour écraser les graines. Nous avons trouvé les choses ainsi. Quand nous sommes arrivés (les ancêtres), il n'y avait personne. Il y avait ces roches,

il y avait les grottes, il y avait ces trous, mais personne n'habitait cet endroit. Nous nommons ces trous « les mortiers » des *kirenkangne* (des génies de la brousse). (p.175).

Il poursuit que les vestiges dits « meules dormantes » « [...] sont interprétées comme des traces de pas qui témoignent du passage d'habitants actuels ou passés de ces lieux qui ne seraient autres que des génies de la brousse ou des Jins que les Kurumba associent à des êtres diaboliques ou à de « mauvais morts » (p. 175). Certaines traces d'usures, de forme circulaire de surcroît sont appelées *tifi wala* en Kurunfe qui signifie « empreintes de pas d'éléphants » ou tout simplement « des pas d'éléphants ». Ces données irrationnelles qui dépassent l'entendement ne peuvent que s'inscrire dans un registre autre que la science. L'inscription de la création de ces traces dites habituellement « meules dormantes » dans un registre métaphysique, d'anciennes croyances et d'anciennes pratiques n'est pas à écarter. Pouvons-nous évoquer dans pareil contexte « *le culte des pierres ?* » (M. Marionneau cité par M. Gast, 2003, p. 27). Nous convenons avec M. Gast (2003) que la réutilisation occasionnelle de ces traces par les populations actuelles comme meules dormantes à broyer du grain cultivé n'est pas du tout une preuve de leur fonction première (p. 30).



Figure n°7 : Pobe Mengao, des vestiges de cuvettes d'usure ou « pseudo-meules ».
Clichés : Yves P.Z. SANOU

2.4 Les Kurumba et des vestiges de nécropoles

Les vestiges d'inhumation qui ont été abondamment découverts à Pobe Mengao se présentent avec des jarres-cercueils qui ont reçu les défunts. Ces jarre-cercueils sont généralement mises au jour par les facteurs naturels d'érosion qui effectuent un décapage important du sol et par l'action anthropique en l'occurrence les activités champêtres (figure n°8). Ce sont des jarres de grandes dimensions reconnues par les populations locales comme étant des urnes funéraires, jarres-cercueils ou pithoi (A. Schweeger-Heffel cité par J.Y. Marchal, 1997, p. 68).

A Pobe Mengao, la tradition orale attribue nombre de ces traces d'inhumation au Dogon ou Kibse. Ce terme de Kibse (sing. Kibga) désigne les groupes dogon installés dans les falaises de Bandiagara et la plaine du Gondo mais également les « autochtones » des Kurumba qui n'ont pas été assimilés à l'ensemble de la configuration kurumdo. Par définition, les Kibse « habitaient là avant mais sont partis » (B.F. Gérard, 1992). B.F. Gérard (1992) rapporte que les Kurumba, à propos des vestiges de jarres-cercueils mis en surface à cause des phénomènes d'érosion, donnaient une interprétation en ces termes :

[Les découvertes des urnes funéraires] posent le problème de ces morts dont la terre « recrache » les cadavres qu'elle a pourtant très longtemps conservés dans son sein ; d'ordinaire, ceux que la terre recrache, ce sont les mauvais morts, ceux à qui des circonstances particulières interdisent de recevoir une sépulture (morts en brousse, lépreux, « zoophiles », mais également ceux qui, pour avoir acquis le rang d'ancêtre dans les temps passés, n'ont plus de descendance ou ceux qui ont été abandonnés par elle). (p.177).

B. F. Gérard (1992) rapporta également des Kurumba que la découverte d'une urne funéraire à un endroit nommé par la tradition ne peut qu'avoir appartenu aux ancêtres mais une urne de même facture découverte sur un lieu non directement associé à la tradition du Lurum (pays Kurumba), est presque immanquablement attribué aux Dogon ou Kibse. Ce qui est certain, les Kurumba ont conscience que leur territoire fut autrefois habité par les Dogon ou Kibse qui ont laissé des traces qui leurs sont unanimement attribuées. La preuve est que « dans toute la région, les Kibse sont supposés revenir périodiquement faire des sacrifices sur leurs anciennes implantations. » (B.F. Gérard, 1992, p.178). Nombre des vestiges d'inhumation sont au voisinage immédiat d'autres types de vestiges (sites de gravures rupestres, buttes anthropiques).



Figure n°8 : Pobe-Mengao, vestige de sépulture en jarre-cercueil. Cliché : Yves P.Z. SANOU

Conclusion

De ce qui précède, on pourrait retenir en définitive qu'il n'est toujours pas évident d'établir des rapports entre les vestiges archéologiques et les populations actuelles. En général, certaines populations sont arrivées à les intégrer dans leur quotidien et les considèrent comme un legs précieux qu'il faut protéger et valoriser. D'autres par contre, les ignorent royalement. La lecture faite à Pobe Mengao est intéressante à plus d'un titre. Les Kurumba ont conscience que les vestiges archéologiques sont des biens culturels et ont su construire une identité en se les réappropriant. Cette réappropriation s'illustre à travers le musée de Pobe Mengao qui, non seulement, prolonge la vie des vestiges et est également, une sorte d'ouverture au monde. En plus, cette réappropriation participe à l'affirmation de l'identité du territoire de Pobe Mengao, constitue un repère face aux mutations socio-économiques accélérées que nous vivons de nos jours. Par le biais du tourisme qui est une source essentielle de revenus pour de nombreuses familles, la connexion des données archéologiques aux Kurumba reste un vecteur incontestable de développement et de richesse.

Références bibliographiques

- Andah, B.W.1973. *Archeological Reconnaissance of Upper-Volta*, PHD thesis, University of California, Berkeley, 425 p.
- Barbaza, M. 2005. Les Sahel des « siècles obscurs ». Données croisées de l'art rupestre, de l'archéologie, des chroniques et des traditions orales. *Bulletin de la société préhistorique Ariège-Pyrénées*, vol. 60 : 61-102.
- Barbaza, M. 2012. Les gravures rupestres libyco-berbères : d'une rive à l'autre du Sahara. Fauvelle-Aymar Fr.-X. (dir.), *Palethnologie de l'Afrique, P@lethnologie*, 4 : 169-193.
- Bedaux, R.M.A. 1972.Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest africaine au Moyen âge : Recherches architectoniques, *Journal de la Société des Africanistes*, 42 (2) : 103-185.

- Diallo, H. 1979. *Les Fulbé de Haute-Volta et les influences extérieures de la fin du XVIIIème à la fin du XIXème siècle*, thèse de doctorat, Université Paris I, 216 p.
- Dupre, G. & Guillaud D. 1986. Archéologie et tradition orale : contribution à l'histoire des espaces du pays d'Aribinda. Province du Soum, Burkina Faso. *Cahiers ORSTOM, Sc. Hum.*, vol 22, N° 1 : 5-48.
- Gadière, A. 2013. *Plan de développement institutionnel de Pobe Mengao*, PACT, rapport, 81p.
- Gast, M. 2003. Traces d'usure, frottis rituels et pseudo-meules. *Cahiers de l'AARS* - N°8 : 25-31.
- Gérard, B.F. 1992. Paroles d'écriture : La lecture des traces dans des sociétés sans écritures. *Cah.Sci. Hum.*, 28 (2) : 161-182.
- Izard, M. 1985. *Gens du pouvoir, gens de la terre : les institutions politiques de l'ancien royaume du Yatenga (Bassin de la Volta Blanche)*, Ed. De la Maison des Sciences de l'Homme and Cambridge University Press, Paris, 308 p.
- Kiethéga, J.B. 2005. L'Art Rupestre au Burkina Faso. Quelques Aspects Généraux., *Archeologia Africana. Saggi Occasionali*, n° 9-10, Centro Studi Archeologia Africana, Milano, Italy : 25-44.
- Kiethéga, J.B. 2009. *La métallurgie lourde du fer au Burkina Faso. Une technologie à l'époque précoloniale*, Paris, éd. Karthala, 500 p.
- Kleinitz, C. & Dietz, B. 2003. *Art rupestre au Mali. Peintures et circoncision à Songo, Pays Dogon*, Publication digitale du Musée National Néerlandais d'Ethnologie.
- Marchal, J.-Y. 1997. Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga (Haute-Volta) : une reconnaissance du pays Kibga, *Empreintes du passé*, Éditions de l'Aube, ORSTOM : 67-106.
- Mauny, R. 1957. Etat actuel de nos connaissances sur la préhistoire et l'archéologie de la Haute Volta., *Notes Africaines*, n° 73 : 16-25.
- Millogo, K.A.1993. Recherches préhistoriques au Burkina Faso. *L'Anthropologie*, Paris, t97, n°1 : 97-118.
- Schweeger-hefel, A. 1966. L'art Nioniosi, *Journal de la Société des Africanistes*, tome 36, fascicule 2 : 251-332.
- Schweeger-hefel, A. & Wilhelm, S. 1972. *Die Kurumba von Lurum. Monographie eines Volkes aus Obervolta (Westafrika)*, éd. Verlag A. Schendl traduit en français par Eva KEMPINSKI, *Les Kurumba du Lurum, Monographie d'une population de Haute-Volta (Afrique de l'Ouest)*, Laboratoire d'anthropologie sociale, Collège de France.
- Rouch, J., Sauvy, J. & Ponty, P. 1947. Pierres chantantes de Ayorou, *Notes Africaines*, n°33, Dakar, IFAN : 4-6.
- Rouch, J. 1958. Contribution à l'étude du site rupestre de Tessalit, *Notes Africaines*, n°79, Dakar, IFAN : 72-77.
- Rouch, J. 1961. Restes anciens et gravures rupestres d'Aribinda (Haute-Volta). *Etudes Voltaïques*, Centre IFAN, Ouagadougou, Mémoire n°2 : 60-70.
- Staude, W. 1961. La légende royale des Kouroumba., *Journal de la Société des Africanistes*, tome 31, fascicule 2 : 209-259.

Personnes ressources

Diallo Hamed, 46 ans, commerçant, enquête réalisée à Pobe Mengao en janvier 2013.

Dicko Alpha, 57 ans, cultivateur-éleveur, enquête réalisée à Pobe Mengao en Janvier 2015.

Dicko Salif, 42 ans, guide touristique, enquête réalisée à Pobe Mengao en Janvier 2015.

Konfé Hamidou, 53 ans, commerçant, enquête réalisée à Pobe Mengao en janvier 2015.

Konfé Issiaka, 44 ans, guide touristique, enquête réalisée à Pobe Mengao en décembre 2013.

Konfé Abdoul, 37 ans, guide touristique, enquête réalisée à Pobe Mengao en décembre 2013.

Konfé Hamado, cultivateur, enquête réalisée à Ouré en décembre 2013.

Savado Adama, 50 ans, guide touristique, enquête réalisée à Pobe Mengao en janvier 2015.

LANGUAGE ACROSS CULTURES : COMPLEMENTARY OR CONROVERSIAL IMPLICATIONS

Taiwo FAWEHINMI

Adeyemi College of Education, Ondo (Nigeria)
kiddieskiddies@yahoo.com

Abstract

Language in itself can be said to be the existence of man. This is because communication is as paramount to the individual as it is to the group and to the society at large. In an attempt to seek for the comfort of life in one way or the other, people, tribes, cultures have migrated from one place to the other. In the course of this, languages have robbed on one another various components. This paper is an attempt to examine the various linguistic elements found in the languages in contact and the behavioural impact of one towards the other. Our findings have revealed that when two or more language cultures come into contact, there are complementary and negative values.

Keywords : Language, communication, culture, controversial values, complementary *values*.

Résumé

La langue en tant que telle, est essentiellement liée à l'existence de l'homme. Voilà pourquoi la communication devient très importante soit pour l'individu, soit pour le groupe ou pour la société en générale. Il est proper de voir les habitants d'une communauté linguistique quelconque de se déplacer pour ailleurs. C'est dans cette manière que les langues se mettent en contact. Cette recherche vise une revue des éléments linguistiques trouvés dans chacune des langues en contact et comment se fonctionnent – t – elles ces langues vis – à – vis l'usage dans la société. Nous avons pu trouer que deux ou plusieurs cultures des langues en contact disposent des complementarités et des valeurs negatives.

Mots-clés : Langue, communication, culture, valeurs complémentaires, valeurs negatives.

Introduction

People are known to make movement from one place to the other over the globe. Some for political or economic reasons, while others move from one place to the other for social or religious beliefs or necessities. In a country like Nigeria for example, as in most African countries, Adegbija (2004 :13-14) cited by Adedimeji *et al.* (2012 :98) opines that some reasons were responsible for the advent of English Language in the country. Some of these include, administrative and educational policies of different governments over the years and Christian missionary activities. Also expressed was the view of Fafunwa (1974 :74) who talks about the three B's, that is Bible, Business and Bullet, and the alternating C's of Christianity, Commerce and Colonization. All these being the reasons for cultures in contact. The second western language on the African soil, which is French also found its way to Africa for majority of these reasons. It's an unsubstantiated fact that it came through Senegal probably in the 17th century.

When languages come into contact, it is actually cultures that are in contact. This is because language is strictly embedded in the cultural beliefs of the community. The purpose of the research being to expose the aftermath of contacts between Western and African cultures as well as contacts in between the African communities themselves. Some of the hypothesis to the research may be : cultures come into contact as languages rub one on another ; components of a language A will be found in a language B ; semantic value of the same linguistic element may differ from one language to the other. By this we hope to shed more light on the learning ability of language students. The work comprises of a theoretical framework, the methodology, data analysis and just before the conclusion, discussions and findings.

I. Language and Culture

It may be said to be a common fact, that language cannot be diffused from human existence. This ranges from the body language, the sign language, the clicks or the various ways of communication. Elliott *et al.* (1963 : 84) opines that language is intimately connected with activities, desires, emotions, thoughts and all the business of life. Elliott's view is in accord with that of Mitchel (1975 : 65) who opines also that the main business of language is to express thoughts and emotions, to convey information and to influence behaviour in others. For Afolayan (1979 : 15)

Without language, man cannot function as the social, co-operative and creative animals and it is only with language accomplishment that man rises above the lower animal and is educable and indeed educated, governed and governing, ordered and regulating, civilized and civilizing.

It is perhaps evident that language cannot be disintegrated from the human existence. Sapir (1969 : 7) is also of the opinion that language is purely a human and non-instinctive method of communicating ideas, emotions and desires by means of a system of voluntarily produced sound system. Meanwhile, Wallwork (1980 :12) brought out the cultural aspect of language when he opines that language functions for ceremonial purposes ; keeps records ; enables self-expression ; and is used to influence people and also to embody or enable thought. It is in actual fact to this end that Taylor et al. (1953 : 29) view that : culture is that complex whole which includes knowledge, belief, morals, law, customs and any other abilities acquired by man.

Language and culture depends one on the other. The latter consists of conventional practices that serves as distinctions between one language group and the other. This stems from the fact that no language is inadequate for the use of the native speakers. To this end, we are nevertheless not ruling out the possibilities of loan words or borrowings. Even though Emenanjo (2005 :4) has categorized languages into three distinctive parts, namely : developed languages with stable orthography and standard written forms. Secondly, developing languages that are just developing their orthographies and with a low population of speakers. The last of them will be the undeveloped languages, common in Africa with neither orthographies nor a particular standard form. They still however serve as adequate means of communication.

2. Methodology

Various researchers of various decades have tried to approach the study of languages in contact through various methods. Prominent among them is the error analysis method, whereby errors in form of interference are spelt out and dealt with. The other one will be the contrastive analysis method whereby each of the languages in contact is analysed and then, a comparison of linguistic components is made and a conclusion is drawn. This method will be adopted here, given a structural approach from a syntactic point of view. Nevertheless, data analysis will be in two parts : Language and culture in the classroom ; language and culture beyond the classroom.

Our data will comprise of day to day use of the standard forms of English, French as foreign languages and the Yoruba language which is an indigenous language in Nigeria, belonging to the Kwa or the Niger-Congo group of languages.

3. Language and culture in the classroom

Over the years, many scholars have concentrated on the meeting point of the Mother Tongue of the learner or his first language, with the “new” language of the western world that he has to acquire. Awoniyi (1974 :53) opines that it is gradually being realized in language methodology that rather than consider the child’s Mother Tongue as hindrance to effective second language acquisition and development, it is useful to analyze and utilize the Mother Tongue in second language programme.

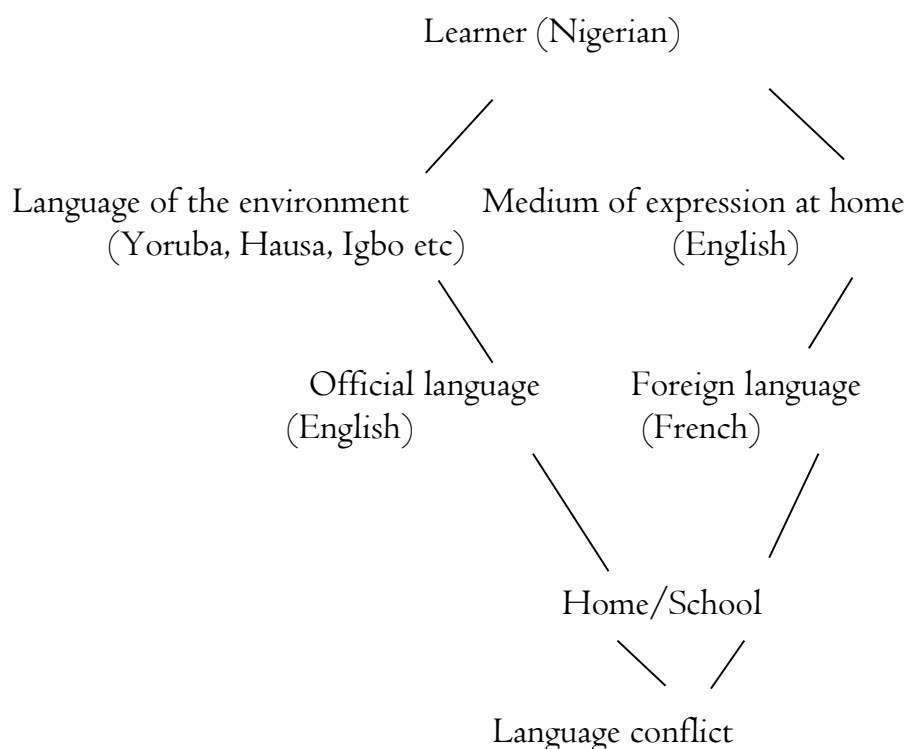
This scholar views that the child’s Mother Tongue is not an impediment to the acquisition of a foreign language, but rather it may be used as the medium of instruction in the process of acquiring a foreign language. Meanwhile, Sculthorp (1975 :47) notes that :

In all other subjects one uses one’s normal thinking medium, the Mother Tongue in order to clarify difficulties. But in modern languages one has to acquire a new thinking medium (with which the mother tongue habits will frequently be in conflict) before one can use the foreign language tool for the things one wants to do with the medium.

A new language, definitely will attract a new thinking medium. We need to ask at what point is the learner grounded in the foreign language to be able to think in it. This is probably why Awoniyi above wants the child to be instructed in the Mother Tongue. Even with this, the question remains, in which of the languages does the learner think ? In present day time, a good number of parents will frown at the idea of teaching the child in the Mother Tongue or the language of the environment. Majority of the parents would rather prefer to address their children in a foreign language right from cradle while they themselves are not too fluent in the foreign or official language. They thereby create more confusion for the child when he has to speak in the Mother Tongue.

It goes thus that some children could not speak the language of the environment or they are not so fluent in it. This in turn at whatever level brings about lexico-semantic and morpho-syntactic conflicts in between the languages in contact as illustrated below :

Conflicts in-between languages in Contact



Let's consider the following structure.

1. The man looks at the boy
DET + N + V + PREP + DET + N
2. The man is looking at the boy
DET + N + AUX + V + PREP + DET + N
3. Okunrin naa wo omokunrin naa
N + DET + V + N + DET
4. Okunrin naa n wo Omokunrin naa
N + DET + PCM + V + N + DET

For the Yoruba learner of the French language, sentence No.1 may read thus :

5. L'homme regarde à le garçon. (incorrect)
(L'homme regarde le garçon)
DET + N + V + PREP + DET + N

And sentence No.2 will be :

6. L'homme est regarde à le garçon. (incorrect)
(L'homme regarde le garçon)
DET + N + AUX + V + PREP + DET + N

Thus the PREP and AUX he has brought from the English language. The PCM is absent in the French language example, as it is already in-built in the verb. The ambiguity created in the Yoruba sentences 3 and 4 by the presence of DET is also to be considered. The DET before the subject and the object could be a particular man or a particular boy in question. Thus the two sentences could also have read :

7. ϕ kunrin wo ϕ m ϕ kunrin

N + V + N

8. ϕ kunrin n wo ϕ m ϕ kunrin

N + PCM + V + N

Except for the fact that the learner is well grounded in the foreign language he will continue to fall in this type of conflict and the like. Let take more illustrations from plural markers as double adjectivals :

9. Ile nlanla wa ni Eko

(There are big houses in Lagos)

(Il y a des grades maisons à Lagos)

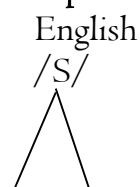
10 Omo buruku buruku ko dara

(Bad children are not desired)

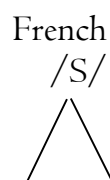
(Les enfants mauvais ne sont pas désirés)

Double adjectivals is a phenomenon that is common to the Yoruba language. This is a form of pluralisation which is not found in English and French. In most cases the two languages would rather have an addition of “s”, given the fact that they are allophones to the phoneme /s/ in both languages.

The Allophones of Phoneme [S]



s iz



z ϕ

Another area of interest will be the counting system as illustrated below.

Cardinal Numbers as used in French and in Yoruba

Cardinal number in English	As used in French	As used in Yoruba
17	dix – sept = 10 + 7	e ta din logun = 20 – 3
18	dix- huit = 10 + 8	e ji din logun = 20 - 2
19	dix-neuf = 10 + 9	o kan din logun = 20 -1
70	soixante-dix = 60 + 10	aad ϕ rin = 80 -10

75	soixante-quinze = 60 + 15	a run din ni ɔgɔrin = 80- 5
80	quatre-vingt = 4 x 20	ɔgɔrin = 20 x 4
90	quarter-vingt = 4x20+10	a run din lɔgɔrun = 100-5
95	quatre-vingt quinze =4x20+15	a run din lɔgɔrun

It may be of interest to note that counting systems in French and Yoruba are closely related.

4. Language and the User beyond the Classroom

It is perhaps a common phenomenon that when people move from one place to the other, cultures, civilizations, morals and customs all come into contact. This, however, through language in whatever form. Before going further, let's have an appraisal of some African countries and some of the languages spoken in them as tabled by Igué (1993 :2) and Oyetade (2001 :2).

African Countries and Languages spoken in them

Country	Official language	Foreign language	Major languages spoken
Nigeria	English	French	Yoruba, Hausa, Igbo, Efik, Fulfude, Kanuri, Edo, Ijaw
Benin Republic	French	English	Fon, Ewe, Gun, Bariba, Yoruba, (Anago, Dume, Mokole, Lozin, Sakete)
Togo	French	English	Ewe, Minna, Kabiye, Hausa, Yoruba (Ana).
Burkina Passo	French	English	Moore
Ghana	English	French	Dagbani, Akan, Ewe, Hausa, Adangme, Dagari, Ga
Côte d'Ivoire	French	English	Akan, anyi –Baoule, Dyula, Senoufo
Gambia	English	French	Mandigo Wolof
Guinea	French	English	Malinke, fulfude, Sousou
Liberia	English	French	Bassa kpelle, Krio
Guinea Bisau	Portuguese	French	Crioulo
Mauritania	French	English	Walof, Fulfulde, Arabic
Mali	French	English	Bambara, Arabic, Fulfulde
Niger	French	English	Hausa, Songha, Tamashels, Jerma
Senegal	French	English	Wolof, Fulfulde, Serer, Diola, Malinke, Soninte
Sierra-Leone	English	French	Mende, Temne, Krio, Yoruba (Aku).

Each of these languages represents a separate cultural belief, culture in itself may be said to be closely woven together with man's existence. It is in fact the whole being of man. In the Yoruba culture for instance, politeness takes a paramount place. This is easily seen in the use made of the personal pronoun, as illustrated below.

The Personal Pronoun and Pluralization

English	French	Yoruba	Form
You	Tu	Iwọ	Singular
You	Vous	Eyin	Plural

The plural form of the personal pronoun is used for more than one person. When used for just one person, it makes politeness. This is absent in English. The Yoruba language also has various forms of greetings for various circumstances as seen below.

The Yoruba forms of Greetings and English/French Equivalents

Forms of greetings	English equivalent	French equivalent
Pẹlẹ	Sorry	Nil
Ẹ ku owurọ/Ẹ kaarọ	Good morning	Bonjour
Ẹ kasan	Good afternoon	Nil
Ẹ ku irọlẹ /Ẹ kalẹ	Good evening	Bonsoir
Ẹ ku ọdun	Happy celebration	Nil
Ẹ ku iduro (for people on their feet)	Nil	Nil
Ẹ ku ijoko (for those sitting)	Nil	Nil
Ẹ ku orire	Congratulations	felicitation
Ẹ ku igbadun (for form of enjoyment)	Nil	Nil
Ẹ ku inawo (for making some expenses)	Nil	Nil
Ẹ ku otutu (greetings in cold weather)	Nil	Nil

It is quite evident from the above that majority of the Yoruba greetings are absent in the foreign languages, coupled with the fact that the female greet superiors on their knees, while the male with prostration. Although this peculiarity of greeting form may be common to the Yorubas, while other African cultures have other ways of doing obeisance.

It is often said that components of one language may be found in another, either closely related or not. This however may differ in usage. Let's consider this click between a Nigerian and a Togolese in Togo.

Nigerian : Bonjour madame (good morning madam).

Togolese : Makes a click (hissing once).

Nigerian : Madame, je vous salue (madam, I am greeting)

Togolese : She repeats the same.

Nigerian : O.k, vous avez du lait?

(O.k., do you have some milk?)

Togolese : She replied by hissing twice.

(This means the response is negative)

Nigerian : (very furious) What is this all about? This woman is hissing on me so early in the morning when I didn't offend her. I even tried to communicate in her language.

This click to a Nigerian, especially one from the Yoruba language is an abuse of personality. In the meantime, to a Togolese it is a very polite way of response. Making one hiss is a positive response while two of it will mean responding negatively. This issue of language across cultures also affects borrowings and what the French will call "Faux amis". The latter include words that by nature appear the same, but differ semantically. Let's see the following examples :

Elle attend son enfant

(she is waiting for her child)

Elle fréquente l'école

(she attends school).

The word "attend" is differently used in both languages. Another example from French and Yoruba.

Ecountez! - Listen

Ekute - rat

In the case of borrowing, many words have found their ways into the culture where they do not originally belong.

French borrowings : Parking, pullover, leader etc.

English borrowings : Rendez-vous, tête-à-tête etc.

Yoruba borrowings : Alub^osa, bur^edi etc.

Let us however note that borrowings can be partial or total. It may undergo lexical and phonetic changes to suit the purpose and the existence in the new culture.

5. Discussion of findings as conclusion

Our findings reveal that the exchange of language and cultural values is a socio-linguistic phenomenon and reality that will continue to thrive. The context will be a great determining factor to the value presented by the languages and cultures in contact.

We have tried to look at the possibility and the impact of cultures coming across one another. This is of course through the use of language. This boils down to the fact that language and culture are strictly interwoven. When they come across each other from various destinations, they rob on one another various components. This may however be controversial or complementary, as some languages in contact very often complement

one another. Meanwhile, some other languages in contact are usually not in complementary distribution. The situation at hand in this case becomes a strong determining factor, within and beyond the classroom setting. However, we may not omit the fact that a natural corollary of languages in contact is variation which may in turn be functional, educational or occupational.

Abbreviations

DET - Determinants

N - Noun

V - Verb

PREP – Preposition

AUX - Auxiliary

PCM - Present Continuous Marker

Φ - zero plural phoneme

References

- Adedimeji, M. *et al.* 2012. A Lexico-Semantic Study of Nigerianisms in Ola Rotimi's *Kurunmi and our Husband has gone mad again* in Kuupole, D.D. *et al.* *Cross-currents in Language, Literature and Translation*. Festschrift for Prof. J.P.A. Ukoyen, Porto-Novo. République du Bénin, Bibliothèque Nationale.
- Afolayan, A. 2006. *Yoruba Proverbs and Gender Issues*. Ondo. Novec Printers and Publisher.
- Awoniyi, T. 1974. Utilizing Children's Mother Tongue Experience for Effective English Language Teaching in Nigeria in *Journal of the Nigerian English Studies Association*. Vol.6 No.2. 53.
- Elliot, A. *et al.* 1963. *Language Teaching in African Schools*. Lagos. Longman Green Co. Ltd.
- Emenanjo, A. 1999. *Nigerian Languages can Aid Development and Language Policy in Nigeria*. Agbor Central Books.
- Emenanjo, A. 2005. T.C.I. Globalization and the Future of Human Language in Ozo-Mekuri Ndimiele. *Globalization and the study of Language in Africa*. Port-Harcourt. Grand Ordic Communication and Emhai Press.
- Fawehinmi, T. 2007. The Concept of Language and Communication in the Act of Globalization in *Journal of School of Languages. ACE Ondo (JOSOL)*. Lagos. Superprint.
- Fawehinmi, T. 2013. Perspectives on Language and Societal Development in Topics in *Language and Literature for Peace Security Development in Nigeria*. Ibadan. Glory Land Publishing company. 172-184.
- Igué 1993. *Etudes Dialectologiques des parlers du Yorouba du Benin du Nigeria et du Togo*. Cotonou. Centre National de Linguistique Appliquée.
- Mitchel, T. 1975. *Principles of Firthian Linguistics*. London. Longman Group.
- NPE 2004. *National Policy on Education*. Nigeria.
- Oyetade, O. 2001. Attitude to Foreign Languages and Indigenous Language Use in Nigeria in Igboanusi. *Language Attitude and Language Conflict in West Africa*. Ibadan. Enicrownfit Publishers.
- Sapir, E. 1963. *Language : An Introduction to the Study of Speech*. London. Report Hart Davis.
- Sapir, E. 1969. *Language*. New York. Harcourt Brace and World Inc.
- Satish, *et al.* 2015. *Meanings, Aims and Process of Education*. Internet. Accessed 02/02/2015.
- Sculpthor, M. 1975. This Language Learning Business in *Journal of Applied Linguistics and Language Teaching Technology*. Vol. XIII.
- Taylor, A. 1953. *The Proverb and Index to Proverbs*, Harborne, Folklore.
- UNESCO 2015. *End of decades Education for All*. Internet. Accessed 21/02/2015.
- Wallwork, J. 1980. *Language and Linguistics*. London. Heinemann.

LUTTE CONTRE LE « BIZUTAGE » A L'INSTITUT NATIONAL POLYTECHNIQUE HOUPHOUËT BOIGNY DE YAMOOUSSOUKRO : UNE CONTRIBUTION DE LA COMMUNICATION ENGAGEANTE

SORO NANGAHOUOLO OUMAR

Institut National Polytechnique Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
soronangahouoloumar@yahoo.fr

SIKA KOUAME PROSPER

Université Péleforo Gon Coulibaly (Côte d'Ivoire)
ekandetresor@gmail.com

Résumé

Cet article aborde la question de la violence en milieux scolaires en Côte d'Ivoire. L'Objectif générale de cette étude est de lutter contre le phénomène du bizutage à l'Institut National Polytechnique Houphouët Félix Boigny de Yamoussoukro (INP-HB). Spécifiquement, il s'agit d'analyser d'une part, la pratique du bizutage à travers son mode de fonctionnement et les méthodes de lutte utilisées par les autorités de l'INP-HB et montrer d'autre part les limites de ces méthodes afin de proposer des solutions. Notre hypothèse générale est que la lutte contre le bizutage nécessite un acte préparatoire en fonction d'un comportement attendu dans un contexte de changement qui engage les étudiants. L'hypothèse spécifique est que la lutte contre le phénomène ne porte pas à l'INP-HB parce que le message persuasif n'a pas été précédé d'acte préparatoire (communication engageante) pour que les effets cognitifs et comportementaux soient marqués (condition d'engagement). Pour collecter les données afin de mieux cerner ce sujet, quatre méthodes ont été utilisées : l'étude documentaire, l'entretien, le questionnaire et l'observation participante. Notre échantillon est composé de 140 étudiants qui se sont prêtés au jeu des questions. Les résultats nous ont permis de confirmer les hypothèses et de formuler quelques solutions pour juguler le phénomène. L'entretien s'est réalisé auprès de trois (03) directeurs d'études et l'observation participante a eu lieu lors d'un conseil de discipline réuni pour un cas de bizutage aggravée de 2010 à 2019.

Mots-clés : Bizutage, violence, exclusion, communication engageante, engagement.

Abstract

This article talk about violence in school circles in Côte d'Ivoire. Objective dress rehearsal of this study is to struggle against the phenomenon of the bizutage in the Polytechnic National Institute Houphouët Félix Boigny of Yamoussoukro (INP-HB). Specifically, it is a question of analysing on one hand, the practice of the bizutage across its mode of functioning and the methods of struggle used by the authorities of INP-HB and of showing on the other hand the borders of these methods at the end to offer solutions. Our general hypothesis is that the struggle against the bizutage requires a preparative act according to a behaviour waited in a context of change, which hires the students. The Specific hypothesis is that the struggle against phenomenon does not hit in INP-HB because the convincing message was not preceded of preparative act (engaging communication) so cognitive and behaviour effects are marked (condition of commitment). As regards technical sampling, the option of the reasoned choice was made. Criteria of choice are : be student of the institute, belong to one of the schools and be available. Our sample is composed of 140 students who took part in the game of questions. Results allowed us to confirm hypotheses and to formulate some solutions to check phenomenon. Maintenance came true afterwards of three (03) managers of studies and observation

participant took place during a disciplinary committee united for a case of bizutage aggravated since 2010 to 2019.

Keywords : hazing, violence, exclusion, communication, engaging, Commitment

Introduction

Dans de nombreuses formations d'enseignement supérieur existe et se transmet un système de traditions spécifiques qui se manifeste par des pratiques visant à soumettre les nouveaux étudiants à des épreuves aussi bien physiques que morales : le bizutage. Initiation secrète des nouveaux par les anciens, le bizutage reste encore un sujet tabou au sein de certaines écoles et sous prétexte de traditions entretenues par les élèves, un silence couvre les effets négatifs (coups et blessures, frustrations, exclusion...) et rares sont les parents d'étudiants qui osent porter plaintes à la suite des violences que subissent leurs enfants. Mais au fil des années, les pratiques du bizutage se sont avérées de plus en plus problématiques au point où la prise de conscience a succédé à la passivité. En Côte d'Ivoire, la pratique était monnaie courante (les « secousses » pour ceux qui étaient admis en classe de 6ème et les brimades des membres des associations d'étudiants pour les universités et les anciens étudiants face aux nouveaux dans les grandes écoles). Ainsi, les autorités compétentes, face à ces atteintes graves à la dignité humaine, ont mené des actions coercitives pour lutter efficacement contre la montée de ce phénomène. Il fut donc interdit officiellement par un communiqué télévisé de Balla Kéita, ministre de l'éducation nationale d'alors. Malgré cette interdiction, le phénomène continue d'exister discrètement dans bien d'instituts de formation, notamment à l'Institut National Polytechnique Houphouët Félix Boigny de Yamoussoukro (INP-HB). La pratique du bizutage y devient de plus en plus inquiétante, au point de susciter l'intérêt la Direction Générale et sa mobilisation face au phénomène. Cependant, les mesures d'interdiction inscrites dans le règlement intérieur de l'Institut et les actes de répressions (renvoi définitif ou temporaire) ne semblent avoir aucun écho auprès des étudiants. Qu'est-ce qui poussent les étudiants à récidiver chaque année malgré les mesures de répression, d'information et de sensibilisation ? Ces actions suffisent-elles à éradiquer réellement le phénomène ? Comment y parvenir ? Dans le cadre de cette étude, la question de la lutte contre le bizutage est abordée en l'inscrivant au centre des théories de la communication pour y voir ce que pourrait être la contribution de la communication engageante. L'objectif général de cette étude est de résoudre le phénomène du bizutage à l'INP-HB de Yamoussoukro. Spécifiquement, il s'agit d'analyser la pratique du bizutage à travers son mode de fonctionnement et les méthodes de lutte utilisées par les autorités de l'INP-HB ; montrer les limites de ces méthodes et proposer des solutions à la lumière de la communication engageante. A la suite des objectifs, nous formulons les hypothèses suivantes. L'hypothèse générale est que la lutte contre le bizutage nécessite un acte préparatoire en fonction d'un comportement attendu dans un contexte de changement de comportement qui engage les étudiants ; l'hypothèse spécifique est que la lutte contre le phénomène ne porte pas à l'INP-HB parce que le message persuasif n'a pas été précédé d'actes préparatoires (communication engageante) pour que les effets cognitifs et

comportementaux soient marqués (condition d'engagement). Pour y parvenir, l'article est structuré autour de quatre axes. Dans un premier temps, nous traitons de l'approche conceptuelle. Dans un deuxième temps, nous clarifions notre démarche méthodologique. Dans un troisième, nous présentons d'une part les résultats et d'autre part, nous proposons une discussion subséquente à nos résultats.

I. Approche méthodologique

Pour collecter les données afin de mieux cerner ce sujet, quatre méthodes ont été utilisées : l'étude documentaire, l'entretien, le questionnaire et l'observation participante. La population étudiée est composée de l'ensemble des étudiants des sites Sud, Centre et du Nord de l'INP-HB, principalement dans les écoles suivantes : Ecole Supérieure d'Agronomie (ESA), Ecole Supérieure de Commerce d'Administration et des Entreprises (ESCAE), Ecole Supérieure des Mines et Géologie ESMG, Ecole Supérieure d'Industrie (ESI), Ecole Supérieure Des Travaux Publics (ESTP), Ecole Préparatoire (EP). En ce qui concerne la technique d'échantillonnage, nous avons opté pour le choix raisonné. Une répartition par quotas a été faite plus ou moins proportionnelle aux effectifs de chaque école. Les critères de choix sont : être étudiant de l'institut, appartenir à une des écoles et être disponible. Notre échantillon est ainsi composé de 140 étudiants volontaires qui ont bien voulu se prêter au jeu du questionnaire. Le plan de sondage est établi de la façon suivante : ESCAE 30 étudiants, ESA 20 étudiants, ESMG 20 étudiants, ESI 30 étudiants, ESTP 20 étudiants, EP 30 étudiants. Le temps d'enquête était d'environ 15 à 20 minutes par personne interrogée. La répartition l'échantillon par niveau d'étude donne ce qui suit : 14% à l'école préparatoire soit 20 étudiants ; 36% chez les techniciens soit 50 étudiants ; 50% chez les ingénieurs soit 70 étudiants. Le dépouillement a été fait à partir d'Excel mais les graphiques n'ont pas sciemment été retenus. L'entretien s'est réalisé auprès de trois (03) directeurs d'études et l'observation participante a eu lieu lors d'un conseil de discipline réuni pour un cas de bizutage aggravé en décembre 2019.

2. Approche conceptuelle du bizutage et de la communication engageante

Cette section aborde la clarification des éléments liés à la compréhension de notre travail.

1.1 Définition du bizutage

Les différentes définitions du bizutage au cours du temps mettent en exergue l'évolution de la représentation de ces pratiques dans l'opinion publique. Ceci est particulièrement frappant si on met en relief les définitions faites dans les années cinquante par rapport aux définitions actuelles. Dans le Larousse de 1965, le bizutage « *consiste à tourmenter les nouveaux venus (...) pour éprouver leur aptitude à supporter avec patience certaines avanies.* » Dans le Petit Robert de 1973, le bizutage est une « *cérémonie estudiantine d'initiation des bizuts, comportant des brimades amusantes* » Le bizutage est un ensemble de pratiques, épreuves, traitements ritualisés et imposés, destinés à symboliser l'intégration d'une personne au sein d'un groupe social particulier : étudiants, militaires,

professionnel, etc. C. Mintz (2012). Ainsi, dans ces définitions, le bizutage est appréhendé avec une certaine légèreté, voire avec bienveillance.

L'évolution des mentalités et la prise en compte de l'importance parfois néfaste du bizutage se fait sentir dans les définitions actuelles. La définition donnée en Haute Cour de Justice de la République Française est : « série de manifestations où les élèves anciens, usant et abusant de leur supériorité née de la connaissance du milieu, du prestige, de l'expérience et d'une volonté affirmée de supériorité, vont imposer aux nouveaux arrivants, déjà en situation de faiblesse, des épreuves de toute nature auxquelles, dans les faits, ils ne pourront se soustraire sous l'emprise de la pression du groupe, du conditionnement et de ce que l'on peut appeler des sanctions en cas de refus, comme l'interdiction d'accès à divers avantages de l'école, l'association des anciens élèves... » . Définition donnée en Haute Cour de Justice de la République par l'avocat général, lors du procès de Madame Ségolène Royal alors ministre déléguée, chargée de l'enseignement scolaire, le 15 mai 2000. http://www.contrelebizutage.fr/le-bizutage_lang_FR_menu_2

Enfin, selon la définition du verbe « bizuter » figurant dans le Dictionnaire de l'académie française, le bizutage consiste à « soumettre de nouveaux élèves à des brimades, sous prétexte d'initiation » (dictionnaire, 2018). En définitive, au regard des différentes définitions, le bizutage représente un acte qu'on pourrait qualifier de barbare à l'égard de ces condisciples des promotions inférieures en vue de les amener à se soumettre quelque soient les conditions. Cela mérite qu'on y accorde un regard particulier notamment au niveau communicationnel.

1.2. Acteurs et mécanismes de reproduction du bizutage

Malgré les problèmes que pose le bizutage sur le plan éthique, les pratiques perdurent. Nous tentons, ici, de cerner les différents acteurs ainsi que les procédés qui soutiennent ces pratiques.

1.2.1 L'étudiant bizuté

« On peut s'étonner de notre gratitude et plus encore de notre soumission à des brimades déplaisantes, alors qu'il se trouvait parmi nous quelques solides caractères : il me semble qu'il faut attribuer ce fléchissement d'échine à ce que ne nous connaissant guère encore, nous ne pouvions nous organiser pour résister, mais plus encore à ce que nous sentions peser sur nous tout le poids de la majesté de l'Ecole. » R. Blanchard (1961 p.17) Effectivement, la question est pertinente : comment un élève appartenant à un certain niveau intellectuel peut se laisser entraîner à faire des actes de ce type ? Nous relevons ici certains points clefs, définis par des sociologues, qu'il semble falloir connaître afin de lutter efficacement contre le phénomène. La première chose qui semble fragiliser les nouveaux entrants est la méconnaissance du milieu. Il est à déplorer que l'accueil ne soit pas souvent effectué par les responsables des structures. Cela laisse donc une libre place aux anciens élèves. Cette méconnaissance du milieu place déjà le nouvel entrant en situation d'infériorité vis-à-vis des élèves plus âgés. Ceux-ci peuvent alors se trouver

comme le souligne René De Vos « en attente de savoir ». Cela peut constituer dès lors un outil au service de la domination des aînés. De plus, non encore ancrés dans le nouveau système, les nouveaux entrants ne constituent pas « un collectif soudé » mais un « conglomérat d'individus ». Ce fait annihile la possibilité des nouveaux de se rebeller collectivement. En outre, bien souvent, il n'existe pas de recours mis à disposition par la structure. Selon B. Lempert (1998) Pour les bizuteurs, l'obtention de l'écrasement de son prochain permet de vérifier la normalité pour lui d'avoir été broyé ; C'est également l'absence tragique de recours qui jette l'opprimé dans les bras de son agresseur ; le poids de la domination est fort. Elle semble être le point essentiel des pratiques de bizutage. Ces outils sont en plus la connaissance du milieu, la capacité d'intégrer ou non chaque nouvel arrivant. Même si celui-ci est libre de refuser, le chantage et la peur de l'exclusion est importante.

1.2.2 L'étudiant bizuteur

« On ne pourrait jamais croire que des jeunes gens intelligents soient capables d'obscénités aussi dégoûtantes, dénuées de tout esprit » R. Rolland (1952 : p.9-10). Il paraît effectivement difficile d'appréhender la raison qui pousse des jeunes gens à pratiquer le bizutage. Cependant, sa compréhension, est comme souvent, le gage de la réussite de son éradication. Les auteurs semblent s'accorder sur ce point : le fait de reproduire sur un autre la souffrance que l'on a endurée a des vertus cathartiques. Ce mécanisme de reproduction est un phénomène connu depuis longtemps des psychiatres et sociologues. On peut de plus émettre l'hypothèse que tirer profit d'une domination sur une personne peut parfois procurer une certaine forme de jouissance.

1.2.3 Communication engageante : un aperçu théorique

Aborder le champ de la communication engageante, nécessite d'abord de s'interroger sur l'impact de la communication persuasive et celui de l'engagement sur les attitudes mais surtout sur les comportements. Les résultats obtenus en matière de changements, notamment comportementaux, sont rarement satisfaisants lorsque les chercheurs tablent uniquement sur l'information et sur la persuasion J.W. McGuire (1969) ; M. Perloff, (2003) ; R. E. Petty et al. (2008). Par exemple, N. Dorn et N. South (1985), sur la base d'un peu plus de 400 articles et rapports, n'ont pu conclure à l'efficacité des campagnes anti-alcool. Il en va de même des campagnes anti-tabac M. Alister (1981). M. R. Durantini, D. Albarracin et al. (2006) ont montré, dans le domaine de la prévention du Sida, à l'aide d'une méta-analyse portant sur 350 campagnes de préventions réalisées dans un intervalle de huit années, que ces campagnes sont plus efficaces pour changer les connaissances en matière de sida que pour modifier les comportements pour s'en protéger. Cela ne signifie pas qu'informer ou qu'argumenter ne sert à rien. L'information et l'argumentation servent au fil du temps, à modifier les savoirs, les attitudes et à provoquer des prises de conscience R. D. Brown, D. Albarracin, (2005). L'information et l'argumentation sont donc nécessaires mais pas suffisantes T. L. Webb ; S. Perfect (2006). Dès lors, une question se pose aux chercheurs et acteurs du changement social :

comment parvenir à modifier les comportements et pas seulement les connaissances et les attitudes ?

En matière de changement comportemental, les effets de l'engagement sur le court et le long terme G. Fabien, R. Nicola et al. (2003) ; G. Nicola, M. Sebatien, et al. (2010) se traduisent par une stabilisation du comportement et par l'inscription de l'individu dans un cours d'actions pouvant s'avérer coûteux, c'est-à-dire l'escalade dans l'engagement. G. Nicola (1999). Les effets de l'engagement au niveau de l'attitude se traduisent par une stabilisation des attitudes initiales, voire dans certains cas par une radicalisation de celles-ci, lorsqu'il s'agit d'actes non problématiques, c'est-à-dire conformes aux attitudes et/ou aux motivations des individus. C. Adolphus ; K. David ; R. Mathog et al. (1971) ont présenté une recherche illustrant les effets de l'engagement dans un acte non problématique. Sur la base de ces développements précédents, il est donc convenu d'interroger les conditions d'optimalité des actions de communication, d'information ou de sensibilisation basées sur l'argumentation persuasive, actions mises en œuvre dans le traitement de quelques grandes questions de société. R.V. Joule ; G. Nicola, et al. (2007).

L'intérêt de la communication engageante n'est pas seulement de favoriser le changement d'attitude et d'intention comportementale. Il est aussi, et surtout, de favoriser le changement des comportements effectifs, répondant ainsi aux attentes de certains chercheurs C. I. Hovland ; I. L. Janis ; H. H. Kelly (1953). On peut, en effet, déplorer avec eux un déficit de recherches en psychologie sociale dans lesquelles le comportement social a un statut de variable dépendante. Dans la mesure où le recours à la communication engageante est susceptible de déboucher sur les effets comportementaux recherchés R.V. Joule, G. Nicola, et B. Lambert (2007), cette dernière peut, par conséquent, être appréhendée comme une méthodologie de l'intervention susceptible d'être mise au service du traitement de certaines demandes sociales concernées par le changement comportemental, évidemment pour le meilleur ou pour le pire.

D'un point de vue théorique, on connaît, depuis K. Lewin (1947), tout l'intérêt qu'il y a à obtenir des actes à priori anodins de la part de celles et de ceux dont on souhaite obtenir de nouveaux comportements. Dans les travaux sur l'engagement comportemental R.V. Joule ; J. L. Beauvois (1998), les changements de comportements attendus passent par l'obtention de tels actes préalables. Il peut s'agir d'actes préparatoires, par exemple remplir un questionnaire, la procédure du pied-dans-la-porte M.J. Burger, (1999) ; Freedman et Fraser ; F. Jonathan ; F. Scott (1966) ; G. Nicola (2002) ; R.V. Joule et J.L. Beauvois (2002) et/ou d'actes d'engagement, par exemple signer une charte, signer un formulaire d'engagement. R. Nicola et G. Fabien (2002) ; G. Fabien et R. Nicola (2003). Dans les travaux relevant de la persuasion, le changement d'attitude fait suite à la réception d'un message persuasif. Les premières recherches dans ce champ C. I. Hovland ; I. L. Janis ; H. H. Kelly (1953) montrent, notamment que l'efficacité du message dépend de certaines variables telles que 1) les caractéristiques de la source (crédibilité, sympathie, similarité, beauté, etc.), 2) la construction du message (type d'arguments : forts et faibles, type d'argumentation : unilatérale et bilatérale, type de conclusion :

explicite et implicite, etc.), 3) le contexte (agréable et désagréable, choix et contrainte ; appel à la peur et non-appel à la peur, etc.). Les recherches sur la persuasion ont depuis bénéficié de certains apports montrant le rôle déterminant du traitement de l'information, en lien avec ces variables, dans la formation ou le changement d'une attitude. Par exemple, le modèle de la réponse cognitive A.G. Greenwald, (1968), le modèle de probabilité d'élaboration R.E. Petty et D.T. Wegener (1999) et plus récemment le modèle de l'auto-validation permettent une compréhension plus fine des processus persuasifs.

L'approche que nous préconisons dans cette étude part du principe que la communication engageante consiste précisément à faire précéder la diffusion d'un message persuasif de la réalisation d'un acte préparatoire. Par exemple, dans l'expérience de F. Jonathan ; F. Scott (1966), l'acte préparatoire utilisé revient à amener les ménagères de la condition expérimentale à participer à une courte enquête téléphonique : répondre à huit questions anodines sur leurs habitudes de consommation. Cet acte préparatoire doit, d'une part, relever de la même identification de l'action que le comportement attendu R.R. Vallacher et D. M. Wegner (1985) ; B.V. Joule et J.L. Beauvois (1998) et, d'autre part, être réalisé dans un contexte d'engagement (libre choix, absence de promesse de récompense ou de menace de punition, C. Adolphus ; K. David ; R. Mathog et al. (1971) ; B.V. Joule et J.L. Beauvois, (2002).

3. Résultats d'enquête sur bizutage à l'INP-HB

3.1. Connaissance et opinion des étudiants sur le bizutage

Dans cette section, il s'agit de comprendre le degré de compréhension des étudiants du phénomène du bizutage dans leur institut et de savoir la perception qu'ils en font. Pour y parvenir les indicateurs suivants ont été utilisés ; maîtrise de la définition du bizutage, identification des différentes formes, identification des acteurs, identification des victimes et perception de la pratique.

En ce qui concerne la maîtrise de la définition, environ 98% des étudiants ont donné la bonne réponse contre 02% pour la mauvaise réponse. Pour ce qui est des formes de bizutage, selon les étudiants enquêtés, 80% des pratiques de bizutage à l'INP-HB sont d'ordre moral contre 20% des cas qui se présentent sous forme physique. D'après les enquêtes, nous avons retenu que 70% des étudiants ont une fois été acteurs de bizutage contre 30% qui n'ont jamais pris part à une séance de bizutage. La question sur l'identification des victimes du bizutage à l'institut montre que 86% des étudiants reconnaissent avoir été une fois victimes de bizutage contre 14% qui affirment n'avoir jamais été soumis à une pratique liée au bizutage. Enfin la question de la perception du phénomène par les étudiants, montre que 80% des étudiants prétendent qu'il est nécessaire de pratiquer le bizutage contre 20% qui pensent que le bizutage est contraire au droit de l'homme et qu'il est la résultante des actes tels que :

- la violence (aussi bien physique que morale) ;

- les atteintes à la dignité humaine ;
- la perte de confiance en soi des nouveaux ;
- l'exclusion ;
- la baisse des rendements scolaires ;
- la stigmatisation ;
- la pression morale.

Cependant, les étudiants qui défendent le bizutage évoquent plusieurs arguments :

- l'initiation au monde professionnel (45%) ;
- le gage de solidarité entre les nouveaux (15%) ;
- la transmission de la tradition (25%) ;
- le caractère ludique du bizutage (10%) ;
- et autres arguments (5%) qui consistent à : inculquer des valeurs comme l'humilité, la ponctualité, le respect, la création de liens et le fait de braver la douleur.

3.2. Actions et moyens de communication pour la lutte contre le bizutage

Il s'agit dans cette section de répertorier l'ensemble des actions et des moyens de communication mobilisés par les dirigeants de l'Institut pour lutter contre le bizutage.

L'essentiel des méthodes de lutte est basé sur la mise en place des sanctions pour contraindre les bourreaux à abandonner leur pratique. L'observation participante donne les résultats suivants :

De 2010 à 2019, on note un (01) cas d'exclusion définitif en 2015 pour faits aggravés et trois (03) cas d'exclusions collectives temporaires suivis de convocation des parents d'étudiants concernés durant les trois dernières années (2017, 2018, 2019). Cela n'exclut pas le fait que le phénomène existait les années antérieures.

Par ailleurs, l'observation non participante donne une forte fréquence de l'utilisation de moyens d'informations tels que les procès-verbaux (conseils de discipline) et les circulaires (actes d'interdiction) comme moyens persuasifs (95%), contre très peu d'utilisation des moyens de communication et d'éducation (5%). Cependant plusieurs outils de communication ont été proposés par les étudiants eux-mêmes pour leur sensibilisation sur les dangers du bizutage. Les résultats donnent (45%) pour l'organisation de réunions, (25%) préfèrent des séances d'audiovisuel (films de courtes durées sur les conséquences du bizutage à travers des témoignages). Le reste préconisent de renforcer l'existant notamment l'affichage des notes d'information, des circulaires et la participation active des enseignants dans la lutte contre ce phénomène (30%).

3.3. Participation des étudiants à la mise en place des moyens de lutte contre le bizutage à l'INP-HB

Cette section nous permet de comprendre le degré de participation des étudiants dans la mise en place des moyens de lutte contre le phénomène notamment les moyens d'information et de communication d'une part. D'autre part, il s'agit de comprendre la nature des messages véhiculés pour les sensibiliser et, les raisons de persistance du phénomène.

En ce qui concerne la participation des étudiants à la mise en place de moyen de lutte contre le bizutage, la réponse fut non à (100 %) pour les étudiants enquêtés. Aucun d'eux n'a jamais pris part à la mise en place d'un quelconque plan de lutte contre le phénomène de bizutage au sein de l'école. Seul le conseil de discipline autorise l'étudiant mise en cause (à être) d'être présent lors de son jugement.

Selon les directeurs d'études, les séances d'information et de sensibilisation sont organisées par la direction générale lors des réunions de rentrée soit en cas de plaintes soit en cas de pratique avérée en dehors ou au sein de l'établissement. D'après l'observation non participante, la nature des messages véhiculés lors de ces rencontres sont pour la plupart des messages persuasifs avec un ton impérieux et exécutoire de sorte à faire peur et à soumettre les étudiants aux dictats de l'administration. En ce qui concerne les raisons de persistance du phénomène, malgré les mesures de lutte, les directeurs d'études sont unanimes « on ne comprend pas pourquoi » ; « Peut-être que les informations ne passent pas ou tout simplement parce qu'ils les rejettent sûrement ».

4. Discussion

L'analyse du phénomène de bizutage révèle la présence de plusieurs conséquences sur les bizutés face aux bizuteurs. On pourrait citer entre autres les problèmes de stigmatisation, de pression, de violence et d'intégration dans de moindres mesures. E. Goffman (1975) dans son ouvrage référence *Stigmat* exprime le fait que l'individu est stigmatisé par rapport au groupe. Il ne fait pas réellement partie du groupe (puisque'il ne reproduit pas ce qui permet d'en faire partie). Il fait partie du groupe de ceux qui partagent le même stigmat que lui. L'affiliation à un autre groupe est la distinction à l'état pur du « nous » par rapport à « eux ». Le stigmat est une image crainte par tout individu, car elle a pour qualité intrinsèque de le dévaluer de manière indélébile. Le stigmat colle à la peau et est facteur d'exclusion.

Dans le cas présent, il n'est pas montré du doigt mais il n'est pas systématiquement invité aux événements et on est moins tolérant avec lui P. Bourdieu (1982). A l'INP-HB, le stigmatisé est sous la menace d'exclusion des réseaux d'intégration à la vie estudiantine et professionnelle. Celui-ci subit par défaut l'exclusion de la vie scolaire. Les étudiants en sont bien conscients et c'est pourquoi il assume le bizutage dans leur majorité. Aussi, les conséquences physiques et psychologiques du bizutage sont-elles atténuées d'une part en sa qualité des rites de passage à une communauté d'élite et d'autre part via l'atmosphère

spécifique créée lors des rituelles. Cela renforce leurs opinions face au phénomène. Ce faisant, les pratiques a priori dégradantes et humiliantes deviennent la norme pour certains et un salut pour d'autres. Il devient donc beaucoup plus facile d'y adhérer plutôt que de s'en affranchir. A côté de cela, les pratiques du bizutage sont devenues à certains égards des jeux pour une catégorie d'étudiants. En se familiarisant avec cette idée de « jeux » et en prenant les choses sous cet angle, cela favorise leur acceptation et donc leur intégration. En somme l'étudiant accède aisément à un statut car il passe l'épreuve, reconnue et légitimée par son institution et par sa communauté, lié par la croyance collective.

F. Dubet (1994, p.39) dont la majeure partie des travaux sociologiques portent sur l'enfance, l'école et l'éducation, conceptualise une « *déviance tolérée* ». Selon lui chaque société concède une place à la déviance. Cette place serait plus grande à mesure que la société serait intégrée. Chaque société affirme « *nettement les interdits, tout en concédant des moments, des lieux et des formes dans lesquels ces interdits peuvent être transgressés, plus encore, dans lesquels il est implicitement souhaitable que ces interdits soient transgressés* ». F. Dubet (1994, p.39) Une des conditions à la formation de la déviance tolérée est la compétence des acteurs à interpréter les transgressions et à savoir quand la limite de la limite est dépassée.

Or, selon nos enquêtés, le bizutage à l'INP-HB ne peut s'inscrire ni dans cette déviance tolérée, et ni même dans la déviance normée étant donné qu'elle est interdite et qu'elle se pratique dans la stricte discrétion. Le souci majeur de l'administration est de la maîtriser et l'éradiquer par tous les moyens. Nous n'avons pas l'intention de faire une revue de formes de souffrances, mais nous voulons simplement faire remarquer qu'à l'INP-HB, des cas de violences et de stigmates extrêmes au niveau corporel et psychologique ont été avérés au nom du bizutage. Malgré les efforts consentis par la direction générale, le phénomène perdure. L'emploi de l'expression « *on ne comprend pas pourquoi ça ne marche pas* » par l'autorité montre bien les limites des méthodes employées dans la lutte contre le bizutage à l'INP-HB. On pourrait penser comme P. Bourdieu (1982) que ces étudiants étaient unis par des liens créés dans la douleur. Quelle peut alors être la contribution de la communication, notamment la communication engageante dans la résolution d'un tel phénomène ?

Il convient que l'on s'interroge sur ce qui a été fait en la matière. La revue des méthodes de lutte observées et leur analyse montre une prédominance des méthodes de coercition, voire répressives (l'exclusion temporaire ou définitive) plutôt que des méthodes de communication et de sensibilisation. La communication sur la lutte contre le bizutage à l'INP-HB utilise les moyens suivants : les réunions, les circulaires portant des actes d'interdiction du bizutage, les procès-verbaux de conseils de discipline pour les cas d'exclusions affichés dans les cahiers de textes et sur les tableaux d'affichages afin de dissuader les récidivistes. Mais cela a-t-il suffi pour que cela marche ? La bonne information a-t-elle été fournie dans un argumentaire auquel les étudiants sont réellement sensibles ? Le bon support de communication a-t-il été mobilisé ? Ya-t-il eu un acte préparatoire qui engage les étudiants dans la voie du changement ? Ont-ils été partie

prenante dans l'élaboration de l'acte préparatoire ? C'est notamment la prise en compte de cette dernière question qui, en conférant à la cible un statut d'acteur et pas seulement de récepteur, distingue une démarche de communication engageante d'une démarche de communication « classique » B. V Joule, (2004, 2012) ; G. Nicola, (2003, 2005).

En situation de communication engageante, les participants sont acteurs (réalisation d'actes préparatoires) et pas seulement actifs comme ils peuvent l'être dans certaines situations de communication persuasive. Malheureusement, ces questions n'ont pas enregistré des réponses satisfaisantes lors de nos enquêtes. Il est fort probable que dans son plan de lutte contre le bizutage à l'INP-HB, la Direction Générale ait occulté l'essentiel de méthodologie de mise en place d'une communication engageante. Car lorsqu'un message persuasif est précédé de la réalisation d'un acte préparatoire (communication engageante), les effets cognitifs et comportementaux sont plus marqués que lorsque l'acte préparatoire est réalisé seul (condition d'engagement) et que lorsque le message persuasif n'est pas précédé d'un tel acte (condition de persuasion). Il est donc évident que la lutte ne portera pas à l'INP-HB. Prises dans leur ensemble, les recherches précédentes montrent donc que la communication engageante s'avère plus efficace que la communication classique pour obtenir des changements d'intentions comportementales et de comportements effectifs. Les résultats obtenus dans ces recherches nous invitent à militer en faveur d'une articulation entre, d'une part, les travaux sur l'engagement et sur la soumission librement consentie, et d'autre part, les travaux sur la communication en général et sur la communication persuasive en particulier. La même méthodologie (acte préparatoire + message persuasif + engagement signé) a également été utilisée avec succès pour promouvoir l'éco-citoyenneté à l'échelle d'une ville B.V. Joule et B. Lambert (2004), mais aussi pour œuvrer à la protection du littoral méditerranéen auprès de plaisanciers B.V. Joule (2006), ou à la propreté des plages auprès de baigneurs B.V. Joule, B. Lambert et G. Nicola, (2007). Cette option, sur laquelle se fonde le paradigme de la communication engageante, ouvre, nous semble-t-il, de nouvelles perspectives de recherches théoriques et appliquées stimulantes dans la lutte contre les violences similaires.

Conclusion

Nous pouvons retenir que le bizutage est une activité violente, stigmatisante et intégrative dans une moindre mesure. Aussi beaucoup d'efforts ont-ils été consentis dans la lutte le bizutage à l'INP-HB sans succès notables. Parmi les stratégies de lutte, nous notons l'utilisation des moyens de communication tels que des séances d'informations et de sensibilisation. Par ailleurs, les raisons de l'échec des stratégies de lutte sont nombreuses. On peut citer entre autres la non prise en compte de toutes parties prenantes notamment dans la mise en œuvre des stratégies, notamment les étudiants, l'unilatéralité des moyens de communication, le contenu uniquement persuasif des messages avec des tons impérieux et exécutoires. Cette stratégie de communication n'est pas de nature à motiver les étudiants de sorte à les engager dans le sens d'un changement de comportement. On peut donc affirmer que dans la lutte contre le phénomène du bizutage à l'INP-HB, le message persuasif n'a pas pris en compte de la réalisation d'un acte préparatoire pour que

les effets cognitifs et comportementaux soient marqués. Or, le principe de la communication engageante nous invite à établir un pont conceptuel entre la persuasion et l'engagement, dans la mesure où ce principe, dans sa forme la plus simple, revient à obtenir d'un participant un acte préparatoire avant de l'exposer à une argumentation persuasive. Car en situation de communication engageante, on amène le participant à poser un acte préparatoire engageant avant de l'exposer à une argumentation persuasive allant dans le même sens. Cet acte doit, d'une part, relever de la même identification de l'action que le comportement attendu et, d'autre part, être réalisé dans un contexte d'engagement. En matière de changement comportemental, nous avons montré dans l'aperçu théorique que les résultats obtenus en matière de changements, notamment comportementaux, sont rarement satisfaisants lorsque les chercheurs tablent uniquement sur l'information et sur la persuasion. L'information et l'argumentation servent au fil du temps, à modifier les savoirs, les attitudes et à provoquer des prises de conscience R.D. Brown, D. Albarracin, (2005). L'information et l'argumentation sont donc nécessaires mais pas suffisantes (T. L. Webb et S. Perfect (2006). La communication engageante pourrait s'avérer efficace pour promouvoir des comportements de non-violence et la renonciation du bizutage chez les étudiants de l'INP-HB que la diffusion des messages persuasifs (communication classique). C'est pourquoi l'on ne doit pas négliger les actes préparatoires. A la différence des actions engagées par la Direction Générale de l'Institut, chaque étudiant devrait être invité à s'engager par écrit à renoncer librement au bizutage à la suite d'une conférence débat organisée suivie de films documentaires sur les méfaits du bizutage. Ces engagements se concrétiseront par la signature d'un bulletin d'engagement.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Adolphus C. Kiesler, D. R. Mathog et al, 1971. Commitment and the boomerang effect : A field study. In C.A. Kiesler (Ed.), *The psychology of commitment : Experiments linking behaviour to belief*, 74-85, New York : Academic Press.
- Ali, S. 2014. « Le rôle de la communication dans la sensibilisation contre la violence dans les universités », mémoire de fin de cycle, en vue de l'obtention du diplôme de master au département de communication à l'Université Cheick Anta Diop de Dakar. 44 pages.
- Article » in *Ecopsychology* 2(4) :231-237 • December 2010
- Bourdieu, P. 1982. « Les rites comme actes d'institution ». In *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 43, juin 1982. pp. 58- 63.
- Brown, R. D. Albarracin, D. 2005. « Understanding Behavior in The Context of Time : Theory, Research, and Application, Chapter : Attitudes Over Time : Attitude Judgment and Change », *Publisher : Lawrence Erlbaum Associates Publishers*, Editors : Strathman, A. Joireman, J. pp.187-204
- Bulletin*, 132, 249-268
- Burger, M. J. 1999. The foot-in-the-door compliance procedure : a multiple process analysis and review. *Personality and Social Psychology Review*, 3, 303-325

- Charles MINTZ, C. 2012. « Le bizutage dans les grandes écoles, une instance d'intégration », mémoire en vue de l'obtention d'une Licence en Sciences Humaines et Sociales à l'Université de Marne-la-Vallée (Département de sociologie, 80 pages.
- De Vos, R. 1999. *Le bizutage : persistance et résistance*, Edition, Paris, PUF.
- Dorn, N. and South, N. 1985. « Return of the Topic Developments » in *Drug Education and Training*, Health Education Journal, vol. 44, no. 4 pp. 208–12.
- Dubet, F. 1994. « Dimensions et figure de l'expérience étudiante dans l'Université de mass », in *Revue française de sociologie*, 35-4. Monde étudiant et monde scolaire, pp 511-532.
- Dubet, F. 1998. « Les figures de la violence à l'école », in *Revue française de Sociologie*, vol 123, La violence à l'école : l'approche européenne, pp 35-45.
- Durantini, .M.R. Albarracín, D, et al. 2006. « Conceptualizing the Influence of Social Agents of Behavior Change : A Meta-Analysis of the Effectiveness of HIV-Prevention Interventionists for Different Groups ». *Psychol Bull. Mar* ;132 (2) :212-48,
- Fabien G, 1999, « L'escalade d'engagement : bilan des recherches », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 42, 13-34.
- Fabien, G. Roussiau, N. et al. 2003. « L'engagement comme source de modifications à long terme », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 57, 83-101
- Gueguen, N. Meineri, S. et al. 2010. « The Combined Effect of the Foot-in-the-Door Technique and the "But You Are Free" Technique : An Evaluation on the Selective Sorting of Household Wastes
- Fabien, G. Roussiau, N. 2003. « L'engagement comme source de motivation à long terme », in *Les cahiers Internationaux de Psychologie sociale*, vol 57, pp 83-101
- Fabien, G. Roussiau, N. 2003. L'engagement comme source de modification à long terme. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 57, 83-101
- Freedman, J. Scott, F. 1966. « Compliance without pressure : the foot-in-the-door technique », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 4, 195-202.
- Goffman, E. 1975. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de minuit, 176 pages.
- Gueguen, N. 2002, *Psychologie de la manipulation et de la soumission*. Dunod.
- Iver, C.H. Irving, L. J. Harold, H. K. 1953. *Communication and persuasion*, New-Haven and London, Yale University Press.
- Joule R V, Beauvois J. L. 1998. *Se soumettre...en toute liberté*. Sciences Humaines, n°86, 38-41.
- Joule, R. V. Fabien. G. Ferdinand, B 2007. How can people be induced to willingly change their behavior? The path from persuasive communication to committing communication. *Social and Personality Psychology Compass*, 1, 493-505.

- Joule, R.V. Beauvois, J. L. 1998. *La soumission librement consentie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Joule, R.V. Beauvois, J. L. 2002. *Petit Traité de Manipulation à l'Usage des Honnêtes Gens*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Lambert, B. 1998. *Bizutage et barbarie, Édition. Liège Bartholomé, Paris diff. Jeunesse et droit cop.*
- Lewin, K. 1947. Group decision and social change. In E. Swanson., T.M. Newcomb. & E.L. Hartley (Eds.), *Readings in social psychology*, 197-211, New York, Holt
- Liewelyn, W. T. Sheeran, P. 2006. « Does changing behavioral intentions engender Behavior change? A meta-analysis of the experimental evidence ». *Psychological*
- Maya, D. B. Pascual, A. et al, 2006. « Déclaration de liberté et pied-dans-la-porte » in *Revue internationale de psychologie sociale* 2006/3-4 (Tome 19), pages 173 à 187.
- Mcguire, J. W. 1969. *Interdisciplinarity relationships in the social sciences*, Muzafer and Carolyn W. Sherif, Books google.com 357 pages.
- Perloff, M. 2003. « The dynamics of persuasion communication and attitudes », in *the 21st century. Mahwah*.
- Petty R. E. et al. 2008. « Mass Media Attitude Change ; implication on the Elaboration Likelihood Model of Persuasion in book : Media Effect. Advances » in *Theory and Research, Publisher : Lawrence Erlbaum Association*, Editors : Jennings Bryant, Dolf Zillmann, pp 155-198.
- Petty, R. E. Wagener, T. D. 1999. « The elaboration likelihood model : Current status and controversies », in *S. Chaiken and Y. Trope (EDS)*, « Dual-process theories » in *Social psychology* (pp. 37-72). New York, NY, US : Guilford Press.
- Raoul, B. 1961. *Ma jeunesse sous l'égide de Péguy*, Edition Fayard, Paris, Fayard, p 17.
- Robine, R. Vallacher, R. R. Wegner, D. M. 1985. *A theory of action identification*. Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- Romain, R. 1952. *Le cloître de la rue d'Ulm*, Edition Albin Michel, Paris, NJ : Lawrence Erlbaum Associates, p 9-10.

PERSUASION PUBLICITAIRE ET LUTTE CONTRE LA COVID-19 DANS LES CAMPAGNES PUBLICITAIRES EN COTE D'IVOIRE

Katia OUATTARA

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)
ouattarakatia@yahoo.com

Résumé

Cet article a pour ambition de relever les techniques de persuasion publicitaires utilisées par les entreprises ivoiriennes dans les campagnes publicitaires, dans le cadre de la lutte contre la Covid-19 en Côte d'Ivoire. Dans ce sens, ce travail s'est appuyé sur huit affiches publicitaires d'entreprises privées en rapport avec la thématique de la Covid-19 et sélectionnées de manière aléatoire. La méthodologie est la sémiologie qui s'appuie sur le modèle binaire de Roland Barthes (dénotation/connotation). Les résultats montrent l'engagement des firmes dans la lutte contre la maladie à Coronavirus par la proposition de produits aux populations et par leur sensibilisation. En raison du faible taux d'alphabétisation, on constate l'usage de visuels simples pour faciliter la compréhension des messages aux consommateurs. Il y a aussi la redondance de certains mots pour favoriser leur rétention et un usage abondant de certaines couleurs. Il s'agit, par exemple, du bleu pour renforcer le caractère sécuritaire des produits proposés dans la lutte contre la Covid-19 et la couleur rouge pour insister sur le danger que représente cette maladie et inciter les populations au respect des gestes barrières.

Mots-clés : entreprise, publicité, persuasion, sémiologie, Covid-19

Abstract

This article aims to identify and highlighting the advertising persuasive techniques used by Ivorian companies in advertising campaigns, in the framework of the fight against Covid-19 in Côte d'Ivoire. In this sense, this work was based on eight advertising posters from private companies related to the theme of Covid-19 and selected at random. The methodology is semiology based on Roland Barthes' binary model (denotation/connotation). The results show the commitment of the firms in the fight against Coronavirus disease by proposing products to the populations and by raising their awareness. Due to the low literacy rate, simple visuals are being used to make the messages easier for consumers to understand. There is also the redundancy of certain words to promote their retention and the abundant use of certain colours. This is, for example, blue to reinforce the safety nature of products offered in the fight against Covid-19 and the color red to emphasize the danger of this disease and encourage people to respect barrier gestures.

Keywords : Company, Advertising, Persuasion, Semiology, Covid-19

Introduction

Apparue en Chine le 17 novembre 2019 à Wuhan dans la province de Hubei, en Chine centrale, la maladie à Coronavirus 2019 (Covid-19) s'est répandue sur tous les continents atteignant l'Afrique, par l'Egypte le 14 février et la Côte d'Ivoire le 11 mars 2020¹⁶². La Covid-19 a affecté la plupart des États sur les plans économique et social. Devant cette réalité, les dirigeants du monde s'organisent pour freiner cette maladie. Des mesures sont ainsi prises pour relancer les économies et pour permettre aux populations

¹⁶² En Côte d'Ivoire, cette maladie est apparue chez un ivoirien revenant d'Italie.

de mieux supporter les conséquences de la pandémie. Dans ce sens, en Côte d'Ivoire, l'Etat a apporté, par exemple, des aides directes aux entreprises et aux populations¹⁶³ tout en les sensibilisant au respect des gestes barrières que sont la distanciation sociale, le port obligatoire du masque et l'utilisation de gel hydro alcoolique.

Il faut relever que la Covid-19 reste un exemple particulier marqué par la mobilisation collective de tous les secteurs d'activités. Ainsi de nombreuses firmes, se sentant concernées par cette situation, ont apporté leur contribution à l'élan de solidarité par des dons à l'Etat¹⁶⁴ en vue de l'aider à faire face à la crise. Tout en veillant sur leurs intérêts, elles utilisent également les moyens de communication pour sensibiliser les populations dans le cadre de la lutte contre la Covid-19. Parmi ces outils de promotion, il y a la publicité. La publicité télévisuelle coûtant beaucoup plus chère, la plupart des entreprises ont mis la priorité sur la publicité extérieure. Dans un pays en voie de développement comme la Côte d'Ivoire qui a un taux d'analphabétisme de 56,1%¹⁶⁵, la communication publicitaire implique que la rhétorique et la persuasion s'adaptent à cette réalité pour être efficace. Cette étude se propose d'étudier le comportement des marques matérialisées par leurs différentes stratégies créatives sur le marché ivoirien. Comment se manifeste alors les stratégies créatives des entreprises du secteur privé dans les campagnes publicitaires axées sur la thématique de la Covid-19 ? En d'autres termes quelles sont les techniques de persuasion utilisées pour séduire les populations et quelles sont les messages véhiculés ? Telles sont les questions qui résument notre problématique. Le plan adopté est tripartite : une démarche méthodologique, les résultats et leurs discussions.

I. Démarche Méthodologique

Le recueil des données a eu lieu du 26 mars au 27 mai 2020 dans la capitale économique Abidjan. Le choix de ce terrain d'étude se justifie par le fait que cette ville concentre la majorité des entreprises ivoiriennes évoluant sur le marché national. Le corpus de l'étude est composé de huit affiches publicitaires d'entreprises privées sélectionnées de manière aléatoire et dont l'objet principal est la Covid-19. La référence théorique est la sémiologie qui prend appui sur le modèle binaire de Roland Barthes (dénotation et connotation) cité par E. Maigret (2015 : p.112). Il est ainsi question de décrire ce que l'on aperçoit sur les affiches publicitaires puis de les analyser et de les décoder pour en ressortir les significations, c'est-à-dire les messages sous-jacents.

¹⁶³ Il s'agit d'apport financier aux entreprises impactées par la crise d'un montant maximum de 500 millions FCFA avec un taux d'intérêt de 3%. Ce soutien concerne également les populations vulnérables. Celles-ci bénéficient ainsi de distribution de vivres et de non vivres et de 25.000 FCFA mensuel.

¹⁶⁴ Par exemple la société Total Côte d'Ivoire, le 06/05/20, a fait un don de cartes de carburant d'une valeur de 25 millions à l'Etat tandis que des entreprises minières (CADERAC SA, Bondoukou Maganes) ont offert respectivement 20 et 10 millions de FCFA le 22/05/20. À cela, il faut ajouter que la Confédération Générale des Entreprises de Côte d'Ivoire (CGECI) a, par exemple, fait un don de 1 milliards à l'Etat au nom des entreprises dans le cadre de la lutte contre la Covid-19 le 24/04/20. Source : "Journal télévisé de 20h" sur la Radio Télévision Ivoirienne première Chaîne (RTI1) du 24/04/20, du 06/05/20 et du 22/05/20.

¹⁶⁵ Ce taux est de plus en plus élevé lorsque l'on s'éloigne de la capitale économique atteignant plus de 70% dans certaines localités notamment au nord de la Côte d'Ivoire : source Recensement General de la Population et de l'Habitat (RGPH) 2014

2. Résultats

Les résultats sont constitués des propositions des lessiviers, des solutions des sociétés de boisson et de la contribution des compagnies de téléphone mobile à la lutte contre la Covid-19.

2.1 Les propositions des lessiviers

Dans cette partie nous nous appuyons sur deux affiches publicitaires appartenant à deux marques : G2I et Unilever. Nous commençons avec l'affiche d'Unilever.

Image I : affiche publicitaire d'Unilever Côte d'Ivoire



Source : image prise sur un panneau publicitaire à Cocody Lycée Technique (04/04/20)

Le centre de l'affiche permet de voir des mains qui se lavent sous un robinet. Au-dessus de celles-ci se trouve le slogan ("stoppons la progression") écrit en couleur blanche dans un fond rouge. À la gauche de l'accroche, il y a un panneau de signalisation routière de couleur rouge à l'intérieur duquel se trouve la Covid-19 reconnaissable à sa couronne de pique qui caractérise la grande famille des coronavirus. En dessous des mains, il y a de la gauche vers la droite, trois savons que sont Rexona, Fanico et Belivoire. Pour ce qui est du savon Rexona, on peut lire du haut vers le bas "Rexona antibactérien" (au centre), "élimine 99,9% des bactéries" (à droite) et "protection intense" (à gauche). Quant au deuxième savon, il est écrit au centre, en couleur rouge, "Fanico", suivi de "protège l'éclat de vos couleurs" en couleur blanche dans un fond rouge et de "savon de Marseille" écrit dans une couleur bleu. Enfin, pour ce qui est de Belivoir, on peut lire en couleur bleu "Belivoir", puis dans la couleur blanche dans un fond bleu "aux extraits naturels". Plus bas, il est écrit au rouge "citron et miel" et "rafraîchit et tonifie la peau". À l'extrême droite, on a sur l'emballage un verre de miel et en dessous des tranches de citron. Le panneau de signalisation, l'accroche et le logo d'Unilever sont situés dans un fond noir. Les savons quant à eux sont dans un fond blanc tandis que les mains sont situées entre le fond noir et le fond blanc.

La présence du virus dans un fond noir signifie que la Covid-19 est source d'impureté, de peur, d'angoisse, de deuil et de tristesse. La couleur rouge renvoie à l'agressivité dont il fait preuve lorsqu'il pénètre dans le corps humain. Elle renvoie donc à un interdit compte tenu de tout le mal qu'il cause d'où le panneau de signalisation routière. La présence du logo de la marque Unilever en couleur blanche dans le fond noir signifie qu'il y a une lueur d'espoir. La couleur blanche renvoyant à la lumière, au calme, à la paix et à la sérénité, on comprend ainsi qu'Unilever veut dire qu'elle a des solutions capables d'apporter aux consommateurs sérénité et quiétude face aux maux de la Covid-19. Du point de vue de la composition, du haut vers le bas, de la droite vers la gauche, on peut donc lire ainsi : "Unilever : stoppons la progression de la Covid-19 en se lavant régulièrement les mains avec les savons Rexona, Fanico et Belivoir". Il est donc possible selon Unilever d'arrêter la contamination liée à cette pandémie. La marque justifie ses propos par d'autres éléments linguistiques présents sur l'emballage de ses produits. On note ainsi que Rexona est un savon antibactérien et qu'il élimine 99,9% bactéries¹⁶⁶.

Fanico quant à lui est un savon de Marseille, reconnu pour son pouvoir nettoyant. Quant à Belivoir, les images sur l'emballage montrent qu'il s'agit d'un mélange de produits naturels que sont le miel et le citron. Le citron est reconnu pour ses propriétés antibactériennes, antiseptiques¹⁶⁷ et c'est un désinfectant naturel. Le miel est également un antiseptique et a un pouvoir hydratant pour la peau. La composition de Belivoir montre ainsi une association de deux produits naturels (citron, miel) pour une efficacité meilleure. C'est donc cette gamme de produits que la marque propose aux ivoiriens pour faire face à la Covid-19.

Les deux mains sont une synecdoque pour désigner une personne. C'est également une hyperbole car cet individu renvoie à l'ensemble des ivoiriens. C'est donc à ceux-là que la marque s'adresse. Elle leur dit qu'il faut stopper la progression du virus en purifiant régulièrement les mains avec la gamme de savon qu'elle propose. Au-delà, les mains renvoient à l'ensemble du corps humain, c'est donc une synecdoque. Pour Unilever les ivoiriens doivent stopper la progression du virus en purifiant l'ensemble du corps humain. Cela concerne également les habits et cela grâce à Fanico qui conformément à l'emballage "protège l'éclat des couleurs" des vêtements. Pour Unilever, la lutte contre la Covid-19 passe ainsi par le lavage régulier des mains, du corps et des habits. Dans ce sens, les produits qu'elle propose répondent selon elle à cette attente du consommateur car ils sont antibactériens, antiseptiques, ils gardent l'éclat des habits et sont non nocifs pour celui-ci car issues de produits naturels.

La marque G2I nous présente au centre de l'affiche, ci-après, à l'image de celle précédente, deux mains pleines de savon ce qui renvoie à l'un des gestes barrière pour lutter contre la Covid-19 : "se laver régulièrement les mains avec du savon". Au-dessus de celles-ci, il y a le message libellé comme suit : "la sécurité commence ici". Le sujet de

¹⁶⁶ Sur l'emballage de Rexona, on peut lire juste en dessous du nom du produit, en couleur bleue "antimicrobien". De même, à l'extrême droite de la croix située sur l'emballage, il est écrit "élimine 99% des bactéries".

¹⁶⁷ Un antiseptique est un désinfectant à usage corporel qui tue et prévient la croissance des bactéries, des champignons et des virus sur le corps.

cette phrase est écrit en couleur rouge tandis que le groupe verbal (“commence ici”) est en bleue. De plus sur la même ligne, à l’extrême gauche, on peut lire “Flash savon de Marseille”. En bas, à droite, sous les mains, il y a plusieurs savons de Marseille dont on peut lire sur l’un des emballages : “Flash” (en couleur bleu), “savon de Marseille” (en couleur blanche dans un fond rouge) et “antimicrobien-multiusage”. À l’extrême gauche de l’affiche, en dessous des mains, il est écrit en couleur bleue “antimicrobien”, “essentiel pour votre bien-être” puis en couleur rouge, à côté de la croix rouge, “élimine 99,9% des bactéries”.

Image 2 : affiche publicitaire de G2I



Source : G2I, 2020

Nous constatons une redondance des mots ou groupe de mots suivants : Flash (répété trois fois), savon de Marseille (deux fois), antimicrobien (trois fois), multiusage (deux fois). La répétition est une stratégie utilisée par la marque pour amener le consommateur à retenir non seulement le nom du produit mais également à faire savoir que c’est un savon de Marseille (rend propre) et qu’il est antimicrobien c’est-à-dire qu’il tue les bactéries, les virus ou les parasites. Cette volonté d’agir sur la mémoire du consommateur s’explique par le fait que celle-ci (la mémoire), selon A. Petre (2005) et B. Walliser (2006) cités par F. Smaoui et F. Choura-Abida (2008 : p.5), « influence considérablement le processus de décision du consommateur » lors de l’achat d’un produit. L’utilisation de la couleur rouge dans cette affiche est faite pour attirer et retenir l’attention du consommateur sur ce dont il est fait mention. Il s’agit ainsi de montrer que face à la Covid-19, le savon Flash procure confiance, c’est-à-dire protège le consommateur. La couleur bleu renvoyant à la sécurité, à la sérénité et à la vérité ; c’est donc une insistance sur le thème de la fiabilité des produits dans la mesure où cette couleur est répétée à plusieurs reprises sur le visuel. La marque nous affirme également qu’elle ne dit pas de contrevérités concernant l’efficacité de son produit. Elle justifie une

telle promesse par le fait que c'est un savon de Marseille, qu'il est antimicrobien et qu'il détruit 99,9% des bactéries¹⁶⁸.

Pour cette entreprise, pour venir à bout de cette pandémie, il faut se laver les mains avec Flash. Celui-ci permettant un multiusage, l'annonceur nous dit ainsi que si la sécurité commence par le lavage régulier des mains, elle doit continuer avec celui du corps et des vêtements. C'est donc une invitation à l'usage de Flash en vue de lutter efficacement contre la Covid-19. Ce savon en tant que multiusage a l'avantage, contrairement aux produits concurrents selon cette marque, de permettre aux consommateurs de réaliser des économies dans cette période de la Covid-19 où souvent certains ont perdu leur emploi. En effet, ce seul produit permet la propreté des habits, du corps et des mains. Ainsi, les lessiviers ont saisi l'opportunité qu'offre la Covid-19 pour communiquer sur certains de leurs produits avec les populations. Qu'en est-il des autres marques ?

2.2 Les solutions des entreprises de boisson en Côte d'Ivoire pour faire face à la pandémie

Conformément à la loi n°64-293 du 1^{er} Août 1964, portant code des débits de boissons et des mesures contre l'alcoolisme, il y a deux types de boissons en Côte d'Ivoire. Il s'agit des boissons alcooliques et celles non alcooliques. Dans le cadre de cette partie, nous nous intéresserons à trois affiches publicitaires de trois marques : la Société de Limonaderie et de Brasserie d'Afrique (SOLIBRA), Brassivoire et Carré d'Or.

2.2.1 SOLIBRA et Brassivoire pour des livraisons à domicile

Nous fondons nos résultats, ici, sur le cas de la publicité de Brassivoire.

Image 3 : affiche publicitaire de Brassivoire



Source : Brassivoire, 2020

À gauche du visuel ci-dessus, nous pouvons apercevoir un homme tenant un chariot transportant trois cartons de bière sur lesquels nous pouvons lire aisément "Ivoire" (en couleur bleu), Heineken (en couleur verte) et Ivoire (en noir). Celui-ci porte un chapeau

¹⁶⁸ Ces différentes propriétés peuvent être localisées sur l'affiche, à l'extrême gauche, en dessous des mains, à côté de la croix rouge. On peut y lire ainsi "antimicrobien" puis "élimine 99% des bactéries".

de couleur verte et un masque de couleur blanche. Au même niveau que le visage de l'homme présent sur l'affiche, il y a l'accroche intitulée : "restez chez vous, vos bières viennent à vous". En dessous de l'accroche il y a huit boissons. Ainsi de la gauche vers la droite, nous avons la canette Heineken (50 cl) et la bouteille Heineken (33 cl). Il y a ensuite les bières Ivoire Black brune, Ivoire et Ivoire spéciale (60cl). Il y a enfin les bières Sol, Desperados et la boisson non alcoolisée Amstel Malt (33cl)¹⁶⁹. Les boissons Heineken, Ivoire, Ivoire spéciale et Amtel ont un emballage de couleur verte. Pour ce qui concerne les bières Ivoire Black, Sol et Desperados, leurs emballages est respectivement noir et jaune. Le texte et l'image de l'affiche sont dans un fond bleu claire.

La personne qui porte le chariot est un livreur à domicile de la marque Brassivoire. Cette position est renforcée par le slogan qui invite les consommateurs à rester chez eux car leur boisson viendra les trouver à la maison. Selon M. Pastoureau et D. Simonet (2007) cités par N.J. Atchoua (2013 : p.221), « la couleur blanche dénote de la pureté, la délicatesse, l'unité et la paix ». En tenant compte de tels propos, nous pouvons affirmer que le masque blanc porté par le livreur est un masque propre. Celui-ci nous renvoie aux moyens de lutte contre le coronavirus. Pour la marque, le livreur qui arrive au domicile des consommateurs en vue de livrer la boisson le fera en respectant toutes les mesures barrières. Cela est d'ailleurs renforcé par le fond bleu de l'affiche qui renvoie à la sécurité. Pour l'organisation Mondiale de la Santé (OMS), il faut éviter les espaces très fréquentés car « la probabilité d'être en contact avec quelqu'un qui a la Covid-19 est plus élevée et il est difficile de maintenir une distance physique d'un mètre¹⁷⁰ ». Les consommateurs étant sa raison d'être, Brassivoire pense qu'il faut les protéger du coronavirus en leur livrant la boisson à domicile car les lieux habituels de consommation de boisson (buvette, bars, boîtes de nuit) sont des espaces d'affluence. Dans ce sens, elle propose aux clients une gamme variée de quatre bières (Ivoire, Sol, Desperados, Heineken). Celles existent sous différents formats (60 cl, 50cl, 33cl, 25 cl), différents goûts (Ivoire, Ivoire Spéciale, Ivoire Black) et différents degrés d'alcool (Heineken : 5%, Ivoire : 4,8%, Desperados : 5,9% d'alcool¹⁷¹). Aux bières, elle ajoute une boisson non alcoolique (Amstel Malt) disponible en 33cl. La couleur verte étant la couleur de la nature et de la jeunesse, Brassivoire affirme ainsi que la consommation de ses boissons donne une sensation de jeunesse et donc de bien-être interne. Cette couleur renvoie également au drapeau national de Côte d'Ivoire (orange, blanc, vert). L'entreprise informe ainsi que ses breuvages sont confectionnés à partir des produits issus de la nature et du sol ivoirien, c'est à dire du travail des paysans ivoiriens. D'ailleurs, l'une de ces boissons s'appelle Ivoire à laquelle s'ajoutent Ivoire Spéciale et Ivoire Black. L'entreprise se dénomme Brassivoire comme pour dire brasserie de Côte d'Ivoire. C'est donc un appel au patriotisme. C'est une invitation à consommer made in Côte d'Ivoire et à faire vivre ainsi les paysans ivoiriens. La couleur verte renvoie également à l'espoir. Face à la Covid-19, la

¹⁶⁹ Source : www.brassivoire.ci

¹⁷⁰ Voir site officiel de l'OMS (<https://www.who.int/fr/emergencies/diseases/novel-coronavirus-2019/question-and-answers-hub>): "questions-réponses sur la Covid-19 : comment puis-je me protéger et éviter que la maladie ne se propage ?", site consulté le 24/08/20.

¹⁷¹ Source : www.brassivoire.ci

marque dit qu'il y a de l'espoir. Dans ce sens, les populations doivent respecter les mesures barrières en portant, par exemple, le masque et en restant chez elles lorsqu'ils ont besoin de boisson. Brassivoire a résolu ce problème en leur livrant à domicile le breuvage de leur choix. À partir du cadre rectangulaire, l'entreprise insinue qu'elle est une marque dynamique car elle sait s'adapter aux situations en vue de satisfaire les attentes de la clientèle.

À la suite de Brassivoire, nous fondons nos résultats, ici, sur la publicité de la marque SOLIBRA.

Image 4 : affiche publicitaire de SOLIBRA



Source : SOLIBRA, 2020

On peut apercevoir sur cette affiche de forme rectangulaire et de fond bleu quatre produits phares de SOLIBRA. Il s'agit de la gauche vers la droite d'un pack de bouteilles d'Awa et de trois cartons composés de bouteilles de Bock, de Beaufort et de Budweiser. Les cartons de Bock et de Beaufort sont verts tandis que celui de Budweiser est en rouge. De plus, le nom Bock est écrit en couleur jaune à l'intérieur d'une étoile de couleur blanche. La lettre o à l'intérieur du mot Bock est une capsule étoilée.

Budweiser est écrite en couleur blanche à l'intérieur d'une couronne. Quant à mot Beaufort, il est écrit en couleur blanche. Au-dessus des produits, nous avons le slogan suivant : "SOLIBRA fait livrer ses produits". SOLIBRA est écrit en grand caractère et en couleur rouge tandis que le groupe verbal "fait livrer ses produits" est écrit dans un caractère plus petit que le sujet "SOLIBRA". Le groupe verbal "fait livrer" est écrit en blanc dans un fond rouge tandis que le complément d'objet direct "ses produits" est écrit en couleur noire.

Compte tenu des possibilités de contamination dans les espaces de consommation de boisson, SOLIBRA invite ses clients à garder la sérénité et à rester à la maison. La marque se propose de leur livrer le breuvage de leur choix à leur domicile. Dans ce sens,

elle présente sur l’affiche un petit échantillon de sa gamme de produits¹⁷². Il y a des anciens produits que sont l’eau minéral Awa, la bière historique Bock auxquels s’ajoutent de nouveaux produits tels que Beaufort et Budweiser¹⁷³ lancés respectivement en 2008 et 2019. Cela signifie que SOLIBRA est une entreprise dynamique car tout en restant fidèle à ses clients d’un certain âge, elle sait innover en présentant des produits adaptés à la nouvelle génération. La forme rectangulaire de l’affiche renforce nos propos concernant le dynamisme de la marque. Sur l’emballage, le nom Bock étant à l’intérieur d’une étoile, cela signifie que c’est la boisson des stars. Sur cette question, K. Ouattara (2019 : p. 183) souligne que « cette réalité est conforme au statut de Didier Drogba qui est une vedette planétaire » et qui est l’ambassadeur de la marque Bock. Le même auteur note que la couleur verte étant celle de la chance, l’absorption de cette boisson va procurer « la richesse, la réussite, la starification au même titre que Didier Drogba ». C’est donc une invitation à la consommation de cette bière à tous ceux qui rêvent de devenir comme l’ancien joueur de Chelsea.

La marque Budweiser est à l’intérieur d’une couronne car c’est le roi de la bière ce qui est conforme à la traduction anglaise “the king of beer” présente sur l’emballage du carton. Cette marque est selon le site de la SOLIBRA (www.solibra.ci) “la bière la plus vendue au monde” d’où le titre de roi de la bière. La mise en avant du pack Beaufort appelle à une analyse. En s’appuyant sur V. De Barnier et H. Joanis (2016 : p.128) pour qui un produit qualifié « consiste à placer près des produits un ou des éléments qui vont lui ajouter une dimension qui manque à sa simple représentation », on peut affirmer ici que les autres boissons ont pour objectif de rehausser le prestige de Beaufort. En effet, si la Bock est la bière des stars et que Budweiser est le roi de la bière, Beaufort est la bière des bières c’est-à-dire la bière leader en Côte d’Ivoire. D’ailleurs la marque Budweiser n’a été introduite en Côte d’Ivoire qu’en octobre 2019. Il lui reste donc à conquérir le marché ivoirien. Si nous tenons compte de la présence de la marque Awa sur le visuel qui est une boisson non alcoolique, on peut dire que Beaufort est la boisson des boissons en Côte d’Ivoire.

La couleur rouge du nom Awa renvoie à la passion des ivoiriens pour cette eau. Il s’agit ainsi d’amener les consommateurs potentiels à croire que la marque Awa est l’eau minérale la plus aimée par les ivoiriens et par conséquent les amener à se la procurer. La couleur verte des cartons révèle que ces produits sont issus de la nature ivoirienne. À l’image de Brassivoire, il s’agit de produits made in Côte d’Ivoire. C’est donc un appel à consommer ivoirien. La couleur bleu sur l’emballage nous signale qu’il s’agit d’une eau. Quant à la couleur blanche de la fermeture des bouteilles, elle nous informe que cette eau est pure car c’est une eau minérale. Elle est donc riche de par les sels minéraux qu’elle apporte à l’organisme. La couleur jaune présente sur le nom Bock renvoie à la richesse de son contenu tandis que le blanc nous informe de la pureté du contenu des bouteilles Bock. Il en est de même pour Budweiser et Beaufort dont les noms sont écrits en couleur blanche. Ces différentes marques par la richesse et la pureté de leur contenu vont

¹⁷² Selon le site officiel de la SOLIBRA (www.solibra), cette entreprise possède 92 produits.

¹⁷³ Source www.solibra.ci

apporter, selon SOLIBRA, à l'organisme la nourriture nécessaire pour renforcer le système immunitaire en cette période de la Covid-19. La couleur bleue renvoyant au thème de la sécurité, SOLIBRA nous informe que la livraison des produits se fera non seulement dans le respect des mesures barrières mais également vise à renforcer le système immunitaire par l'apport d'éléments tels que les sels minéraux, les protéines, les lipides, les glucides¹⁷⁴. De plus, à lire SOLIBRA en restant à la maison, l'on réduit considérablement les risques de contagions. L'usage de la couleur rouge vise à attirer l'attention des consommateurs sur les éléments soulignés dans cette couleur. De plus, SOLIBRA étant en grand caractère, il est difficile de ne pas l'apercevoir, le message peut ainsi être livré. Quant à l'usage de la couleur noire dans l'accroche, il s'agit de réaffirmer sa sincérité dans la promesse de livraison des produits SOLIBRA. Concernant l'alcool, même si l'on peut comprendre la valorisation de ces produits par la marque, il faut néanmoins relever que sa consommation fragilise l'organisme humain dans la lutte contre la Covid-19. Cette réalité est soulignée aussi bien par les États que par l'OMS dans le cadre de la lutte contre la Covid-19. Cela remet en cause l'axe de sincérité avancée par l'entreprise dans le visuel à travers la couleur noire.

2.2.2 Les solutions du Groupe Carré d'Or

Avant de répondre à la question soulevée par le titre, il nous faut présenter le visuel de l'entreprise et procéder à son analyse.

Image 5 : affiche publicitaire de Carré d'Or



Source : Carré d'Or, 2020

La marque présente dans son visuel une dame portant une bague au doigt, habillée en tenue traditionnelle akan et tenant bras levé, une bouteille Céleste qu'elle fixe du regard, souriante. Celle-ci (bouteille) est mise en avant plan. Entre la bouteille et le regard de la dame il est écrit "pure et légère". En arrière-plan de la bouteille, en haut, à l'extrême

¹⁷⁴ Selon le site officiel de la SOLIBRA, la Bock et Beaufort sont fabriqués à partir d'eau, de malt, d'houblon et de maïs. Le maïs quant à lui contient des protéines, des lipides, des glucides, des fibres auxquels s'ajoutent des vitamines (A, B1, B2, A, etc.) et des oligo-éléments (calcium, fer, magnésium, etc.).

gauche, il y a l'accroche qui indique que "chez nous la vie c'est Céleste". En dehors du mot "Céleste" et du point d'exclamation "!" (couleur bleue), le reste de la phrase est écrit en rouge avec un rouge plus gras et un caractère plus important pour le groupe de mot "la vie". En arrière-plan de la femme et du slogan, nous pouvons apercevoir des rues, des immeubles situés dans la commune du Plateau mais aussi la mer qui sépare cette commune et celle de Marcory dont on peut également voir des habitations. Plus bas, dans le fond blanc, il y a de la droite vers la gauche, le logo de la marque Carré d'Or, un trophée dont on peut lire "Label, grand prix, élu produit de l'année" puis nous avons la signature de l'entreprise ("Céleste pure source de vie"). Dans la signature, le nom Céleste est encore écrit en couleur bleue tandis que "pure source de vie" est en rouge. En dessous de la signature, il y a un panneau de signalisation dans lequel il y a la Covid 19. À côté de celui-ci, on peut lire "engagés avec vous contre la Covid-19/ pour votre santé, boire au moins 1,5 litre d'eau par jour".

La mise en avant plan de la bouteille de Céleste montre la volonté de l'annonceur de communiquer sur son produit. Nous sommes encore ici en présence d'un produit qualifié. Les autres éléments sont donc présents, dans ce cas, conformément à V. De Barnier et H. Joanis (2016, p.128) soit pour signifier le message, soit pour hausser le prestige du produit. Il s'agit également de donner vie et esthétique au produit, c'est-à-dire de lui donner « une signification et une richesse plus grande ». Si dans le cas de la bière Bock, Didier Drogba par la consommation de cette boisson permet de rehausser le prestige de celle-ci, nous optons pour ce qui concerne Céleste pour la troisième signification donnée par les deux auteurs précédemment désignés. En effet, le sourire de la dame sur l'image provient des bienfaits que Céleste procure à elle et à sa famille dans la mesure où la bague au doigt signifie qu'elle a une vie familiale, car mariée. L'utilisation de la dame est donc une synecdoque pour renvoyer à l'ensemble de sa famille. Elle tient la bouteille de cette manière comme pour magnifier l'eau Céleste en raison de ces bienfaits. Cette réalité se justifie par ce que c'est une eau pure et légère. Cela signifie que c'est une eau qui ne souffre d'aucune impureté et qu'en plus elle ne charge pas l'estomac car facile à digérer. La dame nous informe ainsi par son sourire que l'eau Céleste est source de santé et donc de vie pour tous ceux qui le boivent. C'est en cela qu'elle est heureuse d'informer la population que dans sa famille, ils ne jurent que par Céleste : "chez nous la vie c'est Céleste". En tenant compte de l'image des communes de Marcory et du Plateau (en arrière-plan) ainsi que l'étendue située entre le ciel et la commune de Marcory, on peut affirmer que la marque insinue que la plupart des familles de Côte d'Ivoire ont opté pour l'eau minérale Céleste. En d'autres termes, elle est le leader pour ce qui concerne l'eau minérale en Côte d'Ivoire. À l'image donc de SOLIBRA, Carré d'Or informe également les populations que son eau est la plus utilisée par les ivoiriens en raison de ses qualités. Elle invite ainsi les consommateurs potentiels à les rejoindre. La marque justifie d'ailleurs cette position par le trophée obtenu en 2019. En effet, ce prix exposé à côté du logo de l'entreprise Carré d'Or indique clairement que Céleste a été désignée meilleure eau minérale de l'année 2019 par les consommateurs ivoiriens dans la catégorie eau minérale.

Dans le cadre de la lutte contre la Covid-19, l'entreprise Carré d'Or positionne Céleste sur l'axe eau minérale. En effet, elle a l'avantage d'être une eau. Or comme nous le savon, l'eau est indispensable au fonctionnement de l'organisme. Ensuite, elle est pure et légère et enfin c'est une eau minérale. En tant que telle, elle a des vertus thérapeutiques car elle évite les conséquences d'une carence en apportant à l'organisme les minéraux¹⁷⁵ nécessaires à son fonctionnement. Elle contribue donc au renforcement du système immunitaire des ivoiriens contrairement aux produits de l'entreprise SOLIBRA et Brassivoire qui contribuent à fragiliser l'organisme. En le faisant ainsi, elle permet de lutter contre la Covid-19 d'où cette notification sur l'affiche publicitaire : "engagés avec vous contre la Covid-19". La marque informe donc les populations qu'elle est sensible aux méfaits de cette pandémie. Ainsi, tout en conseillant aux ivoiriens de boire la quantité d'eau quotidienne nécessaire à l'organisme (1,5 litres d'eau par jour), elle les invite à le faire en buvant Céleste car celle-ci a l'avantage de leur permettre de lutter efficacement contre la Covid-19.

2.3 Les entreprises de téléphones mobiles et la lutte contre la Covid-19

Notre analyse s'appuie sur les données de trois entreprises de téléphonie mobile de la Côte d'Ivoire : Orange, MTN et Moov. Nous nous intéresserons à une affiche de chaque marque. Nous commençons par Orange Côte d'Ivoire.

Image 6 : affiche publicitaire d'Orange Côte d'Ivoire



Source : Orange Côte d'Ivoire, 2020

L'affiche nous présente cinq cercles de forme ovale, de fond orange dans lesquels on peut apercevoir soit un homme, soit des mains ou encore des mains et un téléphone portable. Ces images facilement compréhensibles renvoient aux gestes barrières couramment conseillés dans le cadre de la lutte contre la propagation du coronavirus. Ainsi on peut identifier, par exemple, deux mains qui se lavent (image 1), un homme qui tousse dans son coude (image 2) ou encore l'interdiction de se saluer (image 4). Ces images sont

¹⁷⁵ Sur la bouteille d'eau minérale Céleste, il est écrit qu'elle a les sels minéraux suivants : calcium (59, 20 mg/l), magnésium (6,90 mg/l), Bicarbonate (202,50 mg/l), Nitrate (1,77mg/l), chlorure (14,2 mg/l) et sodium (4,62 mg/l)

accompagnées de textes qui les rendent lisibles. Ainsi en dessous des images 2 et 4 nous pouvons lire “tousser et éternuer dans son coude” puis “se saluer sans se serrer les mains, éviter les embrassades”. Au-dessus de ces images, il est écrit “Tous engagés” dans un fond orange auquel s’ajoute le slogan “avec les bons gestes stoppons le coronavirus”. En dessous des images, à gauche on peut lire “en cas de doute, contacter le centre de santé le plus proche ou appeler le SAMU au 185 et au 22435353”. À l’extrême droite, en dessous des images, il y a le logo de la marque Orange auquel s’ajoute sa signature : “vous rapprocher de l’essentiel”.

La signature et le logo de la marque indiquent clairement que l’annonceur à la base de cette affiche est Orange Côte d’Ivoire. Cette entreprise invite les populations de Côte d’Ivoire à respecter les mesures barrières arrêtées par le gouvernement ivoirien en vue de faire face à la propagation du coronavirus. Pour faciliter la compréhension de ces mesures, elle les met en dessin et les fait accompagner par des textes qui permettent de mieux les comprendre. Cette réalité s’explique comme nous l’avons déjà indiqué par le fait que plus de la majorité de la population (56,1%) est analphabète. À ces mesures, elle ajoute un élément nouveau qui consiste à se protéger d’avantage en nettoyant régulièrement son téléphone portable (image 6). La marque nous informe ainsi que le téléphone étant l’objet de manipulations régulières par les populations, il peut être source de contamination d’où la nécessité de le nettoyer notamment avec une lotion hydro alcoolique antibactérienne.

À partir du message “tous engagés, avec le bon geste stoppons le coronavirus”, Orange Côte d’Ivoire informe qu’elle est engagée aux côtés des ivoiriens en ces moments difficiles liés à la Covid-19. Comme on peut le voir sur l’image, la marque ne vend pas un produit, elle est engagée dans la sensibilisation des populations afin de limiter la propagation de la Covid 19. L’entreprise montre ainsi qu’elle est une marque citoyenne. Elle a compris comme le soulignent G. Bigle et D. Roskis (1996 : p.27) que « les attentes du public se sont modifiées ». Celui-ci, comme le notent ces deux auteurs, n’attend plus seulement qu’on lui vende un produit ou un service mais que l’entreprise soit également aux côtés des populations. La voie choisie par Orange Côte d’Ivoire est donc un autre moyen de séduction et de persuasion des populations. Qu’en est-il de Moov et de MTN Côte d’Ivoire ?

Nous mettons ci-après l’affiche de cette entreprise puis nous procéderons à une analyse.

Image 7 : affiche publicitaire de Moov Côte d’Ivoire



Source : Moov Côte d’Ivoire, 2020

Le visuel de Moov nous présente trois images. Les deux premières montrent deux personnes habillées en costume noire se saluant ou se faisant des accolades. La troisième nous présente un dessin dans lequel nous pouvons apercevoir une femme et un homme s’embrassant. En dessous des images il y a le slogan (“évitons les accolades et embrassades”) suivi d’un autre message “ensemblefaisonsbarrageaucovid19”. Au-dessus des trois images, il est écrit en titre, en rouge “coronavirus (Covid-19)” et en sous-titre (en noire) “mesures de prévention”. Dans le slogan, les mots “accolades” et “embrassades” sont écrits en couleur rouge. Il en est de même pour “barrageaucovid19” qui est dans le texte qui suit l’accroche. Les autres éléments linguistiques présents sur l’affiche sont écrits en couleur noire. En haut, à l’extrême droite, nous avons le logo Moov auquel s’ajoute sa signature “no limit”. C’est donc la société Moov qui est l’annonceur de cette affiche. Les éléments linguistiques viennent éclairer les images présentes sur l’affiche publicitaire et faciliter la compréhension de la population. Pour la marque, les images présentes sur l’affiche ne doivent pas être imitées d’où le slogan “évitons les accolades et embrassades”. Cette phrase impérative est un conseil de Moov à l’ensemble des ivoiriens. En tenant compte de la signification de la couleur rouge nous pouvons affirmer que la marque, par son usage, a pour objectif de montrer que les embrassades et les accolades sont un danger pour l’espèce humaine en cette période de la Covid-19. Faire ces gestes c’est contribuer selon elle à l’augmentation de la diffusion de la maladie. Le mot coronavirus est en rouge car la Covid-19 est un danger pour la survie de l’homme. L’Organisation Mondiale de la Santé (OMS) l’a d’ailleurs déclarée comme une pandémie en raison de sa vitesse de propagation mondiale. Le titre de l’affiche est en couleur rouge car l’annonceur veut sensibiliser les populations sur la violence puis la mort que cause ce virus lorsqu’il pénètre le corps humain. L’usage de cette couleur est également une stratégie pour attirer l’attention des consommateurs sur les éléments les plus importants de l’affiche. Il s’agit des “accolades”, “des embrassades” qui sont responsables de la propagation de la maladie. Il y a donc nécessité de faire barrage au virus en bannissant de tels gestes. Le thème de la mort sur cette affiche est renforcé par

l'usage de la couleur noire. Pour la marque, le non respect des mesures barrières est cause de mort. La couleur noire renvoie également à la vérité. La marque Moov est donc une entreprise qui n'utilise pas de mensonge. La marque affirme ainsi que devant la gravité de la crise liée à la Covid-19, il n'est pas nécessaire de parler de produits ou de bénéfices à réaliser. Il faut se comporter comme une firme citoyenne en se mettant aux côtés des populations. La couleur verte renvoyant à l'espoir, par le fond vert de l'affiche, la marque nous informe ainsi que l'espoir est permis pourvu que l'on respecte les mesures barrières. Concernant le visuel, nous pensons que pour une meilleure compréhension des populations sur les dangers liés à la Covid-19, Moov aurait pu, à l'image de d'Orange Côte d'Ivoire, mettre un signe de proscription sur les gestes barrières à éviter que sont les embrassades et les accolades. La marque MTN dans l'élaboration de ses affiches publicitaires s'est également saisie du thème de la Covid-19, nous présentons, ci-après, l'une d'entre elle.

Image 8 : affiche publicitaire de MTN Côte d'Ivoire



Source : MTN Côte d'Ivoire, 2020

Le visuel de MTN présente une main dans laquelle il y a un portable de couleur bleue noire et de fond bleu. Sur ce téléphone portable, on peut apercevoir un élève suivant un cours donné par un enseignant qui utilise un tableau de fond vert. Au-dessus du téléphone on peut lire en couleur noire l'accroche suivante : "chez MTN, les écoles restent ouvertes" suivi de "du CMI à la classe de terminale avec MTN iEDUK". À l'extrême droite, en haut, dans un fond blanc on peut lire, en couleur noire "souscription gratuite du 26 mars au 10 avril". En dessous du téléphone, il est écrit, en noir, dans un fond blanc "souscrivez en envoyant J par SMS au 98051", puis "on est ensemble" et enfin "www.mtn.ci". L'ensemble de l'image est dans un fond jaune et orange claire. La couleur jaune renvoie à MTN dans la mesure où c'est sa couleur phare. Cette position est renforcée par la répétition du nom MTN (trois fois) aussi bien dans l'accroche, dans le sous-titre et dans l'indication du site internet de la marque (www.mtn.ci). C'est une stratégie destinée à permettre l'identification et la rétention de la marque par les consommateurs. C'est en cela que la couleur orange claire est utilisée pour ne pas que les clients la confondent avec Orange Côte d'Ivoire dont la couleur de prédilection est celle orange. Avec l'utilisation de cette couleur, MTN rappelle son métier (la communication) à travers la téléphonie mobile et l'internet.

En tenant compte de la main qui tient le téléphone et de l'élève assis dans un fond bleu suivant un cours, on peut dire que la marque affirme sa volonté de permettre aux élèves de Côte d'Ivoire de communiquer, c'est-à-dire de suivre les cours à distance en toute sécurité (couleur bleu). Le slogan et le sous-titre viennent renforcer une telle position. À travers ceux-ci, l'entreprise informe les parents ainsi que les élèves de la classe de CMI à la terminale qu'ils peuvent suivre les cours à partir de leur maison comme s'ils étaient en classe et cela via leur téléphone mobile. Elle ajoute d'ailleurs que cette formation est gratuite durant seize jours (du 26 mars au 10 avril) et qu'il suffit juste de souscrire "en envoyant J par SMS au 98.051". Cette offre renvoie à la promotion de vente qui est un avantage temporaire offert aux consommateurs. Sur cette question, G. Armstrong et P. Kotler (2003 : p.420) soulignent qu'elle a pour but « de provoquer une réponse immédiate » et par conséquent un achat massif. La gratuité de la formation pendant cette période de plus de deux semaines peut être considérée comme une contribution de la marque aux efforts de lutte contre la Covid-19. Le fond vert du tableau informe que cette formation est adressée uniquement aux jeunes c'est-à-dire aux élèves de la classe de CMI à la terminale comme cela est précisé dans le sous-titre. La couleur blanche étant celle de la pureté, l'usage de fond blanc par endroit dans l'annonce nous renvoie à la pureté du réseau de MTN. Ce qui signifie que cette formation tout en étant de qualité se fera également à travers un réseau de qualité. Par l'écriture des textes en couleur noire, la marque veut montrer qu'elle ne dit pas de contrevérité sur la qualité de la formation et sur sa capacité technique de permettre une telle formation. Elle réaffirme ainsi son dynamisme, c'est-à-dire son aptitude à innover, à s'adapter aux besoins du moment. L'actualité c'est la Covid-19 qui est apparu brutalement et qui oblige les populations à rester à la maison. MTN entreprise citoyenne apporte donc sa contribution dans la lutte contre la Covid-19 en occupant sainement les élèves à la maison via le téléphone portable. Cela montre son dynamisme et elle tient à le faire savoir aux consommateurs en utilisant un visuel de forme rectangulaire.

3. Discussion

Ce travail nous a permis de relever trois techniques de persuasion pour séduire les consommateurs. Il s'agit de l'usage d'affiches simples pour faciliter la compréhension des populations ivoiriennes en raison de leur faible taux d'alphabétisation, de la répétition des mots pour faciliter la rétention du message et de l'usage abondant de couleurs.

3.1 L'usage de visuel simple pour faciliter la compréhension des messages publicitaires

S'assurer de la bonne compréhension du message par la cible est une grande préoccupation de la création publicitaire. Sur cette question, V. De Barnier et H. Joannis (2016 : p.310) notent que la compréhension des éléments d'une affiche peut être directe ou indirecte. Concernant le premier cas, ces auteurs (2016 : p.310) affirment que les créatifs « montrent, démontrent ou séduisent par une approche au 1^{er} degré ». Dans ce cas, l'annonceur utilise des mots simples, des phrases courtes, fait un gros plan sur le produit et permet à l'image de montrer ce qu'elle veut communiquer. Dans le second cas,

on assiste à des éléments visuels et verbaux indirects nécessitant de la part du consommateur un effort d'analyse pour comprendre le message d'où les possibilités de risques d'échec de la publicité. De plus, ces deux auteurs relèvent que « la dominante de l'exploitation publicitaire est la vitesse, quelques secondes pour une annonce ou une affiche ». Cela signifie que le consommateur passe très peu de temps devant une affiche publicitaire et c'est pendant ce temps qu'il faut qu'il comprenne le message. Dès lors, pour ces deux auteurs, une annonce publicitaire doit être adaptée au niveau de compréhension de la cible. Des visuels difficiles à décoder seraient donc incompréhensibles pour une population peu lettrée. Sur cette question, K. Ouattara (2019 : p.176) qui a travaillé sur l'utilisation des vedettes sportives comme moyen de communication par les marques ivoiriennes relève « l'usage d'un langage simple » en raison du faible niveau d'alphabétisation des populations. Ainsi, par exemple, on peut apercevoir Didier Drogba sur une affiche, assis, souriant avec une bière Bock en face de lui et dire « ma bière c'est la Bock ». De même, on peut identifier la star de football Salomon Kalou sur une affiche dire clairement « moi Kalou, j'ai choisi Smart Technologie ». Sur cette même image, à sa droite se trouve les produits de cette marque. Comme le souligne V. De Barnier et H. Joannis (2016 : p. 310), il s'agit « d'un univers visuel direct qui représente ce qu'il veut communiquer ». Il s'agit ainsi d'affiches simples dont la compréhension est aisée.

L'usage de ce type de visuel s'explique par la volonté des annonceurs d'être compris et de séduire la population ivoirienne. Il s'agit ainsi d'un besoin d'efficacité. Cette réalité est propre au contexte ivoirien ce qui n'est pas le cas en Europe. Cela consolide notre résultat concernant l'usage de cette forme de technique publicitaire pour persuader les consommateurs ivoiriens.

3.2. L'usage de la répétition pour faciliter la mémorisation

Pour C. Romero (2007 : p.6), « il est fréquent dans un message publicitaire de dire plusieurs fois la même chose avec les mêmes mots ». C-H. Lee (2014 : p.279) renforce cette position en parlant d'omniprésence de la répétition si bien que pour lui « elle constitue une structure majeure qui domine le discours publicitaire ». Comme on peut le constater, ces deux auteurs soulignent la récurrence de ce type de technique dans la publicité. C. Romero (2007 : p. 10) qui partage le point de vue de B-N. Grunig (2000) note que l'intérêt pour la répétition s'explique par « ses effets psychologiques », c'est-à-dire pour son impact sur la mémorisation des consommateurs. Pour ces auteurs, la répétition du nom du produit, de ses propriétés, du nom de l'entreprise ont pour objectif de favoriser la rétention de ces éléments par le consommateur et d'influencer ainsi son achat dans les points de vente. La position de ces auteurs consolide notre résultat concernant l'usage de la répétition pour favoriser la mémorisation.

3.3 L'usage abondant de couleurs comme technique de persuasion

Dans le cadre des stratégies de création, notre travail a permis de relever l'usage abondant de certaines couleurs dont le bleu, le rouge et le vert. M. E. Ayedi et M. Kammoun (2012 : p.100), nous informent que les couleurs jouent un rôle considérable dans la publicité. C'est ainsi qu'ils affirment qu'« au cours des dernières décennies, la couleur a occupé une place importante dans le domaine publicitaire ». La raison s'explique, selon eux, par sa disposition à attirer l'attention du consommateur, à valoriser le produit, à identifier la marque et par conséquent à influencer le consommateur dans le sens de l'achat des produits, et cela dans un environnement caractérisé par une pression publicitaire. Pour J.N. Kapferer (1978) cité par C. Romero (2007 : p. 16), le défi pour les créatifs est « de vaincre l'indifférence » c'est-à-dire parvenir à émerger parmi une multitude d'annonces publicitaires. Les couleurs par leur capacité à capter l'attention et à augmenter la valeur d'un produit et d'une marque deviennent donc fondamentales d'où son grand usage. Dans son étude, K. Ouattara (2019 : p.188) note un usage important des couleurs jaune, blanche, rouge et noire. On le voit ainsi, K. Ouattara (2019), M.E. Ayedi et M. Kammoun (2012) relèvent l'importance des couleurs dans les stratégies de création dans les annonces publicitaires.

Cependant, les résultats de K. Ouattara (2019) sur le type de couleurs utilisées sont différents avec ceux auxquels cette étude est parvenue puisque celle-ci a indiqué une utilisation des couleurs bleue, rouge et verte. Cette réalité s'explique par les objets d'étude. Celle de 2019 a été consacrée à l'utilisation des vedettes de sport comme moyen de communication des marques tandis que cette présente étude s'intéresse à la communication publicitaire autour de la Covid-19. Par exemple, pour ce qui concerne la couleur rouge, dans cadre de l'étude en rapport avec les vedettes sportives, cette couleur est utilisée pour mettre l'accent sur l'attachement des stars du sport pour les populations et par conséquent des marques parraineuses pour celles-ci. Dans le travail en liaison avec la Covid-19, cette même couleur est utilisée pour attirer l'attention des populations sur le danger lié à cette maladie. Si les annonceurs font beaucoup appel aux couleurs dans leurs techniques de persuasion, celles-ci sont cependant utilisées en fonction de l'objet d'étude ainsi que de l'environnement. C'est donc à juste titre que R. Bernard et al. (2003) cités par M.E. Ayedi et M. Kammoun (2012, p.100) voient la couleur « comme une variable environnementales ou contextuelle ».

Conclusion

Au terme de ce travail, il faut retenir que face à la pandémie liée à la Covid-19, les marques ivoiriennes se sont adaptées pour séduire les populations. C'est le cas des lessiviers, des entreprises de vente de boisson et des compagnies de téléphonie mobile. Les premiers ont réadaptés certains de leurs produits sur l'axe de la Covid-19. Les marques de savon insistent auprès des populations sur le caractère antimicrobien et naturel de leurs produits. Les entreprises de boisson pour éviter les contaminations dans les lieux d'affluence, proposent une livraison à domicile tout en rappelant les propriétés

de leurs produits capables de renforcer le système immunitaire des populations à partir des éléments contenus dans leurs produits : sels minéraux, protéines, glucides et lipides, etc. Quant aux compagnies de téléphones mobiles, elles ont surtout choisi de parler moins de produits et d'avantage de citoyenneté de leur marque. Cela nous renvoie à la Responsabilité Sociétale de l'Entreprise (RSE) dans la mesure où elles ont décidé d'affirmer leur solidarité avec la société par la sensibilisation et l'implication dans l'éducation des jeunes en vue de lutter efficacement contre la propagation de la Covid-19.

Dans le cadre des stratégies de création on assiste à l'usage abondant de la couleur bleue pour renforcer le thème de la sécurité face à la Covid-19. Il y a aussi l'emploi du rouge pour capter l'attention du consommateur mais aussi pour rappeler le danger lié cette maladie et à la nécessité de se protéger en faisant usage des produits qui leur sont proposés. À cela, il faut ajouter l'utilisation de la couleur verte pour insister sur le caractère naturel des produits proposés ainsi que sur le fait que ces produits sont issus du territoire ivoirien. On note également l'usage de dessins accompagnés de textes pour rendre les visuels compréhensibles en raison du taux d'analphabétisme des populations. La forme rectangulaire des visuels est celle qui est utilisée par l'ensemble des entreprises pour rendre compte de leur dynamisme. Si les marques sont autorisées à faire de la publicité en lien avec la Covid-19, il faut néanmoins que l'État soit plus regardant sur ces annonces publicitaires. Faire croire aux populations que les boissons alcooliques renforcent le système immunitaire de l'homme c'est contribuer à la propagation de la maladie. La question de l'éthique doit être au cœur de la gestion des entreprises.

Références Bibliographiques

- Armstrong, G. et Kotler, P. 2013. *Principe de marketing*. Paris : Pearson France.
- Atchoua, N. J. 2013. Le pagne comme langage et média de mobilisation électorale en Afrique, *Communication en Question* 1 : 212-240.
- Ayedi, M. E. et Kammoun, M. 2012. Le marketing de la couleur : étude comparative entre l'affiche en couleur et l'affiche en noir et blanc. *Revue des Sciences de Gestion* 2 : 99-108
- Bigle, G. et Roskis, D. 1996. *Sponsoring, le parrainage publicitaire*. Paris : Dalloz.
- De Barnier, V. et Joannis, H. 2016. *Marketing et création publicitaire*. Paris : Dunod.
- Lee, C-H. 2014. *Le slogan publicitaire, dynamique linguistique et vitalité sociale : la construction d'une esthétique sociale à travers la communication publicitaire*. Thèse de doctorat en sociologie sous la direction du professeur Philippe Joron. France : Université Paul Valéry-Monpellier 3.
- Maigret, E. 2015. *Sociologie de la communication et des médias*. Paris : Armand Colin.
- Ouattara, K. 2019. Sport starts as a means of brand communication in Côte d'Ivoire. *Journalism and Mass Communication* 9 : 176-189.
- Romero, C. 2007. La répétition dans le discours publicitaire. Consulté le 2 Novembre 2020 sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00534077>.
- Smaoui, F. et Choura-Abida, F. 2008. Effet du type d'audience sur la mémorisation des sponsors : cas de l'exposition de l'audience directe VS indirecte à un événement

répétitif dans le temps : Le championnat de football tunisien. Consulté le 13 novembre 2015 sur

www.docstor.com/docs/92649080/R%2523%25A9resultats

Loi n°64-293 du 1^{er} Août 1964 portant code des débits de boissons et des mesures contre l'alcoolisme.

RIPOSTE CONTRE LA COVID-19 AU SENEGAL Á (EN) JEUX MULTIPLES : UNE COMMUNICATION MULTI-ACTEURS, UN DISCOURS MULTI- FORMES, POUR UN OBJECTIF MULTI-FONCTIONS

Falilou Bâ

École Supérieure d'Économie Appliquée (Sénégal)
falilouba@yahoo.fr

Résumé

Instrument principal de lutte contre la Covid-19 au Sénégal les publics, de toute obédience institutionnelle confondue, se sont résolument mis à la sensibilisation. Chacun désireux de jouer un rôle citoyen dans ce combat national contre la pandémie. L'on assiste, ainsi, à une mise en société d'un jeu de voix mobilisées de façon explicite. Selon le statut légal, légitime ou légitimé, ils recourent à des formes de communication spécifiques, en fonction de leur statut et en respect des prérogatives qui s'y attachent. Aussi du fait de leur posture professionnelle, les agents de la santé sont dans la transmission d'informations médicales sur la Covid-19. Á raison de leur ancrage communautaire, les organisations sociales usent de leviers d'influence. Les autorités politiques, fortes de leur puissance publique, adoptent quant à eux le langage juridique. Ainsi, se côtoie, mais se télescope, voire se confronte ou s'affronte une multiplicité de discours autour du coronavirus : entre discours politique/profane, discours scientifique/savant et discours social/psychologique. Ce présent article a permis de reconstituer ces différents actants autour de la communication contre la Covid-19 au Sénégal en termes d'acteurs en présence, de stratégies communicationnelles mises en œuvre et d'objectif social et sociétal poursuivi. Au gré des analyses, il est apparu des communicateurs malintentionnés disséminateurs d'intox et d'infox et une multitude de communicants engagés pour la bonne cause. Porteurs de paroles médicale, sociale et politique selon leur statut, ces derniers ont usé de rhétoriques respectivement informatives, persuasives et coercitives. Mais, pour autant, ont-ils réussi à faire adopter aux populations cibles les comportements attendus ; relatifs aux gestes barrières ? Question (n)ement mis(e) en perspective et à approfondir dans une étude ultérieure.

Mots-clés : Discours politique, discours scientifique, discours social, communication, persuasion.

Abstract

The main instrument in the fight against Covid-19 in Senegal, the publics of all institutional persuasions have resolutely set about raising awareness. Everyone wishing to play a civic role in this national fight against the pandemic. We are thus witnessing a setting in society of a game of voices mobilized explicitly. Depending on their legal, legitimate or legitimized status, they resort to specific forms of communication, depending on their status and in respect of the prerogatives attached to them. Also because of their professional posture, health workers are in the transmission of medical information on Covid-19. Because of their community roots, social organizations use levers of influence. The political authorities, strong in their public power, adopt legal language. Thus, a multiplicity of discourses around the coronavirus coexist, but telescope, or even confront or clash: between political / secular discourse, scientific / scholarly discourse and social / psychological discourse. This article has made it possible to reconstitute actants around the communication against Covid-19 in Senegal in terms of the actors involved, the communication strategies implemented social and societal pursued. At the discretion of the analyzes, malicious communicators have emerged, disseminating infox and intox, and a multitude of communicants committed to a good cause. Carriers of medical, social and political words according to their status, the latter used respectively informative, persuasive and coercive rhetoric. But, for all that, have they succeeded in making the target populations

adopt the expected behaviors ; relating to barrier gestures against the pandemic ? Question put in perspective and to be deepened in a later study.

Keywords : Political discourse, scientific discourse, social discourse, communication, persuasion.

Introduction

L'information et la communication sont au centre de la lutte contre la crise liée à la Covid-19. Face à un virus, encore méconnu pour un traitement médical, le Sénégal promeut une prise en charge préventive de la maladie. La sensibilisation est donc érigée, dès le début de la pandémie, comme principal instrument d'intervention par les autorités en charge de la lutte contre le Coronavirus au Sénégal. Les autorités médicales en tête, le Professeur Seydi, Chef du Services des maladies infectieuses à l'hôpital Fann de Dakar, et le Docteur Abdoulaye Bousso, Directeur du Centre des Opérations d'Urgence Sanitaire (COUS) du Ministère de la Santé et de l'Action sociale, les premiers. Les publics se l'ont, à leur suite, massivement appropriée. Normal en cas d'épidémie si l'on en croit à M. Fintz et S. T. Youla (2007) qui, à propos de la grippe aviaire déjà, soulignait que : « loin d'être le seul apanage des scientifiques et experts, la compréhension des épidémies est aussi du ressort des médias »¹⁷⁶.

Ainsi, se retrouvent sur le terrain de la lutte différents publics, de statut légal pour certains d'entre eux, légitime pour d'autres ou légitimé pour une autre frange, munis tous et indistinctement de l'arme de la communication. Il importe alors de distinguer ces acteurs car selon leur stature d'officiel ou d'officieux, ils recourent les uns et les autres à des formes de communications spécifiques ; à caractériser. D'autant que dans la foison de leurs discours, vérités et infos s'entremêlent, information et désinformation s'emmêlent ; un méli-mélo que nous allons essayer de démêler.

Toutefois, face à tous les flux d'information, sur le sujet d'actualité du Coronavirus devenu intarissable, nous n'allons considérer comme corpus de cette présente étude que les discours officiels, plus objectifs ou plutôt plus objectivés. Mais bien qu'ils soient transportés au travers de canaux formels, et même s'ils sont colportés par des acteurs (re)connus, n'empêche qu'ils portent sur des contenus pluriels. Aussi dans ces discours sociaux autour de la pandémie, constitués principalement de discours politique/profane, de discours scientifique/savant et de discours social/psychologique, est mise en œuvre une multiplicité de rhétoriques dont il conviendra d'analyser. Enfin, au-delà de la logique de compréhension technique et scientifique de ces discours, questionner leur dimension fonctionnelle et utilitaire en rapport avec leur(s) objectif(s) originels poursuivi(s) dans la lutte contre la pandémie serait une perspective d'étude prometteuse à envisager.

Pour ce faire, ce présent article est articulé autour de deux axes actuels et d'un troisième en prospective ; ainsi structurés. D'abord, identifier les différents acteurs qui sont tantôt de simples communicateurs tantôt de vrais communicants, ensuite étudier les rhétoriques

¹⁷⁶Fintz, M. Youla, S. T. 2007.

prises en œuvre dans leurs différents discours avant de (se) questionner, (sur) l'issue des objectifs poursuivis.

I. Une communication contre la Covid-19 au Sénégal, multi acteurs

I.1 Des communicateurs de la dénégation

L'une des spécificités de la crise du Coronavirus est la mise en exergue d'une inégalité d'information caractérisée, d'une part, par une obésité informationnelle et, de l'autre, par une carence communicationnelle qui a donné lieu à la multiplication de rumeurs et l'activation d'un certain nombre de réseaux « informels » d'information citoyens. Dans ce registre sont, plus généralement, enregistrés des discours officieux relevant de la désinformation et de thèses complotistes. En provenance de diverses sources mais, en particulier, des réseaux sociaux numériques à l'aune des flux d'information. En effet, « les réseaux sociaux sont le théâtre de l'expression mais pas de l'information »¹⁷⁷ comme le rappelle D. Wolton (2020). Ainsi y circule-t-il principalement, de nombreuses publications d'ici et d'ailleurs (messages vocaux, vidéos, écrits) au travers desquelles on observe, également, une véritable « boulimie » de parler, parfois au mépris du bon sens, en dehors des canaux institutionnels.

C'est ainsi que les fausses informations sur la Covid-19 avaient-elles commencé à enfler, dès le début de la pandémie, un peu partout en Afrique en général et au Sénégal en particulier. En effet, même après que le nouveau coronavirus a été confirmé dans au moins 30 des 54 pays africains, plusieurs pays du continent ont dû s'engager à gagner la bataille de l'information face à l'afflux de *fake news*¹⁷⁸.

Au Maroc, le ministère public a lancé un appel à la vigilance face à la multiplication de ces derniers. La tâche semble immense pour le continent quand on voit qu'ils peuvent (pro)venir des autorités elles-mêmes. Pour exemple au Zimbabwe, c'est la ministre de la Défense, Oppah Muchinguri, qui a lancé que « le coronavirus est l'œuvre de Dieu qui punit les pays qui ont imposé des sanctions [...] Ils sont enfermés chez eux et leur économie souffre comme ils ont fait souffrir la nôtre »¹⁷⁹.

Face à cette incommunication, le gouvernement sénégalais s'est très vite attaqué aux « infox » et aux « intox » à propos du coronavirus. Dans la foulée de la longue réunion de crise, convoquée le 14 mars 2020 au palais présidentiel par le président Macky Sall, le ministre de la Santé et de l'Action sociale Abdoulaye Diouf Sarr avait prévenu que des poursuites judiciaires seraient menées contre les auteurs de toute publication et diffusion

¹⁷⁷ « Communication de crise, médias et gestion des risques de la Covid-19 », Appel à contribution, *Calenda*, Publié le mercredi 03 juin 2020, <https://calenda.org/781803>

¹⁷⁸ https://www.lepoint.fr/afrique/coronavirus-en-afrique-le-mali-ferme-frontieres-aeriennes-et-ecoles-18-03-2020-2367637_3826.php

¹⁷⁹ <https://www.jeuneafrique.com/912549/societe/coronavirus-dakar-annonce-des-mesures-judiciaires-contre-les-diffuseurs-les-fake-news/>

de fausses informations au sujet de la Covid-19 dans le pays. Dans la foulée, le ministre est passé aux actes. D'abord sur le plan juridique, avec la convocation de trois personnalités publiques, dont Abdoulaye Mbaye Pekh, un communicateur traditionnel, Selbé Ndom, un oracle très écouté, et le chanteur Mame Goor Diazaka, qui ont eu à s'expliquer sur leurs déclarations "négationnistes" par rapport au Coronavirus devant la Section de recherches (SR) de la gendarmerie sénégalaise. Ensuite sur le plan technologique, la riposte contre les fausses informations a été menée par la confection de supports médiatiques tels des vidéos, des affiches, qui viennent contrecarrer celles diffusées sur les réseaux sociaux par des internautes qui nient l'existence de cette maladie au Sénégal. (En guise d'illustration, voir annexes)

Cette inflation de fausses rumeurs préjudiciables à la lutte contre la Covid-19 est provoquée et entretenue par la confusion qui entoure les figures de communicateurs et de communicants autour de cette communication. Vous aurez compris la nuance entre les deux qualificatifs. En fait, tout le monde est communicateur, de fait, mais pour autant tout le monde n'est pas communicant, en fait. Le premier statut est inhérent à chaque individu, par sa nature d'humain qui le prédispose naturellement à communiquer librement et selon son bon vouloir. Et le second statut est le fait de certains initiés qui, de par leur expertise et/ou par leur expérience sont amenés à communiquer, de manière formal(isée) et suivant des normes (pré)établies. Ainsi se comprend pourquoi il a été extirpé les communicateurs officieux de notre champ d'étude pour placer, de manière motivée, les communicants officiels au centre du périmètre ?

1.2 Des communicants, au pluriel

En temps de crise sociale, sociétale ou sanitaire, comme celle de la pandémie du Coronavirus, les réponses conjoncturelles ou structurelles au fléau sont corrélées aux modifications des attitudes et des comportements du public. Le rôle du communicateur devrait consister et se limiter à vulgariser la communication de changement, pensée et arrêtée par des spécialistes. En la personne du communicant dont le rôle est, techniquement, de concevoir la stratégie de sensibilisation, pour laquelle les autorités politiques s'emploient à créer les conditions de sa mise en œuvre. Une stratégie bâtie sur/ avec la base de données sanitaires de routine générées et remontées par le personnel de santé, hiérarchiquement, au niveau des districts sanitaires, des régions médicales et le niveau central. En conformité avec le process du système national d'information sanitaire (SNIS). Sous ce rapport, dans le cas de la Covid-19, le communicant est donc pluriel et peut arborer différents profils professionnels qui se justifient par le (r)apport spécifique que les uns et les autres ont dans le cadre de la gestion de la pandémie. En effet, la loi a dédié à l'autorité politique centrale le droit de prise en charge des causes sociales, sociétales et aussi sanitaires. En cette faveur, la protection des couches vulnérables, en général, et celle des personnes malades, en particulier, relève-t-elle des devoirs de l'État ainsi que l'a consacré la Constitution sénégalaise en son article III.

Ainsi se comprend le rôle de premier plan que joue le gouvernement dans la lutte contre la Covid-19 au Sénégal. À en juger par son positionnement avancé au niveau de la communication, avec une place hiérarchiquement très élevée et une présence fortement (re)marquée, à l'analyse. Pour preuve, les sorties répétées du Président de la République sur la maladie qui, en 7 mois a prononcé 5 déclarations solennelles à la Nation, et a convoqué 2 conseils présidentiels sur la problématique du Coronavirus. Compte non tenu des communications systématiques sur le sujet, en conseil des ministres. Au moment où le Ministre de la Santé et de l'Action sociale consacre, au moins une fois par jour à travers le bulletin journalier sur la pandémie, un communiqué qui fait le point sur la maladie. Par ailleurs, et de manière plus isolée, les Ministres de la République, en général, et le Ministre de l'Intérieur et des Transports, en particulier font régulièrement des déclarations et prennent systématiquement des mesures à propos de la gestion de la pandémie, en rapport avec leur domaine de compétence.

Tous ces démembrements de l'exécutif, engagés, viennent confirmer de la prégnance de l'État dans son champ régalien de la santé. Un secteur mis, spécialement, en exergue, pour les besoins de cette étude. Mais en vérité le cercle d'influence de l'État s'étend à tous les domaines de la vie du peuple, indistinctement. D'ailleurs avec l'étendue de sa toute-puissance, quel secteur pourrait échapper à son emprise ? Aucun, si on en croit à F. Féral (2000) pour qui : « le champ des interventions publiques n'a jamais été aussi vaste et il s'étend à tous les secteurs de la vie sociale, économique, culturelle et même privée »¹⁸⁰.

Mais malgré cette (sur)charge de prérogatives, acquises légalement placées par l'État dans le domaine sanitaire en particulier qui lui accorde, de ce fait, la gestion institutionnelle exclusive de la pandémie, n'empêche que la gestion médicale en revient techniquement au personnel de santé ... C'est ainsi que face à ce coronavirus, encore mal connu, qui s'est propagé dans le monde, la recherche médicale se mobilise-t-elle pour accélérer la production des connaissances sur ce virus, sur la maladie qu'elle provoque la Covid-19 ainsi que sur les moyens de la guérir.

Aussi, des milliers de scientifiques dans le monde entier se sont-ils mis à pied d'œuvre et luttent-ils contre la pandémie. Certaines recherches récentes, qui ont été menées par des revues académiques ou des agences scientifiques en attestent. D'ailleurs à ce propos, un site Web qui suit tous les essais cliniques de la Covid-19 en cours, à toutes les étapes et partout dans le monde, intitulé COVID-trials.org avait répertorié déjà en avril 2020, 650 essais au total. Pour en faire état et vulgariser l'état de leurs avancées ainsi que pour tout autre besoin d'éclairer les patients et les populations sur les modes de préventions, les médecins et « les spécialistes » affluent sur les plateaux de télévision de l'information en continu.

Mais avec des résultats encore peu concluants, une situation caractérisée par un déficit de connaissances, sur un virus en mutation et par un défaut de protocole sanitaire défini, ainsi que par l'absence d'un vaccin thérapeutique, la prévention s'(im)pose. Tel que l'ont

¹⁸⁰ Féral, F. 2000 : p96

compris, au Sénégal, les deux figures emblématiques et tutélaires de la lutte à savoir le Professeur Moussa Seydi et le Docteur Abdoulaye Bousso qui, à leur tour, ont très tôt attiré l'attention des populations sénégalaises dès le 22 mars 2020 sur le fait que : « la lutte contre le Coronavirus se gagnera, non pas au niveau médical mais plutôt au niveau de la prévention »¹⁸¹.

Prévention prise dans le sens de François Bourdillon, Gilles Brucker, Didier Tabuteau (2016) et qui renvoie à : « l'ensemble des actions, des attitudes et comportements qui tendent à éviter la survenue de maladies ou de traumatismes ou à maintenir et à améliorer la santé. »¹⁸². Prévention repose donc techniquement sur des actions autour de deux piliers que sont les attitudes, d'une part, et les comportements, d'autre part, afin de prévenir la contagion et de protéger le public. Ce qui engage, dans le cas de la cause sociale qu'est la Covid-19, avant tout la responsabilité individuelle de chaque citoyen, invité à respecter des mesures édictées à savoir : se laver les mains, garder une distanciation physique, porter les masques... Ces gestes barrières se sont imposés à nous en, à peine, quelques semaines. Mais, qui se charge, légitimement, de conduire les politiques de prévention avec lesquelles il est envisagé de provoquer et de favoriser le maintien de ces nouvelles habitudes, et sur la longue durée et comment ? Avec des raisons argumentées, D. Lindon (1976) estime que cela relève, davantage, du domaine : « des types d'organisations qui ne sont pas investies de l'autorité publique, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas imposer, par des lois ou des règlements, les idées qu'elles défendent, les changements qu'elles réclament ou les comportements qu'elles préconisent. Leurs moyens d'action sont la persuasion, l'éducation, la négociation, parfois la menace et la violence, mais pas l'autorité légale »¹⁸³.

En délimitant, dans ce qui précède, le statut communicationnel réel et les (pré)dispositions communicationnelles objectives de chacun de ces communicants engagés dans le combat contre la Covid-19, chacun d'entre eux peut alors, désormais, se situer et situer ses prérogatives communicationnelles. Qu'en est-il ?

2. Une communication contre la Covid-19 au Sénégal, multi formes

L'appréciation d'un certain nombre d'éléments discursifs tels, la structuration des messages, le choix du vocabulaire en passant par les indications statistiques, mettent à nu l'émergence des rhétoriques mises à l'œuvre dans le contexte du Coronavirus. Aussi, la démarche qui sera suivie pour les étudier portera-t-elle sur une analyse des messages articulés autour : de l'argumentaire de la persuasion, de l'argument coercitif, et de l'argumentation informative.

¹⁸¹ Bulletin journalier du Sénégal sur la pandémie du 22 mars 2020

¹⁸² Bourdillon, F. Brucker, G. & Tabuteau, D. 2016 : chapitre 15

¹⁸³ Lindon, D. 1976 : p5

2.1 Des stratégies externes dans une logique coercitive

Si on s'en réfère à la représentation qu'A. Kiyindou (2009) se donne de l'État lorsqu'il estime que : « l'essence d'un État c'est d'être souverain et, la souveraineté est avant tout le pouvoir de commander et de contraindre sans pouvoir être commandé ni contraint par qui que ce soit »¹⁸⁴, on comprend alors pourquoi il privilégie le recours aux stratégies externes comme instrument d'intervention. En effet, les pouvoirs publics adoptent souvent des stratégies de ce type, avec des discours légitimes car fondé sur un dispositif de coercition institutionnel classique, qui puise sa base juridique dans la souveraineté de l'État. Les motivations reposent sur les stratégies qui font appel à des facteurs externes liés à la situation, dont la punition. Bien que ces discours s'adressent aux individus en leur demandant de protéger leur vie et celle d'autrui, cet objectif se trouve construit comme socialement légitime parce que témoignant de l'appartenance de ses destinataires au collectif. Avec, par devers eux, la responsabilité d'œuvrer au bien être d'eux même et de celui de la communauté.

Si l'on considère, plus particulièrement, des campagnes de communication qui portent sur la Covid-19 et les dispositions classiques de coercition de l'État, il est possible d'envisager ces dernières en mode de composante du dispositif. Aussi des références sont-elles alors explicitement faites, dans les campagnes, aux sanctions que l'État met en œuvre. La raison qui explique que : « les pouvoirs publics peuvent, de ce fait aller jusqu'à imposer ou interdire un comportement par la force, par diverses incitations externes. C'est en cela que consistent les stratégies de pénalisation et de freinage qui peuvent être interprétées comme des actions visant à pénaliser par des « punitions » les comportements sur lesquels on veut agir »¹⁸⁵. À ce propos et dans ce qui suit, les instructions prises dans son allocution au peuple du 23 mars 2020 par le Président de la République, correspondant aux méthodes coercitives suivantes :

Mesures de restriction du Président de la République du 23 mars 2020

Je déclare l'état d'urgence sur l'étendue du territoire national ;

J'ordonne les forces de défense et de sécurité de se tenir prêtes en vue de l'exécution immédiate et stricte des mesures édictées sur l'étendue du territoire national.

Les autorités administratives ont compétence à :

- Réglementer ou d'interdire la circulation des personnes, des véhicules ou des biens dans certains lieux et à certaines heures ;

- Interdire, à titre général ou particulier, tous cortèges, défilés, rassemblements et manifestations sur la voie publique ;

- Ordonner, la fermeture provisoire des lieux publics et lieux de réunions ;

- Interdire, à titre général ou particulier, les réunions publiques ou privées de quelque nature qu'elles soient, susceptibles de provoquer ou d'entretenir le désordre ;

Couvre-feu sur l'étendue du territoire national de 20h à 6h ;

Limitation, et au besoin une interdiction, sera imposée au transport de voyageurs de région à région.

¹⁸⁴ Kiyindou, A. 2009 : p240

¹⁸⁵ Lindon, D. 1976 : p40

Le 7 août 2020, un Conseil Présidentiel est revenu, en plus, renforcer les méthodes coercitives qui étaient entretemps fortement allégés. Comme en attestent les décisions qui en sont issues et dont la quintessence est traduite par le Ministre de l'Intérieur à travers les directives ci-après :

- interdiction des rassemblements au niveau des plages, des terrains de sport, des espaces publics et des salles de spectacle ;
- interdiction de toutes manifestations sur la voie publique spécialement dans la région de Dakar ;
- port obligatoire du masque dans les services de l'administration et du privé, dans les commerces, les transports ;
- respect scrupuleux des arrêtés du ministre des transports relativement au nombre de places autorisé dans les transports en commun.

Des mesures fortes exprimées par le lexique de la contrainte avec les termes interdiction, obligatoire, assorties et prononcées dans un argumentaire pénal : « Toute violation de ces dispositions expose son auteur à des sanctions pénales pouvant aller de l'amende à l'emprisonnement conformément aux dispositions du code des contraventions ». Mais, d'une manière générale, les stratégies externes de pénalisation, de facilitation, apparaissent surtout utiles comme compléments ou appoints à des stratégies aux effets plus profonds et plus durables, appartenant à la famille des stratégies « internes »¹⁸⁶. Dans cette logique, certains acteurs de la lutte contre la Covid-19 ont eu recours justement à ces stratégies internes.

2.2 Des stratégies internes aux rhétoriques différenciées

Les stratégies de motivations les plus sophistiquées font appel à quelques principes internes permettant aux gens de se considérer comme automotivés. Les psychologues scientifiques parlent de motivation intrinsèque pour signifier que les déterminants comportementaux sont à rechercher dans la personne elle-même (son caractère, sa personnalité, ses traits, ses valeurs, ses convictions...). Autrement dit, pour le cas de la lutte contre la Covid-19, il faut les chercher au niveau des attitudes des publics-cibles, qui sont construites autour de trois composantes à savoir :

- une composante cognitive relative aux croyances ou opinions sur le virus ;
- une composante affective relative aux émotions ou sentiments par rapport au virus ;
- une composante conative relative aux intentions comportementales envers le virus.

Dès lors, s'est imposé l'usage de la forme de communication à développer pour inciter les sénégalais à un changement d'attitude face au Coronavirus. Cette communication de changement d'attitudes, visant à jouer sur le bon sens, à influencer les idées et à modifier les représentations sur la maladie, correspond techniquement à la communication de persuasion. Pour A. Eagly et S. Chaiken (1993), « la persuasion se limite à la présentation de message allant dans le sens des attitudes d'un individu ». Dans ce cas, les efforts de la communication sont portés sur : l'explication, l'argumentation, la

¹⁸⁶ Lindon, D. 1976 : p.41.

démonstration... À ce propos, l'essentiel de la communication développée jusque-là pour lutter contre la Covid-19, au Sénégal, depuis le 02 mars porte essentiellement sur l'enseignement des signes de la maladie avec des messages construits autour du lexique sur (la toux, la gorge sèche, la forte température, la perte de l'odorat, les courbatures...). Il porte également sur la démonstration des gestes barrières contre la maladie autour d'un argumentaire articulé sur les idées comme (le port de masque, le lavage des mains, la distanciation physique...). Donc résolument la communication, qui est développée jusque-là dans le pays contre la pandémie, est une communication de persuasion. La nature de la maladie, avec un virus énigmatique et changeant qui lui rend insaisissable, exige, de fait, une connaissance précise du virus qui s'est traduite par l'appropriation de cognitions relatives à la distinction des signes cliniques de la maladie, d'une part, et par la reconnaissance des gestes barrières pour s'en prémunir et protéger les autres, d'autre part. (Cf. Résultats Sondage sur la Covid-19, réalisée en 2020 par le Bureau de Prospective Économique du Sénégal)¹⁸⁷.

Mais, voilà que l'effet des multiples *fakes news*, qui ont été propagés à propos de l'inexistence du Coronavirus, a fini par semer le doute et suscité chez certaines populations sénégalaises un scepticisme quant à la réalité de la maladie. Il s'est développé un fort et vaste sentiment de non croyance au Coronavirus qui se mesure au travers des réflexes d'insouciance des sénégalais, de réflexions et d'actions témoignant de ce déni et de cette défiance. Avec comme ligne de défense l'idée selon laquelle ils n'ont jamais vu de malades de Covid-19 ou, même, quelqu'un qui a vu quelqu'un qui est malade de Coronavirus. (Cf : l'émission Urgences de la télé-privée sénégalaise 2STV du 9 juillet 2020)¹⁸⁸.

Face à cette situation, la démarche réaliste est de bâtir une communication de prise de conscience. Mais pour que, dans ce cadre, les messages délivrés soient de véritables vecteurs de persuasion et puissent occuper une place centrale dans le processus de changement idéal et/ou comportemental, il faut justement l'entourer d'équipements rhétoriques qui lui garantissent ce pouvoir de charmer (au sens premier) le récepteur. Pour ce faire, V. Meyer (2004) propose d'habiller le discours avec des marqueurs qui forcent justement l'adhésion ; telles par les croyances évaluatives¹⁸⁹.

Classées en trois catégories autour des croyances médiatiques, des croyances expertes et des croyances empiriques, ces dernières croyances empiriques encore plus que les autres donnent à toute démonstration argumentative une crédibilité qui (pré)dispose naturellement l'esprit du destinataire à aller dans le sens des propos (re)tenus. Il ne peut en être qu'ainsi car elles s'emploient à révéler des images suggestives de la réalité hideuse contre laquelle on cherche à prévenir. Cette approche consiste justement à mettre les personnes, qui montrent une certaine défiance par rapport à la Covid-19, face à la maladie dans toute sa gravité, dans toute sa laideur et dans toute sa violence. Est ainsi

¹⁸⁷<http://www.big.gouv.sn/index.php/2020/04/08/sondage-du-bureau-de-prospective-economique-du-senegal-sur-le-covid-19/>

¹⁸⁸ <https://youtu.be/9trX3WQEqLc>

¹⁸⁹ Meyer, V. 2004.

diffusée une nouvelle campagne constituée d'une série de spots présentant des témoignages de véritables victimes du coronavirus, guéris du virus. Le genre testimonial, associé à des images très sobres, donne à cette campagne une charge émotionnelle forte. Cette campagne vise à favoriser l'identification et même l'empathie : d'abord parce que les individus qui parlent ont réellement vécu les événements dont il est question ; ensuite parce que les individus occupent des positions sociodémographiques diversifiées (compte tenu de leur âge, sexe et origine sociale...).

Le recours à des croyances empiriques développe également, chez le public destinataire la rhétorique de la fragilisation au travers du procédé de la monstration. Le *process* consiste à mettre à nu les formes multiples de la douleur provoquée, par le virus chez le malade : douleur physique mais aussi douleur psychologique. On évoque non seulement des corps mais aussi des vies brisées à cause de ce virus, amenant ainsi le public à toucher la maladie, de manière factuelle.

Ces rhétoriques participent, de ce point de vue, de la stabilisation des causes qu'elles rendent indiscutables et contribuent, en même, à la prise de conscience de la personne "de sa propre fragilité" génétique, physique et/ou économique ; selon le cas. Les opérations ou campagnes de sensibilisation et d'action arrivent, par ce truchement, à éveiller ou à confirmer chez le public le sentiment qu'eux-mêmes ou leurs proches sont ou peuvent être menacés par la situation que vit l'autre ; que le fléau dont il question peut arriver à tous un jour ou l'autre¹⁹⁰. Cette situation peut déclencher alors chez le sénégalais *lambda*, sous l'emprise de la rhétorique de la fragilisation, le réflexe de la protection, de la prudence. Ces communications, aux formats et aux formules différenciés, qui sont développées contre le Coronavirus viseraient-elles quels enjeux fonctionnels ?

Conclusion

Fondée sur une rhétorique de l'efficacité immédiate, la stratégie de communication mise en œuvre au Sénégal pour lutter contre la Covid-19 est, à l'analyse, poly-factoriel. Avec toute la diversité qui résulte d'une telle concentration. Aussi, de manière motivée, avons-nous choisi de nous désintéresser de la communication informelle, conduite par des communicateurs et faite d'incommunication (intox, infox...). Pour nous intéresser principalement à la communication formal(isée) des communicants, qui développent des formes différentes en vue de résultats différenciés afin de venir à bout de la pandémie.

Ainsi, ce dispositif communicationnel est-il fondé, à la fois, sur la prise de mesures de dissuasion, sur le recours à des procédés de persuasion et sur des techniques d'information. (Sup)porté, qu'il est aussi, par des acteurs d'obédience institutionnelle variée, tout aussi politiques, médicaux que sociaux. Mais même multiples, les effets que cette stratégie globale recherche, se complètent plus qu'ils ne s'opposent où se concurrencent »¹⁹¹. Ils pourraient d'ailleurs logiquement être ainsi caricaturés :

- des croyances empiriques pour faire adhérer le public ?

¹⁹⁰ Meyer, V. 2004.

¹⁹¹ Miège, B. 1995.

- des techniques d'influence psychologique pour faire connaître la maladie ?
- des mécanismes de coercition pour faire agir les résistants ?

Avec tout ce dispositif communicationnel, mis en branle, il importe de se poser la question du rendement perlocutoire de tous ces discours sur le public sénégalais, face à la Covid-19. D'emblée, les premiers postulats semblent supposer que les destinataires se sont approprié les discours de persuasion auxquels ils sont soumis. À les entendre répéter les signes cliniques du coronavirus et énumérer les gestes barrières, ainsi que le rapportent les résultats du sondage réalisés en 2020 par le Bureau de Prospective Économique du Sénégal sur le Covid-19 au Sénégal.

Mais *a contrario*, les campagnes de communication agissant pour le renforcement d'une prise de conscience en l'existence et en la gravité de la maladie, tout comme les dispositifs de coercition destinés à obliger à la prise d'action concrète en faveur du respect des gestes barrières se heurteraient, de la part du public, à des résistances aux changements. Au regard de l'inobservation apparente des mesures barrières relatives au lavage systématique des mains, au port correct des masques et au respect strict de la distanciation physique. Les courbes de progressions ascendantes des contaminations et des victimes, configurées à partir des informations cumulées des bulletins journaliers sur la situation de la Covid-19 au Sénégal, sont là pour en apporter la preuve réelle ...

Cette (in)efficacité mitigée de ces communications contre la Covid-19 au Sénégal, encore davantage supposée que démontrée, pourrait conduire à un supplément d'analyse. Dans la perspective de cette étude complémentaire, il serait intéressant d'envisager une évaluation d'efficacité de ces stratégies communicationnelles initiées jusque-là, qui pourrait être formulée suivant l'esprit ci-après : la multi-communication développée contre le coronavirus au Sénégal par des multi-acteurs a-t-elle atteint la multifonctionnalité qui était attendue d'elle ?

Références bibliographiques

- Bulletins journaliers sur la situation de la COVID 19 au Sénégal.
- Bourdillon, F. Brücker, G. & Tabuteau, D. (2016). *Traité de santé publique*. Cachan, France : Lavoisier. <https://doi.org/10.3917/lav.bourd.2016.01>
- Chabrol. C, Radu. M, 2008. Psychologie de la communication et persuasion. Théories et applications, De Boeck, 314 p.
- Eagly, A. H., & Chaiken, S. (1993). *The psychology of attitudes*. Harcourt Brace Jovanovich College Publishers.
- Emission Urgence de la 2stv du 9 juillet 2020 <https://youtu.be/9trX3WQEqLc>
- Feral, F. 2000. Approche dialectique du droit de l'organisation administrative, l'appareil d'Etat face à la société civile, l'Harmattan.
- Fintz, M. Youla, S. T. 2007. « Les guerres de la grippe aviaire en Égypte », *Égypte/Monde arabe*, Troisième série, 4 | 2007, mis en ligne le 31 décembre 2008.

- Girandola, F. 2003. « Psychologie de la persuasion et de l'engagement », Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté, 402p.
- Kiyindou, A. 2009. Les pays en développement face à la société de l'information, L'Harmattan.
- Lindon, D. 1976. Marketing politique et social, Dalloz, 245p.
- Meyer, V. 2004. Équipements méthodologiques et émergence d'un espace scientifique et social : les communications d'action et d'utilité publiques, Université de Metz. Mémoire en vue de l'Habilitation à diriger les recherches en sciences de l'information et de la communication, Université de la Lorraine.
- Miège, B. 1995. *La pensée communicationnelle*, PUG, Grenoble, 120 p.
- Sondage du Bureau de Prospective Economique du Sénégal sur le Covid 19, (2020). <http://www.big.gouv.sn/index.php/2020/04/08/sondage-du-bureau-de-prospective-economique-du-senegal-sur-le-covid-19/>
- https://www.lepoint.fr/afrique/coronavirus-en-afrique-le-mali-ferme-frontieres-aeriennes-et-ecoles-18-03-2020-2367637_3826.php
- <https://www.jeuneafrique.com/912549/societe/coronavirus-dakar-annonce-des-mesures-judiciaires-contre-les-diffuseurs-les-fake-news/>

Annexes

Campagnes publicitaires du gouvernement du Sénégal contre les *fakes news* sur l'inexistence de la Covid-19 diffusés sur les réseaux sociaux.



<https://www.au-senegal.com/covid-19-halte-aux-fake-news,15884.html>

L'AVENEMENT DES ACRONYMES DANS L'ARENE POLITIQUE IVOIRIENNE : DU STATUT DE POLITICIENS AUX PRODUITS PUBLICITAIRES ?

Jean-hervé WOBE

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)
jeanherv72@yahoo.fr

Résumé

Le monopole politique ayant été brisé par l'écroulement du mur de Berlin en 1989, il fallait aux aspirants politiques de nouvelles armes, de nouveaux outils et méthodes pour transcender les vicissitudes de la rude concurrence dans les arènes politiques sous nos tropiques et particulièrement en Côte d'Ivoire. La néologie discipline linguistique fut donc sollicitée à travers les acronymes pour faire basculer les hommes politiques dans une taxonomie de personnalités ou d'êtres humains à l'univers publicitaire des produits et services dont il faut louer le mérite de leurs qualités pour aspirer au pouvoir d'état ou pour le conquérir. Cet article contribue ainsi à une bonne pratique de la démocratie en Côte d'Ivoire. Car par ce jeu, ces créations lexicales, nous montrons que les acteurs politiques à l'image des annonceurs devraient pratiquer une concurrence saine par la mise en exergue de la qualité de leurs produits. Ce fait devrait permettre à la Côte d'Ivoire d'éviter les crises politiques qu'elle connaît et qu'elle continue de vivre.

Mots-clés : linguistique, néologie, acronymes, hommes politiques, publicité.

Abstract

Since political monopoly was broken by the collapse of the Berlin Wall in 1989, political aspirants needed new weapons, new tools and methods to transcend the vicissitudes of stiff competition in the political arteries in our tropics and especially in Ivory Coast. The neology linguistic discipline was therefore solicited through acronyms to tip the politicians in a taxonomy of personalities or human beings to the advertising universe of products and services whose merits must be praised for their qualities to aspire to the power of state or to conquer it. This article contributes to a good practice of democracy in Ivory Coast. Car by this game, these lexical creations, we show that the political actors in the image of the advertisers should practice a healthy competition by the highlighting of the quality of their products. This fact should allow Ivory Coast to avoid the political crises it knows and continues to live.

Keywords : linguistics, neology, acronyms, politicians, advertising.

Introduction

Longtemps décriés par les grandes nations occidentales et même par les opposants clandestins en Afrique, les partis uniques ont vu sauter en éclat leurs verrous après la chute du mur de Berlin en 1989 pour faire place au multipartisme : « Comme tous les autres pays du Sud, la Côte d'Ivoire a été invitée à s'engager, au début des années 1990, dans un processus visant à faire évoluer son mode de gouvernance vers un modèle que les pays du Nord considèrent comme universel : la démocratie à l'occidentale. » (Ch. Bouquet, 2007). Ce nouveau contexte politique va impacter les approches, les méthodes et les armes des politiciens africains et en particulier les politiciens ivoiriens : « dans l'esprit des occidentaux, le multipartisme fait partie intégrante du processus

démocratique. Il a un sens qui s'est construit au fil de l'histoire : il s'agit de permettre l'expression souvent contradictoire – voire antagoniste – de courants d'idées qui recouvrent des choix de société. » (*ibid*). A l'image du champ de prédilection de la publicité, les politiciens comme des annonceurs vont affûter leurs armes pour se donner et se garantir toutes les chances de remporter les élections présidentielles, législatives, régionales et municipales à travers cette pratique pragmatique de la démocratie en Côte d'Ivoire. Dans cette nouvelle donne politicienne qui se veut saine autour de règles consensuelles, les acteurs vont désormais faire recours à la communication politique dont l'âme reste et demeure la linguistique. Ainsi, la langue se donnant les moyens d'être dynamique et de pérenniser son existence à travers des mécanismes de créations lexicales, l'avènement des acronymes des noms de politiciens dans l'arène politique ivoirienne verra donc le jour. Produit social par essence, la langue se doit d'être en phase avec la vie sociale et sociétale. Ainsi, la politique, la culture, la mode, l'art, la publicité, les sciences sociales et humaines, les besoins technologiques sont le champ de prédilection de cette pratique linguistique. La néologie est la discipline linguistique qui se charge de cette noble mission. Notre étude s'appesantit sur la portée des acronymes qui sont des sigles de noms d'hommes politiques ivoiriens se prononçant comme des mots. Ces nouveaux mots, dès qu'ils sont nés et introduits dans le lexique semblent être des vecteurs de communication publicitaire et politique de ceux pour qui ils sont créés. Comment sont-ils alors créés ? Pourquoi cette initiative de création lexicale ? Quel impact sur le jeu démocratique en Côte d'Ivoire ? Notre objectif consiste à montrer comment ces acronymes par toute la sémantique qui les entoure (les surnoms), font des hommes politiques ivoiriens des produits ou services publicitaires qui ont obligation d'adhésion des populations. Et contribuer ainsi à une bonne pratique de la démocratie en Côte d'Ivoire. C'est donc l'enjeu de cet article intitulé : L'avènement des acronymes dans l'arène politique ivoirienne : du statut de politiciens aux produits publicitaires ? Cette étude fera recours aux approches cognitives qui conçoivent l'activité langagière comme dépendant directement d'un faisceau de facteurs : physiques, biologiques, psychologiques, sociaux et culturels. Nous exposerons sur le contexte historique de l'avènement des acronymes dans un premier temps. Dans un second temps, nous montrerons comment ces acronymes ont été créés. Enfin dans un troisième temps, nous exposerons sur le champ cognitif et la portée incitative de ces mots nouveaux comme vecteur de communication publicitaire et politique de leurs Bénéficiaires.

I. Contexte historique de l'avènement des acronymes des noms d'hommes politiques ivoiriens

1.1 La politique internationale

L'année 1989 verra tomber le mur de Berlin dont le vent entrainera l'ensemble des pays africains et en particulier ceux de l'Afrique de l'ouest comme la Côte d'Ivoire dans l'air du multipartisme. Au cours d'une interview accordée à L'Express (France), le 29 juin 1990, François Mitterrand invite les pays d'Afrique à organiser des élections

véritablement libres et instituer le multipartisme. Il fait savoir que désormais, le respect des droits de l'homme et de la démocratie seront pris en compte au moment des arbitrages budgétaires des pays africains. Le mur du parti unique brisé, les hommes politiques dans une arène de rude concurrence pour la prise du pouvoir par les urnes vont se donner tous les moyens communicationnels à travers la communication politique pour atteindre leur objectif. Mais la linguistique étant l'esprit de la communication en générale et de la communication politique en particulier, elle sera mise à contribution à travers la néologie pour emporter dans une aventure lexicologique les hommes politiques nouveaux dans l'univers de la publicité par une combinatoire astrale pour faire d'eux des produits. Et ces produits ont obligation de résultat c'est-à-dire qu'ils doivent se vendre impérativement : conquérir le pouvoir d'état. Il faut préciser qu'Henri Konan Bédié portait avant même l'avènement du multipartisme l'acronyme HKB. Quant aux autres personnalités de notre corpus, leurs acronymes sont nés dans le multipartisme.

1.2 La pratique de la communication politique dans un contexte de multipartisme

Le multipartisme est le système politique qui consiste à valoriser le partage de la scène politique par au moins deux ou plusieurs idéologies politiques représentées par des acteurs qui ont émis ces différentes pensées (El Hadji Omar Diop, 2005). Dans un tel environnement, la communication politique est le champ de prédilection d'échanges de discours contradictoires entre les acteurs de la vie politique d'un État. Selon (Dominique Walton, 2010) la communication politique est l'espace où les discours contradictoires des trois acteurs (hommes politiques, journalistes et l'opinion publique) ont la légitimité de s'exprimer publiquement sur la politique à travers des sondages. Cette définition insiste sur l'idée d'interaction de discours tenus par des acteurs qui n'ont ni le même statut ni la même légitimité mais qui, de par leurs positions respectives dans l'Espace Public, constituent en réalité la condition de fonctionnement de la démocratie de masse. Les moyens de la communication politique doivent être mis en rapport avec les fins poursuivies dans les contextes de la campagne permanente en général et de la campagne Électorale en particulier. Dans cette logique, l'un des acteurs : le journaliste de l'interaction des discours dans cet espace public de prédilection de la communication politique va susciter une plus-value d'un autre acteur en occurrence l'homme politique à travers des créations lexicales ingénieuses qui portent sur la dénomination de ce dernier. Cette action brise le mur de l'humanité sociale et sociétale pour plonger l'homme politique dans l'univers des produits et des services. Nous abordons à présent l'aspect de la création lexicale des acronymes des noms d'hommes politiques ivoiriens.

2. Création des acronymes des noms d'hommes politiques ivoiriens

La néologie est une discipline de la linguistique qui se consacre à la création ou le recyclage de mots pour des usages nouveaux. C'est un processus d'innovation linguistique. Processus par lequel le lexique d'une langue s'enrichit, soit par la dérivation et la composition, soit par les emprunts, les calques, ou par tout autre moyen. Les nouvelles unités créées sont appelées néologismes. Selon (Chr. Marcellesi, 1974), la néologie se définit comme la production d'unités lexicales nouvelles, soit par apparition

d'une forme nouvelle, soit par apparition d'un sens nouveau à partir d'un même signifiant. Dans le cadre de notre étude, ce sont les acronymes des noms d'hommes politiques qui seront mis en relief ainsi que toute la sémantique autour de ces acronymes. En effet, l'acronyme est le résultat de l'abréviation d'un groupe de mots formés par les initiales de ces mots et se prononce comme un mot normal permettant ainsi une rapidité d'expression à l'oral qui s'apparente à une économie linguistique. Autrement dit, il s'agit d'un Groupe d'initiales abrégatives plus ou moins lexicalisées. On les prononce comme s'il s'agissait d'un nouveau mot, « prononciation intégrée » ou en considérant chaque lettre séparément, « prononciation disjointe » (Dupr. 1980). Notre corpus sera composé des hommes politiques ivoiriens les plus en vue en ce moment. Il s'agit des ex présidents aimé Henri Konan Bédié, Laurent Koudou Gbagbo et l'actuel chef de l'état le président Alassane Dramane Ouattara.

2.1 Aime Henri Konan Bédié dit HKB

Sur la base du nom et des prénoms de l'ex chef de l'état ivoirien, il lui est attribué l'acronyme HKB : « Mais cette soif de revanche a été contrariée par le cours des événements en Côte d'Ivoire. En 2010, « HKB » a été devancé au premier tour de la présidentielle par Laurent Gbagbo et Alassane Ouattara ». (Le monde Afrique, 2018). On se rend compte qu'il y a eu une ellipse de la voyelle a, donc l'ellipse du prénom aimé. Ce fait pourrait s'expliquer par la recherche de la rapidité d'expression de l'acronyme en question.

2.2 Koudou Gbagbo Laurent dit LG

Le mécanisme de création lexicale est le même. Ici, la dénomination de base est Laurent Gbagbo qui donne LG. Cet acronyme est constitué de deux lettres au lieu de trois comme HKB. L'ellipse est portée sur le nom de l'ex président. : Koudou.

2.3 Alassane Dramane Ouattara dit ADO

La création lexicale de l'acronyme ADO couvre la totalité du nom et des prénoms du chef de l'État. Il s'inscrit donc dans la norme du processus de création de l'acronyme.

A : Alassane, D : Dramane, O : Ouattara

On se rend aisément compte que ces créations lexicales sont réalisées en fonction de l'objectif que ceux qui en sont les auteurs veulent bien atteindre. L'on pourrait donc se poser la question de savoir quel est ou était l'enjeu de leur création ? Abordons à présent les champs cognitifs de ces créations lexicales.

3. Champs cognitifs et portée publicitaires des acronymes des noms de politiciens ivoiriens

IL s'agira pour nous de ressortir toute la signification des créations lexicales que sont les acronymes qui composent notre corpus en prenant en compte tout leur environnement lexical que sont les surnoms.

3.1. Le champ cognitif de l'acronyme HKB

L'acronyme HKB désigne l'homme politique Henri Konan Bédié surnommé N'zoueba. Ce surnom lié ainsi à l'acronyme HKB signifie en langue baoulé petite rivière selon nos informateurs locuteurs de cette langue. Mais il n'est pas question d'une quelconque rivière. Il s'agit d'une rivière intarissable et profonde. Ainsi, HKB serait le synonyme de N'zoueba pour l'ensemble de la population ivoirienne. Il faut également signifier que les intellectuels ivoiriens le surnomment le sphinx de Daoukro.

3.2 Le champ cognitif de l'acronyme LG

L'acronyme LG désigne l'homme politique Koudou Laurent Gbagbo surnommé Woody qui signifie vrai garçon en langue bété pour l'ensemble des ivoiriens. Il est également appelé Seplou qui est le nom d'un bel oiseau en bété.

3.3 Le champ cognitif de l'acronyme ADO

L'acronyme ADO désigne l'actuel président de la République son excellence Alassane Dramane Ouattara. IL est surnommé Bravetchè qui est une suffixation de brave : héros en français et tchè qui veut dire en langue malinké homme. Cette association renvoie à « homme fort ». Certains proches l'appellent « prado » c'est-à-dire Pr ADO.

3.4. La portée publicitaire des acronymes des noms de politiciens ivoiriens

3.4.1.1 Portée incitative de HKB portant sur l'identité culturelle

HKB surnommé N'zoueba rend compte de son appartenance à l'un des grands groupes linguistiques en l'occurrence le groupe kwa et précisément au peuple baoulé. Natif de Daoukro, HKB s'identifie au peuple baoulé que l'on retrouve dans le grand centre ainsi que dans toutes les régions forestières de la Côte d'Ivoire. Les baoulés sont dans une alliance culturelle avec les agni. Ces peuples ayant une proximité culturelle se reconnaissent ou se reconnaîtraient en HKB dit N'zoueba. Car le peuple baoulé et son allié sont des peuples qui sont sociologiquement bien organisés. Dans cette société le chef légitime est écouté et respecté : « Ce groupe ethnique est la composition de la civilisation Kwa. Suite à l'histoire de la reine Pokou, le groupe Baoulé est dirigé par un système féodal. Depuis leur arrivée du Ghana pour la Côte d'Ivoire, ce peuple s'est installé dans le centre du pays. Une fois arrivée en Côte d'Ivoire, la reine Pokou se chargea de constituer la communauté Baoulé en huit clans. Les clans étaient les suivants : les Oualèbo, les Nzikpli, les Saafwè, les Faafwè, les Ahitou, les Nanafwè, les Agba et les N'gban. Ces clans se sont répandus sur différentes régions, mais étaient tous liés à la même langue, qu'est le Baoulé ». (Le monde Afrique, 2018)

3.4.1.2 Portée incitative portant sur une valeur ou une qualité Intrinsèque de HKB

HKB dit N'zoueba est une petite rivière qui ne tarit jamais. Cette métaphore est pleine de sens qu'il faille expliciter. En effet, une rivière intarissable est une richesse énorme. La population vivant à proximité de celle-ci n'a pas de souci de restauration, car elle peut lui fournir les protéines nécessaires pour se nourrir convenablement. La rivière est source

d'activités lucratives. Elle peut favoriser le transport, la pêche, l'élevage, l'agriculture à travers les cultures vivrières et les cultures pérennes à l'image des possibilités agricoles de la Côte d'Ivoire. **HKB** dit N'zoueba est comme une oasis dans le désert ou il fait bon vivre. L'impact de toutes ces activités autour de cette rivière devrait permettre de développer pleinement le territoire et le peuple qui vit dans le contentement et dans la paix grâce à cette petite rivière qui demeure dans une posture de gisement atemporel.

La métaphore joue un rôle important, car elle est une autre forme de comparaison sans mot comparant. Elle participe ici à une publicité saine. Le produit comparé n'est pas nommé. **HKB** est aussi surnommé le sphinx de Daoukro. Selon (Kaya-Neb Maat-Ka, 2011) Le sphinx est le symbole de l'homme parvenu à la maîtrise totale de sa nature inférieure. Il permet ainsi à la nature divine d'agir librement et puissamment à travers lui. Ce symbole est donc la preuve palpable et tangible que nos ancêtres connaissaient la double structure mentale de l'homme, et possédaient les outils pour promouvoir son développement spirituel. **HKB** serait donc une personne énigmatique et mystérieuse :

« Depuis, Henri Konan Bédié, le chef d'une des principales communautés ivoiriennes, les Baoulés, adoubé par le « Vieux » (Félix Houphouët-Boigny) avant sa disparition en 1993, attend son heure. Celle de la revanche. Il ne dit rien, ou pas grand-chose. Cela fait longtemps qu'il a adopté une posture toute « jupitérienne » : moins on en dit, plus on est censé fasciner et ainsi renforcer son autorité. Bien peu sont capables, il est vrai, à Abidjan, de déchiffrer ce que pense vraiment ce petit homme rond, aux yeux perçants, affichant en permanence un demi-sourire teinté d'ironie. De là lui vient sans doute son surnom de « sphinx de Daoukro », la ville du centre du pays dont il est originaire. Le peuple Baoulé représente 15% de la population de Côte d'Ivoire en dehors des 42% du groupe Akan. » (Le monde Afrique, 2018)

3.4.1.3 Portée incitative de **HKB** comme un plus produit

HKB dit N'zoueba promet donc la prospérité, le développement économique et sociale et la paix à travers les qualités qui sont les siennes à l'image de la petite rivière. Cette création lexicale : **HKB** est l'expression de la fonction mnémotechnique de Claude Tatilon(1990) qui rend compte de la prégnance du texte publicitaire et ici du nom ou de la dénomination du produit publicitaire qu'est **HKB**. Dans cette posture linguistique, **HKB** demeure l'expression de la fonction identificatrice dans cet élan publicitaire. Ce nom ou cette dénomination de produit est facile à prononcer et à retenir. **HKB dit** N'zoueba au regard des nombreuses qualités relevées plus haut rend compte de la fonction laudative de l'homme politique. Et le summum de ces qualités emporte le peuple dans un paradis terrestre. Ce fait est l'expression de la fonction ludique : l'aspect poétique et merveilleux du discours publicitaire autour de l'acronyme **HKB**.

3.4.2.1 La portée incitative de **LG** dit Woody portant sur l'identité culturelle

LG dit Woody rend compte de son appartenance au peuple bété et au groupe linguistique kru. Et le jeu de l'alliance entre les peuples Dida, Attié, Abbey, M'batto, kroumen etc , lui donne une ouverture sur le groupe linguistique kwa : « L'ultime

avantage des alliances inter ethnique est qu'elles représentent un facteur de paix entre les différentes ethnies à cause du pacte de non agression et d'assistance mutuelle qui les lient entre elle »¹⁹².

3.4.2.2. La portée incitative de LG portant sur une valeur ou une qualité intrinsèque

LG dit Woody qui signifie vrai garçon en bété est une qualité reconnue par une frange importante de la population. Il s'agit du courage et de l'abnégation de LG qui est un chef de parti politique persévérant. Il a vécu dans la clandestinité avant le multipartisme, s'est battu pour le multipartisme. Il a été prisonnier politique en 1992 : « le 18 février 1992, une manifestation, à l'appel du FPI et d'autres organisations, dégénère. Laurent Gbagbo est arrêté et condamné à deux ans de prison avec d'autres personnes, dont son épouse Simone, en vertu d'une nouvelle loi anticasseurs » (Christophe champin, 2010). Il a même affronté pour les premières élections présidentielles et démocratiques le père de la nation, le président Félix Houphouët Boigny en 1990 :

« L'année 1990 est décisive pour Laurent Gbagbo. Un grand nombre de pays africains sont secoués par une vague de revendications démocratiques. La Côte d'Ivoire n'y échappe pas. L'agitation sociale bat son plein. L'opposant réclame plus que jamais la fin du parti unique. Félix Houphouët-Boigny fait d'abord la sourde oreille, qualifiant cette demande de « *vue de l'esprit* ». Mais le 30 avril, il finit par accepter l'instauration du multipartisme. Le 16 septembre, une fois son parti légalisé, Laurent Gbagbo annonce qu'il sera candidat contre Félix Houphouët-Boigny à la présidentielle du 28 octobre. A l'époque, la démarche ressemble à un défi, tant l'idée de tenir tête au « vieux » semble incroyable pour de nombreux Ivoiriens. Le leader du FPI n'obtient que 18,3% des suffrages ». (ibid) .Il fallait le faire, car à cette époque, il était inimaginable d'affronter le vieux. Appelé Seplou qui est le nom d'un bel oiseau en bété, cette comparaison montre que LG est un bel homme au plan physique.

3.4.2.3 La portée incitative portant sur l'innovation lexicale de LG

LG est le sigle de Lucky-Goldstar. C'est d'ailleurs comme ça que la société s'appelait à sa création en 1947, et n'a pris officiellement le nom de LG qu'en 1995. De nos jours le slogan actuel de LG reprend également ces initiales : life's good, qui pourrait se traduire par « la vie est bonne »¹⁹³.

Par analogie à cette grande marque LG dit Woody serait une marque déposée partageant ainsi les qualités de tous les produits de la marque LG. C'est donc dire qu'avec LG l'acronyme de Laurent Gbagbo signifierait : la vie est bonne. Cette innovation lexicale brise les murs de la langue française pour entrer dans la sphère internationale par la langue anglaise : life's good. Selon le dictionnaire Larousse, le terme éloge vient du bas latin eulogium et du grec eulogia et signifie « louange ». Le discours de l'éloge en publicité est un discours qui fait l'apologie d'un produit ou d'un service. Par analogie les

¹⁹² (<https://www.cotedivoiretourisme.ci/index.php/culturel/674-alliances-inter-ethniques>)

¹⁹³ (<https://signification-marques.blog-machine.info>)

qualités des produits de la marque LG font implicitement l'éloge de l'homme politique LG.

3.4.2.4 La portée incitative de LG comme un plus produit

LG rend compte de la fonction mnémotechnique du message publicitaire à l'égard du produit qu'il est. Cet acronyme est aussi l'expression de la fonction laudative par le surnom Woody qui rend compte du courage et de l'abnégation de LG. Mais aussi par analogie partagerait les qualités de tous les produits de la marque LG. La force et la résistance de LG a même amené la population à appeler les bassines en plastique made in Côte d'Ivoire, Gbagbo. Ce qui fait du Woody une renommée nationale. La fonction ludique est exprimée par le surnom Seplou qui rend compte de l'aspect poétique du message autour de l'acronyme LG.

3.4.3.1 La portée incitative d'ADO portant sur l'identité culturelle

ADO dit Bravetchè rend compte d'une appartenance culturelle et linguistique : « Ouattara était donc classé parmi les fameux candidats des scrutins d'octobre et de novembre 2010. Ce n'était plus un rêve mais plutôt une réalité, puisque le président Gbagbo l'avait fait candidat. Il restait de savoir si le parti politique du RDR de Ouattara avait un lien étroit avec la participation de son groupe ethnique Dioula, dont il était dit d'être issu » (Le monde Afrique ,2018).

Ce néologisme comme nous l'avons signifié plus haut est fait d'un emprunt au français et d'un suffixe malinké dont l'association donne : homme fort. Il s'agit des groupes linguistiques mandé du nord et mandé du sud ainsi que le groupe gur. Ces groupes linguistiques sont souvent appelés malinké ou dioula. Cette langue véhiculaire est un pont communicationnel entre ces différents peuples qui pratiquent le commerce. Ces groupes linguistiques sont présents sur l'ensemble du territoire ivoirien.

3.4.3 .2. La portée incitative portant sur la valeur ou la qualité intrinsèque d'ADO

ADO dit Bravetchè est l'expression de deux qualités. La première relève du segment : brave. En effet, le brave dans les grands films d'actions est le personnage principal, qui peut être un justicier, l'homme indispensable, le visionnaire, le manager, le protecteur, le héros, celui qui a toujours une longueur d'avance sur les autres, le stratège. Il a une posture de divinité car il ne meurt presque jamais. Il a solution à toutes épreuves, à toutes situations. La seconde qualité exprimée par le segment : tchè qui signifie garçon est synonyme de courage et de bravoure. Un personnage très lucide face à toutes difficultés, à toutes velléités.

3.4.3.3. La portée incitative portant sur l'innovation lexicale d'ADO

ADO dit Bravetchè est aussi surnommé : Prado, qui est en réalité l'abréviation de président : PR, ADO : « « Prado » étant prise comme un acronyme dont les deux

premières lettres renverraient à « Président ». Puis les trois dernières, au concept de campagne de ladite personnalité lors des présidentielles ivoiriennes d'octobre 2015 »¹⁹⁴

Cette innovation lexicale bonifie la création lexicale de base ADO en faisant d'elle une marque d'automobile : le prado, ou land cruiser série I2, est un modèle de véhicule tout-terrain de la marque Toyota. (<https://www.autoscout24.fr › 1st › toyota › land-cruiser-prado>). Il est donc question d'un véhicule qui peut braver tous types de routes. Ainsi, ADO ou prado est capable de transcender toutes les vicissitudes de la vie sociale et sociétale.

3.4.3.4 La portée incitative portant sur ADO comme un plus produit

L'acronyme ADO est la désignation du produit proposé. Il rend donc compte de l'expression de la fonction identificatrice du message publicitaire à l'égard du dit produit. Quant à la fonction laudative, elle est assurée par l'innovation lexicale : Prado, qui vente les qualités d'adaptation d'ADO devenu la marque d'un véhicule tout terrain. ADO a ainsi solution à toute situation. Et même dans sa posture de Bravetchè, il est et demeure atemporel. Car, le brave, le personnage, l'acteur principal, ne meurt presque jamais. ADO a donc le pouvoir d'une divinité. Il est donc ici question d'une hyperbolisation. Marc bonhomme (2014, P61-62) peut, de ce fait, écrire que « l'hyperbole constitue un processus incontournable de la communication, (et que) sa réception s'avère finalement délicate. » une telle argumentation des énoncés hyperboliques, en publicité, montre qu'elle constitue, en linguistique, des matières à réflexion. La publicité n'est donc pas simplement une structure textuelle, mais une activité énonciative en vue de persuader de sa matière linguistique. Elle a obligation de résultats et aurait pour leitmotiv la conception d'Arthur Schopenhauer dans son livre intitulé (2013) « l'art d'avoir toujours raison. » l'émetteur de la publicité, dans ce cas, donne les moyens conséquents à sa prise de parole dans le but d'interpeler et de convaincre le consommateur sur les qualités exceptionnelles de son produit. Vu le coût de sa réalisation et les sommes colossales que l'on investit dans la production, la moindre erreur de conception n'est donc pas permise. Ainsi, l'annonceur du produit ADO a obligation de résultat : gagner le cœur des ivoiriens, entrer dans leur intimité, être donc le vainqueur de l'élection présidentielle en Côte d'Ivoire.

Conclusion

Le vent de la démocratie ayant été propulsé sur le continent noir par la chute du mur de Berlin en 1989 qui fit sauter les verrous du parti unique en 1990, l'approche de la pratique politique a donc connue une mutation sous les cieux africains et particulièrement en Côte d'Ivoire. désormais la pluralité de partis politiques va imposer aux différents partis et à leurs leaders une approche communicationnelle adéquate. Ainsi comme outils et armes, chaque groupement politique va se servir de la communication politique et des acronymes pour se donner les moyens de faire connaître

¹⁹⁴ (<https://stratmarques.com › pub-quand-toyota-donne-dans-l-équivoque-a-a>).

,faire aimer et faire vendre son leader .Cette pratique rend bien compte d'une catégorisation .Les leaders des partis politiques que sont Henri Konan Bédié du PDCI RDA, Koudou Laurent Gbagbo du FPI et Alassane Dramane Ouattara du RDR par leurs acronymes , basculent , passent du statut d'hommes politiques à l'univers de produits publicitaires dont il faut vanter les qualités et les mérites pour aspirer au pouvoir d'état , pour le conquérir ou le conserver. Cet univers de la publicité donc des annonceurs doit, devrait et devra inspirer une pratique saine de la démocratie pour une paix durable en Côte d'Ivoire.

Références Bibliographiques

- ADAM, J. M. et BONHOMME, M,(2007). L'argumentation publicitaire. Rhétorique de l'éloge et de la persuasion. Paris, cursus, 231p
- BARNIER, V. et JOANNIS, H, (2010). *De la stratégie marketing à la création publicitaire*, 3è édition, paris, dunod, 422p.
- BONHOMME, M, (2014). *La réception de l'hyperbole publicitaire, Travaux neuchâtelois de linguistique*, p 61-62
- BOUQUET, C, (2007). Le mauvais usage de la démocratie en Côte d'Ivoire, L'Espace Politique [En ligne], consulté le 14 novembre 2019. URL
- CHAMPIN, C, (2010). *Portrait : Laurent Gbagbo, une histoire ivoirienne*, rfi Afrique
- CHR, Marcellesi, (1974). Néologie et fonctions du langage, La néologie lexicale, Langages, 8è année, n°36, pp. 95-102
- DUBOIS, J et al, (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, paris, éditions du seuil, 4è tirage.
- EL HADJI, O. D, (2005). Les partis politiques dans le processus de transition démocratique des États d'Afrique noire francophone, thèse de doctorat, Université Bordeaux.
- LE MONDE AFRIQUE, (2018). La soif de revanche de Bédié, symbole d'une horloge politique ivoirienne bloquée. L'EXPRESS (France), 29 juin 1990.
- MOUNIN, G, (1976). *Clefs pour la linguistique*, paris, édition seghers.
- PICOCHÉ, J, (2002). *Dictionnaire étymologique du français*, paris, le Robert / vuef.
- POTTIER, B, (2011). *Sémantique générale*, paris, puf.
- TATILON, C, (1990). Le texte publicitaire, traduction ou adaptation ? in Hommage à Jean DARBELNET (1904-1920), meta, can, vol. 35, n°1, pp. 243- 246.
- WALTON, D. (2010). *La communication politique : construction d'un modèle*, CNRS Editions.

SCIENCES DE L'EDUCATION

CARACTERISTIQUES DES INTERACTIONS INDIVIDUALISEES DES FILLES ET DES GARÇONS DANS LES CLASSES DU PRIMAIRE EN COTE D'IVOIRE : SOCIALISATION A L'ECHELLE DE LA CLASSE

Flaubert Koukougnon AKA

Ecole Normale Supérieure, Abidjan (Côte d'Ivoire)

akaflaubert@yahoo.fr

Résumé

L'étude propose de rendre compte du système interactionnel de la classe grâce à l'analyse des interactions individualisées des filles et des garçons au primaire. Pour ce faire, un échantillon de 300 élèves dont 150 filles et 150 garçons ont été enquêtés. Les données ont été analysées par un croisement du rapport de sexe, de la classe, de la performance scolaire et de l'origine sociale avec pour hypothèse la prédominance des garçons qui occupent l'espace sonore. Les résultats montrent que les interactions au sein de la classe se développent autour de deux axes : le rapport au savoir et le rapport aux autres dans des proportions presque similaires. La présence significative des garçons dans le champ interactionnel qui tend à rendre les filles invisibles n'occulte cependant pas leur activité interactionnel surtout en ce qui concerne le domaine du savoir.

Mots-clés : Interactions, savoir, socialisation, sexe, performance, classe, origine sociale.

Abstract

The study proposes to account for the interactional system of the classroom through the analysis of the individualized interactions of girls and boys in elementary school. To do this, a sample of 300 students including 150 girls and 150 boys were surveyed. The data were analyzed by crossing the ratio of sex, class, academic performance and social origin with the hypothesis of the predominance of boys who occupy the sound space. The results show that interactions within the classroom develop around two axes : the relationship to knowledge and the relationship to others in almost similar proportions. The significant presence of boys in the interactional field which tends to make girls invisible does not, however, obscure their interactional activity, especially with regard to the domain of knowledge.

Keywords: Interactions, Knowledge, Socialization, Sex, Performance, Class, Social Origin

Introduction

La classe est un lieu par excellence du vivre-ensemble entre un enseignant et ses élèves. Elle rassemble un groupe d'élèves, évoluant selon une organisation collective des apprentissages, qui se trouvent bien souvent en "conflit" en raison de l'hétérogénéité des besoins, des niveaux, des temps d'apprentissages et des personnalités. La prise de parole et sa circulation demeure essentielle dans la situation d'apprentissage. C'est pourquoi « faire classe » nécessite de mesurer la dynamique du groupe tant du point de vue pédagogique que relationnel. Aussi, il convient de comprendre la classe comme un processus systémique d'interaction avec effets de contextes (contenus, méthodes, climat de la classe...) qui conduit soit à une intégration réussie au milieu scolaire, soit à l'inverse à une mise à distance de l'école pouvant conduire à son abandon (M. Sarrazy, 2001).

En effet, la classe est un lieu où s'opèrent des différences. Des études nationales (DIPES, 2013) comme internationales (O. Rey, 2011) rendent compte de la réussite scolaire différentielle des filles et de garçons à l'école. Le ministère de l'éducation nationale à travers DIPES (2013) constate que « les filles redoublent moins et ce quelque soit le milieu d'origine » contrairement aux garçons. Les filles semblent mieux adaptées à la forme scolaire, à ses attentes, et à interagir en coopérant en faveur des apprentissages (N. Mosconi 1999). Les garçons quant à eux, notamment ceux issus de milieux défavorisés, semblent moins maîtrisés la relation pédagogique et interagissent selon les codes « virilistes » au sein de la classe. Les différences de réussite et de parcours scolaire, entre filles et garçons, sont alors interprétées en termes de comportements et de postures sexuées face à la demande scolaire. Selon M. Duru-Bellat (1990) et même N. Mosconi (1999) les enseignants font vivre aux filles comme aux garçons des expériences différentes. Ces auteurs ont relevé une distribution quantitative inégale des interactions verbales au sein de la classe en faveur des garçons dans les proportions de 2/3. A contrario, selon J. Loudet-verdier (1997) les filles marquent une différence qualitative quand elles se retrouvent en situation de rappeler les savoirs. Des études récentes, conduites par C. Deboisieu (2009) et A. Arlegan et Al (2000) montrent des évolutions en termes d'interactions au sein des classes avec un volume d'interaction de 55% pour les garçons et 45% pour les filles. Toutefois, du point de vue qualitatif, en primaire, les différences persistent en faveur de filles. Il convient néanmoins d'être prudent et de questionner ces explications sur la réussite scolaire au regard du système interactionnel développé en classe. Car la réussite n'est ni l'apanage des filles ni des garçons, tout comme l'échec.

La classe demeure un espace de communication codé par la forme scolaire, où la transmission est centrée sur les enseignants et sur les élèves. La forme scolaire se définit comme un espace spécifique et séparé : l'école, un temps rationné, un savoir structuré par l'écrit (manuels, cahiers, tableaux, livres, supports numériques), la répétition d'exercices, un rapport hiérarchisé enseignant/enseigné ainsi que l'observation de règles de parole et de déplacement V. Guy (1997). Il faut donc comprendre l'interaction comme l'appréhension d'un processus de relations verbales ou non verbales au sein de la classe. L'interaction sociale individualisée sert donc à mesurer les différentes actions de chaque élève : demande de consignes, apathie, demande d'outil, rires, grimaces, déplacement, etc., la classe étant un espace gouverné par des apprentissages tant scolaires et cognitifs que relationnels et émotionnels. Elle est surtout marquée par la distribution des interactions individualisées des élèves qui la compose dans l'idée qu'un lieu se construit et les personnes qu'il abrite. Ainsi la relation pédagogique demande pour s'établir, de régler les rapports de savoirs, des rapports sociaux, générationnels, de pairs et de sexes. L'enseignant devra composer avec ces faits et conduire son processus d'apprentissages en ignorant rien des rapports connexes qui s'y ajoute afin d'accompagner les élèves dans des interactions autour du savoir : les rapports sociaux au sein de la classe. La question reste de savoir comment se construit les rapports sociaux en classe, quelles en sont les caractéristiques. C'est pour quoi notre objectif est de mesurer comment s'élaborent les

interactions individualisées en classe, quelle est la part des effets de sexes et de classe dans la prise de parole ou de postures ? Il s'agit ici de ne pas amalgamer la réussite scolaire avec une socialisation différenciée, prédisposant les filles à être sage et efficaces et les garçons à être turbulents, fonceurs et frondeurs. De la même façon qu'on ne saurait réduire la réussite scolaire à l'origine sociale et ce bien que les sociologies de la reproduction ont montré de quelle manière l'école reproduit un système de domination qui engendre des inégalités scolaires et sociales. Notre hypothèse est que dans l'espace de la classe, filles et garçons développent des stratégies interactionnelles pour co-construire leur rapport au savoir et aux autres. Cependant, les filles bien qu'étant très actives dans leurs interactions, celles-ci se trouvent masquées par l'espace sonore des garçons.

I. Méthodologie

I.1 Echantillon

L'enquête a été menée dans plusieurs écoles primaires de la commune de Yopougon, dans la banlieue d'Abidjan. Elle couvre un échantillon de 300 élèves dont 150 filles et 150 garçons. Une identification en fonction de la catégorie socio-professionnelle des parents et des performances réalisées, a été faite pour aider à comprendre l'attitude des élèves.

Tableau I : Configuration du l'échantillon

			Filles	Garçons	Total	
Catégorie socio-professionnelle des parents	Classe populaire	Artisans	6	12	18	100
		Ouvriers	44	38	82	
	Classe moyenne	Cadres moyens	15	25	40	100
		Commerçants	30	30	60	
	Classe supérieure	Cadres supérieurs	50	50	100	100
Performances Scolaires	Sup. à 14		55	35	90	300
	10-13.9		60	40	100	
	05-9.9		35	75	110	

L'échantillon rassemble les trois classes sociales dans les proportions égales. 100 individus par classes sociales. Du point de vue du genre, il comprend 150 filles et 150 garçons repartis dans les classes sociales. La performance a été étalonnée suivant 3 catégories. Les performances supérieures ou égales à 14, les performances comprises entre 10 et 13.9 et enfin celles comprises entre 5 et 9.9

I.2 Outils d'enquête

L'observation directe en immersion dans la classe a été la principale forme d'investigation utilisée. Elle a été possible grâce à une grille d'observation qui permet de rendre compte de l'attitude de chaque élève en situation pédagogique. Cette grille fait état de la distribution des interactions verbales et non verbales individualisées des élèves (élèves-maitre et élève-élève) dans le cadre de la classe mais ne prend pas en compte les interactions collectives (maitre-classe) et les interactions individualisées (maitre-élève).

Ainsi, 300 élèves ont été observés deux heures par jours pendant une semaine. Pour chaque élève, sont connus : son sexe, la CSP des parents, ses performances scolaires ainsi que le contexte de l'observation à savoir la matière enseignée. Nous avons noté deux groupes d'interactions individualisées : les interactions individualisées autour du savoir et celles en-dehors du savoir. Pour chaque groupe nous avons élaboré cinq interactions-types, soit au total 10 interactions autour desquels ont été analysés les attitudes des élèves :

- les interactions autour de la consigne ;
- les interactions sur le sens du travail proposé ;
- les interactions au sujet des interrogations concernant le travail ;
- les interactions non verbales entre les élèves ;
- les déplacements pour obtenir ou donner un outil de travail ;
- les déplacements sans lien avec le travail proposé ;
- les interactions entre les élèves qui ne relèvent pas du travail proposé ;
- Les interactions non verbales qui ne relèvent pas du travail proposé ;
- les signes de sommeil ou d'apathie ;
- les interactions non verbales perturbatrices (gestes, rire, grimaces, etc.,).

2. Résultats

Les résultats ont permis non seulement d'analyser les interactions individualisées des filles et de garçons mais aussi de voir dans quelle mesure la performance scolaire et l'origine influent sur celles-ci.

2.1 Analyse des interactions individualisées des filles et des garçons

Tableau2 : Interactions individualisées des filles versus garçons

	I	2	3	4	5	TotalI	6	7	8	9	10	Total2	Total3
Filles	20	62	32	14	42	170	102	10	25	26	20	183	353
Garçons	42	82	34	26	48	232	162	15	30	32	22	261	493
Total	62	144	66	40	90	402	264	25	55	58	42	444	846

Nous sommes ici en présence de deux variables (le sexe et le type d'interaction) ayant entre elles un lien significatif avec un Chi-deux de 11.070 et un intervalle de confiance de 95%. Nous notons un faible volume d'interaction à l'échelle de l'échantillon, soit 3 interactions par élèves en moyenne. Ce qui dénote de la faiblesse du système interactionnel.

La somme des interactions autour du savoir (402) est sensiblement égale à la somme des interactions hors savoir (443). Il faut donc comprendre la classe comme un système à double communication : celle du domaine de la relation pédagogique et celle du domaine de la socialisation.

Si l'on considère le volume d'interaction par sexe, nous observons que les filles comme les garçons ont un volume d'interactions individualisées par rapport au savoir (170 pour les filles et 232 pour les garçons) et en dehors du savoir (183/261). Les filles sont donc moins actives que les garçons.

Si l'on compare le volume total des interactions individualisées des filles à celui des garçons (353/493), on constate que les filles interagissent dans 40% des cas contre 60% pour les garçons. Mais en analysant plus précisément les observations relevées, on mesure que 70% des interactions des filles se situent autour de la vérification des consignes et de la compréhension du sens du travail proposé. Ce qui montre combien les filles sont actives dans les échanges autour du savoir alors qu'elles se rendent peu visibles, tandis que les garçons occupent plus souvent l'espace sonore. Ces différentes observations soulignent le surinvestissement dans la tâche scolaire par les filles et un besoin évident de relations duelles pour les garçons avec de formes adaptées d'interaction individualisées, notamment pour la prise de parole spontanée.

Il faut retenir que les groupes de filles et de garçons sont très actifs en termes d'interactions individualisées. Cependant, les filles le sont davantage autour du savoir alors les garçons s'activent aussi bien autour du savoir que hors du savoir.

2.2 Influence de la performance scolaire et de l'origine sociale sur les interactions en classes

Pour évaluer l'effet de la performance scolaire et de la classe sociale sur la variabilité des interactions individualisées nous avons choisi de travailler autour des calculs de fréquences et de proposer une comparaison entre des séries d'observations sur la population d'élèves définie comme échantillon.

Tableau3 : interactions individualisées en fréquence relative

	Origine sociale	Performance scolaire	Fréquence des interactions individualisées autour du savoir	Fréquence des interactions individualisées en dehors du savoir	Total
Filles	Classe populaire	5 à 9	8	7	6.5
		10 à 14	7.5	9.8	8.6
		Sup à 14	12.6	10.2	17.7
	Classe moyenne	5 à 9	0.5	0.5	0.5
		10 à 14	2.5	4.2	3.5
		Sup à 14	6.5	4.5	5.5
	Classe favorisée	5 à 9	-	-	
		10 à 14	1.2	0.5	0.85
		Sup à 14	3.5	3.5	3.5
	Classe populaire	5 à 9	12.6	20.5	16.5
		10 à 14	8.6	13.5	11.05
		Sup à 14	17.5	17.3	17.4
	Classe	5 à 9	5.2	8.5	6.85

Garçons	moyenne	10 à 14	1.4	7.8	4.6
		Sup à 14	9.2	8.2	8.7
	Classe favorisée	5 à 9	-	-	
		10 à 14	-	-	
		Sup à 14	3.2	2.1	2.65
Total			100	100	100

Il faut remarquer que les interactions individualisées sont majoritairement le fait d'élèves performants quel que soit la classe sociale. 43.4% des interactions liées au savoir et 43.9% des interactions hors savoir sont le fait d'élèves ayant plus de 14 de moyenne. Plus la performance de l'élève augmente plus le volume d'interaction augmente. Les interactions individualisées sont plus importantes dans les classes populaires aussi bien chez les garçons (38.7% liées au savoir / 51.3% hors savoir) que chez les filles (28.1%/ 27%).

Quel que soit le milieu considéré, les garçons manifestent, en volume, le plus grand nombre d'interactions (57.7% liées au savoir / 77,9% hors savoir). De façon générale les garçons sont plus actifs dans les interactions autour de la socialisation bien plus que dans celles tournées vers le savoir, quelque soit l'origine et la performance. Cependant, les filles des milieux favorisés interagissent plus que les garçons. Elles participent pour 4.7% autour du savoir et 4% hors savoir contre 3.2% et 2.1% pour les garçons.

3. Discussion en guise de conclusion

Il faut d'emblée convenir que l'espace scolaire en général et la classe en particulier sont tout autant des lieux de rapports aux savoirs qu'un univers de relations aux autres et à soi B. Charlot (2001). En effet, la classe est un espace interactionnel qui fonctionne comme un système à double communication : celle du domaine de la relation pédagogique et celle du domaine de la socialisation.

Conformément à l'étude de C. Delcroix (2018), le volume des interactions autour du savoir et hors savoir semble s'égaliser même si le système ivoirien présente une plus faible densité interactionnelle. Cela est sans doute dû à la place prépondérante qu'occupe le maître dans le rapport au savoir et la non prise en compte de la relation maître-élève. La performance demeure le principal facteur de stimulation interactionnel dans la mesure où elle contribue au bien-être socio-scolaire. Classiquement, une bonne performance scolaire est donc significative dans le volume d'interaction du fait de la maîtrise des codes « sociolinguistiques » de référence de l'école B. Bernstein (2015). Plus la performance croît, plus les capacités de l'élève à interagir avec son milieu augmentent. Contrairement à l'étude de C. Delcroix (2018) et surtout de B. Charlot (2001), la nôtre montre que les interactions sont aussi tributaires de l'origine sociale. Certaines catégories sociales sont plus proches en termes de codes et de demandes scolaires en l'occurrence les classes populaire et moyenne pour lesquelles l'école apparaît comme moyen d'ascension sociale.

La socialisation de la classe revêt alors pour eux, un enjeu important. En effet, la socialisation des groupes sociaux enrichie la culture scolaire et partant le capital culturel dont dépendent les interactions en classe.

Les filles sont généralement moins actives que les garçons. Cependant, il est important de montrer que les filles sont bien plus actives dans les échanges autour du savoir. Et, bien qu'actives, elles ne se rendent pas ou peu visibles C. Delcroix (2018). Et que « ces dispositions à intégrer les rôles, les compétences et les représentations de chaque sexe sont un effet de la socialisation sexuée apprise à l'école par le curriculum caché » J-C. Forquin (1985). Les garçons devancent les filles dans le volume d'interaction (60%) et donc accaparent l'espace sonore avec une tendance à rendre les filles invisibles et insonores.

Les enfants des cadres supérieurs interagissent très peu avec une légère discrimination en faveur des filles (3.5% pour les filles contre 2.65% pour les garçons). La faiblesse des interactions de cette catégorie sociale s'expliquerait par un double sentiment : le rejet dont ils seraient victimes de la part des élèves des classes populaires, mais aussi la volonté de ne pas se mêler aux autres en raison d'un fort sentiment de supériorité.

En définitive, on note que la classe est régie à la fois par des normes de comportements scolaires et identitaires. Le savoir n'est donc pas le seul objet de la communication en classe. En effet, les interactions individualisées montrent à quel point l'identité des élèves se construit dans le savoir mais aussi en dehors du savoir et qu'elle est nourrie par les rapports sociaux largement influencée par le genre. Les garçons, avec une tendance marquée à l'agitation, occupent les espaces sonore et spatial alors que les filles élaborent très activement un système de relations qui démontre leur maîtrise des codes d'interaction en classe qui allient rapport au savoir et rapport à l'autre.

Références bibliographiques

- Altier, M. 1994. Comment interagissent enseignant et élèves en classe ? *Revue française de pédagogie*, n° 107 : pp.123-129.
- Bernstein, B. 1975, *Langages et Classes : codes sociolinguistique et contrôle social*. Paris : Ed de minuit.
- Charlot, B. 2001 *Le rapport au savoir en milieu populaire, une recherche dans les lycées professionnels de banlieue*. Paris : Anthropos.
- Collet, I. 2005 Faire vite et surtout le faire savoir. Les interactions verbales en classe sous influence du genre. *Revue internationale d'ethnographie*, n°4 pp.6-22.
- De Boissieu, C. 2009 *Le genre scolaire : un effet aveugle de l'acculturation à l'école maternelle ? Etude anthropo-didactique des conditions de son émergence*, Thèse de doctorat, Bordeaux.
- Depoilly, S. 2012 Des filles conformistes ? Des garçons déviants ? Manière d'être et de faire des élèves de milieux populaire. *Revue française de pédagogie*, n° 179, pp.17-28.
- Delcroix, C. 2018. Devenir enseignant. L'accès à l'emploi par socialisation incitatives. *Revue de recherche en sciences de l'éducation* n°60, pp. 89-100.

- Dubar, C. 2000. *La socialisation. Construction des identités sociales et Professionnelles* Paris : Armand Collin.
- Dubet, F. 2004 *L'école des chances*. Paris : Seuil.
- Duru-Bellat, M. 1985 Filles et garçons à l'école. La construction scolaire des Différences entre sexes. *Revue française de pédagogie*, n° 110, pp.75-109.
- Durut-Bellat, M. 1990 *L'école des filles, quelles formations pour quels rôles ?* Paris : L'Harmattan.
- DIPES-MEN 2013 *l'égalité entre les filles et les garçons dans les écoles et les Établissements*, Ministère de l'éducation nationale.
- Duru-Bellat, M. 1992, *La sociologie de l'école* Paris : Armand Collin
- Forquin, J. C. 1985 L'approche sociologique des contenus et des programmes d'enseignement. *Perspectives documentaires en sciences de l'éducation* n°5, pp.31-70
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Guy, V. 1997, *L'éducation prisonnière de la forme scolaire ? Scolarisation et socialisation dans les sociétés industrielles*. Lyon : PUR.
- Jarlégan, A. 2011, l'hétérogénéité des élèves en classes : effets de genre sur les attentes des enseignants et les interactions verbales enseignants-élèves. *Les dossiers des sciences de l'éducation* n° 26, pp. 33-50.
- Jarlégan, A. 2010 Les interactions individualisées maitres-élèves, une comparaison entre la France et le Luxembourg, *Revue Française de Pédagogie*, n° 173, pp. 67-84.
- Labie, M. 2013. Pratiques langagières sexuées en petite section de maternelle. In C. Morin Messabel(Ed) *Filles/Garçons, Question de genre de la formation à l'enseignement*. Lyon : *Presses universitaires de Lyon*.
- Lafrance, M. 1991. School for scandal: different educational experience for femelle and male *Gender Education* n°3 pp.11-13.
- Marro, C et Collet I. 2009. Les relations entre filles et garçons en classe. *Recherche et Education*, n°2 pp. 45-71.
- Mosconi, N. 1999. Les recherches sur la scolarisation différentielle des sexes l'école In Y. Lemel et Rodet, *Filles et Garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisation Différentielle*, pp. 85-116. Paris : L'Harmattan.
- Mosconi, N. et Loudet-Verdier, J. 1997 *Inégalités de traitement entre les filles et les Garçons*. Paris : L'Harmattan.
- Passeron JC. 1984 Différences dans la différence, socialisation de classe et socialisation sexuelle. *Revue française de sciences politique* 34^{ème} année, n°1, pp.48-78.
- Rey, O. 2011, PISA : ce que l'on sait et ce que l'on en fait. *Dossier d'actualité Veille et Analyse*, n°66, pp.1-18.
- Ruel, S. 2012 L'espace scolaire. Structure de gestion de la construction culturelle des sexes pour enfants de l'école élémentaire. *Agora/ débats*, n° 55 pp.55-66.
- Sarrazy, B. 2001. Les interactions maitre-élève dans l'enseignement de mathématiques. Contribution à une approche anthro-po-didactique des phénomènes d'enseignement. *Revue française de pédagogie*, n°136, pp.117-132.

TEMPS DE TRAVAIL ET RISQUES D'ACCIDENTS CHEZ LES ÉCAILLEURS DE POISSONS DES CENTRES DE PÊCHE DE LIBREVILLE ET DU PONT-NOMBA-OWENDO

Parfait MIHINDOU BOUSSOUGOU

Université Omar Bongo, Centre des Recherches et d'Etudes en Psychologie (Gabon)
pmihndouboussougou@ymail.com

Résumé

Cette recherche menée au Gabon, traite du temps de travail et des risques d'accidents chez les écailleurs de poissons. Questionnaire (3 items, 15 questions), échantillon tout-venant ($N = 63$). Le problème renvoie au fait que les écailleurs de poissons des centres de pêche de Libreville et du Pont-Nomba-Owendo sont conscients des risques auxquels ils sont exposés quotidiennement dans l'exercice de leur travail, mais prennent le risque malgré les conséquences. Dès lors, posons l'hypothèse suivante : travailler plus de sept heures par jour, la charge de travail et l'absence d'heures de pause exposent les écailleurs de poissons du centre de pêche de Libreville et du pont-Nomba aux risques de piqure, coupure, mal-être au travail et au non-respect des normes de sécurité. En quoi travailler plus de sept heures par jour, la charge de travail et l'absence d'heures de pause exposent les écailleurs de poissons du centre de pêche de Libreville et du pont-Nomba aux risques de piqure, coupure, mal-être au travail et au non-respect des normes de sécurité ? L'objectif est d'analyser le temps de travail dans l'intérêt d'aménager celui-ci et réduire la probabilité de la survenue des risques d'accidents. Selon les résultats, il y a un effet prédictif de la charge de travail sur le travail de plus huit heures par jour ($p = .015$), un effet prédictif de l'heure de pause sur le travail de plus de huit heures par jour, ($p = .003$), et un effet prédictif du non respect des normes de sécurité sur le travail de plus de huit heures par jour ($p = .039$). Aussi, il y a un effet prédictif du mal-être au travail sur le travail de plus de huit heures par jour ($p = .046$), et un effet prédictif du risque de coupures et de piqûres sur le travail de plus de huit heures par jour ($p = .025$).

Mots-clés : Coupure, écailler, piqûre, poisson, risques

Abstract

This research, conducted in Gabon, deals with working hours and the risk of accidents among fish scalers. Questionnaire (3 items, 15 questions), all-come sample ($N = 63$). The problem refers to the fact that fish scalers in the fishing centers of Libreville and Pont-Nomba-Owendo are aware of the risks to which they are exposed on a daily basis in the course of their work, but take the risk despite the consequences. Therefore, let us postulate the following hypothesis : working more than seven hours a day, the workload and the absence of break hours expose the fish scalers of the fishing center of Libreville and the Pont-Nomba-Owendo to the risks of stinging, cuts, malaise at work and the non-respect of safety standards. How can working more than seven hours a day, the workload and the absence of break hours expose the fish scale workers of the Libreville fishing center and the Nomba Bridge to the risks of stinging, cuts, work discomfort and the non-respect of safety standards? The objective is to analyze the working time in the interest of adjusting it and reduce the probability of the occurrence of accident risks. According to the results, there is a predictor effect of workload on working more than eight hours a day ($p = .015$), a predictor effect of break time on working more than eight hours a day ($p = .003$), and a predictor effect of non-compliance with safety standards on working more than eight hours a day ($p = .039$). In addition, there is a predictor effect of workplace discomfort on working more than eight hours per day ($p = .046$), and a predictor effect of the risk of cuts and needlesticks on working more than eight hours per day ($p = .025$).

Keywords : Scaling, cutting, sting, fish, risks

Introduction

Il n'existe pas des sots métiers, mais des sottes personnes. Le métier se réfère à la fois à un savoir-faire hautement élaboré, mobilisé pour la réalisation de la tâche et à une activité socialement reconnue (F. Osty, 2003 : p.96). Définir le métier comme une activité socialement reconnue (F. Osty, 2003 : p.96), nous laisse dire qu'il en existe plus d'un parmi lesquels : le métier de psychologue de travail (P. Mihindou Boussougou, 2019 : p.5) et le métier d'écailleurs de poisson (Z. Mohamed Hassan, 2019 : p.1). Le métier d'écailleurs de poisson est un métier très exercé dans les pays côtiers à l'instar du Sénégal et du Gabon. Selon F. Osty (2003 : p.96), au Sénégal, le métier d'écailleurs de poissons n'est pas seulement une affaire de femmes puisque des hommes font aussi ce travail qui comporte des risques.

Au Gabon, il en est de même car dans les centres de pêche de Libreville et du Pont-Nomba-Owendo, les écailleurs de poissons sont des femmes et des hommes qui courent des risques de coupure, de piqûre et de mal-être, en écaillant les poissons. Selon P. Mihindou Boussougou (2015 : p.24), au regard de la question du risque, il sied de s'intéresser à l'approche définitionnelle de D.R. Kouabenan, B. Cadet, D. Hermand et M.T. Munoz Sastre (2006 : p.305), pour qui, les individus appréhendent les risques, les construisent et leur donnent du sens.

Cette approche définitionnelle nous permet de dire que, les écailleurs de poissons des centres de pêche de Libreville et du Pont-Nomba-Owendo sont conscients des risques auxquels ils sont exposés quotidiennement dans l'exercice de leur travail, mais prennent le risque nonobstant les effets négatifs encourus. Ils s'attribuent des trop grandes quantités de poissons à écailler ; autrement dit, de grandes tâches de travail à exécuter au mépris du respect des normes de protection établies pour l'accomplissement de leurs tâches. En plus, ils travaillent sans heures de pause pour leur équilibre physique, psychologique et physiologique. En effet, le temps de travail a toujours été un objet privilégié des revendications et des luttes sociales (X.B. Jouvan, 1990 : p.690). Les organisations internationales : l'organisation internationale du travail (OIT, 2011 : p.3) et l'organisation de coopération et de développement économique (OCDE, 2010 : p.237) se sont efforcées d'obtenir une réduction progressive et constante de la durée du travail. Ceci pour des raisons tenant à l'hygiène et à la santé des travailleurs. Malgré cela, bon nombre des travailleurs, à l'instar des écailleurs de poissons enquêtés pour cette recherche, travaillent au-delà des heures institutionnelles soit sept-heures par jour, le cas du Gabon. Ces opérateurs de l'écaillage travaillent sans heures de pause, le seul moment d'arrêt c'est lorsque l'écailleur a terminé la tâche c'est-à-dire écailler du poisson dont la quantité est considérable. Cet arrêt ne fait pas une heure de pause à cause de l'affluence constante de la clientèle sur le centre de pêche.

Plus les clients sont nombreux, moins le temps d'arrêt est constaté. Le fait de ne pas avoir des heures de pause, ces sujets s'exposent à davantage aux coupures avec des machettes et couteaux qu'ils utilisent comme outils de travail, aux piqures avec des brosses à pointes

qui leur servent d'outils de travail, aux piqures avec les épines dorsales et les arrêtes des poissons écaillés. Ils s'exposent aussi au mal-être au travail (trouble du sommeil, stress et céphalée). Les écailleurs de poissons enquêtés travaillent souvent sans équipements de protection individuelle.

L'activité réalisée par ces sujets est associée à la présence des craintes susceptibles d'inférer sur leur santé car, ils sont exposés aux risques d'accidents sus évoqués (piqûre, coupure, mal-être au travail, trouble du sommeil, stress et céphalée). Qu'à cela ne tienne, aucune recherche menée auprès de cette population d'étude n'est réalisée en opérationnalisant les variables temps de travail et risques d'accidents.

Fort de ce qui précède, rappelons que, l'objectif de cette recherche est d'analyser le temps de travail dans l'intérêt d'aménager les conditions de travail pour tenter de réduire la probabilité d'exposition à des risques d'accidents encourus par cette catégorie socioprofessionnelle. Aménager les conditions de travail chez ces écailleurs revient à reconsidérer le temps de travail (l'heure de pause) et le port des équipements de protection individuelle. La charge de travail et l'absence d'heures de pause et le non-respect des normes de sécurité chez ces écailleurs constituent des véritables problèmes pouvant mettre en danger leur sécurité et leur bien-être au travail.

En effet, l'activité d'écaillage de poisson est une activité à risques. Malgré-cela, les écailleurs s'attribuent toujours des quantités excessives des poissons à écailler sans heures de pause. Dès lors, posons l'hypothèse que, travailler plus de sept heures par jour, la charge de travail et l'absence d'heures de pause, exposent les écailleurs de poissons du centre de pêche de Libreville et du pont-Nomba aux risques de piqure, coupure, mal-être au travail et au non-respect des normes de sécurité. A l'issue de cette hypothèse de recherche, un questionnement s'impose. En quoi travailler plus de sept heures par jour, la charge de travail et l'absence d'heures de pause, exposent les écailleurs de poissons du centre de pêche de Libreville et du pont-Nomba aux risques de piqure, coupure, mal-être au travail et au non-respect des normes de sécurité ?

I. Considération théorique

Au regard de tout ce qui précède, il convient de dire avec D. Dejoy (1996 : p.10) que, la notion de risque fait l'objet des modèles théoriques à l'instar de la théorie de l'homéostasie du risque (G. Wilde, 2012 : p.160). La présente théorie permet une bonne compréhension des risques liés aux activités dangereuses dans lesquelles s'engagent régulièrement des millions de personnes. L'homéostasie du risque se présente comme un mécanisme complexe modulé par de nombreux facteurs internes et externes (G. Wilde 2012 : p.160). Selon G. Wilde (2012 : p.160), le risque cible (le niveau de risque accepté par le sujet) et le risque perçu (le niveau de danger évalué par un individu le plus souvent de manière préconsciente), occupent une place centrale dans la théorie de l'homéostasie du risque.

Au regard de cette théorie, on pourrait dire que dans ses activités dangereuses, l'écailleur de poissons va continuellement comparer son risque cible à celui perçu et chercher à réduire l'écart entre les deux. Il convient de dire que si le niveau de risque cible demeure inchangé, alors le niveau d'accident le sera aussi, même s'il peut fluctuer à court terme (G. Wilde, 2012 : p.160).

Disons dès lors que, quand l'écailleur de poissons perçoit un risque supérieur à celui qu'il peut tolérer, il va se montrer plus prudent. Si la prudence peut entraîner une réduction des accidents, alors le niveau de risque perçu diminue et favorise un retour à plus d'accidents (G. Wilde, 2012 : p.160). De ce fait, situé en amont du mécanisme, le risque cible est donc la variable centrale de la prise de risque. A cet effet, le taux d'accidents dans le temps dépend du niveau de risque de mort, de maladie et de dégâts que les personnes acceptent en retour des bénéfices attendus de la prise de risques (G. Wilde, 2012 : p.160).

2. Méthodes

Toute recherche scientifique, de quelque nature qu'elle soit, trouve toujours l'intérêt d'être menée dans un domaine défini comme cadre d'étude.

2.1. Cadre de l'étude

Les centres de pêche de Libreville et du Pont-Nomba-Owendo ont servi de cadre de recherche. Le choix de ces deux centres de pêche s'explique par le fait qu'ils sont les deux grands centres de pêche de la province de l'estuaire du Gabon. Ces centres de pêche sont quotidiennement visités par des clients (restaurants, revendeurs, ménages et touristes). Toutefois, il convient de préciser que le centre de pêche de Libreville est un centre d'appui à la pêche artisanale. Dans cette structure la pêche est industrielle mais la procédure d'écaillage est rudimentaire. Quant au centre de pêche du Pont-Nomba-Owendo, la pêche est artisanale et la procédure d'écaillage est également rudimentaire.

2.2. Variables de recherche

En s'appuyant sur la théorie de l'homéostasie du risque (G. Wilde, 2012 : p.160), les variables de cette recherche ont pour base la prise de risque. C'est autour d'elle que nous développons la théorie de l'homéostasie du risque d'une part, et se détermine la nature des liens entre les variables en étude, d'autre part. Dans le temps de travail, les variables indépendantes retenues sont : travailler plus de sept heures par jour, la charge de travail et l'absence d'heures de pause. Et, dans les risques d'accidents, les variables dépendantes retenues sont : risques de pique, coupure, mal-être au travail et non-respect des normes de sécurité.

Les corrélations entre les variables indépendantes et les variables dépendantes sont présentées dans le (tableau n°1) et (tableau n°3). Les croisements ont été effectués entre la charge de travail et le travail de plus de sept heures par jour ; l'heure de pause et le

travail de plus de sept heures par jour, et le respect des normes et le travail de plus de sept heures par jour.

2.3. Population de recherche

La collecte des données s'est effectuée par questionnaire (3 items, 15 questions ouvertes), entre octobre et décembre 2019. Le premier item avait pour objet d'obtenir des données sur le risque d'accidents (coupures et piqûres) et le temps de travail (travail de plus de 7 heures par jour) ; le deuxième d'acquérir des informations sur le risque d'accidents (non-respect des normes) et le temps de travail (travail de plus de 7 heures par jour), et le troisième d'avoir des informations sur le risque d'accidents (mal-être au travail) et le temps de travail (travail de plus de 7 heures par jours). Les enquêtés étaient essentiellement les écailleurs de poissons du centre de pêche de Libreville et du Pont Nomba-Owendo. Les critères d'inclusion qui ont prévalu étaient les suivants : faire partie des effectifs des pêcheurs de l'un de deux centres de pêche et accepter de remplir le questionnaire. Le critère d'exclusion était ne pas faire partie des effectifs de l'un de deux centres de pêche. Aucune loi de probabilité n'a prévalu pour obtenir l'échantillon. C'est un échantillon tout-venant. Le questionnaire a été rempli par 28 écailleurs (19 hommes / 9 femmes) du centre de pêche de Libreville et 35 écailleurs (22 hommes / 13 femmes) du Pont-Nomba-Owendo. L'échantillon total était de ($N = 63$). Pour analyser les données, les analyses de régressions multiples à l'aide du logiciel SPSS ont été réalisées.

2.4. Traitement des données

Deux analyses de régression ont été réalisées pour cette recherche. La première analyse avait pour objet de voir si le fait de travailler plus de sept heures par jour prédit la charge de travail ; savoir si travailler plus sept heures par jour prédit l'heure de pause, puis savoir si travailler plus sept heures par jour prédit le non-respect des normes. La seconde analyse de régression avait pour objet de savoir si le fait de travailler plus de sept heures par jour prédit le risque d'accidents (coupures et piqûres), d'une part. Aussi, savoir si travailler plus de sept heures par jour prédit le mal-être au travail, d'autre part.

3. Résultats

En recherche fondamentale ou appliquée, le chercheur trouve toujours l'intérêt de présenter ses résultats afin d'en tirer des conclusions.

3.1. Résultats de la première analyse de régression

Corrélation des variables en étude : travail de plus de sept heures par jour, charge de travail, heure de pause, et non-respect des normes.

Tableau n°I : Corrélations multiples de la première analyse de régression

Observations	M	ET	I	2	3	4
1. Travail de plus de sept heures par jour	1,64	,484				
2. Charge de travail	1,89	,316	,286**			
3. Heure de pause	1,28	,451	-,253**	-,175**		
4. Non-respect des normes	1,74	,444	,273**	-,111**	,020**	

Source : Données de l'enquête.

** Corrélation significative au niveau 0.01 (bilatéral).

Le (tableau n°I) est la matrice de corrélations issue de la première analyse de régression. Cette matrice présente les liens entre les variables. Certains liens sont positifs (cela explique que les valeurs d'une variable tendent à augmenter lorsque celles de l'autre variable augmentent). D'autres liens sont négatifs (ceci indique que les valeurs d'une variable tendent à augmenter lorsque celles de l'autre variable diminuent). Concernant les liens positifs, nous avons primo les variables temps de travail et charge de travail, coefficient de corrélations ($r = ,286$), corrélation significative au niveau 0.01 (bilatéral) ; secundo le temps de travail et le non-respect des normes, coefficient de corrélations ($r = ,273$), corrélation significative au niveau 0.01 (bilatéral), et tertio l'heure de pause et le non-respect des normes, coefficient de corrélations ($r = ,020$), corrélation significative au niveau 0.01 (bilatéral). En ce qui est des liens négatifs, il y a le temps de travail et l'heure de pause, coefficient de corrélations ($r = -,253$), corrélation significative au niveau 0.01 (bilatéral) ; la charge de travail et l'heure de pause, coefficient de corrélations ($r = -,175$), corrélation significative au niveau 0.01 (bilatéral), et la charge de travail et le non-respect des normes, coefficient de corrélations ($r = -,111$), corrélation significative au niveau 0.01 (bilatéral). A côté des corrélations susmentionnées dans le tableau n°I, il y a les moyennes et les écarts-types. En effet, le tableau n°I renseigne que la charge de travail ($M = 1,89$; $ET = 316$) et le non-respect des normes ($M = 1,74$; $ET = 444$) sont des facteurs de risques très connus chez ces écailleurs des poissons. Ceci explique le fait que la moyenne et l'écart-type du travail de plus de sept heures par jour ($M = 1,64$; $ET = 484$) se rapprochent de ceux de la charge de travail, de l'heure de pause et du non-respect des normes.

3.2. Scores des variables soumises à la première analyse de régressions multiples

Tableau n°2 : Scores : charge de travail, heure de pause et respect des normes.

Variables	Bêta	R ²	F	P
Charge de travail	,286	,082	6,248	,015
Heure de pause	,333	,108	9,151	,003
Non-respect des normes	-,224	,050	4,437	,039

Source : Données de l'enquête.

Une analyse de régressions multiples a été effectuée. Le tableau n°2 présente les principaux résultats de cette analyse pour les prédicteurs charge de travail, heure de pause et non-respect des normes, d'une part. Il présente leurs principaux indices, soit le coefficient de régression (B), la variabilité (F) et son seuil de significativité puis le coefficient de corrélation élevé au carré (R^2), d'autre part. Il y a un effet prédictor de la charge de travail sur le travail de plus sept heures par jour ($p = .015$), et il y a un effet prédictor de l'heure de pause sur le travail de plus de sept heures par jour ($p = .003$). Aussi, il y a un effet prédictor du non-respect des normes sur le travail de plus de sept heures par jours ($p = .039$). L'heure de pose prédit le travail plus de sept heures par jour à (10%).

3.3. Résultats de la seconde analyse de régression

Corrélation des variables en étude : mal-être au travail, coupures et piqûres, et travail de plus de sept heures par jour.

Tableau n°3 : Corrélations multiples de la seconde analyse de régression

Observations	M	ET	1	2	3	4
1. Mal-être au travail	0,14	0,30				
2. Coupures et piqûres	0,30	0,91	,091			
3. Travail de plus de sept heures par jour	274	4,18	-,222*	-,222*		

Source : Données de l'enquête.

*Corrélation significative au niveau 0.05 (bilatéral).

Le (tableau n°3) est la matrice de corrélations issue de la seconde analyse de régression. Cette matrice présente les liens entre les variables. Il y a un lien positif (celui-ci explique que la valeur de la variable tend à augmenter lorsque celle de l'autre variable augmente) et des liens négatifs (ceci indique que la valeur d'une variable tend à augmenter lorsque celle de l'autre variable diminue). Concernant le lien positif, nous avons les variables mal-être au travail et (coupures et piqûres), coefficient de corrélations ($r = ,091$), corrélation significative au niveau 0.05 (bilatéral). Quant aux liens négatifs, il y a les variables mal-être au travail et travail de plus de sept heures par jour coefficient de corrélations ($r = -,222$), corrélation significative au niveau 0.05 (bilatéral), puis il y a les variables travail de plus de sept heures par jour et (coupures et piqûres), coefficient de corrélations ($r = -,222$), corrélation significative au niveau 0.05 (bilatéral). À côté des corrélations susmentionnées dans le tableau n°3, il y a les moyennes et les écarts-types.

En effet, le (tableau n°3) renseigne sur le fait que, le travail de plus de sept heures par jour ($M = 274$; $ET = 4,18$), et le risque de coupures et piqûres ($M = 0,30$; $ET = 0,91$) font parties des facteurs de risques très connus chez ces écaisseurs des poissons. Dès lors, leurs moyennes et leurs écarts-types sont supérieurs à ceux du mal-être au travail ($M = 0,14$; $ET = 0,30$).

3.4. Scores des variables soumises à la seconde analyse de régressions multiples

Tableau n°4 : Scores : mal-être au travail et coupures et piqûres

Variables	Bêta	R ²	F	P
Mal-être au travail	-,235	,142	3,71	,046
Coupures et piqûres	-,266	,108	2,151	,025

Source : Données de l'enquête.

Une analyse de régressions multiples a été effectuée. Le (tableau n°4) présente les principaux résultats de cette analyse pour les prédicteurs mal-être au travail, coupures et piqûres. Il présente leurs principaux indices : le coefficient de régression (*B*), la variabilité (*F*) et son seuil de significativité puis le coefficient de corrélation élevé au carré (*R*²). Il y a un effet prédicteur du mal-être au travail sur le travail de plus de sept heures par jour ($p=,046$). Il y a aussi un effet prédicteur du risque de coupures et piqûres sur le travail de plus de sept heures par jour ($p=,025$). Le mal-être au travail prédit la variation de la variable travail de plus de sept heures par jour à 14%. Elle est la variable la plus prédictive de nos deux variables.

4. Discussion

La présente recherche porte sur le temps de travail et le risque d'accidents. Le fait de travailler plus de sept-heures par jour, prédicteur de la charge de travail, du non-respect des normes et de l'heure de pause, amène plusieurs éléments de discussion. Une première série de discussions est faite en rapport avec la charge de travail. Les résultats montrent qu'il y a un effet prédicteur de la charge de travail sur le fait de travailler plus de septheures par jour. La charge de travail prédit la variation de la variable travail de plus de sept heures par jour.

A l'issue de ce résultat, on pourrait dire que la charge de travail, dans sa complexité, serait un facteur de risque lorsque celle-ci aurait une forte cadence (R. Karasek, 1979 : p.292) orchestrée par le fait de travailler au-delà du temps légal du travail par jour. Evidemment, travailler plus de sept-heures par jour exposerait les travailleurs à davantage de risques à l'instar des risques de piqûre et de coupure pour les écailleurs de poissons des centres de pêche de Libreville et du Pont-Nomba-Owendo. Ceci peut s'expliquer par l'effet prédicteur de la charge de travail sur le fait de travailler plus sept heures par jour.

Il est à noter qu'au premier abord, ces travailleurs sont exposés aux risques de piqûre et de coupure. Mais, au-delà de ces risques dus à la charge de travail dans la durée allant à plus de septheures de travail par jour, ils sont exposés à d'autres risques à l'instar du stress, de la fatigue chronique, de l'anxiété, de la dépression (D. Hell, 2015 : p.387). Ces risques constituent les modalités du mal-être au travail. Pour faire face aux risques auxquels sont exposés ces travailleurs, ils pourraient trouver des interprétations dans l'explication naïve des accidents (D. R. Kouabenan, 1999 : p.288) ; dans la perception du risque et sécurité (D. R. Kouabenan, 2000 : p.285) et dans l'explication ordinaire des accidents, perception des risques et stratégies de protection (D. R. Kouabenan, 2000 :

p.327). Une deuxième série de discussions est faite en rapport avec l'heure de pause en milieu professionnel.

L'intensification du travail, la pression de la demande des clients demeure car l'urgence de leurs services ne recule pas. Au regard de la demande de services sollicités de ces écaillleurs de poissons, la charge de travail se présente comme complexe. Selon la direction de l'animation de la recherche des études et des statistiques (Dares, 2007 : p.2), les travailleurs déclarent devoir se dépêcher toujours ou souvent dans leur travail. Ceci laisse dire qu'ils s'exposent aux risques inhérents à leurs activités professionnelles. Cela est vérifié par nos résultats de recherche selon lesquels, l'heure de pause prédit la variation de la variable travail de plus de sept heures par jour.

De ce fait, disons avec E. Grandjean (1959 : p.237) qu'une prolongation des heures de travail s'accompagne d'une baisse de la production horaire et d'une augmentation du taux de maladies et d'accidents. En revanche, un raccourcissement des heures de travail produit par contre une élévation de la production horaire et diminue les accidents. Du point de vue physiologique, les heures de travail journalier ne devraient pas dépasser huit-heures ou huit heures et demi tout au plus (E. Grandjean, 1959 ; p.243).

Dans toutes les activités physiques ou intellectuelles, la pause constitue une exigence physiologique. De ce fait, elles constituent une exigence de norme de travail. Ce qui précède nous laisse dire que, le fait de constater certaines pratiques dangereuses dans la manipulation de matériels piquant ou tranchant chez ces écaillleurs enquêtés, présage qu'ils sont exposés aux risques liés à ces outils de travail (M.B. Cleenewerck, 2009 : p.490). Ceci est vérifié par les résultats de notre recherche, le respect des normes prédit le travail de plus de sept heures par jour. A l'issue de tout ce qui précède, on dirait en définitive qu'accomplir une tâche ou une activité durant des longues heures, a entre autres corollaires, les risques d'accidents.

Conclusion

Cette recherche s'intéresse à une catégorie socioprofessionnelle dont on parle peu, sinon pas du tout, mais qui pourtant est victime des accidents immanents à leurs activités de travail. Les deux variables (temps de travail et risques d'accidents) constituent une préoccupation majeure, qui se veut intéressante pour les préventeurs des risques et du bien-être au travail. Courant des risques d'accidents, il conviendrait aux écaillleurs de poissons de respecter scrupuleusement les mesures de sécurité. Puisque, les résultats témoignent en leur défaveur. Les résultats démontrent qu'ils ne respectent pas le temps légal de travail, ils s'exposent aux risques d'accidents. Selon les résultats, les risques d'accidents auxquels sont exposés les écaillleurs enquêtés ont pour facteurs le fait de travailler plus de sept heures par jour. Les résultats montrent des liens significatifs entre les variables mises en études. Les hypothèses formulées dans cette recherche sont vérifiées au regard de nos résultats. De ce fait, en ayant à l'esprit l'idée du risque d'accidents, ces écaillleurs de poissons doivent être amenés chaque jour de travail à œuvrer dans la durée légale du temps de travail et dans le respect des pratiques de sécurité au travail.

Références bibliographiques

- Cleenewerck, M.B. 2009. Protéger les mains au travail. *Française d'allergologie* 49/6 : 490-495.
- Dares, 2007. Conditions de travail : une pause dans l'intensification du travail. *Premières Synthèse* 12 : 62-79.
- Dejoy, D. 1996. Managing safety in the workplace : An attribution theory analysis and model. *Journal of safety Research* 25 : 3-17.
- Grandjean, E. 1958. Heures de travail et pauses. *Z. Präventivmed* 3 : 23-243.
- Hell, D. 2015. Fatigue et dépression. *Revue médicale Suisse* 11 : 918-923.
- Jouvan, X.B. 1990. La flexibilité du temps de travail. *Revue internationale de droit comparé* 42/2 : 693-724.
- Karasek, R. 1979. Job demands, job decision latitude, and mental strain : implications for job redesign. *Administrative science quarterly* 24/2 : 285-308.
- Kouabenan, D. R. 1999. *Explication naïve de l'accident et prévention*. Paris : Presse Universitaire de France.
- Kouabenan, D. R. 2000. *Décision, perception du risque et sécurité*. Paris : Dunod.
- Kouabenan, D. R, Cadet, B, Hermand, D et Munoz Sastre M.T, 2006. *Psychologie du risque, identifier, évaluer, prévenir*. Bruxelles : De Boeck.
- Mihindou Boussougou, P. 2015. *Représentation des risques d'accident typiques du milieu hospitalier chez les infirmiers du CHL-Gabon : Approche psychosociale du travail et des organisations*. Amiens : Université de Picardie Jules.
- Mihindou Boussougou, P. 2019. Le Métier de psychologue du travail. De La perception du rôle du psychologue à la mairie de Libreville. *Revue Oudjat* 2/2 : 1-5.
- Mohamed Hassan, Z. 2019. Profession : écailleuses de poissons. BBC Afrique, Dakar. Consultable à www.bbc.com
- OCDE, 2010. Le travail à temps partiel : une bonne option ? Perspectives de l'emploi : Faire face à la crise de l'emploi. *Statlink* 21 : 237-297.
- OIT, 2011. Le temps de travail au XXIème siècle. *Tmewta-R2* : 1-87.
- Osty, F. 2003. *Le désir de métier. Engagement, identité, reconnaissance*. Rennes : Presse Universitaire de Rennes.
- Wilde, G. 2012. Le risque cible. Une théorie de la santé et de la sécurité. *Open edition journal* 19/9 : 159-161.